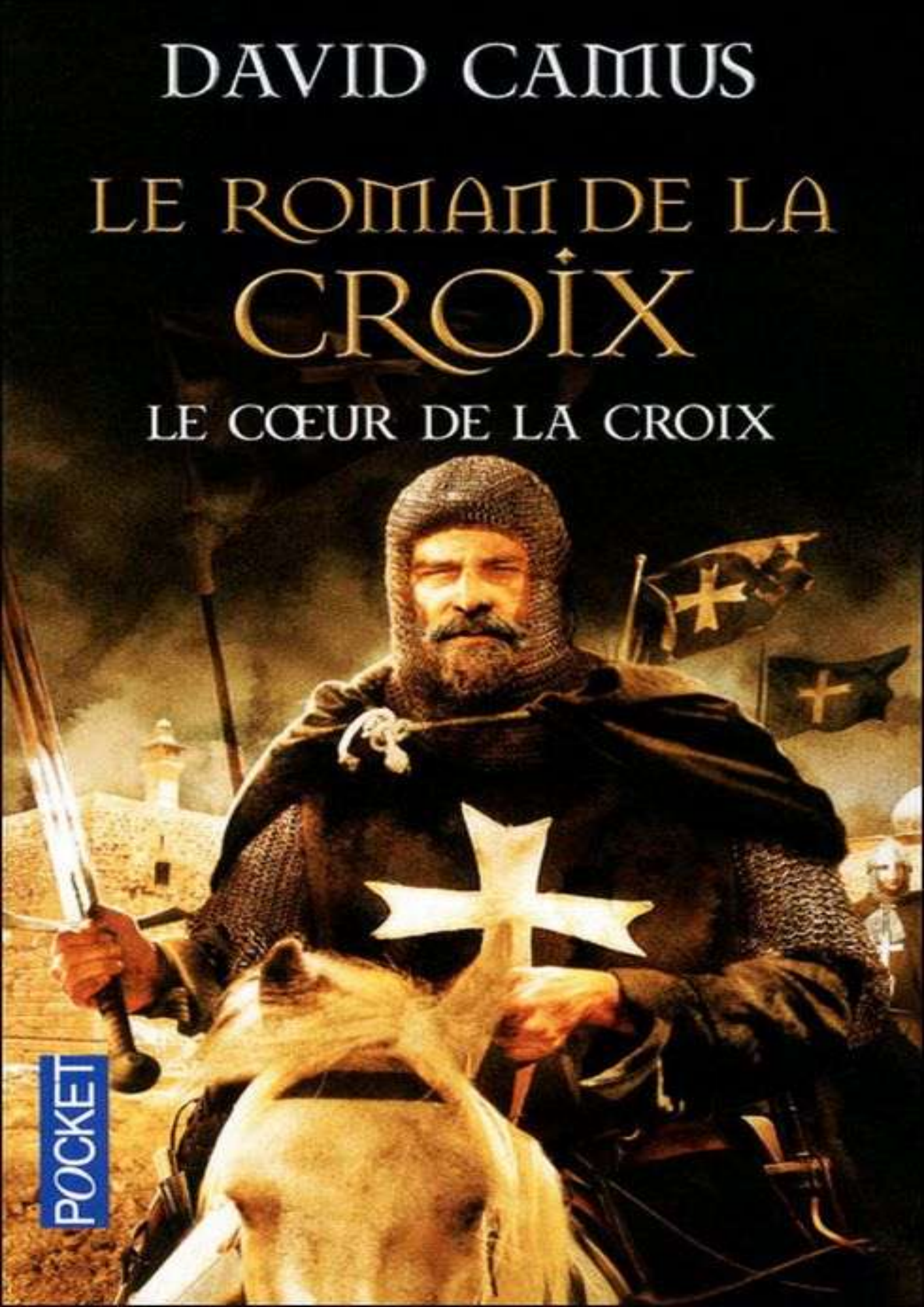
DAVID CAMUS

LE ROMAN DE LA CROÎX

LE CŒUR DE LA CROIX



POCKET

David Camus

LE CŒUR DE LA CROIX

Le Roman de la Croix

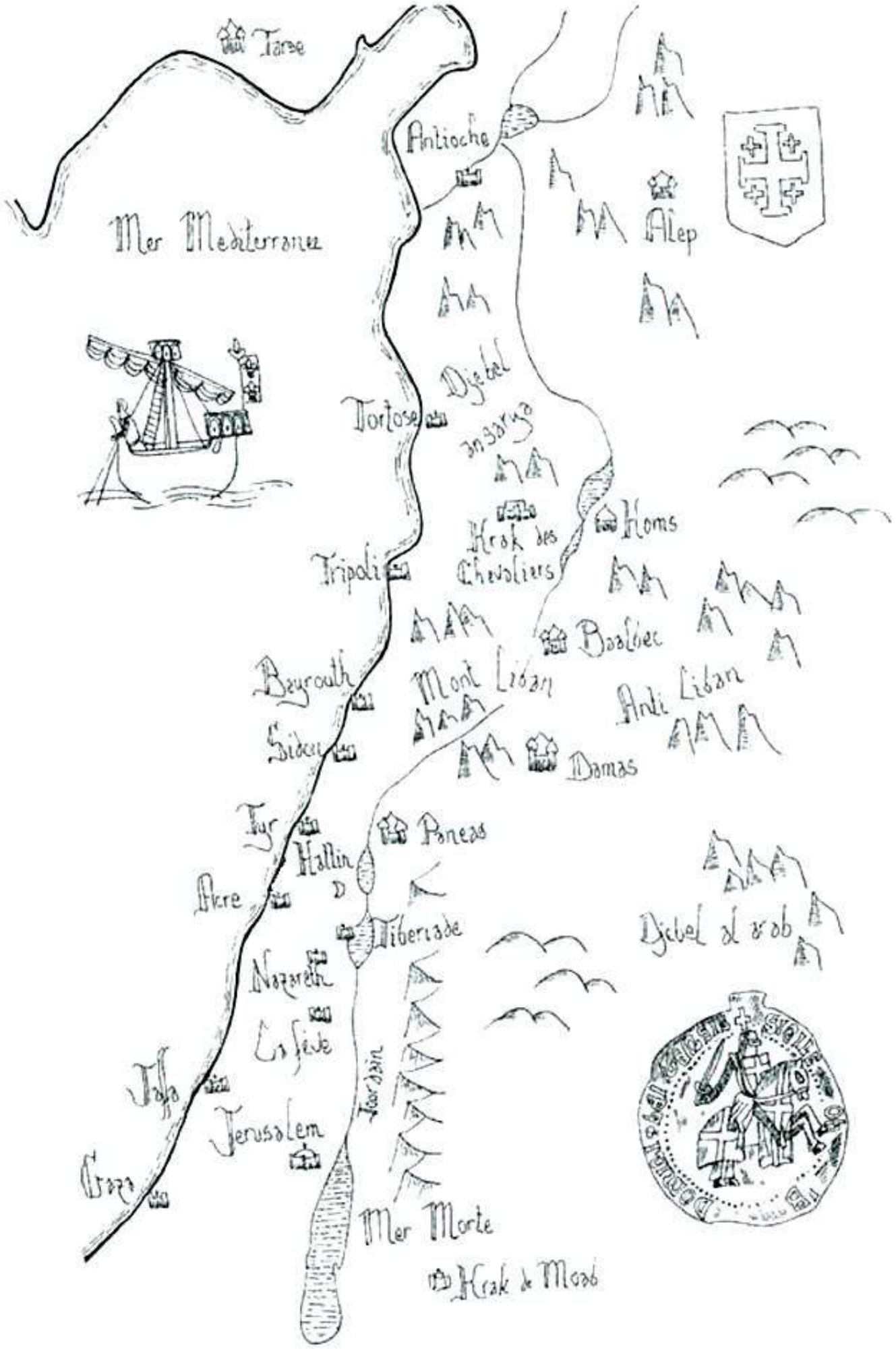
*

roman

POCKET

Retrouvez Morgennes et
Les Chevaliers du Royaume
sur le site
leschevaliersduroyaume.com

Pour Dorothée


Tarse
Antioche
Alep
Mer Mediterranee
Djebel
Ansarya
Tortose
Krak des
Chevaliers
Homs
Tripoli
Baalbec
Beyrouth
Mont Liban
Anti Liban
Sidon
Damas
Tyr
Paneas
Hattin
Acre
Tiberiade
Djebel el Arab
Nazareth
Le Fève
Jaffa
Jordain
Jerusalem
Gaza
Mer Morte
Krak de Moab

LIVRE I

In hoc signo vinces.
(« Par ce signe tu vaincras. »)

Prologue

> « Pilate leur dit : “Que ferai-je donc de Jésus que l’on appelle Christ ?” Ils disent tous : “Qu’il soit crucifié !” Il reprit : “Quel mal a-t-il donc fait ?” Mais ils criaient plus fort : “Qu’il soit crucifié !” »
>
> (Matthieu, XXVII, 22-23.)

Dieu avait un fils, et ce fils est mort. On l’a cloué sur une croix, et il est mort. Voici l’histoire de cette croix et de l’homme parti à sa recherche, en l’an de grâce 1187.

Après la Crucifixion, personne ne s’était soucié de la Vraie Croix. Jusqu’en 312, quand Constantin, à la veille de la bataille du pont Milvius, vit en rêve une grande croix de feu. *In hoc signo vinces,* lui murmura l’archange Gabriel. Constantin l’écouta, plaça cette devise et cette croix sur les boucliers de ses soldats, et remporta la victoire. En 326, sainte Hélène, la mère de Constantin, effectua un pèlerinage à Jérusalem pour rechercher l’objet dont son fils avait rêvé. De nouveau, Gabriel apparut et dit à Hélène tandis qu’elle dormait : « Creuse sous le Golgotha, et tu trouveras la Vraie Croix. » Hélène fit ce que l’archange avait ordonné, et déterra le bois sur lequel le Christ avait été crucifié. La Sainte Croix retrouvée, Constantin envoya ses meilleurs architectes à Jérusalem afin de lui offrir le plus beau de tous les reliquaires : l’église du Saint-Sépulcre.

Des milliers de pèlerins venus du monde entier affluèrent alors dans la ville sainte pour adorer la Croix. Cependant, quelques esprits chagrins ne manquaient pas de rappeler qu’il s’agissait d’un instrument de torture. Ils craignaient que ce fût un mauvais présage, et paradaient à genoux dans la ville, chantant des psaumes et priant Dieu. Ils voulaient à tout prix retarder la venue de la Jérusalem céleste – l’avènement de l’Antéchrist ! –, que d’autres au contraire appelaient de leurs vœux : « Hâtons l’Apocalypse, proclamaient ces furieux, afin

d'établir au plus vite le royaume de Dieu ! » Et tous de se flageller en suivant le Saint Bois…

Hélas, en 614, tout ce tumulte attira l'attention du roi de Perse, Chosroès, qui envoya son armée prendre d'assaut Jérusalem. Mais le général en chef de Chosroès s'était pris de passion pour sa reine, une fervente chrétienne. Aussi s'en alla-t-il au Saint-Sépulcre s'emparer de la Vraie Croix et enlever le patriarche de Jérusalem, pour les offrir à sa souveraine.

La ville était à l'agonie. Les Hiérosolymitains se lamentaient : « Jérusalem, Toi qui es si belle, qui donc as-tu pour Te défendre ? Qui Te rendra ton cœur, ô Jérusalem adorée ? »

Héraclius Ier, basileus de l'Empire byzantin, fut sensible à leurs suppliques. Avec ses éléphants, il mit en déroute l'armée de Chosroès et, pour faire bonne mesure, rasa Ctésiphon. Inquiet pour sa vie, Chosroès demanda à Héraclius Ier comment apaiser sa fureur.

« Rends son âme à Jérusalem ! » lui répondit celui-ci.

Une semaine plus tard, la Vraie Croix était restituée.

Jérusalem revivait. Ses habitants firent la fête pendant plusieurs jours. Après quoi, ils se rendirent compte que le basileus avait emporté la Sainte Croix avec lui, à Constantinople, et que Sophrone, leur patriarche, n'avait pas été libéré.

Qu'importe, ils se firent une raison. De toute façon, ils se félicitaient d'appartenir à cette ville qui, indubitablement, était née pour la religion, comme Venise pour le commerce, ou Paris pour la philosophie. Malheureusement pour ses habitants, c'était aussi l'avis du calife Omar, qui en 637 s'empara de la Cité sainte au nom d'Allah. Mais, comme il ne toucha pas au Saint-Sépulcre et laissa leur liberté aux Juifs et aux chrétiens, Héraclius ne quitta pas Constantinople.

Près de quatre siècles passèrent. L'an Mil approchait, et dans Jérusalem les pèlerins ne cessaient d'affluer. En 1009, pourtant, ce ne furent pas les trompettes de l'Apocalypse que l'on entendit dans la ville, mais le bruit des pics et des pioches que des centaines d'ouvriers abattaient sur les parois du Saint-Sépulcre en s'époumonant : « *Allah Akbar !* Allah est grand ! »

Al-Hakim, Sixième Calife du Caire, Prince de Babylone, Pilier de la Religion, Pierre Angulaire de l'Islam, Associé de la Dynastie, et bien d'autres choses encore – en fait, un fondamentaliste, Caligula de cette époque, Dieu autoproclamé – , avait décidé d'en finir une bonne fois pour toutes avec le Saint-Sépulcre. Mais une force mystérieuse ôtait toute vigueur aux ouvriers qui s'attaquaient à ses fondations. Les infidèles chuchotaient : ils entendaient une voix à l'intérieur du tombeau. Jésus ? Al-Hakim, qui n'avait peur de rien, abattit sa masse sur la porte du tombeau. Un cri s'éleva. On aurait dit parole humaine. Al-Hakim blêmit, annonça la fin des travaux, puis rentra en Égypte, où il disparut en 1021.

Si à Jérusalem les chrétiens remerciaient la Providence d'avoir épargné la Sainte Croix en permettant qu'elle fût à Constantinople, à Constantinople, justement, le nouveau basileus des Roums disait que, si Dieu avait autorisé un infidèle à s'en prendre au Saint-Sépulcre, c'était précisément parce que la Sainte Croix ne s'y trouvait plus. Il obtint des descendants d'al-Hakim l'autorisation de réparer l'église – à condition de financer l'opération lui-même et de n'employer que des Mahométans. Devant l'importance des frais, Constantinople se tourna vers Rome, qui refusa de participer au financement des travaux. Patriarches et papes s'envoyèrent bulles et diplomates, aussitôt mis en pièces. Pour finir, en 1054, les deux Églises s'excommunièrent l'une l'autre. La même année, des astrologues chinois découvraient dans les cieux une nouvelle étoile.

La chrétienté était en très mauvais état le jour où la Sainte Croix fut restituée au Saint-Sépulcre enfin rebâti. Constantinople, chargée de l'entretien des lieux, augmenta les tarifs. Il faut rembourser ! Pour une visite de l'église ? Deux dinars. Pour un simple coup d'œil à la croix ? Deux dinars encore. Combien pour l'embrasser ? Cent dinars, le double si le pèlerin venait de Rome. La visite avait lieu la nuit. Les visiteurs n'avaient droit qu'à un petit baiser, puis repartaient chez eux – le paradis en poche.

À Rome, le pape était furieux. « La croix, disait-il, n'est pas un objet de commerce. » Autour de lui, tous se taisaient,

certains que Dieu leur donnerait un jour les moyens de punir Constantinople. Et en effet, quelques années plus tard, les Seldjoukides envahirent l'Empire byzantin. « À l'aide ! » implora le basileus en envoyant une cargaison de pierres précieuses à Rome. La colère du pape s'apaisa, et c'est dans le plus grand calme qu'il annonça : « Oui, nous aiderons notre sœur orientale… Mais pas tout de suite… »

En 1071, les Seldjoukides défirent l'armée byzantine à la bataille de Mantzikert. La Palestine était menacée. En 1089, Tyr tomba aux mains de l'ennemi, et, cette fois-ci, des pèlerins furent attaqués, massacrés ou vendus comme esclaves. En 1095, Rome réagit enfin.

Urbain II, Prince des Apôtres, Très Saint Père, Successeur de Pierre, Serviteur des serviteurs de Dieu, etc., demanda aux souverains chrétiens de prendre la croix. Il était temps de défendre le tombeau du Christ et d'en chasser les infidèles. Et le pape de promettre indulgences plénières et rémission des péchés, avant de conclure son prêche par un vigoureux : « Dieu le veut ! »

Ce furent d'abord les pauvres qui partirent, les petites gens. Ils suivirent Pierre l'Ermite et Gautier Sans Avoir, s'étonnant chaque jour de la distance à laquelle le Seigneur avait placé Jérusalem. La route était semée d'embûches. Pour s'aider à avancer, ils entonnaient des cantiques : *Que le Saint-Sépulcre soit notre sauvegarde !* Malgré cela, beaucoup succombaient.

À Constantinople, ils furent rejoints par Godefroi de Bouillon et d'autres chevaliers. Ensemble, ils s'emparèrent de nombreux territoires, où ils fondèrent princées et comtés. Jérusalem, leur futur royaume, n'était plus qu'à quelques jours de marche. Ils progressèrent vaillamment, nouèrent et dénouèrent des alliances, corrompirent, trahirent, tuèrent et prièrent.

Enfin, ils arrivèrent à Jérusalem et l'assiégèrent.

Le 15 juillet 1099, après plus d'un mois de combats, Jérusalem redevint chrétienne. Son baptême se fit dans le sang : « Le meilleur des ciments », assura Malecorne, l'un des prêtres présents.

Les chevaliers se mirent sans attendre en quête de la Vraie Croix, que les chanoines du Saint-Sépulcre avaient cachée dans la maladrerie de Saint-Lazare. Les chanoines avaient cru que nul ne viendrait l'y chercher – ce qui était compter sans le tempérament impétueux de Malecorne, qui déclara : « Je n'ai peur ni du diable ni des Sarrasins, alors les lépreux ! » Guidé par son instinct, il s'avança dans la léproserie, et retrouva la Vraie Croix dans un berceau de paille dissimulé sous un lit : « Comme le Christ à sa naissance ! » L'embrassant, il ajouta : « Nous sommes venus à toi par la seule force de notre foi et de notre volonté. Que nous soyons ici dent du miracle, et si je veux bien croire que c'est toi qui de loin nous guidas, nous seuls t'avons sauvée ! »

Il pressa la croix sur sa poitrine, et murmura : « Je demande, humblement, que tes prochains miracles nous soient réservés, à nous qui t'avons libérée ! »

Il faut croire que le Saint Bois l'entendit, car dans les années qui suivirent les prodiges se succédèrent.

En 1101, Baudouin Ier, roi de Jérusalem, se vit contraint de partir au combat avec seulement deux mille hommes, contre trente mille Égyptiens. L'affaire paraissait si mal engagée qu'il demanda à Malecorne un miracle. « Un miracle ! s'écria Malecorne, mais ce n'est pas à moi, seigneur, qu'il faut le demander. C'est à la Sainte Croix ! Confiez-lui vos péchés, elle vous sauvera la vie ! » Baudouin sauta de cheval et se confessa devant ses soldats. Ses hommes étaient bouleversés, et beaucoup se mirent à pleurer quand Malecorne éleva la Vraie Croix dans les airs en criant : « Nous vaincrons ! Dieu le veut ! Nous vaincrons ! » Et tous croyaient voir la croix briller dans le ciel, comme un rayon de soleil au milieu de la nuit.

Baudouin remonta en selle, et promit à la croix : « Je jure par-devant Dieu que si nous l'emportons je te couvrirai de plus de richesses qu'une femme n'en a jamais rêvé ! »

Ils vainquirent les Égyptiens, et le trésor amassé sur le champ de bataille servit à donner à la croix un habit d'or et de perles. En 1118, après avoir permis aux Francs de vaincre à Tell Danith, elle fut récompensée par l'octroi d'une garde

particulière : douze preux chevaliers, choisis parmi les meilleurs, surnommés « les Apôtres ».

Mais l'usage que les rois faisaient de la Vraie Croix ne plaisait pas aux religieux. « Sa place est au Saint-Sépulcre, pas sur les champs de bataille ! » ne cessaient-ils de clamer. Les rois ne les écoutaient pas. Jusqu'au jour où le patriarche de Jérusalem eut fort à faire avec une horde de cavaliers mahométans, qui voulaient lui couper la tête. Baudouin II en profita pour voler à son secours avec la Sainte Croix. Il chassa les infidèles et remit la relique au patriarche, en précisant : « Elle ne vous appartient pas. Vous n'en avez que l'usufruit, pas la propriété, qui échoit à tous les chrétiens. Plus que dans une église, sa place est à leurs côtés, où qu'ils se trouvent, pourvu qu'ils soient en danger. » Jamais plus en Terre sainte l'Église ne critiqua l'usage que les rois faisaient de la Vraie Croix.

Au fil des ans, elle donna au royaume chrétien de Jérusalem tellement de victoires que les Sarrasins fuyaient à sa vue. À Montgisard, en 1177, Baudouin IV, le petit roi lépreux, s'apprêtait à affronter vingt mille infidèles avec seulement cinq cents hommes. Il implora l'aide de la croix. Aussitôt, celle-ci s'éleva dans les airs, irradiant une étrange lueur. Tous ceux qui furent baignés par cette lumière se sentirent investis d'une force prodigieuse. L'armée mahométane fut écrasée. Saladin ne dut son salut qu'au sacrifice de sa garde rapprochée. Jamais il n'oublia l'affront subi ce jour-là ; il recruta mille mages et les somma de trouver le moyen de contrer les effets de la croix. Et, pour qu'on ne puisse pas les tenter ni les détourner de leur but, il leur fit crever les yeux et les enferma dans la plus profonde geôle de son palais du Caire.

Ainsi, la croix permettait aux croisés de vaincre. Les succès s'accumulaient, et les Franjis se voyaient déjà régner sur le monde.

Jusqu'à ce jour de juillet 1187, à Hattin.

1.

« Oui, je sais que tu me fais retourner vers la mort,
vers le rendez-vous de tout vivant. »
(Job, XXX, 23.)

Morgennes se réveilla au milieu des morts, et regarda autour de lui. Il se demandait s'il était sur terre ou au paradis, bien que l'enfer parût mieux correspondre à ce qu'il avait sous les yeux : corps mutilés, raccourcis par le fil d'un sabre ou creusés par un coup de masse ; crânes dont la cervelle avait jailli et noircissait sur le sable ; sang coagulé aux commissures d'une bouche aux gencives fendues ; heaume enfermant à jamais le visage étonné d'un chevalier qui s'était cru à l'abri de la mort ; cuirasses cercueils que des armées d'insectes vêtaient d'une seconde carapace ; vrombissements d'ailes et d'élytres ; mandibules et mâchoires à la fête ; claquements de crochets et de pinces ; tressautements ; hésitations ; danses des dards, des aiguillons et des suçoirs ; antennes, langues et trompes forant, léchant, aspirant, entrant et sortant des plaies, des cavités des morts. Excités par ce festin, des corbeaux sautaient d'un corps à l'autre, sans savoir par quel mets commencer ; puis l'un d'eux s'approcha d'un archer à demi mort pour se délecter du moelleux de son œil.

Morgennes fut pris d'un étourdissement. Ses yeux se fermèrent un instant. Il resta allongé, cherchant à se remémorer les événements qui l'avaient conduit là. Mais il ne se souvenait de rien. Ses sens étaient tout engourdis. Il éprouvait seulement le poids de sa cotte de mailles. Elle pesait incroyablement lourd, si lourd qu'elle le gênait pour respirer. Pourtant, il avait l'impression de flotter. Haletant, il chercha du plat de la main à savoir où il était. La position horizontale n'était pas celle d'un homme au milieu d'un combat. À moins qu'il ne fût mort. Ce qui n'était pas son cas, il en avait la certitude à présent. Il sentait

dans sa main gantée de cuir le sable du champ de bataille, chaud d'un sang noir et épais. En fait, il gisait dans un tel bain de sang qu'il se demanda si ce n'était pas la terre elle-même qui saignait.

Curieusement, cela lui redonna des forces. Il devait se relever, se relever car… en vérité, il se souvenait maintenant : son destrier était tombé, mortellement atteint, et l'avait entraîné dans sa chute.

Il rassembla ce qu'il lui restait d'énergie, prit appui des deux mains sur le sable humide et se redressa. La tête lui tournait toujours, les sons lui parvenaient comme étouffés. Il délaça son bassinet, le jeta un peu plus loin et aspira, les yeux fermés, une profonde bouffée de l'air brûlant à l'odeur âcre de bataille. Puis il réfléchit. Il devait être blessé. Passant la main sur son haubert, il sentit sur son flanc gauche une profonde déchirure. Quelques anneaux d'acier avaient sauté, sa cape et son manteau étaient lacérés. Ses côtes n'étaient que légèrement meurtries, mais le coup de lance avait frôlé le cœur.

Apercevant l'archer que le corbeau becquetait, Morgennes poussa des cris, tapa du pied, fit de grands gestes avec ses bras. L'oiseau s'envola lourdement pour aller se poser quelques mètres plus loin, en croassant de façon indignée.

De son œil intact, l'archer parut remercier Morgennes. Mais il était bien mort, et si sa bouche esquissait un sourire, ce n'était pas à son intention.

Morgennes ramassa son écu, puis Crucifère, son épée, et partit en quête des siens. Emmanuel, son écuyer, était-il encore en vie ? Malheureusement, ce n'était pas son cheval, dont il apercevait la carcasse, qui allait l'aider à le retrouver. L'animal s'était vidé de ses entrailles. Au-dessus de son ventre bourdonnaient autant de mouches qu'une nuit comptait d'étoiles.

Il irait donc à pied. Mais vers où ? Et vers qui ?

Où qu'il regardât, il ne voyait que des cadavres, de Sarrasins, de chevaux, de chevaliers, d'archers, d'arbalétriers, de piquiers et de marins, dans leur tenue de lin grossier, venus mourir à terre pour gagner trois sous. Un nombre important de turcopoles, ces auxiliaires, chrétiens pour la plupart, que les

croisés louaient à prix d'or pour grossir leurs rangs, gisaient en une mosaïque informe. Leurs tuniques dépareillées, sales, souillés de poussière et de sang, se confondaient avec la terre, qu'ils recouvraient d'un sinistre linceul. Morgennes était incapable de dire où finissait le cadavre qu'il avait sous les yeux, et où commençait celui dont il apercevait, un peu plus loin, un morceau de jambe. On aurait dit un seul mort, immense amas de chairs pourrissantes étalé sur une bonne demi-lieue. Se pouvait-il qu'il fût l'unique survivant de cette armée partie exécuter la volonté de Dieu ? « Peu importe, se disait-il. Je dois tenir. Tenir coûte que coûte. » Restait à s'orienter. Reconnaissait-il les lieux ? Quelle était cette colline rocailleuse, où poussaient quelques rares brins d'herbes, secs et drus, et où s'échelonnaient de maigres buissons, brûlés par le soleil ?

C'était la colline de Hattin. La veille au soir, les Francs s'y étaient arrêtés, après une journée de chevauchée dans le désert. Ils avaient longé les sommets enneigés de Tûr'ân et d'al-Shajara, laissé derrière eux les monts Lûbiya et Khân Madîn, franchi les hauteurs de Meskana, et s'étaient hâtés vers Tibériade, dont la ville était occupée et le château assailli par Saladin. Il leur restait une demi-journée de route, mais la soif et l'absence de ravitaillement avaient allongé les distances.

La gorge sèche, Morgennes marcha vers la colline dont les sommets – deux pics rocheux au pied desquels le roi de Jérusalem avait planté sa tente – se dressaient dans le ciel du petit matin, comme les cornes du diable. Il pensait y retrouver, sinon les troupes du roi Guy de Lusignan, du moins celles du Temple et de l'Hôpital. Et qui sait, peut-être Emmanuel ? D'ailleurs, il entendait des voix et des cliquetis d'armures.

Le vent se mit à souffler. Venu de l'est, il charriait un flot de chaleur et de sable, gonflé de vapeurs torrides. Morgennes toussa bruyamment Ses yeux le piquèrent. Prenant le keffieh d'un Sarrasin mort, il l'enroula autour de son visage.

Il existe, à Sarmada, à mi-chemin entre Alep et Antioche, un vent terrible et redouté de tous appelé le khamsin. C'est un vent sec et chaud, chargé de gravillons. Quant il rugit, les vêtements les plus fragiles se déchirent, et le khamsin s'attaque à la peau. Il n'est pas rare que des voyageurs mal informés, ou mal

équipés, meurent, la chair à vif, et parfois même, l'os mis à nu, parfaitement nettoyé. Ainsi, le khamsin ressemble aux femmes qui, lorsqu'elles n'ont pas ce qu'elles désirent, vous mordent et vous griffent pour vous faire céder. Le vent qui s'acharnait sur Morgennes avait la force d'un harem.

Morgennes s'aida pour avancer de son grand bouclier en forme d'amande, qui portait sur sa face la croix blanche à huit pointes des Hospitaliers. Il en planta la base dans le sable, s'abrita derrière, et attendit une accalmie. Mais les tourbillons noirs du vent s'acharnaient en sifflant contre lui et cherchaient à le mordre, telle une armée de serpents. Morgennes eut beau donner de violents coups d'épée pour les dissiper, cela n'y changea rien. Les serpents se divisèrent au contact de sa lame, se reformèrent un peu plus loin, et revinrent à l'assaut. Morgennes tâcha de les ignorer, se disant qu'il était victime d'un sortilège et que rien de cela n'était vrai. Il resta immobile au milieu des rafales fuligineuses, impassible, pareil à un roc, plus fort que la bourrasque, ses coups de griffe, sa folie. Puis, quand le vent se calma, Morgennes repassa la guiche de son écu autour de son cou et se remit en route.

Le champ de bataille était si jonché de cadavres que souvent Morgennes trébuchait sur un corps, glissait sur un bouclier ou sur une flaque de sang. S'il reconnaissait un chrétien, il murmurait une courte prière, et poursuivait son chemin. À présent, il en avait la conviction, la bataille était finie. Les Francs avaient été vaincus. Ce qu'il ignorait encore, c'était l'ampleur de la défaite, et combien d'hommes avaient réussi à s'enfuir, à rejoindre Jérusalem, Tibériade, ou les plaines plus douces de Séphorie d'où ils auraient pu lancer une contre-offensive.

La veille au soir, déjà, Raymond III, comte de Tripoli, avait prédit le désastre. « C'est folie que d'attaquer dans ces conditions », avait-il dit à Guy de Lusignan et à Gérard de Ridefort, qui commandait l'ordre des Templiers. « Il n'y a pas un seul point d'eau à moins d'une journée et demie de marche, et Saladin y a certainement établi son armée. » Quelques nobles, dont les frères Hugues et Balian II d'Ibelin, que leur bravoure à Montgisard avait distingués, l'avaient approuvé ;

mais Ridefort, dont les avis étaient toujours très écoutés par le roi, avait fait ce commentaire : « Vous êtes un couard, Tripoli. Vous n'avez pas envie d'affronter Saladin parce qu'il est votre ami. Mais nous avons la foi, et la Vraie Croix est avec nous : Dieu nous épargnera la soif ! »

Ils s'étaient alors tournés vers le Saint Bois, tenu sans conviction par l'évêque d'Acre, Rufinus ; puis Lusignan, la regardant à son tour, avait donné l'ordre de se mettre en route. « Dieu est avec nous ! » avait-il ajouté pour reprendre courage et imiter la courte lignée de ceux qui l'avaient précédé sur le trône de Jérusalem.

On fit ce que le roi avait ordonné, et à la nuit tombée les prédictions du comte de Tripoli se réalisèrent : les troupes de Saladin encerclaient bien l'unique point d'eau de la région. Avant même de livrer combat, la chrétienté avait perdu.

Les Francs, exténués par une journée de marche forcée, et une nuit sans boire, furent cueillis au petit matin par la cavalerie mahométane, dont les archers opposaient à leurs faibles assauts une pluie de flèches, avant de détaler au son des tambours de guerre.

La foi, la vigueur, les épées des chrétiens ne savaient où frapper, et leurs armes de jet n'arrivaient pas à entamer le cuir des infidèles.

Raymond de Tripoli avait bien tenté une charge, mais les lignes sarrasines s'étaient écartées devant lui, pour le laisser traverser. « Où est-il désormais ? » se demanda Morgennes. « Pourvu qu'il ait pu se mettre à l'abri ! »

Soudain retentit un fracas plus puissant que les hurlements de la tempête. Des voix se rapprochaient, dans un bruit de ferraille. Amies ou ennemies ? Un ordre en arabe s'éleva au-dessus du tumulte :

— Attrapez-le ! Ne le laissez pas s'enfuir !

Les Sarrasins !

Un cheval passa au galop devant Morgennes. Un flot de bile verdâtre souillait son poitrail, où des plaques de sable et de sang séché s'étaient agglutinées. Saisi d'effroi, il courait au gré du vent dans une fuite chaotique. Sa selle noire aux quartiers

dorés, brodés de fils d'or et d'argent, portait sur son pommeau quelques pompons de laine blanche. Son troussequin était en forme de croix. L'évêque d'Acre – dont c'était la monture – aimait à s'y reposer, mais c'était surtout un signe, un symbole : il signalait aux profanes la présence du Saint Bois.

Or la selle était vide !

La rage, la honte, la colère s'emparèrent de Morgennes.

L'évêque d'Acre était celui vers qui tous se tournaient en cas de difficultés. Il faisait office de bouclier spirituel et montrait le chemin à suivre, en levant haut la croix pour qu'elle fût visible de tous, à tout moment, en tous point du champ de bataille.

La Sainte Croix était tombée !

Une rafale de vent chassa le cheval vers un nuage de poussière, et Morgennes marcha aussitôt dans la direction opposée. Rufinus devait s'y trouver.

Il s'aventura au beau milieu d'une tornade de brindilles en feu, qui s'accrochèrent à son keffieh et menacèrent de l'enflammer. Des volutes d'une fumée noire, aussi épaisse que la poix, s'agglutinèrent sur son haubert et sur son bouclier, comme pour l'obliger à renoncer. Un lit de braises chauffa le surcot de mailles de ses chausses, et lui brûla les pieds. Mais il s'obstina, rassemblant son courage et ses dernières forces pour avancer. Il trouverait l'évêque et la Croix, et les ramènerait à son camp. Pour rien au monde ils ne devaient tomber entre les mains des infidèles. Foi jurée, il ne faillirait pas !

L'air frémit, la terre se mit à trembler. Des cavaliers approchaient ! L'odeur de taillis et de goudron brûlés se fit un peu moins forte. Morgennes s'arrêta. Il allait devoir se battre. Les pans de sa lourde cape noire flottaient derrière lui, fouettant l'air avec vigueur, y faisant claquer la grande croix blanche qui l'ornait.

Devant Morgennes, les rideaux de fumée noire parurent s'écarter d'eux-mêmes, pareils à des portes qui s'ouvrent devant un hôte de marque.

Quelqu'un venait : un homme au visage et aux mains rouges de sang, ne portant aucune arme, les vêtements déchirés. Il était vêtu d'une robe écarlate à larges manches et d'un luxueux pourpoint de cuir brodé d'or. Un crucifix serti de pierreries

pendait à son cou, un fin stylet d'argent était passé à sa ceinture, une crosse ouvragée, tenue mollement dans sa main droite, traînait lamentablement derrière lui. C'était Rufinus, l'évêque d'Acre. Sa mitre était tombée. Hébété, le regard absent, il paraissait avoir perdu la raison. Apercevant Morgennes, il leva les bras vers le ciel en gémissant. Morgennes s'écria :

— Monseigneur ! Par ici ! C'est moi, Morgennes, gardien de la Vraie Croix…

À ces mots, le visage de Rufinus reprit un peu de vie.

— Sauvez-la ! supplia-t-il. Sauvez-la, je l'ai perdue !

Morgennes s'approcha, chercha la croix des yeux, mais ne la vit nulle part. Il fallait bien, pourtant…

L'évêque continuait d'avancer, titubant comme s'il était ivre, ne prêtant plus attention à Morgennes. Par moments, il plongeait sa main vers le sol, et remontait une poignée de sable qu'il laissait aussitôt filer entre ses doigts en pleurant.

— En vérité, en vérité, c'est moi qui suis perdu ! cria-t-il en dressant un poing rageur vers un ciel encombré de nuées.

Au même moment, la terre trembla de plus belle. Morgennes eut à peine le temps de passer le bras gauche dans les énarmes de son bouclier qu'une demi-douzaine de cavaliers mahométans surgirent d'un nuage de poussière, à quelques toises seulement de lui.

— *Mihi vindicta !* hurla-t-il pour attirer leur attention. Vengeance !

Les cavaliers l'entendirent et passèrent de part et d'autre de l'évêque. Morgennes se demanda s'ils n'allaient pas l'ignorer. Mais le dernier cavalier de la petite troupe trancha, d'un ample coup de sabre, la tête de l'évêque, qui roula dans le sable. Rufinus avait été tué sans haine, presque avec indifférence.

Il n'en irait pas de même pour Morgennes. La croix de son bouclier le signalait comme l'un des pires ennemis de Saladin. Il faisait partie de ces ordres de chevaliers que les infidèles haïssaient le plus. C'était un soldat du Christ, un de ces *milites Christi* qui avaient juré de défendre coûte que coûte la Terre sainte, et de mourir pour elle s'il le fallait.

Son expérience du combat lui avait appris qu'il ne servait à rien de se précipiter. Il se campa fermement sur ses pieds, cala

son écu contre lui, et attendit patiemment la charge des Mahométans. « Mort pour mort, se disait-il (car telle était sa devise), autant se battre et aller jusqu'au bout. »

Les cavaliers venaient au grand galop. Dans leur sillage grossissait un nuage de poussière où Morgennes aperçut – détail curieux – voler quelques insectes. Des mouches, des guêpes, ou des abeilles, il n'aurait su le dire. C'était la première fois qu'il était le témoin d'un pareil phénomène. Les infidèles avaient un air déterminé, et leurs faces ne laissaient transparaître aucune émotion. L'un d'eux tenait une lance, qu'il abaissa en éperonnant son cheval. Deux autres bandèrent leur arc, et décochèrent, debout sur leurs étriers, une salve de flèches. Les premières épargnèrent Morgennes, puis les tirs gagnèrent en précision. Les dernières se fichèrent dans son écu, et le lancier fut sur lui.

La lance heurta Morgennes avec une telle violence qu'elle le projeta deux toises en arrière après avoir fendu son bouclier. Une douleur fulgurante remonta de son bras gauche à tout son corps. Sa main se mit à trembler. Heureusement, il était tombé sur le cadavre d'un obèse, dont la graisse avait amorti sa chute. En pivotant au dernier moment, Morgennes avait évité d'être embroché comme un poulet.

Il se releva, le souffle coupé, et s'empara de la targe du défunt. Déjà, les Sarrasins revenaient à l'assaut.

Les archers tournaient autour de lui et le harcelaient de flèches. Il avait beau bouger sans cesse, changer d'allure et de direction, jouer de son petit bouclier, les projectiles passaient en vrombissant si près de son visage qu'il pouvait en voir la penne sertie de plumes noires.

— *Pater noster, qui es in cœlis, sanctificetur nomen tuum…*

Morgennes entama une patenôtre, regrettant de ne pas avoir accepté le sacrement de l'extrême-onction accordé aux guerriers avant le combat.

Les cavaliers virevoltaient, cherchant l'angle d'attaque idéal. Morgennes, malgré sa souffrance, avait encore assez de force et de volonté pour combattre et leur faire payer, le plus chèrement possible, sa capture ou sa mort.

— … *adveniat regnum tuum…,* continua-t-il, persuadé que sa dernière heure était proche.

Sur un signal du cavalier qui l'avait chargé la première fois, deux Sarrasins s'élancèrent à sa rencontre, sabre au clair. Les lames étincelaient malgré l'absence de lumière, et Morgennes recula de façon à les avoir dans son champ de vision.

— *… fiât voluntas tua sicut in cœlo et in terra !* se dépêcha-t-il, ne voulant pas mourir sans avoir terminé sa prière.

Le premier des cavaliers lui porta un coup, qu'il para aisément de son bouclier, et le second eut le bras tranché à la hauteur du coude, au moment même où il s'apprêtait à frapper. Trop sûr de lui, il avait sous-estimé Morgennes et n'avait vu en lui qu'un chevalier vieillissant.

Le Sarrasin poussa un cri de douleur, qui monta jusqu'au ciel et fit écho au bruit mat de son avant-bras tombant sur le sable. Sa main, crispée sur la poignée de son sabre, se contractait, prise de convulsions.

— *Panem nostrum quotidianum da nobis hodie…*

Emportés par leur élan, les cavaliers s'étaient éloignés.

Morgennes en profita pour défaire son keffieh et essuyer le sang qui l'avait aspergé, sans quitter des yeux ses adversaires. Une nouvelle charge se préparait, toujours à deux cavaliers, dont l'un brandissait une puissante masse qu'il faisait tournoyer au-dessus de sa tête. Morgennes raffermit sa prise sur sa targe, et s'accroupit légèrement, se préparant à rouler sur le côté au moment où le coup viendrait. L'homme à la masse enfonça ses éperons dans les flancs de son cheval, et se rua vers Morgennes.

À cet instant, un Sarrasin hurla :

— Ne le tuez pas ! Prenez-le vivant ! C'est un Hospitalier ! Cinquante dinars à celui qui me l'apportera, pieds et poings liés ! Saladin, Chef des Armées, Glaive de l'Islam, l'ordonne !

Les cavaliers stoppèrent net leur charge et se regardèrent, interloqués. Fourbu, Morgennes serra la poignée de Crucifère et s'abrita derrière son petit bouclier. S'étant déjà cru mort peu de temps auparavant, il n'avait aucune envie de se rendre et restait déterminé à vendre sa peau au prix fort.

— *… et dimitte nobis debita nostra sicut et nos dimitimus debitoribus nostris…*

C’est alors qu’une vague de douleur le fit vaciller. Une flèche s’était plantée dans son dos. Sa pointe avait été spécialement étudiée pour percer les armures. Elle avait traversé deux épaisseurs de cotte de mailles, et s’était fichée dans son gambeson de toile matelassée.

Une deuxième flèche passa au-dessus de lui, puis une troisième, une quatrième, et ce fut comme si le signal de la curée venait d’être donné. Sur les six infidèles, cinq étaient indemnes : ils se précipitèrent sur Morgennes, qui remettait au même instant son âme à Dieu.

— *… et ne nos inducas in tentationem, sed libera nos a malo. Amen.*

C’était fini. Il pouvait mourir.

Morgennes se sentit défaillir. Son sang remontait vers son cœur, qui battait à tout rompre. Ses articulations étaient douloureuses, ses genoux tremblaient, ses mains n’avaient plus de force, sa vision se brouillait. Il voulut déglutir, mais il n’avait plus de salive.

« C’est fini », pensa-t-il, harassé. « Ai-je seulement bien vécu ? »

Au-delà du Sarrasin qui le chargeait, un nuage d’insectes vibrionnant s’apprêtait à fondre sur lui. Puis un trait de lumière fendit l’espace et transperça la poitrine de l’infidèle. Pendant un court instant, Morgennes eut l’impression que le temps n’existait plus, qu’il n’y avait plus ni sons, ni odeurs, ni souffrance. Enfin, comme la mer attaque à nouveau la côte à marée montante, la vie revint, bruyante et colérique. Le nuage d’insectes se dissipa, et l’infidèle – dont le cheval venait de se cabrer – tomba de selle, mort, une lance sarrasine en travers du corps.

Un homme s’approcha du petit groupe formé par les cinq cavaliers. Monté sur une jument blanche, il les dévisagea, bouillonnant de colère.

Sa fine moustache signalait une personne distinguée ; ses vêtements, un bliaut taillé dans un tissu de brocart bleu, une paire de bottes munies d’éperons d’or et une coiffe de soie brodée de centaines de petites perles, trahissaient un noble personnage ; son épée, un magnifique cimeterre à la garde sertie

de joyaux passé dans une ceinture garnie d'orfrois, le désignait comme un muqaddam, c'est-à-dire l'un des chefs de l'armée sarrasine. Sa tunique était par endroits tachée de sang, mais elle ne portait aucun accroc, comme si la main de Dieu (ou d'Allah) s'était interposée entre ses adversaires et lui.

Il maniait une lance pareille à celle que le Sarrasin venait de recevoir en pleine poitrine, et fit trotter sa monture vers Morgennes en disant aux cavaliers, d'un ton ferme :

— Cet homme est à moi, puisque vous n'en voulez pas. Saladin (qu'Allah l'ait en Sa sainte garde) a demandé qu'on arrête le massacre et qu'on fasse des prisonniers. Si Saladin, Honneur de l'Empire, Ornement de l'Islam, le demande, ce n'est pas à moi, son neveu, son humble serviteur, d'en décider autrement. Et vous devez m'obéir, tout comme j'obéis à Saladin, qui obéit lui-même à Allah, dont nous sommes tous les esclaves !

Les cavaliers baissèrent la tête sans broncher. Morgennes se demandait ce que cet homme allait faire de lui. Il ne se sentait plus la force de combattre, et attendait que lui vienne une idée, ou que la grâce le touche.

Ce fut le neveu de Saladin qui, se penchant du haut de son cheval, lui mit la main sur l'épaule, et lui dit – avec une grande douceur :

— Tu peux te rendre maintenant, inutile de continuer.

— Impossible, répondit Morgennes. Je suis un Hospitalier.

— Mais ton roi s'est rendu !

— Je n'obéis qu'à mon ordre.

— Tous ceux de ton ordre ont déjà capitulé. Tu es le dernier à te battre. Même ton maître a déposé les armes.

— Je n'ai d'autre maître que Dieu, dit Morgennes. Et Dieu ne se rend jamais.

Alors, comprenant la détresse qui habitait son prisonnier, Taqi ad-Din – le plus noble des neveux de Saladin – étendit la main en direction du champ de bataille.

Ce fut en cet instant comme si la nature lui obéissait, car le vent se leva et chassa toute la brume, le brouillard, la poussière et la fumée qui enveloppaient les plaines et la colline de Hattin, rougies par le sang. Ce qui frappa d'abord Morgennes, ce fut la

lune, ronde et pâle. Ses formes lépreuses se découpaient si nettement au-dessus de l'horizon qu'on en apercevait la moindre tavelure, le plus petit cratère. Jamais Morgennes ne l'avait vue ainsi, surtout en fin de matinée.

Ensuite, ce furent les dizaines, les centaines, les milliers de soldats, tous chrétiens, que les Mahométans avaient fait prisonniers. Morgennes reconnut également les étendards du roi de Jérusalem, ceux de nombreuses maisons nobles, ainsi que les bannières du Temple et de l'Hôpital.

Au-dessous, des hommes assis en rang, lances et épées inutiles à côté d'eux, étaient enchaînés par les soldats de Saladin.

Enfin, ce fut la Vraie Croix. Un infidèle la promenait à l'envers sur le champ de bataille en criant :

— Allah est grand ! Allah est unique ! Il est le seul Dieu !

Alors, seulement, Morgennes rendit les armes.

2.

« Saladin, le Roi des rois, le Vainqueur des vainqueurs, est comme les autres hommes, l'Esclave de la mort. »

(Inscription sur un étendard au sommet de la tente de Saladin.)

Le lendemain de la défaite de Hattin, Saladin se trouvait en compagnie de son état-major et des plus nobles des prisonniers francs, quand on vint le trouver. Trois émirs s'avancèrent sous l'immense chapiteau de sa tente pour lui annoncer la bonne nouvelle : Nazareth demandait à se rendre et Tibériade était tombée. Comprenant que l'ost de Jérusalem ne viendrait jamais la secourir, la comtesse Échive de Tripoli avait capitulé après cinq jours de résistance. Elle avait quitté l'abri précaire de son château avec sa maisonnée – une petite cinquantaine de personnes, dont une douzaine de combattants. Sous les regards admiratifs et compatissants des infidèles, elle avait pris la route de Tyr, espérant y retrouver son mari, Raymond de Tripoli, dont on était toujours sans nouvelles.

— Traître ! cracha Guy de Lusignan en entendant ce nom.

Saladin se tourna vers le roi de Jérusalem, frotta sa barbe, courte et régulière, prit un air inspiré, et demanda :

— Pourquoi ce courroux ?

— Parce que c'est votre ami. La charge qu'il a menée n'avait d'autre but que de lui permettre de s'échapper. Jamais il n'a cherché à vous causer du tort.

Puis il ajouta, un ton plus bas, et presque accusateur :

— Vous avez passé un accord avec Raymond de Tripoli…

— Je ne dis pas que je l'ai fait, répondit Saladin, énigmatique. Mais je ne dis pas non plus que je ne l'ai pas fait.

Il regarda Lusignan, et un petit sourire éclaira un instant son beau visage, habituellement grave et mélancolique. Le roi Guy

crut y lire de l'amusement, mais ce que ressentait Saladin était plus proche de la tristesse : il ne voyait pas, cet homme-là, que son Dieu l'avait abandonné (car il n'est d'autre Dieu qu'Allah) ; il ne voyait pas que bientôt tous les Franjis seraient chassés de Terre sainte, passés par le fil de l'épée ou vendus comme esclaves. Cet homme était aveugle. Tout comme étaient aveugles ceux qui l'accompagnaient et se trouvaient ici parce qu'ils étaient des captifs de marque, dont les familles auraient à payer une forte rançon si elles voulaient les revoir : le connétable Amaury de Lusignan, frère du roi de Jérusalem ; Gérard de Ridefort, maître de l'ordre du Temple ; le vieux marquis Guillaume III de Montferrat, au bras aussi vaillant que du temps où il avait accompagné le roi Louis VII à Damas ; Onfroi IV de Toron, lâche comme une hyène en dépit d'un sang noble ; quelques petits seigneurs, comme ceux du Djebaïl ou du Boutron ; et l'un des êtres les plus vils qui fussent : Renaud de Châtillon, prince d'Antioche, seigneur de Transjordanie. Les Sarrasins l'appelaient « Brins Arnat », et le haïssaient parce qu'il pillait, malgré les trêves, les caravanes de pèlerins en partance pour La Mecque.

On avait retiré armes et armures aux prisonniers, maintenant revêtus d'une simple robe de tissu grège qui leur donnait l'allure de miséreux au sortir du lit. Hormis Renaud de Châtillon, tous tremblaient de peur à l'idée d'être livrés en pâture aux panthères de Saladin, qu'un mamelouk au visage anguleux promenait d'un air nonchalant. De temps à autre, un feulement se faisait entendre : un adolescent s'amusait à chatouiller le museau de l'un des félins avec une plume d'autruche. La bête ouvrait alors la gueule en grognant, donnait un violent coup de griffe, et tirait sur sa chaîne en direction de l'audacieux. Le mamelouk ramenait la bête en arrière ; la laisse cliquetait, et l'animal se calmait. Le gamin, lui, riait aux éclats, puis reprenait son jeu.

— N'ayez crainte, dit Saladin à ses invités. Ces panthères ne lui feront aucun mal. Elles le connaissent bien, et le laissent s'amuser un peu. En fait, je les réserve aux éventuels Assassins (la peste soit sur eux, et sur leur chef, Rachideddin Sinan !) qui

seraient assez fous, ou drogués, pour oser s'aventurer sous ma tente…

Il s'approcha de la plus grande des deux panthères et lui caressa la tête, entre les oreilles. La panthère ronronna de plaisir et se laissa bientôt couler à terre, où elle se mit sur le dos, montrant son ventre lisse et noir à son maître.

— Comme vous le voyez, elles sont très affectueuses. La première, qui s'approche du plus jeune de mes fils (Dieu le garde, c'est la prunelle de mes yeux !), s'appelle Schéhérazade. Elle était grosse de sa fille quand on me l'a offerte, et j'ai voulu la rendre au désert. Mais, comme l'héroïne dont elle porte le nom, elle a su se montrer si charmante que je n'ai su m'y résoudre. La seconde est la fille. Je l'ai nommée Majnoun, qui est le nom que l'on donne aux personnes possédées par le démon. Car, si le jour elle est pareille à sa mère, gracieuse et docile, allez savoir ce qui se passe à la nuit tombée : elle se transforme en un animal redoutable, et nul, à part moi, ne peut l'approcher. Ces deux panthères sont les seuls êtres autorisés à demeurer dans ma chambre quand je me couche.

Dans l'air montait un épais silence, qui s'ajoutait aux volutes de fumée s'exhalant de cassolettes où se consumaient des épices. L'atmosphère devenait de plus en plus pesante. Mal à l'aise, les Francs feignaient de s'absorber dans la contemplation d'un brûle-parfum ou d'un tapis de laine. La tente était immense et abritait une soixantaine de personnes, dont la majorité se tenaient dans l'ombre. Seuls leurs toussotements, rires feutrés et conversations à voix basse signalaient leur présence. En fait, les Francs ne parvenaient à distinguer qu'une vingtaine d'individus : émirs aux luxueux vêtements de soie, muqaddams en cotte de mailles et bliaut de drap noir maculé du sang des combats, mamelouks de la Jandâriyya, à la tunique jaune safran, en charge de la protection rapprochée de Saladin… Tous dévisageaient les prisonniers, se régalant de voir leurs traits retaillés par la peur. Ce spectacle faisait peine à voir, mais Saladin le prolongeait à plaisir, cherchant à la fois à satisfaire ses émirs, gens cruels pour la plupart, et à faire comprendre aux infidèles que cette fois c'était la fin.

À l'exception de Châtillon, les Francs jetaient des regards de tous côtés, cherchant dans l'entourage de Saladin une raison d'espérer, un indice, un espoir. Mais les Mahométans restaient de marbre. Quant au plus fidèle serviteur de Saladin, le chroniqueur Abu Shama – et qui, parce qu'il aimait les langues et en connaissait plusieurs, faisait office de traducteur –, il gardait la tête baissée. Lui d'ordinaire si loquace, bavard comme un perroquet, ne quittait pas des yeux les motifs entrelacés de ses babouches.

Quand il en eut assez, ayant suffisamment savouré sa victoire, Saladin frappa dans ses mains. Du fond de la tente, une dizaine de serviteurs approchèrent. Le premier tenait avec solennité un vase de cristal décoré de sourates du Coran, contenant un liquide clair, le deuxième une paire de chandeliers, trois autres des plats décorés, chargés de dattes, de pistaches, d'amandes et de noix, de raisins secs et de figues ; les derniers, enfin, apportèrent des instruments de musique, et commencèrent à jouer. Un joueur d'oud – une sorte de luth – accompagnait une paire de tambours, tandis qu'un quatrième musicien tirait d'un arghul des accents joyeux.

— Mangez, dit Saladin à ses hôtes en les invitant à prendre place sur les coussins qui jonchaient le sol de sa tente, recouvert de kilims.

Une magnifique jeune femme sortit de derrière un paravent et se mit à danser. Elle avait des gestes envoûtants, qui captivaient l'assistance et l'aidaient à se détendre. Parfois, elle s'amusait d'un foulard qu'elle passait devant ses yeux, et charmait du regard, un à un, les hommes présents. Ses petits pieds nus, décorés de fils d'or, étaient fascinants de grâce et de légèreté. Était-ce une houri, descendue de son nuage ? se demanda le vieux marquis de Montferrat, qui l'observait bouche bée. En tout cas, c'était la plus ensorcelante des femmes, d'autant plus étonnante que sa peau était blanche, comme celle des Occidentales. Sans la quitter des yeux, Saladin trempa ses lèvres dans le vase de cristal – rempli d'eau de rose rafraîchie par les neiges de l'Hermon –, puis le passa à Guy de Lusignan.

— C'est une noble coutume chez nous qu'un captif ait la vie sauve s'il a bu et mangé avec son vainqueur, dit Saladin. Buvez autant que vous voulez, je sais que vous avez soif.

Il avait à peine fini de parler que le roi de Jérusalem, après s'être désaltéré, tendit la coupe de paix à Châtillon, qui la vida à grands traits.

Châtillon trouva l'eau aussi rafraîchissante que si un chant d'oiseau naissait dans sa poitrine. Il se sentait revivre, au fur et à mesure que l'eau coulait dans sa gorge et revigorait ses membres. Son regard s'illuminait d'une lumière nouvelle, quand il croisa celui de Saladin.

Le sultan l'observait en tremblant, contenant à grand-peine sa colère, serrant les poings et le fixant de ses yeux brillants d'où avait disparu toute trace de mansuétude.

Ne sachant pourquoi il l'avait offusqué, mais ravi de l'avoir fait, Châtillon sourit à Saladin. Alors celui-ci se leva brusquement et déclara, en montrant du doigt Châtillon :

— Dites à cet homme que ce n'est pas moi qui lui ai donné à boire, mais Guy de Lusignan, roi de Jérusalem.

Il avait parlé si violemment que les musiciens s'arrêtèrent de jouer. Les panthères cessèrent de ronger les os qu'on leur avait jetés et levèrent la tête. Quant à la jeune danseuse, elle referma les bras sur son corps et recula dans l'ombre de la tente, où elle disparut.

L'inquiétude gagna de nouveau les Francs. Ils ne comprenaient pas la réaction de Saladin. Ils s'étaient crus sauvés, et voilà que le chef de leurs ennemis s'emportait parce que l'un des leurs avait bu à la coupe de paix. Le vieux marquis de Montferrat, qui connaissait quelques mots d'arabe, s'approcha d'Abu Shama et lui demanda d'une voix pleine d'appréhension :

— Peux-tu me dire ce qui se passe ?

— Cet homme est un démon, répondit Abu Shama en regardant Renaud de Châtillon. Saladin (le salut soit sur lui) s'est juré de le faire payer pour ses crimes.

En effet, tous savaient à quel point Brins Arnat avait été haïssable. Il s'était moqué à la fois des hommes et des dieux, chrétiens ou mahométans, et n'avait montré pour les trêves et la

parole donnée que dédain et mépris. On lui devait de nombreuses guerres, d'innombrables actes de piraterie, et même, quelques années auparavant, l'attaque des villes de Médine et de La Mecque, dont il avait incendié et pillé les faubourgs. Tout comme on fane les blés dont les épis sont drus et lourds, Châtillon profitait de chaque paix signée entre Saladin et les rois de Jérusalem pour partir en campagne. Il allait avec ses soudards semer la mort et la désolation parmi les plus paisibles, ceux qui ne prenaient jamais part au combat, les femmes, les enfants, les vieux, les paysans… Tous ceux qui s'efforçaient de vivre en bonne entente avec les chrétiens, et incarnaient une promesse de paix entre les diverses communautés. En vérité, c'était à lui qu'on devait cette guerre – l'attaque de Tibériade par Saladin –, et c'était lui encore qui avait poussé Ridefort, contre l'avis de Raymond III de Tripoli, à convaincre Lusignan de quitter l'oasis de Séphorie, où l'ost des Francs séjournait à l'ombre des palmiers.

Malgré son grand âge, Renaud de Châtillon n'avait rien perdu de sa vigueur, de son mauvais caractère ni de son insolence. C'était un enragé, un de ces personnages dont on se disait que la terre irait mieux s'il venait à disparaître. Il portait sa violence et sa hargne contre tous ceux qui s'opposaient à lui, frappait les faibles comme les forts, et ne respectait rien, ni son Dieu, ni son roi, ni ses frères d'armes – qui bien souvent avaient cherché à le ramener à la raison ou à calmer ses ardeurs destructrices. En le traitant de démon, Abu Shama était au-dessous de la vérité : cet homme était le diable, même si les Mahométans l'appelaient Brins Arnat et les chrétiens le Loup de Kérak, d'après le nom de sa forteresse. Tout chez lui rappelait cet animal, honni entre tous : il en avait le poil gris, la mâchoire proéminente, le regard acéré, la formidable musculature et la démarche, vigoureuse et souple. Pour cet homme « de sang et de violence, patron de tous ceux qui vivent de meurtre et de rapine » (comme il est dit dans *Le Roman de Renart),* le monde n'était qu'une proie. Tous le craignaient, ses ennemis, comme ses alliés. Châtillon n'avait pas d'amis, n'en avait jamais eu, et n'en voulait pas. Tout ce qu'il voulait, c'était… à vrai dire, il n'en avait aucune idée.

Ce qui le rendait fou de rage.

Saladin s'approcha de Châtillon, qui demeura assis et garda entre ses mains la coupe de paix que le roi de Jérusalem lui avait remise.

— Brins Arnat, prince d'Antioche et seigneur de Transjordanie, veuf de Constance (Allah l'ait en Sa sainte garde) et mari d'Étiennette de Milly – dame de Kérak (Allah ait pitié d'elle) –, vous rappelez-vous vos trahisons, vos exactions, vos cruautés ? Vous souvenez-vous, malheureux sire, de vos rapines et de vos péchés ? Savez-vous que je n'ignore rien des blasphèmes que vous avez proférés contre notre Prophète (le Très Haut vous maudisse !), et que je suis au courant de toutes vos entreprises sacrilèges contre les villes très saintes de La Mecque et de Médine, de vos pillages et de vos viols ? Puisque Allah vous a mis en mon pouvoir, répondez à ma question : que feriez-vous de moi si vous m'aviez entre vos mains, comme je vous ai entre les miennes ?

— Assurément, je te ferais crucifier, répondit avec aplomb Châtillon.

— Insolent ! s'écria Saladin.

Il dégaina l'un de ses deux longs sabres et frappa Châtillon à l'épaule gauche. Le bras manqua se détacher, le sang jaillit de la blessure, souillant l'eau de rose de la coupe de paix. Qui tomba sur le sol, où elle se vida.

— Tu viens de choisir ton supplice, dit Saladin en rengainant son arme.

Dans les yeux de Châtillon brillaient deux flammes, que la douleur ne parvenait pas à éteindre. Il était allongé par terre, immobile, mais n'avait pas succombé au coup donné par Saladin ; ses yeux étaient fixés sur le sultan, qu'il observait en murmurant des paroles mystérieuses.

Les Francs se regardèrent craintivement.

— Il est juste de punir trop de crimes et d'accomplir mon serment, dit Saladin en soutenant le regard de Châtillon. Je l'ai juré, tu recevras la mort de ma main. Saisissez-vous de lui ! ordonna-t-il à ses mamelouks.

À nouveau, il y eut un instant de silence. Saladin fit traîner Brins Arnat par les pieds devant Guy de Lusignan. Aussitôt, le

roi de Jérusalem fut pris d'une violente quinte de toux, recracha quelque chose dans sa main et s'excusa : « Une pistache était restée coincée… »

— Rassurez-vous, dit Saladin, un roi ne tue pas un autre roi. Mais cet homme-là est si perfide que cela dépasse la mesure. Quant à toi, Brins Arnat, considère que ce n'est pas moi qui te punis, mais Allah.

Les deux hommes s'affrontèrent du regard et en un éclair Châtillon comprit l'allusion. Quelques années plus tôt, il avait attaqué une caravane de pèlerins en route pour La Mecque, et à ceux qui avaient imploré sa pitié il avait répondu : « Demandez plutôt à votre Dieu de vous sauver », avant de les massacrer.

Saladin, en noble Restaurateur de la Justice sur Terre, s'était juré de les venger.

Soudain, une puanteur stupéfiante se répandit sous la tente : trois hommes venaient d'entrer. Entièrement vêtus de blanc, ils offraient un puissant contraste avec Saladin et son état-major, tous habillés de noir, et les mamelouks – à la tenue jaune safran brodée d'or. Ils sentaient si fort que les Francs se pincèrent le nez, tandis que les Mahométans s'efforçaient de faire bonne figure. Quelques esclaves à la peau mate s'empressèrent de doubler le nombre de brûle-parfum, et les bourrèrent de myrrhe et de cardamome.

— Pourquoi ce retard ? demanda Saladin, soulagé de les voir arriver.

— La tête était récalcitrante…, répondit laconiquement l'un des hommes.

Il avait dans la voix de bizarres stridulations d'insectes, qui intimèrent aux occupants de la tente le plus profond silence. Le plus curieux de tout était ses yeux, blancs eux aussi, car démunis de pupilles.

Puis il montra à Saladin une cassette de forme pyramidale, ornée sur ses faces de versets en relief du Coran. Apparemment, le coffret se déverrouillait en basculant l'une des inscriptions vers l'extérieur. Ce que l'homme en blanc fit. La cassette s'ouvrit, dévoilant le visage de Rufinus.

L'évêque d'Acre adressait aux convives de Saladin un sourire béat, comme si la folie qui l'avait gagné vers la fin du combat ne l'avait plus quitté, marquant ses traits à tout jamais. Ses yeux étaient fermés, de même que sa bouche – dont les lèvres étaient colorées de rouge, ce qui renforçait la pâleur de ses joues. Les Francs remarquèrent alors que l'homme qui tenait le céphalotaphe était aveugle.

— Comment avez-vous fait ? interrogea Saladin en regardant à la fois la boîte et la tête qui s'y trouvait, stupéfait que, malgré sa taille, le crâne de Rufinus y fût entré.

— Est-ce une illusion d'optique ? Un tour de magie ? demanda al-Afdal, le plus jeune fils de Saladin.

En fait, il avait par moments l'impression de voir les contours du visage de Rufinus se superposer à ceux du céphalotaphe.

— C'est un mystère que je ne suis pas autorisé à te révéler, répondit sur un ton énigmatique le porteur du coffret, un mystique réputé, nommé Sohrawardi. À moins que Saladin, ton père (la grâce soit sur lui !), Soleil des Mérites, sultan d'Égypte, de Syrie, du Yémen et de Nubie, ne me l'ordonne, évidemment…

— Garde tes secrets, fit Saladin en écartant la main de son fils du coffret. À chacun ses affaires. À moi celles des hommes, et tout ce qui se tient à la surface du monde ; à toi celles des démons, et tout ce qui vit et respire sous terre.

Sohrawardi inclina légèrement la tête. Ses cheveux, élégamment peignés, tombaient en neige fine sur ses épaules, et sa barbe, longue et pommadée, blanche également, pendait au-dessus du coffret.

— Merci, Ornement de la Nation. Je salue ta sagesse, et acclame ta grandeur d'âme.

— Ta clairvoyance m'honore, répliqua Saladin.

Sohrawardi eut un large sourire, qui découvrit une bouche aux dents gâtées, dont la moitié manquait. Il eut un petit hochement de tête entendu. Ni Saladin ni lui n'étaient dupes.

En effet, contrairement à Saladin, qui était sunnite, Sohrawardi était d'obédience chiite. Il était persuadé que le Coran avait un sens caché, et travaillait à le découvrir. Il prétendait révérer les véritables imams – au premier rang

desquels Ali, le gendre de Mahomet –, écartés de la succession du Prophète par des menteurs et des ambitieux, avides de pouvoir. Il n'était pas rare que certains chiites parmi les plus sages pratiquassent l'astrologie.

Ou pire, la nécromancie – ce qui était le cas de Sohrawardi.

Saladin n'aimait pas faire appel à de tels hommes. Il leur avait même livré une guerre farouche. Mais dans le combat qui l'opposait aux chrétiens, face à une puissance comme celle de la croix, il avait dû composer. Il avait accepté de ne pas faire décapiter Sohrawardi et certains de ses suivants, en échange de leurs services. C'étaient ces mêmes magiciens qui, après avoir eu les yeux crevés, avaient été jetés par Saladin dans ses geôles du Caire – dont il les tirait quelquefois, quand il partait combattre.

Saladin savait ces mages dangereux. Pour les garder sous son contrôle, il usait de ce savant équilibre de bonté et de cruauté qui le caractérisait à merveille. Il ne les emmenait jamais tous ensemble avec lui, mais promettait aux captifs du Caire de faire exécuter, s'ils se tenaient mal, ceux qui l'accompagnaient. Puis il disait la même chose à ces derniers, les menaçant de faire égorger ses prisonniers s'ils désobéissaient. Cette situation répugnait à Saladin, déterminé à tous les faire décapiter une fois sa mission terminée : rendre Jérusalem à l'Islam, purger la Terre sainte des Franjis. C'est pourquoi la capture de la Sainte Croix et la victoire de la veille à Hattin le mettaient en joie. Le jour où il pourrait enfin se débarrasser des sorciers chiites approchait.

Et Sohrawardi le savait.

De tous les mages de Saladin, il était le plus puissant, et le plus redouté.

Il était né à Ispahan, de l'union d'une femme et d'un bouc, chose répugnante et insensée mais que beaucoup rapportaient comme vraie. Sohrawardi en avait tiré une constitution hors norme, une résistance améliorée aux maladies et aux poisons, et une capacité à ne pas vieillir, que bien des gens lui enviaient. Mais ils se consolaient en se disant que ces avantages allaient de pair avec un dérèglement de ses glandes sudoripares, qui le

faisait suer de façon abondante et exhaler le parfum de son père.

Sohrawardi était sans âge. Sa barbe et ses cheveux avaient beau être blancs, sa face ridée, il y avait un je-ne-sais-quoi de jeune en lui. Certains lui donnaient approximativement cent soixante ans, en arguant du fait qu'il avait suivi l'enseignement d'Avicenne, à Hamadan ; d'autres prétendaient que le compte n'y était pas et affirmaient qu'il avait été l'élève de Farabi, lui-même professeur d'Avicenne… Quelques-uns enfin, plus aventureux, remontaient jusqu'à Djehouti, porte-parole et archiviste des dieux, et assuraient que c'était là le seul véritable maître de Sohrawardi.

Mais tous s'accordaient à reconnaître qu'aucun autre mage ne savait mieux que Sohrawardi invoquer les djinns et les soumettre.

La légende racontait que Sohrawardi avait contraint le roi des djinns à lui révéler les mots de pouvoir permettant de faire trembler la terre, d'enflammer l'air, d'assécher une source ou de l'empoisonner ; ce qui lui avait valu le surnom de Maître des djinns.

On chuchotait aussi qu'il savait parler aux morts et souhaitait le retour d'Ahriman, le dieu perse du Mal, mais ce n'était pas prouvé.

Toujours est-il qu'on le craignait plus qu'on ne le respectait, et Saladin ne le laissait jamais seul : les deux hommes qui se tenaient à ses côtés étaient deux de ses plus farouches mamelouks, dont l'un était le fils de Tughril – son propre garde du corps. Afin de les rendre insensibles à tout sortilège d'envoûtement, on leur avait crevé les tympans ; et, pour qu'ils soient immunisés contre l'affreuse odeur de Sohrawardi, on avait détruit à l'aide de breuvages et de philtres leur sens du goût et de l'odorat.

— Tout est prêt ? demanda Saladin.

Sohrawardi acquiesça, avec un petit sourire de satisfaction. Visiblement, le céphalotaphe avait réclamé toute son attention, et il paraissait content du résultat.

— Alors, allons-y.

Quatre mamelouks vinrent encadrer le sultan, tandis qu'un cinquième, le fameux Tughril, un colosse, se dirigeait vers la sortie. Tughril était le plus important de tous les esclaves de Saladin. C'était son jandâr al-Sultân, c'est-à-dire le chef de sa garde rapprochée, qui comptait alors plus de trois mille mamelouks. Il entrait dans ses fonctions d'être l'« ombre » du sultan, et de le précéder dans chacun de ses mouvements afin de s'assurer que la voie était libre. Il était si important que Saladin l'avait anobli : Tughril pourrait, à sa mort céder son titre à son fils – qui lui ne le pourrait pas, à moins d'être anobli à son tour.

Les mamelouks avaient posé une main sur la poignée de leur sabre, tenaient dans l'autre une lance, et veillaient à ce que personne n'approchât Saladin.

Ensuite venaient Sohrawardi et ses deux gardiens, puis l'état-major du sultan, qui pour l'essentiel était composé de l'émir Darbas al-Kurdi, qui commandait al-Halqa al-Mansûra al-Sultâniyya – la garde particulière de Saladin, soit une cinquantaine de cavaliers chevronnés ; Moïse Maïmonide, qui était le médecin personnel du sultan ; Ibrahim al-Mihrani, le silâhdârân de Saladin, autrement dit son écuyer ; Ibn Wâsil, à la fois stratège, tacticien et aide de camp ; et le cadi Ibn Abi Asroun, qui s'occupait de toutes les affaires judiciaires, civiles et religieuses du royaume. Suivaient toutes sortes d'individus que les Francs voyaient pour la première fois sortir des recoins les plus sombres de la tente : mamelouks, muqaddams et émirs divers. Des femmes vêtues d'un simple pagne, et dont la peau frottée de graisse sentait le musc et luisait dans la pénombre, fermaient la marche. Elles portaient des cruches et des gobelets posés sur des plateaux afin d'offrir à boire aux invités.

Abu Shama vint auprès de Guillaume de Montferrat :

— Saladin m'a chargé de vous escorter à la fête de ce soir, je vous servirai de guide et d'interprète…

Et il s'inclina, une main sur la poitrine.

Mais Gérard de Ridefort, qui avait pour le Loup de Kérak sympathie et admiration, saisit Abu Shama par le bras, et lui demanda – en montrant Châtillon dans un coin de la tente, où il agonisait :

— Et lui ? Que va-t-il se passer ? Saladin l'abandonne à ses panthères ?

En effet, Majnoun s'était approchée, et lapait les flaques de sang qui imbibaient les tapis, maintenant écarlates.

— Mon père a donné des ordres, intervint al-Afdal. Il a dit qu'il le ferait crucifier. Il honorera sa parole, soyez-en assurés…

— Allons ! Il faut nous dépêcher ! coupa Abu Shama, qui s'impatientait à l'entrée de la tente.

Guillaume de Montferrat eut un instant d'hésitation. Il chercha du regard la jeune femme qui tout à l'heure avait dansé pour eux, et qu'il avait trouvée si belle. Mais elle n'était nulle part. S'était-elle évaporée dans les airs ? Avait-elle regagné le paradis ? Il avisa un pan de tissu noir qui pendait au-dessus d'un paravent. Le foulard avec lequel elle les avait si bien charmés !

Devinant l'objet de son désir, al-Afdal lui proposa de le prendre :

— Puisse-t-il vous porter chance !

— Elle est ce que j'ai vécu de plus heureux depuis bien des années, soupira Guillaume en nouant le foulard à son cou… Même avant notre départ de Séphorie je n'étais pas heureux… Depuis la mort de mon épouse, tristesse et mélancolie ne m'ont plus quitté… Et j'ai bien peur que le spectacle de cet ange en train de danser ne soit mon dernier moment de bonheur. J'aimerais ne jamais l'oublier…

Il soupira de nouveau, cherchant à rassembler ses souvenirs. Mais il ne voulait pas qu'al-Afdal comprit la nature de son trouble, car cette jeune femme lui rappelait quelqu'un…

3.

« C'est par le nom qu'on connaît l'homme. »
(Chrétien de Troyes, *Perceval.)*

Morgennes avait été sorti de son enclos, puis deux mamelouks l'avaient conduit au sommet de la colline de Hattin. De ces hauteurs, il observa un étrange corridor de soie qui, en ondulant au gré du vent, montait vers lui à partir de la plaine. Cette double muraille était une succession de draps cousus les uns aux autres, où se trouvaient brodés en fils d'or les plus célèbres épisodes de la vie du Roi des Rois, toute une série de conquêtes faites au nom d'Allah par un Kurde : Saladin. Sur l'une des pages, Morgennes déchiffrait comment Saladin avait grandi aux côtés de son père, Ayyub le Fier, et de son oncle, Chirkuh le Volontaire ; sur une autre, c'était la mort de l'atabeg d'Alep, Nur al-Din, au nom duquel Saladin et les siens avaient conquis l'Égypte ; plus loin, Saladin venait témoigner sa sympathie à la famille du défunt ; ailleurs le sultan déposait puis remplaçait le dernier calife du Caire. Enfin, la nation mahométane rendait hommage à Saladin pour avoir, le premier, réussi à unifier l'Égypte et la Syrie – prenant de fait le petit royaume franc de Jérusalem en tenailles. À bientôt cinquante ans, le Roi des Rois, le Vainqueur des Vainqueurs, rêvait d'y inscrire sa plus belle page : Jérusalem rendue à l'Islam.

Morgennes avait l'impression d'être à la dernière page d'un livre immense, déroulé pour permettre à ses héros de descendre arpenter le monde. En comparaison de la vie du sultan, la sienne n'était qu'une guipure, une dentelle avec plus de vides que de pleins. Il se rappelait vaguement avoir été en Égypte, à l'époque où Saladin accomplissait ses exploits, et il chercha du regard le début du livre de soie. Les soldats alignés le long de ce récit gigantesque semblaient le prolonger vers l'extérieur, comme si les images que l'artiste n'avait pas eu le droit d'y

figurer – l'Islam prohibant la représentation de la vie –, s'étaient retrouvées dessinées au-dehors. Cette impression était renforcée par le fait que les draperies, gonflées par une brise, s'enroulaient autour des Sarrasins, paraissant vouloir les réengloutir. En somme, l'Histoire les réclamait. En se penchant légèrement, Morgennes vit une tente immense où flottait un étendard orné d'une inscription, illisible à cette distance. Ce devait être celle de Saladin. Puis un mamelouk l'obligea à reprendre sa place, au bout du corridor de soie. Morgennes pouvait sentir, de part et d'autre de la tenture, la foule se presser, impatiente et pleine de murmures.

Morgennes se demanda ce qu'on lui voulait. Désirait-on le faire figurer, lui aussi, sur l'une des pages de la vie de Saladin ? Il eut un sourire amer, et, comme on l'avait débarrassé de ses chaînes, passa les mains sur ses mollets, là où les fers avaient pesé.

Il regarda le champ de bataille et ses innombrables cadavres, ses bûchers où l'on brûlait les morts, ses empilements de tuniques, d'armes et d'armures. Épées et coutelas côtoyaient un désastre de lances, non loin d'un amas de manteaux et d'écus, tous aux armes du Temple et de l'Hôpital. Ailleurs, c'était des cottes de mailles, des gambesons de cuir, des broignes et des haubergeons, des casques, des bassinets, un amoncellement de selles et d'étriers, une myriade de harnais – déroute de l'armée de Dieu.

Comme des charrettes ne cessaient d'arriver, alimentant le feu des bûchers, grossissant les piles d'objets, Morgennes se sentit envahi par une sorte d'ivresse. Ses tempes battirent à l'étourdir, la tête lui tourna, ses jambes se dérobèrent sous son poids. Il manqua défaillir, lorsqu'un mamelouk le saisit par le bras. La poigne de l'homme avait été plus amicale qu'hostile ; Morgennes le remercia d'un petit signe de tête, mais le mamelouk ne broncha pas.

Un mouvement sur la plaine attira son attention. Un homme entièrement vêtu de noir, monté sur un destrier de la même couleur, traînait derrière lui une trentaine de pauvres hères entravés, qui le suivaient tant bien que mal. Le cavalier allait au

pas, mais les captifs étaient si fatigués que Morgennes pouvait les voir peiner, s'épuisant à maintenir l'allure.

L'un d'eux s'écroula.

Deux des prisonniers essayèrent de relever le malheureux, qui s'effondra de nouveau. Alors le cavalier descendit de cheval, prit une outre accrochée à sa selle, s'approcha de l'homme tombé à terre, et lui donna à boire, à lui ainsi qu'à ses deux compagnons. Puis le cavalier s'en retourna à sa monture, et la petite caravane reprit sa route.

Une clameur monta vers le ciel. Elle venait du bas de la colline, non loin de l'imposante tente que Morgennes supposait être celle de Saladin. Une soixantaine de nobles, d'officiers et d'esclaves étaient en train d'en sortir. À leur tête marchait le Glaive de l'Islam, suivi de son escorte, de Sohrawardi, d'al-Afdal, d'Abu Shama et des prisonniers francs. À leur vue, la clameur enfla. C'était des acclamations, des hurlements de joie, qui étaient pour Morgennes autant de coups d'épée. Les mots faisaient tempête ; les sons crevaient telles des gouttes énormes ; il se noyait dans un flot de paroles, il étouffait, il suffoquait. Il n'entendait plus rien. Brusquement, tout devint noir. Seul un mot résonnait dans sa tête. Non, pas un mot, une nécessité : « Boire ! »

Ses lèvres, sèches et crevassées, semblables à cette terre que le couchant ne tarderait pas à baigner de lumière, se tordirent pour demander de l'eau. Mais pas un son n'en sortit. Il n'avait rien bu depuis bientôt deux jours, deux jours durant lesquels il avait vu certains de ses compagnons devenir fous, d'autres avaler leur urine ou celle de leur cheval, puis mourir, riant et pleurant à la fois. Morgennes n'était qu'aridité. La chaleur ne tirait plus de lui une seule goutte de sueur ; la douleur, plus une larme.

La poigne des mamelouks s'accentua, et Morgennes se redressa, prêt à livrer ce qui serait peut-être son dernier combat : sa rencontre avec Saladin.

Le sultan avançait entre les pans de sa vie ; ces pages de soie dans lesquelles il serait enroulé à sa mort et dont il constituerait l'épilogue, l'ultime broderie. Pour l'instant, il passait en revue

les guerriers qui s'étaient distingués à Hattin. Saladin prenait dans ses bras chacun de ses braves, leur donnait l'accolade et leur faisait remettre un certificat, qui permettait de monter en grade, ou de recevoir une terre ou une rente si le soldat était vieux.

Parfois, l'homme récompensé tombait en larmes aux pieds de son sultan, lui étreignait les bottes, les embrassait avec ferveur. Aussitôt, un mamelouk saisissait l'adorateur pour le tirer violemment en arrière : en 1176, un Assassin avait surgi de la foule pour porter à Saladin un coup de dague à la tête. Par chance, celui-ci portait sous son fez une coiffe de mailles, qu'il ne quitta plus depuis ce jour. Cela faisait plus de dix ans que les ismaïliens nizarites multipliaient les tentatives d'assassinat. Ils haïssaient Saladin, coupable à leurs yeux d'avoir fait tomber le califat fatimide d'Égypte, chiite comme eux. Saladin était pire que ces chiens de chrétiens. C'était un traître, qu'il fallait châtier à tout prix. Le sultan leur rendait bien cette haine : il assiégeait une à une leurs forteresses en Syrie. Une rumeur affirmait qu'il allait s'attaquer à la plus puissante d'entre elles, en Perse : Alamût (« la Leçon de l'aigle »). Les mamelouks gardaient la main sur le pommeau de leur épée, Tughril fouillait la foule du regard, mais Saladin, lui, resplendissait. Il donna l'accolade au dernier de ses hommes, et se tourna vers Morgennes, le regard pétillant d'intelligence et de curiosité.

La lumière était douce. La journée s'en allait lentement, et dans le ciel, déjà, les premières étoiles brillaient. Derrière Saladin, les flambeaux brandis par des esclaves jetaient sur les visages des ombres mouvantes.

— Ainsi…, commença Saladin.

Mais il avait à peine ouvert la bouche qu'une cavalcade, quelques plaintes, des cris, se firent entendre tout près. Les mamelouks dégainèrent leur sabre et entourèrent Saladin, chassant la foule à coups d'épaule et du plat de l'épée. Un cavalier, la face barbouillée de suie, venait au galop.

Il sauta de sa monture avant même qu'elle ne se fût arrêtée, et se dirigea à grands pas vers Saladin. Un murmure parcourut

l'assemblée, qui – craignant un Assassin – recula, effrayée ; quand al-Afdal, le plus jeune fils de Saladin, s'écria :

— Cousin Taqi !

Il avait reconnu, malgré son accoutrement, son cousin : Taqi ad-Din. Taqi était le neveu préféré de Saladin. C'était une forte tête, un original, jamais à cours de ressources ni d'arguments, sur qui le sultan comptait aveuglément. Saladin lui avait confié la gouvernance de l'Égypte. Il l'avait même placé à la tête du Yazak al-Dâ'im : une unité spéciale formée des meilleurs cavaliers de l'armée sarrasine, et qui officiellement n'existait pas. Les missions du Yazak étaient aussi importantes que variées : préparer le terrain en creusant des puits sur les points avancés des futurs bivouacs de l'armée ; les empoisonner ou les endommager s'ils tombaient aux mains de l'ennemi ; surveiller l'adversaire afin d'anticiper ses mouvements, le couper de ses sources d'approvisionnement et de renseignement ; mener contre lui des attaques surprises dans le but de l'évaluer ; infiltrer un agent dans ses rangs, l'exfiltrer ; lui tendre des embuscades ; détruire ses vivres, endommager son matériel, voler ses chevaux, enlever ses officiers…

Taqi ad-Din mit un genou en terre, baisa la main de Saladin, bredouilla une excuse, puis se tourna vers Morgennes – qui reconnut aussitôt l'homme qui, non seulement lui avait sauvé la vie, mais avait également ramené, tout à l'heure, trente prisonniers à lui seul, et leur avait donné à boire.

Morgennes continua d'étudier Taqi tandis qu'il se débarbouillait le visage avec un linge blanc. Il portait un bliaut de drap noir, et, chose étrange, n'était revêtu d'aucune armure. Quant à son arme, elle était facile à reconnaître : c'était la sienne, Crucifère, l'épée que lui avait donnée Baudouin IV – et qui était, avant, celle du bon roi Amaury. Une lame qui avait fait couler beaucoup de sang, et que Taqi, visiblement, trouvait à son goût.

La monture de Taqi était celle sur laquelle il avait combattu la veille, à Hattin : simplement, on l'avait, elle aussi, enduite de noir. Comme elle avait beaucoup transpiré, par endroits la suie avait coulé, révélant une superbe jument blanche. De belles oreilles partaient à l'oblique d'une tête nerveuse, surmontée

d'un toupet de crins blancs. Seul Taqi pouvait la prendre par la bride sans déclencher de ruades. Il lui chuchota quelques mots à l'oreille, et la jument s'éloigna docilement vers la plaine.

Taqi lissa sa moustache et se tourna vers son oncle.

— C'est donc lui, dit Saladin, l'homme dont tu m'as tant vanté le courage…

— C'est lui, répondit Taqi.

— Qui est-ce, exactement ?

— Un brave.

— Est-ce là tout ce que tu peux me dire sur cet individu que tu m'as demandé de séparer des siens ?

— Pardonnez-moi, mon oncle, mais ce n'est pas vous qui l'en avez séparé : c'est lui-même. Il a fait preuve de plus de vaillance et de ténacité qu'aucun autre chrétien. D'ailleurs, il voulait encore se battre alors que la bataille était depuis longtemps terminée.

— Pourtant, il s'est rendu.

— Je l'en ai convaincu. Réjouissons-nous d'avoir, pour une fois, vivant, un de ces braves que la mort nous prend si souvent.

— Hum, fit Saladin, dubitatif. Tu veux que je l'honore parce qu'il est en vie ?

— Très cher oncle, Splendeur de l'Islam, nous sommes hélas incapables de l'honorer comme il le mérite. Cet homme s'est honoré lui-même, en se montrant à la hauteur de ses idéaux. En lui rendant hommage, c'est à nous que nous ferons honneur.

— Assez, coupa Saladin, qui commençait à trouver Taqi agaçant. Il est temps de demander son avis à celui dont nous venons de parler, conclut-il en posant la main sur l'épaule de Morgennes.

Celui-ci avait de nouveau sombré, terrassé par la soif.

— À boire ! gémit-il.

— Ton nom ! ordonna Saladin.

— Il meurt, s'interposa Taqi. Il faut lui donner à boire.

— Qu'il donne d'abord son nom, souffla Sohrawardi en se frottant les mains l'une contre l'autre.

Autour d'eux, le silence était total. Tous tendaient l'oreille. Connaître le nom de ce chevalier franc était devenu aussi important pour eux que de savoir le nom secret des djinns, le

nom qu'ils auraient au paradis et par lequel les houris les inviteraient à rejoindre leur couche.

— À boire, répéta Morgennes dans un nouveau râle.

— Dis-nous ton nom ! Sinon, je te coupe les oreilles et la langue et je les donne à Majnoun ! tempêta Saladin.

Il sortit de son fourreau une longue lame, et la tint devant les yeux de Morgennes. Dans son esprit tourmenté, celui-ci avait bien compris que quelqu'un lui avait demandé son nom. Mais un nom, c'était quoi ? Il n'en savait rien. Il lui semblait entendre ce mot pour la première fois. D'ailleurs, il ne se souvenait même pas de ce qu'un jour il ait pu être nommé.

— Il s'appelle Morgennes, dit alors une voix.

Saladin tourna son épée vers celui qui avait parlé : Guillaume de Montferrat. Le vieux chevalier triturait nerveusement un foulard noir et jetait des regards inquiets autour de lui. Jamais, de sa vie, il n'avait suscité pareille attention. « Jamais, de ma vie – pensa-t-il alors –, je n'ai proféré parole aussi grave… » Ce qu'il venait de faire pouvait condamner Morgennes à mort. Il s'en repentait déjà.

— Tu le connais donc ? continua Saladin en accentuant la pression de ses doigts sur l'épaule de Morgennes, à l'endroit où la veille une flèche avait pénétré.

— C'est un de nos chevaliers, un petit noble, venu ici il y a plus de vingt ans…, répondit Montferrat, évasif, la tête baissée en signe de déférence.

Il regrettait de plus en plus ses paroles.

— Et vous, demanda Saladin aux autres Francs, le connaissez-vous ?

— Il est de l'Hôpital, dit Gérard de Ridefort avec un sourire cruel.

Il y eut un murmure de colère dans la foule.

— Comment ! s'exclama Saladin en retirant brusquement sa main de l'épaule de Morgennes. Tu veux que je récompense un démon !

— Mon oncle…, dit Taqi.

— Tu étais au courant ! D'ailleurs, c'est à toi qu'il doit d'être en vie ! Tu as même tué l'un des nôtres pour le sauver ! Regarde

sa tonsure ! Et sa barbe ! J'aurais dû le deviner : tout dans son allure respire le moine chevalier !

— Il y a du démon en toi, je le savais ! cracha Sohrawardi en passant sa main ridée sur les paupières de Morgennes. De quelle couleur était ton cheval ?

— Pourquoi cette question ? demanda Saladin.

— J'ai invoqué les djinns peu avant le début du combat. « Saint Georges, m'ont-ils dit, y participera. » Les Djinns ne disent pas toujours la vérité, mais la présence de l'évêque de Lydda sur le champ de bataille m'incite à le croire, car c'est dans cette ville que le culte de ce saint a vu le jour. C'est là qu'il repose, c'est là qu'il est prié avec le plus de ferveur…

— C'est tout ?

— Ce Morgennes a la bravoure de saint Georges… Alors, s'il en a la monture, la chose est claire : cet homme et saint Georges sont une seule et même personne.

— Il n'arrive pas à dire son nom, pourquoi nous dirait-il la couleur de son cheval ?

— Pour épargner sa vie…

— Il répondrait n'importe quoi. D'ailleurs, c'est invérifiable. Dis-moi plutôt pourquoi il est si important pour toi de savoir si Morgennes est saint Georges.

— Son sang est puissant, siffla Sohrawardi. Celui qui s'y baigne devient invincible.

— Ne vous laissez pas abuser par ces paroles ! intervint Taqi. Vous voyez bien qu'il est blessé, regardez ! Il porte une blessure au flanc, et une autre, à l'épaule ! (Il s'approcha de Saladin et lui prit la main.) Votre main, mon oncle, est couverte de sang ! Vous avez, en vous appuyant sur lui, rouvert la blessure causée par sa flèche… Est-ce là signe d'invulnérabilité ?

— Je ne récompenserai pas cet homme, décréta Saladin en retirant sa main de celle de Taqi. Qu'il soit saint Georges ou non, je n'en sais rien. Qu'il soit de l'Hôpital, en revanche, est un fait incontesté. J'ai un marché à proposer à ces chevaliers, de même qu'à ceux du Temple, dont je leur exposerai les termes demain matin au lever du soleil.

Il attendit un instant, puis, comme Taqi s'apprêtait à répondre, Saladin lui intima l'ordre de se taire, et reprit, en regardant Morgennes :

— Tu n'auras pas de récompense, mais j'ai quand même quelque chose à te donner. Ce n'est pas de l'argent, car tu n'en auras bientôt plus besoin ; ce n'est pas une terre, dont tu n'aurais pas l'usage ; ce n'est pas un titre, car aucun titre ne vaut pour qui croit en Dieu ; mais je te donne mon estime, car tu m'en parais digne, fit-il en regardant le roi de Jérusalem et Gérard de Ridefort. Qu'on le ramène auprès des siens. Donnez-lui à manger, mais surtout pas à boire !

Saladin avait parlé.

Il repartait vers le terre-plein situé au sommet de la colline de Hattin, où il avait ordonné qu'on construisît une petite stèle commémorative, lorsque la voix de Sohrawardi s'éleva de nouveau derrière lui :

— Je demande à voir l'épée de ce chevalier !

— Pourquoi ? pesta Saladin, visiblement irrité.

— Si cet homme est saint Georges, alors la lame de son arme est faite d'un acier spécial, particulièrement souple et résistant. Ou bien, elle cache une relique dans son pommeau… De toute façon, il faut l'examiner.

Une lueur d'intérêt brilla dans l'œil de Saladin.

— Quelqu'un sait-il où se trouve son épée ?

Personne ne répondit.

Taqi ne disait rien, espérant que nul ne remarquerait la lame passée à sa ceinture. En fait, il comptait sur le fait que la plupart des armes prises à l'ennemi se trouvaient entassées au pied de la colline, dans l'attente d'être réparties entre les troupes de Saladin.

— Elle est là, dit Morgennes avec difficulté, tendant un doigt tremblant vers Crucifère.

La vue de son arme, le fait qu'on se soit mis à parler d'elle, lui avait redonné quelques forces. Loin d'elle, il dépérissait, alors que, près d'elle, la vie revenait.

— Mais il parle ! s'étonna Sohrawardi, ravi d'avoir suscité une réaction chez ce chrétien que tous croyaient moribond.

Saladin regardait intensément son neveu :

— Tu l'as donc prise ?

— Oui, mon oncle.

— Pourquoi ?

— Elle m'a plu. J'ignorais que c'était la sienne…

— Mais qu'a-t-elle de si particulier ?

En guise de réponse, Taqi tira l'épée de son fourreau. Contrairement aux épées dont se servaient les chevaliers, son bout n'était pas arrondi. Elle était donc destinée à servir aussi bien à un homme à pied – qui frappe d'estoc et de taille –, qu'à un cavalier – qui ne frappe que de taille. D'ailleurs, sa garde, longue de deux empans, et sertie d'une croix de bronze, permettait de la tenir à deux mains et donc de frapper plus fort ; auquel cas on ne pouvait utiliser de bouclier.

— C'est une épée de fantassin, constata Saladin. Pas une épée de cavalier…

— Elle tue tout aussi bien, dit Taqi.

Il tendit l'épée à son oncle, en la lui présentant par le pommeau. Celui-ci était orné d'une médaille, à demi effacée par le temps. Mais Saladin crut distinguer la forme d'une lune entourée d'un serpent.

— Elle a versé le sang de nos guerriers. Je refuse d'y toucher.

— Donne, dit Sohrawardi en dardant sur Taqi ses yeux d'aveugle.

Il avança ses mains fébriles, mais Taqi le repoussa.

— A-t-elle un secret ? demanda Saladin à Morgennes.

— Oui, souffla Morgennes. Comme toutes les épées saintes…

On le regarda, interloqué.

— Quel est-il ? siffla Sohrawardi.

— Une fois qu'on a fini de les forger, haleta Morgennes, leurs lames sont refroidies dans un bassin d'eau bénite mélangée à du sang de démon. Cela leur ouvre l'appétit…

Saladin se frotta la barbe, un sourire en coin. Il se demandait si Morgennes n'était pas en train de se moquer d'eux. Mais dans la cour du roi de Jérusalem, on commença à murmurer. L'attention que Saladin accordait à cet homme et à son arme en irritait plus d'un, et réveillait la jalousie des Francs, qui n'avaient pas oublié la façon dont Baudouin IV et Amaury avaient préféré Morgennes à nombre d'autres chevaliers.

— Menterie ! objecta Ridefort.

— Je n'ai jamais entendu parler d'une coutume pareille, ajouta Guy de Lusignan.

— Cette lame est ancienne, intervint Sohrawardi. Quoi qu'on en dise, elle n'est pas d'origine franque. Ils n'ont pas pu la forger… Elle est beaucoup trop belle.

— Peu m'importe ! coupa Saladin, avant de reprendre sur un ton impérieux : Taqi ! Débarrasse-toi de cette épée ! Jette-la dans un volcan, au fond des océans, n'importe où, mais ne la garde pas !

— Oui, mon oncle, promit Taqi en baissant les yeux.

Le sultan repartit vers le sommet de la colline. Le temps de la prière approchait. Comme Taqi passait devant Sohrawardi, celui-ci l'attrapa par la manche ; mais Taqi ne montra rien de sa surprise.

— Confie-moi cette arme, caqueta le vieux mage.

— Jamais ! rétorqua Taqi.

— Obéis !

— Ne m'obligez pas, le prévint Taqi. Vous savez la sorte de sang dont cette épée se repaît…

Le vieux mage siffla, lâcha la manche de Taqi et s'en alla rejoindre Saladin.

4.

« Nos pas nous conduiront devant tes portes, ô Jérusalem ! »

(Psaumes, CXXII, 2.)

Le sommet de la colline de Hattin était creusé d'une cuvette, cratère d'un ancien volcan. L'armée de Saladin, tout habillée de blanc, s'y pressait, avide d'entendre son sultan. C'était le crépuscule.

— Prions, dit Saladin.

Juchés sur le dos des chameaux, dans des minarets de campagne, les muezzins lancèrent l'appel rituel :

— *Allah Akbar ! La illah ila Allah !*

Courbés vers La Mecque, front contre terre, ils récitèrent la première sourate du Coran : « Au nom de Dieu, le très Miséricordieux, le Miséricordieux ; louange à Dieu, Seigneur des univers, le très Miséricordieux, le Miséricordieux, le Roi du Jour et du Jugement. C'est Toi que nous adorons, c'est Toi dont nous implorons le secours. Guide-nous sur la voie de la rectitude, la voie de ceux que Tu as comblés de Tes bienfaits, non pas celle de ceux qui osent Te défier, ni celle de ceux qui se sont égarés. »

La prière finie, hommes et femmes se tournèrent vers Saladin. Malgré ses habits noirs, il était plus lumineux que la Kaaba au centre de la foule des fidèles.

Il était le Prince des Croyants ; la Couronne des Émirs ; Le Victorieux ; l'Honneur de l'Empire ; le Glorificateur de la Dynastie, son Bon Augure et son Appui ; Celui qui Possède les Prééminences ; etc. Les mots étaient trop petits pour lui ; pourtant, aucune gorge n'était suffisamment profonde pour les prononcer. On s'épuisait à chercher une phrase qui le ceigne ; mais aucun homme ne possédait ce qu'il fallait de souffle pour la dire. Il n'existait pas assez de termes pour l'honorer.

Alors on alignait les comparatifs les plus éculés afin d'en faire un mythe, un géant, capable de rivaliser avec les héros de l'Inde, de la Perse ou de la Grèce antique : ses yeux étaient des pierres précieuses et ses dents des perles ; ses gencives et l'intérieur de sa bouche étaient de nacre et ses bras d'airain ; ses mains étaient d'or ; et ses doigts – ah, ses doigts ! –, on n'osait les comparer à rien ; ses jambes étaient deux petits cèdres ; ses pieds un socle de marbre ; sa colère enfin, sa force, étaient si terribles qu'à côté d'elles le khamsin paraissait caprice de fillette, une facétie. Son intelligence, sa ruse, feraient triompher Justice et Vérité. Une parole de lui, et les méchants trépassaient.

Les Syriens, les Égyptiens, les Yéménites servaient le plus grand des conquérants. Jérusalem, déjà, leur appartenait. Jérusalem ! Dieu, dans sa grande bonté, l'offrait à Saladin. Il ne s'agissait plus de la prendre, mais de l'accepter. Saladin, par un excès d'humilité dont il était coutumier, se demandait : « En sommes-nous dignes ? »

Assurément.

Il leva les bras. Les manches de son caftan s'ouvrirent comme les ailes d'un oiseau. Le silence se fit, à peine troublé par une brise légère et les crépitements des bûchers. Quelque part, des corbeaux croassèrent. Ailleurs retentirent les ricanements d'une hyène. Qu'importe, les Sarrasins ne les entendaient pas. Tous écoutaient Saladin, immobiles, encapuchonnés dans leurs habits de laine, couleur de lune.

Saladin ouvrit les mains, paumes tendues vers le ciel, et la lumière des flambeaux qui brûlaient derrière lui fut partagée en flots carmin.

— Accorde-nous la grâce, ô Seigneur, de chasser Tes ennemis de Jérusalem ! Offre-nous cette joie ! Jérusalem, la trois fois sainte, est entre les mains des infidèles depuis plus de quatre-vingt-dix ans. Quatre-vingt-dix affreuses années durant lesquelles rien ne fut fait pour Toi en ce lieu saint. Quatre-vingt-dix terribles années durant lesquelles les infidèles se sont renforcés. Quatre-vingt-dix pénibles années durant lesquelles nous qui Te sommes soumis n'avons rien accompli, sinon nous déchirer. Je sais pourquoi. Oui, je sais pourquoi en quatre-

vingt-dix ans aucun chef mahométan n'a réussi à reprendre Jérusalem. Gabriel me l'a révélé…

Un mouvement se fit derrière lui. Une théorie d'hommes bruns au visage fermé approchait : des religieux, avec de petits chapeaux coniques et de beaux manteaux blancs à manches courtes, sur lesquelles étaient inscrits en lettres d'or des versets du Coran. Ils portaient une sorte de fardeau, lourd, volumineux et d'aspect vaguement humain. On se demanda ce que c'était. Un cadavre ? Un blessé ?

Ils s'arrêtèrent près de Saladin et, d'un geste uniforme, courbèrent le dos et levèrent les bras. Une croix se dressa au milieu d'eux. La Vraie Croix. Malgré son habit d'or et de perles, elle avait perdu de sa lumière et paraissait plus terne qu'entre les mains des Francs. Dans la foule, on échangea des regards : « Que veut le sultan ? »

Celui-ci s'approcha de la croix, et dit en la caressant :

— Cette croix n'est pas la moindre de nos victoires !

Puis il se tut, laissant aux siens le temps de se repaître du spectacle de la Sainte Croix.

— À en juger par la désolation des Franjis, c'est la plus importante de nos victoires ! Plus importante que la capture du roi de Jérusalem, des maîtres du Temple et de l'Hôpital ; plus importante que la mort de centaines de leurs chevaliers et de milliers de leurs soldats ; que tous les prisonniers et les otages que nous avons faits. Plus importante que tout, car c'est leur Dieu que nous avons capturé !

Les Sarrasins s'interrogeaient : « Comment peut-on adorer ça ? » Certains riaient, d'autres singeaient la crucifixion : ils écartaient les bras, inclinaient la tête, tiraient la langue en signe d'agonie, et se laissaient tomber par terre en râlant. On chassa ces farceurs à coups de pied.

— Sans elle, à Montgisard, Baudouin IV était perdu ! poursuivit Saladin. Sans elle, aujourd'hui, les Franjis sont perdus !

Un tonnerre d'acclamations salua ses paroles.

— Allah est grand ! Allah est unique ! Il est le seul Dieu !

Dieu était incandescent. La chaleur était montée. On aurait dit que l'ancien volcan de Hattin se réveillait, joignant ses forces à celles des Mahométans.

— Afin que notre victoire ne soit jamais oubliée, j'ai donné l'ordre d'élever une stèle.

Il montra du doigt une petite construction de forme circulaire, commencée dans la journée. Un échafaudage l'entourait. Curieusement, alors que les murs n'avaient pas fini d'être montés, une croix de bois se dressait au sommet de l'édifice. Elle était à peu près aussi large que la Vraie Croix était grande. Au dessous d'elle, deux hommes encagoulés de noir, munis de maillets et de clous de fer, gardaient les bras croisés sur la poitrine. C'étaient des bourreaux.

— Gabriel m'a dit, reprit Saladin : « Dieu t'attendait. » Il m'a dit : « Aucune maison n'a plus de mérite que la tienne. » Il m'a dit : « C'est aux Ayyubides que revient l'honneur de rendre Jérusalem à l'Islam. » Il m'a dit : « Et c'est à toi, Saladin, qu'il revient d'unir tous les Mahométans sous une même bannière ! »

Les Syriens, les Égyptiens, les Yéménites et les Nubiens scandèrent le nom de Saladin. Les autres, des bédouins pour la plupart, ou ceux qui venaient de Bagdad, ne dirent rien. Une ombre était passée sur leur visage. Alors Saladin ordonna à Sohrawardi :

— Dis-leur ce que les djinns t'ont révélé !

— Tu prendras la ville, ô Splendeur de l'Islam. Mais tu perdras un œil !

Un murmure monta de la foule.

— Cela dût-il me coûter les deux yeux, déclara Saladin, que j'irais quand même !

On l'acclama. Il imposa le silence et poursuivit, d'une voix vibrante de colère et d'émotion :

— Tous les croyants n'étaient pas là, hier, à Hattin ! Où étaient-ils ? Où étaient les vrais Mahométans ? Ceux qui tardent à venir en aide à l'Islam ne cueilleront pas les fruits du paradis ! Le jihad est le devoir personnel de tout Mahométan. Pourquoi la maison des Ayyubides est-elle la seule à se battre ?

Il parcourut du regard ceux qu'il considérait comme les siens – les Syriens, les Égyptiens, les Nubiens, les Yéménites –,

dans leur uniforme blanc au dos duquel étaient brodés des versets du Coran. Ceux-là, il les aimait. Puis il défia du regard les bédouins et ceux qui venaient de Bagdad. Parmi eux se trouvaient quelques chefs de tribus importantes. Mais beaucoup étaient restés chez eux, attendant pour se déplacer de connaître l'issue de la bataille. Parmi les plus courageux se trouvaient Dahrân Ibn Uwâd, le jeune cheik des Kharsa, une tribu de deux mille tentes – il n'avait pas treize ans, mais plaisait déjà beaucoup aux femmes ; Nâyif ibn Adid, l'impétueux cheik des Muhalliq, une tribu de trois mille tentes – un grand amateur d'art qui n'aurait pour rien au monde raté un combat ; Matlaq ibn Fayhân, le mystérieux cheik des Zakrad, une tribu de huit cents tentes – qui formait les meilleurs fauconniers du monde ; et enfin, bien qu'il fût, comme à son habitude, arrivé au tout dernier moment des hostilités, Rawdân ibn Sultân, le voluptueux cheik des Maraykhât, une tribu de mille cinq cents tentes – qui se déplaçait avec moult femmes, et s'abreuvait de vin.

Au moins seize autres tribus, représentant quelque trente mille tentes, avaient ignoré l'appel lancé le mois précédent par Saladin. Pour lui, c'était une insulte. Il s'enflamma :

— Tous doivent se joindre à nous ou périr comme des chiens, dans le désert ! Allez dire à toutes les tribus, à toutes les maisons, de rallier ma bannière pour que nous nous unissions dans la gloire d'Allah !

Malgré sa petite taille, il irradiait une énergie considérable. Il serra son fils, al-Afdal, contre lui, et respira dans ses cheveux la forte odeur du soir qui s'y trouvait imprégnée. Ses fils étaient toute sa fierté. C'est pour eux qu'il avait érigé son Empire. Il se sentait comme le fier Alexandre d'autrefois, dont l'Empire était plus grand que la main d'Allah – mais plus petit que là où porte Son regard, car Son regard porte à l'infini.

Morgennes, qui malgré son extrême fatigue n'avait rien perdu de la scène, était ému par la foi de Saladin et la véhémence avec laquelle il galvanisait son peuple. À côté de lui, Guy de Lusignan faisait pâle figure. Ridefort était piteux, et Raymond de Castiglione, le maître de l'Hôpital, laissait à peu

près indifférent. Aucun n'avait ce charisme, cette force de conviction, ce don pour montrer à ses troupes la voie à suivre.

Un désespoir immense gagna l'âme de Morgennes. Il se demandait pourquoi les mamelouks ne l'avaient pas raccompagné à son enclos. Peut-être le spectacle n'était-il pas terminé ? Il chercha des yeux Taqi ad-Din, mais il avait disparu. En revanche, la cour du roi de Jérusalem n'était pas loin. Elle paraissait ne pas se soucier de lui. Soudain, le vieux marquis de Montferrat mit un doigt sur ses lèvres pour lui signifier de se tenir prêt. Discrètement, il lui fit un petit clin d'œil et lui montra la grande croix au sommet de la stèle. Apparemment, Montferrat avait un plan. À moins qu'il ne cherchât à lui dire de garder espoir, que Jésus était là, qui veillait sur lui.

Morgennes fut tiré de ses réflexions par le concert d'une quarantaine de pigeons qui voletaient au ras du sol. Les oiseaux roucoulaient joyeusement, heureux de partir en mission. Matlaq ibn Fayhân leur avait attaché sous le ventre un rouleau de parchemin, afin d'apprendre la victoire de Saladin à toutes les tribus jusqu'ici défaillantes, à toutes les villes qui ne s'étaient pas encore ralliées à sa cause ; et de les enjoindre de s'unir à lui, ou, à défaut, d'envoyer des armes, de l'argent ou des vivres.

Le ventre et les ailes des pigeons avaient été teints en bleu ciel. On ne leur avait donné à manger qu'une seule fois dans la journée, au petit matin, un mélange particulier d'orge et de millet dont la tribu des Zakrad avait le secret.

Des agents du Yazak avaient pénétré, la semaine passée, déguisés en mendiants, en marchands ou en oulémas, au sein de chaque ville, de chaque tribu auxquelles Saladin voulait envoyer un message. Ils avaient apporté avec eux deux petites cages. La première contenant un couple de pigeons : un mâle et une femelle ; la seconde un jeune mâle célibataire. Les couples avaient ensuite été séparés, les mâles regagnant le camp de Saladin avec l'un des agents du Yazak, les femelles étant introduites, sous les yeux de leur compagnon, dans la cage du pigeon célibataire. La nature est ainsi faite que les mâles, jaloux et malheureux, n'avaient qu'une envie : retourner à tire-d'aile vers leur belle.

Matlaq fit un geste en direction de Saladin, et trois pigeons s'envolèrent vers lui. C'étaient des oiseaux superbes, de grande envergure. Ils se posèrent aux pieds du sultan et se rengorgèrent. Saladin prit l'un de ces pigeons dans ses mains en coupe et s'approcha du roi de Jérusalem :

— Celui-ci est pour votre femme. Je l'informe du montant de votre rançon… Ainsi, elle saura que vous êtes en vie. Souhaitez-vous ajouter quelque chose ?

Lusignan – tremblant à l'idée que le Yazak se soit approché d'aussi près de sa femme – se contenta de murmurer :

— Dites-lui de payer, le plus rapidement possible…

— Inscrivez-le vous-même.

Deux oulémas lui apportèrent de quoi écrire, et Guy de Lusignan commença la rédaction de son mot. Quand il eut terminé, Saladin fit venir un deuxième oiseau. Cette fois-ci, il s'adressa à Gérard de Ridefort, le maître du Temple :

— Ce message est pour le patriarche de Jérusalem, Héraclius, dit Saladin en prenant un deuxième pigeon dans ses mains. Malheureusement pour lui, ce sont de bien mauvaises nouvelles : la Vraie Croix est en notre possession ; l'un de ses fils, Rufinus, l'évêque d'Acre, est…

Saladin eut un regard vers la tête de Rufinus, dans son céphalotaphe, et poursuivit :

— … dans l'incapacité de prendre à nouveau son père dans ses bras. Quant à l'évêque de Lydda – Bernard, son autre fils –, nous ne l'avons pas retrouvé. Est-il mort ? Est-il vivant ? Il a probablement fui… C'est donc à vous, Gérard de Ridefort, grand ami d'Héraclius, que je pose la question : voulez-vous être celui qui apprendra au patriarche de Jérusalem, et donc à la chrétienté, que la Vraie Croix est en notre possession ?

— Je le leur dirai. J'ajouterai aussi que je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour la récupérer.

— C'est-à-dire pas grand-chose, je le crains, conclut Saladin en se tournant vers le troisième et dernier pigeon. Celui-ci est pour Étiennette de Milly, future veuve de Renaud de Châtillon, que voici justement…

Deux solides mamelouks gravissaient à cheval un sentier étroit. Ils traînaient derrière eux un homme enchaîné : Renaud

de Châtillon. Le Loup de Kérak, réduit à l'état de magma sanglant, chancelait sous le poids de ses chaînes. Des lambeaux de chair s'étaient mêlés aux maillons, si bien qu'il paraissait impossible de le libérer sans lui arracher la moitié du corps. Mais il n'avait rien perdu de sa sauvagerie. Il tenait debout Dieu sait comment, et au milieu des crachats, des injures et des coups, il avançait toujours. Dans ses yeux luisait une lueur démente, et ses lèvres se soulevaient en un rictus hideux, découvrant ses canines, rougies par le sang. Qu'il fût encore en vie était en soi un miracle. Il était mû par une colère et une rage si vives qu'à intervalles irréguliers son organisme était saisi de tremblements. Il ralentissait alors l'allure, bandait ses muscles comme pour briser ses fers, et arrêtait la course des chevaux qui le tiraient. Devant ses efforts, la foule, apeurée, reculait. Les mamelouks talonnaient leur monture, et Châtillon repartait, tel un chêne brutalement déraciné.

Arrivés au sommet de la colline de Hattin, les mamelouks entreprirent de hisser Châtillon au premier niveau de l'échafaudage – qui en comptait trois. Les bourreaux les aidaient, agrippant le corps par les aisselles, passant des cordes sous ses bras, tandis que de plus bas on le poussait par les jambes en criant en cadence.

Une plainte funèbre, un hurlement à glacer le sang, jaillit de la gueule du Loup de Kérak. Un long cri de douleur et de rage. Les Sarrasins avaient hâte d'en finir et de clouer définitivement ce triste sire sur sa croix. Comme on le montait au deuxième niveau de l'échafaudage, Saladin s'adressa à la foule :

— Je crains que Brins Arnat ne soit pas en état d'écrire à sa veuve. Aussi vais-je m'en charger. Elle connaîtra ainsi son épitaphe.

Il brandit une plaque de bois, sur laquelle il avait fait graver – en arabe et en *lingua franca* – l'inscription : « Renaud de Châtillon, prince des Francs de Terre sainte. »

— Usurpant le pouvoir en toute occasion, narguant Dieu autant que les hommes, quel que soit leur rang, n'écoutant que lui-même – c'est ce qu'était Brins Arnat. Il est l'image que nous garderons à tout jamais des Franjis venus sur cette terre : celle

d'abominables pilleurs sacrilèges, violeurs et menteurs, sans foi ni loi.

Quand son aide eut fini de recopier le message sous sa dictée, Saladin lâcha le pigeon. En quelques battements d'ailes, il rejoignit ses congénères. Le cheikh Matlaq ibn Fayhân les couvait du regard, leur envoyant de muets encouragements. Les oiseaux tournoyèrent un instant au-dessus de Hattin, puis s'égaillèrent dans la nuit, certains portés par le vent, d'autres luttant contre lui. Enfin, ils disparurent. Sauf un dernier oiseau, beaucoup plus grand que tous les autres, et qui poussa un cri strident. Morgennes le regarda : c'était un magnifique faucon pèlerin, l'oiseau préféré des rois. Son plumage gris foncé mâtiné de bleu signalait une femelle – chasseresse redoutable, réputée impossible à apprivoiser, et dont les Zakrad avaient fait leur emblème.

Peu après, les bourreaux sortirent les bras de Châtillon de son paquet de chaînes et les lui écartèrent pour clouer ses mains. Les mamelouks étaient de plus en plus nerveux. Tughril les avait disposés en cercle autour de Saladin et de la stèle funéraire. Ils formaient un cordon si serré de cimeterres et de lances, que quiconque tenterait de le franchir subirait un enfer de lames.

Un premier « Han ! » retentit, immédiatement suivi d'un sifflement horrible : celui du métal s'enfonçant dans le bois. Châtillon n'avait pas desserré les dents.

Les Sarrasins étaient en joie.

— Souffre ! criaient-ils. Souffre bien ! Souffre longtemps ! Souffre toujours !

La surveillance s'étant légèrement relâchée, Montferrat, Plebanus du Boutron et Onfroi IV de Toron se rapprochèrent de Morgennes. En d'autres circonstances, celui-ci aurait trouvé cela cocasse : Onfroi de Toron était connu pour sa lâcheté – qu'il ne niait ni ne cherchait d'ailleurs à cacher – et fuyait la compagnie des braves. Tous s'efforçaient d'avoir l'air aussi calme que possible, mais leurs sourires étaient crispés, et leurs traits tendus.

Montferrat fit quelques pas devant Morgennes, le chercha du regard et, quand il l'eut trouvé, dénoua son foulard. L'écharpe

de soie glissa de son cou, et tomba dans la poussière. Puis Montferrat baissa la tête, semblant attendre quelque chose, pendant que ses lèvres formulaient une patenôtre silencieuse.

Soudain, un brusque mouvement de foule eut lieu du côté de la stèle. Un Franc d'une trentaine d'années (« Onfroi IV de Toron ! », constata Morgennes, effaré) escaladait l'échafaudage, une dizaine de mamelouks à ses trousses.

— Fuyez ! s'écria alors Montferrat en bousculant le premier des mamelouks qui gardait Morgennes, tandis que Plebanus du Boutron empoignait le second.

Aussitôt Morgennes se baissa, prit le foulard, et s'éclipsa, profitant de la foule et de l'obscurité pour disparaître. Montferrat le regarda s'enfuir et ne put s'empêcher de sourire une dernière fois, alors que les mamelouks se jetaient sur lui.

5.

> « Que ma doctrine ruisselle comme la pluie, que ma parole tombe comme la rosée, comme les ondées sur l'herbe verdoyante, comme les averses sur le gazon ! »
>
> (Deutéronome, XXXII, 2.)

Le camp de Saladin s'étendait sur plus d'une demi-lieue, de Tibériade à Kafr Sebt. Morgennes gravit la pente à l'intérieur de la cuvette, puis dévala la colline. Il courut, d'abord à quatre pattes, comme un animal, se meurtrissant les mains et les pieds sur les roches du terrain, puis il se redressa. Ayant atteint le refuge d'un bosquet, il s'arrêta près d'un olivier et enroula le foulard noir autour de sa tête. Il ressemblait à un bédouin.

Ses habits étaient sales et tachés de sang, troués en de multiples endroits, par lesquels on voyait sa peau brune, hâlée par le soleil. Sa fuite avait réveillé des souvenirs depuis longtemps endormis. Son enfance. Ses jeux avec sa sœur, leurs parties de cache-cache dans la montagne, leurs courses dans la neige, le vent glacé sur leur visage, leurs doigts engourdis par le froid, les flocons dans leurs cheveux, dans leurs yeux, dans leur bouche grande ouverte. Dans sa bouche grande ouverte… En fait, ce n'était pas Morgennes adulte qui avait couru, c'était Morgennes enfant. Il avait couru comme jadis il avait fui, de l'autre côté du fleuve, vers la chapelle et la forêt… Avant cette course, il ne se rappelait même pas avoir eu une enfance. À l'instar d'Ulysse, ce lointain cousin qui l'avait précédé dans l'errance, Morgennes avait provoqué la fureur divine. Une malédiction avait en partie effacé sa mémoire. Il était depuis lors naufragé en Terre sainte, condamné à rester loin de son foyer jusqu'à ce qu'une main charitable l'y ramène.

Mais y avait-il quelque part une Pénélope, un Télémaque ? Il ne se rappelait plus. En vérité, il ne se rappelait même pas avoir oublié – pour lui, il n'y avait que la prison du présent.

Tout ce que Morgennes savait de son passé était ou récent, ou très ancien. Mais il avait oublié jusqu'aux raisons de sa venue en Terre sainte, ses premiers exploits – bien qu'on les lui eût rapportés plusieurs fois –, et tout ce qui fait qu'un homme a vécu. Morgennes se sentait bien un passé, une histoire, mais était-ce la sienne ? Ce pouvait être celle d'un autre, il n'y aurait pas vu de différence. D'une certaine façon, il était né il y a moins d'un an. Lorsqu'il avait été nommé gardien du Saint Bois. D'autres chevaliers de l'Hôpital avaient rêvé d'être élevés à cet office, lui non. N'étant pas assez fin politique, il ne s'était jamais retrouvé à la tête de cette caste. Des gens veillaient sur lui, des amis. Des gens qui pensaient du bien de lui, connaissaient son histoire, les épreuves qu'il avait endurées, les exploits qu'il avait accomplis, la malédiction qui l'avait frappé. D'autres, au contraire, le jalousaient, lui en voulaient. Morgennes les agaçait : il paraissait indifférent à tout. Mais ce qui chez les uns suscitait l'exaspération, éveillait chez les autres l'estime. C'était comme si le monde, à son contact, se partageait en deux. Il y avait ceux qui le trouvaient modeste, et ceux qui le trouvaient orgueilleux. Ceux-ci le disaient souvent triste ; ceux-là, presque toujours joyeux. Ceux qui le trouvaient peu soucieux d'autrui se heurtaient à ceux qui louaient son écoute. Ceux-ci vantaient son calme et sa maîtrise de lui-même. Ceux-là déploraient ses colères et son impertinence.

En l'an de grâce 1186, le maître de l'Hôpital – Roger des Moulins – avait réuni son conseil privé. Il s'agissait de savoir par quel frère remplacer le beau doux frère Montillet, gardien de la Vraie Croix, mort à la bataille. On avait évoqué le nom de frère Morgennes, ce qui avait donné lieu à une discussion houleuse :

« Il est falot, vous dis-je !

— Je lui trouve au contraire une forte personnalité !

— C'est un insolent !

— Toujours très respectueux !

— Sans cesse à discuter !

— Ne parlant jamais trop, et toujours à propos ! »

On lui trouvait d'innombrables défauts, qu'un trésor de vertus compensait. Courageux, audacieux, étaient des qualificatifs qui revenaient fréquemment. Timide, indécis, aussi. On s'étonnait de ce qu'il fût Hospitalier. On se disputait alors sur les traits de caractère que devait avoir un chevalier de l'Hôpital. Tous s'accordaient à dire qu'il devait réunir les trois vertus qui faisaient un bon moine, c'est-à-dire l'obéissance, la pauvreté et la chasteté ; ainsi que celles d'un bon chevalier : la loyauté, la prouesse et la sagesse.

Fait rarissime, la discussion avait fini par des empoignades et des cris, auxquels Roger des Moulins avait mis fin en déclarant : « Ce qui est sûr, c'est qu'à trop parler de lui, quels que soient ses mérites ou ses défauts, nous nous égarons. Ce qui doit retenir notre attention, ce n'est pas le beau doux frère Morgennes, mais le Christ, les pauvres, les malades, le Saint Bois – au service desquels nous sommes. J'ai l'impression, en vous écoutant, que vous ne parlez pas du même homme ; et je n'arrive pas à savoir combien de personnes est Morgennes. Est-il deux, l'un bon, l'autre mauvais ? Est-il beaucoup plus que deux ? Ce qui est sûr, c'est qu'à vouloir trop bien le cerner, on perd la raison. Ce débat me chagrine, et nous éloigne de notre sujet : le beau doux frère Morgennes est-il, d'après vous, digne ou non de la charge d'"Apôtre" telle que nous l'entendons ? »

On s'était de nouveau disputés pour savoir quelles qualités devait avoir celui qui était élevé à ce grade. Devait-il être de tempérament fougueux et brutal, comme Roland du Jourdain, ou au contraire doux et pieux ?

Le maître de l'Hôpital avait tranché :

« Morgennes étant noble, et puisque nous sommes d'accord pour dire qu'il sait très bien se battre et monter à cheval, nous lui confierons la garde du Saint Bois. Allez chercher le frère Morgennes, afin de l'informer de l'honneur qui lui est fait.

— Très bien, déclara Morgennes en apprenant la nouvelle. »

Morgennes s'était mis à l'abri entre deux rochers. La faim lui tenaillait le ventre, mais l'idée de manger lui donnait la nausée. Il n'avait rien bu depuis trop longtemps. Alors il se releva, puis

repartit vers le lac de Tibériade, au bord duquel campait l'armée de Saladin. Il allait là-bas parce qu'un homme seul, dans le désert, sans cheval ni eau, n'avait aucune chance de survie. Morgennes marcha dans la nuit, se fiant à son ouïe, cherchant à deviner d'où venaient les bruits de ces drapeaux qui claquaient au vent. Enfin, il aperçut des lueurs, à portée de flèche. Des braseros brillaient dans les ténèbres, tels des yeux de chats sauvages. Soudain, il vit une forme se mouvoir, puis deux, puis plus d'une dizaine.

Une meute de chiens à poil court, de ces créatures immondes qui sont les ombres des armées, se rassasiait de cadavres. Après avoir léché les blessures tiédies, les bêtes s'étaient mises à dévorer les morts en commençant par leurs parties tendres. Une hyène, tenant dans sa gueule une main, grogna en direction de Morgennes, qui ne broncha pas. Il ne voulait surtout pas lui donner l'impression d'être venu disputer son repas. La hyène le laissa tranquille.

Un animal fit un brusque écart et le regarda, les yeux humides, la langue pendante. Ce n'était pas un charognard : il avait le poil plus long, jaune, presque roux. C'était une petite chienne, tenant à la fois du goupil et de l'épagneul. Les chacals et les hyènes la repoussaient, menaçant de la mordre chaque fois qu'elle approchait d'un mort. Morgennes l'observa. Elle était si maigre qu'on lui voyait les côtes. Elle avait le poil roussi par endroits, et ses pattes portaient des traces de brûlures. Elle avait dû appartenir à l'un des soldats de l'armée franque, tombé sur le champ de bataille. Morgennes considéra les corps mis en pièces. L'un d'eux avait-il été son maître ?

Comme il faisait mine de reprendre son chemin, d'un geste, il l'invita à venir. Elle jappa de bonheur, et le suivit. La chienne sur les talons, Morgennes atteignit le campement sarrasin. Çà et là, des feux brûlant sous des marmites suspendues trouaient la nuit noire, où Morgennes se fondait. La chienne était dans tous ses états. Elle courut vers un chaudron, d'où montait une odeur délicieuse, et fut accueillie par des cris enthousiastes. Les Mahométans lui jetèrent des restes de brochettes, la menaçant pour rire d'en faire un méchoui si elle ne les finissait pas. La petite chienne dévora joyeusement ce qu'on lui jetait dans la

poussière. Un adolescent la couvrit de caresses, et l'appela « ma petite, mon amie ». Puis il regarda autour de lui, de peur qu'on vînt la réclamer. Mais un vieillard à la bouche pleine de chicots noirs lui cria – en brandissant une brindille au bout incandescent :

— Tu peux la garder, elle est à toi maintenant. Ce sont les chiens qui choisissent leur maître, pas l'inverse !

L'adolescent eut un sourire radieux. Le vieux s'amusa à souffler sur la braise de son bout de bois, et ajouta :

— Tu auras bien le temps de la rendre, quand on viendra la chercher… Tu pourras même demander quelques dinars, pour t'en être si bien occupé…

— En attendant, il faut lui trouver un nom, conclut l'adolescent.

Dans l'ombre, Morgennes avait suivi cette scène. « Ingrate », pensa-t-il. Puis il repartit, avide de trouver de quoi se désaltérer : partout où il portait son regard, on buvait. De l'eau, du thé, du lait, des jus de fruits, et même de l'alcool. Certains soldats, encore vêtus de leur gambeson de toile matelassée, engloutissaient de grandes rasades de vin parfumé, dont ils s'enivraient. On leur disait :

— Ne buvez pas d'alcool, c'est interdit.

Ils répondaient :

— C'est de l'alcool ? On ne savait pas, c'était aux Franjis (la malédiction soit sur eux !)…

— Les Franjis n'avaient plus rien à boire ! répliquait-on.

Les autres s'esclaffaient, et continuaient de se soûler.

De partout on criait, on appelait. Des soldats transportant des fagots s'asseyaient dessus pour disputer d'interminables parties de az-zahr. Ceux qui avaient trop mangé s'enroulaient dans une natte et se laissaient tomber à terre, ivres de nourriture.

Morgennes s'éloignait discrètement vers un coin plus tranquille, lorsqu'un cri attira son attention. Il se tapit derrière un tonnelet de poissons frais dont l'odeur l'écœura, et risqua un coup d'œil. Deux hommes avaient tiré leur couteau en s'insultant. La raison de leur querelle était imprécise, mais elle avait apparemment trait à la couleur des drapeaux

mahométans. Ils se lançaient des regards cruels et se traitaient, l'un de païen, l'autre de polythéiste. Leurs armes jetaient des éclairs. Le païen tenta de mordre le polythéiste en poussant d'abominables cris de hyène.

Morgennes comprit alors dans quelle parti du camp de Saladin le sort l'avait conduit : il était dans la plus terrible des tribus ralliées à Saladin, celle des Maraykhât – qui étaient aux hommes ce que les charognards sont aux chiens. Ils ne prenaient jamais vraiment parti lors des combats, mais attendaient de voir à qui allait la victoire… Après quoi, ils pillaient les vaincus. Saladin, faisant toujours camper son armée en ordre de marche, leur avait ordonné de planter leurs tentes à l'arrière.

Morgennes aurait pu s'en apercevoir plus tôt ; en de nombreux endroits, les étendards jaunes de la tribu des Maraykhât côtoyaient ceux du sultan.

Rawdân ibn Sultân, le cheik des Maraykhât était à l'image de son peuple : cruel et fourbe, toujours prêt à se vendre au plus offrant. Saladin le savait bien, puisque à deux reprises déjà il lui avait offert de telles quantités d'argent, qu'après avoir promis aux Francs de les soutenir Rawdân s'était retourné contre eux. Les Maraykhât combattaient avec des armes d'un genre particulier, dont la lame courbe causait des blessures qui ne se refermaient pas. Souvent, ils l'enduisaient d'un poison contre lequel ils étaient immunisés, et qui avait la particularité d'empêcher le sang de coaguler. Il arrivait donc, parfois, qu'un de leurs ennemis sorte vainqueur d'un combat, pour mourir peu après d'une blessure dont le sang ne cessait de couler. Tout le monde, des Mahométans aux Francs, haïssait et craignait les Maraykhât. On achetait leurs services à prix d'or, de crainte que le camp adverse n'en fît autant.

Ces hommes se donnaient le nom de Maîtres des serpents et des scorpions, mais n'avaient que de très lointains rapports avec ces deux bêtes et se comportaient plutôt comme des rats.

Malgré l'heure tardive, ils continuaient de s'amuser. Des femmes dansaient de façon lascive, en compagnie d'un partenaire qui singeait leurs gestes, les mains posées sur leurs fesses. Les plus audacieux – ou les plus soûls – déposaient de

voluptueux baisers sur le cou des danseuses, qui riaient à gorge déployée. Les mains se hasardaient sur les seins, les bouches sur les bouches, les sexes se frôlaient.

Morgennes prit sur son épaule le tonnelet de poisson frais, et s'approcha d'un petit feu de camp laissé désert par les rieurs. Des cruchons épars traînaient çà et là, au milieu des restes de victuailles. Il s'empara subrepticement d'un des récipients, et s'éloigna comme si de rien n'était.

Lorsqu'une voix s'écria derrière lui :

— Toi, là-bas ! Où emportes-tu ce tonneau ? Il est à nous, laisse-le !

Lentement, Morgennes posa le tonneau, et reprit sa route.

— Arrête !

Morgennes s'arrêta, mais ne se retourna pas.

— Montre-nous ton visage ? Qui es-tu ?

L'homme n'était qu'à quelques pas et vitupérait au sujet des Zakrad. Morgennes jeta de rapides coups d'œil alentour, pour évaluer la situation. Des convives endormis encombraient le passage ; deux soldats pris de boisson marchaient en zigzaguant, bras dessus bras dessous ; de jeunes enfants s'amusaient à se poursuivre, et se jetaient à la figure des poignées de sable, des carcasses de poulet ou des restes de pâtisseries ; enfin, des cavaliers passaient au grand galop, sautant par-dessus les feux allumés, renversant les marmites, effrayant les fêtards – qui s'indignaient de leurs audaces. Les disputes n'étaient pas rares, et on se chamaillait pour une femme, un morceau de viande, un verre de liqueur, ou pour le plaisir. Ailleurs, on chantait, on buvait. Alors Morgennes laissa l'homme approcher, puis se tourna brusquement et lui écrasa son cruchon sur le crâne. Le récipient explosa sous la violence du choc, le Maraykhât recula en titubant, puis s'écroula, assommé.

— Attrapez-le ! lança une voix venue d'ailleurs.

Morgennes prit ses jambes à son cou et détala en direction du camp des Zakrad. Leur chef, Matlaq ibn Fayhân, avait été le premier de tous les nomades à suivre Saladin. C'était un homme juste et bon – ou qui du moins en avait la réputation.

— C'est un espion des Zakrad ! cria une autre voix.

Une intense agitation s'empara du camp des Maraykhât.

Morgennes courut de plus belle, une horde de poursuivants à ses trousses. Il les entendait vociférer, se bousculer, tirer leur lame du fourreau. À ce tintamarre s'ajouta bientôt celui d'une cavalcade : une dizaine de cavaliers galopaient après lui. Morgennes réussit à trouver suffisamment de force pour accélérer ; et se rua vers une tente immense où flottait l'étendard des Zakrad.

L'irruption de centaines de Maraykhât chez les dresseurs d'oiseaux ne passa pas inaperçue. Sans s'occuper de cet individu au visage entouré d'un foulard, de nombreux Zakrad se précipitèrent vers les barbares pour les chasser – car ces deux peuples se haïssaient. Des mamelouks, montés sur de robustes destriers, tentèrent de séparer les belligérants. Comme ils prenaient des coups des deux côtés, ils firent claquer leur fouet. Fous de rage, les Maraykhât se jetèrent sur eux pour les faire tomber de selle. Un corps à corps brutal s'engagea, des lames furent brandies, du sang coula.

Soudain, un cri strident retentit dans le ciel, et un éclair bleu-gris frappa l'un des Maraykhât à la poitrine. L'homme porta la main à son cœur et la regarda. Elle était tachée d'un sang épais. Il n'eut pas le temps de s'étonner et s'effondra, mort. On hurla de plus belle, puis un nouveau cri tomba du ciel.

Un faucon pèlerin tournoyait sous la voûte céleste, et plongeait vers la terre son regard aux yeux d'or. Il ouvrit le bec, en quête d'une proie, étendant ses ailes au-dessus des combattants. Généralement, ce genre d'oiseau ne volait pas la nuit. Était-il enchanté ?

Les Zakrad firent silence. Les Maraykhât se regardèrent avec inquiétude, et regagnèrent leur camp. Morgennes, qui s'était dissimulé au milieu d'une ligne de chevaux entravés, attendit quelque temps, pour se faire oublier. Il reprenait son souffle, quand il entendit un tintement de clochettes. D'où venait-il ? Non loin de lui, entouré d'une dizaine de tentes plus petites, se trouvait un grand chapiteau de toile carré : probablement la tente de Matlaq ibn Fayhân. Une rafale de vent souleva le rabat en poil de chameau, dévoilant une petite table basse, où des gobelets étaient posés – ainsi qu'une carafe de cristal. Puis le

rideau retomba. Le cœur de Morgennes battit à tout rompre. Il y avait, à quelques pas, de quoi étancher sa soif. « Trop facile », se dit-il.

Le tintement se fit entendre à nouveau. Il tourna la tête, et vit venir dans sa direction une jeune femme montée sur une chamelle. La bête, blanche à l'origine, avait été barbouillée de noir avec de la suie prise au cul d'un chaudron. Elle portait sur son poitrail une clochette de bronze, qui sonnait au gré de sa démarche chaloupée.

La tunique de la chamelière était de soie noire et luisait dans l'obscurité. Elle reflétait tout ce qui brillait à l'entour : lueurs de braseros ou de torches, qui se consumaient dans ses plis.

L'oiseau de proie glapit une nouvelle fois. La jeune femme leva les yeux, le chercha parmi les étoiles, et, quand elle l'eut repéré, tendit le bras. L'oiseau fondit vers elle et se posa sur son poing fermé en l'enserrant délicatement. Sa maîtresse lui parla alors dans un drôle de langage, fait de sons gutturaux et de notes aiguës, de sifflements et de chuintements. Le faucon l'écoutait en penchant la tête, et répondait parfois – aussi docile qu'un serin. La jeune femme et l'oiseau s'entendaient si bien qu'ils semblaient de même race, de même sang.

Le vent chassa les nuages, et une clarté lunaire les illumina d'une aura vaporeuse. La clochette tinta pour la troisième fois. Morgennes avait l'impression d'assister à une cérémonie religieuse, et de violer un interdit. Profitant du retour des nuages, il se glissa subrepticement dans la tente de Matlaq ibn Fayhân.

La tente était profonde, avec un mât d'ivoire en son milieu. Un luminaire en forme de palmier diffusait une lumière cuivrée. Le mobilier était simple : quelques coussins brodés, une table basse, un coffre, un paravent. Tous ornés de versets du Coran. Le paravent était composé de trois volets de buis sculptés : de superbes gravures représentaient un aigle gigantesque – l'oiseau Roc, dont *Les Mille et Une Nuits* avaient conté les exploits. Sur l'un des panneaux, l'oiseau Roc emportait un éléphant dans les airs pour l'abandonner au sommet de la plus haute montagne d'Arabie.

Quand Morgennes entra, un paon qui faisait la roue replia sa queue et s'enfuit en gloussant vers le fond de la tente, jetant sur la toile des reflets colorés. La soif de Morgennes en fut ravivée. Ses yeux ne quittaient pas la carafe de cristal. Il avait si soif qu'une flasque d'alcool de laine eût été pour lui ambroisie. Morgennes saisit la carafe et l'inclina vers l'un des gobelets. Vide ! Sa main fut prise de tremblements. Pour un peu, il aurait tordu le cou du paon et se serait gorgé de son sang. Il avait des envies de meurtre, qu'il ne s'expliquait pas. Il regarda les gobelets ; ils étaient vides aussi. De rage, Morgennes balaya la table d'un revers de main. Gobelets et carafe s'écrasèrent au sol, dans un silence absolu. D'épais tapis de laine avaient amorti leur chute.

Un bruit attira son attention : des gens venaient. Morgennes se coula précipitamment derrière le paravent, où le paon s'était réfugié, et un homme dont il connaissait la voix invita une femme à entrer dans la tente.

— Il m'envoie à Bagdad avec une chamelle chargée de trophées, dit-elle en arabe avec un léger accent franc. Il veut que je convainque le calife de lui envoyer de nouvelles troupes, de l'argent, et des vivres. Sinon, dit-il, c'est l'Umma tout entière qui est condamnée à disparaître, vaincue par les Francs.

— Ça m'étonnerait beaucoup, répliqua Taqi. Les Franjis sont trop englués dans leurs propres querelles pour se soucier de nous. Ils ne bougeront pas.

— Détrompe-toi, rétorqua la jeune femme sur un ton offusqué. Quand ils sauront que la Sainte Croix est entre vos mains, des milliers de soldats feront la traversée pour venir à son secours.

— Qu'ils viennent ! Nous les vaincrons, puis nous irons porter la parole du Prophète jusque chez vous. Paris aura enfin sa cathédrale, mais ce sera une mosquée !

Morgennes, qui les avait observés par une fente du paravent, avait reconnu la jeune femme au faucon pèlerin et Taqi ad-Din, le neveu de Saladin. Étonné de le revoir, attribuant à la Providence le fait de se retrouver aussi souvent sur son chemin, Morgennes songea un instant à sortir de sa cachette. Mais, déjà,

la jeune femme reprenait la parole. Elle avait vu les gobelets par terre :

— Je ne comprends pas, j'avais demandé qu'on nous apporte de l'eau fraîche, et voici qu'on a tout renversé…

Taqi s'accroupit, posa la main sur le tapis, et la regarda : elle était mouillée.

— Probablement un animal, dit-il.

— Ce doit être mon paon. D'ailleurs, où est-il ? D'habitude, il vient toujours me faire la fête…

Morgennes frémit. De quelle eau parlait-elle ? Il avait vu la carafe, l'avait tenue entre ses mains : elle était vide ! « Je deviens fou », pensa-t-il. De ses mains enfiévrées, il serra le cou du paon, et tout se mit à tourner. Il ne sentait plus ses bras, il ne sentait plus son corps. Il ne sentait plus qu'une étreinte, et toujours cette obsession : « Boire, boire, boire, boire… »

Un frôlement attira son attention. Regardant de nouveau par la fente du paravent, il vit Taqi retirer son bliaut noir. Il avait au-dessous une chemise brodée, couverte d'inscriptions arabes, de pentacles et de signes cabalistiques. Elle avait cet air défraîchi des vêtements qu'on a portés trop longtemps. Quand Taqi l'enleva, son torse apparut, couvert de tatouages. La plupart étaient la transcription de versets du Coran ; d'autres des pentagrammes, des symboles alchimiques. Beaucoup étaient incompréhensibles, mais rappelaient les dessins de la chemise, tracés à l'envers. Comme si celle-ci avait déteint.

La jeune femme s'était également dévêtue. Morgennes savait qu'il aurait dû détourner le regard, mais le spectacle de ses seins l'hypnotisait. Une autre forme de soif s'éveilla en lui, une soif dont il n'avait plus entendu l'appel depuis des années, une soif qu'il avait cru éteinte depuis… Il n'arrivait pas à se rappeler quand. D'ailleurs, Taqi devait la ressentir lui aussi, car il avança une main vers la poitrine de la jeune femme, pour la caresser. Elle se laissa faire un instant, puis l'invita à cesser :

— Nous n'avons pas le temps.

Taqi continua de la contempler, traçant distraitement sur son dos des inscriptions en arabe. Morgennes voyait ainsi se dessiner puis disparaître de courtes phrases, où il était écrit « je t'aime » et « Dieu te garde ». Puis la jeune femme le repoussa

gentiment, et passa la chemise de Taqi. Ses mouvements étaient pleins de grâce et donnaient l'impression d'un étendard flottant délicatement au vent, à la veille d'un combat ; en outre, la jeune femme arborait de nombreux bijoux : bracelets, boucles d'oreilles, talismans, colliers, anneaux et bagues ornées de pierres précieuses, peignes d'ivoire passés dans les cheveux, fils d'or aux chevilles et autour de la taille… C'étaient apparemment d'antiques bijoux. « Il n'y en a pas autant dans le trésor des Templiers », pensa Morgennes. À son cou pendait le plus célèbre des porte-bonheur de l'Islam, la main de Fatima.

— Tu es si belle, ma cousine. Ces ornements ne sont pas ta parure, c'est toi qui les embellis. Toi qui fais leur éclat, leur beauté…

— Taqi, souffla la jeune femme, arrête, tu me gênes.

— Je te gêne ? Mais je ne fais qu'effleurer ta vérité ; te dire belle c'est encore trop peu. Tu es un aperçu du paradis, et t'entr'apercevoir c'est déjà être sauvé. Tu es le plus précieux des reliquaires.

Incapable de la quitter des yeux, Morgennes rectifia, sans même s'en rendre compte : « Ou plus exactement la plus précieuse des reliques… »

Enfin, la jeune femme, ayant passé la chemise de Taqi et enfilé par-dessus ses propres vêtements, se dirigea vers un meuble et en sortit un céphalotaphe ; que Morgennes avait vu le matin même entre les mains de l'aveugle aux relents de bouc. La jeune femme tint le coffret serré contre elle, avec sur le visage quelque chose de triste et de résolu, que Morgennes ne s'expliquait pas.

— Prête ? demanda Taqi.

Elle hocha la tête, et ils s'en allèrent.

Morgennes décida de les suivre. Il patienta quelques instants, puis sortit à son tour, laissant derrière lui un paon tout ébouriffé.

6.

« Il est possible que vous ayez de l'aversion pour une chose qui est un bien pour vous. »

(Le Coran, II, 216.)

Morgennes avançait dans la nuit, ombre parmi les ombres, à l'écart des flambeaux. Sur les talons de Taqi ad-Din et de la jeune femme qu'il avait surnommée la Relique, il se faufila au sein du camp des Zakrad aussi discrètement que Renart, se cachant derrière un cheval, une tente, un chameau.

Les deux jeunes gens atteignirent une zone du camp où se trouvaient une quarantaine de chameaux montés par des bédouins, qui les attendaient avec impatience. Alors que les torches s'écartaient pour les laisser passer, un vieil homme d'une soixantaine d'années s'approcha de la Relique et de Taqi, une houlette à la main. Il la leva, et le silence s'établit.

— Écoutez-moi, dit le vieil homme, le regard enfiévré. Si vous ne menez pas à bien la mission que Saladin (la paix soit sur lui) vous a confiée, c'en est fini de nous ! Les dieux des vieilles nations tremblent ! Les hérétiques sont acculés ! Ils vont se révolter, et se liguer avec les chrétiens (la peste soit sur eux) ! Des hordes de démons jailliront des enfers pour vous combattre ! Mais Allah est le Seul, l'Unique Dieu ! Sa victoire sera totale, c'est écrit. Mais d'abord, Il veut vous éprouver : des obstacles terribles se dresseront sur votre route.

Désignant Taqi, il dit d'une voix qui grondait comme l'orage :

— Sur la tienne, noble Taqi ad-Din Umar, gouverneur d'Égypte, neveu de Saladin, les chrétiens et les chiites chercheront à t'arrêter, à te faire trébucher… Mais tu vaincras, car tu es un homme fort, intrépide et intelligent. Tu sauras percer à jour les déguisements de ceux qui se présenteront à toi,

et voir le mal sous le masque du bien. À toi de décider ensuite des actions à entreprendre.

Se tournant vers la Relique, il murmura :

— Sur la tienne, Cassiopée, noble fille chérie que nous avons adoptée comme une seconde Fatima, se dresseront autant d'obstacles qu'il y a d'astres dans la constellation dont tu portes le nom. Les pires viendront de toi, de ton propre cœur, de tes doutes, de ton passé. Et il te faudra faire ce que tu t'es toujours refusée à faire : affronter ton destin.

— Je l'affronterai..., répondit la Relique, dont Morgennes venait d'apprendre le prénom.

— Je n'en doute pas, poursuivit le vieillard. Si tu parviens à mener cette chamelle à Bagdad, et à obtenir du Commandeur des Croyants (qu'Allah le protège et le garde) qu'il nous envoie des renforts, alors, nous te serons éternellement redevables. Ces défis, que Dieu – dans Sa très grande miséricorde – a placés sur votre chemin feront de vous des héros. C'est justement parce qu'il vous aime et que vous êtes Ses enfants préférés que ce sera si ardu. Allah ne facilite jamais la tâche de Ses élus. Au nom de l'ensemble des fils du désert qui ont suivi Saladin depuis l'annonce du jihad, soyez bénis tous les deux. Que les djinns vous soient favorables ! Que Dieu vous garde !

Ce vieillard à l'allure d'un berger était en fait le cheik des Muhalliq : Nâyif ibn Adid. On vantait moins sa valeur au combat, sa fidélité, sa patience, son courage, que son amour de la guerre et sa passion des intrigues : amoureuses, politiques, militaires... Il avait horreur de s'ennuyer et aurait tué père et mère pour se changer les idées. Il dépensait des fortunes pour faire venir des peintres, des conteurs, des chanteurs, des danseuses, des musiciens..., des quatre coins de l'Arabie, et même d'Inde, de Perse et d'Europe. Sa cour, bien que de taille modeste, était connue pour abriter quelques-uns des plus grands artistes chrétiens, juifs et mahométans du monde. En matière d'art, Nâyif ibn Adid ne se souciait plus de religion. Poètes et trouvères de toutes confessions se retrouvaient en nombre auprès de lui. En 1178, Chrétien de Troyes lui-même y avait séjourné, alors qu'il voyageait en Terre sainte en compagnie du comte de Flandre, Philippe d'Alsace, son

protecteur. Chez lui, les artistes étaient considérés comme des héros, le peuple les adorait. Car distraire le cheik des Muhalliq n'était pas aisé. Il était pareil aux princesses des *Mille et Une Nuits,* et s'ennuyait à mourir.

Comme elles, Nâyif ibn Adid était toujours célibataire et sans descendance légitime. Son harem lui avait donné quelques plaisirs, de nombreux bâtards et encore plus de soucis – en somme, tout ce qu'apportent les femmes –, mais pas d'épouse officielle. Certains disaient qu'il rêvait de se marier avec Cassiopée ; mais elle refusait ses avances, comme celles de tous les autres.

On la disait encore vierge. Les enfants ne l'aimaient pas : leur mère était moins dure. Les femmes la jalousaient, et très peu d'hommes osaient l'aborder. Ceux qui s'y risquaient jouaient les fiers-à-bras ou se mettaient à bafouiller. C'était une femme hautaine et sévère, qu'on regardait avec respect, et non sans une once de crainte. On prétendait qu'elle recherchait un homme, le personnage d'un roman. Mais, d'après une autre rumeur, elle avait fait un vœu et s'était juré de ne point accepter d'époux tant qu'il ne se serait pas réalisé. On admirait sa grâce, sa beauté, sa taille élancée et son port de reine. Le fait qu'elle sache se battre aussi bien qu'elle dansait en impressionnait plus d'un, qui n'osaient la louer tant ils redoutaient sa réaction. Elle avait pour qui s'adressait à elle (hormis pour Taqi, apparemment) des mots qui glaçaient le sang. D'une parole, d'un geste, d'un regard, elle vous renvoyait à l'enfance dont vous croyiez être sorti, et vous faisait comprendre que vous seriez toujours un godelureau, qu'en face d'elle aucun homme ne faisait le poids – alors qu'elle-même n'était pas si âgée, même si son visage semblait avoir toujours été celui d'une adulte. À côté d'elle, on n'était rien.

Elle était à présent montée sur sa chamelle blanche, aux flancs encore noirs de suie. Conformément à la tradition, qui voulait en outre que ce fût une femme qui menât la chamelle, on avait passé au cou de l'animal la fameuse « cloche du ralliement », accrochée à une cordelette en poil de chèvre. Quand elle tinta, les hommes se mirent à crier : « Renfort !

Renfort ! Renfort ! » C'était l'usage : tous ceux qui l'entendaient devaient se joindre à son porteur, et lui proposer de l'aider.

Morgennes se promit de monter, une fois rétabli, une expédition chargée de traquer Cassiopée à travers le désert. Il fallait à tout prix l'empêcher d'atteindre Bagdad. Mais, d'abord, il devait trouver de quoi boire. Il avisa un champ où plusieurs chèvres et chevreaux avaient été parqués pour la nuit. Le pis des chèvres était lourd de lait. Il pénétra discrètement dans l'enclos, et chercha à en attraper une. Mais les bêtes s'enfuyaient devant lui, bêlant à qui mieux mieux.

Las de les pourchasser, il attendit, sans bouger. Les chèvres se calmèrent, et il s'avança vers l'une d'elles, suffisamment près pour pouvoir la toucher. Elle avait la blancheur des habits de prière, et ses trayons effleuraient les rares brins d'herbe. Morgennes s'apprêtait à ôter son keffieh lorsqu'un chien aboya furieusement.

— Encore toi ! s'exclama-t-il en voyant la chienne qu'il avait sauvée des hyènes.

Elle grognait dans sa direction, apeurée, tournant autour de lui tout en grattant la terre de ses pattes de derrière, comme si elle cherchait à la fois à protéger les chèvres et à le prévenir d'un danger : trois sinistres individus venaient de sauter par-dessus la barrière et se hâtaient vers Morgennes. Ils avaient sorti leur kandjar, un fin coutelas à lame courbe. La chèvre détala. La petite chienne aboya de plus belle, et deux bras vigoureux saisirent Morgennes par-derrière, pour lui prendre les mains.

L'un des Sarrasins avait le visage mangé par la vérole, et un bras amputé – il s'agissait du Maraykhât auquel Morgennes avait, la veille, coupé le bras droit.

— Qui es-tu ! glapit le soldat en approchant sa main valide du keffieh de Morgennes.

Mais celui-ci baissa la tête, pour empêcher qu'on le lui retire.

— Que se passe-t-il ? demanda alors une voix féminine, pleine d'autorité, tandis que le tintement d'une cloche piquetait la nuit.

— Un voleur s'est introduit dans l'enclos des chèvres…, expliqua l'un des Maraykhât.

— Je veux le voir.

Morgennes fut poussé vers la clôture, derrière laquelle se trouvait Cassiopée, montée sur sa chamelle. Elle avait pris la route du départ, et une trentaine de chameliers l'accompagnaient, parmi lesquels Morgennes reconnut l'adolescent qui s'était entiché de la chienne. Quand Morgennes fut près d'elle, elle se pencha pour palper son keffieh.

— Ce foulard est à moi, dit-elle. Où l'as-tu trouvé ?

Les hommes de Cassiopée avaient tiré leurs armes, de longs sabres aiguisés. Un sourire barrait leur visage. Couper la main ou la tête des voleurs n'était pour eux qu'une formalité.

— On me l'a donné, répondit Morgennes.

— Rends-le moi. Et tu pourras repartir avec ceux qui t'ont capturé. Il ne m'appartient pas de te juger, mais de te rendre à ceux qui t'ont fait prisonnier. Tout ce que je demande, c'est mon bien.

Elle tira sur le foulard pour le dérouler, dévoilant le visage de Morgennes. Des cris s'élevèrent :

— Le Franji !

Mais cette agitation n'était rien à côté du trouble de Cassiopée, qui dut se retenir à sa selle pour ne pas tomber. Elle considérait Morgennes, l'air grave, à la fois confuse et troublée. Avait-elle vu un fantôme ? Puis, comme Morgennes était roué de coups, elle leva un fouet à trois branches, et l'abattit sur les Maraykhât.

— Assez ! cria-t-elle. Cet homme est à Saladin. Il n'y a que lui qui puisse le châtier !

Les lanières de cuir, serties de griffes d'airain, lacérèrent le visage de l'un des soldats, qui recula, la peau arrachée, un œil crevé. Ses hurlements figèrent la foule, dont la fureur s'était envolée.

— Ramenez-le à l'enclos des Hospitaliers, ordonna Cassiopée. Vivant !

Puis elle noua le foulard à son cou, et reprit sa route, à la tête de son escorte. Morgennes se releva, fourbu, l'épaule en feu et les membres en capilotade. Puis l'un des Maraykhât lui chuchota à l'oreille :

— On lui a promis de te ramener vivant, mais on n'a jamais dit dans quel état…

Les Maraykhât discutèrent du châtiment à lui infliger. Le manchot voulait qu'on lui coupe un bras ; le borgne qu'on lui crève un œil ; quant aux autres, cela leur était égal, mais le cinquième signala :

— On ne va pas pouvoir tout faire…

Ils décidèrent de tirer au sort, et le borgne dut tricher pour gagner. Conformément à la tradition, qui voulait que l'on perçât l'œil droit afin que la victime ne puisse plus porter de bouclier sans occulter la totalité de son champ de vision, il approcha son kandjar de Morgennes ; si près que celui-ci remarqua, finement gravée sur la lame à double tranchant du poignard, l'inscription : « Il est possible que vous ayez de l'aversion pour une chose qui est un bien pour vous. »

Morgennes se demanda combien de victimes avant lui avaient eu le temps de lire cette phrase étrange. Il essaya de se débattre, mais ses jambes et ses bras étaient maintenus au sol par les Maraykhât, qui pesaient sur lui de tout leur poids. Un long cri s'échappa de sa gorge. Il hurlait sa douleur à venir, comme si son hurlement pouvait l'emmener loin d'ici, ou le rendre au combat de la veille, avant sa chute, sa reddition.

Puis le Maraykhât plongea sa lame dans l'œil de Morgennes.

7.

« Le bras que tu ne peux pas casser, embrasse-le et prie Dieu pour qu'il le casse. »
(Proverbe de la région d'Hosn el-Akrad.)

L'eau coulait à flots sur Morgennes. Il ouvrit l'œil gauche (le droit n'étant plus qu'une plaie) et regarda autour de lui. Il était dans l'enclos des moines chevaliers. L'endroit bruissait de murmures, de cliquetis de chaînes et d'échos du cri qu'il avait poussé tout à l'heure. Ou était-ce hier ? Il ne savait plus.

Tout était flou, perdu dans un chaos de sensations, de formes vagues et de sons. Des hommes priaient à ses côtés, formant une chapelle humaine au-dessus de son corps. Il avait pris pour de l'eau leurs paroles ; elles tombaient en pluie sur son âme, baume passé sur sa douleur. Les chevaliers recommandaient Morgennes à Dieu. Les Maraykhât l'avaient traîné inconscient jusqu'à eux, et leur avaient ordonné : « Soignez-le. S'il meurt, ce sera à cause de vous. » La plupart des frères de l'Hôpital, ayant reçu une formation de guérisseur, savaient panser, scarifier, suturer ; ils avaient appris à poser des sangsues, réduire les fractures, mettre une attelle, scier un membre s'il était gangrené, le raccommoder s'il était broyé, cautériser un début de lèpre, et calmer ceux qui jetaient par la gueule ou étaient pris de frénésie ; enfin, surtout, ils pouvaient aider le patient à chasser ses démons dans la souffrance (car souffrir rapprochait de Dieu). Mais Morgennes était dans un tel état que ses camarades jugèrent qu'on ne pouvait être plus près de Dieu sans être mort.

— Tu te réveilles enfin, dit Chènevière en le voyant revenir à lui. Nous avions peur que tu ne meures…

— Comment te sens-tu ? demanda Sibon.

— Assoiffé, répondit Morgennes, dont l'œil droit n'était que douleur.

Il étudia ses amis, et reconnut Keu de Chènevière, de l'Hôpital, et Renaud de Sibon, du Temple. Mais il ne parvenait pas à faire totalement coïncider le souvenir qu'il avait de ces preux chevaliers avec ces pauvres hères au visage émacié, ces hommes creusés par la soif, amaigris par les épreuves, et que la lumière rasante de l'aube auréolait de malheur.

C'est alors que plusieurs centaines de cavaliers vêtus de blanc chevauchèrent vers eux. Ils revenaient de la prière et, par un curieux effet d'optique, semblaient traîner dans leur sillage une lune gibbeuse – elle montait en effet dans le ciel au rythme de leur cavalcade. La lune était si basse, si énorme, que les montagnes donnaient l'impression d'y répandre leurs ombres. Les chevaliers la contemplèrent en se signant, inquiets de cette étrange apparition.

— Dieu ne nous pardonnera jamais la perte de la Vraie Croix, chuchota un jeune Templier.

Ils se signèrent une nouvelle fois, puis Morgennes se massa l'œil droit du bout des doigts, et dit à grand-peine :

— Depuis notre défaite, j'éprouve de curieuses sensations. Comme si le monde était pris de folie, ou que les eaux du temps se trouvaient prises dans un tourbillon et se fondaient les unes aux autres.

— Tu devrais te reposer…, lui conseilla Chènevière.

— Pour quoi faire ? fit Morgennes. De toute façon, sous peu nous serons morts.

— Qu'importe. Un chevalier doit préserver ses forces ; car, s'il ne peut plus se battre, du moins peut-il encore prier…

— Jamais je n'ai autant prié, dit Morgennes en se dressant sur un coude. Prié en m'enfuyant, prié en cherchant de l'eau… Mon corps entier est prière : ma gorge prie pour qu'on lui donne à boire, mes bras prient pour se battre, mes jambes prient pour courir, et mon cul prie pour se poser sur une selle… Mes lèvres forment des patenôtres sans que j'en sois conscient, ma tête est traversée de passages de la Bible sans que je le veuille – sans parler de mon œil droit, qui a vu le Coran de si près qu'il est clos pour toujours… Je crois que c'est assez prié.

Les chevaliers se turent et le regardèrent. Ils le croyaient fou. Un pied dans ce monde, et le second sur l'autre rive. Puis les

Sarrasins furent sur eux, aux cris de : *Allah Akbar ! La illah ila Allah !* Au milieu d'un nombre impressionnant de soldats se trouvaient plusieurs oulémas, aussi excités que des jouvenceaux au seuil de leur dépucelage. Ils portaient sur les prisonniers des regards pleins de hauteur et d'arrogance. Beaucoup brandissaient un sabre pour la première fois. Ils faisaient peine à voir. Les plus lâches se reconnaissaient au fait qu'ils criaient plus fort que les autres et que leur glaive était secoué avec un surcroît d'énergie. Les moines chevaliers ne pouvaient s'empêcher de frémir en les voyant ; mais c'étaient plus des frémissements de pitié que de crainte, tant l'enthousiasme que les oulémas montraient à agiter leur sabre s'accompagnait de la plus totale ignorance de ce que tuer voulait dire, de ce que vivre signifiait.

Les moines soldats se levèrent et se dirigèrent vers Saladin en trébuchant dans leurs entraves. Ceux qui n'avaient pas la force de se déplacer s'appuyèrent sur l'épaule d'un ami ou furent soutenus par leurs camarades. S'il leur était arrivé d'être mis en déroute, de battre en retraite – une fois le reste de l'ost à l'abri –, jamais les Templiers ni les Hospitaliers ne s'étaient montrés faibles, jamais ils n'avaient failli. Les Mahométans les haïssaient pour leur courage, qu'ils jugeaient folie téméraire et qualifiaient de « suicidaire ». Les chevaliers du Temple et de l'Hôpital étaient une abomination dont il fallait se débarrasser à tout prix. On ne pouvait les corrompre, on ne pouvait les assimiler ni les attendrir. Au contraire, ils arrivaient même, parfois, à gagner le cœur des Sarrasins tant ils savaient se montrer charitables envers ceux qu'une juste piété animait. Saladin en venait à se dire qu'il aurait préféré avoir affaire à mille Renaud de Châtillon plutôt qu'à ces moines soldats, animés par une foi qu'il ressentait – quant à lui – en Allah : pleine d'amour et de crainte. En luttant contre eux, Saladin se battait contre un autre lui-même ; et il estimait qu'il n'existait pas d'adversaires plus redoutables. Eux aussi menaient une guerre sainte. Eux aussi se battaient au nom de Dieu. Sur le champ de bataille, leur cavalerie s'élançait la première, et fendait les rangs ennemis comme ces socs de charrue qu'on venait d'inventer. La plupart du temps, les Sarrasins

n'attendaient pas le choc de leur charge : ils s'enfuyaient. Alors, une lance leur fendait la poitrine, et ils mouraient, les yeux écarquillés de terreur, traînés sur le champ de bataille par le galop d'un cheval que rien n'arrêtait. Épouvantée, la piétaille disparaissait sans demander son reste. Les chevaliers les plus habiles embrochaient une paire de gueux, puis laissaient choir leur lance et sortaient leur épée, faisant autour d'eux un grand vide sonore, hanté par des cris d'agonie.

Les Sarrasins encerclèrent les chevaliers, et les oulémas mirent pied à terre, escortés par de nombreux hommes en armes. Saladin, son état-major et ses invités – parmi lesquels le roi de Jérusalem et la fine fleur de la noblesse franque – observaient l'attitude des oulémas : on aurait dit des goupils dans un poulailler, mais des goupils envoyés par le paysan lui-même.

Morgennes entendit le jeune Templier murmurer :

— Ô Dieu en moi ! Je dois être fort ! *Gloria, laus et honor Deo in excelsis !*

Le pauvre était aussi blanc qu'un ventre de pucelle. Être tué sans armes, sans combattre, et par des civils, était, pour un moine soldat, la pire des humiliations.

« Saladin a parlé d'un marché au cours de la cérémonie », se rappela Morgennes. Il fouilla du regard la foule des cavaliers, espérant y voir Taqi ad-Din ou Cassiopée. Mais ils n'étaient nulle part. En revanche, il entrevit Guy de Lusignan, Gérard de Ridefort et quelques autres nobles francs – mais pas le vieux marquis de Montferrat, ni Plebanus du Boutron, ni Onfroi IV de Toron. Avaient-ils perdu la vie au cours de la diversion mise en œuvre pour favoriser son évasion ? Morgennes sentit une douleur poindre en lui, ou plutôt s'installer dans son cœur et le pétrifier.

Plus étrange était l'absence de Tughril, le jandar al-Sultân de Saladin : jamais il ne quittait son maître. Que lui était-il arrivé ? Était-il mort ? Saladin aurait dû alors en nommer un nouveau – ce qui ne semblait pas être le cas.

Mais pour un nouveau mystère, un plus ancien s'expliqua. À ceux qui s'étaient demandé où était Raymond de Castiglione, le

maître de l'Hôpital, la réponse venait d'être donnée : il était là, enchaîné, jeté tel un cadavre sur le dos d'un mulet.

Saladin exultait. Quand il descendit de cheval, l'attention du millier de Sarrasins présents se focalisa sur sa personne et la fit grandir. Ce fut comme si les regards avaient sculpté l'air autour de lui et lui avaient conféré une dimension mystique sans rapport avec sa taille réelle : Saladin était un géant ; et l'on pouvait comprendre l'inquiétude du calife de Bagdad, qui voyait la gloire du sultan croître à mesure que la sienne diminuait.

Deux mamelouks, montés sur des pur-sang, firent choir Castiglione à terre. Il tenta de se relever, se prit les pieds dans ses fers, et tomba de tout son long dans la poussière. Contrairement aux autres prisonniers, Castiglione portait encore son habit d'Hospitalier. Mais son manteau était si taché de sable et de sang qu'on y discernait mal la croix de l'ordre. S'agissait-il de son propre sang ou de celui des Sarrasins qu'il avait tués en combattant ? Nul n'aurait su le dire. Castiglione s'agenouilla pour prier.

Saladin ordonna qu'on le laissât faire, puis, Castiglione ayant remis son âme à Dieu, lui demanda :

— As-tu soif ?

— Oui, répondit Castiglione. Mais la seule eau que j'accepterai sera celle que le Christ me servira quand je serai à sa droite.

— À ta guise, fit Saladin.

— Père, intervint al-Afdal, que signifie cette croix, sur le manteau de cet homme ?

— C'est le symbole de son ordre, répondit Saladin. Il s'agit de la croix à huit branches des Hospitaliers.

— Pourquoi a-t-elle huit branches, et non pas quatre comme celle des Templiers ?

Saladin laissa Castiglione expliquer :

— Parce que la croix de Jésus-Christ ne s'étend pas seulement du septentrion au midi, et de l'orient au couchant, mais dans toutes les directions, y compris spirituelles. Cette croix est le signe que la gloire de Notre Seigneur touche tous les hommes, peu importent leur rang, leur époque, leur pays, ou leur foi.

— Et pourquoi est-elle blanche et non rouge, comme celle des Templiers ? Est-ce pour souligner le fait que vous connaissez aussi bien l'art de fermer les blessures que celui de les ouvrir ?

— Non, dit Castiglione. Si notre croix est blanche, c'est pour nous aider à rester sur le chemin de la pureté. Et si celle de nos frères du Temple est rouge, c'est pour qu'on n'oublie jamais le sang que le Christ a versé.

— Et c'est le sang de votre orgueil ! s'écria Saladin. Ces hommes sont le diable et portent le mensonge en eux ! Il est bon que nous les exterminions. Mais même les démons peuvent sortir de l'enfer ; et il ne sera pas dit que je n'aurai pas essayé… Convertissez-vous, ou mourez !

— Jamais ! s'indigna Castiglione.

— À ta guise, dit Saladin.

Dans un sifflement de métal, son sabre jaillit du fourreau et décapita le maître de l'Hôpital. Saladin avait été si rapide que le corps de Raymond de Castiglione resta quelques instants hideusement figé dans une attitude de prière. Puis il glissa lentement à terre, où son sang se mêla à la poussière.

Guy de Lusignan, Gérard de Ridefort et tous les chevaliers – horrifiés – s'apprêtèrent à rendre leur âme à Dieu. Dans la lumière du petit matin, les drapeaux des Abbasides et des Ayyubides fouettaient l'air de leur soie noire. Ils rappelaient à Morgennes ces serpents de sable contre lesquels il s'était battu la veille. Serpents de poussière, que rien ne parvenait à défaire et qui paraissaient doués de conscience.

Les oulémas circulèrent entre les chevaliers, les firent s'agenouiller et leur passèrent au cou des colliers de métal reliés par de longues chaînes. Les prisonniers étaient si faibles qu'ils n'opposèrent aucune résistance. Beaucoup, que la soif brûlait, fermèrent les yeux et se mordirent les lèvres par crainte de réclamer à boire contre leur propre volonté.

Morgennes fut attaché entre le jeune Templier, qui s'appelait Arnaud de Roquefeuille, et Keu de Chènevière ; Sibon le fut à ce dernier.

— Prions, mes frères, dit Sibon. Bientôt nous serons au côté de Dieu !

— Il doit bien y avoir une échappatoire, dit Morgennes. Dieu a certainement d'autres projets pour nous que notre mort.

— Nous sommes déjà morts, murmura Chènevière, pâle malgré sa peau brunie par le soleil.

— Vous auriez dû me laisser mourir…, dit Morgennes.

— Notre devoir était de te sauver la vie, répliqua Chènevière entre deux prières. Le tien est de sauver ton âme.

Morgennes ne répondit rien. Il regarda Saladin remonter à cheval et parader au milieu de ses troupes. Les oulémas ne se gênaient pas pour bousculer les prisonniers, dont la tonsure et la barbe étaient une injure à leurs yeux. Souvent, ils se montraient inutilement brutaux, et maltraitaient ceux qu'ils enchaînaient. Des colliers de métal se refermaient sur des barbes dont ils arrachaient les poils, avant d'être serrés si fort qu'ils étouffaient ceux qu'ils étaient censés garder. Des coups de plat du sabre étaient donnés pour le plaisir ; les chevaliers les moins dociles avaient la tête plongée dans le sable – ce qui causait un grand désordre chez leurs camarades, dont les plus proches tombaient à leur suite. Enfin, il n'y eut bientôt plus qu'une seule longue ligne de moines soldats enchaînés tous ensemble. Et Morgennes, voyant qu'ils étaient si nombreux, conçut grande honte d'être encore en vie.

L'un après l'autre, les prisonniers refusèrent de se convertir, et présentèrent leur tête aux bourreaux. Alors un ouléma retroussait ses manches, levait son sabre et l'abattait en souriant. La tête tombait dans le sable, où deux jets de sang creusaient deux petits cratères. Cette scène se rejouait ensuite à l'identique, comme si le temps tournait en boucle et que le même mort – interrogé plusieurs fois de suite – se relevait pour répéter inlassablement : « Fidélité au Christ ! » Petit à petit, les morts gagnèrent sur les vivants. Morgennes voyait leur file s'allonger, telle une ancre géante jetée à la mer. « Rejoins-moi ! » disait-elle. Pas un n'avait renié. Pas un ne se tenait, droit et blanc comme neige, au milieu de la plaine des siens. Pourquoi mouraient-ils ? Par amour pour le Christ, oui. Mais aussi pour montrer à ces infidèles que la seule vraie foi était la foi chrétienne. Qu'importe, les oulémas s'en donnèrent à cœur joie, et égorgèrent à qui mieux mieux. Certains, plus maladroits que

les autres, durent s'y reprendre à plusieurs reprises, car leurs coups étaient si mal ajustés que leur lame ne faisait qu'entamer la chair. Quant aux plus gauches, il fallut les remplacer. Leurs victimes avaient roulé à terre, où elles gémissaient, de la poussière plein la bouche, les ongles enfoncés dans le sable, suppliant qu'on les achève.

Saladin galopait d'un bout à l'autre de la rangée des prisonniers, vociférant :

— Encore, encore ! Je veux qu'une éruption de sang jaillisse de ces chacals, et que leurs hurlements soient si aigus qu'ils aillent jusqu'au paradis réjouir l'oreille de nos martyrs !

Une grêle de coups s'abattit ; on s'échauffa, on s'encouragea en se montrant la couleur de son glaive, on s'enivra de tuer ces chevaliers sans défense – que leur foi condamnait à mort. Quand il n'y eut plus qu'une poignée de moines soldats encore vivants, les oulémas s'excitèrent de plus belle. Alors, on tortura les morts. On leur brûla la barbe et la moustache. Leurs membres furent arrachés et jetés en pâture aux animaux, leur tête piquée à la pointe d'une lance et brandie comme un étendard.

Enfin, un ouléma si gros que les plis de sa chair ondulaient sous sa peau interrogea Roquefeuille :

— Que préfères-tu ? Embrasser la Loi ou rester fidèle à ton Dieu ? (« Embrasser la Loi », ou « Crier la Loi », étaient les termes employés par les oulémas pour dire : « Se convertir à l'Islam. »)

— Tu es encore jeune, lui souffla Morgennes. Tu peux continuer le combat. Sauve-toi !

— C'est ce que je vais faire, répondit Roquefeuille : *Mea culpa* pour mes péchés, Seigneur. *Mea maxima culpa*… Accueille-moi dans Ton royaume !

Et il offrit sa tête à ses bourreaux. Un sabre la lui détacha du corps, et elle tomba, les lèvres pincées dans une grimace affreuse, juste en face de Morgennes – que les oulémas dévisageaient en ricanant. L'obèse fit craquer ses doigts, passa la lame de son glaive sur le cou de Morgennes, et éructa :

— À ton tour, fils de chienne ! Que choisis-tu ? Crier la Loi ? Rester fidèle, comme lui ? fit-il en désignant de son glaive le visage endolori de Roquefeuille.

Morgennes baissa les yeux, et prit le temps de réfléchir. Dieu n'était pas cruel à ce point. Il existait une échappatoire, Morgennes en était certain. Il éprouva la solidité de ses liens, sonda la détermination de l'ouléma qui l'interrogeait, considéra le long alignement de corps à sa droite, et se perdit dans le regard absent de Roquefeuille…

Le contact de la lame posée sur sa nuque se fit plus insistant. L'ouléma s'impatientait. Il menaçait de le tuer sans attendre de réponse. Mais une voix tonna au-dessus d'eux, et Saladin ordonna :

— Laisse-le ! Il m'appartient.

Morgennes repensa à la façon dont Taqi ad-Din l'avait sauvé sur le champ de bataille, et se dit que Dieu lui avait envoyé Saladin pour lui permettre de s'échapper sans avoir à sombrer dans le déshonneur. Mais Dieu avait d'autres projets, car le sultan l'interrogea d'une voix impérieuse :

— Chevalier, que choisis-tu ? Embrasser la Loi, ou rester fidèle au Christ ?

Morgennes espérait toujours un signe de Dieu, mais il n'y avait rien, rien, hormis la Vraie Croix, là, sur le champ de bataille, au milieu des Sarrasins – et soudain tout fut clair. Il prit une profonde inspiration, et déclara d'une voix qui lui serait désormais étrangère :

— Embrasser la Loi.

— En ce cas, répète la Shahada après moi : « J'atteste qu'il n'y a pas d'autre Dieu qu'Allah et que Mahomet est son prophète… »

Sa langue n'était qu'une flamme, sa gorge une fournaise, mais il trouva la force de répéter :

— « J'atteste qu'il n'y a pas d'autre Dieu qu'Allah et que Mahomet est son prophète… »

— Traître ! s'exclama Chènevière, juste à côté de Morgennes.

— « J'atteste qu'il n'y a pas d'autre Dieu qu'Allah et que Mahomet est son prophète… », poursuivit Saladin, comme si de rien n'était.

— « J'atteste qu'il n'y a pas d'autre Dieu qu'Allah et que Mahomet est son prophète… », répéta Morgennes, d'une voix déchirée, vibrante d'émotion.

— Tu brûleras en enfer ! lui lança Sibon.

— « J'atteste qu'il n'y a pas d'autre Dieu qu'Allah et que Mahomet est son prophète… », continua Saladin, imperturbable.

— « J'atteste qu'il n'y a pas d'autre Dieu qu'Allah et que Mahomet est son prophète… », répéta Morgennes, à bout de force.

— Crache sur la croix ! ordonna Saladin, en faisant signe aux mamelouks d'approcher la relique.

Morgennes trembla de tous ses membres. Ses lèvres, qui avaient tant de fois embrassé le Saint Bois, cherchaient à reproduire, malgré elles, ce qu'elles avaient si souvent fait.

— Crache sur la croix ! s'écria Saladin, sinon je l'abreuve de ton sang !

— À boire, dit Morgennes. J'ai la gorge aussi sèche qu'un rocher…

Saladin hésita un instant, puis il eut un large sourire :

— Tu l'as bien mérité, déclara-t-il. Pour te féliciter, je te servirai moi-même !

Tandis qu'il allait chercher de l'eau, Morgennes se tourna vers Chènevière et Sibon :

— Pardonnez-moi, murmura-t-il tout bas…

— Misérable traître ! s'indigna Sibon.

Chènevière, lui, préféra se taire. Mais son regard débordait de haine ; de cette même haine que Morgennes avait lue, hier, dans les yeux des Maraykhât. Peu après, Saladin revint avec un verre, et l'approcha des lèvres de Morgennes.

— Les deniers de Judas ! s'exclama Sibon. Tu t'en repentiras !

Morgennes but à grandes goulées, s'oubliant totalement dans cette longue et lente gorgée, qui lui emplissait le corps d'une douceur à nulle autre pareille. Quand il eut fini de se désaltérer, Saladin lui lança :

— Obéis !

Morgennes cracha sur le Saint Bois. Une rumeur monta de la foule. Les Mahométans laissèrent éclater leur joie, poussant moult cris et *Allah Akbar !*

— Ce qu'une épée n'obtient pas, dit Saladin aux siens, un verre d'eau vous l'apporte !

Il se tourna vers Chènevière et Sibon pour leur proposer de boire, mais Sibon déclara :

— Rien de ce que tu as à nous donner ne peut nous désaltérer.

Les deux hommes furent promptement exécutés. Peu après, Morgennes crut voir qu'on apportait la Vraie Croix à une petite troupe de cavaliers de l'ordre du Temple. Bientôt, l'un d'eux se hissa sur ses étriers, et leva la Vraie Croix.

À ce signal, les Mahométans enflammèrent une pile d'habits de soldats du Temple et de l'Hôpital, et y jetèrent la tente rouge du roi de Jérusalem. À ce spectacle, Saladin lui-même versa quelques pleurs. Il donna l'ordre d'arrêter de jouer avec les cadavres des moines soldats, de détacher leurs têtes des piques, d'aller chercher les débris de leurs corps qu'on avait jetés aux bêtes, et de les mettre au feu.

Alors qu'une pluie de cendres grises retombait sur la plaine de Hattin, recouvrant d'ombre les mystérieux chevaliers du Temple qui s'éloignaient vers le sud avec la Vraie Croix, un panache de fumée noire s'éleva en tourbillonnant dans un ciel chargé de nuages. Les deux nuées entrèrent en collision, formant un drapeau noir et gris, sinistre parodie du gonfanon des Templiers et des Hospitaliers.

Enfin, une imposante colonne, formée de plusieurs dizaines de milliers de prisonniers, se dirigea sous bonne escorte vers le nord.

— Où vont-ils ? demanda Morgennes.

— À Damas, répondit Saladin. Au marché aux esclaves, où tu seras vendu toi aussi.

Morgennes ne dit rien. Il contemplait le camp, qui peu à peu se vidait de ses occupants, et que les charognards videraient de ses morts.

LIVRE II

« Détruire ou convertir. »
(Devise des Templiers.)

8.

> « La mer est une grande créature à la surface de laquelle naviguent, tels des vers sur un morceau de bois, de faibles créatures. »
> (‘Amr ibn al-’As, en réponse à ’Umar ibn al-Khattâb.)

Le soir même de la défaite de Hattin, dans les rues de Jérusalem, Beyrouth, Acre, Tyr, Tripoli, retentirent ces terribles nouvelles : les Sarrasins s’étaient emparés de la Vraie Croix, la plus grande armée jamais réunie par les Francs avait été vaincue.

Quelques jours plus tard, on apprit qu’à l’est Tibériade et Séphorie étaient tombées, qu’au sud une armée venue d’Égypte marchait sur Jaffa, tandis qu’au nord Beyrouth et Sidon se voyaient à leur tour menacées. À l’intérieur des terres, Naplouse et le château de Toron étaient assiégés, ainsi que, sur la côte, Acre – par Saladin lui-même. Quant à Jérusalem, elle n’avait pour toute protection que deux vieux chevaliers, Algabaler et Daltelar, qui ne voyaient plus bien et dont les mains tremblaient.

Il n’y avait nul endroit où se réfugier, si ce n’est à bord des navires faisant la traversée de la Méditerranée. Ils furent aussitôt pris d’assaut par une foule inquiète, traumatisée d’avoir à quitter ce qui, au fil des générations, s’était changé en patrie. Souvent, des hommes arrivés quelques années plus tôt de France, de Provence ou d’Angleterre abandonnaient aux Sarrasins les femmes et les enfants qu’ils avaient en Terre sainte, et rentraient dans leur foyer d’origine, où, pour la plupart, une autre femme, d’autres enfants, les attendaient.

À Tyr, Balian II d’Ibelin, seigneur de Naplouse et de Caymon, fit son entrée avec ce qui restait des rescapés de Hattin. Le port débordait d’activité. De nombreuses galées marchandes, ne pouvant accoster les ports d’Acre, de Beyrouth

ou de Sidon – dont les abords étaient rendus dangereux par la présence de nefs de guerre mahométanes – venaient y décharger leur cargaison, généralement des armes revendues à prix d'or. Ensuite, leurs cales emplies de réfugiés en guise de marchandises, les navires faisaient voile vers Marseille ou Venise. Certains passaient par Chypre, d'autres par la Sicile.

C'est à leur bord qu'il fallait monter pour aller à Rome.

Or c'est à Rome que voulait se rendre le jeune archevêque de Tyr, Josias, qui entrait alors dans sa vingt-deuxième année.

Josias avait été nommé archevêque de Tyr en 1185, six jours après la mort de son prédécesseur, le vénérable Guillaume. Urbain III, sensible aux prêches de Guillaume visant en vain à convaincre les têtes couronnées d'Europe de se rendre en Terre sainte, avait accepté la nomination de ce jeune homme, dont nombre de prélats lui avaient chanté les louanges.

Urbain III voyait en Josias l'héritier de Guillaume, et il avait raison.

De mère libanaise, chrétienne maronite, et de père français, Josias était ce qu'on appelait un « poulain » : un de ces sang-mêlé, jamais vraiment chez lui, où qu'il résidât. Trop blanc, trop blond, trop grand, pour les Orientaux, on lui aurait reproché son accent et son teint hâlé si par malheur il était allé en Occident. Mais Josias, né à Tyr, n'avait jamais quitté sa ville natale.

Guillaume, touché par sa sensibilité et son intelligence, l'avait pris sous son aile et lui avait appris à lire et à écrire. À ses côtés, le jeune homme découvrit le travail d'un clerc, d'un archevêque.

Grandissant à l'ombre des pupitres, s'usant la vue à force de coucher par écrit les pensées de son maître, Josias était de tous les ecclésiastiques celui qui connaissait le mieux l'œuvre de Guillaume. Il en avait pénétré l'esprit, et pouvait même le précéder, quand – vers la fin de sa vie – le vieil archevêque peinait à trouver un mot. Josias continuait ses travaux, et, déjà, donnait une suite à la célèbre *Historia rerum in partibus transmarinis gestarum,* où Guillaume relatait les premières années du royaume franc de Jérusalem.

Aujourd'hui, si Josias voulait quitter Tyr, ce n'était pas pour fuir, mais pour aller parler au pape. Il souhaitait lui rapporter les propos de Balian II d'Ibelin au sujet de Hattin, lui narrer la prise du Saint Bois, et lui exposer tous les malheurs dont les chrétiens de Terre sainte se voyaient frappés. Il voulait surtout rappeler au pape l'urgence qu'il y avait – pour le roi de France Philippe Auguste, le roi d'Angleterre Henri II Plantagenêt et pour l'empereur du Saint Empire romain germanique Frédéric Barberousse – de prendre la croix et de se rendre en Terre sainte.

Jérusalem, pour laquelle tant de chrétiens avaient donné leur vie, objet de près de cent années d'efforts et de luttes, était sur le point de tomber. La situation était telle qu'il suffisait à Saladin de se présenter devant ses murs pour en voir les portes s'ouvrir, faute de défenseurs aguerris. Sans armée, sans roi, sans la plus sainte de ses reliques, la ville pouvait être occupée sans combattre, tant les erreurs et les fautes de jugement de Guy de Lusignan – sûr de l'emporter face aux Sarrasins – l'avaient privée de ses défenses.

Il était d'ailleurs étonnant que la ville ne fût pas déjà redevenue mahométane. Dieu accordait-il un répit aux chrétiens ? Une dernière chance ? Josias n'aurait su le dire, et peu lui importait.

Une seule chose comptait : se rendre au Siège apostolique, et s'entretenir avec Urbain III.

Depuis l'annonce de la défaite de Hattin, Josias ne quittait pas le port et passait d'un navire à l'autre, pressant les capitaines de l'emmener au plus vite à Venise, à Marseille, à Pise ou à Gênes.

Mais les marchands avaient compris dans quelle urgence se trouvaient les nobles de Tyr et des villes les plus proches. Ceux qui avaient pu fuir encombraient à présent les auberges et les rues de l'illustre métropole, s'entassant à plusieurs dans une même chambre, ou se réfugiant sous une tente en poil de chameau hâtivement dressée sur la place du marché, maintenant grouillante de réfugiés.

Tout le monde voulait partir, et si possible sur-le-champ.

Alors les marchands faisaient monter les prix. On découvrit des avaries, dont nul n'aurait imaginé l'existence une heure auparavant. Mais pour un peu d'or, les réparations se faisaient. On inventa des autorisations et des papiers obligatoires, pour lesquels les autorités créaient des difficultés. Deux ou trois cents dinars, l'entrejambe d'une jouvencelle, et c'était arrangé. Bien entendu, ces documents n'existaient pas. Ils n'étaient qu'un moyen pour ces marchands – tous vénitiens – de s'enrichir davantage.

Afin de presser un départ on n'hésitait pas à mettre en vente sa demeure, ou à céder des terrains, qui se trouvèrent si subitement – et si nombreux – sur le marché que nul n'arrivait à s'en défaire : il n'y avait pas assez d'acheteurs. Tous ceux qui avaient quelque chose à perdre voulaient s'en aller, les autres, de toute façon, n'en avaient pas les moyens.

Quelqu'un se déclara intéressé. Un Vénitien, évidemment : il acquit, pour une bouchée de pain et la promesse d'une traversée, une jolie métairie et un très beau verger dans les faubourgs de la ville. Deux ou trois autres de ses pairs se manifestèrent, et plusieurs biens passèrent du côté de Venise. Les plus aisés des habitants de Tyr purent partir. D'autres offraient des maisons à Acre, ou des commerces à Sidon – mais personne n'en voulait : les Mahométans les occupaient déjà. Ils ne valaient plus rien.

Les gens s'affolèrent et menacèrent de monter à l'abordage des navires. Les capitaines répondirent en postant des gardes payés avec de l'or égyptien et des boisseaux de blé. L'agitation était telle que Balian II d'Ibelin dut intervenir. Avec Ernoul, son écuyer, et quelques-uns des vétérans de Hattin, il se rendit à la capitainerie de Tyr, épée et bouclier au poing.

Balian était fou de colère.

— Par la langue de Dieu ! cria-t-il. Alors que la chrétienté d'Orient est submergée par les flots d'une marée mahométane, vous, Républiques italiennes, prenez un malin plaisir à l'y enfoncer plus encore ! Que faut-il donc pour vous rappeler quel est votre camp ? Que je vous passe mon épée en travers du corps ?

— De l'or, lui répondit-on. De l'or suffira.

Balian parla de réquisitionner les navires et de s'en emparer avec ses chevaliers. Ce à quoi les Vénitiens répliquèrent que, s'ils agissaient de la sorte, ils ne verraient plus jamais d'autres navires que mahométans, et que ce seraient des galères.

Balian s'entretint alors avec Tommaso Chefalitione, capitaine marchand, homme d'une quarantaine d'années, propriétaire de nombreux palais à Venise et d'une vingtaine de navires, cogues et huissières. De tous les Vénitiens, il était le plus accommodant. Cependant, il tardait – comme les autres – à rentrer chez lui. Balian lui donna une cassette contenant moult pierreries, et lui promit, une fois le voyage accompli, tant de terrains, de châteaux et de fermes en Provence, que Chefalitione se demanda si Balian d'Ibelin n'avait pas perdu la tête.

Mais il était sérieux. Les garanties qu'il apportait semblaient sûres, et Chefalitione, que le commerce des armes avait rendu richissime, rêvait d'honneurs et de tenures à l'étranger que l'argent seul ne pouvait offrir.

— Occupez-vous de l'archevêque, lui dit Balian, et je vous assure que ni vous ni vos descendants n'aurez jamais à vous plaindre. Nous avons de quoi tenir, et, d'ici à quelques jours, les naves du Temple et de l'Hôpital seront là. Alors les prix baisseront…

Chefalitione, qui n'était pas bête – seulement très avide –, réfléchit un instant, se frotta le menton, et demanda :

— Votre offre est des plus généreuses. Puis-je savoir pourquoi vous dépensez tant pour ce jeune homme, qui est pourtant déjà fort riche ?

— Foutredieu ! fulmina Balian. Parce qu'il ne l'est apparemment pas assez pour vous ! Ensuite, parce que son père n'a pas hésité, autrefois, à donner sa vie pour sauver la mienne – et que depuis plus de dix ans il n'a d'autre famille que sa mère. Enfin, parce que l'objectif qu'il poursuit est juste et nécessaire, et que je veux y concourir. Rome doit être informée de ce qui se passe ici. Josias est un homme de parole, quelqu'un de droit qui sait empêcher les guerres inutiles. Grâce à lui, nous avons pu éviter que Guy de Lusignan ne prenne les armes

contre Raymond III de Tripoli, quand celui-ci signa un pacte de non-agression avec Saladin.

Les paroles de Balian émurent Chefalitione. Ce n'était plus un simple travail, c'était une mission. De toute façon, il devait rentrer en Italie. Venise ou Rome, pour lui, c'était pareil. Alors, pourquoi ne pas y repartir en compagnie d'un homme d'Église ? La perspective de ce semblant d'aventure l'amusait. Cela le distrairait des conversations de marins, qu'il trouvait lassantes à force de répétitions : elles commençaient toujours par la mer, et finissaient invariablement dans le vin.

— C'est d'accord, dit Chefalitione en serrant la main de Balian. J'emmènerai l'archevêque de Tyr là où il souhaite aller, tant que ce n'est pas en enfer.

— Rassurez-vous, ce ne sera pas nécessaire. Contentez-vous de le conduire au Vatican, ce sera très bien.

— Même si là-bas le diable aussi a ses ambassadeurs, dit Chefalitione.

Ibelin éclata de rire et prit Chefalitione dans ses bras.

— Ah, capitaine ! Je vois que vous m'avez compris ! N'oubliez pas que l'homme que je vous charge d'escorter est un saint. Je compte sur vous !

— Soyez sans crainte, répondit le Vénitien, un fin sourire aux lèvres, se demandant comment quelqu'un d'aussi jeune que l'archevêque de Tyr pouvait *déjà* être un saint.

Pendant qu'on conduisait Josias et sa mère à bord de *La Stella,* Chefalitione et Ibelin continuèrent à deviser. Le Vénitien voulait savoir pourquoi Balian ne venait pas.

— Parce que je pars cette nuit pour Jérusalem, lui apprit-il. Je vais y chercher ma femme et mes enfants.

Chefalitione prit un air grave, et murmura :

— Vous savez que le prince des Enfers y dépêche le principal de ses suppôts : Saladin. Sous peu, les armées de ce démon grouilleront autour de la ville comme des asticots sur un corps.

— Et je compte tout faire pour les empêcher d'y pénétrer, répondit Ibelin en serrant les dents. Croyez-moi, je donnerai ma vie pour sauver la ville et ses habitants. Dussé-je être le seul à m'opposer à leurs assauts, j'irai quand même. Dieu le veut !

Les deux hommes se séparèrent peu avant le départ du navire, à la tombée du soir. Ils ne le savaient pas, mais ils ne se reverraient jamais. Ils auraient pourtant pu être amis.

Quand *La Stella* disparut à l'horizon, Balian écrivit à Saladin pour lui demander la permission d'aller rejoindre sa femme et ses deux enfants, et donc de traverser des terres occupées par les Sarrasins. Saladin la lui donna, sous la forme d'un sauf-conduit qu'un messager apporta. Deux jours après le départ de Josias, Balian quitta Tyr pour Jérusalem, en compagnie d'Ernoul et de quelques-uns de ses plus fidèles affidés. Sa femme, Marie Comnène, était ce qu'il avait de plus cher au monde. Leur mariage, bien qu'arrangé, s'était révélé des plus heureux. Être auprès d'elle, en compagnie de leurs enfants, valait plus qu'un château, qu'un domaine, qu'un titre. Rien ne valait Marie, ses yeux, la douceur de ses bras, ses baisers, ses sourires.

Josias passa les premiers jours de la traversée à prier dans sa cabine. Un matin, cependant, il parut sur le pont du navire, et dit une messe pour les passagers et les hommes d'équipage. Il savait que beaucoup n'en avaient pas entendu depuis longtemps, et voulait les rapprocher de Dieu.

Ou plutôt, entendait rapprocher Dieu des marins, qui, parce qu'ils avaient été trop longtemps en mer, avaient eu tendance à l'oublier et à s'en croire délivrés. Ce en quoi, pensait Josias, ils n'avaient peut-être pas tout à fait tort, tant il vaut mieux prier Dieu en homme libre et désintéressé, plutôt que dans le besoin. En outre, ces hommes avaient pour habitude d'affronter les tempêtes, non pas en priant, mais en tenant la barre d'une main ferme et en ramenant les voiles au bon moment. Leurs bras, leurs mains, leur connaissance du métier, la sûreté de leurs décisions, étaient leur credo. Ils n'étaient pas joyeux, mais plutôt désabusés, uniquement préoccupés de se remplir des poches et un ventre qu'ils iraient désemplir dans un port et dans des filles de joie. Si Josias voulait prier au milieu d'eux, c'était pour les entendre parler de Dieu, et s'imprégner de leur façon très particulière d'être quand même des chrétiens. Des chrétiens malgré eux ; des chrétiens dont la foi était une posture plutôt

qu'un mode de vie, un reste d'habitude plus qu'un choix. Il avait envie de leur dire : « C'est le moment de croire ! »

Pendant ce temps, la mère de Josias s'efforçait de faire bonne figure. Malgré la douleur de l'exil, elle restait droite et calme. Cette droiture et ce calme séduisirent Chefalitione.

Chefalitione, à quarante ans passés, était célibataire et n'avait pas d'enfants. On lui avait bien connu quelques femmes – et parfois des passions – mais rien de décisif.

Or cette femme lui plaisait. Elle avait de longs cheveux, noirs comme les algues, la peau brune d'un rivage, et les yeux verts de la mer. De longues robes blanches formaient autour de son corps une écume qui mettait en valeur ses formes fragiles. Ce n'était plus, bien sûr, une femme toute jeune, une de ces gourgandines après lesquelles on court pour un peu de plaisir. Non, c'était une femme à qui on ne pouvait s'unir que par des liens d'une solidité à toute épreuve.

Chefalitione se disait : « Je vais lui parler, lui dire mes sentiments. »

Mais la timidité le retenait. Alors qu'avant tout lui était facile, pour la première fois de sa vie il se sentait en péril. Lui qui aurait pu obtenir de n'importe quelle ribaude enfermée dans ses cales qu'elle lui cède, lui qui matait ses hommes par la seule force du regard, avait peur de déplaire à la mère de Josias. Était-ce parce qu'elle était veuve ? Parce que son fils était archevêque ? Ou tout simplement parce qu'il était amoureux d'elle ? Il passait des nuits entières sur le pont de son navire à observer les lourdes cogues de son convoi et les nefs qui les escortaient. L'équipage murmurait, on tenait sur son passage des propos qui l'eussent jadis mis en fureur. Il ne disait rien. Il n'entendait pas.

Il réfléchissait. Cette femme, prénommée Fenicia, ne parlait pas beaucoup, ne montrait guère sa peine.

Parfois, un soupir lui échappait. C'était quand, la main sur le bastingage, le regard porté vers la Palestine, à la tombée du soir, elle pensait à tout ce qu'elle ne reverrait jamais, et qui sans doute n'existait déjà plus.

Tant de courage, d'abnégation, charmèrent Chefalitione, qui, lui, aimait à se comparer aux tempêtes qui pour un oui ou pour

un non se déchaînent et ravagent tout sur leur passage. Cette femme était l'accalmie dont il avait besoin. Mais l'épouse attentive qu'avait jadis été Fenicia s'était endormie, ne laissant d'éveillée que la mère de Josias. Chefalitione avait bien l'intention de ressusciter des sentiments plus égoïstes chez Fenicia. Il lui fit la cour pendant plusieurs jours, lui parlant de ses palais de Venise, mais aussi de la douceur de ses futures terres de Provence. Il essayait de la distraire, de lui montrer que le bonheur était possible sous d'autres cieux, et, tant qu'à faire, avec lui. Fenicia l'écoutait. Mais, quand il se mettait à genoux pour lui demander : « Ai-je une chance de pouvoir être un jour aimé de vous ? », si elle ne disait pas non, elle ne disait pas oui non plus. Et Chefalitione se désespérait. Il avait l'impression d'être un chevalier parti à l'assaut du château de la Belle au bois dormant, château dont les tours s'appelaient Silence et les remparts Indifférence. Alors, à bout de mots, à court d'idées, il s'enferma dans sa cabine et ne reparut plus sur le pont durant plusieurs jours d'affilée. Il maugréait.

Un matin, il eut le plaisir de voir entrer Josias, un livre à la main : *Le Roi Marc et Yseut la Blonde*.

— L'avez-vous lu ? demanda Josias.

— Non, de quoi parle-t-il ?

— De l'amour au sein du mariage… Du bonheur d'être fidèle… Ma mère vous l'envoie.

— Je comprends. Je n'ai donc aucune chance…

— Au contraire, votre conversation lui manque. Lisez cet ouvrage, puis allez la trouver. Elle vous attend.

— Merci !

Le capitaine baisa l'anneau de Josias, et l'appela Monseigneur, titre auquel le jeune archevêque avait droit mais que Chefalitione n'avait pas voulu jusque-là lui donner. Quelques jours plus tard, Fenicia et le capitaine Chefalitione se promenèrent sur le pont de *La Stella*. Chefalitione était plein de prévenance. Il avait lu l'histoire du *Roi Marc et d'Yseut la Blonde,* et savait désormais qu'en amour le silence suffit. Il n'y a qu'à laisser parler les yeux.

Un soir, cependant, comme une brise soufflait sur le pont et faisait danser les cheveux de Fenicia sous le visage de

Chefalitione, celui-ci n'y tint plus. Il empoigna la chevelure de sa dame, et respira son parfum. Ému, il desserra les poings, rendit aux cheveux noirs leur liberté, et croisa le regard attendri de Fenicia. Il posa ses lèvres sur les doigts de son aimée, remonta, phalange après phalange, vers le dos de la main, vers le poignet de cette femme inouïe, dont il pressait le bras comme s'il eût été une corde jetée à un naufragé. Le visage de Fenicia s'empourpra et Chefalitione sentit son âme se mêler à celle de sa belle, s'y perdre, tel un flocon de neige tombé dans la rivière. Il la dévisagea, regarda ses lèvres, ses joues, son front, ses yeux. Il approcha son visage du sien. Ils s'embrassèrent, et il s'endormit dans ce long et merveilleux baiser, faisant des rêves où il ne savait plus qui d'elle ou de lui était elle, était lui.

L'archevêque de Tyr évitait de paraître en même temps que sa mère et le capitaine. Cependant, vers la fin du voyage, il dîna un soir en leur compagnie.

— Je désire m'entretenir avec Son Altesse Guillaume II, dit Josias au milieu du repas.

— Mais sa cour est à Palerme, rétorqua Chefalitione, pâlissant à l'idée de devoir entrer dans des eaux où les Vénitiens n'étaient pas les bienvenus.

— Certes, répondit l'archevêque. Mais Guillaume II a toujours été un fervent chrétien, préoccupé du sort du Saint-Sépulcre. Nous pourrions le convaincre d'envoyer à Tyr un navire chargé de chevaliers, d'armes et de vivres. Ces secours arriveraient bien avant une aide venue de France ou d'Angleterre, royaumes qui, si je l'ai bien compris, sont à couteaux tirés.

— Hélas, oui, souffla Chefalitione.

— Vous nous devez bien cela, dit Josias en regardant sa mère.

— Je monte prévenir le timonier, rétorqua Chefalitione en quittant la table.

Il s'en alla rejoindre son homme de barre, auquel il donna de nouvelles instructions. En vérité, le changement de cap s'appliquait autant au navire qu'à son capitaine et à son équipage. Sous l'action conjuguée de la mère et du fils, Chefalitione et ses hommes s'étaient découvert de nouvelles

vertus. L'argent avait fini par les lasser ; ils en avaient trop, et parlaient de réserver au Temple et à l'Hôpital une partie de leurs gains. Leur principal souci était désormais de servir au mieux l'archevêque de Tyr, afin que celui-ci allât parler au pape. « Les prostituées ont eu leur part, à Dieu de recevoir la sienne », disaient-ils en riant. Ils luttèrent donc contre les flots et les vents contraires avec la même hargne que celle avec laquelle les premiers croisés s'étaient battus naguère pour le Christ. Quand un vent favorable leur faisait gagner quelques nœuds, ils y voyaient le signe de la main de Dieu. Quand un dauphin se montrait, ils s'écriaient : « C'est un ange ! » et dirigeaient le navire dans son sillage.

Un jour, Chefalitione rit aux éclats, d'un rire aussi éclatant qu'un coup de tonnerre, puis déclara :

— Ils ne sauront jamais, à Venise, combien j'ai plaisir à vous servir et à servir Dieu !

Josias partit à rire à son tour, et ajouta :

— S'ils savaient… Si tous savaient, la guerre s'arrêterait d'elle-même.

— Ce serait mauvais pour les affaires, mais tant pis…, commenta Chefalitione en regardant l'étrave fendre les vagues. Imaginez qu'une arme puisse infliger autant de dégâts chez les Sarrasins que ce navire en fait aux vagues, fendre avec autant de facilité la poitrine des infidèles que cette proue ouvre la mer…

— Il en est une qui le fait… Mon maître, Guillaume, m'a parlé d'une épée très ancienne. Sa lame brille dans la nuit, diffusant une douce lumière bleue qui tient les ténèbres à l'écart. Elle aurait été forgée au V^e^ siècle après l'avènement de Notre Seigneur Jésus-Christ, pour aider saint Georges à terrasser le dragon qui terrifiait Lydda et auquel une princesse allait être sacrifiée.

— Saint Georges ! s'exclama Chefalitione. Le saint patron de Venise… Et maintenant, qui la possède ?

— Cette épée n'a jamais eu d'autre maître que saint Georges, et la légende veut qu'elle choisisse elle-même son porteur. Le dernier homme à l'avoir ceinte était le petit roi lépreux, Baudouin IV de Jérusalem, qui la tenait de son père, Amaury.

— A-t-elle un nom ?

— Crucifère.

Chefalitione allait poser une autre question, lorsque la vigie s'écria :

— Terre en vue !

Un instant plus tard, *La Stella* tangua sur tribord, tant il y avait de monde sur le pont pour regarder la Sicile. Les cordages filèrent. On affala les voiles dans un grincement de poulies. Des côtes rocailleuses apparurent. Elles se détachaient, grises et vertes, dans la brume du petit jour. Bientôt, *La Stella* croisa quelques barques de pêcheurs, qui saluèrent le convoi de navires vénitiens à grands coups de sifflet, auxquels les marins de *La Stella* répondirent de même. Ces appels se mêlaient aux cris des mouettes, qui tournoyaient au-dessus des mâts.

Ils accostèrent sur un embarcadère humide, où leur arrivée fut fêtée avec effusion. Le capitaine du port leur annonça qu'ils étaient attendus.

— Par qui ? demanda Chefalitione, étonné.

— Par Son Altesse Guillaume II. Je suis surpris que vous ne soyez pas déjà au courant…

En ce temps-là, les nouvelles allaient vite.

Un écho précédait la rumeur, qui devançait la nouvelle, qui annonçait les faits. C'était la mi-juillet, jour de la Saint-Molibée, et déjà, l'avant-veille, un bruit avait traversé Palerme : « La Sainte Croix est tombée, les Sarrasins l'ont prise. »

Guillaume II, dit le Bon, avait cherché à en apprendre un peu plus.

On lui rapporta qu'un navire avait quitté Tyr pour Rome, avec un archevêque à son bord.

« Alors il nous rendra visite », avait prédit Guillaume.

Ce n'était pas la première fois qu'une prédiction faite par ce roi se vérifiait. Ses sujets avaient appris à se fier à sa parole, et à ses augures.

— Comment peut-il savoir quelque chose qui nous concerne et que nous-mêmes ignorons ? demanda Chefalitione à Josias, pendant qu'un officier les conduisait au palais royal.

— Dieu le lui aura murmuré à l'oreille, répondit Josias en souriant.

Chefalitione, ne sachant que penser de cette repartie, fit la moue.

— Ne soyez pas anxieux, continua Josias. C'est au contraire tout à notre avantage.

— Comment cela ?

— Il aura peut-être entendu d'autres choses.

Chefalitione parut sceptique.

— Vous doutez ? s'enquit Josias.

— Oui.

— Vous avez tort. On a déjà vu plus mystérieux qu'un roi annoncer à ses sujets la venue d'un homme…

— Quoi ?

— Un homme annoncer la venue d'un Dieu.

Le palais des rois normands avait été bâti sur les ruines d'une ancienne place forte sarrasine, que le grand-père de Guillaume II, Roger II, premier roi de Sicile, et son père, Guillaume I^er^, dit le Mauvais, avaient relevée puis renforcée.

Guillaume II le Bon régnait sur la Sicile depuis 1166, année de ses douze ans. Il entrait à présent dans sa trente-quatrième année, et se trouvait dans la force de l'âge. Les traits de son visage, taillés à la serpe, ainsi que son regard, perçant comme celui d'un aigle et ombragé par d'épais sourcils, signalaient un caractère autoritaire, préoccupé de vérité et détestant le mensonge. D'origine normande, il était, comme ses ancêtres, légat apostolique – charge que le pape Urbain II avait confiée à sa famille dès 1098. Guillaume s'était toujours efforcé, dans la mesure de ses maigres moyens, de prêter main-forte aux Francs de Terre sainte. Malheureusement, une guerre avec le nouveau basileus de Constantinople, Isaac Ange, l'empêchait d'aider la chrétienté autant qu'il le souhaitait. En outre, Venise et Pise gênaient considérablement ses affaires en lui faisant une concurrence effrénée, et bien souvent les navires de ces trois États s'entre-attaquaient. Pour le plus grand bénéfice des Génois et des Sarrasins. Il était donc rare d'apercevoir un bâtiment battant pavillon vénitien dans les eaux de Palerme.

Guillaume II leur réserva un excellent accueil. On leur donna des chambres, pour qu'ils puissent s'y reposer des fatigues de la

traversée, et on leur servit un repas : de la tortue assaisonnée d'épices, accompagnée d'une soupe aux algues. Puis Guillaume les fit venir à sa cour. Il s'y trouvait en compagnie de quelques-uns de ses plus proches conseillers, dont Margaritus de Brindisi, le commandeur de la flotte. Ce dernier était un homme de petite taille, au visage sombre et au regard fier. Fils de pêcheur, il avait été anobli par Guillaume Ier le Mauvais après une importante campagne navale contre les Byzantins.

Guillaume II demanda à Josias de lui exposer la situation en Terre sainte. L'archevêque en fit un tableau si poignant que le roi de Sicile exprima le souhait d'échanger ses habits royaux contre une robe de bure :

— Nous ne la quitterons que lorsque Jérusalem sera redevenue chrétienne ! s'écria-t-il.

— Mais, sire, intervint Josias, Jérusalem l'est encore.

— Plus pour longtemps, dit le monarque avec tristesse.

Enfin, Guillaume II s'entretint quelques secondes à voix basse avec Brindisi, puis déclara :

— Nous ordonnons la mise en chantier immédiate d'une nouvelle flotte. Nous ne pouvons malheureusement envoyer, comme précédemment, le nombre extraordinaire de deux cent quatre-vingts navires, mais nous vous prêtons plus de trois cents de nos meilleurs chevaliers, dont le Chevalier Vert. Ils partiront pour Tripoli à bord d'une dizaine de nefs…

— Bien, sire, dit Brindisi. Et les Byzantins ?

— Faites-leur savoir que je demande une trêve.

Brindisi s'inclina et prit congé. Les ordres de son roi ne souffraient pas d'attendre.

— Tripoli ne doit en aucun cas tomber, expliqua Guillaume II.

— Pourquoi, sire, Tripoli plutôt que Tyr ou Alexandrie ? demanda Josias en nommant les deux villes auxquelles Guillaume II était venu en aide autrefois.

— Parce que Tripoli n'a jamais été aussi menacée qu'aujourd'hui, et que, si la ville tombe aux mains des Sarrasins, c'en est fini du krak des Chevaliers…

— Vous êtes donc proche des Hospitaliers ?

— Nous n'aimons pas les Templiers, monseigneur, dit simplement Guillaume. Et nous soutenons qui nous voulons.

— Sire, pardonnez ma curiosité, s'excusa Josias.

Après un court instant de silence, le roi se tourna vers Chefalitione :

— Capitaine, lui dit-il, deux de nos navires vont vous escorter. Ensuite, nos hommes resteront avec Son Excellence l'archevêque et l'accompagneront au château de Ferrare, où se trouve actuellement le pape, si nos informations sont exactes.

— Sire, répondit Josias, c'est trop de bonté. Mais je ne fais que me rendre auprès de Sa Sainteté, et repars ensuite pour Tyr, où mes fidèles m'attendent.

— Nous pensons qu'il en sera autrement, objecta le roi de Sicile. Vous êtes l'héritier de Guillaume de Tyr, que nous avons bien connu, et, si vous en êtes digne, vous ferez comme lui : vous irez visiter les rois de France et d'Angleterre, ainsi que l'empereur Frédéric II, et vous les convaincrez de prendre la croix.

— Guillaume lui-même a échoué, rappela Josias.

— Mais *vous* réussirez, affirma le roi sur un ton sans réplique.

— Sire, s'enquit Chefalitione à son tour, que diront les Vénitiens s'ils s'aperçoivent que mes navires ont pour escorte des bateaux de Sa Majesté ?

— Ils diront : « En voilà un qui a bien réussi », et ils auront raison. Partez dès que possible.

Chefalitione, Josias et sa mère s'en retournèrent au port, non sans avoir reçu de la part de Guillaume de nombreux présents. C'était un roi si particulier que sa générosité avait la saveur de l'outrage. Il était aimable comme d'autres sont odieux : avec violence. Sa force, c'était sa bonté. Et il l'exerçait sur tous ceux qui croisaient sa route. Sa rage était de même veine.

Chefalitione en fut tellement ému qu'il dit à Fenicia :

— Je crois que je ne vais pas prendre les terres et les châteaux que Balian m'a donnés.

— Pourquoi ? demanda Fenicia.

— Parce que ce voyage m'a comblé. Je n'avais pas de femme, je vous ai rencontrée, je n'avais pas de fils, j'ai Josias, je n'avais

pas la foi, Dieu m'est apparu. C'est plus qu'il n'en faut pour mon bonheur.

— Et qu'allez-vous en faire ? demanda-t-elle encore.

— Je vais vous les offrir.

— Alors je les rends à Balian, car je n'ai besoin de rien d'autre que vous et mon fils, dit Fenicia.

Ils s'embrassèrent et, peu après, Chefalitione fit peindre à la suite du nom de son navire deux petits mots.

La Stella s'appelait désormais : *La Stella di Dio*.

9.

Crux sancta a paganis capta.
(« Les païens s'étaient emparés de la Sainte Croix. »)
(Annales de l'abbaye Saint-Pierre de Jumièges.)

En ce temps-là, Rome réapprenait à vivre. Malmenée jusqu'au début du siècle par la querelle des Investitures, elle s'était ensuite violemment opposée au Saint Empire romain germanique, au point que l'empereur – pressé d'être sacré – avait nommé en 1160 un certain Ottaviano de Monticello antipape sous le nom de Victor IV. Barberousse démontrait ainsi qu'il ne connaissait pas l'Histoire, puisqu'un autre antipape – le précédent en fait – portait déjà le même nom suivi du même chiffre. Ce dernier avait d'ailleurs été élu sur les pressantes recommandations de Roger II de Sicile, grand-père de Guillaume II le Bon. Enfin, alors qu'elle se remettait de plusieurs épidémies de peste, dont l'une avait contribué au départ des troupes d'occupation impériales en 1167, Rome essayait de guider une chrétienté désunie. On aurait dit un navire attaqué de toutes parts par des pirates et commandé par plusieurs capitaines hurlant en même temps des ordres contradictoires, que personne n'entendait, tant la tempête faisait rage, tant l'équipage était sourd.

En outre, les papes avaient quitté le Vatican pour s'établir à Vérone ou à Ferrare.

Alexandre III avait pourtant été un excellent pape. Son pontificat avait duré plus de vingt ans (de 1159 à 1181), durant lesquels il avait canonisé Bernard de Clairvaux (à l'origine de la règle de l'ordre des Templiers), et avait fait la paix avec Barberousse, à Venise en 1177. Lucius III, qui lui avait succédé, ne marqua pas son sacerdoce de la même façon, faute de temps probablement, car on l'avait vu parfois très inspiré. On lui savait

surtout gré, outre la paix de Constance, d'avoir fondé au concile de Vérone cette institution d'un genre nouveau : l'Inquisition, qui contribuait largement à calmer les esprits.

Son successeur, Urbain III, de son vrai nom Uberto Crivelli, ancien archevêque de Milan, élu en 1185, s'efforçait de réfréner les ardeurs du jeune Henri VI : le fils de Barberousse marchait déjà sur les traces de son père et ravageait les États de l'Église. Ces affaires compliquaient considérablement le pontificat d'Urbain III, cent soixante-douzième Successeur de Pierre, et pape actuel.

Ce fut donc à Ferrare que Josias alla le trouver.

De même qu'en matière de vitraux les plus beaux bleus s'obtiennent en ajoutant de l'urine et du vin à l'oxyde de cobalt, le ciel de Ferrare recélait un je-ne-sais-quoi de malsain. Depuis que saint Bernard et les Cisterciens avaient banni de leurs églises couleurs et figures animales ou humaines, deux écoles s'opposaient. Chez l'une, défendue par Suger et Maurice de Sully, la représentation de personnages et l'utilisation des plus belles couleurs, des bleus, des rouges, des verts et des jaunes, étaient encouragées ; tandis que, chez l'autre, les verres se devaient de rester incolores, et les motifs, géométriques ou végétaux. Il s'agissait d'une esthétique austère, où rien ne devait détourner l'homme de la contemplation de Dieu.

À Ferrare, le ciel appartenait à la première des écoles, mais paraissait avoir été exécuté, à contrecœur, par un tenant de la seconde. Ainsi, alors que les couleurs éclataient, et que les roses du couchant se mêlaient au saphir des cieux, une sorte de grisaille jetée sur l'ensemble lui donnait un aspect mystérieux. Josias n'aurait su dire exactement pourquoi, mais il se sentait gagné par la mélancolie.

Le château, en fait une abbaye fortifiée, était dressé au sommet d'un mamelon, environné de maisonnettes à tuiles orange et d'abricotiers ployant sous les fruits. Çà et là, des vols d'étourneaux peuplaient l'espace de leurs cris, dont les toits et les murs se renvoyaient les échos. D'épaisses murailles, cernées par les eaux vertes d'une douve où nageaient des canards, se déployaient de part et d'autre d'une double porte bardée de

métal. Deux petites tours (des sortes de beffrois) et une courtine sertie de créneaux en défendaient l'accès.

Quand Josias et son escorte approchèrent de la lourde porte d'entrée, un moine donna l'ordre qu'on les laissât passer, puis ouvrit les bras en signe de bienvenue. Josias n'eut pas le temps de se présenter, que déjà le moine lui dit :

— Je sais qui vous êtes. Des Pisans nous ont informés de votre venue et des malheurs qui se sont abattus sur la Terre sainte. Ces terribles événements ont grandement affecté Sa Sainteté, mais elle aura plaisir à vous recevoir, malgré sa fatigue…

Des serviteurs vêtus de noir menèrent les chevaux aux écuries et invitèrent les hommes de Josias à venir aux cuisines, afin de s'y restaurer. Quant à Josias, il fut conduit par le moine qui l'avait accueilli dans une longue enfilade de salles aux volets clos et aux parois ornées de tapisseries à caractère religieux.

Josias profita de ce que le moine s'était emparé d'une lampe à huile pour mieux l'étudier : il avait dans les quarante ans, et sa mine était grave. Seuls ses yeux, où brillait la lueur froide d'une intelligence habituée à naviguer entre les territoires naturellement opposés de la Terre et des cieux, animaient une face dont les devoirs avaient figé les traits. Du reste, son visage s'harmonisait avec sa personne : grande et droite comme un cyprès, la peau parcheminée.

En fait, sous un aspect assez peu sympathique se cachait quelqu'un de fiable et de grande qualité, doté d'une écoute amicale.

Ce moine appartenait à l'ordre des Bénédictins et s'appelait Alberto di Morra. Il occupait la charge de secrétaire du pape. Il confia à Josias :

— On croit qu'à Ferrare les papes sont moins puissants qu'à Rome. Il n'en est rien : ils le sont tout autant, et peut-être même davantage. Les nouvelles vont beaucoup plus vite qu'on ne l'imagine. Nous en recevons tous les jours : elles viennent de visiteurs, d'ambassadeurs, de marchands, ou de rapports qui nous arrivent de telle ou telle paroisse. On ne peut rien nous cacher. Ce que l'Église veut savoir, elle finit toujours par le découvrir.

Cela avait été dit comme une évidence, mais en baissant la voix – car bien des informations étaient recueillies sous le sceau de la confession, mais il ne fallait jamais mentionner ce fait.

— En outre, les moines guerriers du Temple et de l'Hôpital font de formidables messagers, ajouta Di Morra. Ils ont affaire à tout le monde, chrétiens, Sarrasins, Juifs, d'Orient ou d'Occident, militaires, religieux, diplomates, marchands, banquiers, rois, manants… Nous sommes au sommet et en bas de l'échelle. Pas un murmure ne nous échappe. Pas un bruit.

Di Morra avait fini de parler quand Josias atteignit une petite porte dissimulée dans une encoignure. Le moine l'ouvrit et invita Josias à le précéder dans un escalier en colimaçon. Ils devaient être dans l'une des deux tours à l'entrée du château. Un vent coulis provenant des étages supérieurs courut au ras du sol, et remonta sous la robe de Josias, qui fut pris d'un frisson. C'était pourtant l'été, mais l'épaisseur des murs tenait la chaleur à l'écart.

— Quand vous serez en présence de Sa Sainteté, poursuivit Di Morra, ne vous adressez pas à elle directement. Parlez à l'évêque de Préneste, qui lui transmettra vos paroles. Sa Sainteté est extrêmement lasse, et, si son corps est ici bas, je crains que son âme ne soit déjà auprès de Dieu…

Après une nouvelle enfilade de salles, Di Morra s'arrêta devant une double porte aux armes de la papauté – de gueules à deux clefs d'argent passées en sautoir. Il empoigna le heurtoir d'argent en forme de marteau, et frappa trois coups légers. Deux valets vêtus de noir, et qui restèrent dans l'ombre, ouvrirent les portes sur une grande salle plongée dans des ténèbres que parvenaient à peine à dissiper quelques chandelles de suif. Des formes vagues se distinguaient dans la pièce – en robes rouges ou noires, elles parlaient à voix basse dans l'obscurité : c'étaient des membres de la curie qui avaient fait le voyage jusqu'à Ferrare.

Au fond de la pièce une estrade permettait d'accéder à un lit immense. Quelqu'un s'y trouvait couché. À ses côtés, vêtu de noir et tenant dans sa main un rouleau de parchemin, un homme à la figure de rat susurrait quelques paroles à l'oreille du pape.

— Approchez ! fit l'homme en noir en voyant Josias et Di Morra entrer.

Ils s'avancèrent au milieu des murmures, des bruissements de robes et des regards inquisiteurs. Josias focalisa son esprit sur ce qu'il avait sous les yeux : un moribond alité – le pape. Il était frappé par le contraste qui existait entre cet endroit et le faste qu'il avait imaginé trouver au Vatican. Au-dessus du lit était cloué un simple crucifix de bois, ainsi que deux peintures, l'une représentant *L'Arrivée au mont Soracte des envoyés de Constantin,* l'autre *Noé recevant de Dieu l'ordre de construire l'arche*. Le sol était carrelé de rouge et de brun se répétant jusqu'au plafond, orné de moulures géométriques. Le reste du mobilier se fondait dans l'ombre, mais Josias devina un grand bureau de chêne qui servait d'écritoire, plusieurs armoires, un lutrin où reposait un ouvrage, sans doute une Bible, et quelques chaises à dossier de cuir rouge. Près du lit se trouvait une console où étaient posés deux verres à pied torsadé, une carafe de vin et quelques galettes de froment – qui paraissaient orientales, sans que Josias pût dire pourquoi. En somme, cette pièce était à l'image du reste du château : sans luxe ostentatoire.

On était loin de la profusion de splendeurs qui régnait à l'intérieur de certains palais orientaux ; si loin d'ailleurs que tout ici sentait la mort – peut-être parce qu'il y avait effectivement un mourant. Josias comprit alors que la tristesse qu'il avait ressentie en arrivant à Ferrare, le voile qui obscurcissait la ville, trouvaient leur source ici, dans cette pièce, et plus précisément dans le regard absent de la personne que Di Morra lui présentait :

— Sa Sainteté le pape Urbain III, dit le moine en s'agenouillant devant le Vicaire de Pierre. (Puis, se relevant et baisant la main de l'homme qui leur avait commandé d'approcher :) Monseigneur l'évêque de Préneste, le camérier de Sa Sainteté, Son Excellence Paolo Scolari.

Pendant que Di Morra finissait les présentations, Josias alla baiser la main du pape, qui lui parut étrangement chaude, puis salua respectueusement l'évêque de Préneste, dont par contraste il trouva la main étonnamment froide.

— Vous voici donc, dit Urbain III d'une voix chevrotante. Celui dont le fameux Guillaume de Tyr – paix à son âme – nous disait tant de bien. Nous nous demandions quand vous arriveriez.

Devant le mouvement de surprise embarrassée de Josias, Urbain III s'expliqua :

— Ils sont terribles, ces Pisans… Toujours au courant de tout avant tout le monde, mais bavards comme des pies. Un peu d'argent les fait chanter, il suffit de payer. Voilà tout.

— Monseigneur, dit Josias en prenant soin de s'adresser a l'évêque de Préneste ainsi que le lui avait recommandé Di Morra, c'est un Vénitien qui m'a conduit ici…

— Cher enfant, dit le pape dans un souffle, le croyez-vous vraiment ? Vous êtes ici par la grâce de Dieu tout-puissant, et de Lui seulement. Votre ami le Vénitien, le capitaine de *La Stella,* Tommaso Chefalitione, ne vaut guère mieux qu'un Pisan. C'est un trafiquant d'armes de la pire espèce… Le saviez-vous ?

— Il me l'a dit.

— Vous a-t-il dit aussi à qui ses armes sont destinées ?

— À qui les lui paiera.

— Bonne réponse, cher enfant. Venez plus près de nous, que l'on vous voie.

Josias hésita un instant, mais l'évêque de Préneste l'invita à s'approcher de Sa Sainteté, dont Josias put alors mesurer le profond état de fatigue. Son visage était pâle, bouffi et marqué de rouge. Ses yeux, au blanc teint de jaune, disparaissaient sous les plis de ses paupières ; et son regard était absent, uniquement préoccupé de l'infini. De temps à autre, un sifflement aigu sortait de sa poitrine.

— Regardez cette pièce, continua le pape en désignant d'une main tremblante une petite monnaie d'or posée sur sa console.

Josias prit la piécette et l'examina attentivement. Il s'agissait d'un simple besant d'or, comme il en circulait beaucoup à Tyr, avec la marque de la ville de Venise sur une de ses faces. La pièce paraissait faire son poids.

— Que voyez-vous ? demanda le pape.

— Un besant d'or vénitien, répondit Josias en plantant son regard dans celui de l'évêque de Préneste.

— Regardez mieux, insista Urbain III en faisant signe à Di Morra de déplacer sa lampe à huile vers Josias.

Josias fit tourner la pièce dans sa main, et remarqua que l'autre face portait une inscription en mahométan. Il lut le nom du Prophète, ainsi que l'année : 578 (1182 pour les chrétiens), année où les comptoirs vénitiens de Constantinople avaient été pillés et incendiés.

— C'est une monnaie biface, dit Josias. On en trouve de plus en plus.

— C'en est une parmi d'autres… Mais vous savez que l'argent, non content d'aider à faire parler, est lui-même bavard. Cette pièce illustre parfaitement à quel point les intérêts des Sarrasins et des Vénitiens sont mêlés. D'un côté, ils défendent les intérêts des chrétiens de Terre sainte, en transportant des marchandises utiles à ceux qui luttent pour garder libre l'accès au tombeau de Notre Seigneur Jésus-Christ, et chrétienne la ville de Jérusalem ; de l'autre, ils veillent sur leurs propres intérêts, en vendant les meilleures armes fabriquées par l'Occident aux troupes de Saladin, déjà puissantes. L'évêque de Préneste, qui nous a apporté cette pièce – sans parler de ce vin et de ces petites galettes de froment –, nous lisait justement la liste des nombreux produits que nous devons aux infidèles. Force est de reconnaître qu'elle est impressionnante : des tissus, comme le coton, le mohair, le taffetas et la mousseline ; des denrées, comme le café, les artichauts, les aubergines, les oranges, les citrons, les épinards et les *échalotes* – dont le nom provient, si nous avons bien compris, de la ville d'Ascalon. Ce n'est là qu'un maigre aperçu de tout ce que nous recevons d'eux. Et nous, que leur livrons-nous en échange ? Des armes, du matériel de guerre, et de quoi améliorer leurs navires de combat – ce qui est un tort pour la chrétienté et un bien pour l'Islam. À croire que nous n'avons rien d'autre à offrir. Vous pourrez dire à votre capitaine Chefalitione que nous promulguerons au prochain concile le décret suivant…

L'évêque de Préneste déroula le parchemin qu'il avait à la main et lut à voix haute : « Quiconque osera vendre aux Sarrasins du fer ou des armes, des bois de construction maritime ou des vaisseaux tout construits, ou entrera au service

des infidèles en qualité de capitaine de vaisseau ou de pilote, encourra l'excommunication, peine à laquelle devront s'ajouter la confiscation de ses biens et la privation de ses libertés individuelles. »

Urbain III tourna son regard vers Josias.

— Les nouvelles vont vite, dit-il avec un soupir, et les trafiquants d'armes aussi – quand ils ne les précèdent pas… Allez vous étonner ensuite que les infidèles soient si bien équipés, et qu'ils s'emparent de la Vraie Croix à l'endroit même où Notre Seigneur Jésus-Christ a choisi ses apôtres…

— Oui, dit Josias à mi-voix, sur la colline de Hattin, non loin de Tibériade.

— Les Pisans nous l'ont appris. Mais depuis quelque temps les signes annonciateurs d'un grand malheur se sont multipliés. En France, on a vu l'étendard de Notre Sauveur apparaître à Saint-Pierre-le-Pullier ; dans la province d'Orléans, un Christ au visage ruisselant de larmes est apparu dans le ciel ; à Milan, un homme y a vu brûler une croix. Dans les fermes du Nord, les cochons ne veulent plus manger. Au Sud, ce sont les fruits qui pourrissent sur les arbres. Ailleurs, des grêlons gros comme des œufs de pigeon se sont abattus sur un village, endommageant les toitures et ravageant les récoltes. Des enfants oublient subitement leur langue natale et se mettent à brailler dans des langues inconnues ; des couples qui la veille au soir s'adoraient se séparent au petit matin… La liste des phénomènes étranges qui se sont succédé depuis le début de l'année est longue. Nous craignons qu'elle ne se termine jamais. La chute du comté d'Édesse, en l'an de grâce 1144 de l'Incarnation de Notre Seigneur, était déjà un avertissement. Saint Bernard l'avait dit : « Les rois de France et d'Angleterre se soucient trop de leur propre couronne, et pas assez de celle du Christ. »

Josias en avait la tête qui tournait. Il repensait à son pays, à son maître : Guillaume.

— C'est en vain, continua le pape, que Guillaume de Tyr est allé demander à Philippe Auguste et à Henri II de prendre la croix, en vain qu'il a voulu s'adresser à Frédéric Ier Barberousse, qui préfère s'attaquer à Rome plutôt qu'à Damas, à Bagdad ou au Caire. Jamais Guillaume n'aurait dû quitter Tyr : il serait

toujours en vie. Notre vénéré prédécesseur, Lucius III, a prêché vainement lui aussi, tout comme nous. Nous avons la douloureuse impression que Dieu n'a pas trouvé d'autre solution, pour motiver ces têtes couronnées, que de nous priver de ce que nous avions de plus cher : la Sainte Croix.

— J'irai voir les rois d'Angleterre et de France, dit Josias. J'irai voir Barberousse aussi, s'il le faut.

Cette proposition ne sembla pas du goût de l'évêque de Préneste, qui darda sur Josias un regard si mauvais que la voix du jeune archevêque de Tyr trembla légèrement, avant de se ressaisir.

— Pourquoi pas ? dit le pape. Après tout, vous avez fait preuve de courage en venant jusqu'ici…

— Les plus courageux sont restés, murmura Josias.

— Les plus courageux, insista le pape, ont fait ce qu'ils avaient à faire. Et c'est ce que vous avez fait !

Urbain III paraissait avoir recouvré un semblant d'énergie. Il se redressa dans son lit et réclama qu'on prenne en copie ce qu'il allait dire. Des gens s'agitèrent dans l'obscurité. Josias entendit qu'on ouvrait une armoire, puis quelqu'un apporta plusieurs rouleaux de parchemin vierges, un encrier et des plumes d'oie – dont se saisit l'évêque de Préneste.

— Aujourd'hui, jour de la Saint-Pantaléon de l'an 1187…, commença d'une voix haletante Urbain III.

L'évêque de Préneste trempa sa plume dans l'encre noire, et rédigea sous la dictée du pape :

— Urbain III, évêque de Rome et Serviteur des Serviteurs de Dieu, à ses très excellents fils Philippe Auguste et Henri II Plantagenêt, respectivement roi de France et roi d'Angleterre, et Frédéric I^er^ Barberousse, empereur du Saint Empire romain germanique. Nous avons élevé l'archevêque Josias de Tyr au rang de prélat, avec pour mission de se rendre auprès de vous, afin de vous exhorter, pour Dieu et pour le salut de votre âme, à prendre la croix et à tirer vengeance de nos ennemis, les Sarrasins…

À ce moment de sa dictée, le pape fut pris d'une quinte de toux. Ayant repris sa respiration, il continua, à demi essoufflé :

— En outre, nous ordonnons que soit levée dans toute la chrétienté une dîme spéciale, appelée « sarrasine », dont les bénéfices serviront à financer vos expéditions. À tous ceux qui prendront la croix, nous promettons indulgence plénière et rémission des péchés. Leurs biens seront, pendant le temps de leur absence, sous la sainte garde de l'Église de saint Pierre. Enfin, nous ordonnons un jeûne tous les vendredis pendant cinq ans, ainsi que l'abstinence de viande les mercredis et samedis… Mes très chers fils, écoutez-nous, ne rejetez pas nos prières et ne fermez pas vos oreilles à nos supplications ; car ainsi nous, Prince des Apôtres, ne vous fermerons point l'entrée du Royaume des cieux.

Quand l'évêque de Préneste eut fini de rédiger, le pape déclara :

— Scellez et cachetez avec notre sceau.

Paolo Scolari s'apprêtait à faire couler sur la bulle papale un peu de cire rouge afin d'y appliquer le sceau d'Urbain III, lorsque celui-ci s'exclama :

— Un instant ! Nous souhaitons marquer cet événement d'une façon particulière. Ce que nous vivons actuellement met grand désordre en le monde. Nous voulons que tous s'en aperçoivent en changeant la couleur de notre sceau. Tant que la Sainte Croix ne sera pas reconquise nous déclarons la papauté en deuil : notre sceau sera de couleur noire.

L'évêque de Préneste prit donc un bâtonnet de cire noire, le fit fondre sur l'enveloppe et y appliqua le sceau papal. Urbain III commanda d'un geste à Scolari de remettre la bulle à Josias et dit à ce dernier :

— Ne l'ouvrez qu'en présence des rois de France et d'Angleterre réunis. Barberousse, lui, partira sans faire de difficultés quand il connaîtra nos ennuis. Dès qu'il aura appris, ce qui ne saurait tarder, que la Sainte Croix a été prise, il voudra la récupérer pour lui, et – qui sait ? – peut-être établir la capitale de son Empire à Jérusalem. À vous, mes très chers fils, de faire en sorte que cela ne soit pas.

Di Morra et Scolari hochèrent la tête, et quelques murmures bruissèrent dans la pièce.

— Très Saint-Père, intervint l'évêque de Préneste, puis-je me permettre une suggestion : ne peut-on exercer de pressions sur Henri II ou sur Philippe Auguste ?

— À quoi pensez-vous ? demanda le pape.

— À les excommunier…

— Ce procédé a déjà été utilisé, sans autre résultat que d'enfoncer ceux qu'il visait dans leur orgueil et leur haine de notre personne. Même l'excommunication prononcée en 1139 au concile de Latran par notre vénéré prédécesseur – paix à son âme – Innocent II à l'encontre de l'arbalète n'a pas eu l'effet escompté, si ce n'est de remplir nos caisses grâce à la vente d'exceptions… En outre, nous vous rappelons qu'Henri II a menacé de se faire mahométan… Nous n'aimerions pas le pousser plus avant dans cette direction.

— Entendons-nous alors avec son fils, Richard Cœur de Lion. Il est au mieux avec le roi de France et il ne devrait pas être trop difficile de troquer son départ pour la Terre sainte contre le trône d'Angleterre.

— Envoyez lui de l'argent, aidez son frère – Jean sans Terre – à combattre leur père. Enfin, voyez tout ce que vous pouvez faire, dit le pape.

Comme Josias s'était montré troublé durant cet échange, Urbain III lui dit :

— Le Ciel se gagne ici-bas, et c'est ici-bas qu'il nous faut agir. D'ailleurs, n'oubliez pas que des rois ont perdu la Vraie Croix. Nous sommes innocents de ce crime. Depuis le début, nous n'avons cessé de dire que nous n'aimions pas la voir exposée ainsi au risque des armes. Pourtant, les rois n'ont cessé de l'utiliser pour leur propre bénéfice, sans tenir compte des périls encourus. Il n'y a pas si longtemps, peu avant la Noël de l'an de grâce 1182, Baudouin IV lui-même s'en est allé saccager la région de Damas, emportant la Vraie Croix avec lui. Est-ce à cela qu'elle était destinée ?

— L'archevêque de Tyr, Guillaume, mon maître, se trouvait en compagnie du roi, répondit Josias. Il portait la Vraie Croix, escorté de quelques-uns des meilleurs chevaliers du Temple et de l'Hôpital.

— Vous savez, Josias, à quel point nous aimions Guillaume. Mais, dans cette affaire, il a porté la Sainte Croix pour un roi, et non pour Dieu. La croix n'a rien à faire sur un champ de bataille. Sa place est dans une église. D'ailleurs, aucun roi ne devrait gouverner en Palestine. Comme l'a si bien écrit notre vénéré prédécesseur Alexandre III dans une bulle adressée en 1181 à toute la chrétienté à propos du petit roi lépreux : « Il n'y a pas de roi qui puisse gouverner cette terre. Baudouin, par exemple, qui tient les rênes du gouvernement, se trouve gravement flagellé par le juste châtiment de Dieu, au point qu'il a peine à supporter les continuels tourments de son propre corps. » Dieu lui-même n'a cessé de nous avertir. La lèpre de Baudouin était un signe. La perte du comté d'Édesse en était un premier. La prise de la Vraie Croix sera sans doute le dernier.

Josias ne fit aucun commentaire, mais cessa de regarder l'évêque de Préneste, auquel il ne supportait plus de s'adresser. La lèpre qui avait affecté le petit roi Baudouin IV tout le long de son règne n'avait jamais été comprise en Occident. Alors qu'en Orient c'était une simple maladie, que Guillaume avait cherché à guérir, au Vatican elle avait été considérée comme une manifestation de la volonté divine : la preuve que le règne de Baudouin n'était pas apprécié de Dieu, la preuve qu'aucune autre juridiction que celle de l'Église ne serait jamais approuvée par le Ciel à Jérusalem.

Baudouin IV avait pourtant été le meilleur de tous les rois de Jérusalem. Sa maladie ne l'avait pas empêché d'accomplir des miracles, comme de remporter la bataille de Montgisard, que tous donnaient pour perdue d'avance. Baudouin IV, dont le tempérament doux et sage était dû à l'éducation inculquée par Guillaume de Tyr, était en quelque sorte le pendant civil de Josias tant leurs caractères étaient proches. Josias réfléchit un instant. Guillaume était mort en des circonstances étranges. D'aucuns disaient qu'il avait été empoisonné par Héraclius, parce qu'il avait voulu aller à Rome contester l'élection de ce dernier à la charge de patriarche de Jérusalem. Josias croisa malencontreusement le regard du pape, qui, s'apercevant de son trouble, l'invita à s'exprimer.

— Guillaume a aimé Baudouin, c'est vrai, convint Josias en s'adressant directement au pape. Mais à Hattin, nous avons vu le roi de Jérusalem combattre Saladin, alors que son patriarche, Héraclius, lui, était absent de la bataille. Il s'était fait remplacer par ses deux fils, dont l'un est évêque de Lydda, et l'autre celui d'Acre. Ce sont eux qui portaient la Vraie Croix. Vous constaterez que si l'Église est allée au front, ce n'est jamais en y envoyant ses plus hauts représentants…

Des filets de sueur coulaient sur le visage et dans le dos de Josias. Il venait de critiquer de façon à peine déguisée le comportement des papes depuis le concile de Clermont, où Urbain II avait prêché la libération du tombeau du Christ. Des voix s'élevaient depuis, peu nombreuses et fort timides il est vrai, pour reprocher aux papes d'avoir beaucoup incité les autres à partir mais de n'avoir jamais conduit eux-mêmes les croisés à Jérusalem.

Tous regardaient Josias : Urbain III avec tristesse, l'évêque de Préneste avec haine, et Di Morra avec attention.

— Vous êtes jeune, poursuivit le pape. La France et l'Angleterre vous feront le plus grand bien. Ne dit-on pas que les voyages forment la jeunesse ? Vous qui quittez tout juste les jupes de votre mère en avez grand besoin. Nous n'ignorons pas que certains représentants de l'Église étaient présents sur les champs de bataille quand d'autres, parmi les plus grands, ne s'y trouvaient pas. C'est qu'ils étaient appelés à d'autres tâches, non moins importantes. Mais ne sont-ils pas, eux, les soldats du Christ, nos dignes représentants ? Quand leurs étendards ont tourné à déconfiture, à Hattin, ces hommes, qu'ont-ils fait ?

— Ils se sont rendus, répondit Josias amèrement.

— Ils sont morts pour leur foi. Ce faisant, ils rejoignaient le Christ, dont ils venaient de fournir la plus parfaite imitation. Rien n'est plus beau que de mourir ainsi, soupira le Pape.

Il y eut un long silence embarrassé, puis Josias s'agenouilla et prit la main du pape :

— Très Saint-Père, souffla-t-il en baissant la tête, je vous prie de bien vouloir pardonner mon jeune âge et ma méconnaissance des mœurs de votre pays. J'ai dû quitter ma patrie, où la guerre fait rage. Ma peine est grande. Elle s'ajoute à

celle que nous partageons tous de la perte de la Sainte Croix, et cette douleur a débordé de mon cœur.

— Nous comprenons, dit le pape en tapotant la tête de Josias, et nous vous pardonnons. Relevez-vous.

Josias se releva, mais garda les yeux baissés.

— Nous n'ignorons pas ce que vous endurez, mais cela va passer. Le temps fera son œuvre, et, s'il plaît à Dieu, nous retrouverons la Sainte Croix et vous votre patrie. Mais aujourd'hui de grands sacrifices s'imposent à tous. Quand on se bat contre le diable, il faut avoir Dieu avec soi. Nous savons les reproches qu'on nous fait, à nous, ainsi qu'au Temple et à l'Hôpital ; Guillaume de Tyr lui-même est venu demander à Alexandre III d'abroger quelques-uns des nombreux privilèges que notre vénéré prédécesseur Innocent II leur avait accordés par sa bulle *Omne Datum Optimum*. Guillaume n'avait peut-être pas tort, mais ces ordres sont utiles. Ils sont le bras armé de Dieu en Palestine. Ils sont la fureur divine et la voix de Rome. Cela dit, de même que nous accordons aujourd'hui aux rois une chance de se racheter, nous demandons au Temple et à l'Hôpital de prouver que leurs récents échecs à Hattin, Séphorie et Casai Robert, n'étaient qu'un accident, et que leurs privilèges demeurent mérités…

Le pape s'interrompit, et fit comprendre à l'évêque de Préneste qu'il souhaitait boire. L'évêque versa dans l'un des verres à pied torsadé un peu de vin vermeil, et l'approcha des lèvres du pape, qui en but à petites gorgées. Quand il eut terminé, il reprit :

— Saint Bernard a dit : « Le chevalier du Christ tue en conscience et meurt tranquille. » Tuer pour le Christ n'a rien de criminel. Et dans les circonstances présentes, mieux vaut massacrer les païens, les infidèles, que de prendre le risque de se laisser opprimer par eux… *Bellum Domini,* c'est la guerre du Seigneur, une guerre sainte. Et pour la mener il faut des bataillons de guerriers saints. Ces guerriers saints, ce sont les chevaliers du Temple et de l'Hôpital.

— Leur pouvoir, cependant, dit Josias, est au-dessus de celui des hommes et des rois.

— Il n'est rien comparé au nôtre.

— Ils sont de plus en plus puissants. »

— Mais toujours à nos ordres.

— Jusqu'à quand ?

Le pape leva la main. Josias s'engageait sur une voie hasardeuse pour quelqu'un de son âge, et de son rang.

— Nous espérons que votre impertinence, votre jeunesse et votre fougue réussiront là où la sagesse et l'expérience de Guillaume ont échoué. Allez maintenant !

— Je remercie Votre Sainteté de m'avoir accordé audience, murmura Josias.

Il s'apprêtait à se retirer, lorsque l'évêque de Préneste éleva la voix :

— Ce capitaine, Tommaso Chefalitione, que fait-il ?

— Il est au port, avec ma mère.

— Et qu'attend-il pour repartir ?

— Sa cargaison, très certainement.

— Faites-lui savoir qu'il l'a trouvée, et qu'elle vaut mieux qu'un chargement d'armes.

— Puisse vous demander… ?

— La voici.

Josias vit alors sortir des ténèbres de la chambre un homme d'une trentaine d'années, à la carrure impressionnante, aux cheveux noirs, à la peau brune comme la sienne, vêtu à la mode orientale. Cependant, son visage, aussi fin que celui d'une fouine, trahissait des origines perses. Il tenait entre ses mains une arbalète d'un genre un peu particulier. Outre ses deux plateaux, supportant chacun un carreau métallique, elle était en acier. Il portait à la ceinture deux sabres, l'un court, l'autre plus long, qui luisaient faiblement.

Les yeux de l'homme, d'un bleu profond, se fixèrent sur Josias, qui soutint son regard.

— Cet homme est notre messager pour l'Orient, expliqua l'évêque de Préneste. Il intervient dans les affaires les plus délicates. Nous tenions à ce que vous le rencontriez. Nous l'avons chargé de porter une lettre bullée *cum filo canapis* aux ordres du Temple et de l'Hôpital. Il s'agit d'une mission de la plus haute importance pour la Chambre secrète. Peut-être serez-vous amenés à travailler ensemble…

— Qui êtes-vous ? demanda Josias à l'Oriental.

— Pour vous, répondit celui-ci, je n'ai pas de nom.

— Il s'appelle Wash el-Rafid, dit l'évêque de Préneste. C'est un Perse. Je l'ai recruté moi-même, lors d'un voyage en Palestine. Il arrive du djebel Ansariya. Vous connaissez ?

— Oui, dit Josias.

Comment, en effet, ne pas connaître cette chaîne de montagnes de sinistre réputation ? Elle grouillait de repaires d'une des branches les plus honnies de la secte ismaïlienne des Batinis : les Assassins. C'est alors que Josias se rappela que les petites galettes de froment, posées sur la console du pape, étaient envoyées par les Assassins à leurs futures victimes pour les prévenir qu'elles étaient entre leurs mains…

Détail curieux, Wash el-Rafid portait sur la poitrine un symbole, celui-là même que Sa Sainteté Eugène III avait accordé en 1147 aux Templiers, lors de la première réunion du chapitre général de leur maison, « afin que ce signe triomphal leur soit un bouclier pour qu'ils ne fuient devant aucun infidèle » : une croix vermeille, qui le signalait comme Templier.

Au moment même où le regard de Josias s'y arrêtait, Wash el-Rafid se l'arracha d'un geste rageur et déclara d'une voix tremblante de douleur :

— Je ne suis plus digne de la porter. Tant que la Sainte Croix ne sera pas retrouvée, mon vêtement demeurera aussi vierge que celui des premiers Templiers.

Puis il ouvrit le poing, et la croix vermeille tomba à ses pieds, dans l'obscurité.

10.

> « Les habitants de la terre se divisent en deux, ceux qui ont un cerveau, mais pas de religion, et ceux qui ont une religion, mais pas de cerveau. »
>
> (Aboul-Ala al-Maari.)

La carriole remontait la rue en bringuebalant, pareille à une barque agitée par les flots. Circulant dans une mer de tentes aux teintes bariolées, d'étals de marchandises autour desquels se pressait une foule compacte, elle évoquait ces frêles esquifs qu'un courant défavorable entraîne vers le large quand ils voudraient rentrer au port. Parfois, elle ralentissait comme au creux d'une vague, tanguait de tous côtés, s'effondrait sur elle-même, se perdait dans cette marée humaine, disparaissait quand des cavaliers la frôlaient, puis réapparaissait pour aller de l'avant. On aurait pu croire qu'une main invisible la tirait vers son but, inexorablement.

Son propriétaire était un nain à la démarche claudicante, un Juif exerçant la très lucrative et non moins périlleuse profession de marchand de reliques. Bien sûr, il ne se donnait pas comme tel à qui venait le voir. Du moins pas immédiatement. Très vite, pourtant, le masque du vendeur de souvenirs tombait pour révéler le visage du trafiquant. À vrai dire, les deux se ressemblaient. La seule chose qui changeait, c'étaient les prix. Telle flasque pleine d'eau mélangée a de la poussière de craie valait dix dinars, ou cent besants d'or quand il était dit, sous le sceau du secret, qu'il s'agissait en fait d'un reste de lait de la Vierge, recueilli on ne sait comment. Le client, le plus souvent un pèlerin sur le chemin du retour, se mettait à compter les étoiles, les yeux écarquillés. « Le paradis à portée de main », pensait-il un sourire aux lèvres, en caressant la flasque. S'il discutait un peu, il pouvait l'avoir pour trois cents dinars. Rares étaient ceux qui le faisaient. Douter de l'origine des reliques

était sacrilège pour la plupart d'entre eux. Saint Bernard de Clairvaux en avait, dit-on, avalé tout un flacon. Le liquide n'était pas censé être consommé, personne ne garantissant la bonne conservation d'un lait plus de mille ans. Fort heureusement pour la chrétienté, saint Bernard, grâce à sa forte constitution, en avait été quitte pour une bonne colique, et quelques jours de prière dans la fosse d'aisances de Clairvaux.

Le commerce des reliques rapportait beaucoup mais sa pratique n'était pas sans danger. En effet, ceux qui se livraient au commerce des morceaux de corps ou des lambeaux de vêtements ayant appartenu à un mort, ne faisaient rien d'autre qu'entamer le monopole des religions en matière de salut. En quelque sorte, ceux qu'ils volaient, ce n'était pas leurs clients, c'était l'Église elle-même, c'était Dieu.

Aussi ce crime était-il sévèrement puni. Mais de diverses façons. Car si aux gardes qui se montraient un peu trop tatillons on pouvait donner un doigt de saint Mamas ou quelques poils de la barbe du Prophète pour qu'ils ferment les yeux, il n'en allait pas de même avec les ordres militaires.

Chaque fois que des Templiers ou des Hospitaliers démasquaient un de ces trafiquants – soit qu'ils l'eussent rencontré aux abords d'une tombe, soit qu'ils se fussent fait passer pour un client –, sa boutique était incendiée, ses biens saisis et sa famille jetée en prison. Le trafiquant, lui, était généralement torturé pendant de longs jours – afin de savoir s'il n'avait pas dérobé quelque véritable relique – avant d'être pendu, ou crucifié s'il était juif.

Des plaisantins dotés d'un humour douteux prétendaient que tout ce dont le trafic de reliques avait besoin pour fonctionner était de bons vendeurs et de riches clients. La marchandise, elle, ne manquait jamais. En fait, la rumeur voulait que ce marché fût « autoalimenté » : les vendeurs arrêtés fournissant, à leur corps défendant, de quoi ravitailler leurs confrères.

Les cimetières étant étrangement laissés sans surveillance les nuits suivant la capture d'un trafiquant, il suffisait à ses collègues de s'y rendre pour réachalander leurs éventaires. Un simple cadavre pouvait fournir à cinq ou six trafiquants

suffisamment de marchandise pour un an, deux si le mort était assez grand. Il existait tout un art pour débiter un corps afin de vendre plutôt qu'un bras une main, plutôt qu'une main un doigt, voire une phalange ou le bout d'un ongle. Bien sûr, on proposait d'autres reliques que des bribes de cadavre ; par exemple des vêtements ou tout objet touché par un saint (s'il ne l'avait qu'entr'aperçu, on accordait un rabais). Cela dit, les pèlerins se montraient surtout friands d'ossements.

Le principal danger qui menaçait ces commerçants de l'extrême, sortes de préfaciers du paradis, était la dénonciation. Car, s'ils se disaient ravis de pouvoir se fournir en marchandises auprès de leurs défunts collègues, et en revendiquaient le privilège, tous redoutaient le jour où ce serait à eux d'approvisionner leurs concurrents.

Ces hommes étaient donc souvent des solitaires, qui ne se fréquentaient jamais les uns les autres et ne se croisaient que dans les cimetières, à la tombée de la nuit. Il n'était pas rare que les plus pauvres, les plus malintentionnés, ou ceux qui n'avaient plus d'articles en magasin, dénonçassent leurs confrères.

C'est d'ailleurs ce qui venait d'arriver à notre marchand, et ce pour une raison très particulière : il avait eu la chance (ou plutôt la déveine) de mettre la main, sur une véritable relique. Cela avait provoqué la jalousie et le ressentiment de toute la profession, ainsi que la colère de l'Église. Averti de la venue imminente des Templiers, Massada avait quitté précipitamment sa petite boutique de Nazareth et s'était éclipsé avec femme et bagages.

Massada tenait son nom d'une forteresse bâtie jadis par Hérode le Grand, où s'étaient réfugiés les zélotes après la prise de Jérusalem et l'incendie du Temple par les Romains. Son père l'avait baptisé ainsi parce que Massada, dont le nanisme s'était vu dès la naissance, était pour lui « comme le peuple juif » : un nain par rapport aux autres, mais d'un courage et d'une force sans égal. En vérité, Massada aurait dû plutôt être surnommé « Massada le Petit », car il était comme Bilis, le roi des Antipodes : peureux, lâche, veule, préférant compter ses deniers plutôt que les coups, et se rangeant toujours à l'avis du plus fort.

Il avait sur sa profession une opinion bien arrêtée. Il se disait « ami des arts » et « souscripteur des religions ». Il tenait d'ailleurs ce discours à tous les acheteurs qui venaient dans sa petite boutique de Nazareth, et se plaignait régulièrement de ce qu'il n'y ait pas plus de cultes sur terre. « J'adore les dieux, je me sens proche de toutes les religions, l'ami de tous les apôtres », répétait-il à l'envi. « Quand un prêtre vous bénit, que vous reste-t-il ensuite ? Rien. Quand vous m'achetez une relique, vous acquérez – mieux qu'un objet – ce qui fera l'admiration de tous vos vrais amis et excitera la jalousie des autres : un sauf-conduit pour le paradis, une patente de l'accès privilégié qui vous y est réservé. » (Ce discours était d'ailleurs en parfait accord avec la tradition, qui voulait que saint Pierre fût le saint patron des marchands de reliques.)

Né pauvre en 1135, Massada avait acquis une jolie fortune grâce au juteux commerce des reliques – vendues à des clients chaque année plus nombreux depuis que Nazareth avait été prise, en 1099, par les Francs. Un contrat le liait à l'évêché de la ville, auquel il s'était engagé à fournir à chaque Pâque – pour la nouvelle année – la crème de ses « reliques ».

On le voyait souvent rôder dans le désert, en compagnie d'un apprenti, jamais le même, à la recherche de cités antiques ou de lieux autrefois fréquentés par des personnages du Coran et de la Bible – « Ancien, nouveau, apocryphes, tous les Testaments m'intéressent… », précisait Massada. De Bethléem, il rapportait des restes de langes et des jouets de Jésus enfant (poupées de chiffons, chevaux de bois), ainsi que de petites boîtes contenant de la myrrhe ou de l'encens (cadeaux des Rois mages) ; de Jérusalem, des deniers de Judas par demi-douzaines, des branches d'olivier, de nombreux fragments de la Vraie Croix, les derniers souffles du Christ (dans des fioles étanches, bouchées à la cire), ainsi que les bandelettes et les aromates avec lesquelles Joseph d'Arimathie l'avait mis dans la tombe. Il prétendait d'ailleurs entretenir avec ce dernier une relation d'un type étrange, puisqu'il se vantait d'avoir été l'ami de l'un de ses lointains descendants. « Arimathie est l'inventeur de la profession », clamait Massada. Ce qui avait le don de mettre l'évêque de Nazareth en colère.

On venait de loin pour le voir. Il était inconcevable pour les grands d'Occident de revenir d'Orient sans une relique de chez *Massada*. Le comte de Flandre, Philippe d'Alsace, et en leur temps Louis VII – qui y laissa des sommes indécentes pour combler sa jeune épouse, Aliénor d'Aquitaine – et Conrad III s'étaient fournis chez lui. Et tous de recommander leur « bon ami » Massada.

Comme ses reliques étaient fausses, les Templiers et les Hospitaliers avaient reçu la consigne de le laisser en paix. En outre, Massada promettait de remettre immédiatement – moyennant compensation – toute relique susceptible d'être vraie à l'évêché de Nazareth. Car, si l'Église condamnait de la façon la plus ferme ceux qui se livraient à la simonie, elle fermait les yeux sur les diverses activités de celui qui était son « fournisseur officiel » : Massada.

En échange, il couvrait d'or et de reliques le patriarche de Jérusalem et ses fils, les évêques d'Acre et de Lydda. De temps à autre, il leur faisait un cadeau. Une année, cependant, Massada commit un impair : il offrit onze doigts de saint Jean-Baptiste. Mais Héraclius, le patriarche de Jérusalem, prit le parti d'en rire, et l'incident ne se reproduisit plus.

« Gare à vous, l'avertissait cependant Héraclius, si vous en trouvez une vraie et ne nous la confiez pas. » Et de faire le geste de lui trancher la gorge, avant d'ajouter : « Les gueux sont à vous, mais les saints sont à moi. N'oubliez pas… »

Massada tremblait de tous ses membres et promettait : « Non, non, cela n'arrivera jamais. »

Il était pourtant, à son insu, l'heureux propriétaire d'une véritable relique, qu'il n'avait jamais signalée.

Malgré son immense fortune, Massada affectait un mode de vie des plus simples. Il dormait et mangeait dans son magasin, qui présentait toutes les apparences d'une boutique d'apothicaire. Où donc était son or ? Nul n'avait de réponse satisfaisante. On échafaudait à ce sujet toutes sortes d'hypothèses, plus farfelues les unes que les autres, allant de dons faits à des Juifs d'Occident afin de soutenir leur cause, à la construction d'une cité dans le désert – où il allait si souvent.

En fait, ce phénomène avait une explication, ou plutôt en avait deux ; tout comme la bonne fortune de Massada : une vraie, ignorée de tous, et une fausse, connue des plus sages – ou des mieux informés.

À la question de la pauvreté apparente de Massada, la réponse de ceux qui se croyaient les mieux avertis était à la fois logique et simple : s'il vivait dans l'inconfort, c'était à cause de son mariage. Il faut dire que sa femme, prénommée Fémie, achetait tellement de bijoux qu'il paraissait impossible aux plus avisés que son mari n'en fût pas ruiné. Mais, s'il était toujours si cruellement à court d'argent, ce n'était pas à cause de sa femme : c'était à cause d'un secret.

Quant à son or, s'il entrait dans ses caisses (même s'il s'y évanouissait, comme l'eau dans le tonneau des Danaïdes), ce n'était pas grâce à la protection de l'Église – ou plus précisément celle du patriarche de Jérusalem. Non. Si Massada était riche, c'était grâce à son âne. Et cela, il l'ignorait lui-même. Jusqu'à ce jour de la mi-juillet.

Les feux de la défaite de Hattin commençaient à peine à s'éteindre quand Massada s'avisa brusquement de ce que son âne, qu'il avait pourtant depuis fort longtemps, était toujours en vie. Pourquoi s'en inquiétait-il seulement maintenant ?

À vrai dire, il s'en était déjà étonné, mais sans y accorder trop d'importance. « Cet âne est vieux, se disait-il. Il va bientôt mourir. »

Mais l'âne ne mourait pas.

Il le nourrissait d'avoine et de seigle, lui parlait parfois à l'oreille, le brossait chaque matin et lui offrait de nouveaux fers une fois l'an : c'était donc un âne comme les autres, qui travaillait comme les autres, mais qui était toujours en vie malgré son âge vénérable.

D'ailleurs, quel âge avait-il ? Difficile à dire. Il avait toujours été vieux. Il était pelé, des plaques de peau rougie par la maladie couvraient en partie son corps, ses genoux étaient cagneux et ses pattes aussi tordues que le bâton dont son maître s'aidait pour marcher. Cependant, il avançait toujours. À l'endroit du licol, une sorte de renfoncement s'était créé à force de tirer la

carriole, et sa tête était généralement baissée. L'âne ne se plaignait jamais.

Massada le tenait de son père, qui le tenait lui-même d'un vieillard secouru jadis, non loin de Jérusalem. C'était en l'an de grâce 1101, et ce vieillard, un petit homme noiraud à la mine peu fière, était tombé dans une embuscade tendue par des coquins. Ils le rouaient de coups lorsque le père de Massada, qui s'appelait Abraham, les aperçut. Comme il avait un gourdin, il défendit le petit homme contre les trois brigands. Ceux-ci furent bientôt mis en déroute et détalèrent, pour le plus grand bonheur d'Abraham – qui préférait les voir s'enfuir plutôt que se voir mort.

Le vieillard qu'il avait sauvé, loin de se réjouir, était en larmes.

— Pourquoi pleurez-vous ? demanda Abraham.

— En vérité, dit le vieil homme, parce que j'ai péché, et que c'est la seconde fois. J'avais déjà tenté de m'enfuir il y a trois ans, en compagnie de Guillaume le Charpentier, comte de Melun. Tancrède nous avait rattrapés, et j'avais été pardonné. Aujourd'hui, Jérusalem étant prise et ce bon Godefroi étant mort, j'ai voulu rentrer chez moi. Apparemment, Dieu ne le veut pas…

Le père de Massada ne savait que répondre. Il regardait cet homme et son âne, et ne comprenait pas à qui il avait affaire.

— Cela vous attriste ? demanda-t-il.

— Cela me peine, oui. J'aimerais tant revoir Amiens. Je ne veux pas mourir ici.

— Vous venez donc d'Amiens ?

— Oui, répondit le vieillard.

— Mais qui êtes-vous ?

— Je me prénomme Pierre, mais tous m'appellent l'Ermite.

— Pierre l'Ermite ! s'exclama Abraham comme frappé par la foudre. Et vous voulez rentrer chez vous alors qu'ici vous êtes un saint et que tous vous vénèrent !

Pierre hocha la tête.

— La vérité, soupira-t-il, c'est que je n'ai jamais voulu venir ici.

— Mais, alors ?

— C'est à cause de cet âne, concéda-t-il en désignant l'animal.

Il ramassa un caillou et le lui jeta. La pierre atteignit la bête au flanc, mais elle ne broncha pas et continua de paître comme si de rien n'était.

— Si je comprends bien, c'est la faute d'un âne si vous avez pris la croix ?

— J'ai pris la croix parce que j'aimais mon âne, et qu'il a été le premier à répondre au prêche d'Urbain II lorsque Sa Sainteté nous enjoignit de la prendre. Lorsqu'il se mit en route pour l'Orient, je fus saisi par la peur et le suivis. Une première fois, déjà, j'avais voulu faire le pèlerinage jusqu'à Jérusalem, mais la fatigue, la faim, le froid – la faim surtout – m'avaient fait rentrer chez moi. Ce fut d'ailleurs sur le chemin du retour que je trouvai cet âne, qui ne m'a plus quitté depuis. Il va où il veut. Il fait ce qu'il veut. C'est un âne, mais il est plus intelligent que moi. Et plus vieux, j'en ai peur.

Pierre et le père de Massada considérèrent gravement l'animal, qui s'était éloigné de quelques pas.

— Que voulez-vous faire ? demanda Abraham.

— Repartir seul, puisqu'il désire rester ici. Je suis sûr que c'est lui qui a mis ces bandits sur ma route. Peut-être même vous y a-t-il mis vous aussi, afin que nous nous croisions et que je vous le donne.

L'âne avait dressé la tête et regardait Abraham.

— Prenez-le, dit Pierre. Il est à vous.

— Mais…

— Vous m'avez sauvé la vie. Prenez-le comme récompense, il vous portera chance.

Abraham ne savait que faire. Mais l'âne, lui, semblait avoir choisi son maître. Il vint auprès d'Abraham, et se tint tranquillement à ses côtés, le poussant gentiment de la tête.

— Caressez-le entre les oreilles, il adore ça, conseilla Pierre l'Ermite.

Abraham, tout en passant la main entre les longues oreilles pelées de l'âne, demanda :

— Comment s'appelle-t-il ?

— Carabas.

Et c'est ainsi que l'âne de Pierre l'Ermite entra dans la famille d'Abraham.

À la mort de son père, Massada hérita de ses biens, et donc de Carabas. Celui-ci était déjà vieux, c'était en 1144, l'année de la chute d'Édesse. Massada n'avait jamais cru à l'histoire de son père. Mais en 1187, alors que la chrétienté venait de connaître sa plus grande défaite et que Jérusalem était menacée, Massada portait sur son âne un regard légèrement différent.

Il devait avoir à peu près cent ans. « Au moins cent ans, pensa Massada, puisqu'il était déjà vieux quand mon père l'a trouvé. »

Bref, c'était un âge qu'aucun âne n'avait jamais atteint.

Et, si l'âne avait presque cent ans, pourquoi ne serait-il pas l'âne du plus grand des prédicateurs de ces dernières années, Pierre l'Ermite – celui qui disait si souvent que la fin du monde était proche, l'Apocalypse imminente ?

Cet âne avait une valeur incommensurable.

Massada détenait donc une véritable relique. Il commit l'imprudence de s'en ouvrir à sa femme, ce qui causa leur perte. Fémie ne put s'empêcher de s'en vanter auprès de l'épouse d'un concurrent. Cette dernière le répéta à son mari, et celui-ci se rendit au château de La Fève, où stationnait une importante troupe de Templiers. Heureusement, Fémie fut avertie par la sœur d'un homme dont le cousin était turcopole au château de La Fève que la garnison était au courant – ce qui permit à Massada de fuir avant l'arrivée des soldats.

Avoir caché à l'évêché de Nazareth qu'il possédait une relique aussi vénérable lui vaudrait la mort, à coup sûr.

À Jérusalem, Héraclius serait furieux.

Massada, qui dans sa fuite précipitée avait abandonné son apprenti et perdu tous ses biens, voulait aller à Damas afin d'acheter un assistant à vil prix. La bataille de Hattin avait eu pour conséquence la mise sur le marché de près de trente mille esclaves, provoquant un effondrement des cours. On pouvait s'offrir un adulte en bonne santé pour une paire de sandales, un jeune homme pour une lance, un couple et son enfant pour une chèvre. Massada voulait justement s'offrir un adolescent tout juste sorti de l'enfance, afin de remplacer son ancien apprenti.

Or, par un curieux hasard, et comme au fait des intentions de son maître, Carabas se dirigea de lui-même vers Damas.

Ils voyagèrent pendant un peu plus d'une journée sur une route bordée de lauriers-roses qui serpentait entre des collines. Le soleil chauffait l'herbe jaunie ; des crevasses fendillaient la terre. De temps à autre, de fins jets de vapeur s'en échappaient et montaient vers le ciel en sifflant. On n'entendait que des bourdonnements de mouches et le chant des cigales ; çà et là, des cadavres finissaient de se putréfier. Certains faisaient la grimace ; d'autres n'avaient même plus de quoi sourire.

Silencieux, Massada et Fémie gardaient les yeux fixés sur la route, qui ondulait devant eux. Ils se sentaient immobiles, comme si c'était le paysage qui se mouvait et non la carriole, tant son allure était tranquille et lent le pas de l'âne.

Vers midi, un jappement les surprit. Une petite chienne se tenait au milieu du chemin.

À côté d'elle, des Sarrasins étaient étendus. Morts depuis quelque temps. Une carcasse de chamelle pourrissait sur le bas-côté, non loin du corps fendu en deux d'un jeune Mahométan. Remarquant une jolie clochette de bronze, à moitié enfouie dans le sable, Massada sauta à terre pour la ramasser, et Carabas s'arrêta. C'est alors que la chienne poussa un nouvel aboiement.

Comme il s'approchait d'elle pour la caresser, Massada avisa un pan de tissu noir dans la poussière. S'assurant que sa femme ne regardait pas dans sa direction, il le prit délicatement, et le palpa entre ses doigts. C'était un foulard de soie d'une qualité extraordinaire. Il se rappelait en avoir vu un au cou d'une très belle jeune femme, quelques semaines auparavant, à Nazareth. Qu'était devenue sa propriétaire ?

Soudain, Carabas tapa du sabot. Massada enfouit le foulard dans son aumônière, écouta, regarda de tous côtés, mais n'entendit ni ne vit rien. Puis l'âne s'ébroua, remua la tête de gauche et de droite – comme pressé de repartir ; Fémie était avachie sur son siège, lasse de ne pas être obéie de Carabas. Mais quelque chose la titillait.

— On ne peut pas la laisser là, dit-elle en montrant la chienne.

— C'est bon, je la prends…, lâcha Massada, exaspéré.

Massada prit l'animal dans ses bras et le déposa à l'arrière, sous la bâche qui servait à les protéger du soleil. Puis il récupéra les rênes, lâcha un « Huhau ! » qui tenait plus de l'apostrophe que de l'ordre, et la carriole eut un petit cahot : ils étaient repartis. Massada ne s'était même pas rendu compte qu'il avait oublié de prendre ce pour quoi il était descendu : la cloche de bronze.

Deux heures plus tard, ils laissèrent derrière eux les sommets de l'Hermon, où Saladin avait l'habitude d'envoyer ses soldats ramasser de la neige, et atteignirent les contreforts de l'Anti-Liban où se trouvait Damas.

La ville est une anomalie dans le désert. Ceinte d'une triple muraille de pierres blanches, où s'espacent par d'égales distances de hautes tours carrées surmontées d'étendards, elle ressemble à un morceau de ciel tombé sur le sable, à un paradis sur terre. À ses pieds, vergers et jardins forment une couronne de verdure, d'où dépasse par endroits la tête indolente d'un palmier dattier se balançant au gré du vent. Ils rappellent aux voyageurs l'origine de la ville, qui doit sa fortune – et son existence – à une oasis, la Ghutah.

La Ghutah, dit-on, inspira jadis à Dieu les ailes de Gabriel. À l'instar de la ville, elle est maillée de rivières dont les flots alimentent en eau douce roseraies et citernes. Ces rivières sont les veines de Damas, au pouls desquelles bat son cœur – car si Rome et Jérusalem ont sept collines, Damas a sept fleuves. Ils sont les sept enfants d'un même père, le Barada, qui prend sa source à l'orient, dans le pays sauvage de Zabadâni. Ces bras naviguent de concert un certain temps, puis se divisent à l'approche de la ville.

Plus de cent dix mille jardins de roses ont pu fleurir ainsi, nourrissant l'atmosphère de riches senteurs. C'est au sein de ces roseraies que, d'entrepôts cylindriques bâtis au-dessus de profondes fosses, s'exhalent les odeurs qui font de Damas Damas. Elles marquent tout de leurs effluves, teignant jusqu'aux magnifiques murs blancs, qu'on dirait à chaque heure du jour revêtus des splendeurs de l'aurore.

Pourtant, après avoir trop bu, de vieux sages prétentieux à la longue barbe jaunie par la pipe lèvent pompeusement le doigt, avertissant : « Ces odeurs ne sont pas celles que vous croyez… Ce sont celles de l'enfer. » Puis ils racontent qu'en 116 (après l'Hégire), en pleine place du marché, des monstres invisibles dévorèrent le fol Abd al-Azrad – l'auteur du sinistre et redouté *Kitab al-Azif ;* scène épouvantable, dont le souvenir imprègne encore la mémoire de rares Damascènes – les autres préférant commercer.

Quotidiennement, des marchands poussent avec une badine leurs ânes, petits chevaux ou dromadaires vers la ville. Les caravanes lourdement chargées naviguent mollement sur des chemins poussiéreux, leurs guides se fiant à leur nez pour trouver As-Sagïr, la porte principale. À sa périphérie se presse une indescriptible cohue, attendant d'être fouillée par quelques gardes nonchalants. Pour passer le temps, on devise avec son voisin, on parle mariages ou affaires, ou l'on s'absorbe dans la contemplation des nombreux minarets qui dominent les murailles comme autant de phares. Tout cela sous un soleil aux rayons démultipliés par l'immense coupole de la mosquée des Omeyades, construite en 706 par le calife al-Walid au début de son règne. Elle s'élève au-dessus de la ville tel un arc-en-ciel d'or. En vérité, la ville mérite on ne peut mieux son surnom de « grande silencieuse et blanche ».

Damas avait pourtant connu bien des heures sombres.

Après avoir été pendant de longues années l'objet de luttes entre Francs et Sarrasins, ceux-ci finirent par l'emporter en 1154 quand Nur al-Din s'assit sur son trône – avant d'y être remplacé par Saladin en 1174.

Louis VII en son temps avait essayé de s'en emparer, pour le compte des Francs, sur les conseils de sa femme Aliénor (elle-même conseillée par Chirkouh, l'oncle de Saladin). Mais il avait fini par renoncer, car, si la ville tenait bon, sa femme, elle, avait succombé aux assauts énamourés de Chirkouh.

Après la perte d'Édesse, l'échec de cette expédition s'était ajouté à la longue liste des déboires des Francs en Terre sainte et avait transformé Damas en un ennemi implacable de

l'Occident. Néanmoins, la ville se targuait d'abriter l'une des plus anciennes communautés chrétiennes d'Orient, et possédait une des toutes premières églises : Sainte-Marie. Pour autant, les mosquées l'emportaient largement sur les églises. On voyait bien plus de minarets que de clochers pointer leur doigt vers le ciel, et, à l'heure de la prière, les appels des muezzins couvraient le chant des cloches. Mais les chrétiens, comme les Juifs, y vivaient côte à côte avec les Mahométans.

D'un point de vue stratégique, Damas était très importante car elle scellait l'union entre les deux royaumes d'Égypte et de Syrie. Plus au nord, elle gênait les mouvements de Constantinople – même si, depuis le règne d'Isaac Ange, le vieil Empire byzantin se montrait favorable à Saladin.

Enfin, Damas était depuis quelques années la cible d'attaques et d'infiltrations menées par des Batinis. Ils descendaient de leurs forteresses du djebel Ansariya, et s'en venaient semer le trouble dans la ville, ou, plus discrètement, s'y établir. C'est ainsi qu'ils avaient réussi à tisser un efficace réseau d'informateurs, qui renseignait leur maître, Rachideddin Sinan, sur les mouvements de Saladin – et sur ses intentions.

Massada et Fémie se laissèrent guider par Carabas. Ils passèrent la porte d'As-Sagïr et se firent conduire vers la partie haute de la ville, où se trouvait le marché aux esclaves. Posés plus qu'assis sur leur siège, ils ne manifestaient aucune émotion – bien que Massada en ressentît de toutes sortes, parfois contradictoires. À la colère se superposait la joie de se sentir enfin libre, enfin dans le Vrai. Comme si en acceptant Carabas pour guide il avait trouvé sa voie.

Certes, la route était lente, encombrée, et il devrait la faire avec sa femme. Certes, les Templiers étaient à ses trousses, et il avait dû abandonner toute sa marchandise et son dernier esclave. Mais au bout se trouvait, il en était sûr, ce qu'il cherchait depuis toujours : une vie d'aventure.

Fémie était tendue. Le voyage l'avait fatiguée. La petite chienne s'était postée à l'avant, entre elle et son mari, et regardait, ravie, la gueule grande ouverte, passer le décor des rues. Il n'y a pourtant pas lieu de se réjouir, se dit Fémie. Elle

ruminait de sombres pensées, quand la foule s'écarta, libérant le passage vers la ville haute. La carriole eut un soubresaut et se dirigea vers une estrade où s'alignait une série d'hommes et de femmes enchaînés. Des esclaves. Des marchands, fouet à la main, beuglaient pour attirer les chalands et annonçaient des prix défiant toute concurrence. Avisant un des prisonniers, Fémie se tourna vers son mari :

— Regarde ! Mais regarde ! s'écria-t-elle.

Massada ne disait rien, se contentant de sourire niaisement. Alors Fémie tendit le bras pour le secouer, et s'aperçut qu'il s'était assoupi.

— Réveille-toi ! lança-t-elle. On est arrivés !

Massada ouvrit les yeux, et vit, non loin de Carabas, un homme enchaîné. En dépit d'un bandeau à l'œil droit et de nombreuses blessures, il le reconnut aussitôt : c'était Morgennes.

11.

« Un esclave croyant vaut mieux qu'un homme libre et polythéiste, même si celui-ci vous plaît. »
(Le Coran, II, 221.)

La première intention de Massada fut de faire demi-tour. Morgennes ne semblait pas l'avoir vu, aussi Massada tira-t-il sur les rênes de Carabas ; en vain : l'animal refusait de bouger. Fémie s'emporta, traitant son mari de tous les noms – insultes qu'il feignit de ne pas entendre, parce qu'il ne savait y répondre.

Sous les regards amusés des badauds, le petit homme descendit de la carriole et se dirigea, clopin-clopant, vers un coin du marché où des forgerons frappaient sur des sabres pour leur donner vie. Les « clang ! clang ! » des lourds marteaux ponctuaient les invectives de Fémie d'autant de points d'exclamation chauffés au rouge, qui enfonçaient chaque fois un peu plus la tête de Massada dans ses épaules. Enfin, quand il se fut suffisamment éloigné, le petit Juif fit mine de s'intéresser à l'échoppe d'un artisan qui fabriquait au tour des manches de dagues.

Pour se convaincre, autant que pour convaincre sa femme de l'intérêt qu'il leur portait, Massada s'enquit auprès d'un apprenti du prix d'une de ces lames, dont la réputation avait depuis longtemps dépassé les frontières de l'Orient.

— Mauvais homme ! lança Fémie à son mari depuis son siège. *Yallah* ! Abandonne ta femme au milieu du marché !

Massada fit la sourde oreille, et commença à marchander pour se donner une contenance.

Soudain, la chienne poussa un jappement. Morgennes tourna la tête :

Elle ! Que faisait-elle ici ? Était-ce la même ? Morgennes regarda du côté de la carriole, et vit la femme assise à l'avant.

Elle était si grosse que des bourrelets de graisse lui tombaient du cou pour pendre sur sa poitrine. On ne savait si sa tête et son menton étaient anormalement bas, ou si ses épaules montaient exagérément haut. On aurait cru voir un éléphant. Elle en avait le gabarit et les barrissements. Ses emportements étaient autant de vociférations qui excitaient l'attention des curieux. Elle aurait fait une vendeuse à la criée idéale, mais, hormis les nombreux colifichets passés à son cou et les bagues à ses doigts, son étal était vide. D'ailleurs, Morgennes se demanda ce qu'elle aurait pu vendre, personne n'achetant de laideur. « Pauvre femme », pensa-t-il.

C'est alors que leurs regards se croisèrent.

Elle venait d'envoyer quelques nouvelles piques à son mari, qui s'était éloigné en direction de colporteurs vantant leurs marchandises : des pyramides de fleurs et d'épices. Massada contemplait des bocaux de plantes carminatives, comme l'anis, le fenouil, la mélisse ou la sauge, dont il se disait qu'elles calmeraient peut-être la diarrhée verbale de sa femme.

Fémie ne quittait pas Morgennes des yeux. Cet homme la fascinait, sans qu'elle sût dire pourquoi. Cependant, en voyant le bandeau qui couvrait son œil droit, elle réprima un frisson à l'idée du trou tapi juste derrière. Morgennes se tenait devant une quarantaine d'autres esclaves, en piteux état. Les plus désespérés, pour ne pas guérir, arrachaient de leurs plaies des pansements ensanglantés, découvrant des blessures purulentes, qui ne cicatrisaient pas. De tous, Morgennes était le plus vigoureux, les autres ayant du mal à rester debout. Beaucoup marmonnaient dans leur barbe des paroles incompréhensibles, comme s'ils avaient perdu la raison.

— Il t'intéresse ? demanda à Fémie un Kurde aux yeux jaunes. J'en ai plusieurs comme ça, ils ne sont pas chers… Mais il faut se dépêcher, ce sont les derniers. Après, les prix vont remonter…

Le marchand, qui ne cessait de sourire et de tortiller ses moustaches, ajouta :

— Je te le cède à dix dinars. C'est un ancien Hospitalier converti à l'Islam. Une prise exceptionnelle.

— Il faut que je réfléchisse, dit Fémie, gênée. Je ne peux rien faire sans mon mari.

— Ton mari ! s'esclaffa le Kurde, mais il est loin ! Une femme dotée de ta force de caractère n'a pas besoin de son mari…

— C'est vrai. Mais il faut quand même que je réfléchisse.

En fait, son choix était déjà fait. Elle achèterait Morgennes. Ce serait sa folie, son dernier bijou. Mais pas à ce prix. Elle voyait une telle abondance d'esclaves autour d'elle qu'elle se disait qu'il devait être possible de l'avoir pour moins cher, même si la plupart étaient fort mal en point. Leurs côtes saillaient de leurs lambeaux de vêtements, des plaques de gale laissaient à nu les pustules de leur tête, et dans leur barbe clairsemée courait une vermine, émanation de la pédiculose qui leur rongeait le bas-ventre. Une toux rauque arrachait à certains un dernier souffle de vie : ils mourraient dans la soirée, ou le lendemain.

— Le mien est mieux ! clama le Kurde qui – en bon commerçant – avait devancé les inquiétudes de sa cliente. Il a été soigné, on s'est occupé de lui ! C'est un esclave très particulier ! Saladin lui-même (que le Très Haut l'ait en Sa sainte garde) l'a converti à l'Islam.

— S'il est si particulier, pourquoi n'a-t-il pas déjà été acheté ?

— C'est qu'il nous fait peur. On dit qu'il parle aux fantômes et qu'il entend et voit des choses qui nous échappent. C'est un ancien moine guerrier, tu peux comprendre ça ? Peut-être même un héros !

— Si vous le trouvez effrayant, alors il ne vaut pas si cher, argumenta Fémie.

— Diable ! Tu es dure en affaires ! Huit dinars !

— Cinq.

— Cinq ! Mais cela ne rembourse même pas les soins qu'il a reçus. On l'a soigné dans le meilleur des maristans de la ville, le bimaristan al-Nûrî, où un kahhâl s'est occupé de son œil. Ibn al-Waqqar lui-même l'a soigné. C'était le médecin de Nur al-Din, probablement le meilleur médecin au monde – après Moïse Maïmonide bien sûr, qui est celui de Saladin (la paix soit sur lui). Malgré les apparences, cet homme est en meilleure forme

que toi et moi. C'est un homme nouveau à présent. Il vivra plus longtemps que ton âne, je te le jure !

Fémie poussa un soupir et porta son regard vers les autres esclaves, la lie des prisonniers faits à Hattin. On les vendait par lot de quatre ou cinq pour le prix d'un seul. On se disait qu'un, peut-être, survivrait. Car ces hommes étaient las de vivre. On les avait aidés à tenir jusqu'à Damas, mais depuis on ne s'en souciait plus. Ils pouvaient mourir, cela ferait autant de bouches en moins à nourrir. De toute façon, on ne leur donnait plus à manger. Les nobles avaient été échangés contre rançon. Les cavaliers, les meilleurs des piétons, les archers, les arbalétriers avaient ensuite été vendus pour un bon prix. Puis les femmes et les enfants. Mais les vieillards, les laides, les infirmes, on ne savait qu'en faire. Les Sarrasins en avaient trop. Ce surcroît de marchandise suppurante leur donnait la nausée. Faute de place, la nuit, on les faisait dormir à même la poussière des rues. Seuls les plus précieux, comme Morgennes, étaient rentrés dans les prisons ou dans les entrepôts. Il avait ainsi passé plusieurs nuits dans la cellule où naguère Eudes de Saint-Amand, alors maître des Templiers, avait croupi après sa capture à la bataille du Marj 'Ayun – des graffitis aux murs en attestaient.

Le Kurde commençait à s'impatienter, quand Massada revint. Il tenait une laisse de cuir passée au cou d'un jeune esclave à peine plus haut qu'une épée. L'adolescent avait pour tout vêtement un maigre pagne, et marchait pieds nus. Malgré le lien qui l'attachait à Massada, son allure était souple, son regard plein de vie. Il avait les lèvres écarlates et le cheveu soyeux. Sa peau avait été huilée, et ses ongles étaient faits. Était-ce l'un de ces esclaves qu'on achète pour se donner du plaisir ? Quelle folie était passée par la tête de Massada ? Lui, en tout cas, avait l'air soulagé. De temps à autre, il jetait de petits coups d'œil en direction du groupe d'esclaves où se tenait Morgennes. Les yeux dans le vague, il se hâtait vers la carriole. Arrivé à quelques pas de sa femme, il désigna l'esclave nouvellement acquis, et lança :

— Fais monter ça. On s'en va.

Fémie descendit, passa entre Morgennes et le marchand d'esclaves, et installa le jeune esclave à l'arrière, avec la chienne.

— Massada !

Fémie pivota sur elle-même, stupéfaite. Carabas ne s'était donc pas arrêté par hasard devant cet esclave. Il connaissait son mari. Massada se figea un instant, comme paralysé, puis s'installa confortablement. Il empoigna les rênes de Carabas, fit claquer sa langue afin de lui intimer l'ordre du départ, mais Carabas ne bougea pas.

— Massada, c'est moi ! s'écria Morgennes. Tu ne me reconnais pas ? Morgennes, de l'Hôpital !

Le marchand d'esclaves se frotta les mains : rien n'était meilleur pour les affaires qu'un esclave essayant de se vendre lui-même à quelqu'un qui le connaissait déjà. Massada se tourna fébrilement vers l'arrière, où le jeune esclave faisait des caresses à la chienne, et lui ordonna rageusement :

— Toi, descends, va tirer l'âne !

Le gamin s'exécuta prestement, et saisit l'âne par le licol. Fémie dit alors à son mari :

— Achète cet homme !

Elle montra Morgennes, qui les fixait du regard. Mais Massada fit celui qui n'entendait ni ne voyait rien.

— Dix dinars ! lança alors le marchand.

— C'était huit tout à l'heure ! s'indigna Fémie.

— Les prix ont monté ! répondit le marchand. Désolé, je vous avais prévenue !

— Vendu ! cria une voix, tandis qu'une bourse atterrissait aux pieds du Kurde.

On se tourna vers celui qui l'avait jetée : un homme d'une vingtaine d'années, la face vérolée, le cheveu rare et l'air mauvais. Il portait une dague à lame courbe sur le devant de la poitrine et avait le bras droit sectionné à la hauteur du coude. Quatre énergumènes à la mine patibulaire le suivaient. Ils avaient dans le dos un petit arc court, et sur le côté, en plus d'un long sabre, une masse hérissée de pointes. Malgré leur crasse et leur visage barbouillé de poussière, Morgennes reconnut les cinq Mahométans contre lesquels il s'était déjà battu à deux reprises. Taqi ad-Din l'avait sauvé la première fois, Cassiopée la seconde. Cette fois-ci, il ne voyait pas qui – hors Massada et sa

femme – pourrait l'empêcher de tomber entre les mains de ces bandits.

— Massada ! cria Fémie en attrapant le marchand d'esclaves par le bras. Prends la cassette, et achète-le !

— Il n'y a pas assez, grogna Massada.

— Et avec quoi tu l'as payé, lui ? demanda-t-elle furieuse, en se jetant sur le jeune esclave pour le prendre par le cou.

Massada resta coi. Les Maraykhât commencèrent à s'impatienter, et Fémie devint écarlate :

— Massada, je te préviens ! Si tu ne l'achètes pas, je raconte à mes sœurs que tu…

Elle s'interrompit, préférant probablement ne pas en dire trop. Excédé, Massada demanda au marchand :

— Combien ?

Le vendeur, dont les yeux brillaient d'une lueur renouvelée, se tourna vers les Maraykhât :

— Navré, messeigneurs, mais une autre proposition vient d'arriver ! dit-il, l'air faussement désolé. Puis, regardant Massada, il annonça sur un ton amusé : cinquante dinars !

Massada manqua s'étrangler et lança à Fémie :

— On s'en va !

Morgennes agrippa Massada par la manche de son vêtement :

— Achète-moi ! Quel qu'en soit le prix ! Tu seras remboursé au centuple !

— C'est ça, au paradis ! s'écria Massada. Tu n'as pas un sou vaillant, tu n'as même pas de poche…

— Mon ordre est plus que riche, lui !

Massada parut hésiter un instant. Le Kurde ramassa la bourse tombée par terre et la tendit au Maraykhât :

— Les prix ont encore monté, et tu n'as pas assez.

— Si tu ne prends pas mon or, gare à toi ! pesta le manchot en portant la main à son kandjar.

— Vous ne me contraindrez pas à vendre ! s'exclama le marchand en laissant choir la petite bourse à ses pieds.

Puis il leva son fouet, et fit un geste en direction de l'estrade : trois solides mamelouks vinrent se ranger à ses côtés. Ces trois colosses mesuraient plus de six pieds de haut, avaient des mains

de la taille d'un battoir et maniaient une guisarme : un épieu au bois court et au fer presque aussi large que long. Mais ce ne fut pas suffisant pour faire reculer les Maraykhât. Le manchot se tourna vers ses comparses et leur commanda :

— Donnez tout ce que vous avez !

Les Maraykhât fouillèrent leurs poches, et en sortirent quatre maigres bourses, qui s'ajoutèrent à la première.

— Prends ça, et laisse-nous le Franji ! éructa le manchot. Par le Prophète, tu n'auras pas de meilleure offre !

Le Kurde poussa Morgennes vers les Maraykhât, mais une fois encore celui-ci se cramponna à Massada. Le vendeur hésitait à le fouetter – ce qui aurait gâté la marchandise –, lorsqu'un cri fut poussé :

— Cent dinars !

Les lèvres du marchand s'écartèrent toutes rondes, et il dit à Morgennes :

— Mais tu vaux une fortune toi ! Puis, faisant face à la foule, il demanda en bombant le torse : qui a dit ça ?

— Nous ! répondit une voix puissante, mâtinée d'un fort accent nordique.

Deux hommes en manteau à capuche d'un blanc immaculé fendirent la cohue et se hâtèrent d'un pas résolu dans la direction de Morgennes. La foule attendait, rapportèrent les Mahométans, « immobile et muette, comme si un oiseau était posé sur sa tête ». Parmi elle, quelques hommes enturbannés de gris prirent position aux quatre coins de la place du marché, passant entre les chevaux et les ânes, cherchant à se fondre dans l'ombre des étals, des ballots et des couffes de riz. Quand il fut à deux pas du marchand, le plus grand des hommes en manteau blanc lui mit dans la main une lourde bourse de cuir, et décréta :

— Cet homme est à nous !

— Cent dinars ! s'exclama le Kurde, qui n'en croyait pas ses yeux. Qui dit mieux ?

L'homme en blanc l'attrapa par le col :

— Je répète : cet homme nous appartient !

Le manchot s'avança et cracha :

— Pas si vite ! Qui vous permet de renchérir sur notre offre ? Et d'abord, qui êtes-vous ?

L'homme en blanc se tourna lentement vers le Maraykhât, l'attrapa par le poignet et commença à lui tordre le bras.

— Par le pouvoir de Dieu et de la Vierge Marie toute-puissante, si tu veux garder ton dernier bras, tu ferais bien de m'écouter ! Je viens ici pour acheter un homme qui nous revient de droit !

Il releva son capuchon, révélant une tonsure d'un blond presque blanc et une barbe fournie. Une hideuse marque en forme de croix, faite au fer rouge, ornait son front. Il regarda la foule sans sourciller. Un sourire cruel dévoila ses canines. On le sentait fier de son exploit : s'introduire au beau milieu de l'une des plus grandes villes de l'empire de Saladin.

— Les Templiers ! s'exclama le manchot. Vous n'avez pas le droit d'être ici ! Nous allons vous étriper !

— Nous sommes venus en paix, pour commercer avec vous ! Vous devez nous laisser tranquilles tant que nous ne sortons pas les armes !

Morgennes frémit : il avait reconnu Kunar Sell, redoutable moine guerrier d'origine danoise. Celui-ci avait tué plus de Mahométans qu'aucun de ses frères, et montrait à le faire une hargne et un plaisir sans pareils. Pour une raison que Morgennes ne s'expliquait pas, ce fou s'était fait tatouer une croix sur le front et avait retiré de ses vêtements la croix rouge des Templiers.

Morgennes se cramponna de plus belle à Massada :

— Achète-moi ! Achète-moi !

Massada, redoutant que les Templiers ne s'intéressent à lui de plus près, tenta de repousser Morgennes ; mais il fallut l'intervention du marchand d'esclaves pour l'éloigner de lui.

— Va donc auprès de tes futurs nouveaux maîtres ! ordonna le Kurde.

Il tira Morgennes vers l'arrière, si violemment que le vêtement de Massada se déchira. Celui-ci chercha à cacher son bras nu, mais trop tard :

— Je peux te sauver ! cria Morgennes, qui avait tout vu. Fais-moi confiance, tu ne le regretteras pas !

— Tu le jures ? demanda Massada, d'une voix tremblante.

— Sur les trois Livres saints, je t'en donne ma parole !

Massada, enveloppant son bras dans le carré de soie noire qu'il avait ramassé sur la route, demanda au marchand d'un ton résolu :

— Combien ?

Bien conscient qu'il ne retrouverait jamais pareille aubaine, le Kurde prit une profonde inspiration, et lança, comme par défi :

— Mille dinars !

C'était plus qu'il n'avait gagné depuis la victoire de Hattin.

— Paie-le, dit Massada à Fémie.

— Nous n'avons pas assez…, murmura Fémie.

Voyant les Templiers sortir de nouvelles bourses de sous leur cape, Massada interpella le marchand d'esclaves :

— Approche ! Combien pour tous tes esclaves ?

— Quoi ? Tu veux dire, toute ma marchandise ?

— Oui.

Le commerçant se retourna, compta une quarantaine de moribonds, en plus de Morgennes. D'ailleurs, hormis ce dernier, le reste ne valait rien et l'encombrait plus qu'autre chose. Il risqua tout de même :

— Mille cinq cents dinars.

— Allons, renifla Massada, fais un effort. La plupart de ces hommes ne tiendront pas deux jours.

— Mille trois cents.

— J'ai une proposition à te faire, et ce sera la dernière. Écoute-moi bien, misérable : acceptes-tu les bijoux ?

— Les bijoux, oui, l'or, l'argent, tout ce qui fait briller les yeux des femmes et permet à un homme de s'en faire bien voir…

— Alors paie-toi sur elle ! dit magistralement Massada en désignant Fémie. Elle a tout ce qu'il te faut, et même plus.

Le Kurde s'approchait de Fémie, excité à la vue des bijoux qui couvraient cette femme des pieds à la tête, lorsque Massada le prit par l'épaule et lui demanda, main tendue :

— Marché conclu ?

— Marché conclu ! s'exclama le marchand.

Il serra la main de Massada, et repartit à vive allure vers Fémie. Celle-ci regardait son mari les yeux embués de larmes. Ses bijoux étaient toute sa beauté, sa seule parure. Elle en était

arrivée à la considérer comme naturelle tant elle faisait partie d'elle. Ses colliers, bagues, anneaux, broches, boucles d'oreilles et bracelets ne la quittaient jamais. Privée de ses colifichets, elle redevenait ce qu'elle était : grosse, laide et vieille. Fémie bredouilla quelques mots, à peine audibles, et que personne n'écouta.

— Allons, femme, va chercher ton esclave ! ordonna triomphalement Massada, avant de lancer à la cantonade : voilà comment on fait des affaires ! Prenez-en de la graine !

L'insulte était terrible, Massada le savait. Mais il avait retrouvé dans cette péripétie un semblant de fierté, un peu du fier négociant qu'il était encore il n'y a pas si longtemps. En outre, Morgennes lui avait promis de l'aider…

Au moment même où le marchand d'esclaves – qui n'avait laissé à Fémie qu'une broche sans valeur, en forme de palmier – libérait les captifs, le manchot dégaina son kandjar pour en frapper Morgennes. Encore tout endolori, l'Hospitalier eut néanmoins le réflexe de se baisser. Il évita la lame de justesse, fit une roulade, recula de quelques pas, et laissa les mamelouks du marchand d'esclaves prendre le relais tout en se dirigeant vers la carriole.

Le manchot et ses amis s'apprêtaient à poursuivre Morgennes, lorsque Kunar Sell sortit de sous sa cape une lourde hache danoise :

— Ne le touchez pas, il est à nous !

L'un des brigands abattit sa masse sur le géant nordique et le manqua de justesse. Le Templier fit alors voler son manteau dans la figure de son adversaire, qui vacilla, surpris ; puis il lui enfonça son arme dans la poitrine, avant de l'y faire pivoter d'un brusque mouvement du poignet. Il y eut un affreux craquement d'os. Le Maraykhât eut un hoquet, cracha un peu de sang et s'effondra quand Kunar Sell retira sa hache.

Aussitôt, les hommes en gris placés aux quatre coins du marché fondirent vers les Templiers, apparemment pour leur porter secours. Ils lardèrent de coups de couteau les malheureux qui se trouvaient sur leur passage, renversèrent les poêlons où l'on faisait brûler le café et jetèrent des projectiles incendiaires. La foule fut prise de panique. Dans la bousculade

qui s'ensuivit, la carriole tenta de faire demi-tour, Carabas s'étant enfin décidé à bouger. Morgennes, debout sur le siège de l'attelage, lança à ses anciens compagnons d'infortune :

— Vous êtes libres ! Partez ! Fuyez !

Les esclaves, épuisés, hébétés, ne réagirent pas immédiatement. Puis ils commencèrent à se mouvoir, lentement, vers la ville basse, où tout le monde se dirigeait. Enfin, alors que le marchand d'esclaves s'esquivait, le manchot lui planta son kandjar dans le cou en criant :

— C'est avec nous que tu aurais dû traiter, je t'avais prévenu !

Les mamelouks, qui jusqu'alors s'étaient tenus en dehors du combat, s'y jetèrent corps et âme. Ils donnèrent avec leurs guisarmes des coups si puissants qu'ils firent de nombreuses victimes. Soudain, les trompettes de la garde résonnèrent : les soldats de l'atabeg arrivaient. Ils ne feraient pas de détails, et tueraient quiconque se trouverait là. Ce fut le sauve-qui-peut général.

La carriole disparut dans un étrange mouvement de foule : la marée humaine s'ouvrait sur son passage pour se refermer ensuite, formant entre elle et ses poursuivants une vivante muraille. Elle s'éloignait inexorablement, malgré les efforts de ses poursuivants pour revenir à sa hauteur. Il y avait trop de monde, trop de cris, trop de peur. Il y avait surtout trop de trajectoires qui s'annulaient, s'opposaient ou se métamorphosaient en se heurtant à d'autres déplacements, plus confus. C'était un de ces raz-de-marée qui emportent tout sur leur passage : les humains, les maisons, les étals et la raison.

Car il était presque impossible de garder la tête froide dans une telle confusion, où semblaient au contraire se sentir à leur aise Kunar Sell et son aide. Ils frappaient à l'aveugle, dans un désordre de coups. Pour eux, il n'y avait que des ennemis. Ils faisaient des ravages, massacrant indistinctement les vieux, les femmes, les hommes et les enfants.

Quelques flèches volèrent alors au-dessus de leurs têtes, et deux des ombres sortirent de sous leur cape un grand manteau gris, dont elles recouvrirent les Templiers avant de les emmener plus loin, pour les évacuer. Ils s'enfuirent à la vitesse de l'éclair,

le corps plié en deux, tranchant jambes, bras et mains, s'ouvrant à grands coups d'acier un chemin de sang vers un passage connu d'eux seuls. Voyant cela, Yaqoub – le manchot – se précipita dans leur sillage et enjoignit aux siens de le suivre.

Il tenait absolument à en savoir plus sur ces deux Templiers blancs, et surtout sur ces mystérieux hommes en gris qui les avaient aidés à s'échapper. Il tenait surtout à s'associer à ces individus, pourvu qu'ils le laissent retrouver Morgennes – et l'écorcher vif.

12.

« Malheur à celui qui n'ensanglante pas son glaive. »

(Parole du Prophète.)

Deux heures plus tard, la place n'était plus qu'une multitude de blessés, d'agonisants et de morts. Des soldats passaient entre les corps, sabre au poing, et les retournaient afin de voir leur visage. Shams al-Dawla Turansha, l'atabeg de Damas, les suivait, les mains nouées derrière son corps épais, qu'il promenait dans la ville tel un hippopotame dans un marais. Il était accompagné de son escorte et de quelques médecins et infirmiers du bimaristan al-Nûrî. Dont le docteur Ibn al-Waqqar, qui avait le nez fort busqué et était maigre à faire peur.

Ce n'était pas la première fois que la ville connaissait pareil malheur, mais jamais il n'y avait eu autant de victimes : près de cent soixante, sans compter les dégâts matériels, maisons endommagées, étals renversés, marchandises parties en fumée ou dans l'escarcelle de Ali Baba.

Le docteur al-Waqqar fulminait au milieu des blessés, essayant tant bien que mal, ici, de cautériser une plaie, là, de poser une attelle, ailleurs, de donner un conseil ; enfin, partout pestant contre les soldats de l'atabeg qui n'avaient fait aucune différence entre les simples badauds et les présumés responsables de cette tragédie.

D'ailleurs, comment auraient-ils pu la faire ?

À présent, une seule chose importait : comprendre ce qui s'était passé et reconstituer les événements. Saladin ne tarderait pas à être informé de la tuerie et réclamerait sur-le-champ un rapport à l'atabeg, son demi-frère. D'où l'extrême état d'agitation de Shams al-Dawla Turansha, et les efforts qu'il déployait pour donner l'impression de tout faire pour que

l'enquête aboutisse au plus vite ; même si la plupart des victimes étaient à mettre au compte de ses propres soldats.

Depuis plusieurs semaines, l'étoile de Saladin, montant au firmament au gré de ses victoires, avait pour ainsi dire « réveillé les ténèbres ». De l'ombre dans laquelle ils s'étaient tapis pendant de nombreuses années avaient resurgi les membres de la secte chiite des Batinis, mieux connus sous le nom d'Assassins. Alors que Damas et les Ayyubides avaient déjà fort à faire avec les Caïnites – qui adoraient Caïn et Judas –, les Rejetons d'Abraham – qui sacrifiaient à Dieu leur premier-né –, et les Ahrimanites – qui vouaient un culte au dieu perse du Mal Ahriman et s'opposaient violemment aux disciples d'Ormuz, le dieu du Bien –, la puissante secte des Assassins avait porté son regard au sud-ouest de la Syrie et cherchait à y étendre son pouvoir auprès des Druzes – qui vénéraient al-Hakim. En outre, d'autres factions séditieuses préoccupaient Saladin : les mouvances ébionites, elkésaïtes, marcosiennes et mérinthiennes, en lutte contre les hautes autorités mahométanes, judaïques et chrétiennes ; les Ophites, qui croyaient au Serpent et élevaient aspics, cérastes et crotales par milliers dans des temples dédiés à leur dieu ; ainsi que l'habituel cortège de créatures extraordinaires, tels les ettins (qu'on disait hanter les montagnes du Liban), les démons, les djinns, les striges, mais aussi les cercopes (redoutables guerriers, à la fois hommes et singes), les empuses et les gelludes – respectivement démons et vampires venus de la Grèce antique en passant par Byzance. Leur existence n'était pas avérée, même si beaucoup y croyaient, mais la rumeur leur attribuait toutes sortes de méfaits. Pas une semaine sans qu'on ne trouve un corps vidé de son sang, pas un mois sans qu'un individu ne perde la tête et ne massacre sa famille avant de se donner la mort, pas une année sans une naissance étrange (généralement celle d'un être à la peau noire, baragouinant des mots d'araméen), pas une décennie sans qu'une paire d'ailes de chauve-souris ne pousse dans le dos d'une femme. Sans parler de ces hommes à qui, la nuit, poussaient des cornes, et qui au réveil se mettaient à beugler comme des taureaux. Il s'agissait certes de mystères,

certes ils étaient horribles, mais on les préférait encore aux agissements des redoutables Assassins.

Rachideddin Sinan, leur chef, avait placé ses hommes à tous les endroits stratégiques de la société mahométane : mosquées, magasins, ports, maristans, palais, prisons, casernes, et même – se murmurait-il – dans les harems, où houris et eunuques travaillaient à le renseigner. Cette toile invisible d'agents, ce réseau d'informateurs, était l'un des meilleurs de l'Orient, voire du monde. Pas un mouvement de troupe, pas une décision, pas une levée d'impôts, pas une promotion ou un départ de bateau n'avaient lieu sans que Sinan n'en fût avisé.

Deux choses renforçaient les Assassins, leur donnaient ce courage aveugle et cette détermination qui les rendaient presque invincibles : la haine et la peur. La haine était celle qu'ils avaient pour les sunnites, c'est-à-dire la majorité des Mahométans, accusés de félonie et de trahison. La peur était celle que l'on avait d'eux, et qui ne leur laissait pas d'autre choix que la victoire ou la mort.

Le Vieux de la Montagne, leur vénérable chef, avait dit : « Rien n'est vrai, tout est permis. » Il disait aussi que la vie n'était qu'un leurre, que la vraie vie se trouvait ailleurs, et qu'il avait les clés du paradis.

Rachideddin Sinan avait donné l'ordre à ses troupes d'attaquer. Partout, il fallait frapper l'ennemi à la gorge, et pour l'empêcher de guérir, frapper, frapper encore, et recommencer. L'obliger à garder des troupes en ville pour l'affaiblir sur les champs de bataille ; terroriser la population pour lui donner envie de fuir ou de se rebeller contre l'autorité ; ruiner le commerce pour appauvrir Saladin et fâcher les marchands ; enlever les familles des oulémas les plus en vue afin de les faire chanter ; poignarder impitoyablement ceux qui voulaient la paix et s'efforçaient d'être justes, droits, humains. Se montrer si abominable enfin, de sorte que tous se disent : « Dieu doit être avec lui, puisque le droit ni la force ne peuvent rien contre lui. »

— L'humanité, maintenant, c'est moi ! criait Sinan du haut de sa forteresse de Masyaf, les bras levés en direction du crépuscule, dédiant ses victoires aux Sept Silencieux (les sept

principaux imams des ismaïliens) et à son souverain : Tawil at'Umr (le Maître des Clés et des Portes).

— Je vengerai ta mort, Ali ! criait-il au nord, avant d'ajouter, au sud : la tienne aussi, Ismaël ! Puis à l'est : et la tienne, Mahomet ! Et à l'ouest : la tienne aussi, Jésus !

Il tenait deux longs glaives écarlates, qui déchiraient le ciel et sabraient l'horizon de traînées rougeoyantes, entre lesquelles le soleil se couchait. Il croisait leur fer en d'obscures figures, censées ressusciter les forces du jour et de la nuit, unir le trouble et le clair, le sens et le non-sens, donner aux hommes la révélation, l'explication de l'univers.

Mais rien ne survenait. Seul, au-dessous des nuages, un faucon décrivait de grands cercles parfaits.

Exténué, Sinan laissa retomber ses bras. Il lui sembla redescendre du ciel pour se poser sur le donjon de sa forteresse, qui – paradoxalement – était un puits creusé au sommet du plus haut mont du djebel Ansariya, aux pics escarpés éternellement recouverts de neige. Ses hommes y avaient aménagé tout un réseau de galeries et de salles.

Il repartit vers ses appartements, dont les fenêtres taillées dans la roche donnaient sur le désert de Chamiya, d'où avait surgi, en 1176, l'armée de Saladin venue l'assiéger une première fois, en vain. Des rideaux de laine blanche masquaient ces ouvertures et permettaient à la pièce de garder une température, sinon agréable, du moins convenant à un homme habitué aux rigueurs du climat.

D'humeur maussade, Sinan se servit un verre d'un vin épais, brillant et rouge comme du sang de nouveau-né, et appela d'une voix sèche deux de ses serviteurs. Il voulait une femme. Qu'ils aillent donc la lui chercher dans son harem. Une superbe sang-mêlé à la peau couverte de tatouages venait d'y être conduite. Il avait envie de la voir et de coucher avec elle. On la disait rebelle à toute autorité, farouche, et, surtout, d'une beauté de pierre précieuse…

Tout pouvoir engendre son contre-pouvoir, tout remède son mal, tout mal son remède. Saladin essayait, comme les Assassins, de ne pas se faire remarquer. S'il se signalait, ce

n'était pas – contrairement à ses prédécesseurs ou contemporains de même rang – par des débauches de palais, de harems et d'orgie, mais, à l'inverse, par une extrême rigueur, une grande piété et un mépris des richesses. Il était si pieux, si dévot, si fervent croyant, il se sentait tellement investi de sa mission, que le contraste heurtait ses égaux et supérieurs, tout en ravissant les foules.

Saladin n'en avait cure, même si faire plaisir au peuple et choquer une caste dirigeante qu'il qualifiait de « décadente » n'était pas pour lui déplaire. Il pensait avoir le droit pour lui, sentait la main d'Allah l'aider dans son jihad, et quand – dans le doute – il demandait à Mahomet ou à Gabriel de bien vouloir l'éclairer, un rêve dans la nuit le renseignait sur la marche à suivre, les choix à arrêter.

Saladin se trompait rarement, ou, s'il se trompait, c'était pour un plus grand bien que celui qu'il visait. Ainsi, quand il apprit que Morgennes s'était enfui, il eut un profond soupir accompagné d'un geste de la main qui signifiait : « Que voulez-vous que j'y fasse ? Si c'est ainsi, Dieu l'a voulu. »

Sur la place du marché, le docteur al-Waqqar haussa un sourcil et pesta contre les dégâts provoqués par les bombes incendiaires lancées dans leur fuite par les Assassins, ces hommes aux manteaux gris.

Tous en étaient désormais convaincus : ce massacre, s'il avait été aggravé par les soldats de l'atabeg, avait été causé par les Assassins. Al-Waqqar essuya de sa manche la sueur qui perlait à son front et se remit à l'ouvrage. Il se pencha sur un jeune homme dont les jambes avaient été atteintes par des projections de poix enflammée. Le liquide s'était agrégé à ses membres inférieurs, brûlé des pieds jusqu'au bassin. Le malheureux respirait encore. Entre deux sanglots, il ouvrit la bouche pour avaler de l'air mais ne parvint ni à parler ni à pousser le moindre cri. Il était comme éteint. Al-Waqqar lui passa un linge humide sur le visage. Ses sourcils aussi avaient brûlé. Sa chair avait fondu sur ses os, lui donnant un aspect de squelette. Al-Waqqar lui souhaita une mort rapide.

Le docteur était perdu dans ses pensées, lorsqu'un bruit se fit entendre du côté de la ville basse : l'éminence grise de Saladin, le cadi Ibn Abi Asroun, montait avec son cortège d'huissiers, de scribes, d'officiers, d'oulémas… pour prendre la direction de l'enquête. Saladin n'avait pas attendu de recevoir le rapport de ce gros atabeg de Shams al-Dawla Turansha pour prendre l'affaire en main : Ibn Abi Asroun réglerait ça mieux que personne.

Tous les témoignages concordaient. On avait vu une demi-douzaine d'hommes en gris, soupçonnés d'être des Assassins, ainsi que deux hommes en manteau blanc, qu'on savait être des Templiers (ou des Hospitaliers déguisés), venus pour acheter Morgennes. La présence de déserteurs de l'armée de Saladin fut également rapportée. D'après les premiers éléments de l'enquête, il s'agissait de bandits de la tribu des Maraykhât.

Sous la conduite du cadi Ibn Abi Asroun, des oulémas s'empressaient auprès des blessés les plus atteints afin de les interroger avant qu'ils ne rendent l'âme. Des scribes prenaient leurs cris en note.

L'enquête suivait son cours, mais, déjà, plusieurs éléments permettaient d'affirmer que l'affaire n'était pas simple, et que différentes parties – apparemment opposées – s'y trouvaient mêlées.

Al-Waqqar ferma les yeux du malheureux jeune homme dont il avait lavé le visage, en se reprochant de n'avoir pas plutôt soigné une autre victime, qui devait être morte maintenant. Il s'était trop attardé. Il fit la grimace, se releva, et se dirigea vers un nouveau blessé, espérant le sauver. Non loin de là, des soldats jetèrent des cadavres dans une charrette pour les conduire hors de la ville. On redoutait les épidémies, et il fallait évacuer les morts au plus vite. Les familles iraient reconnaître les leurs à l'extérieur des murs de Damas, s'il y avait quelque chose à reconnaître ; sinon la dépouille irait à la fosse commune.

Le corps dont al-Waqqar s'approcha était de taille démesurée, quasi inhumaine. C'est du moins ce qu'il se dit quand il le vit, allongé sur deux ou trois autres cadavres, qu'il recouvrait presque. Sa main était agitée de soubresauts, et son

regard cherchait celui du médecin. Sa poitrine se soulevait par saccades. De drôles de bruits, comme de petites bulles d'air crevant à la surface d'un marécage, se faisaient entendre chaque fois qu'il expirait. L'homme n'en avait plus pour longtemps.

Al-Waqqar s'agenouilla à son côté et lui prit la main. Elle était si énorme qu'il eut peine à la tenir entre les siennes. L'homme tourna la tête vers lui, et plongea ses yeux dans les siens. Il n'y avait dans son regard ni peur ni haine, juste l'attente d'un long sommeil. Il tenta d'ouvrir la bouche, mais al-Waqqar lui posa un doigt sur les lèvres.

— Ne dites rien, murmura-t-il.

Le pouls de l'homme battait lentement. C'est alors que le docteur se sentit observé. Il leva les yeux, et vit une chose horrible : une tête sans corps le dévisageait de ses yeux vitreux. Il détourna le regard et replongea ses yeux dans ceux de son patient. Puis une ombre immense les recouvrit : celle du cadi Ibn Abi Asroun, que l'atabeg de Damas ne quittait pas d'une semelle, craignant pour sa place – ou pire, pour sa vie.

— Il faut sauver cet homme, décréta Ibn Abi Asroun.

— Je m'y efforce. Mais ce sera difficile, répondit le docteur penché sur ce géant, apparemment indestructible et qui pourtant mourait à petit feu.

— Fais le nécessaire, insista le cadi.

Un assistant ramassa une arme : un pieu énorme au bout duquel était fixée une lame, aussi longue que large. Une guisarme. Quand il la vit, le géant serra la main du docteur, et se souleva à demi.

— Ne bougez pas ! ordonna le docteur, avant de s'adresser à ses suivants : qu'on m'apporte une thériaque ! Vite !

Un aide détala vers un officier, qui portait une mallette pleine de pharmacopées diverses. La thériaque que le docteur réclamait était sa potion miracle. Elle avait le pouvoir, disait-on, de garder encore un peu sur terre ceux qui se trouvaient aux portes de la mort. Mais il ne fallait pas en abuser, ce serait condamner l'âme du trépassé à errer dans le monde sans jamais trouver de repos. C'était donc un remède qu'on n'administrait qu'en de très rares occasions, notamment quand on avait besoin de savoir quelque fait que le mourant menaçait d'emporter avec

lui dans la tombe (généralement l'endroit où il avait caché son or). Entraient dans sa composition des éléments aussi rares que des racines d'acore, de rhapontic et d'aristoloche, des sommités de scordium, de marrube et de chamoepitys, du dictame de Crète et d'hypericum, du semin d'ammi et de séséli, de l'opium de Smyrne, de l'agaric blanc, du castoréum, de la terre de Judée, et, enfin, du suc de réglisse mélangé à du vin de grenache – en guise d'excipient. Le tout formait une pâte molle, appliquée à l'aide d'une spatule sur les parties du moribond qu'on souhaitait voir revivre.

Al-Waqqar en étendit donc une large quantité sur le visage, la poitrine et le cou de l'agonisant. Il avait un trou dans le poumon droit, où il avait reçu un violent coup de hache, par où de l'air et des bulles de sang sortaient en sifflant. Il respirait à présent un peu mieux, et ses lèvres retrouvaient leurs couleurs.

Le cadi questionna le mourant – en qui il avait reconnu un de ces mamelouks que les marchands d'esclaves s'offraient afin d'en faire des gardes du corps.

— Où m'enterrerez-vous ? haleta le mamelouk, inquiet.

— D'où viens-tu ? demanda le cadi.

— De Kharezm.

— Alors on t'enterrera là-bas.

Le mamelouk eut un sourire. Il crut respirer les odeurs de chez lui, et sentir ses poumons se gonfler d'un air autrefois familier. Des mélodies lui revenaient en tête. Des chansons de son enfance, que sa mère lui fredonnait le soir pour l'aider à s'endormir. Avant qu'on ne l'enlève.

— Réponds à ma question, insista le cadi. Qu'as-tu vu ?

Le mamelouk en était péniblement arrivé à Morgennes et aux Maraykhât, quand il fut interrompu par un accès de toux si violent qu'un filet de sang lui coula sur le menton.

— Il faut arrêter, prévint le docteur al-Waqqar. Cet homme est épuisé.

— Encore un peu, dit simplement le cadi. La suite, demanda-t-il au mamelouk. Dis-nous la suite !

S'il se montrait si pressant, si avide de réponses, c'est qu'il avait trouvé son meilleur témoin. Les autres n'avaient eu de la scène que des visions imprécises, parcellaires. Un coup d'épée

par-ci, une pluie de flèches par-là, une détonation ailleurs. Quelques phrases saisies au vol. Rien d'utile. Une mosaïque d'impressions. Manquait le fil directeur. Le mamelouk paraissait l'avoir.

Il reprit sa déclaration, ponctuée d'expectorations violentes et teintées de rouge.

— Vous notez ? demandait le cadi à ses greffiers tout en les foudroyant du regard. Puis il se retourna vers le mamelouk, dont le soudain silence l'avait alerté : quoi d'autre ? Vite !

Trop tard : le malheureux s'était évanoui.

— La thériaque ! cria Ibn Abi Asroun au docteur. Il en faut encore ! Plus vite, dépêche-toi ! Cet homme est presque mort !

— Je ne sais si je puis, s'excusa le docteur al-Waqqar. Je lui en ai déjà appliqué plus qu'il n'est permis.

— Tu le peux, puisque je te l'ordonne ! explosa le cadi. Fais ce que je te dis ou c'est toi qui auras à te soucier de l'au-delà !

— J'y pense tous les jours, souffla al-Waqqar en courbant la tête.

Il administra au mamelouk une seconde dose de thériaque. L'agonisant releva les paupières. Il ne souriait plus. Il avait l'air chagrin d'un enfant réveillé en pleine nuit. De vilains cernes noirs se creusèrent sous ses yeux, et son front fut sillonné de rides. Ses lèvres blêmirent à nouveau.

— Parle ! ordonna le cadi.

— J'ai sommeil, répondit le mamelouk.

— Tu dormiras tout à l'heure, dans ton pays. C'est promis ! Mais d'abord, il faut parler ! Les Assassins, où sont-ils allés ?

Trop faible pour ouvrir la bouche, le mamelouk montra d'une main molle un endroit de la place du marché.

— Allez voir ! ordonna le cadi à deux de ses hommes. Quant à toi, cria-t-il au mamelouk, continue ! Dis-moi où est parti l'Hospitalier !

Le mamelouk indiqua la ville basse, et susurra si bas qu'on dut se pencher sur sa bouche pour l'entendre :

— Un couple de vieillards, avec un chien et un enfant, dans une carriole, tirée par un si petit âne, si vieux… Comment est-ce possible ?

Ses lèvres se figèrent sur cette interrogation.

— C'est fini, dit simplement al-Waqqar.

— Je le vois bien, s'offusqua le cadi. J'ai vu suffisamment de combats pour reconnaître un mort quand j'en ai un sous les yeux !

— Pardonnez-moi, Excellence, mais que fait-on du corps de cet homme ? Vous lui aviez promis…

— Jetez-le dans la fosse commune ! Qu'il y pourrisse avec les autres.

— À vos ordres, souffla le docteur, pressant un peu plus fort la main du malheureux mamelouk et recommandant en silence son âme à Dieu. Faites qu'Allah me pardonne !

Le cadi avait à présent une image assez précise des événements. Mais les raisons de l'alliance des Templiers avec les Assassins lui échappaient encore. Si ce n'est que, comme disait le fameux adage : « Les ennemis de mes ennemis sont mes amis. » Toutes les alliances étaient possibles, y compris les plus ignobles. D'un pas rapide, il alla trouver le chef de sa garde :

— Qu'attendez-vous pour envoyer vos meilleurs cavaliers à leur poursuite ? Une carriole menée par un vieil âne, avec deux hommes, un enfant et une femme à son bord, ce n'est tout de même pas compliqué à rattraper… Ils sont partis il y a deux ou trois heures. Et malheur à celui qui n'ensanglante pas son glaive ! conclut-il en citant un verset du Coran.

L'officier de cavalerie monta en selle, avec à sa suite une quarantaine d'hommes qu'il divisa à la sortie de la ville en trois petits groupes. Lui-même s'en alla vers le sud – la région la plus sûre à fouiller, étant sous la domination des troupes de Saladin.

Mais il s'aperçut bien vite que l'apparente facilité de la tâche, « retrouver une carriole tirée par un âne avec quatre personnes à son bord », était un leurre : en quelques heures de chevauchée, ils croisèrent de très nombreuses carrioles. La plupart étaient tirées par des ânes, et beaucoup avaient à leur bord un couple de vieillards, un jeune homme et un adulte. Le chien avait dû mourir ou sauter en chemin. Quant à l'œil crevé, ce n'était qu'un détail… En fait, leur tâche lui semblait impossible.

À moins qu'ils ne fussent partis vers le nord ?

De toute façon, cela ne changeait rien. Et puisqu'il ne pouvait massacrer tous les équipages répondant à la description, il choisit une carriole au hasard et donna l'ordre de l'attaquer. Cela passerait pour l'œuvre de pillards ou d'Assassins – ici, il n'y avait que l'embarras du choix. Après, il décapita l'un des adultes qui se trouvaient dans la carriole, et lui creva l'œil droit de la pointe de son sabre. Puis, il regagna la ville au petit trot.

Quand le cadi vit son officier revenir, l'enquête avait bien progressé. En outre, la place du marché avait été nettoyée et les souterrains de la ville investis. On y avait trouvé des grottes servant de refuge aux Assassins, que la troupe continuait à fouiller.

L'officier sauta de cheval et s'approcha d'Ibn Abi Asroun.

— Mission accomplie, dit-il les yeux rivés sur ses chausses.

— Et sa tête ? demanda le cadi.

— La voici.

Le cadi, qui n'avait fait qu'entr'apercevoir Morgennes à Hattin, le reconnut cependant parfaitement. Ravi, il envoya un pigeon à Saladin, avec cette nouvelle : Morgennes avait trouvé la mort peu après s'être enfui de Damas en compagnie d'un marchand juif, décédé lui aussi. Ils pouvaient maintenant se concentrer sur le problème des Assassins et de leurs nouveaux alliés : les Maraykhât et les Templiers.

13.

> « Car je crains, une fois venu, de ne pas vous trouver tels que je voudrais, et que vous ne me trouviez pas tel que vous voudriez, et qu'il y ait des querelles, de la jalousie, des fureurs, des rébellions, des calomnies, des délations, de l'orgueil, et des troubles. »
>
> (IIe épître aux Corinthiens, XII, 20.)

Plusieurs possibilités s'offraient à l'équipage de la carriole, dont la charge avait doublé depuis son passage au marché des esclaves. Arguant de la nécessité de trouver rapidement un point d'eau, Massada proposa d'aller à l'est, en territoire ismaélite, où ni les chrétiens ni les Mahométans ne viendraient les chercher. « Pour d'excellentes raisons ! » dit Morgennes. « D'ailleurs, nous avons suffisamment à boire », ajouta-t-il en désignant plusieurs outres pleines. « Mais ils ne vont pas tarder à nous retrouver ! Il faut faire vite ! » le pressa Massada, tenaillé par la crainte d'être, au mieux, à son tour vendu comme esclave – lui qui en avait tant acheté –, ou, au pire, passé par le fil d'un sabre.

— Justement, répliqua Morgennes. C'est pour cela qu'on va prendre le temps de réfléchir. Ce n'est pas le moment d'aller dans la mauvaise direction… Jérusalem ?

— Hors de question ! fit Massada. La ville va tomber d'un jour à l'autre, si ce n'est déjà fait. En plus, elle est interdite aux Juifs…

— Tyr ?

— Ce n'est pas une mauvaise idée, mais il nous faudrait passer par les plaines du Marj 'Ayun, de Sidon ou du Panéas, qui sont toutes occupées par les Mahométans.

— Alors, dit Morgennes, si l'est, le sud et l'ouest ne nous sont pas permis, je ne vois plus qu'une seule solution.

De toute évidence, il voulait aller au nord.

— Le krak des Chevaliers.

— Qu'est-ce donc ? demanda Fémie, qui n'avait pas dit un mot depuis leur départ de Damas.

— La principale forteresse franque en Terre sainte, un asile donné par Dieu aux hommes de guerre, et plus particulièrement aux Hospitaliers.

— C'est de là que tu viens ?

— J'appartenais à la commanderie de Jérusalem. Mais mon devoir m'oblige à me rendre à la forteresse hospitalière la plus proche. Le krak, dans le cas présent.

— Te jugeront-ils ?

— Certainement.

— N'as-tu pas peur ?

— Il est dans la nature des choses que je sois jugé. Alors, demain soir ou dans un an, cela ne fait aucune différence. Mieux vaut devancer l'appel.

— N'y a-t-il rien plus au nord ?

— Le djebel Ansariya et ses Assassins. Mais, si tu veux ton argent, mieux vaut aller au krak…

— Va pour les Hospitaliers ! s'enthousiasma Massada.

— C'est aussi mon avis, ajouta Morgennes, qui ne parvenait pas à détacher son regard du foulard noué au bras du Juif. Où as-tu trouvé cela ?

— Par terre, sur la route. Un peu avant Damas. À côté d'un chameau massacré, il y avait plusieurs cadavres, ce foulard, et la chienne.

— As-tu vu un cadavre de jeune femme ?

— Non. Il n'y avait que des hommes, et un adolescent. Pourquoi cette question ?

— Pour rien, répondit Morgennes, qui avait cru reconnaître le foulard de Cassiopée.

Les deux hommes échangèrent un regard.

Des souvenirs, vieux du temps de Baudouin IV, leur revinrent à l'esprit.

C'était à cette époque qu'ils s'étaient connus : Morgennes était venu trouver Massada à Nazareth pour lui demander conseil au sujet d'une relique. L'affaire s'était, hélas, très mal

terminée. Les deux hommes ne s'étaient pas revus depuis et n'avaient jamais parlé à quiconque de la mission qui les avait fait se rencontrer. À vrai dire, très peu de gens étaient au courant de ce qui s'était tramé à l'époque, et, de toute façon, aujourd'hui tous avaient péri, hormis, peut-être, Raymond de Tripoli et Alexis de Beaujeu, le commandeur du krak.

— Tous ces épisodes me paraissent appartenir à une autre vie, avoua Morgennes à Massada.

— Mieux vaut laisser ces souvenirs tranquilles. Je les paye encore assez chèrement.

— Je te l'ai déjà dit, je ne t'en veux pas. Au contraire. Je peux même t'aider, je te l'ai promis…

— Si vous pouviez cesser de parler par énigmes…, maugréa Fémie, exaspérée. Depuis que vous vous êtes retrouvés, vous vous jetez des regards et parlez entre vous de choses mystérieuses. On dirait que vous avez commis un crime…

— Tu n'es pas loin de la vérité, concéda Massada.

— Je ne dirai rien, fit Morgennes. Par respect pour votre mari. C'est à lui de vous apprendre ce qui s'est passé, pas à moi. Sachez simplement que c'est un homme généreux, même s'il lui arrive parfois de se laisser aveugler par l'appât du gain.

— C'est donc ça ! s'écria Fémie, comme si le fait qu'il soit question d'argent rendait l'affaire moins grave et lui faisait trouver grâce à ses yeux.

— On y va ? demanda d'une petite voix timide le jeune esclave acheté par Massada à Damas.

Il se tenait à l'arrière, la chienne dans les bras.

— Je connais cette chienne, tu sais, dit Morgennes. Je l'ai vue alors que je m'étais échappé, après avoir été capturé par les hommes de Saladin, à Hattin. Elle errait parmi les morts. J'ignore si elle cherchait un maître ou à manger.

— Peut-être un peu des deux, dit le gamin.

— Elle les a maintenant en quantité, ajouta Massada. Pourvu qu'elle nous en soit reconnaissante.

— Oh, fit Morgennes, je ne compterai pas trop là-dessus. Je l'ai même trouvée un peu ingrate. Enfin, c'est une autre histoire.

— Vous me la raconterez ?

— Bien sûr.

L'adolescent était aux anges.

En fait, il se montrait heureux de tout. Sa condition d'esclave ne semblait pas le gêner. « J'ai connu pire », disait-il dans un grand sourire. Mais on ne savait jamais quoi. Lui aussi avait des secrets douloureux, qu'il s'efforçait d'oublier. En revanche, il se vantait de savoir faire beaucoup de choses : des sandales, des pagnes, des épieux, des filets, cuire les viandes et les poissons. Quand l'occasion s'en présentait, il savait aussi s'occuper des animaux, polir une arme et parler aux dames. La liste de ses talents paraissait interminable. Il en ponctuait l'énoncé de nombreux compliments adressés à Massada, tels que : « Vous m'avez vraiment bien choisi », ou encore : « Même moi je n'aurais pas fait mieux ! » Il les disait en cillant, pince-sans-rire, le soleil dans les yeux.

— Allons, tais-toi donc, et donne-moi plutôt à boire ! lui lança Massada pour changer de sujet.

— Avec plaisir, maître ! répondit le jeune homme en lui versant un bol de vin.

— Et ne m'appelle pas « maître ». Ton prédécesseur m'appelait « docteur », tu peux m'appeler de même.

— À vos ordres, *docteur !*

En entendant l'enfant l'appeler ainsi, Massada se rengorgea en même temps qu'un grand sourire s'affichait sur son visage.

— C'est sûr qu'avec moi il n'a pas droit à tout ça, ronchonna Fémie. À croire qu'il ne s'est payé ce gamin que pour être flatté et s'entendre appeler « docteur », lui qui ne sait même pas lire !

Morgennes ne fit aucun commentaire, mais demanda à l'adolescent :

— Et toi, comment t'appelles-tu ?

— Yahyah ! répondit l'enfant.

— Yahyah ? Mais ce n'est pas un nom ! s'étonna Massada.

— Si, c'est le mien !

— Qui te l'a donné ? demanda Morgennes.

— Personne. Je me suis nommé tout seul.

— Tu n'as donc pas de parents ?

— Pas que je sache.

Morgennes et Massada échangèrent un regard, interloqués à la fois par son audace et par sa naïveté.

— Se moquerait-il de nous ? souffla Massada.

— Je ne pense pas. Il a l'air sincère.

— Drôle d'enfant, en tout cas, commenta Massada.

— Ça te va bien de dire une chose pareille, ronchonna Fémie. Tu n'es même pas capable d'avoir un âne ordinaire, et tu t'achètes un esclave qui s'est nommé tout seul !

Massada ne répondit pas, mais n'en pensa pas moins : « Le plus incroyable, ce n'est pas lui, ni l'âne : c'est que j'aie pu t'épouser toi. » Mais il savait qu'en disant cela il repartait pour des heures et des heures de chamailleries et de tracas divers. Ses oreilles en tintaient déjà. Mieux valait faire comme d'habitude : se taire, et continuer.

— Hue ! lança-t-il en claquant les rênes au-dessus de Carabas.

L'âne fit un pas en avant, et la petite carriole s'ébranla en direction des montagnes, vers le nord.

Le voyage dura plus d'un jour et demi.

La nuit était tombée lorsqu'ils obliquèrent pour longer par le sud le lac de Homs, dont les eaux réfléchissaient une lune diaphane.

Morgennes exigea, lorsque l'heure de la prière approcha, qu'on arrêtât la carriole afin de les laisser descendre prier, Yahyah et lui. Cela mit Massada très en colère. Il s'agita autour de Morgennes.

— Je ne comprends pas, disait-il. Cet enfant, passe encore, mais toi ? Personne n'est là pour te surveiller, tout le monde ici se moque que tu pries ou non, et toi, tu ne trouves rien de mieux que de nous faire perdre notre temps !

— Le temps que je passe à prier n'est pas perdu. Nos poursuivants le passent eux aussi dans la prière.

— Pas les Templiers ! Et puis, tu n'es pas mahométan !

— Je suis mahométan, ou ma parole est sans valeur. J'ai renié la Croix et crié la Loi. Si ma parole ne vaut rien, alors je ne vaux pas mieux. Aujourd'hui, si je suis mahométan, c'est parce qu'hier j'étais chrétien. J'y mets autant de foi et d'ardeur, j'y crois tout autant.

— Alors tu n'y croyais pas, ou tu ne crois en rien ! s'écria Massada.

Morgennes se rembrunit. Renier la Croix avait été à la fois plus terrible et plus facile que ce à quoi il s'était attendu. Il se trouvait dans un état étrange, dans une sorte de non-religion, ou de religion qui ne disait pas son nom. Mais ce dont il avait envie, par-dessus tout, c'était qu'on le laisse en paix.

— Je prie, le reste importe peu, dit-il à Massada.

Massada fut à deux doigts de s'arracher les rares cheveux qu'il lui restait sur le crâne. Ce qui le troubla le plus, c'était l'incapacité dans laquelle il était de discerner si Morgennes était ou non de mauvaise foi. « Il ferait un très mauvais client », pensa-t-il. Lui qu'il avait connu si pieux, si dévot, si bon Hospitalier. Comment pouvait-on à ce point changer de religion sans se sentir un tant soit peu en contradiction avec soi-même ? Et cette histoire de foi qu'on adopte et de dieu auquel on se met à croire parce qu'on l'a décidé, sous la menace d'une arme ! Massada avait fréquemment entendu parler de conversions forcées, notamment dans le cas de Juifs obligés de se convertir au christianisme, mais il n'avait jamais entendu dire que cette conversion fût sincère. Au contraire. À chaque fois, les laps devenaient relaps. Et il fallait les tuer…

Enfin, après la prière, Morgennes et Yahyah remontèrent dans la carriole, Yahyah à l'arrière, Morgennes à l'avant, et le petit groupe reprit sa route.

Ils franchirent des déserts et des plaines, se tinrent à l'écart des chemins les plus fréquentés, s'efforcèrent constamment de prendre par des champs auxquels des combattants chrétiens ou mahométans avaient bouté le feu pour incommoder l'adversaire.

Leur parcours les mena à travers des villages aux maisons incendiées. Bien que la région fût loin des zones de combat, nulle part ils ne virent d'habitants : ceux-ci s'étaient mis à l'abri des murailles de Tyr, Tripoli ou Tortose. Les pillards s'en donnaient à cœur joie. Ils prenaient par surprise des paysans trop fatigués ou trop vieux pour partir, ceux qu'un trop grand afflux de réfugiés avait empêchés d'entrer dans la ville, et fondaient sur eux comme des loups sur leur proie.

C'étaient parfois d'anciens croisés, ou leurs descendants, qui ne trouvaient rien de mieux à faire que de s'attaquer à leurs propres gens, et de les terroriser. Parmi ces bandits se trouvaient des Templiers, tels Kunar Sell ou François du Meslier, ainsi que de petits seigneurs, comme Raoul de Ménibrac ou Jean de Saint-Alban – ce dernier s'étant mis au service de Saladin et lui versant la moitié de ce qu'il volait en échange de sa protection.

Ces traîtres emmenaient tout ce qui ressemblait à une femme ou à un enfant, s'emparaient de ce qui pouvait se vendre, et massacraient le reste.

C'est ainsi que Fémie, Morgennes et Massada virent des hyènes, le museau taché de sang, le poil luisant de sueur, errer parmi les ruines d'un hameau chrétien à la recherche des morts. Elles avaient si bien gratté la terre que par endroits des corps – qui les avait ensevelis ? – avaient été sortis de leur trou pour être dévorés. Leur tête aux chairs décomposées levait vers le ciel des yeux aussi vides qu'effrayants. On interdit à Yahyah de les regarder, mais il les observa quand même à travers les doigts que Fémie avait plaqués sur son visage. Une odeur nauséabonde s'exhalait de ces cadavres : s'ils avaient eu un peu plus de temps, ils auraient pris la peine de les remettre en terre. Mais d'ailleurs, à quoi bon ? Les hyènes reviendraient les exhumer.

Ils poursuivirent leur route, priant pour ne pas tomber sur une de ces bandes qui, aux malheurs de la guerre, ajoutaient la rapine et le meurtre.

Morgennes avait recouvré la plupart de ses forces. Bien que borgne, il se sentait aussi capable qu'aux premiers jours de juillet. À un détail près : son épée lui manquait. L'absence de Crucifère commençait à se faire cruellement sentir, et sa main droite s'engourdissait. Hier, l'ongle de son pouce était tombé. Sa chair, mise à nu, avait un peu saigné. Aujourd'hui, elle brunissait, tandis que ses doigts étaient gagnés par une sorte de raideur.

Il poussa un profond soupir et ferma l'œil. Il se remémora ses blessures les plus récentes, à l'œil, à l'épaule et au flanc, et fut content d'avoir été si bien soigné. Néanmoins, quand il se

passa la main sur le côté, il sentit un bourrelet de chair épaisse, cicatrice qui ne s'effacerait jamais.

Le roulis de la carriole lui donna envie de dormir. Il avait perdu l'habitude de voyager ainsi. Alors, pour se tenir éveillé, il se représenta le krak des Chevaliers, qu'ils ne tarderaient pas à voir se dresser sur l'horizon. Le lac derrière eux, les premiers contours du djebel Ansariya apparaîtraient bientôt, ainsi que, les dominant comme une proue de navire, les robustes murailles du krak.

Celui-ci fermait la trouée de l'émirat de Homs d'où l'on accédait par voie de terre à Tortose ou à Tripoli. Il donnait aux Francs de Terre sainte un avantage considérable, en termes de terrain et de temps : Non seulement le krak permettait de détecter longtemps à l'avance l'arrivée d'une armée ennemie, mais aussi de la maintenir sous la domination de ses remparts.

Plus de deux mille hommes s'y entassaient en temps normal. Tous n'étaient pas des soldats, encore moins des chevaliers, mais jamais on n'avait vu réunie au même endroit – sauf peut-être à Jérusalem, avant la guerre – pareille concentration de cavaliers et de gens d'armes d'aussi belle qualité.

Morgennes comptait parmi eux quelques amis, et de nombreux ennemis. Il se demandait souvent comment ceux-ci l'accueilleraient à son retour. Du reste, que savaient-ils de son histoire ? Il n'était ni le premier frère à fauter, ni le premier à renier la Croix.

D'ordinaire, en cas de faute commise par un frère, un tribunal de pénitence statuait. De la simonie à la trahison, en passant par la sodomie et la violation du secret du chapitre, bien des cas étaient couverts et punis d'une peine proportionnelle à la faute commise. En ce qui concernait Morgennes – un mélange de trahison et de reniement de la foi –, la punition la plus légère à laquelle il devait se préparer était la flagellation, suivie de l'exclusion de l'ordre et de l'obligation d'entrer dans un ordre plus dur (celui des Bénédictins, par exemple). À moins qu'on ne l'enferme pour le restant de ses jours ; auquel cas il serait emprisonné dans les caveaux d'un prieuré, en Terre sainte ou en Occident. (Il pouvait même être tué : il n'était plus chrétien, ce n'était plus un péché…)

Le jour qu'il laissait derrière lui était peut-être le dernier, à moins que… Il existait une échappatoire : se laisser délier de sa profession de foi par le frère chapelain du krak. Morgennes contint un frisson. Il savait que tous le presseraient d'accepter cette solution.

Étrange apparition que celle, au beau milieu de la nuit, du krak des Chevaliers sous la lumière des étoiles. En fait, le krak n'apparaît pas : il se dresse soudain comme un ogre, il surgit des montagnes ; il se confond avec elles, si bien que c'est le djebel Ansariya tout entier qui paraît se lever pour les contempler, et mieux les écraser.

Massada, Fémie et Yahyah ne purent s'empêcher d'éprouver un sentiment de crainte respectueuse. La simple vision de ce château leur aurait donné envie de fuir s'ils avaient été l'ennemi.

On disait d'ailleurs que, la nuit, les assauts cessaient d'eux-mêmes. On disait aussi que le krak était imprenable, et que les précipices à ses pieds s'agrandissaient pour engloutir ses adversaires.

— Il faut pourtant bien qu'il ait été pris, puisque les Francs y sont et que ce sont des Sarrasins qui l'occupaient avant eux, fit remarquer Massada.

— Des Kurdes, rectifia Morgennes. D'où son ancien nom, Hosn el-Akrad : le château des Kurdes. Mais ce que vous voyez là n'a pas grand-chose à voir avec ce que les hommes du premier comte de Tripoli ont pris d'assaut autrefois. Ils y ont ajouté une seconde enceinte, surélevé la première, creusé des puits, bâti des citernes, haussé les courtines, fait toutes sortes de travaux qui le rendent impossible à prendre.

— À moins de ruser, fit Massada.

— À moins de ruser, évidemment. Mais, jusqu'à présent, la ruse n'a pas été employée contre lui. D'ailleurs, peut-on ruser avec la montagne et la pierre ? Je ne crois pas.

— Avec elles, non, mais avec les hommes, oui, ajouta Massada.

— Laisse-moi mes espoirs, dit Morgennes. Ne me fais pas de peine. J'aime ce château comme on aime un animal. Je lui voue plus que de l'admiration, plus que de l'amitié : je l'aime. Si je me

souviens bien, la première fois que je l'ai vu, c'était en 1163. Je débarquais tout juste, jeune envoyé du comte de Flandre Philippe d'Alsace, pour assister au couronnement d'Amaury. Je n'étais pas encore au service de l'Hôpital, mais n'allais pas tarder à y entrer. C'est en voyant le krak que je me suis décidé. C'est ce château qui m'a vaincu – moi qui jusqu'alors avais toujours refusé d'approcher quoique ce fût de religieux. Cette forteresse est pour moi la plus belle des cathédrales, le plus beau des cantiques…

Ils le laissèrent à ses pensées.

Yahyah caressait d'une main distraite la chienne, qu'il avait surnommée Babouche. (« Pourquoi Babouche ? avait demandé Fémie. – Parce que c'est ce qu'elle préfère », avait répondu Yahyah, désolé, en montrant à sa maîtresse ses babouches à demi dévorées. Fémie avait poussé un petit cri d'horreur et grondé la chienne – qui était partie, la queue entre les pattes, se blottir dans un coin de la carriole.)

Massada ne quittait pas des yeux celui qu'il hésitait encore à nommer son « sauveur », son « ami ». Celui qui allait lui éviter un surcroît d'infamie. S'il avait eu du courage, il lui aurait posé la main sur l'épaule, mais là, il n'osait pas. Quant à Fémie, lorsqu'elle regardait Morgennes, elle ne voyait pas un homme, mais ses colliers, ses bracelets et tous ses bijoux disparus, envolés.

Elle avait voulu ce chevalier. Elle l'avait acquis à prix d'or, voilà tout.

Un prix élevé, certes, mais apparemment c'était le tarif à payer. Fémie ferma les yeux et revit comme en rêve les images qui avaient accompagné leur départ précipité de Damas.

— *Yallah !* s'exclama-t-elle soudain. Et vas-y, *Rouh ach-cham !* ajouta-t-elle sur un ton aigre.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? la houspilla Massada.

Fémie prit un air effrayé, sortit de sa torpeur, palpa de ses doigts boudinés quelques colifichets qui n'étaient plus là, et répondit :

— *Rouh ach-cham !*

— Elle perd la tête, susurra Massada à Morgennes. Il jeta un regard noir à sa femme, et poursuivit tout bas : chacune de ses

mamelles contiendrait aisément aujourd'hui les deux seins qu'elle avait avant d'enlaidir. Autrefois, c'était un joli petit chaudron, maintenant c'est une grosse marmite… Je ne comprends pas quel sortilège a pu agir ainsi. De même son caractère. Avant de m'épouser, elle était comme du miel ; maintenant, on dirait du vinaigre. Est-ce le mariage qui fait cela ?

Morgennes ne répondit pas. Il écoutait Massada tout en gardant l'œil fixé sur la route, qui montait doucement vers la montagne, et la forteresse. Par moments, celle-ci disparaissait derrière un pan de roche. Pourtant, on sentait tout le temps sa présence. On aurait dit que la végétation elle-même courbait la tête devant sa puissance, tant l'énergie dégagée par le krak était considérable. Impossible de l'oublier, de l'ignorer. Les aspérités du terrain, les arbres convulsés, les plantes sèches et jaunes, l'air sec et jusqu'aux bruits, qui étaient étouffés : tout portait la marque de la formidable forteresse vers laquelle ils se dirigeaient. Elle était le point d'orgue du djebel Ansariya, et lui signifiait : « Montagnes vous êtes nées pour moi ! »

En fait, il était difficile de discerner qui de la montagne ou du krak des Chevaliers était né le premier, tant la nature semblait dire : « J'ai fait cette montagne pour le krak : à vous, humains, de l'y construire. » Et les humains l'avaient construit, au sommet du djebel al-Teladj (la « Montagne de la Neige »).

Le krak était pour Morgennes l'illustration parfaite d'un très ancien débat qui avait violemment animé, et animait encore, la chrétienté : fallait-il agir en fonction de la fin des temps, ou de la fin de chaque individu pris en particulier ?

Pour les partisans de la première doctrine, il suffisait de pratiquer la politique du pire. Semer le chaos sur terre. Susciter l'Apocalypse, de telle sorte que le règne de l'Antéchrist arrive, et que Notre Sauveur soit contraint de contre-attaquer avec son armée de 144 000 guerriers au front tatoué de son nom. Alors l'humanité tout entière – après avoir été jugée – sera sauvée.

Cette école avait ses aficionados. Fort heureusement, ils n'étaient pas très nombreux. Et Morgennes n'en était pas. Dans le mal pour le bien il ne voyait jamais que le mal ; d'autant que, depuis que le monde était né, on ne cessait d'annoncer la fin des

temps, pour demain, pour la fin de la semaine prochaine, dans un an, dix ans, un siècle… Si tous les prophètes de malheur qui s'étaient succédé sur terre avaient eu raison, seul le premier d'entre eux aurait pu crier. Apparemment, tous s'étaient trompés. Et pourtant, cela continuait : pas une année, pas un mois, pas une semaine sans fin des temps !

Pour les tenants de la seconde doctrine, il fallait tout faire pour s'offrir et offrir aux autres une place au paradis. Permettre à chacun de connaître, ici, maintenant, une vie meilleure en vue de se préparer à sa future vie au ciel. Bien sûr, c'était le travail des prêtres : à eux de cultiver le champ des âmes, mal dégrossies d'ailleurs, qui vivaient en ce siècle. À eux d'y faire pousser le plus de justes et de saints possibles. Les prétendus engrais se nommaient « confession », « sacrement », « bénédiction », « indulgence », « rémission »… et les mauvaises herbes « péché », « simonie », « parjure », « paganisme », « polythéisme », « impiété »…

Morgennes n'avait que faire de tout cela.

Le paradis, s'il existait, ne pouvait se gagner par la souffrance ou par la joie, ne se méritait pas en priant, ne s'achetait pas en faisant des dons d'argent à l'Église, au Temple ou à l'Hôpital, ni en payant des pèlerins professionnels afin qu'ils aillent prier à Jérusalem en votre nom. La tombe de Jésus n'était pas un endroit, c'était une image, une idée. Un état d'esprit. Peu importait d'ailleurs la tombe de Jésus, ou Jérusalem, ou la Sainte Croix… Peu importait le paradis même !

Tout ce que Morgennes avait traversé pour rester en vie, son reniement, sa damnation, son déshonneur, perdait son sens.

Il sentit une rage monter en lui, une rage venue tout droit de sa jeunesse, quand il crachait et montrait son poing aux nuages, tout là haut dans le ciel, sans savoir pourquoi. Une rage incomprise et peut-être incompréhensible, une soif d'être qu'il avait cru éteinte, ou plutôt atténuée, contrôlée, quand il était à l'Hôpital, et avant cela, quand il était parti pour la Terre promise, et même avant cela, quand il était entré au service de Philippe d'Alsace, et encore avant quand il avait quitté… Quoi ? Qui ? Il ne se le rappelait pas. Dans quel avant, dans quel autrefois fallait-il aller pour trouver la paix ? Existait-elle

seulement quelque part ? Et cette rage ? Celle-ci, à vrai dire, n'était pas encore éteinte. Elle était comme ces feux qui, dans le foyer semblent se réduire, s'amenuisent jusqu'à se faire cendres, et puis, un souffle de vent, un fagot qui tombe, une main qui attise, et la flamme repart de plus belle. Sous la cendre, il y avait une braise. Encore incandescente. Endormie, on l'avait réveillée, puis nourrie.

Morgennes n'avait toujours pas trouvé la paix. Pourtant, il n'avait pas de ces emportements sauvages qui souvent s'emparaient des autres chevaliers, ou de ses ennemis, et les faisaient se jeter les uns contre les autres avec frénésie, poussant des cris de hyène, ravis d'être au combat, ne sachant plus pourquoi ils se battaient. Non qu'il ne mît de l'application à se battre, mais il s'efforçait, autant que possible, de garder la tête froide.

Après ce qu'il avait fait, aller au paradis ou en enfer lui importait assez peu. Il fallait retrouver la Vraie Croix. Souvent, il s'efforçait de prier, tendait à devenir un mouvement, une pensée fixée sur il ne savait quoi, priait sans rien demander, sans penser un instant qu'il pouvait demander – ce qui était étrange quand on le connaissait, et ne s'expliquait pas.

Pour lui la prière était ce qu'il y avait de plus difficile. Savoir bien prier ne s'apprend pas ; ce n'est ni un élan du cœur, ni un élan de l'âme, ni la récitation de psaumes – même si cela peut aider. Prier c'est autre chose. Quoi, il n'aurait su le dire, mais c'est prier qui est dur, pas de croire en Dieu. Dieu, c'est l'accessoire.

Soudain, quelques cailloux roulèrent sous les sabots de l'âne, puis sous les roues de la carriole. Fémie dormait. Massada, lui, continuait de tenir les rênes de Carabas, qui poursuivait sa route à petits pas. Morgennes se sentit observé – mais comment ne pas l'être dans le djebel Ansariya, quand on a le krak partout autour de soi ? Que faire ? Reculer ?

Non, il était trop tard, ils n'avaient plus le choix. Ils devaient continuer.

Soudain, un cri d'oiseau attira l'attention de Morgennes. Il leva la tête et vit voler au-dessus d'eux un faucon immense, aux

ailes déployées. « Décidément, se dit Morgennes, tout me rappelle Cassiopée aujourd'hui… »

Il eut alors un mauvais pressentiment.

— Descends ! souffla-t-il à Yahyah pour l'inciter à s'abriter.

— Inutile ! dit une voix. Vous êtes cernés !

Fémie s'éveilla et s'emmitoufla dans sa couverture en laine. Morgennes garda son calme, Massada se lamenta : « Jérusalem ! Ô Jérusalem ! C'en est fini de nous ! Ô mon Dieu, qu'ai-je fait ? »

Une demi-douzaine d'arbalétriers et de fantassins sortirent brusquement des ténèbres, arme à la main, et les entourèrent – la garde du krak. À l'heure qu'il était, la garnison de la place forte était déjà prévenue de leur arrivée, même si on ne savait pas encore *qui* ils étaient.

Une autre voix s'éleva dans l'obscurité. Celle d'un homme en armes. On ne voyait de lui que les reflets de son épée longue, et encore étaient-ils atténués par le brou de noix dont il l'avait enduite pour en masquer l'éclat.

— Mahométans ou chrétiens ? demanda-t-il d'une voix que le froid faisait trembler.

— Mahométans, j'en ai peur…, dit Morgennes.

— Entre autres, ajouta Massada.

— Venez dans la lumière…

Morgennes s'avança.

L'œil-de-bœuf d'une lanterne aveugle s'ouvrit, et frappa son visage d'un fin pinceau lumineux. Il se sentit étudié avec intérêt.

— Messire Morgennes ! Mais on vous disait mort !

Morgennes leva la main pour se protéger les yeux et distinguer qui lui parlait, mais il était aveuglé. La voix, pourtant, ne lui était pas inconnue.

Il demanda :

— Emmanuel ?

— C'est moi, beau sire, répondit la voix avec émotion.

L'ancien écuyer de Morgennes fit deux pas en avant. Il portait maintenant le manteau noir à croix blanche des chevaliers de l'Hôpital, et son allure avait gagné en autorité.

— Eh bien, dit Morgennes en le voyant, te voilà donc un homme à présent !

— Oui, répondit Emmanuel, qui se sentait coupable de ne pas avoir été adoubé par celui dont il avait été l'écuyer pendant de si longues années. Le frère commandeur Alexis de Beaujeu m'a fait chevalier le jour de l'Assomption de Notre-Dame… Le krak manquait cruellement de frères, et nul ne pensait vous revoir ici-bas…

— Tu vois, je suis encore en vie, dit Morgennes.

Le visage ruisselant de larmes, Emmanuel s'approcha de Morgennes, qui put ainsi mieux le regarder. Physiquement, il n'avait pas changé. Son visage poupin lui donnait toujours ce même air enfantin qu'une épaisse barbe noire venait atténuer. Sa bouche tremblait. Il ne cessait de répéter :

— C'est bien vous, oui, c'est bien vous…

Tout à coup, il pâlit, comme devant un revenant.

— Qu'est-il arrivé à votre œil ?

— Un Mahométan me l'a pris…

— Au fait, pourquoi m'avoir dit tout à l'heure que vous étiez mahométans ?

— Parce que c'est ce que je suis, répondit Morgennes.

Emmanuel le regardait sans comprendre.

— Vous n'êtes pas au courant ? s'étonna Morgennes.

— Venez, dit Emmanuel. Nous allons vous conduire au château, là-bas, vous nous raconterez tout.

Il fit un signe à l'escorte, et le petit groupe se remit en route. Le krak des Chevaliers n'était plus qu'à quelques pas devant eux, et dressait vers le ciel ses hautes murailles comme les parois d'un tombeau.

14.

Sit tibi copia, Sit sapientia, Formaque detur
Inquinat omnia sola, Superbia si comitetur.
(« Aie la richesse, aie la sagesse, aie la beauté, mais garde-toi de l'orgueil qui souille tout ce qu'il approche. »)
(Inscription gravée sur le pilier nord de la galerie bordant la grande salle du krak des Chevaliers.)

Tout pays possède, à un moment de son histoire, un ou plusieurs monuments qui donnent sa mesure, permettent de cerner son présent, son passé, l'avenir qu'il se rêve. Jadis, l'Égypte des pharaons a eu les pyramides, Babylone ses jardins suspendus, la Rome impériale son cirque, Byzance ses Hippodromes, Jérusalem son Temple. La France n'existait pas autrement que par Rome, et se cherchait à petits pas.

En 1187, Mykérinos a donné à l'Égypte la plus belle de ses citadelles : le château de la Montagne, bâti au Caire par Saladin ; les jardins de Babylone ne sont plus, mais non loin de là, à Bagdad, un observatoire permet d'y scruter les étoiles ; Rome a la basilique vaticane ; Byzance, devenue Constantinople, a Sainte-Sophie ; le Temple de Jérusalem a été plusieurs fois détruit et reconstruit, tandis que deux nouvelles religions y établissaient d'importants lieux saints : la chrétienté, l'église du Saint-Sépulcre, et l'Islam, le dôme du Rocher. La France, enfin, existe, et a entrepris de se donner sous la houlette de Maurice de Sully la plus extraordinaire des cathédrales : Notre-Dame de Paris.

Quant aux Francs de Terre sainte, ils ont, outre Jérusalem et le tombeau du Christ, le krak des Chevaliers.

Ces deux édifices – le Saint-Sépulcre et le krak des Chevaliers – résument à eux seuls les tendances opposées, et

cependant indissociables, qui écartèlent le pays, déchirent ses habitants, et les réconcilient pourtant.

L'un rappelle aux croyants la prééminence d'un royaume qui n'est pas de ce monde, l'autre se veut le garant de la foi et de la liberté de ceux qui vivent ici-bas.

Tous deux ont quelque chose de martial et de sacré. Le Saint-Sépulcre avec ses tentures aux armes de Jésus, ses froides colonnes, son air embué de vapeurs d'encens, ses murmures, ses répons, la mine grave et pénétrée de ses pénitents, l'écho glacé de leurs pas et de leurs prières ; le krak des Chevaliers, avec son dépouillement, la simple beauté de ses murs, la mine pieuse de ceux qui s'y promènent dans de grands manteaux noirs à croix blanche, ses Pater Noster qui résonnent de salle en salle, ses credo, ses homélies. Là, on aide les hommes à monter jusqu'aux Cieux ; ici, on aide Dieu à s'établir sur terre.

Tout opposées qu'elles soient, ces bâtisses sont inséparables de l'esprit des croisés et sont l'exacte représentation de la plus spécifique des nobles inventions du XII^e^ siècle : le moine chevalier.

La fine fleur de ce qui restait des Hospitaliers établis en Terre absolue était réunie dans la salle principale du krak, prête à continuer d'entendre le beau doux frère Morgennes, gardien du Saint Bois.

Emmanuel avait mené, par les hautes salles voûtées, les escaliers et les couloirs en pierre du château, Massada et Fémie dans une chambre attenante à l'un des dortoirs des moines chevaliers. Yahyah dormirait à la cuisine, avec Babouche, sur un peu de paille étalée par terre. Carabas irait aux écuries, rejoindre les trois cents chevaux et la centaine de chameaux qui attendaient là leur cavalier, leur fardeau de flèches, de vivres ou d'eau.

Mais à leur arrivée, malgré l'heure tardive, afin de leur témoigner l'estime dans laquelle était tenu Morgennes, et avant de l'écouter, tous furent conduits à la grande salle du krak, au plafond clouté d'or et au sol tapissé de joncs. Elle servait de réfectoire aux frères. Les chapitres des Hospitaliers s'y tenaient, sous les hautes voûtes en berceau percées de trous laissant

passer la nuit. Aux piliers qui les soutiennent, et qui partagent la salle en neuf, des chandelles de suif se consumaient en fumant, balafrant la chaux des murs de longs traits noirs qu'il faudrait frotter au matin. Un sergent en manteau noir à croix blanche jetait des bûches dans l'âtre : ici les nuits étaient aussi froides que l'infini.

Les flammes du brasier commençaient à peine à réchauffer la salle quand deux moines chevaliers entrèrent afin de servir une collation aux nouveaux arrivants : au krak des Chevaliers, le repas rassasiait même les plus affamés ; et jusqu'aux frères qui étaient punis – et donc prenaient leurs repas sur les dalles du sol avec les chiens, non loin du commandeur de la place – tous étaient bien nourris. On n'envisageait pas de laisser sans force les corps de ceux qui devaient se battre et peut-être mourir pour le Christ.

Partageant l'écuelle et le pain de froment de Morgennes, Massada jetait des regards inquiets aux nombreuses personnes assises de l'autre côté de la table.

Une douzaine de frères de l'Hôpital les contemplaient en silence – à peine échangeaient-ils parfois un murmure –, mais on devinait à leur mine sévère le nombre et la nature des questions qu'il leur brûlait de poser : à Morgennes, à Fémie, à Massada, voire à Yahyah – qui, aux cuisines, s'emplissait l'estomac d'un chapon.

Morgennes prit le temps de savourer chaque bouchée. Depuis combien de temps n'avait-il pas mangé à satiété ? La nourriture au bimaristan al-Nûrî était des plus frustes, quant à celle servie aux esclaves, elle ne suffisait pas à les nourrir.

Il retrouva avec plaisir la saveur des aliments préparés par les siens, et se délecta des sensations naissant dans son palais ; sensations que la cuisine mahométane, trop épicée à son goût, ne lui procurait pas. Amertume légère de la purée de pois, adoucie par le sucré d'une datte ; moelleux de l'omelette aux œufs frais, rafraîchie par la menthe et parfumée de barbotine. Le vin qu'on leur avait corné, coupé au miel et à la cardamome, était un tel délice qu'il en oublia pendant un instant ce qu'il avait vécu, ce qu'il allait dire, ce qu'il lui faudrait subir.

Le frère chargé de leur faire la lecture des Évangiles ferma la lourde Bible posée sur un lutrin placé devant lui. Il n'y eut plus un bruit, hormis celui du vent. Morgennes s'essuya la bouche à la nappe, croisa les mains, et demanda du regard au frère commandeur l'autorisation de rompre le silence. L'ayant reçue, il proposa :

— Beaux doux frères, souhaitez-vous entendre à présent mon histoire ?

Le frère commandeur opina du chef, et Morgennes leur raconta tout, dans les moindres détails, sans jamais hausser la voix, et en prenant soin de présenter chaque fait sous son jour le plus neutre possible, précisant pour chacun s'il en avait été le témoin direct, ou, dans le cas contraire, qui le lui avait rapporté.

Tous suivirent son récit avec attention.

Même Massada et Fémie, qui ne connaissaient pas tous les détails, écoutèrent, stupéfaits, Morgennes narrer comment il s'était réveillé sur le champ de bataille, avait été capturé par Taqi – qui lui avait sauvé la vie –, puis, en quelque sorte, récompensé par Saladin, avant de s'échapper une première fois, assoiffé, pour être finalement repris et se faire crever l'œil.

Vint le moment où il fallut parler du marché proposé par Saladin aux frères Templiers et Hospitaliers, et que tous – hormis Morgennes – avaient refusé.

En l'entendant relater comment il avait renié sa foi, alors que tous ses compagnons restaient fidèles à Jésus et mouraient décapités, les frères chevaliers de l'Hôpital pâlirent d'effroi. Bien que Morgennes n'eût fourni à son geste aucune explication, certains de ses frères parurent le comprendre et l'excuser, d'autres au contraire le réprouver. Mais tous étaient horrifiés, même s'il était difficile de savoir si c'était par Morgennes ou par Saladin.

— Pardon, beau doux frère Morgennes, l'interrompit le frère commandeur du krak – qui avait nom Alexis de Beaujeu –, mais peut-être devrions-nous continuer de t'entendre à huis clos.

Du bout des lèvres tous acquiescèrent et se tournèrent vers Massada et Fémie, leur donnant la désagréable impression que leur présence était des plus indésirables.

Frère Emmanuel, dont les mains tremblaient tant il avait été ému par le récit de Morgennes, proposa de les accompagner à leur chambre, une petite cellule à deux lits. Elle donnait sur l'une des neuf citernes du krak, et – pourvu qu'on ait l'ouïe fine – on pouvait s'y endormir, bercé par l'écoulement des eaux de l'aqueduc bâti pour les alimenter.

— *Yallah !* s'exclama Fémie.

— Je vous suis, dit Massada.

— Allons-y, dit Emmanuel.

Joignant le geste à la parole, il les invita à le suivre dans le réseau de couloirs et de galeries du krak – labyrinthe que de nombreux frères empruntaient à toute heure pour faire leur ronde, visiter les animaux aux écuries, ou pour aller à l'office : les chants des frères montaient de leur petite chapelle, et les Pater de matines résonnaient de façon étrange dans les murs du château.

Beaujeu ne quitta pas Morgennes des yeux. Il le considéra gravement, sans laisser deviner ses pensées : colère, pitié, peine, déception, ou tout cela à la fois. Enfin, il demanda à l'un de ses assistants :

— Dis au frère chapelain de nous rejoindre ici dès la fin de la messe, et va quérir le frère infirmier. Je veux qu'il examine le beau doux frère Morgennes, afin de s'assurer qu'il est en parfaite santé.

— Beau doux sire, dit Morgennes, inutile de déranger le frère infirmier. Les médecins ont pris soin de mes blessures à Damas, et je crois que je vais bien.

— Beau doux frère Morgennes, je veux qu'il t'examine, car je ne suis pas sûr que les médecins de Damas aient soigné *toutes* tes blessures.

Morgennes voyait bien à quoi il faisait allusion, pourtant il ne fit aucun commentaire. Il avait encore bien des choses à leur dire, des faits à leur révéler, des suggestions à leur faire, mais il attendrait d'avoir la parole.

— Lève-toi, dit le frère commandeur, et viens près de moi.

Morgennes obtempéra.

— Comment te sens-tu ?

— En excellente forme, beau doux sire.

— Alors, tu resteras debout, face à nous, pendant toute la durée du conseil. En attendant l'arrivée du frère chapelain, que chacun d'entre nous récite en silence treize Pater, prie saint Adam et se tienne prêt pour le conseil.

Les frères chevaliers prirent place sur les chaises le long du mur, tandis qu'au centre de la salle Morgennes les observait sans mot dire. La perspective de cette réunion troublait sa concentration. C'est que le moment était autrement plus grave. À Hattin, il en était allé de sa vie. Ici, il en allait de son honneur et de son nom. Bien que n'ayant pas très envie de s'étendre sur son acte, il voulait néanmoins être jugé en fonction de faits établis, et profiter de l'occasion pour exposer sa vérité. Mais *sa* vérité, justement, n'intéresserait pas le conseil, qui ne jugerait que la vérité des faits, et non la sienne – plus complexe, et dont il n'appartenait qu'à Dieu de la juger.

Des pas résonnèrent dans le couloir, et quatre personnes entrèrent – dont le frère infirmier et le frère chapelain, reconnaissable à sa robe, à sa grande chape noire et à ses mains gantées de cuir. Le cœur de Morgennes fit un bond en reconnaissant l'un de ses vieux amis : Raymond de Tripoli !

— Sire, dit Morgennes en rompant le silence qui lui était imposé, je suis heureux de vous revoir.

— Et moi, j'en suis ravi, répondit Raymond.

Tripoli, qui avait donné de si bons conseils au cours de la bataille de Hattin – hormis celui d'attendre plutôt que d'attaquer immédiatement une fois au sommet de la colline –, avait considérablement vieilli.

Il était déjà âgé, mais cette épreuve avait fini de blanchir ses cheveux et sa barbe, creusé de nouvelles rides sur son visage, accentué les poches de ses yeux. En outre, il avait considérablement maigri, et son bliaut flottait autour de lui. Il s'approcha de Morgennes et lui prit les mains, pendant que le frère infirmier l'auscultait, examinait son œil, lui demandait d'ouvrir la bouche et de tirer la langue.

— Souffres-tu ? demanda le frère infirmier.

— Non, répondit Morgennes.

Le frère infirmier eut l'air déçu.

— Souffrir, pourtant, c'est se rapprocher de Dieu, dit-il.

— Je suis désolé, répondit Morgennes, mais je ne me sens ni souffrant ni loin de Dieu.

Le frère infirmier s'apprêtait à examiner les mains de Morgennes – que tenait toujours Tripoli – quand Beaujeu lui demanda de venir s'asseoir à côté d'eux, afin d'entendre et de juger le beau doux frère chevalier Morgennes.

— Pour commencer, dit le frère infirmier en prenant place à la table du conseille ne vois pas pourquoi on continue de l'appeler « beau doux frère ». S'il a renié Jésus, ainsi que je l'ai compris, il ne mérite plus cet égard…

Ces paroles jetèrent un froid.

Certains frères lui donnèrent raison, d'autres au contraire rappelèrent que, jusqu'à décision du conseil, Morgennes faisait toujours partie de l'Hôpital.

— Sire de Tripoli, venez vous asseoir auprès de nous, dit le frère commandeur. Vous aurez bien le temps, tout à l'heure, de retrouver Morgennes et de lui parler – fût-ce à travers des barreaux.

— Ne vous inquiétez pas, murmura Tripoli à Morgennes. Je veille sur vous.

Il lui serra les mains, puis alla prendre place de l'autre côté de la table, en face de lui. On verrouilla les portes de la salle principale, afin d'être tranquilles.

— Beaux seigneurs frères, dit Beaujeu, levez-vous et priez Notre Seigneur que Sa sainte grâce vienne parmi nous.

Quatorze frères et Raymond de Tripoli considéraient gravement Morgennes. D'ordinaire, seuls les frères chevaliers pouvaient assister aux séances du chapitre, mais étant donné la gravité des circonstances, Beaujeu avait invité Tripoli à rester.

Outre le frère commandeur du krak, le frère chapelain et le frère infirmier, les frères les plus importants de la place étaient là : le frère sénéchal, qui est le lieutenant du commandeur ; les frères maréchal et sous-maréchal, chargés, pour l'un, des armes et des armures, pour l'autre des chevaux ; les frères turcopoliers et gonfanoniers, qui encadrent les auxiliaires engagés par l'ordre ; le frère drapier, qui s'occupe du trousseau des frères, et cinq frères chevaliers – choisis parmi les plus nobles.

Beaujeu prit la parole :

— Beaux doux seigneurs frères, dit-il, je vous conjure de par Dieu, de par ma Dame sainte Marie, de par tous les saints et les saintes de Dieu et de par tous les frères, sous peine de perdre la grâce de Dieu si vous ne faites en ce jugement ce que vous devez faire, d'entendre et de juger le beau doux frère Morgennes.

Par cette formule, la séance était ouverte, le tribunal de pénitence prêt à écouter Morgennes. Beaujeu se tourna alors vers celui-ci :

— Doux ami, prend garde à dire la vérité sur toutes les choses que nous te demanderons, car si tu mens, et qu'il est ensuite prouvé que tu as menti, tu seras mis aux fers, on te fera grande honte et tu seras expulsé de la maison pour cela.

Ensuite, il lui demanda qui il était, et depuis combien de temps il avait revêtu l'armure d'obéissance. Morgennes répondit de son mieux, puis Beaujeu poursuivit :

— Au sein de l'Hôpital, quel était ton rôle ?

— Garder la Sainte Croix.

Certains des frères chevaliers se montrèrent étonnés : ils venaient d'arriver en renfort, de Provence, de France ou d'Angleterre, et ne connaissaient pas Morgennes. Qu'il fût l'un des gardiens chargés de veiller sur le Saint Bois les impressionnait, et qu'il ait pu trahir les horrifiait.

L'interrogatoire continua quelque temps, puis quand chaque frère eut assez questionné Morgennes, Beaujeu déclara :

— Beaux doux seigneurs frères, j'ai peine à croire ce que nous raconte le beau doux frère Morgennes. Pourtant, je le connais, il n'est pas homme à mentir ni à passer sous silence des vérités gênantes. Ce qu'il nous décrit est, en effet, accablant : alors que nos frères, ses compagnons d'armes, rendaient l'âme en restant fidèles au Christ et mouraient en martyrs, lui reniait sa foi, et de croyant devenait infidèle. Beau doux frère Morgennes, avant que de statuer sur ce que tu as fait, peux-tu nous assurer que tu n'as pas été frappé de chaleur, tellement que la tête t'en tourna, si bien que les paroles que tu prononças furent dites seulement des lèvres, et non du cœur ?

— Ce que j'ai dit, je l'ai dit, fit Morgennes. Des lèvres ou du cœur, pour moi, cela ne fait aucune différence.

— Beau doux frère, pense bien à ce que tu dis là, car ce sont des paroles graves, poursuivit Beaujeu. J'ai demandé au frère chapelain de venir afin qu'il te délie de ta profession de foi et du serment que tu as fait à Saladin.

— Ce serment, pardonne-moi beau doux sire, seigneur commandeur, mais seul Saladin peut m'en délier. Pour ma part, je lui resterai fidèle. Ou je n'ai pas d'honneur.

— Frère ! s'emporta le frère chapelain. Par l'amour de Notre Seigneur Jésus-Christ, je t'en conjure ! Veux-tu être chassé de l'ordre et finir tes jours dans une cellule ?

— Non, dit Morgennes. Mais, si c'est ce qui doit arriver, alors ainsi soit-il.

— N'as-tu pas envie qu'il en soit autrement ? demanda le frère chapelain, un ton plus bas.

— Bien sûr que si, répondit Morgennes. Qui ne le voudrait ? Mais j'ai agi en mon âme et conscience, conformément aux signes que j'ai cru recevoir de Dieu.

— De quels signes parles-tu ?

— Peu avant de me convertir, j'ai demandé à Dieu de m'éclairer…

Des bûches craquèrent dans l'âtre, et Morgennes s'interrompit. Ce qu'il avait lu dans l'absence de signes, à Hattin, c'était que Dieu lui demandait de continuer. À qui confier cela ? En avait-il seulement le droit ? Qui le comprendrait ? Dans le doute, il préféra se taire, et dit simplement :

— C'est entre Dieu et moi.

— Permets-moi de te rappeler, beau doux frère Morgennes, l'inscription gravée sur l'un des piliers de la galerie qui mène à cette salle : *Sit tibi copia, Sit sapientia, Formaque detur Inquinat omnia sola, Superbia si comitetur*. Garde-toi de l'orgueil ! Ne te crois pas supérieur à tes frères ! Ici, nous sommes tous des pécheurs, et tous nous demandons pardon à Dieu, à Notre Dame et à nos frères pour ce que nous avons fait. Repens-toi, frère Morgennes !

— Je me repens, dit Morgennes. J'implore la pitié de Dieu et de Notre Dame, et la vôtre, mes frères, car j'ai fauté en reniant

Dieu. Mais sachez beaux doux frères que je ne l'ai pas fait par orgueil ou haine de la Vraie Croix.

— Que veux-tu dire ? l'interrogea l'un des frères avec un fort accent saxon.

— J'avoue ne pas avoir voulu mourir, c'est le premier point… Je comprends mes compagnons d'armes, morts au nom du Christ, mais je restais sur une vive douleur : la Sainte Croix venait d'être prise, j'avais failli à mon devoir, de soldat, de chrétien. Il m'a semblé que je n'avais pas le droit de mourir sans essayer d'arranger cela, quitte à sacrifier le peu d'honneur qui me restait…

— Et qui nous dit que tu n'as pas eu peur de mourir et préféré te convertir ? Tu parles de sacrifice, j'y vois plutôt orgueil et peur, dit l'un des frères chevaliers.

— J'ai peut-être eu tort, c'est vrai, mais j'ai pensé à la Sainte Croix. Je ne me sentais pas digne de mourir au nom du Christ tant qu'elle était entre les mains des Sarrasins. Ma conversion m'a paru peu de chose à côté de cette tragédie, pourvu que la Vraie Croix fût retrouvée.

Ce dernier point intéressa vivement le frère commandeur, qui demanda tout de suite à Morgennes :

— Ta conversion n'était donc pas sincère ?

— Sincère ou non, cela ne fait aucune différence.

— C'est pourtant là *toute* la différence ! s'énerva le frère infirmier.

— Alors soit, admettons qu'elle ait été sincère, puisque j'ai renié Dieu et craché sur la croix.

— Tu as craché sur la croix ! s'étrangla le frère chapelain. C'est un péché inexpiable ! Je demande qu'on exclue cet homme de l'ordre, et qu'on l'enferme chez les Bénédictins ou les Augustiniens, peu m'importe, pourvu qu'on le renvoie tout de suite ! Non content d'être laps, cet homme est un démon !

— Du calme, dit le frère commandeur. Je vous rappelle, beau doux frère chapelain, qu'on ne doit pas élever la voix ici. D'ailleurs, nous avons tous compris ce que le frère Morgennes a fait : tu as craché sur la croix pour qu'on te donne à boire, n'est-ce pas ? demanda-t-il à Morgennes.

— Non, pas du tout, répondit celui-ci. Je suis vraiment désolé, beau doux sire commandeur, mais si j'ai demandé à boire c'était pour pouvoir cracher, et non parce que j'avais soif. Ma décision était déjà prise. Telle est la vérité.

Morgennes regardait ses juges, qui le dévisageaient dans un silence pesant.

Même Raymond de Tripoli n'osait plus le regarder ni lui envoyer de petits signes d'encouragement.

Dans l'âtre, les bûches s'étaient entièrement consumées. Par les ouvertures, au sommet de la salle, les premiers rayons du jour avaient fait leur apparition, et l'heure de tierce avait été sonnée.

Cela faisait plus de trois heures qu'ils entendaient Morgennes.

Plus de trois heures que ses défenseurs faisaient tout pour le sauver, plus de trois heures que ses détracteurs, de plus en plus nombreux, se demandaient justement pourquoi cela durait depuis si longtemps…

Morgennes ne comptait plus parmi le tribunal de pénitence que trois alliés : le frère commandeur, le frère maréchal et Raymond de Tripoli – qui ne voterait pas, n'étant pas de l'Hôpital.

— L'affaire est claire, dit le frère infirmier. Cet homme n'a plus toute sa raison, il faut l'enfermer.

— Renvoyons-le en Occident, risqua un autre frère, qui n'avait jusqu'à présent pas beaucoup parlé.

— Silence, mes doux sires, dit Beaujeu. Je vais vous demander de voter, que Dieu nous aide à faire notre devoir.

On fit sortir Morgennes, afin que le vote de chacun des membres du tribunal restât secret, ensuite chacun des frères s'exprima :

— Deux jours de jeûne, une peine de discipline le dimanche pendant six mois s'il se repent, sinon la perte de l'habit, définitive, dit le premier des frères chevaliers.

— La perte de l'habit pendant un an s'il se repent, dit le frère sous-maréchal, sinon la perte de la maison, définitive.

— La perte de la maison, définitive, dit le frère chapelain.

— La perte de la maison, définitive, dit un deuxième frère chevalier.

— La perte de l'habit pendant un an s'il se repent, sinon la perte de la maison, définitive, dit le frère drapier.

— Deux jours de jeûne plus une peine de discipline chaque semaine jusqu'à ce qu'il accepte de se laisser délier, dit un troisième frère.

— La perte de la maison, définitive, dit le frère infirmier.

— La perte de l'habit, jusqu'à ce qu'on le délie de son serment, ensuite deux jours de jeûne plus une peine de discipline le dimanche pendant trois mois, dit le frère maréchal.

— La perte de l'habit s'il se laisse délier de son serment, sinon la perte de la maison, définitive, dit le frère turcopolier.

— La perte de la maison, définitive, dirent les dixième, onzième, douzième et treizième frères.

La cause paraissait entendue, et, à vrai dire, elle l'était.

Le frère commandeur ne pouvait s'opposer au châtiment qui conduirait inéluctablement Morgennes à quitter l'Hôpital pour être envoyé en France dans un monastère de la règle de saint Benoît ou de saint Augustin.

On fit donc revenir Morgennes dans la salle principale. Entre-temps, il s'était dévêtu, ainsi que le recommandait la règle, et s'apprêtait, torse nu, en caleçon et en chausses, à recevoir la pénitence, qui ne manquerait pas de lui être infligée avec la courroie qu'il portait au cou.

— À genoux, ordonna Beaujeu.

Morgennes s'agenouilla.

— Avant que je prononce la sentence, quelqu'un veut-il parler pour prendre la défense du beau doux frère Morgennes, puisqu'il est incapable de le faire lui-même ?

Raymond de Tripoli se leva.

— Parlez, dit le frère commandeur.

— Beaux doux seigneurs, mes frères chevaliers, commença Raymond de Tripoli. Je connais le frère Morgennes depuis de très nombreuses années, je l'ai même connu avant son entrée dans l'ordre. C'est l'homme le plus valeureux que je connaisse, un homme de parole. Mais qui peut dire si ce qui a conduit le frère Morgennes à cracher sur la croix est l'orgueil ou l'humilité,

la peur ou le courage ? Quel est en effet le plus dur à perdre pour un frère ? Est-ce la vie ? Ou bien le paradis, l'estime des siens ?

Les frères ne firent aucun commentaire, mais on voyait à la tête de certains qu'ils n'acceptaient pas les propos de Raymond de Tripoli – pourtant leur principal soutien chez les gens du siècle.

Raymond lui-même avait été fort critiqué pour sa conduite à la bataille de Hattin. Après l'échec de sa charge de cavalerie, il avait quitté le champ de bataille, rallié Tyr, puis le krak des Chevaliers. On avait dit qu'il avait abandonné le roi, que sa charge n'avait pas eu pour objectif de percer les rangs des Sarrasins, mais de l'amener de l'autre côté de leurs lignes – selon un plan défini à l'avance avec Saladin.

— Je vous le dis, en vérité, poursuivit Raymond de Tripoli, nul ne peut affirmer aisément ce qui est courage ou ce qui est lâcheté. Je suis moi-même obligé de voir qu'il y a sans doute un peu des deux chez Morgennes. Je vous demande de lui pardonner, et de pratiquer cet amour que le Christ a su si bellement nous enseigner.

Raymond de Tripoli s'arrêta de parler. Il était rouge, et paraissait épuisé. Beaujeu se leva, le regarda, et prit la parole à son tour :

— Seigneur de Tripoli, je vous remercie pour ces sages paroles. Je suis sûr qu'aucun d'entre nous ne les oubliera jamais. Mais je suis obligé de rendre la sentence, telle qu'elle a été prononcée par ce tribunal : beau doux frère Morgennes, je te condamne à la perte de la maison, définitive.

À ces mots, Raymond de Tripoli se trouva mal et s'évanouit. Le frère infirmier se précipita vers lui :

— Qu'on le ramène dans sa chambre !

Deux frères chevaliers soulevèrent Raymond de Tripoli, et l'emportèrent dehors.

— Frère Morgennes, dit le frère commandeur. Tu as entendu la sentence que nous avons rendue. Tu as maintenant quarante jours pour quitter l'ordre et te rendre en France, dans un monastère. Le feras-tu ?

— Oui, beau doux frère, dit Morgennes.

Quarante jours, c'est-à-dire jusqu'à la Saint-Denys. Cela lui laisserait peu de temps pour retrouver la Vraie Croix, et Crucifère, son épée.

— Infligez-lui la pénitence, puis conduisez-le dans une cellule isolée. C'est maintenant pour nous un étranger.

D'un même mouvement, les frères tournèrent le dos à Morgennes, qui n'eut plus en face de lui qu'un mur de capes noires ornées de croix blanches. Puis deux frères au visage dissimulé par un masque vinrent lui infliger sa pénitence.

Curieusement, quand les premiers coups de courroie se mirent à pleuvoir sur son dos, Morgennes les ressentit de façon atténuée. Loin de le satisfaire, cela l'inquiéta : la maladie le rongeait comme un feu souterrain et ne tarderait pas à refaire son apparition.

Enfin, Morgennes fut relevé puis escorté jusqu'à sa cellule, qui donnait sur les remparts de l'enceinte intérieure. De sa fenêtre, il avait vue sur la cour intérieure, qui en ce début de matinée grouillait d'activité. Des maçons relevaient des murs ; des forgerons et des ferronniers s'affairaient à réparer des hauberts, des armes et les fers des chevaux. Çà et là, de jeunes recrues s'exerçaient à la quintaine, sous la conduite d'un officier. Un homme traversa la cour, une poule dans chaque main ; un autre promenait une douzaine de chiens en laisse.

Morgennes parti, le frère chapelain demanda à Alexis de Beaujeu :

— Beau sire commandeur, pourquoi ne pas renvoyer Morgennes en France dès aujourd'hui ? Pourquoi nous encombrer de sa personne ?

— Notre règle lui donne quarante jours. Quarante jours, c'est suffisant pour qu'il change d'avis.

— Mais c'est un entêté ! Il ne voudra jamais !

— Peut-être, mais il a quarante jours. Je lui fais confiance, il ne nous trahira pas, et partira de lui-même en France, dans quarante jours.

— Il a déjà trahi Dieu !

— Les voies du Seigneur sont impénétrables.

La conversation prenait un mauvais tour. Beaujeu se rembrunit. Il n'avait pas envie d'une dispute avec le frère chapelain, qui était en quelque sorte, ici, comme le légat du pape. Un personnage important.

— Beau doux frère, dit doucement le frère commandeur, permettez-moi seulement de vous rappeler ce que disait l'inspirateur de notre ordre, saint Augustin : « Beaucoup se croient en dedans de l'Église qui sont en dehors ; et beaucoup se croient en dehors qui sont en dedans. » Laissons à Morgennes ces quarante jours de répit. Je me demande d'ailleurs s'ils ne lui seront pas plus difficiles à vivre que les années d'enfermement qui l'attendent en France.

Des frères entrèrent alors par la porte des cuisines. Ils venaient servir la collation du matin, que les frères de Provence, de France et d'Angleterre, les plus nombreux au krak des Chevaliers, seraient les premiers à prendre. Un second service, juste après, serait donné pour les autres langues. C'est alors qu'une voix de harpie monta de la cour du château, non loin de la chapelle.

— Morgennes est à moi ! criait Fémie. Vous n'avez pas le droit de me le prendre !

Les frères commandeur et chapelain se hâtèrent vers la source de ces glapissements, suivis de leurs serviteurs, écuyers, frères sergents et clercs.

Dans la cour, le soleil brillait si fort que tous marchaient tête baissée. Fémie – puisqu'il s'agissait d'elle – ne paraissait pas s'en soucier. Massada cherchait à la calmer, maniant tour à tour le sarcasme et le compliment.

Après tout, Morgennes était à lui – même s'il l'avait payé avec les bijoux de sa femme.

— Que se passe-t-il encore ? demanda le frère commandeur.

— Elle prétend que vous n'avez pas le droit d'envoyer Morgennes en France, et qu'il lui appartient, répondit Massada.

— Mes bijoux ! mugit Fémie. J'ai donné tous mes bijoux pour l'avoir !

— Morgennes n'aurait jamais dû être acheté si cher, dit Beaujeu. Au mieux pouvait-on donner un couteau d'arme et un ceinturon, c'est la règle.

— Il est à moi ! dit Fémie. À Damas, je l'ai acheté à Damas !

— Il n'appartient qu'à Dieu, et à l'Hôpital le temps de son court séjour sur terre, coupa sèchement le frère chapelain. En y entrant, il s'est lui-même donné à notre ordre, à Dieu et à Notre Dame ! Qui êtes-vous à côté d'eux pour vouloir le reprendre ?!

— Si vous voulez, l'ordre peut vous dédommager, dit le frère commandeur, qui cherchait à se montrer conciliant. Combien l'avez-vous payé ?

— Tous mes bijoux ! fulmina Fémie. Et mon mari a laissé ce marchand de malheur poser ses mains sur moi et se servir lui-même !

— Il lui en a laissé un ! protesta Massada.

— Cent besants suffiront-ils à vous dédommager ?

— Je veux mes bijoux ! Je veux Morgennes ! beugla Fémie.

— Qu'on aille lui chercher pour cent besants de bijoux au trésor, ordonna le frère commandeur à son écuyer. Apportez-les-moi vite, que cette malheureuse se calme.

— Pardonnez-moi beau doux frère commandeur, se risqua Massada, mais, si je puis me permettre, il y avait pour beaucoup plus de cent besants de bijoux sur ma femme. Je le sais, c'est moi qui les lui avais offerts ! En outre, le frère Morgennes m'avait assuré que vous me donneriez plus de cent fois ce que j'ai dépensé pour l'acheter…

— N'êtes-vous pas ce marchand juif nommé Massada, qui faisait commerce de reliques à Nazareth et que les Templiers recherchent pour avoir osé dérober à leur connaissance, ainsi qu'à celle de l'archevêque de Jérusalem, l'âne de Pierre l'Ermite ?

— Cent besants d'or iront très bien, ronronna Massada. C'est parfait, tout à fait suffisant. Peut-être même un peu trop.

— Alors disons quatre-vingts besants d'or…

— Quatre-vingts besants d'or, très bien, dit Massada tout à la fois mécontent, gêné et honteux.

— Les Juifs, commenta le frère chapelain, ça ne peut pas s'empêcher de marchander…

Massada et Beaujeu firent comme s'ils n'avaient pas entendu.

L'affaire semblait réglée, quand le frère infirmier s'en vint trouver le sire de Beaujeu.

— Beau doux frère commandeur, Raymond de Tripoli s'est réveillé, annonça-t-il.

— Tant mieux, dit Beaujeu.

— Mais il est au plus mal. Il respire à grand-peine, et son corps est si baigné de sueur qu'il a fallu changer les draps. J'ai bien cherché à le soulager en le scarifiant jusqu'à le rendre blanc, mais il ne s'en est pas porté mieux. J'ai fait mettre de l'encens à brûler dans sa chambre pour purifier l'air et donné l'ordre à six de nos frères de se relayer sans cesse à la chapelle afin de prier pour lui. Le pire est à craindre. Ah, et il vous a réclamé.

— Il veut me voir ?

— C'est-à-dire qu'il a réclamé Morgennes. Je lui ai dit que vous seul pouviez lui permettre de le voir. Alors il vous a demandé.

— Allez chercher Morgennes, je vais chez Tripoli.

Beaujeu partit donc en direction de la petite chambre que le seigneur de Tripoli occupait avec sa femme et les quatre filles qu'elle avait eues d'un premier mariage.

Tripoli était allongé dans son lit, sa femme – la comtesse Échive – debout à ses côtés, les mains croisées sur sa robe à franges brodées d'or. Ils étaient venus de Tyr plusieurs semaines auparavant, avec nombre de leurs gens, qui se préparaient à la guerre. Car le combat n'était pas fini : sous le commandement de Conrad de Montferrat, le fils du vieux marquis Guillaume de Montferrat, Tyr redressait la tête et défiait Saladin.

— Comtesse, salua Beaujeu en entrant dans la pièce, l'une des mieux décorées du château.

Sans être confortable, on avait essayé d'y mettre de quoi la rendre agréable à un couple habitué au confort et aux richesses. Du reste, Échive et Raymond de Tripoli, contrairement à tant d'autres barons et comtes de Terre sainte, se souciaient assez peu du luxe. Le sol était couvert d'un tapis de jonc et de lourdes tapisseries pendaient au mur. Dans un coin, un chien dormait

sur une paillasse. Parfois, dans son sommeil, il gémissait et se grattait avec vigueur.

Raymond de Tripoli était si pâle que ses cheveux blancs semblaient gris. Son regard était celui d'un homme épuisé et brillait d'une lumière humide, reflet de son état fébrile.

— Frère commandeur…, commença-t-il d'une voix éteinte.

Mais Beaujeu lui fit signe qu'il n'était pas utile de parler, il savait :

— Économisez vos forces, seigneur comte. Je sais que vous voulez voir le frère chevalier Morgennes, et je l'ai fait quérir pour vous.

Effectivement, peu de temps après, deux gardes amenèrent Morgennes, puis se retirèrent sans un mot. Morgennes salua la comtesse Échive, s'approcha de Raymond et lui prit la main.

— Seigneur, lui dit-il, beau seigneur, dans quel état vous trouvez-vous…

— La mort n'est pas loin, dit Raymond de Tripoli. Toute vigueur m'abandonne, et ma seule joie est d'avoir Échive et mes filles auprès de moi.

Il ferma les yeux.

La comtesse vint s'asseoir de l'autre côté du lit, et prit la main de son mari.

— Morgennes, demanda Raymond, qu'avez-vous fait de Crucifère ?

— Un neveu de Saladin me l'a prise, répondit Morgennes.

— Il faut la retrouver. Sans elle…

— Je sais, dit Morgennes. Sans elle, je suis perdu, mais ne le suis-je pas déjà ?

— Cette épée est notre meilleur guide. Rappelez-vous, au Caire, comme elle a bien servi. Vous étiez jeune alors, le bon roi Amaury était encore en vie, et s'épuisait à vouloir conquérir l'Égypte… Mais vous étiez là, fidèle déjà, et aviez accepté de partir en quête de cette épée que Guillaume de Tyr avait localisée…

À l'évocation de ces souvenirs, Morgennes revit des images de bâtiments en flammes et sentit même le souffle d'un puissant incendie passer sur son visage, à l'endroit d'anciennes blessures.

— Beaujeu, continua Tripoli, c'en est fini de tous nos rêves. Nos territoires en Terre sainte reculent comme le jour face à la nuit. Mon nom ne vaut pas mieux que celui d'un Guy de Lusignan, puisqu'on m'accuse d'avoir trahi et de m'être acoquiné avec Saladin. Pourtant, si je me suis entendu avec lui, c'était – foi jurée ! – pour parler de paix. Non pour livrer le royaume où Notre Seigneur Christ a tant souffert. Quant au nom de frère Morgennes, ce héros dont il faudra bien un jour chanter la légende, il sonne désormais pour bon nombre de chrétiens comme les noms infâmes de Gérard de Ridefort ou de Renaud de Châtillon.

Tripoli s'essoufflait. Il eut un râle, sa femme lui serra la main un peu plus fort. Beaujeu appela le frère infirmier.

— Laissez-le tranquille, je ne veux pas de ce sorcier qui ne sait même pas distinguer un lépreux d'un bien portant ! s'épuisa Tripoli. Je ne veux pas le voir.

Beaujeu annula son ordre, mais déplaça les cassolettes d'encens qui envoyaient leurs fumées dans la figure du vieux comte.

— Frère commandeur, dit Tripoli, je veux que l'on confie une mission à Morgennes. Quarante jours suffiront, ensuite, à vous de juger.

— Quelle mission ? demanda Beaujeu.

— Confiez-lui la tâche dont Sa Sainteté vous a chargé. Morgennes retrouvera la Vraie Croix, je vous en donne ma parole. Il ne faillira pas. Il n'a jamais failli d'ailleurs. Demandez-lui de retrouver une épée, il la retrouve, de vous rapporter les larmes d'Allah, il vous les livre, n'est-ce pas, Morgennes ?

Morgennes tressaillit.

— Mais nous n'avons pas l'intention de…, commença Alexis de Beaujeu.

— Tsss, coupa Tripoli. Que croyez-vous ? Que je ne sais rien de ce mystérieux chevaucheur portant turban et maniant l'arbalète qui est venu vous voir la semaine dernière ? Allons, il vous a remis une bulle signée d'Urbain III vous ordonnant de différer l'envoi de troupes à Jérusalem, et de retrouver la Vraie Croix, *Modis Omnibus*…

— Justement, dit Beaujeu. Une caravane transportant plus de deux cent mille besants d'or, soit la rançon d'un roi, que nous prêtent nos frères de l'hospice de Samson, à Constantinople, se dirige en ce moment même vers nous. Une de nos patrouilles, conduite par l'ancien écuyer de Morgennes, le frère Emmanuel, vient de partir à sa rencontre. Une fois l'or en notre possession, nous rachèterons la Vraie Croix à Saladin.

— Qui vous a dit que l'or l'intéressait ? lança Tripoli.

— Saladin serait-il si différent des autres ? répliqua Alexis de Beaujeu.

— Ce n'est pas de l'or qu'il vous faut, c'est un homme. Et cet homme, c'est Morgennes.

— Mais le marché du pape…

— Est indigne d'un pape ! Pardonnez-moi, beau doux sire commandeur, mais mettre ainsi en concurrence le Temple et l'Hôpital, c'est revenir sur le concile de Troyes de 1128, où fut adoptée la règle des Templiers ; c'est salir la mémoire de Callixte II, qui chargea l'ordre des Hospitaliers de la défense du Saint-Sépulcre, et c'est faire peu de cas d'Innocent II et d'Eugène III, qui l'un accorda aux Templiers leurs privilèges, et l'autre l'honneur de porter la croix. Enfin, c'est condamner à mort les deux ordres et le royaume franc de Jérusalem, quelle que soit l'issue de cet ignoble marché.

— Seigneur, beau doux frère commandeur, intervint Morgennes, de quel marché parlez-vous ?

Tripoli lui résuma toute l'affaire, puis conclut :

— Rome se lasse de Jérusalem. Rome en a assez de cette ville qui lui fait de l'ombre, de ces roitelets, de ces petits princes, petits barons, petits comtes, qui pleurent et se lamentent parce qu'un Saladin les menace ! Rome ne supporte plus que l'Hôpital et le Temple soient si puissants. Cela offense le clergé. Elle veut les châtier et rappeler à tous qui commande. Enfin, que la politique de l'Orient se fasse à Jérusalem plutôt qu'à Rome, ça jamais ! Plutôt ne pas la faire du tout !

— C'est là, hélas, la triste vérité, rappela Alexis de Beaujeu. Sa Sainteté Urbain III permettra à celui des deux ordres qui récupérera la Vraie Croix de continuer d'exister. L'autre sera

dissous, et ses biens partagés pour moitié entre l'ordre vainqueur et Rome.

— Et c'est pourquoi je dis, haleta Tripoli, que les deux ordres, Rome, et le royaume de Jérusalem sont à jamais perdus ! À jamais ! Maudits par la faute d'un pape qui se préoccupe plus du Saint Empire que du Saint-Sépulcre !

— Notre devoir, dit Morgennes, est de récupérer la Vraie Croix, quelles que soient les attentes de Rome, et de la rendre à Jérusalem.

— Rome la veut pour elle ! soupira Beaujeu, désespéré.

— Que voulez-vous dire, beau doux frère commandeur ? demanda Échive de Tripoli, que ces histoires politico-religieuses intriguaient.

— Que Rome est jalouse ! Et qu'elle a peur de Saladin. L'excuse invoquée est qu'à Jérusalem la Vraie Croix peut retomber à tout moment, demain, dans un an, dans un siècle, entre les mains des infidèles ! La vérité, c'est qu'un fragment de croix ne lui suffit plus, et qu'elle veut se l'accaparer tout entière ; comme Constantinople, avant elle, se l'était appropriée, en même temps qu'un millier de reliques !

— Laissez-moi partir à sa recherche, proposa Morgennes. Beau doux frère, je t'en conjure, c'est pour moi l'occasion de me racheter : c'est même l'objet de mon sacrifice. Nul n'a plus envie que moi de la retrouver, nul n'en a plus besoin, nul n'en est plus capable : n'oublie pas que j'étais l'un de ses gardiens et que je la connais bien.

— Et tu as failli, dit Beaujeu.

— Nous avons tous failli, dit Morgennes. Dieu me guidera…

— Tu es trop orgueilleux, objecta Beaujeu.

— Laisse-moi partir. Si je la retrouve, l'Hôpital y gagnera en gloire et en prestige. Si j'échoue, personne ne vous en tiendra rigueur. Après tout, je ne suis plus des vôtres.

Ce dernier argument parut convaincre le frère commandeur, qui s'assit lui aussi sur le lit de Tripoli. Ils étaient à présent tous les quatre, ou bien assis, ou bien allongés sur le lit d'Échive et de Raymond de Tripoli. Tous semblaient épuisés, jusqu'au chien de Tripoli qui poussa un long et profond soupir, enfouit sa tête entre ses pattes et replongea dans le sommeil.

Beaujeu dit :

— Pour nous, beau doux Morgennes, tu es comme mort. On te croyait décédé, tu réapparais. On te croyait chrétien, tu te fais infidèle. Tu étais un de nos frères, tu ne l'es plus. Que faire ? Nous ne pouvons tout de même pas te charger d'une mission de cette importance sans fâcher tous nos frères, sans parler du chapitre principal, à Jérusalem.

— Combien d'autres frères sont à sa recherche ? demanda Morgennes.

— Une dizaine de frères chevaliers, leurs hommes, leurs écuyers. Près d'une centaine de soldats en tout.

— Ils n'ont rien trouvé ?

— Rien, jusqu'à présent. Mais cela fait moins d'une semaine qu'ils sont partis.

Alexis de Beaujeu se caressa la barbe :

— Écoute, la caravane doit arriver ce soir. En attendant, pourquoi n'irais-tu pas prendre un bain ?

Morgennes eut l'impression qu'on lui ôtait un poids énorme de la poitrine. Il se leva et salua Raymond de Tripoli, qui lui serra la main et lui dit :

— J'ai fait un rêve hier. Un ange m'est apparu, et ce qu'il m'a dit m'a terrifié. Morgennes, Dieu se demande si tu ne l'as pas oublié.

Morgennes resta silencieux.

— En vérité, continua Tripoli, la Sainte Croix n'a été perdue que pour être retrouvée par toi. Retrouve la foi, tu retrouveras la croix. Et nous serons sauvés.

15.

« (…) et l'on se battra frère contre frère, ami contre ami, ville contre ville, royaume contre royaume. »
(Isaïe, XIX, 2.)

Emmanuel essaya de s'orienter.

Cette partie de la région était nouvelle pour lui. Heureusement, Alexis de Beaujeu avait adjoint à sa patrouille un auxiliaire qui y était né. Ce dernier conseillait de continuer plus au sud dans la plaine de la Bocquée, et de se diriger ensuite à l'ouest, vers la mer et les places fortes templières de Chastel Rouge et de Chastel Blanc.

— C'est la route habituelle quand on vient de Tripoli, disait-il. Si la caravane a longé la côte, elle a dû passer par là…

— J'espère que non, fit Emmanuel.

En fait, il n'aimait pas cette idée.

— C'est peut-être, en temps ordinaire, le plus sûr des chemins, mais je préfère éviter les Templiers. Dieu sait ce qu'ils sont capables de faire, depuis que le pape nous a chargés de retrouver la Vraie Croix…

— Mais, la caravane…

D'un geste, il ordonna au guide de se taire, puis, nerveusement, regarda l'étendard de saint Pierre que l'envoyé du pape leur avait laissé, la semaine passée, quand il était venu les voir au krak. La bannière de la papauté flottait fièrement à côté de celle des Hospitaliers, de sable à grande croix d'argent. Emmanuel ne pouvait s'empêcher de penser : « Voilà pour les couleurs, et pour la discrétion. » En effet, ces fanions proclamaient, aussi clairement que si l'on avait joué du tambour et soufflé dans des buccins : « L'Hôpital est en mission pour le pape ! »

« Enfin, se disait-il, ils nous porteront protection. »

Et puis : « Dieu a déjà fait son choix. »

Si cela n'avait tenu qu'à lui, il aurait ordonné le repli : ils avaient assez attendu. Mais les ordres étaient clairs : « Allez au-devant de la caravane, trouvez-la, puis conduisez-la jusqu'à nous. » Seulement voilà, cela faisait des heures qu'ils patrouillaient entre le krak et Le Kamel, n'osant pousser plus à l'ouest vers la côte, et nulle part ils ne voyaient de caravane.

Le Kamel avait fermé ses portes, la ville se repliant sur elle-même afin de se garder des bandes de rôdeurs et des Sarrasins. Là-bas non plus ils n'avaient pas vu de caravane, hormis celles des tribus de bédouins venues s'approvisionner en vivres et en eau. Mais de caravane de chameaux, menée par des Hospitaliers, point.

Emmanuel ôta son bassinet, et de sa main gantée de cuir essuya son front trempé de sueur.

Il cuisait dans sa cotte de mailles et sentait les jointures de son gambeson lui coller à la peau, humides de transpiration.

Ils patrouillaient depuis trop longtemps.

Comme lui, ses auxiliaires avaient retiré leur casque, qui pendait par une lanière à leur hanche. Il faisait si chaud que des vapeurs s'exhalaient de leurs broignes et faisaient trembler l'air au-dessus d'eux.

Emmanuel devait décider de la route à prendre, et le décider maintenant. En fait, le choix était relativement simple : soit ils suivaient la route vers la mer, et donc passaient non loin des forteresses templières ; soit ils remontaient vers le nord, et longeaient les contreforts du djebel Ansariya.

Il lui fallait deviner la voie qu'avait suivie la caravane avant eux. Or, à moins d'avoir fait halte chez les Templiers, elle aurait déjà dû être là. Il soupira, espérant que leur survie à tous entrait dans les desseins de Dieu, et donna l'ordre à la colonne de remonter vers le nord.

« Quand on n'a pas le choix de sa vie, autant choisir sa mort », pensa-t-il, amer. « Mieux vaut les Assassins que les Templiers, et quitte à mourir, plutôt mourir en combattant ses ennemis que ses prétendus alliés. »

Sur ces sombres pensées, ils quittèrent la route et prirent à travers champs. Aussi loin que portait leur regard, la nature était vide. C'était pourtant la saison des labours – mais seuls des

corbeaux donnaient à ce paysage un semblant de vie. Au loin se dressaient les premiers contreforts du djebel Ansariya, dont la base disparaissait dans la brume et les sommets dans les nuages. Le soir venant, ils crurent voir l'horizon se rapprocher. Des bancs de brume compacts descendaient de la montagne et s'avançaient dans la plaine. Quelques chevaux frémirent, les cavaliers réprimèrent un frisson. Puis ils franchirent un mince ruisseau, et entrèrent dans le brouillard.

Nerveux, les soldats baissèrent leur lance sur leur cuisse, et tinrent d'une main plus ferme la bride de leur monture. Ils se préparaient au pire.

*

Tôt dans la matinée, à l'heure où la patrouille envoyée par le krak partait les retrouver, le chef de la caravane avait déclaré :

— Nous n'irons pas par le sud, mais longerons le djebel Ansariya. Ainsi nous nous tiendrons à l'écart des Templiers, qui aiment trop l'or à mon goût. En ne les tentant pas, nous éviterons les ennuis.

Le raisonnement était bon, car si le risque de tomber sur des Assassins était réel, il était moindre que celui de rencontrer des Templiers, dont la nervosité était grande depuis que leur chef avait été pris à Hattin et que leur ordre avait été mis en concurrence avec celui des Hospitaliers. En élisant Gérard de Ridefort à la tête de sa maison, le Temple avait changé de nature. Ou plutôt, d'attitude.

Le précédent maître, Arnaud de Torroges, était mesuré et prudent ; son successeur, Gérard de Ridefort, était tout l'inverse.

Quand Torroges renonçait à un combat parce qu'il pensait que les Sarrasins avaient toutes les chances de l'emporter, Ridefort, au contraire, donnait l'ordre de s'y jeter tête baissée. Il avait commandé un bataillon de chevaliers du Temple et de l'Hôpital, au mois de mai dernier, lors du désastre de Casai Robert, et les Hospitaliers avaient chèrement payé ses folies : leur précédent maître, Roger des Moulins, était mort avec ses hommes. Ridefort, lui, s'était enfui.

L'animosité entre les deux ordres, déjà grande, s'en était trouvée exacerbée.

Que cherchait au juste Ridefort ? À mourir en martyr, les armes à la main ? Mais alors, il en avait déjà eu plus de mille fois l'occasion – notamment à Hattin. Toujours il avait fui, causant la mort de plusieurs des siens.

On parlait de trahison et d'entente secrète avec Saladin. Comment se faisait-il que Ridefort n'ait pas été, lui aussi, décapité à Hattin, ou crucifié comme son comparse, Renaud de Châtillon ? Des rumeurs le disaient en compagnie de Sarrasins vêtus comme des Templiers, ordonnant la reddition aux chevaliers du Temple qui continuaient de résister.

Bon nombre l'avaient écouté et l'avaient payé de leur vie.

Cependant, Ridefort ne s'arrêtait pas, et chevauchait de château en château, ses Templiers du diable avec lui, et même, disait-on, la Vraie Croix. Elle était la clé des places fortes du Temple. Quand la voix de Ridefort ne suffisait pas, un Templier venait à cheval sous les murailles de la forteresse rebelle, et brandissait majestueusement le Saint Bois à la vue des assiégés. Alors Ridefort s'écriait : « Qui êtes-vous pour ne pas obéir au maître de votre ordre et à celui de votre vie, Jésus-Christ ? »

Le plus souvent, les garnisons se rendaient en voyant la Vraie Croix.

Les rares Templiers qui osaient s'opposer à Ridefort, et donc au Christ, mouraient les armes à la main. Ou bien, s'ils se rendaient, les Sarrasins les clouaient tête en bas sur une croix pour prolonger leur agonie.

Le Temple n'avait plus de véritable maître, et à Paris les débats faisaient rage : fallait-il ou non en élire un nouveau, ou attendre que Saladin leur rendît Ridefort ? Et en échange de quoi, la règle de l'ordre interdisant de donner autre chose que la ceinture et le couteau d'arme d'un chevalier pour sa rançon ? On s'opposait sur chaque point, et la maison des Templiers menaçait d'imploser.

En Terre sainte, seules deux personnes semblaient à même de prendre, momentanément, les rênes de l'ordre : le frère sénéchal du Temple, Onfroi de Thiérache, qui avait réussi à quitter Hattin sain et sauf, et le patriarche de Jérusalem,

Héraclius, qui n'y était pas allé. Ce dernier, bien que n'étant pas Templier lui-même, jouissait auprès des membres de l'ordre d'une influence considérable – et pernicieuse, disaient certains.

En fait, on s'orientait plutôt vers une autre solution. À Paris, on parlait de proposer un Anglais au prochain chapitre du Temple, afin de se concilier les bonnes grâces d'Henri Plantagenêt, qu'on cherchait à convaincre de se croiser.

C'est pourquoi, connaissant les difficultés traversées par le Temple et les craignant plus que les Assassins, frère Gauvain, qui commandait la caravane convoyant les deux cent mille besants d'or, avait donné l'ordre de passer par le nord.

Il avait raisonné à peu près de la même manière que frère Emmanuel.

En d'autres circonstances, l'idée eût été bonne. En fait, nord ou sud, ils étaient condamnés. Dès le déchargement des navires, à Tripoli, un espion à la solde du Temple les avait suivis et ne les avait plus quittés. Par pigeon voyageur, il avait renseigné ses maîtres sur les mouvements de la caravane et sur la taille de son escorte, soit une cinquantaine de cavaliers, dont cinq frères chevaliers, dix frères sergents portant le manteau noir à la croix rouge, et trente-cinq auxiliaires – cavaliers et archers.

Après avoir envoyé son message, l'espion avait donné deux violents coups de talon dans les flancs de sa jument et filé dans la direction du djebel Ansariya, droit vers la forteresse d'El Khef – fief des Assassins.

À l'heure où il disparaissait derrière la montagne, la brume ne s'était pas encore levée. La petite caravane d'Hospitaliers courait vers son destin et ne le savait pas.

Pourtant, l'inquiétude était grande.

Les hommes, superstitieux comme le sont les guerriers, s'ingéniaient à voir dans les manifestations de la nature des signes de leur perdition future. Ainsi, parce que de fins jets de vapeurs jaillissaient par endroits du sol et emplissaient l'air d'odeurs soufrées, ils se signaient en tremblant et murmuraient entre eux : « C'est l'enfer qui soupire… »

Ils se regroupaient alors autour du gonfanon de leur ordre, tendaient l'oreille, regardaient de tous côtés et cherchaient à prévenir la venue d'un danger qu'ils sentaient imminent Aussi

cheminaient-ils, la lance sur la cuisse, l'écu sur la poitrine, malgré la fatigue et l'engourdissement qui gagnaient.

Ils chevauchèrent ainsi toute la journée. De temps à autre, deux frères poussaient un galop de reconnaissance, escaladaient un monticule, et revenaient vivement vers leurs compagnons, après s'être assurés qu'aucun ennemi n'était en vue. Les chameaux, reliés par des longes, avançaient paisiblement. Les coffres sanglés sur leurs bosses leur donnaient l'allure d'animaux fabuleux aux ailes repliées.

Des Turcs les menaient. Ils leur parlaient un langage incompréhensible, fait de claquements de langue, d'accents gutturaux et de coups de badine – ces derniers étant d'ailleurs parfaitement compris des chameaux, qui répondaient en blatérant.

Le soleil était haut dans le ciel, quand, à l'approche d'un village en ruine, frère Gauvain leva la main et dit à ses hommes :

— Hébergez-vous, seigneurs frères, de par Dieu !

Ensuite, deux frères se détachèrent de la caravane et partirent en patrouille dans la direction de l'est. Comme la brume s'épaississait, Gauvain leur lança :

— S'il y a quoi que ce soit, sonnez du cor !

Les auxiliaires regroupèrent les chameaux dans une maison aux murs écroulés et s'assirent, certains sur un pan de muraille effondré, la plupart à même le sol où se lisaient les débris de vies parties en fumée : morceaux de lits cassés, pieds de tables et de chaises calcinés, éclats de poteries, lambeaux de vêtements. Chacun sortit de sa besace un couteau, une écuelle, un pain et une flasque de vin. L'un des frères appela les hommes à venir chercher à tour de rôle leur part de viande. Quand tous eurent de quoi manger, un frère récita des patenôtres, et le repas commença.

C'est alors qu'un étrange silence s'abattit sur eux. Même le vent était tombé.

Frère Gauvain donna l'ordre à ses soldats de s'équiper et de se lever. Lui-même, aidé de son écuyer, remonta à cheval et invita les frères chevaliers à l'imiter. Ce n'était peut-être rien, mais ce silence n'était pas normal.

De la brume sortit un cavalier.

Il ne devait pas se trouver à plus de dix toises, et pourtant, ils ne l'avaient pas entendu. La brume avait étouffé le bruit des sabots de son cheval et les cliquetis de son armure. Le cavalier avançait, imperturbable et muet, dans leur direction.

Gauvain décida de ne pas attendre et chargea, lance au poing, bouclier bien en main. Arrivé à quelques pas seulement du cavalier, il vit que celui-ci portait une armure toute blanche, un écu blanc et un manteau blanc. Son heaume aussi était immaculé, tout comme son cheval. Enfin, détail intéressant, il portait une lance au bout de laquelle flottait un étendard : le *vexillum* de saint Pierre. Gauvain reprit espoir et demanda au mystérieux cavalier :

— Qui es-tu, et que viens-tu faire ici ?

Pour toute réponse, le cavalier abaissa sa lance et la pointa dans la direction de la caravane. Déjà, la plupart des frères étaient remontés à cheval et s'apprêtaient à charger sur l'ordre de Gauvain.

— Quelle est cette caravane ? l'interrogea le cavalier blanc.

— Ce n'est pas ton affaire, dit Gauvain. Dis-nous qui tu es, ou passe ton chemin.

— Je suis venu vous avertir, rétorqua le cavalier. Donnez-nous votre or ou mourez.

— Alors prépare-toi à combattre ! répondit Gauvain.

Il éperonna son cheval et chargea, mais la monture du mystérieux cavalier blanc fit un écart et l'évita. Puis un sifflement retentit dans l'air, et une flèche vint se ficher dans la poitrine de frère Gauvain. Surpris, mais pas désarçonné, celui-ci regarda la penne du carreau qui lui était entré dans la poitrine, et eut un mince sourire – son dernier – en voyant qu'elle était blanche. Gauvain comprit qu'il allait mourir ; pourtant, il ne ressentit aucune peur, aucune douleur. La penne du carreau se couvrit de rouge. Gauvain tenta de crier pour avertir ses frères, mais aucun son ne sortit de ses lèvres, qu'un peu de sang poisseux. Puis, un second trait lui traversa la tête, et il tomba par terre. Le hennissement de son cheval sonna pour les Hospitaliers le signal de la charge.

Plusieurs s'élancèrent vers le cavalier blanc, qui tourna bride et s'enfuit en direction de la montagne.

Quelques Hospitaliers le poursuivirent, mais ils s'arrêtèrent au niveau du cadavre de Gauvain, dont ils récupérèrent le cheval. Au campement, la résistance s'organisa. Les hommes créèrent un périmètre de sécurité autour des chameaux.

L'un des Hospitaliers – frère Jocelin, qui secondait parfois Gauvain – cria aux turcopoles :

— Coupez les liens des coffres ! Placez-les au centre, et couchez les chameaux autour !

Il n'avait vu qu'un seul cavalier, mais il savait que Gauvain n'avait pas été tué par lui ; tout comme la patrouille n'avait pas sonné l'alerte ni donné signe de vie depuis qu'elle était partie. Il était temps de se montrer à la hauteur des années d'entraînement qu'ils avaient suivies et de faire preuve de discipline.

Les quinze archers turcopoles encochèrent une flèche et s'apprêtèrent à tirer. Mais vers où ? Vers quels adversaires ? Il n'y avait personne.

— Chevaliers ! ordonna Jocelin. En selle !

Tandis que les archers s'accroupissaient derrière les chameaux, dont les bosses faisaient comme des créneaux, d'autres montèrent avec les coffres des sortes de petites murailles et s'y abritèrent, munis d'un arc et d'une épée courte.

Quelques Hospitaliers et frères sergents scrutèrent l'horizon, inquiets et attentifs.

— Donne-moi ton cor ! ordonna Jocelin à l'un des frères.

Il porta le cor à sa bouche et y souffla de toutes ses forces.

La patrouille envoyée par le krak l'entendrait-elle ? Le chant lugubre de l'olifant se perdit dans la brume ; puis des formes sombres surgirent autour d'eux, comme d'un drap de soie qu'on déchire.

Il y en avait plusieurs centaines, pareilles à des taches hideuses et incohérentes ; certaines venaient à pied, à cheval ou à dos de dromadaire ; quelques-unes rampaient comme des serpents, d'autres couraient, bondissaient, sautaient en poussant d'horribles hurlements. Elles convergeaient vers les Hospitaliers, de tous les côtés à la fois. On aurait dit les fantômes des habitants du village revenus pour en déloger les vivants.

Dans le brouillard, un tambour battit la mesure sur un rythme lent, profondément inquiétant. Jocelin souffla de nouveau dans son cor, donna l'ordre aux archers de tirer, brandit sa lance, et hurla :

— Dix cavaliers avec moi pour une charge !

Les cavaliers sautèrent par-dessus les chameaux baraqués, et chargèrent les formes noires.

— Par saint Georges ! Par saint Michel ! cria Jocelin.

— Montjoie ! répondirent ses frères.

Ils fondirent sur leurs assaillants, les bousculèrent, tournèrent bride, jetèrent leur lance brisée, lâchèrent leur bouclier, dégainèrent leur épée et l'abattirent dans la masse tourbillonnante de leurs adversaires. Tranchant, amputant, sectionnant, ils s'ouvrirent un chenal de sang dans cette mer de chairs et de glapissements, acharnés à la traverser de part en part, à la disperser, à la rendre au brouillard dont elle était issue.

Frère Jocelin se battait comme un beau diable, jamais il n'avait eu affaire à de tels fous furieux. Beaucoup n'étaient armés que d'une simple dague, et pourtant tous attaquaient avec frénésie, frappant et frappant encore les frères déjà tombés, allant jusqu'à se laver dans leur sang et remercier Allah de leur avoir offert ce merveilleux combat. À ceux qui tentaient de le faire tomber de selle, Jocelin donnait de grands coups de pommeau ; à ceux qui cherchaient à poignarder sa monture, il envoyait de puissants coups de pied. Quand ils étaient à terre, son destrier les piétinait ; si par hasard ils fuyaient, Jocelin les pourfendait.

Il fit si bien qu'il se retrouva de l'autre côté des lignes ennemies ; malheureusement, il était seul.

Il regarda à sénestre et à dextre, et vit que derrière lui le combat continuait. Ses frères semblaient submergés par les assaillants, si nombreux qu'ils disparaissaient sous leur masse hurlante. Jocelin voulait savoir qui se cachait derrière le heaume du mystérieux cavalier blanc. Il avait hâte d'éprouver sur lui le fil de sa lourde épée, ruisselante de sang. Brandir la bannière de la papauté et s'en prendre à des chrétiens ! Clamer

le nom du Christ et attaquer ses fidèles ! S'allier à des Mahométans ! Pire, à des Assassins !

Jocelin laissa à sa monture quelques instants pour se ressaisir et fouilla du regard les alentours. La piétaille ne l'intéressait pas, ce qu'il voulait, c'était frapper la tête.

Un mouvement, dans la brume, attira son attention. On aurait dit une assemblée de fantômes montés sur des chevaux. Ils se tenaient immobiles comme des spectres, tache blanche au milieu du brouillard. « Par le poitron du Dieu sanglant ! » lâcha Jocelin. Il éperonna si férocement les flancs de sa monture qu'ils se teignirent de rouge ; son cheval allongea la tête, et galopa ventre à terre.

— Montjoie ! hurla Jocelin en se dressant sur ses étriers, brandissant son épée au-dessus de lui, prêt à frapper.

Les spectres se déployèrent sur une grande ligne droite ; ils cherchaient à l'envelopper pour le prendre à revers et lui couper la retraite. « Qu'importe, se dit-il, je n'ai pas choisi de fuir. »

Puis la ligne s'anima et vint à sa rencontre au grand galop, les chevaux projetant derrière eux des mottes de terre. Mais ce qu'il y avait d'horrible, ce qui fit vaciller le bras de frère Jocelin, ce fut ce cri qu'ils poussèrent d'une même voix, d'une même âme :

— Montjoie !

La course de Jocelin s'en trouva soudain ralentie et son bras fléchit.

« Montjoie ! » crièrent ses ennemis en venant sus à lui. « Montjoie ! » crièrent-ils en abaissant leur lance, leur bouclier calé contre leur selle.

Jocelin, lui, ne savait quoi crier. Ne pouvant se résoudre à se battre contre des chrétiens, il ferma les yeux et s'apprêta à prendre, dans la poitrine, le fer d'une lance. Une secousse lui fit vider les étriers, l'envoyant loin derrière son cheval, qui cessa bientôt de galoper. Mais la lance s'était fichée dans un de ses poumons après avoir percé son haubert et son gambeson. Il ne parvenait plus à respirer. L'air s'échappait de sa cage thoracique avec d'affreux sifflements ponctués de gargouillis liquides. Il ouvrit la bouche, incapable de dire un mot. Ses pensées se troublaient, pleines de choses confuses. Puis il aperçut un

curieux cheval roux, si roux qu'il semblait une flamme. Un homme, tout de noir vêtu, le montait. En guise d'armure, il portait une étrange cuirasse de chaînes mélangées à sa chair, et brandissait une de ces épées que l'on nomme « bâtardes » parce qu'elles se manient aussi bien à deux mains qu'à une seule. L'homme regarda Jocelin, qui rendit alors son dernier souffle.

*

Le frère sergent appela Emmanuel, la voix vibrante de terreur :

— Frère chevalier ! Par ici !

Emmanuel tourna bride et se dirigea vers lui. Ses auxiliaires le suivaient. Cela faisait maintenant deux heures qu'ils chevauchaient dans le brouillard, ne dépassant jamais le trot pour ne pas se perdre. La brume était si dense qu'elle rappelait à Emmanuel celle qui baignait les forêts de son Oise natale, y noyant jusqu'au faîte des arbres. Ou plutôt, elle évoquait ces feux de broussaille de sinistre mémoire que les Sarrasins avaient allumés à Hattin, et dont la fumée, chassée par le vent en direction des chrétiens, les avait aveuglés et étouffés. L'air en était devenu si noir qu'Emmanuel avait perdu de vue la Vraie Croix, Morgennes et l'étendard de l'ordre.

Il avait alors cherché à rallier le gonfanon haussant des Templiers, mais celui-ci avait tourné à déconfiture. Conformément aux exigences de la règle, et ne voyant nulle part de bannières de secours, ni du Temple ni de l'Hôpital, Emmanuel s'était efforcé de rejoindre l'étendard de la maison chrétienne la plus proche ; d'abord celle du roi de Jérusalem, puis, ne la trouvant pas, celle de Raymond de Tripoli.

Ce qui lui avait sauvé la vie.

Depuis, comme pour tous les chrétiens d'Orient, Hattin avait un goût de chaleur et de mort, un goût de revanche à prendre. Et c'est ce goût qu'il avait en bouche, tandis qu'il approchait de l'homme qui avait crié.

— Frère Emmanuel, regarde !

Le frère sergent, en manteau noir à croix rouge, pointa du doigt deux corps étendus à dix pas l'un de l'autre, l'un tourné

face contre terre, l'autre vers le ciel. Le premier portait le manteau noir à croix blanche de l'Hôpital, le second une broigne de cuir identique à celles que l'Hôpital donnait à ses turcopoles.

— De quoi sont-ils morts ?

Un auxiliaire descendit de cheval pour les observer de près :

— Ils ont un carreau d'arbalète fiché dans la cuirasse, au niveau du torse ! Et celui-ci, ajouta-t-il en montrant l'Hospitalier, on dirait qu'il a été traîné par sa monture…

Emmanuel descendit de selle à son tour et regarda les morts :

— Je ne les connais pas, mais ils devaient faire partie de la caravane chargée de nous apporter l'or…

Soudain, les sombres accents d'un cor firent vibrer l'air, à quelque distance.

— Entendez-vous ? demanda Emmanuel.

Puis, remontant à cheval :

— En selle !

Ils partirent au galop, dans la brume. Bientôt, les formes noires du village en ruine se découpèrent sur l'horizon, sinistres et tordues, fumantes par endroits.

— Par ici ! cria Emmanuel. Et soyons sur nos gardes !

Les Hospitaliers affermirent leur prise sur leur lance. Ils serrèrent les énarmes de leur bouclier, certains que le combat n'était pas loin.

Çà et là gisaient des restes humains : corps sans tête ou sans bras, torses et crânes fendus de part en part, plaques noires de sang séché que léchaient des chacals ; mélanges de cuirasses et de cuirs, jonchés d'anneaux de fer disloqués et d'armes tordues, de plaies grouillantes de mouches, et de chairs déchiquetées par les hyènes. L'air était saturé de puanteurs et de bourdonnements, de grognements indistincts, de râles d'animaux – ou d'hommes – à l'agonie.

Un cheval qui avait perdu une jambe boitillait, l'air hagard. Ils se dirigèrent vers une petite muraille de pierres grises d'où provenaient des gémissements. Un être en haillons, à la face terreuse et au regard fiévreux, en jaillit, hurlant qu'on l'épargne.

— Assez ! fit Emmanuel. Calme-toi !

Il ne savait s'il fallait l'appeler « homme », « fou », ou « créature ». Il s'approcha du malheureux et le dévisagea. Il portait des hardes, mais on voyait sous le cuir lacéré de sa broigne les vêtements que les Hospitaliers donnaient à leurs subalternes, et notamment aux auxiliaires.

Reconnaissant à son manteau noir un chevalier de l'Hôpital, le turcopole se jeta aux pieds d'Emmanuel, et baisa les sabots de son cheval. Emmanuel ordonna que l'un des hommes de la patrouille le prenne en croupe, faute d'autre monture. Il n'y avait que des cadavres de chevaux et de chameaux, auxquels les Assassins avaient coupé les bosses pour s'amuser. Emmanuel se demanda ce qu'il fallait faire. Chercher d'autres survivants afin de leur porter secours ? Enterrer les morts ? Repartir au krak ? Retrouver l'or ?

« Qu'aurait fait Morgennes en pareil cas ? » s'interrogea-t-il. Il demanda à l'unique rescapé :

— Sais-tu qui vous a attaqués ?

L'homme secoua vigoureusement la tête. Il n'en avait aucune idée. Mais il désigna quelques cadavres de Turcs vêtus d'un simple gambeson matelassé – des Assassins, reconnaissables au fait qu'ils avaient, peinte sur le torse ou sur le crâne, une horrible main blanche, symbole du chiisme.

— Fais-tu partie de la caravane chargée d'apporter l'or au krak des Chevaliers ?

L'homme opina du chef.

— Y a-t-il des survivants ?

Nouvel acquiescement.

— Par où sont-ils allés ?

L'homme tendit le doigt en direction du djebel Ansariya.

— Combien étaient vos assaillants ?

L'homme haussa les épaules.

— Pourquoi ne dis-tu rien ? Tu ne peux pas parler ?

L'homme détourna le regard, se mit à trembler, haussa de nouveau les épaules, enfin montra un tel trouble qu'Emmanuel préféra le laisser tranquille.

Un frère sergent s'interposa :

— Frère Emmanuel, j'ai trouvé des excréments de chameau, un peu plus au nord. La piste est encore fraîche, elle a certainement moins d'une heure.

Emmanuel se préparait à crier « allons-y ! », quand le bruit d'un cor résonna de nouveau dans la brume, cette fois-ci du côté de la montagne… Son instinct lui dit de se méfier ; mais sa raison, son rang de frère chevalier lui commandèrent d'aller voir. « Allez au-devant de la caravane, trouvez-la, puis conduisez-la jusqu'à nous », avait dit le frère commandeur Alexis de Beaujeu.

— Dépêchons-nous ! ordonna Emmanuel. Nos frères nous appellent à l'aide, par Notre Dame, allons leur porter secours !

La petite patrouille se remit en formation et suivit la piste qui menait vers la montagne et les appels du cor. Bientôt, la route se fit caillouteuse, et il fallut ralentir l'allure tant la pente était rude. Les chevaliers laissèrent la brume derrière eux, gravirent les flancs de la montagne, et pénétrèrent dans des sous-bois de plus en plus épais où ils ne voyaient pas plus loin que la pointe de leur lance.

L'olifant sonna de nouveau.

— Hâtons-nous ! fit Emmanuel, espérant arriver à temps pour sauver ses frères.

Pourtant, une chose l'intriguait : par terre se voyaient, par endroits, des piles de matière brunâtre – des crottes de chameau. Ce qu'Emmanuel ne s'expliquait pas, c'était pourquoi les frères Hospitaliers poursuivaient leurs assaillants en emmenant avec eux les chameaux, et d'ailleurs, pourquoi les poursuivre ? Il eut alors la conviction qu'on leur avait tendu un piège, et que les appels du cor étaient pareils à la voix vaporeuse des sirènes, qui charment les marins pour les égarer.

— Repliez-vous ! dit Emmanuel à la colonne. Demi-tour, on rentre au krak !

Les cavaliers firent rebrousser chemin à leurs chevaux, ce qui s'avéra difficile : la route était étroite, et les manœuvres s'en trouvaient ralenties.

Un cri s'éleva à l'arrière :

— C'est un piège ! Un piège !

L'homme n'eut pas le temps d'en dire plus. Le moribond qu'il avait pris en croupe sortit de ses haillons deux fins stylets et les lui planta en travers de la gorge. Le frère tomba de cheval, et le mourant, retrouvant toute sa vigueur, bondit à terre, pareil à un démon, et disparut en ricanant dans les hauteurs.

Des sortes d'aboiements retentirent, puis des bruits de cavalcades et des éclats de voix, dont les parois de la montagne se renvoyèrent les échos, si bien qu'il était impossible de savoir d'où ils provenaient – sinon de partout.

— Au galop ! ordonna Emmanuel. Retraite ! Retraite !

S'efforçant de rester dignes et de faire preuve de discipline, les Hospitaliers se hâtèrent vers la plaine, mais une pluie de flèches s'abattit de la montagne. L'un des cavaliers tenta de quitter la colonne pour faire face à l'ennemi, mais Emmanuel lui cria :

— Ne combattez pas, fuyez ! Ils sont beaucoup trop nombreux ! Il faut prévenir le krak !

Mais il voyait bien qu'ils allaient se faire massacrer sur place. Emmanuel, qui se trouvait à l'une des extrémités de la colonne, tira sur les rênes de son cheval, et repartit vers le sommet de la montagne. Les flèches se fichaient dans son bouclier ou dans son armure, épargnant miraculeusement son cheval. Emmanuel, courbé sur sa selle, lui murmura à l'oreille :

— Va ! File comme le vent ! Hâte-toi !

Sa monture parut le comprendre et s'élança, malgré son épuisement, à l'assaut de la pente. Des flèches l'atteignirent à la croupe, le faisant se cabrer de douleur à chaque impact, mais ne l'arrêtèrent pas.

Emmanuel l'encouragea de son mieux, dans l'espoir d'attirer l'attention des Assassins sur lui. Déjà, la pluie de flèches était moins drue : les Assassins le suivaient, ce qui n'était pas facile étant donné la nature du terrain.

Au détour d'un col, Emmanuel tomba sur un étrange spectacle. Juste devant lui, un mystérieux cavalier blanc se dressait en travers du chemin. D'une main il tenait un étendard aux armes du pape, et de l'autre un olifant – celui qu'on donnait aux frères de l'Hôpital.

Le chevalier – qui ressemblait à un Templier, si ce n'est qu'il n'arborait pas de croix vermeille – porta l'embout de l'olifant à sa bouche, et souffla.

— Maudit sois-tu ! s'écria Emmanuel. Vas-tu me dire qui tu es ?

Il s'avança vers lui, mais le cavalier fit pivoter d'un quart de tour sa monture, et détala dans un raidillon. Emmanuel pensa : « La forteresse d'El Khef ne doit pas être loin ! Que diable va-t-il faire là-bas ? » Il frissonna. Tout semblait calme. En bas, il n'y avait plus ni galopades, ni sifflements de flèches, ni cris. Que restait-il de la patrouille ? Que faire ? Redescendre, ou se lancer à la poursuite de ce mystérieux cavalier ? Sans doute s'agissait-il d'un Templier : il brandissait l'étendard de saint Pierre qui leur avait été remis, comme aux Hospitaliers, par Wash el-Rafid, l'agent secret du pape en Terre sainte.

« Allons, se dit Emmanuel en pensant à Morgennes, mort pour mort, autant continuer. »

Il éperonna son cheval et poursuivit son ascension, car s'il était résigné à mourir, il tenait également à tirer cette affaire au clair.

Sa route le conduisit, au terme d'une sente escarpée, au pied d'un petit escalier taillé dans la roche, et qui menait à une sorte de promontoire. Son accès était gardé par deux étroits murets reliés par une arche de pierre, couverte de lichen, enchâssée dans la montagne.

Le cavalier blanc l'attendait en haut des marches. Emmanuel le suivit en prenant soin de ménager sa monture, affaiblie et qui perdait du sang. Quand il ne fut plus qu'à quelques pas de l'arche, le cavalier blanc s'effaça pour lui céder le passage, laissant voir derrière lui huit autres cavaliers, également vêtus de blanc. Emmanuel pénétra alors sur une esplanade naturelle, qui donnait, à droite, dans le vide d'un précipice et, à gauche, sur une porte de pierre sertie dans le flanc de la montagne. En face de lui, deux meurtrières servaient d'observatoire à un arbalétrier.

— Bienvenue à El Khef ! dit un homme emmailloté de chaînes et monté sur un cheval rouge.

— À qui ai-je l'honneur ? demanda Emmanuel.

— On m'appelle le Ressuscité, dit le cavalier.

— Je n'en connais qu'un, et ce n'est pas vous. Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?

— Nous l'avons dit à tes amis, mais ils ne nous ont pas écoutés. Aucun mal pourtant ne leur aurait été fait s'ils avaient obéi.

Sa voix, sa figure, rappelaient quelqu'un à Emmanuel. Qui donc était cet homme, et où l'avait-il vu ?

— Que leur avez-vous fait ? demanda-t-il, le poing crispé sur son épée.

— Tu le sauras bientôt ! répliqua le cavalier noir en jetant aux pieds d'Emmanuel les têtes tonsurées de trois hommes – des Hospitaliers !

L'un des cavaliers blancs s'approcha lentement d'Emmanuel, lance en avant.

Emmanuel fit faire un pas de côté à sa monture, et dévia le coup avec le plat de son épée. D'autres cavaliers s'avancèrent à leur tour, menaçants. Emmanuel recula, mais en bas de l'escalier des cris enflammés l'alertèrent : les Assassins montaient à l'assaut des marches, cimeterre à la main !

Soudain, deux carreaux partirent en même temps de l'une des meurtrières et lui traversèrent le bras droit. Emmanuel manqua tomber de selle et lâcha son épée, qui disparut dans le gouffre à côté de lui.

Cependant les assauts de ses adversaires ne faiblissaient pas. Emmanuel para un deuxième coup de lance avec son bouclier, en esquiva un troisième en se penchant sur la droite, si bas qu'il vit couler au-dessous de lui le fleuve al-Assi – le « fleuve rebelle », dont on disait qu'il coulait à l'envers, de la mer vers la montagne.

Le quatrième coup de lance lui ouvrit la cuisse, un cinquième atteignit son destrier au poitrail, et les genoux de son cheval ployèrent. Qu'il ait tenu jusque-là relevait déjà du miracle, tant sa souffrance était grande et profondes ses blessures.

La situation n'était pas mauvaise, elle était sans espoir. Les cavaliers blancs le harcelaient de coups de lance, les Assassins poussaient des hurlements, et l'arbalétrier l'ajustait à nouveau.

Emmanuel regarda une dernière fois le cavalier noir, et le reconnut. Alors il s'écria :

— Ma mort ne t'appartient pas !

Et se précipita dans le vide avec sa monture.

Le mystérieux cavalier blanc s'approcha du précipice et les regarda s'abîmer dans le fleuve, où Emmanuel et son cheval disparurent dans une gerbe d'écume. Alors il ôta son heaume, et s'emplit les poumons de l'air du soir – c'était un jeune homme d'à peine dix-huit ans, et qui malgré son âge avait accompagné Kunar Sell à Damas. Il s'appelait Simon, et serrait si fort le *vexillum* de saint Pierre qu'il en avait les jointures des mains blanches, aussi blanches que les reflets courant à la surface de l'al-Assi.

16.

Enitere ergo, miles Christi !
(« Lève-toi donc, soldat du Christ ! »)
(Gerbert d'Aurillac, *Correspondance.)*

Morgennes était assis dans une cuve en bois à l'intérieur garni d'un drap et se passait sur le haut du corps un pain de savon d'Alep que l'étuvéeur lui avait remis, avec la consigne de n'en rien laisser : « Ordre du frère commandeur », avait-il déclaré. Il se savonna le torse, les bras, puis le visage, la barbe et les cheveux. Cela fait, il se redressa, se lava le ventre, les jambes et les pieds. Enfin il se rassit, songeur, et mordit dans la cuisse d'un chapon qu'un auxiliaire avait posé sur une table non loin de lui.

« Que cet instant dure le plus longtemps possible. » Voici ce dont il rêvait. Un bain de toute une vie.

Il ferma les yeux, savourant l'étrange action du savon sur sa peau. Il avait l'impression que des anges le caressaient, et ses paupières se firent de plus en plus lourdes. La journée était pourtant loin d'être terminée. Il inspira une profonde bouffée d'air humide et se sentit empli d'un curieux bonheur, tranquille et égoïste. Depuis combien de temps n'avait-il pas dormi en paix ? Depuis qu'il avait quitté la France, se dit-il. Une nuit, pourtant, en Égypte… Soudain, un cri lui fit rouvrir les yeux : des sentinelles se hélaient sur les remparts.

Puis il entendit d'autres cris, des cavalcades, des grincements de herses qu'on soulève, des portes qu'on ouvre et des appels à l'aide.

Il se leva dans son bain, raide comme un piquet, quand la porte de l'étuve s'ouvrit : quelqu'un venait à grands pas dans sa direction. Une ombre traversait les vapeurs épaisses, écartant sur son passage les draps suspendus dans la pièce pour préserver l'intimité des baigneurs. Méfiant, Morgennes chercha

son épée de l'autre côté de la cuve, ne la trouva pas, s'inquiéta, puis se rappela qu'il n'en avait plus. Qu'importe, il se battrait avec ses poings s'il le fallait. Il prit un peu d'eau dans ses mains, s'en aspergea le visage et sortit de la bassine.

— Reste assis, Morgennes, profite de ton bain, c'est peut-être le dernier.

C'était Alexis de Beaujeu.

— Quelles nouvelles t'amènent ? l'interrogea Morgennes.

— Frère Emmanuel n'est pas rentré, et le convoi chargé de nous apporter l'or n'est pas arrivé non plus.

— Penses-tu qu'ils ont été attaqués ?

— Malheureusement, je ne le pense pas, répondit Beaujeu. *Je le sais*. Un frère sergent de la patrouille vient d'arriver à l'instant…

— Qu'a-t-il dit ?

— Rien. Il est mort. Son cheval l'a mené jusqu'à nous.

Morgennes pâlit et demanda :

— Emmanuel ?

Beaujeu remua tristement la tête, silencieux, tandis que Morgennes se séchait sans mot dire avec un drap de serge, avant d'enfiler sa chemise, ses braies et ses chausses.

— Je veux voir ce mort, est-ce possible ?

— Oui, si je t'accompagne.

— Allons-y.

Comme Morgennes se hâtait vers la porte de l'étuve, Beaujeu l'arrêta.

— Un instant, Morgennes. Je t'ai dit que j'avais à te parler.

— Qu'y a-t-il ?

— Tu partiras ce soir à la recherche de la Vraie Croix.

— Dieu tout-puissant, je t'en serai éternellement reconnaissant !

— Officiellement, tu es parti demander à Saladin de te délier de ton serment d'allégeance à la religion mahométane.

— C'est entendu, frère commandeur. Mais pourquoi tant de précautions ?

— Je crains qu'il n'y ait un traître chez nous…

— Tu soupçonnes quelqu'un en particulier ?

— Non.

— Qui peut avoir intérêt à nous voler l'argent de la rançon ?

— Les Templiers, bien sûr. Mais ce ne sont pas les seuls…

Beaujeu parlait à voix basse et sur un ton grave. Il tenait dans sa main le poignet de Morgennes, et le serrait à lui faire mal, mais Morgennes ne sentait rien.

— Tu souffres à nouveau de la lèpre, n'est-ce pas ?

Morgennes ne répondit rien, et ce silence était plus éloquent qu'une longue péroraison sur ce qu'il éprouvait – ou justement, n'éprouvait plus.

— Lorsque je t'ai vu hier soir, poursuivit Beaujeu, je me suis dit : « Loués soient le Seigneur et même ces mystérieuses larmes d'Allah qui ont pris sous leur protection le beau doux sire Morgennes ! » Mais tu n'es plus des nôtres, et tu n'as plus ton épée. Quand la maladie a-t-elle recommencé ?

— Quand j'étais en prison, à Damas.

— Leurs médecins n'ont rien vu ?

— Le mal de lèpre n'a ouvert qu'un œil. Il se réveille à peine. Pourtant, je le sens en moi qui s'agite et s'apprête à renaître. La règle de l'ordre me laisse quarante jours. C'est assez pour mener ma mission à son terme. De retour en France, j'intégrerai une mésèlerie de l'Hôpital.

— Il faut partir ce soir, c'est déjà trop que d'être venu là…

— Mais je ne saigne pas, ce mal ne se transmet qu'…

— Je sais ce que disent les Mahométans ! D'ailleurs, regarde-moi : ai-je peur de te prendre la main ? Et Tripoli ! Il t'aurait baisé sur la bouche s'il en avait eu la force !

— Je sais, dit Morgennes.

— Assez bavardé. Prends Massada, Fémie et l'enfant avec toi.

— Il en sera fait selon tes ordres, beau doux frère commandeur.

Comme ils allaient sortir de l'étuve, Beaujeu reprit :

— Retrouve ton épée.

— Crucifère, Crucifère. J'ai l'impression d'avoir passé ma vie à la chercher…

Le corps du sergent avait été posé sur une table, dans la chapelle du krak. Des frères priaient à genoux pour la paix de son âme. Il serait enterré tout à l'heure dans le petit cimetière

du château, ensuite seulement une messe serait dite – conformément aux coutumes orientales qui voulaient qu'on enfouisse au plus vite les morts, dont les chairs se décomposaient rapidement. De chaque côté du corps, dans la lumière des cierges, de l'encens brûlait dans des pots. Une fumée compacte montait dans l'air saturé de chaleur. Des mouches bourdonnaient sans que les prêtres se soucient de les chasser.

Beaujeu et Morgennes entrèrent, et le frère chapelain courut à leur rencontre. Il semblait à la fois heureux de voir le frère commandeur et furieux de voir Morgennes, qui était à ses yeux pire qu'un infidèle : un lâche et un laps.

— Il est ici parce que je le veux, dit Beaujeu sans laisser au frère chapelain le temps d'ouvrir la bouche. Mène-nous près du corps.

— Le voici, dit le frère chapelain, tête basse, en indiquant le malheureux sergent.

Deux clercs s'affairaient autour de lui, l'asseyant sur la table de bois pour défaire les lanières de son haubergeon, lui ôter sa chemise et ses braies ensanglantées ; après quoi ils le laveraient et lui passeraient la tunique de lin blanc dans laquelle il serait inhumé.

— Sait-on ce qui l'a tué ? demanda le frère commandeur.

— Il a perdu trop de sang, beau doux seigneur, répondit le frère chapelain.

Morgennes et Beaujeu s'approchèrent pour mieux l'examiner.

— Attention ! dit soudain Morgennes aux clercs qui retiraient l'armure du défunt sans prendre garde aux flèches qui l'avaient transpercé.

Apeurés, ils interrompirent leurs mouvements, et Morgennes extirpa délicatement du frère sergent deux pointes de la longueur d'une main.

— Voici ce qui l'a tué, dit-il en présentant l'une d'elles à Beaujeu. Ces flèches sont particulières. Elles sont trempées dans du poison et sont uniques en leur genre. À ma connaissance, seuls les Maraykhât sont capables de les fabriquer.

— Les Maraykhât ! Mais que feraient-ils par ici ? demanda le frère commandeur.

— Ils auront flairé l'or, poursuivit placidement Morgennes.

Puis il considéra le corps avec attention, promenant sa main sur ses blessures, les scrutant avec soin.

— Elles ont traversé son haubergeon si facilement, et… regardez.

Il enfonça l'index dans l'une des plaies, à la hauteur du sein droit.

— Je n'avais jamais vu ça…

Comme il retirait son doigt, un peu de sang et du liquide qui ressemblait à de l'eau coulèrent sur la poitrine du mort. Beaujeu constata :

— Il saigne encore…

— Ce qui signifie ? demanda le frère chapelain, pour qui ce phénomène tenait du miracle.

— D'ordinaire, passé un certain temps, le sang s'arrête de couler. Soit ce frère sergent a rendu l'âme il y a peu, soit son métabolisme a été modifié, dit Morgennes.

— Modifié ? C'est-à-dire ? insista le frère chapelain.

— Les Maraykhât utilisent souvent un poison pour fluidifier le sang, expliqua Morgennes. Cela cause des hémorragies terribles dont on ne se rend pas toujours compte sur le moment. C'est d'ailleurs un miracle qu'il soit resté suffisamment de sang dans le corps de cet homme, après toutes ses blessures, pour couler au moment où j'ai retiré mon doigt…

Alexis de Beaujeu avait un air soucieux, tout à la fois déconcerté et embarrassé.

— La flèche n'est pas l'homme, dit-il enfin. Que ces flèches aient été fabriquées par les Maraykhât, je le veux bien, mais qu'elles aient été tirées par eux, cela reste à prouver.

— Peut-être par leurs alliés, alors ? demanda le frère chapelain.

— Les Maraykhât n'ont que l'or pour allié, répondit Morgennes.

— Justement, dit Beaujeu. N'importe qui a pu utiliser leurs services, leurs armes, ou leur savoir-faire en matière de poison.

Pourtant, c'est bien la première fois que ce type d'arme est employé dans le comté de Tripoli.

— C'est que les Assassins, les Templiers, ou les deux, les auront recrutés, dit simplement Morgennes.

Cette remarque les plongea dans le silence.

Templiers, Assassins, Maraykhât, tout cela se mélangeait pour ne former qu'un seul ennemi au visage et aux buts indistincts.

— Combien de temps agit ce poison ? demanda le frère commandeur.

— Difficile à dire, répondit Morgennes. Cela dépend du type et de la quantité utilisés, de l'heure à laquelle il a été appliqué sur le barbeau… En séchant, il y dépose une fine pellicule de vernis, qui reste actif plusieurs semaines. Mais, par crainte de se blesser, la plupart des Maraykhât n'empoisonnent leurs flèches qu'au moment de les tirer… Il y a fort à parier que le poison agit encore et que ceux qui ont fait ça ne sont pas loin…

Le frère commandeur prit des mains de Morgennes la pointe de flèche et s'entailla le bout du doigt : un sang vermeil s'écoula aussitôt, en quantité anormalement abondante.

— Tu partiras ce soir, dit Alexis de Beaujeu à Morgennes. Où donc penses-tu trouver Saladin ?

— À Damas, ou bien dans les parages d'Acre ou de Tyr. Sinon à Jérusalem.

— Bien. À présent, suis-moi.

Morgennes suivit Alexis de Beaujeu, qui avait à dessein interrogé Morgennes en présence du frère chapelain, des deux clercs et des autres frères. Ainsi, le bruit se répandrait que Morgennes était à la recherche de Saladin, et nul ne penserait à la Vraie Croix.

Avant son départ, Beaujeu demanda qu'on lui remette le *vexillum* de saint Pierre, que par la grâce de Dieu le frère sergent avait emporté dans sa fuite. Quand ils furent seuls dans les galeries du krak, Beaujeu en déchira un morceau et se le noua autour du doigt.

— Voyons si la papauté sait aussi bien arrêter le sang qu'elle arrive à le faire couler ! dit-il avec un clin d'œil à Morgennes.

Puis il ajouta, l'air grave :

— Je ne connais pas la moitié des frères qui sont en ce château. Beaucoup ne sont que des trousse-pets fraîchement débarqués de Provence, d'Angleterre ou de France. Ils ne connaissent cette terre qu'à travers des récits déformés, racontés par des lâches qui se croient courageux alors que nous autres, qui demeurons ici depuis plus de vingt ans, sommes pour eux des étrangers – coupables des pires ententes avec un ennemi que beaucoup n'ont jamais vu. Certains m'ont parlé des Sarrasins comme de démons à visage vert, oreilles pointues et crocs en guise de bouche. Ils croient qu'ils s'expriment en grognant et se repaissent de chair humaine, alors que c'est nous autres qui avons dévoré des cadavres quand, au siècle dernier, les premiers croisés durent manger des Turcs tant ils avaient faim, tant la folie les tenait ! Dieu nous préserve qu'une pareille horreur se reproduise jamais !

Morgennes écoutait silencieusement, touché par la confiance que Beaujeu lui témoignait en lui livrant ainsi ses sentiments. Le frère commandeur du krak était ce qu'on appelait une « peau brunie » – un « vétéran ». Il était venu en Terre sainte à la suite d'une apparition. Une nuit, un fantôme s'était manifesté pour lui commander de se croiser et d'aller se recueillir sur la tombe du Christ. Beaujeu s'était immédiatement mis en route, sans attendre le lendemain. Il avait prié dans le Saint-Sépulcre, puis avait rejoint l'ordre des Hospitaliers… Morgennes et lui se connaissaient depuis cette époque. Ils avaient le même âge.

Ils passèrent par une courette au sol jonché de paille défraîchie, et gagnèrent la fabrique du krak, au sous-sol de laquelle le frère maréchal avait ses entrepôts.

— Morgennes, je n'ai pas le droit de te faire remettre un nouveau trousseau, dit Beaujeu. Mais la règle de l'Hôpital m'autorise à offrir à une personne de mon choix un cheval et une armure, ce que je vais faire en te remettant ma propre armure et la monture du frère sergent qui vient de mourir.

— Beau doux seigneur…, commença Morgennes.

— Tais-toi, l'interrompit Alexis de Beaujeu. Si c'est pour me remercier, trouve plutôt la Vraie Croix, que nous puissions l'envoyer à Sa Sainteté ainsi qu'elle l'a demandé.

— Je la trouverai.

— Je sais que je peux compter sur toi, Morgennes. Tu as toujours été un être à part : avec nous, et pourtant à côté de nous. Même dans la prière, il me semblait que tu étais ailleurs.

— C'est cependant ce qu'on commande.

— On nous commande aussi de prier ensemble, et non d'être seulement tournés vers Dieu…

Il y avait comme un reproche dans les paroles d'Alexis de Beaujeu, et pourtant son visage n'exprimait rien de tel.

— Il est si dur de parler avec toi, Morgennes, continua Beaujeu. Tu donnes si souvent l'impression d'être seul, comme si tu n'étais pas de ce monde.

— C'est ma nature, dit Morgennes. Il faut s'y faire.

— Depuis ta captivité, je ne parle pas de la dernière, mais de celle qui conclut ta quête des larmes d'Allah, je sais que tu as en partie perdu la mémoire. L'as-tu recouvrée, maintenant ?

— Comment le saurai-je ? S'il y a quelqu'un d'incapable de répondre à ta question, c'est bien moi. Mais il est vrai que j'ai souvent le sentiment de ne plus m'appartenir.

— On n'appartient qu'à Dieu, dit Beaujeu. Surtout quand on s'est donné, comme toi, à l'un de ses ordres. Mais revenons à Hattin. Le chapitre a prononcé sa sentence : tu as reçu ta charte de congé, il n'y a donc plus à te juger. Pourtant, ce qu'a dit Tripoli était juste : ton attitude n'était pas exempte de courage.

— Tout comme celle des frères qui ont refusé d'abjurer.

— Ce sont deux courages de nature différente.

— Courage ou lâcheté, de toute façon, je m'affligerai quand j'aurai retrouvé la Vraie Croix.

Alexis de Beaujeu n'insista pas. Il aurait voulu parler à Morgennes, mais ce dernier semblait au-delà des mots. Les paroles ne l'atteignaient pas, seuls les actes avaient un sens pour lui. Non que les mots fussent sans importance, mais ils entraient dans une partie de son entendement où lui-même semblait ne pas se situer. Beaujeu était triste. Il avait cherché à provoquer une étincelle chez son ami, à susciter une interrogation, un doute. Il n'y était pas arrivé.

D'ailleurs, pourquoi se souciait-il autant des états d'âme de Morgennes ?

« Oublions ça », se dit Beaujeu, passons à autre chose.

Il ouvrit la petite porte de la fabrique à l'aide de clés qu'il portait dans son aumônière. Comme il faisait sombre, il prit dans une niche une torche, et l'alluma à l'aide de la pierre à feu qui s'y trouvait. L'air sentait le suif, le métal et la guerre. Les armes, rangées dans des râteliers alignés sur les côtés et au centre de la fabrique, retenaient leur souffle, avides d'être tirées du fourreau et de pourfendre l'adversaire. L'air même était fait de cette tension, et Morgennes eut de nouveau l'impression que c'étaient les armes qui avaient créé les hommes, et non l'inverse.

Il emboîta le pas à Alexis de Beaujeu, qui descendait un escalier menant au sous-sol de l'armurerie, et eut la très nette sensation que manches de lances et poignées d'épées ne demandaient qu'à être saisies, afin de fendre, transpercer, crever, trancher, couper, tuer. Il entendait leurs cris silencieux, ressentait leur impatience alors que tant d'ennemis demandaient à mourir, là, dehors ; et quand il n'y aurait plus d'ennemis, il y aurait toujours les amis, la famille, soi-même.

Les magasins du sous-sol étaient l'endroit où l'on rangeait les boucliers et les armures. Ces dernières étaient placées dans des caisses emplies de paille, ou posées sur des mannequins quand il fallait les assembler ou les réparer.

Beaujeu ouvrit une caisse de bois noir qui ressemblait à un cercueil. Elle contenait une armure, également noire, en parfait état. Après en avoir caressé les anneaux pour éprouver leur souplesse et leur solidité, il dit à Morgennes :

— C'est un haubert d'un genre nouveau. Ses mailles sont si serrées que les flèches ne peuvent le traverser… On a cousu à l'intérieur une sorte de jaquette de drap doublée de coton fortement piqué. C'est plus léger qu'un gambeson, et beaucoup plus solide. Avec, tu seras en sécurité.

— Et toi ? s'inquiéta Morgennes.

— Ne te fais pas de souci. Les Sarrasins n'oseront jamais s'en prendre au krak tant que Jérusalem ne sera pas tombée. Faute de nouveaux renforts, nous n'irons pas à Acre ; et nous n'irons à Tyr que si Conrad de Montferrat arrête de défier Raymond de Tripoli… Nous ne bougerons pas d'ici tant que la Vraie Croix n'aura pas été retrouvée ; alors, ne t'inquiète pas : il ne peut rien m'arriver. De toute façon, rien ne m'empêche au besoin de

passer un de ces vieux hauberts, dit-il en éclairant les autres caisses avec sa torche.

— Et les flèches des Maraykhât ?

— J'ai mon bouclier, et puis, maintenant, nous sommes prévenus. Tiens, fit-il en donnant à Morgennes l'étendard de saint Pierre. Prends-le. Il te servira si jamais tu tombes entre de mauvaises mains. Je veux dire, si les nôtres te cherchent querelle…

— Tu n'en auras pas besoin ?

— Vois-tu, répondit Beaujeu, je ne suis pas entré dans l'ordre pour devenir un *miles sancti Petri,* un soldat de saint Pierre. Je suis un *miles Christi,* un soldat du Christ, comme tu l'as été et sembles vouloir l'être encore. Mon seul étendard, c'est la croix. Je n'en veux pas d'autre.

Sur ces mots, Morgennes et Alexis portèrent dans la carriole de Massada la caisse de bois noir contenant l'armure et la bannière du pape. Enfin, on leur donna des vivres pour plusieurs jours, ainsi que de l'eau et du vin.

Des frères récitèrent des patenôtres pour Morgennes, lui souhaitant de trouver rapidement Saladin et d'arriver à le convaincre. On espérait qu'il reviendrait à la Vraie Foi, et renoncerait à la religion mahométane, dont on n'arrivait pas à se convaincre qu'il l'avait pleinement embrassée. Mais les Mahométans étaient si retors : s'il acceptait, Saladin demanderait un service en échange…

À l'aube de la sainte Austreberthe, Massada, Fémie, Morgennes et Yahyah repartirent comme ils étaient arrivés, à cela près qu'Alexis de Beaujeu vint donner à Morgennes une superbe jument noire.

— Promets-moi que tu en prendras soin.

— Frère Alexis, beau doux seigneur, je te le promets. Comment se prénomme-t-elle ?

— Isabeau.

Comme ils s'engageaient sur la rampe couverte qui menait vers l'extérieur, Alexis de Beaujeu ajouta :

— N'oublie pas : c'est une survivante, elle aussi !

Morgennes le salua, puis la herse du krak s'abattit derrière eux. Très vite, les murailles de la forteresse furent hors de vue,

puis les drapeaux eux-mêmes disparurent. Mais Morgennes continua de les entendre claquer au vent toute la matinée.

Il lui semblait que l'histoire se répétait sans cesse. Sortirait-il jamais de cette succession infernale de départs et d'arrivées ? Il chevauchait au-devant de la petite carriole, seul comme toujours. Cela dit, rien ne l'empêchait de ralentir le trot de sa monture pour se laisser rejoindre.

— Qu'y a-t-il dans cette grosse caisse noire ? demanda Massada à Morgennes quand la carriole fut à sa hauteur.

— Une armure, répondit Morgennes.

— On peut la voir ? s'exclama Yahyah tout excité.

— Bientôt.

Yahyah poussa un sifflement admiratif.

— J'ai hâte ! fit-il en tapant dans ses mains, comme si cela pouvait faire s'ouvrir la caisse et en jaillir l'armure.

— Où allons-nous ? s'enquit Massada.

— Au sud, répondit Morgennes.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est là qu'il faut aller. Maintenant, assez de questions !

Massada se tut. Lui aussi trouvait qu'il n'était pas facile de parler avec Morgennes. Depuis qu'ils se connaissaient, c'est à peine s'ils avaient eu dix conversations. Aucune n'avait été profonde. Morgennes avait une langue, une bouche, prononçait des paroles, ne rechignait pas à s'exprimer, mais ne semblait jamais s'adresser à vous. C'était un loquace muet, voilà tout.

Massada commençait à en avoir assez. Ne lui avait-il pas sauvé la vie en le rachetant au marchand d'esclaves alors que des Templiers et des Mahométans se disputaient sa personne ? Et Fémie ? Tous ses bijoux valaient-ils la vie de cet homme, sa liberté ?

« Oui ! » se dit-il, car Morgennes lui avait promis de l'aider à lever la malédiction qui s'était abattue sur lui, à l'époque où il l'avait trahi. Trahison qu'il avait payée cher, et continuait de payer encore.

— À quoi penses-tu ? demanda Fémie à son mari.

— À rien, répondit Massada.

— Oh si, tu penses à quelque chose… Cela se voit sur ta figure quand tu réfléchis. Tu es incapable de faire deux choses à la fois ! Regarde : tu as lâché les rênes de Carabas !

Massada constata qu'elle disait vrai, reprit rapidement les rênes, les claqua vigoureusement au-dessus du vieil âne et demanda à Morgennes :

— Ce dont tu m'as parlé à Damas, c'était vrai ?

— Oui, répondit Morgennes.

— Que faut-il faire, alors ?

— D'abord, retrouver la Vraie Croix.

— Mais on ne sait pas où elle est !

En fait, ce n'était pas l'exacte vérité.

Deux rumeurs donnaient à son sujet des informations contradictoires. La première voulait que, peu après Hattin, la Vraie Croix eût été emmenée sous bonne garde à Damas par le cadi Ibn Abi Asroun. La seconde la disait entre les mains de ces étranges chevaliers du Temple qui sillonnaient la région avec Gérard de Ridefort afin d'inciter les places fortes templières à se rendre.

Pour Morgennes, il fallait se fier à cette dernière. Il se rappelait qu'après avoir récité la shahada il avait vu une trentaine de Templiers partir avec la Vraie Croix sous les *Allah Akbar !* des Sarrasins. Cela l'avait empli de haine et de tristesse. Il n'avait pas oublié cette image. Il ne l'oublierait jamais. Quelle ironie – et quel supplice ! – que de devoir souffrir de voir la Vraie Croix entre les mains de défenseurs de la foi, de chevaliers du Temple…

Mais ce qu'il ne comprenait pas, c'est que parmi ces Templiers ne se trouvait aucun frère sergent, aucun turcopole, aucun auxiliaire. Alors ? Morgennes voyait à cela deux explications : soit il s'agissait bien de frères chevaliers du Temple, soit il ne s'agissait pas de chevaliers du Temple. À vrai dire, la seconde explication lui paraissait la meilleure, tant il avait peine à croire que trente Templiers aient pu trahir tous ensemble. Trente frères chevaliers, c'était la quasi-totalité des chevaliers de l'Hôpital qui se trouvaient au krak.

« Impossible ! » se disait-il. Et même si c'était possible, il refusait de le croire.

Ainsi, Morgennes pariait sur le fait qu'ils n'avaient qu'à se rendre eux-mêmes de forteresse du Temple en forteresse du Temple pour retrouver la Vraie Croix. Si les « Templiers sarrasinois », comme il les appelait, faisaient tomber les places fortes templières les unes après les autres, alors il suffisait de leur tendre une embuscade dans l'une de celles qui étaient encore debout.

Dans le comté de Tripoli, on dénombrait ainsi la forteresse de Tortose, le château d'Aryma, le fort de Bertrandimir, le Chastel Blanc, le Chastel Rouge et le casai fortifié d'Elteffaha. Mais les Sarrasins ne viendraient pas dans la région : les Hospitaliers y possédaient le krak et le château d'Akkar, ainsi que deux châteaux forts, l'un à Arqa, l'autre à Tripoli.

Non, ce qu'il fallait viser c'était l'objectif ultime de Saladin : Jérusalem.

Il n'osait pas encore en parler à Massada, mais il leur faudrait tourner autour de la ville trois fois sainte, écouter, se mêler à la foule, se fondre dans la masse des réfugiés ou des marchands, et tâcher d'en apprendre le plus possible sur l'état des châteaux alentour. Pour ce faire, ils ne pourraient compter ni sur l'aide des Hospitaliers, pourtant bien établis dans les environs de Jérusalem, ni, bien évidemment, sur celle des Templiers.

Le problème, c'était Massada : les chevaliers du Temple le recherchaient depuis qu'il avait quitté Nazareth. Mais Morgennes comptait sur le fait que le démantèlement du royaume franc de Terre sainte les occupait trop pour continuer à se soucier d'un marchand juif en fuite.

Ainsi, ils traversèrent bien des régions, longèrent de nouveau l'Hermon, cette fois sur son versant occidental. Dès qu'une fumée s'élevait à l'horizon, Morgennes partait en reconnaissance au grand galop. Il s'absentait rarement longtemps, et redoublait de précautions, n'allant jamais directement sur l'objectif, mais au contraire l'abordant par de larges cercles concentriques.

Ils virent de simples fermes, incendiées après avoir été pillées. Parfois, des terres placées sous la protection d'une commanderie templière avaient été ravagées par représailles. Les récoltes étaient brûlées, les puits obstrués, les sources empoisonnées, les arbres arrachés. Des cadavres de bêtes gisaient çà et là, servant de garde-manger aux mouches, de nid à leurs larves et de dessert aux hyènes.

Fémie tripotait sans arrêt les bijoux que le frère trésorier du krak lui avait remis. Elle ne les trouvait pas à son goût. Elle s'impatientait, demandant cent fois par jour :

— Quand est-ce qu'on arrive ?

Invariablement, Morgennes répondait :

— Il faut descendre encore.

— À force de descendre, on va se retrouver en enfer..., se lamentait-elle.

Morgennes se taisait. Fémie se perdait de nouveau dans la contemplation de ses colifichets. Ils continuaient vers le sud.

Depuis qu'ils avaient quitté le comté de Tripoli, Morgennes avait revêtu son armure. Quand la nuit tombait, et s'il n'y avait pas d'étoiles, il disparaissait. Seul le bruit des sabots de sa jument permettait de savoir où il se trouvait. Généralement, quelques pas devant.

— Penses-tu qu'il soit prudent d'aller ainsi sans armes ? lui demanda un jour Massada.

— Non, répondit Morgennes.

— Que comptes-tu faire alors ?

— Rien. Fuir.

— Ah oui ? s'étonna Massada. Toi peut-être, mais nous, que ferons-nous ? Je ne vois pas Carabas galoper plus vite qu'un turcoman !

— Même Isabeau ne le pourrait pas.

— Alors ?

— Alors nous mourrons.

Massada, que cette remarque laissa interdit, tourna plusieurs fois sa langue dans sa bouche, et lança à Morgennes, sur un ton quasi désespéré :

— Je t'ai racheté parce que tu m'avais promis de me guérir !

— Je croyais que tu l'avais fait pour me sauver d'une mort certaine et pour te racheter, *toi,* dit Morgennes.

— Peut-être ! fit Massada. Mais n'oublie pas notre marché…

— Je ne l'oublie pas. Je te rappelle que, si tu es malade, c'est parce que tu nous as trahis, Dieu, Baudouin IV et moi… D'ailleurs, j'aimerais bien savoir par quel miracle tu es encore entier…

— De quoi parlez-vous ? demanda Fémie.

— De rien ! rétorqua Massada. C'est entre Morgennes et moi, une vieille histoire que tu n'as pas besoin de connaître.

Lui ayant ainsi fermé son clapet, Massada se détourna de sa femme, qui repartit dans la contemplation de ses bijoux et, parfois, de Morgennes. Quand elle le regardait – d'un regard en biais, et qui n'était jamais franc –, elle ne pouvait s'empêcher de l'appeler « mon trésor ». Depuis l'incident de Damas, Morgennes avait en quelque sorte remplacé ses colifichets. Il était sa parure, sa beauté envolée, son guerrier de diamant : aussi pur, aussi beau, aussi rare et cher que cette pierre précieuse, la plus brillante et la plus dure qui soit.

Les journées se suivirent, plus ou moins similaires. Massada parlait à Carabas, Yahyah jouait avec Babouche, Fémie regardait Morgennes et celui-ci partait en reconnaissance. Seules changeaient les terres qu'ils traversaient. Là où avait été la vie s'étendait à présent le désert. À l'inverse, là où était le désert se trouvait quelquefois une vie étrange, dont ils se demandaient combien de temps elle durerait. C'est ainsi qu'il leur était arrivé de se retrouver brusquement dans des zones arides, où des troupeaux de chèvres broutaient parmi des bosquets d'épineux. Quant aux rares forteresses ou commanderies du Temple qu'ils aperçurent, elles étaient toutes en ruine. Ou occupées par les Sarrasins. En un peu plus de deux mois, le Temple avait perdu près de deux cents bâtisses, casaux et châteaux forts.

Un soir, alors qu'ils étaient dans la princée de Galilée, sur une crête du mont Thabor, à mi-chemin de Damas et de Jérusalem, Morgennes déclara :

— Je sais où il faut aller.

— Jérusalem ? demanda Massada.

— Pas tout de suite. D'abord, nous irons par là…

Il tendit le doigt vers le sud, en direction du ciel, peut-être d'une étoile.

Massada regarda mais ne vit rien. Fémie ne quittait pas Morgennes des yeux, certaine, à la sérénité qui se lisait sur son visage, qu'il avait trouvé.

Yahyah observa l'horizon, et tout à coup s'exclama :

— Je le vois ! Je le vois !

Puis il se mit à battre des bras tout en poussant des cris stridents.

— Qu'y a-t-il ? demanda plaintivement Massada. Je ne vois rien !

— Ouvre les yeux, dit Morgennes, et regarde !

Massada avait beau écarquiller les yeux, scruter le panorama de la princée de Galilée, il n'apercevait que des nuages gris au ventre rougi par le soleil, la terre abreuvée de lumière, et des maisons, des places fortes, des vergers et des champs baignés par les couleurs chatoyantes du couchant.

Fémie regarda à son tour, la main en visière, et dit en souriant :

— Je vois, mais je ne comprends pas.

Massada fulminait. Il regarda l'un après l'autre le ciel, le doigt de Morgennes, et le bandeau qui masquait son œil aveugle.

— Comment se fait-il que tu voies mieux avec un seul œil que moi avec deux !

— Parce que je ne me sers pas que de mes yeux, répondit Morgennes. J'utilise aussi mon cerveau.

— Ton cerveau, ton cerveau, dit Massada, je veux bien, mais ça ne m'éclaire pas plus !

— Dis-moi ce que tu vois.

— Des nuages.

— C'est tout ?

— Et des oiseaux.

— *Des* oiseaux ?

— En fait il n'y en a qu'un, dit Massada.

— Enfin ! s'exclama Morgennes. Maintenant que tes yeux se sont ouverts, demande à ton cerveau d'en faire autant !

Massada le dévisagea, interloqué. Morgennes était-il devenu fou ?

— Cet oiseau, dit Morgennes, n'est pas comme les autres. C'est un faucon pèlerin. Un chasseur, et il est rare qu'il vole ainsi, quand le soleil se couche. C'est une chance que je l'aie aperçu, car son plumage brun-gris le fait se fondre dans le ciel. Quand la nuit tombe, il disparaît. Ce genre de rapace ne vole pas dans l'obscurité. Le fait que celui-ci soit dans les airs à cette heure signifie que son maître – sa maîtresse en fait – n'est pas loin. Oui, je connais ce faucon. Je l'ai croisé par deux fois, à Hattin, puis une troisième quand nous allions vers le krak : il volait dans le ciel du djebel Ansariya, en plein territoire assassin.

— Je ne comprends toujours pas, dit Massada.

— C'est un rapace unique au monde : sa maîtresse est la plus belle des femmes que j'aie jamais vue, belle comme une relique. C'est une sang-mêlé, d'un peu plus de vingt ans, aux yeux bleus et aux cheveux châtains. Sa peau semble aussi douce que celle d'un nouveau-né, et elle porte sur elle les plus beaux bijoux qu'il m'ait été donné de contempler…

Une lueur avide s'alluma dans les yeux de Fémie. Dans le lointain, l'oiseau poussa un cri.

— Moi aussi, reconnut doucement Massada, j'ai connu une femme qui avait un oiseau de ce genre. C'était, je crois, la maîtresse du cheik des Zakrad, une vraie furie. Elle parcourait la Terre sainte, à la recherche d'un homme – un certain Perceval, enfin, si j'ai bien compris. Orgueilleuse, belle et froide, on aurait dit une lame. À chaque fois qu'elle venait me voir, j'étais paralysé.

— Tu la connais donc ?

— Oui, poursuivit Massada. Elle venait souvent me consulter, à Nazareth. Elle achetait les plus belles reliques, les plus chères, et repartait avec. Il lui en fallait une nouvelle à peu près chaque semaine. J'ignore où elle trouvait l'argent, j'ignore pourquoi elle en achetait autant. Mais une sorte de malédiction semblait l'accabler. Elle avait besoin de reliques comme d'autres ont besoin de guerres, de femmes, de prière ou de vin…

— Pourtant tes reliques étaient fausses, fit remarquer sèchement Fémie.

— Fausses, vraies, est-ce que je sais, moi, ce qui est vrai ou faux en matière de reliques ? répliqua Massada, que ce sujet gênait. Moi je dirais qu'elles étaient toutes authentiques…

— Je vois, dit Morgennes. Passons. Mais cette femme avait un foulard qui me paraît être celui que tu portes au bras…

— Eh bien ? demanda Massada.

— Elle aurait donc été capturée. Mais pourquoi ? Et par qui ?

— Quel rapport avec la Vraie Croix, de toute façon ? reprit Massada.

— Peut-être aucun, dit Morgennes. Mais je veux aller voir. Et puis, si la maîtresse de cet oiseau cherche des reliques, pourquoi pas la Vraie Croix ?

— *Yallah !* s'exclama Fémie.

Massada baissa la tête et se tourna les pouces. Il était de nouveau perdu dans ses pensées, et avait lâché les rênes de Carabas. Enfin, Morgennes descendit de cheval pour rejoindre Yahyah. Celui-ci s'apprêtait à prier et avait sorti un long manteau blanc pour couvrir les épaules de Morgennes – il n'était pas question de prier dans une armure noire.

Morgennes ne put s'empêcher de penser que le destin leur faisait signe. « Après tout, se disait-il, si une étoile a guidé les Rois mages jusqu'au Christ, pourquoi un oiseau ne nous guiderait-il pas jusqu'à la Vraie Croix ? »

Il souriait, heureux, plein d'une joie tranquille, certain de ne pas se tromper.

Après la prière, il contempla, sur une hauteur, le château templier de La Fève qui dominait la plaine de l'Esdrelon. Plus au nord, derrière eux, la tour de Séphorie, la grande templerie de Saphet et ses nombreux casaux… Tous étaient tombés. Morgennes ignorait ce qui, de la force ou de la ruse, en était venu à bout, mais il savait que leur perte signait la fin de la présence du Temple en Outre-Jourdain. La clé de Jérusalem était maintenant le château de La Fève. Il n'y avait qu'à descendre le versant sud du mont Thabor, qui s'étendait vers la Basse Galilée et la plaine de l'Esdrelon, pour atteindre les

contreforts du château que Morgennes voyait trembler dans la brume bleutée.

Une fois là-bas, il préviendrait la garnison. Ensemble, ils résisteraient aux « Templiers sarrasinois », ensemble ils sauveraient la Vraie Croix. Restait à voir comment il ferait pour la remettre ensuite à l'Hôpital…

— Attendez-moi là, dit Morgennes, et si je ne suis pas de retour avant demain soir, partez, fuyez !

— Pour aller où ? répliqua Massada.

— Tu dois bien connaître un endroit où te cacher ? demanda Morgennes.

— Peut-être, répondit le petit homme, évasif.

— Alors, allez-y.

Yahyah, qui jouait avec Babouche, s'arrêta pour aider Morgennes à monter sur son cheval.

— Vous n'allez pas partir ainsi, chevalier, dit-il. Vous n'êtes même pas armé !

— Là-bas, ils me donneront une épée, répondit Morgennes.

— Mais…

Sans attendre la fin de sa phrase, Morgennes éperonna Isabeau et descendit le mont Thabor, dont le monastère en ruine témoignait du récent passage des Sarrasins. En le regardant partir, Fémie le salua longuement de la main :

— *Yallah !* cria-t-elle pour l'encourager.

Elle ne le quitta pas des yeux. Quand il ne fut plus qu'un petit nuage à l'horizon, elle se tourna vers son mari et dit en caressant l'un de ses colliers :

— J'espère qu'il la retrouvera.

— Moi aussi, dit Massada, et il ajouta, un ton plus bas : la Vraie Croix doit valoir beaucoup d'or…

Fémie le regarda, inquiète. Avait-elle entendu ? Toujours est-il qu'elle déclara :

— On ne peut pas le laisser seul…

Sur ce, elle prit les rênes et s'apprêta à les faire claquer, mais Massada l'en empêcha, rétorquant :

— C'est moi qui décide, et pour l'instant nous restons là !

Il n'avait, en effet, aucune envie de s'approcher du château de La Fève, dont la garnison avait reçu ordre de l'arrêter.

Pourtant, un cahot ébranla la carriole : Carabas s'était mis en route de lui-même, et descendait, entre les minces colonnes de fumée bleue qui montaient dans l'ombre, sur la piste de Morgennes.

17.

> « Ô l'heureux genre de vie dans lequel on peut attendre la mort sans crainte, la désirer avec joie, et la recevoir avec assurance ! »
>
> (Saint Bernard de Clairvaux, *De laude novae militiae.)*

Simon n'en pouvait plus d'attendre. Depuis qu'il était entré dans l'ordre, il n'avait fait qu'attendre, attendre et attendre encore. « Ah, patience ! Tu me feras donc mourir ! » se disait-il fréquemment. Et, pour tromper son ennui, il s'infligeait des pénitences. Récitait des psaumes tout le long du jour, jeûnait s'il avait faim, veillait s'il avait sommeil, s'exerçait au maniement des armes s'il était épuisé. En tout, il contraignait son corps aussi souvent que possible.

Quelquefois, il pâlissait et se mettait à trembler. On s'inquiétait pour lui. Le bailli de son ordre lui imposait alors de se nourrir et d'aller dormir. « Garde tes forces pour l'ennemi, beau doux frère », lui disait-il avec sévérité. « Et sache qu'en toutes choses tu dois te conformer à la règle, et à mon commandement. » Simon plantait un regard résolu dans celui de son supérieur et répondait invariablement : « Commandez-moi, beau doux sire, et j'obéirai. »

Il se couchait, ravi de ressentir en lui une puissance formidable : celle de la foi. S'efforçant de dompter l'excitation qui lui tenait les yeux ouverts et gardait le sommeil éloigné, il s'endormait en murmurant des Pater. Qu'elle était belle cette foi en lui, qu'elle était forte !

Il se remémorait les paroles de son premier maître, lors de sa réception dans l'ordre : « C'est une rude chose que de se faire serf du Temple, lorsque l'on est son propre sire. Car à grand-peine ferez-vous jamais ce que vous voudrez : si vous voulez être en Terre sainte, on vous en renverra ; si vous voulez être à Acre,

l'on vous enverra en la terre de Tripoli, d'Antioche ou d'Arménie, en Pouille ou en Sicile, en Lombardie, en France ou en Bourgogne, en Angleterre ou en plusieurs autres terres où nous avons des maisons et des possessions. Et, si vous voulez dormir, on vous fera veiller ; et si vous voulez quelquefois veiller, on vous commandera d'aller vous reposer dans votre lit. Quand vous serez à table et que vous voudrez manger, l'on vous commandera d'aller où l'on voudra et vous ne saurez jamais où. »

« Quelle ironie ! » songeait-il, un fin sourire aux lèvres. Et dire qu'autrefois il était le plus indiscipliné des cinq enfants de son père. Incapable de suivre la moindre leçon sans bayer aux corneilles, se moquant des précepteurs et filant courir la ribaude à la première occasion !

Mais il avait jugé le Temple, où son frère Arnaud venait d'être reçu, digne de sa personne. Doté d'une discipline assez exigeante pour « mériter » de faire de lui un homme. Il avait voulu le plus difficile, il l'avait. Il forcerait son corps, il contraindrait sa tête, il obligerait son cœur, il éduquerait son âme à se soumettre et à servir Dieu. Il répéterait à longueur de journée avec ses frères templiers : *Non nobis Domine, non nobis sed nomini Tuo da gloriam !* – « Non pour nous, Seigneur, non pour nous, mais pour Ton nom, donne la gloire ! »

S'il était, lui, le plus jeune des cinq fils du comte Étienne de Roquefeuille, capable de se plier à une règle voulue par Dieu et appliquée par les hommes, alors tous le pouvaient. D'abord sa famille, ensuite ses proches. Puis les Mahométans et les Juifs, qu'il convertirait de force ou détruirait sans pitié, et enfin tous les autres chrétiens, melkites, jacobites, coptes, nestoriens, maronites… qui vivaient loin de la loi de Rome.

Redouter Dieu ne suffisait pas. Il fallait craindre Rome, la supérieure, la grande. La terrible Rome.

Elle seule était capable d'imposer au monde d'être sauvé par Dieu, le Christ et le Saint-Esprit. Elle seule avait suffisamment de force pour manier ces deux puissants glaives : le Temple et l'Hôpital. Simon ne comprenait pas pourquoi Rome avait décidé de n'en garder qu'un, mais il s'était juré : « Je serai de celui-ci. Je le serai pour Dieu, je le serai pour mon père. »

Et, tandis qu'il montait la garde en haut du donjon de La Fève, il se gonflait d'orgueil et ressentait un plaisir inouï en repensant à son parcours et à la discipline de fer qu'il s'était imposée. Peu d'hommes avaient fait ce qu'il avait fait ! Il était entré dans l'ordre du Temple avec la ferme intention de devenir le plus humble et le meilleur des Templiers. Rien de ce à quoi on le soumettait n'était assez dur pour lui. Une chose pourtant lui était insupportable : attendre ! D'abord un an dans le diocèse de Troyes, à la commanderie de Bonlieu, puis deux années supplémentaires dans celle de Coulommiers-en-Brie, quand il fut fait chevalier.

Sa chance était venue avec le désastre de Hattin. La Terre de promission manquait de chevaliers au bras fougueux, impatients d'en découdre avec les Sarrasins. Oh, comme son cœur avait bondi quand il avait appris qu'on l'envoyait enfin « là-bas » ! Dans cette terre dont il n'osait plus prononcer le nom par crainte de ne pas être digne de la fouler. « Ô Dieu en moi ! Je dois être fort. *Gloria, laus et honor Deo in excelsis !* » disait-il en tremblant tant l'excitation le tenait, tant sa joie était grande d'aller enfin combattre en Terre absolue.

Certainement, l'heure du martyre n'était pas loin. Son écuyer et lui devaient s'y préparer.

Une huissière du Temple avait quitté Marseille en les emmenant dans son gros ventre vert et les avait débarqués en compagnie d'autres frères, chevaliers, sergents et écuyers, à Tripoli. Simon s'y distingua dès le premier jour en s'écriant, sitôt à terre : « Nous sommes là pour te servir, ô Seigneur ! » De la commanderie de la ville, où il ne resta pas longtemps parce que ses remarques incantatoires en irritaient plus d'un, on l'envoya à la puissante forteresse de Tortose, puis, de là, à Chastel Blanc. Il y passait ses journées, seul au sommet de la plus haute des tours, à guetter les messages envoyés – à l'aide d'un jeu complexe de miroirs – par les Hospitaliers du krak des Chevaliers, distant de seulement sept lieues.

« Qu'attendons-nous pour attaquer ? » se lamentait-il à longueur de journée. On parlait de violents combats à Acre, où depuis la fin du mois d'août les chrétiens tentaient de reprendre aux infidèles la ville perdue au début de juillet. Simon ne

comprenait pas pourquoi on en faisait une telle affaire. Il ne comprenait pas non plus pourquoi l'on essayait de reprendre Acre alors que Jérusalem avait tant besoin de renforts. D'ailleurs, tout lui semblait long, lent, et très mystérieux. Un jour, finalement, un chevaucheur arriva. Il était à la tête d'une compagnie d'arbalétriers. Un homme portant fièrement la bannière de saint Pierre les accompagnait.

Enfin ! Ce messager, cet étendard, ce devait être l'espoir d'un mouvement, la promesse d'une action contre les Sarrasins. La possibilité de devenir un autre. Quelqu'un de puissant, de fort, de beau et de noble. Un nouvel Érec, un second Lancelot, un Gauvain moderne, le double d'Yvain, le jumeau de Cligès. Bref, un de ces personnages de légende chantés par Chrétien de Troyes, dont l'apparition arracherait aux femmes des soupirs d'autant plus langoureux qu'elles le sauraient inaccessible. Sans parler de ses congénères qui pousseraient des « Vivat ! » qu'il feindrait de ne pas entendre.

Ah, Dieu ! Il n'en pouvait plus d'attendre !

Depuis quand patientait-il ainsi ?

Depuis qu'il était né, non loin de la Noël de l'an de grâce mil cent soixante-neuf – ce qui le plaçait dans sa dix-huitième année. Il se sentait de la force à revendre, une rage et un cœur sans rival, un amour pour Dieu qui n'avait d'égal que l'amour qu'il avait éprouvé dans sa prime jeunesse pour la belle et pure Berthe de Cantobre, quand il était son *fidele d'amore*. « Oh, Berthe, que tes douces mains me semblent loin, et que tes lèvres vermeilles sont pâles quand ma mémoire les évoque à présent ! La blancheur pour moi ce n'est plus ta poitrine, mais mon blanc manteau, les sommets de l'Hermon, du djebel Ansariya ou du mont Liban. Le vermeil ce n'est plus tes lèvres, mais la croix de velours cousue à mon revers le jour où je fus reçu dans l'ordre. Elle seule a droit à mes baisers. Va, Berthe ! Je te garde dans ma mémoire, aussi chaste, aussi pure, aussi digne que je veux l'être encore pour toi, même si je t'ai quittée. Car je t'ai quittée pour Dieu. »

Ainsi parlait Simon.

Plissant les yeux, il regarda de part et d'autre du donjon de La Fève. Au septentrion, il y avait le mont Thabor. Il distinguait les ruines du monastère perché sur son sommet comme une plaie. Au couchant, les sommets enneigés des monts Carmel. Au midi, Le Grand Gérin et Le Bessan, villages où le Temple entretenait encore quelques troupes. Au levant, Château Belvoir – entre les mains des Hospitaliers, mais plus pour très longtemps : les Sarrasins se faisaient de plus en plus pressants. Simon frissonna. Était-ce le froid ? Il se passa les mains sur les bras, et les frotta pour se réchauffer.

Attendre le paralysait. Petit à petit, ses membres s'engourdissaient. Simon dansa d'un pied sur l'autre pour aider son sang à circuler, et souffla sur ses doigts. Il ne faisait pourtant pas froid : son haleine n'était pas visible. Mais ce geste lui en avait rappelé un autre, qu'il avait fait voici deux semaines dans la tour de guet du Chastel Blanc. Comme on le savait impatient, pour le corriger, on lui confiait toujours le premier tour de garde, qui était le plus long. Alors que la relève arrivait, il s'était senti – de même qu'aujourd'hui – gagné par le froid et avait soufflé dans ses mains pour les réchauffer. Il était tard dans la nuit, et son haleine se faisait brume en sortant de sa bouche, avant de s'évaporer dans le noir. Cette nuit-là, il avait gelé. C'était le jour où l'émissaire du pape était venu les voir.

Il n'oublierait jamais.

L'homme dont il avait pris le pas pour celui de la relève était en fait l'émissaire, Wash el-Rafid. N'arrivant pas à dormir, il avait demandé à ses hôtes la permission de visiter le château, et notamment d'aller faire un tour au sommet du donjon. Où se trouvait Simon.

En le voyant le visage plongé dans un ennui si profond qu'on aurait dit un masque, Wash el-Rafid lui avait demandé :

— Tu t'ennuies, doux frère ?

Simon n'avait su que répondre. Il craignait d'avoir commis une faute et demeurait silencieux. Mais, encouragé par l'émissaire du pape à s'exprimer sans crainte, il avait fini par avouer :

— Plus que de raison, seigneur.

— Pourquoi ?

— Je n'en puis plus d'attendre.

— Attendre ? s'était étonné l'émissaire. Mais qu'attends-tu ?

— Que quelque chose arrive. Depuis que je suis en Terre sainte, on me promène d'un château à l'autre, sans que jamais rien ne se passe. Les premières gardes sont toujours pour moi. J'ai patienté trois longues années en Champagne et en France, et, là, je patiente encore. Mon glaive est toujours vierge. J'en viens à me demander combien d'autres années il me faudra attendre avant de servir Dieu.

— Sais-tu ce que disent les infidèles à ce sujet ? avait demandé Wash el-Rafid.

— Non, seigneur, avait répondu Simon.

— « Endurez, car Dieu est avec les patients. »

Il était clair que cet homme avait beaucoup souffert. Combien d'années avait-il attendu, lui ? Simon était tombé à ses genoux et avait pris sa main pour la baiser.

— Seigneur, lui avait-il dit, tête baissée, je vous demande humblement pardon. Je parle en étourdi, mais c'est que je souffre de ne pouvoir mettre mieux mon courage et ma force au service du Christ.

— Es-tu prêt à mourir pour Lui ? s'était enquis l'émissaire du pape en posant sa main sur la tête de Simon.

Bien sûr qu'il était prêt à donner sa vie pour le Christ. D'ailleurs, ne l'avait-il déjà fait ? Ne leur avait-on pas dit qu'un bon chevalier du Temple devait se considérer comme mort avant d'aller au combat ? Et puis cette mort, quel honneur ! Car, comme le disait saint Bernard : « Comment redouterait-il de mourir ou de vivre, celui pour qui la vie est le Christ, et la mort la récompense ? »

— Ma vie Lui appartient déjà, avait répondu Simon.

— Veux-tu renaître dans le Christ ? avait demandé sévèrement Wash el-Rafid.

— Je n'aspire à rien d'autre, avait confessé Simon – presque à bout de souffle.

— Jure-le ! avait dit Wash el-Rafid avec force.

Levant la main droite et tendant la main gauche, Simon avait juré, comme le font tous les Templiers, le regard fier et sévère, « qu'à l'approche du combat il s'armerait de foi au-dedans et de

fer au-dehors ; que ses armes seraient son unique parure ; qu'il s'en servirait avec courage dans les plus grands périls, sans craindre le nombre, ni la force des Barbares ; que toute sa confiance était dans le Dieu des armées ; et qu'en combattant pour Sa cause, il chercherait une victoire certaine ou une mort sainte et honorable ». Enfin, il avait juré de rapporter à la maison chêvetaine du Temple, à Jérusalem, le Saint Bois sur lequel avait tant souffert le Christ. Avec des imprécations terribles, il s'était donné pour la seconde fois à Dieu, et chaque fois que Wash el-Rafid prononçait un mot, il le répétait en frissonnant :

« Ô l'heureux genre de vie dans lequel on peut attendre la mort sans crainte, la désirer avec joie, et la recevoir avec assurance ! » avait dit Wash el-Rafid sur un ton impérieux.

« Ô l'heureux genre de vie dans lequel on peut attendre la mort sans crainte, la désirer avec joie, et la recevoir avec assurance ! » avait répété Simon.

« Maintenant : "Lève-toi et agis, et que l'Éternel soit avec toi" », avait conclu Wash el-Rafid, citant un verset des Chroniques, en arrachant d'un geste brutal la croix rouge cousue sur le manteau de Simon.

Puis il avait posé la main sur l'épaule du jeune homme pour l'inciter à se relever. Simon s'était redressé, quelque peu chancelant, et avait regardé son bienfaiteur. Il avait alors été frappé par sa peau brune. L'homme avait la physionomie des gens de la région. Mais sa face était burinée. Comme rongée par la maladie. En outre, une étrange déformation du visage donnait à sa bouche une allure animale.

— Seigneur…, avait commencé Simon.

Mais il n'avait pu finir sa phrase. L'émotion l'étouffait sans qu'il sût trop pourquoi. Il lui semblait que sa vie avait pris un tournant.

C'est ainsi qu'il avait rejoint les rangs des fameux « Templiers blancs ». Ils s'appelaient entre eux « Templiers de la première loi », parce qu'ils se comportaient comme les Templiers des origines, humbles, et sans écuyers ; faisant tout par eux-mêmes, ne comptant que sur leurs propres forces.

C'était avant que l'ordre ne reçoive la croix vermeille. Avant même que Sa Sainteté Innocent II ne rédige la bulle *Omne Datum Optimum* – source de tellement de bénéfices que la jalousie de nombreux ordres monastiques s'en était trouvée excitée, comme les braises d'un feu qu'on attise.

Wash el-Rafid leur avait dit : « La Vraie Croix est perdue. Tant que nous ne l'aurons pas retrouvée, tant que *vous* ne l'aurez pas retrouvée, interdiction de porter la croix sur votre manteau. N'oubliez jamais que c'est vous qui êtes à son service, et non l'inverse. »

Ce à quoi les quelques hommes de l'unité d'élite du Temple avaient répondu d'une seule voix en reprenant le cri des premiers croisés : « Le Christ vit, le Christ règne, le Christ seul commande ! »

Certains étaient si enragés qu'ils parlaient, si jamais Jérusalem venait à tomber, d'aller prendre La Mecque et Médine, et d'y commettre tant de ravages que l'enfer en comparaison serait le paradis.

La plupart refaisaient l'histoire, s'emportant contre ces croisés de la première heure qui n'avaient pas su aller jusqu'au bout de leur mission et s'en étaient repartis après avoir libéré Jérusalem, alors qu'il eût fallu pousser jusqu'à Bagdad pour s'assurer la victoire.

Le plus fou d'entre eux, le plus terrible aussi, était ce colosse appelé Kunar Sell, à la croix rouge tatouée sur le front. Simon et lui étaient allés à Damas défier l'autorité mahométane. Leur mission consistait à acheter un esclave, un ancien chevalier de l'Hôpital répondant au nom de Morgennes. Simon ne le connaissait pas, ne savait rien des raisons pour lesquelles il fallait « s'emparer » de cet homme, mais s'était exécuté sans mot dire.

Simon était heureux. Enfin !

Quelques jours après cette mission, qui s'était soldée par un échec mais leur avait permis de se faire de nouveaux alliés, un pigeon voyageur s'était posé au Chastel Blanc. Les Templiers de la première loi – neuf en tout, comme l'étaient les premiers « Pauvres chevaliers du Christ » – avaient immédiatement quitté la forteresse pour rallier un bataillon de fidâï détaché d'El

Khef par le puissant chef des Batinis, Rachideddin Sinan. Quelques bédouins de la tribu des Maraykhât les accompagnaient. Ensemble, ils avaient attaqué une caravane chargée de convoyer de l'or pour le compte de l'Hôpital. L'étendard de saint Pierre avait été confié à Simon, ce qui était un grand honneur. Sous son heaume blanc, il était rouge de plaisir.

Pourtant, jamais il n'aurait cru possible de s'allier à des Mahométans. Quant à combattre des chrétiens… Mais leur sénéchal, un homme emmailloté de chaînes et monté sur un cheval rouge sang, leur avait dit : « Dieu le veut ! C'est le Christ qui commande ! »

Ils avaient chargé au cri de « Montjoie ! ».

Simon s'était dit que les Hospitaliers avaient dû commettre une faute horrible. Qu'ils étaient sur la voie du péché. Certainement, on lui expliquerait tout plus tard. Le pape était de son côté. Il n'avait rien à craindre. Non content d'être un *miles Christi,* il se doublait d'un *miles sancti Pétri* (soldat du pape). Il ne pouvait avoir tort. Dieu était avec lui. Il s'appliquait à lutter sans haine et sans pitié contre ces égarés, pleurant sous son heaume, mouillant sa courte barbe de larmes en décimant ces chevaliers de l'Hôpital qui préféraient mourir plutôt que de le frapper. Il se rassérénait en se répétant ce que Wash el-Rafid leur criait chaque fois qu'ils partaient se battre : « Dieu efface les fautes de ceux qui combattent pour Lui. » Ce que Simon ignorait, c'est que c'était un verset du Coran. Au sein de l'unité d'élite du Temple, Simon avait le sentiment d'assouvir tout ce à quoi son âme, son cœur, sa soif d'aventure et ses forces physiques aspiraient. Il n'y avait plus contradictions ni souffrances, il n'y avait qu'une grande joie exaltante, l'impression d'être unique, de vivre un moment historique. La certitude qu'il se distinguait enfin des autres Roquefeuille. Ici, ce n'était plus « Simon le peu », comme l'appelaient autrefois ses frères, celui qui portait le moins, celui qui courait le moins vite, celui qui n'en pouvait plus de boire et de manger tandis que tous continuaient. Ici, c'était Simon saint Pierre, Simon l'étendard, Simon la bannière ou Simon Rome. Enfin, chaque

jour les Templiers blancs le baptisaient d'un nouveau nom. Simon était si fier.

En échange de l'or des Hospitaliers, les Assassins leur avaient remis un curieux céphalotaphe et une jeune femme – une otage qu'ils avaient capturée sur la route de Bagdad. Elle s'appelait Cassiopée. Mais pourquoi valait-elle aussi cher ? Pourquoi les Templiers la voulaient-ils ? Simon n'en savait rien. Mais il ne se lassait pas d'admirer sa beauté. Elle avait été violée et battue à de nombreuses reprises. Pourtant, sous les ecchymoses et les traces de tortures, sa grâce était une lumière qui devait profondément le marquer. Il avait sans cesse en tête l'image de cette jouvencelle à la peau brunie, aux yeux bleus et à la chevelure châtain, qui pestait et mordait dès qu'on lui ôtait son bâillon et griffait quand elle avait les mains libres. Ordre avait été donné de ne pas la quitter des yeux et de la maintenir sous étroite surveillance, tâche dont Simon s'acquittait avec bonheur quand son tour venait. Il réclamait les premiers tours de garde. Il la contemplait, allongée sur les dalles d'un cul de fosse, et partait lui chercher une natte de joncs, une courtepointe ou un samit oriental, en fonction de l'heure, de l'endroit où ils étaient et de ce dont ils disposaient.

En cet instant, elle était enfermée dans les geôles du château de La Fève, puisque c'est là qu'ils séjournaient. Simon lui avait apporté un tapis de selle, en s'excusant de n'avoir trouvé mieux. La belle avait roulé le tapis en boule sous sa tête. Rien. Pas un regard. Alors, sans un mot, Simon s'en était allé au sommet du donjon où il devait faire le guet. Ce soir, il n'aurait pas le droit de la regarder dormir. Peut-être demain ? Qui savait combien de temps ils resteraient à La Fève ? Seuls leur sénéchal et l'émissaire du pape, à qui le *vexillum* de saint Pierre avait ouvert les grilles du château, semblaient le savoir.

Penché par-dessus les créneaux, il chercha à discerner dans la lumière rasante du couchant les sommets du djebel Ansariya. Ils devaient s'élever au nord, mais il ne les voyait pas. Ce qui ne le surprit guère. Cela faisait un certain temps déjà qu'ils avaient laissé derrière eux les pics enneigés de l'Ansariya, et même ceux du mont Hermon. Leur unité avait parcouru en quelques jours

plus de distance que Simon n'en avait franchi durant ces trois années passées à se morfondre en Occident. Il lui semblait également que ces distances, traversées à une vitesse phénoménale en changeant plusieurs fois de monture, n'étaient pas seulement physiques, mais aussi morales.

C'est alors qu'un cri d'oiseau retentit dans le ciel. Simon, tout en continuant de s'abriter les yeux avec la main, le fixa du regard. C'était un oiseau de haut vol. Son plumage était bleu-gris teinté de brun, et son envergure de la taille d'une lance. Combien de mues avait-il ?

Il pensa à Wash el-Rafid. Il s'exerçait souvent au tir sur les pigeons voyageurs des armées de Saladin, et même sur des rapaces. Simon se dit qu'il ferait bien de l'avertir.

Mais, captivé par la beauté des évolutions du faucon, Simon ne bougea pas. Il continua de regarder l'oiseau, qui semblait ne rien faire d'autre que saluer la tombée du soir. Son cri lui disait quelque chose, lui rappelait quelqu'un. Oui, il avait déjà entendu cet appel, comme une plainte, comme un cri de douleur, un gémissement… Il eut alors une illumination : c'était celui qui volait au-dessus de la forteresse d'El Khef, fief des Batinis.

Simon l'avait pris pour un prédateur ayant son aire dans ces montagnes. Apparemment, ce n'était pas le cas. À qui appartenait-il ? Aux Assassins ? À Cassiopée ?

Et lui qui n'avait pas signalé sa présence ! Vite, prévenir le seigneur el-Rafid et la garnison ! Il s'apprêta à donner de la voix dans l'escalier en colimaçon de la tour de guet mais eut envie de voir, une dernière fois, cet oiseau.

Simon était sous le charme des larges cercles nonchalants, suivis de lents vols planés, que le faucon traçait dans le ciel : il s'élevait sans battre des ailes, sans effort apparent, puis, les pattes plaquées sous son corps trapu, se ramassait sur lui-même et se laissait tomber comme une pierre, rouvrait les ailes et remontait en spirale dans la lumière avec un sifflement aigu. Son vol était fait de voltes et de feintes, ponctuées de longues plaintes. Pourquoi, pour qui dansait-il ainsi ? Car il n'y avait aucun doute, l'oiseau ne chassait pas, il dansait.

Saisi par la curiosité, Simon se pencha par-dessus les créneaux, et regarda dans la plaine, jusqu'au pied du mont Thabor. Il vit un homme en noir sur un cheval noir, suivi d'une carriole tirée par un petit âne.

Simon avait failli à son devoir, et se morigéna aussitôt : il serra la pierre des créneaux jusqu'à s'en faire blanchir les articulations. Puis il saisit le cor qu'il avait pris aux Hospitaliers et sonna l'alerte. Des bruits de pas retentirent dans l'escalier. Quelqu'un montait les marches en courant.

Kunar Sell le rejoignit au sommet du donjon et l'interrogea :

— Que se passe-t-il ?

— Un homme en noir, avec une carriole.

Kunar les observa un certain temps, puis dit à Simon :

— Ce ne sont pas ceux que nous attendons…

Simon lui demanda à qui il faisait allusion, mais Kunar ne l'écouta pas et se tourna vers le cavalier noir, qui n'était plus qu'à quelques arpents. Il le héla de toute la force de ses poumons :

— Qui êtes-vous ?

L'homme ne répondit pas. Peut-être n'avait-il pas entendu. Kunar et Simon crièrent ensemble, après avoir pris une profonde inspiration :

— Qui êtes-vous ?

Le cavalier ne répondait toujours pas, et continuait vers eux.

Alors, ils dévalèrent à toute vitesse l'escalier de la tour, traversèrent en courant la salle des chevaliers, et se hâtèrent vers la barbacane, à l'avant du château, où se manœuvrait la première herse.

L'homme en noir et la petite carriole étaient à portée de lance lorsque Simon demanda, sur un ton impérieux :

— Qui êtes vous ? Par le Christ, allez-vous répondre !

Le cavalier tira sur les brides de son cheval et répondit :

— Je m'appelle Morgennes !

— Par le Christ tout-puissant ! jura Simon, qui n'en revenait pas.

Déjà, à ses côtés, Kunar Sell actionnait avec frénésie la roue qui relevait la herse.

18.

> « Ayez à cœur d'employer la tromperie dans la guerre, car elle vous permet d'arriver au but d'une façon plus certaine que la bataille dans un corps à corps sanglant. »
>
> (Le grand stratège al-Mouhallab,
> dans son testament.)

Morgennes regarda la herse se lever, et fit faire quelques pas à Isabeau. De l'autre côté de la barbacane se trouvait un espace de terrain vierge, qui donnait sur les murailles de La Fève et une seconde herse, qui commença à s'effacer. Des hommes en armes, sur les premiers créneaux, vinrent à sa rencontre en courant, la main sur l'épée ou la lance au poing ; tandis qu'au sommet du chemin de ronde principal des arbalétriers et des archers se mettaient en position – sous la houlette d'un individu à la peau sombre, au chef coiffé d'un turban. Morgennes ne s'expliqua pas cette agitation. Qui étaient ces gens ? Étaient-ce les Sarrasins ? Si tôt ?

— Je viens en ami ! Je ne suis pas armé ! cria-t-il en levant une main.

Mais des turcopoles lui arrachèrent les rênes d'Isabeau et s'approchèrent de la carriole pour la mener à l'écart. Massada, qui avait sauté à terre peu avant, fut rattrapé par des cavaliers sortis précipitamment. Il fut ramené à la pointe d'une lance, s'égosillant :

— Morgennes ! Tu me le paieras !

On le traîna par une poterne à l'intérieur du château, où ses cris s'éteignirent. En un instant, la carriole, Carabas, Fémie, Yahyah, Babouche, Massada… s'éclipsèrent comme s'ils n'avaient jamais existé. Morgennes resta seul au milieu des soldats. En quête d'un peu d'espoir, il leva son œil au ciel – mais le faucon n'y était plus.

— Pied à terre ! ordonna l'un des Templiers qui l'avaient encerclé.

Morgennes l'examina, et vit qu'il s'agissait d'un tout jeune homme. Son uniforme ne portait pas la croix rouge des Templiers ordinaires. Il essaya de deviner ses intentions, et se demanda jusqu'où cette jeune oie blanche irait s'il désobéissait. C'est alors que, dans un bruit de ferrailles, la herse de la barbacane s'abattit lourdement derrière lui, l'emprisonnant dans la première enceinte de La Fève. Comme il voyait s'abaisser la seconde herse, juste en face, il dit :

— Je me rends.

Mais c'était compter sans le tempérament impétueux d'Isabeau, qui se cabra et rua des quatre fers quand Morgennes voulut descendre de selle. Les turcopoles et le Templier furent jetés à terre, et Morgennes dut s'accrocher au cou de sa monture pour ne pas tomber. Reprenant confiance en sa bonne étoile, il éperonna les flancs d'Isabeau, et fila en direction de la seconde herse, qu'il parvint à franchir de justesse en s'aplatissant sur son encolure. Il était à présent dans la cour intérieure du château, et profita d'un répit pour examiner les lieux. Avisant le chemin de ronde où se tenaient les archers, il raffermit sa prise sur les rênes de sa monture, et la conduisit avec force coups de genoux vers un petit escalier qui semblait y mener. « De là, se disait-il, je pourrai sauter sur la barbacane, et m'enfuir à nouveau. Quitte à revenir après… »

Comme il gravissait le petit escalier, quelques hommes en descendirent à toute allure, et tentèrent d'attraper Isabeau par la bride ; mais Morgennes les repoussa brutalement, du poing et du pied, faisant chuter l'un d'eux sur les pavés de la cour – contre lesquels il s'écrasa dans un fracas de métal.

Sur l'ordre de l'homme au turban, une première volée de flèches s'abattit sur Morgennes, mais la plupart se brisèrent sur les marches de pierre ou se fichèrent dans son armure sans lui faire de mal. Par chance, aucune n'avait touché Isabeau – au contraire, une flèche avait atteint à la gorge l'un des turcopoles, qui s'effondra dans d'affreuses convulsions.

Sans arme, Morgennes avait le plus grand mal à se défendre des soldats – Templiers et turcopoles – qui le menaçaient, qui

de son épée, qui de sa lance ou de sa masse. S'il parvenait à les chasser à gauche, ils revenaient à droite, sans lui laisser de répit. Et de partout fusaient des cris lui commandant de se rendre. Mais il n'écoutait pas, uniquement préoccupé de se sortir de cette nasse métallique.

Se rappelant soudain le *vexillum* de saint Pierre qu'il portait accroché à sa selle, il s'en saisit comme d'une arme et le fit tournoyer au-dessus de lui :

— Par l'Église de Rome ! Je suis en mission pour le pape !

(Cette affirmation, bien que mensongère, lui avait paru sur le moment la plus appropriée.)

Le calme se fit peu à peu. Dans la cour, tous regardèrent, ébahis, la bannière de la papauté : l'étendard avait par endroits des taches de sang, que Morgennes cherchait à leur dissimuler en plissant les parties rougies du tissu. Il parvint à grimper jusqu'au chemin de ronde, et calcula que la courtine menant à la barbacane devait se trouver juste au-dessous de lui, à une distance qu'il évaluait à quelques pas seulement – un saut qu'avec un peu de chance Isabeau devrait pouvoir réussir. Manœuvrant avec le plus de précautions possible, Morgennes la mena en face d'un créneau, dans l'intention de sauter. Mais un carreau d'arbalète siffla dans le soir, et déchira le saint étendard.

— Qu'as-tu à nous apprendre que nous ne sachions déjà ? demanda d'une voix hostile l'homme au turban, dont l'arbalète à deux plateaux était toujours pointée sur Morgennes.

Morgennes tira sur les rênes d'Isabeau et regarda l'homme au turban – il s'agissait bien sûr de Wash el-Rafid, mais Morgennes ne le connaissait pas.

— Des Templiers vont venir, dit Morgennes. Mais ils n'auront de Templiers que l'apparence, malgré la présence à leurs côtés de Gérard de Ridefort et de la Sainte Croix. En fait ce sont des Sarrasins, il ne faut pas leur obéir…

Wash el-Rafid considéra Morgennes d'un air amusé, puis désigna de la pointe de son arme l'étendard de saint Pierre :

— Ce *vexillum* ne t'appartient pas, tu ferais bien de le lâcher…

— Jamais, répliqua Morgennes.

En guise de réponse, un second carreau lui arracha l'étendard des mains. La bannière flotta un instant, indécise, dans la brise du soir, puis un souffle de vent l'emporta. Morgennes se préparait à la suivre, lorsqu'une autre voix s'éleva :

— À ta place, je ne bougerais pas…

Morgennes regarda au-dessous de lui, et vit un homme en noir monté sur un cheval de couleur rouge. Son visage était invisible, dissimulé par un heaume ; mais il lui sembla que les flancs de sa monture étaient, au niveau des éperons, anormalement humides. Comme tachés de sang. L'homme, un géant, avait à ses côtés le jeune Templier qui tout à l'heure avait tenté de l'arrêter. Il brandissait à présent une bannière de saint Pierre exactement semblable à celle perdue par Morgennes, à l'exception des salissures. Enfin, Kunar Sell tenait sa hache danoise plaquée sur la gorge de Fémie, n'attendant qu'un ordre de son maître pour la lui trancher.

— Ridefort et ses faux Templiers peuvent venir, je les attends, poursuivit l'homme en noir. C'est pour eux que je suis là. Tout comme toi, j'imagine…

— Qui êtes-vous ? demanda Morgennes.

— Qui nous sommes ? Ceux qui vont récupérer la Vraie Croix, pour la plus grande gloire du Temple.

— Et toi, insista Morgennes, qui es-tu ?

— Qui je suis ? Tu ne me reconnais donc pas, mon beau doux frère Morgennes ?

Morgennes l'étudia avec attention. Il chercha à croiser son regard, mais ses yeux disparaissaient dans l'ombre de son heaume. Sa voix, cependant, lui était familière ; ainsi que la morgue avec laquelle il s'adressait à lui. D'autre part, l'épée qu'il avait au côté était d'un type qui ne lui était pas inconnu. C'était une épée bâtarde. Peu de guerriers savaient l'utiliser correctement. Enfin, il y avait ces traces de sang, à la hauteur de ses chevilles et de ses poignets et, surtout, ce lourd surcot de chaînes autour de son torse…

— Sire Renaud. Tu devrais être mort…, dit Morgennes, qui se demandait par quelle sorcellerie cet homme était encore en vie.

— Qui te dit que je ne le suis pas ? répondit le cavalier noir en relevant la ventaille de son heaume.

C'était effectivement Renaud de Châtillon, monté sur Sang-dragon, une jument que lui avait donnée Sohrawardi.

Quelques instants plus tard, Morgennes se laissa conduire dans les sous-sols du château de La Fève. De loin en loin, des puits grillagés s'ouvraient sur il ne savait quelles autres obscurités et profondeurs insondables, d'où jaillissaient parfois un cri sourd, une plainte. Deux hommes avaient été chargés de l'escorter : un turcopole et le jeune chevalier blanc. Celui-ci marchait rapidement devant eux, d'un pas assuré malgré l'obscurité que dissipait à peine la torche du turcopole qui suivait Morgennes. Il donnait l'impression d'anticiper chaque pouce de terrain, de savoir parfaitement quand baisser la tête pour éviter un plafond trop bas, allonger la jambe pour descendre plusieurs marches à la fois ou lever le pied pour éviter un éboulis – qu'il sautait prestement. Morgennes en conclut qu'il devait y passait le plus clair de son temps…

Le jeune Templier s'arrêta de courir. Morgennes esquissa un sourire et ralentit à son tour. C'était donc là ! Il regarda attentivement à l'intérieur des cellules devant lesquelles ils passaient. Ici, le corps dégingandé d'un adolescent, à moitié dénudé, les vêtements déchirés. Probablement un malheureux, que des soldats en mal d'instruction avaient torturé pour s'entraîner. Peut-être était-ce Olivier, l'esclave abandonné par Massada ? Là, quelques cellules vides. Ailleurs, l'image fugitive d'une jeune femme allongée à même la pierre de son cachot, la tête posée sur ce qui semblait être un tapis de selle. Telle une icône, elle apparut dans le flamboiement de la torche. Morgennes en eut le souffle coupé : Cassiopée !

À son passage, la jeune femme tourna la tête, et une lueur de surprise brilla dans ses yeux. Il lui sembla qu'elle aussi l'avait reconnu.

— Où m'emmenez-vous ? demanda Morgennes.

— Silence ! ordonna le turcopole, tout en faisant un geste obscène à Cassiopée – pour l'avertir de ce qui l'attendait si elle faisait mine de bouger.

Quelques cellules plus loin, le jeune chevalier blanc déverrouilla une lourde porte de bois, qui s'ouvrit dans un grincement de gonds rouillés. La pièce sentait l'urine, la merde et le vomi de plusieurs jours. Morgennes fut invité à entrer dans cette salle de torture, où l'habituel chevalet, le brasero et la cage à clous trônaient à côté d'un bric-à-brac de poulies et de chaînes, de menottes, de couteaux à viande, de brise-mâchoires, de fers à marquer, de scies, de pinces et de poucettes, de crochets, d'hameçons, d'entonnoirs, d'étaux et autres objets aux angles impossibles qui constituaient l'ordinaire du bourreau.

Morgennes fit un pas dans la pièce et se tourna vers le jeune chevalier resté à la porte.

— Puisse savoir le nom de mon bourreau ? demanda-t-il.

— Simon de Roquefeuille, répondit le jeune homme.

— J'ai connu un Arnaud de Roquefeuille, dit Morgennes.

— Mon frère, dit Simon, intrigué. Où l'avez-vous rencontré ?

— À la bataille de Hattin, peu avant sa mort…

Simon eut l'air choqué. Il avait envie d'en savoir plus, mais, derrière eux, le turcopole lança :

— Beau doux sire, cette ordure cherche à vous amadouer, ne l'écoutez pas…

— Je sais ce que je fais, rétorqua Simon.

Le turcopole eut l'air vexé. Morgennes en profita :

— Depuis quand les sous-fifres donnent-ils des ordres aux chevaliers ?

Piqué au vif, le turcopole lui envoya un tel coup de pied dans le bas du dos que Morgennes partit, tête la première, s'écraser contre l'établi du bourreau.

— Remonte immédiatement ! ordonna Simon au turcopole. Je te rappelle qu'un soldat ne doit en aucun cas perdre son calme. Je parlerai de toi au prochain chapitre !

Le turcopole repartit vers l'escalier en bougonnant, les laissant dans l'obscurité.

— L'imbécile ! s'exclama Simon en courant après lui pour récupérer la torche.

Dès qu'il fut seul dans le noir, Morgennes chercha à tâtons un instrument susceptible de l'aider à se débarrasser de ses chaînes, ou de lui servir d'arme. Ici, il n'avait que l'embarras du

choix, et mit la main sur une grosse paire de tenailles. Il s'apprêtait à l'utiliser, lorsque Simon revint avec la torche. Morgennes serra la lourde paire de pinces, se préparant à l'abattre de toutes ses forces sur la tête du jeune homme.

C'est alors qu'une voix retentit dans le souterrain :

— Simon ?

C'était Cassiopée.

— Oui ? répondit aussitôt Simon. Qu'y a-t-il ?

Entre les deux jeunes gens s'engagea bientôt un dialogue que Morgennes mit à profit pour tenter de se libérer. Ce n'était pas facile. Il s'aida de la table pour caler les tenailles, mais celles-ci glissaient toujours. Il n'arrivait pas à entamer ses fers. Se rappelant avoir vu un étau et une grande lime, il les chercha à l'aveuglette parmi les différents outils de l'établi, trouva enfin la lime, la fit tomber par terre ! Le bruit attira l'attention de Simon. Cassiopée, profitant de ce qu'il ne la regardait plus, passa rapidement ses bras à l'extérieur de sa cellule, l'agrippa par les épaules, le fit tomber d'un coup de pied au tibia et lui cogna violemment la tête contre les barreaux de sa prison.

Simon s'effondra, et la torche roula par terre en grésillant, menaçant de s'éteindre.

— Par ici ! souffla Cassiopée à Morgennes.

Abandonnant ses instruments, Morgennes se dirigea vers la torche que Cassiopée cherchait à attraper avant qu'elle ne s'éteigne complètement.

— Les clés ! Prenez les clés, vite ! dit-elle.

Morgennes s'agenouilla, prit le flambeau et le lui donna.

— Tenez-moi ça, on y verra mieux.

À la lumière de la torche, Morgennes retourna le corps inerte de Simon pour s'emparer du trousseau de clés qui pendait à sa ceinture, puis ouvrit la grille du cachot.

Une fois dehors, Cassiopée s'exclama :

— Grâce à Dieu, vous êtes en vie !

— Grâce à vous, dit Morgennes en lui prenant la main. Et vous, comment vous sentez-vous ?

— Comme vous… Je suis contente de vous revoir, j'ai l'impression que… Je parle trop, préoccupons-nous plutôt de sortir d'ici !

Morgennes leva ses poignets enchaînés.

— Je m'en charge, fit Cassiopée.

Ils prirent les armes et le ceinturon de Simon, l'enfermèrent dans la cellule et repartirent précipitamment vers l'antre du bourreau. Là, Cassiopée s'empara de l'énorme paire de tenailles qui servait à broyer les os, et brisa les chaînes de Morgennes.

— Donnez-moi ça, dit Morgennes en prenant à Cassiopée la grosse paire de pinces. Ça me servira d'arme.

De retour dans le corridor principal, Morgennes montra le cachot où gisait le corps de l'adolescent :

— Savez-vous qui c'est ?

— Un jeune homme qu'ils ont torturé à mort. Il s'appelait Olivier.

Morgennes s'approcha de la geôle, et demanda à Cassiopée de la lui ouvrir :

— Je voudrais voir son visage…

Cassiopée ouvrit la cellule d'Olivier, dont le corps était couvert d'ecchymoses et de brûlures.

— Comment ont-ils pu faire une chose pareille à un enfant ? demanda Cassiopée.

— On devrait peut-être lui poser la question ? répondit Morgennes en indiquant Simon.

Ils firent demi-tour et repartirent vivement vers la cellule de Simon, qui peu à peu revenait à lui. Cassiopée ouvrit la grille, sortit son couteau d'arme du fourreau et lui lança d'un ton acerbe :

— Je crains que tu n'aies pas assez de valeur pour nous servir d'otage !

Simon recula vers le mur du fond.

— Qu'allez-vous faire ? demanda-t-il. J'ai toujours été bon avec vous…

En guise de remerciement, elle le frappa si violemment du pommeau de son arme que Simon perdit de nouveau connaissance. Sur son crâne, deux énormes bosses témoignaient des coups qu'il avait reçus. Elles rappelaient à Morgennes les collines de Hattin, appelées Cornes du diable.

— Déshabillons-le, dit Cassiopée.

Ils lui ôtèrent son gambeson de cuir, que Morgennes aida Cassiopée à enfiler par-dessus ses haillons.

— Quel dommage que je n'aie plus l'armure de Taqi, soupira-t-elle.

— Apparemment, elle ne vous a pas empêché d'être capturée.

— Nous n'étions même pas une trentaine, dont quelques vieux, et des enfants. Ils nous sont tombés dessus comme une meute de chiens enragés.

— Qui était-ce ?

— Les Maraykhât. Je les avais pris pour des alliés, ils nous ont eus par surprise… L'un d'eux m'a pris l'armure…

À en juger par son regard, il lui avait pris bien plus que ça.

Soudain, des pas retentirent dans l'escalier. Une lueur rougeoyante brilla à l'autre bout du corridor, et une voix – celle du turcopole – hurla, pleine d'excitation :

— Messire ! Il faut remonter sans plus attendre ! Il est là ! L'assaut a commencé !

Morgennes et Cassiopée échangèrent un regard, puis, très vite, Morgennes alla se placer derrière la porte de la salle de torture ; tandis que Cassiopée réintégrait la cellule d'Olivier, dont elle tira la porte sans faire de bruit.

Enfin, le turcopole avança dans le corridor. La fumée de sa torche montait jusqu'au plafond, léchant les pierres noires de la voûte. Alors qu'il s'approchait de Cassiopée, celle-ci jaillit du cachot d'Olivier, se jeta sur le garde et lui planta son couteau dans la gorge avec un mouvement du poignet pour l'empêcher de crier et le tuer sur le coup. Le turcopole s'affaissa, son sang formant une rigole dans la poussière du corridor.

— Qui est là haut ? demanda Morgennes. Le chef des faux Templiers ?

Cassiopée eut un sourire énigmatique.

— Vous ne voyez pas ? Il vous a pourtant sauvé la vie, lança-t-elle d'un air crâne. C'est mon cousin. Son oncle et mon grand-père étaient de même sang…, ajouta-t-elle en nouant ses cheveux en chignon.

Morgennes la regardait, se demandant de qui elle pouvait bien parler.

*

Taqi ad-Din Umar observait le château de La Fève sans quitter sa position, une colline de la plaine de Basse Galilée, non loin de l'endroit où avaient eu lieu les premiers miracles du Christ. Al-Fûla, comme l'appelaient les Sarrasins, était aux Templiers ce que le krak était aux Hospitaliers : l'un des maillons les plus sûrs de l'imposante armure tissée par les Francs autour de leurs possessions d'Oultremer ; un os en travers de la gorge des Sarrasins dans leur lutte pour la reconquête.

Depuis deux mois qu'il écumait avec ses troupes les terres des Franjis, jamais Taqi ne s'était trouvé face à pareil défi. Certes, le Yazak avait mené des opérations autrement plus délicates, mais Taqi pressentait que celle-ci ne serait pas comme les autres.

Combien de casaux avaient-ils fait tomber en deux mois ? Il évaluait leur nombre à plus d'une cinquantaine. La plupart avaient capitulé sans combattre, obéissant aux injonctions de Ridefort – qui leur commandait de ne pas résister. Taqi savait que le maître du Temple avait passé un accord avec Saladin : si Ridefort leur épargnait d'avoir à se battre pour prendre les plus importants châteaux des Templiers, le Glaive de l'Islam lui en serait reconnaissant. Et l'épargnerait en retour.

Ridefort, cependant, semblait prendre un malin plaisir à demander à ses coreligionnaires de se rendre. Que manigançait-il ? Taqi n'aurait su le dire, mais il aurait parié que l'homme cachait quelque tour dans son sac. Il n'y avait rien de bon à en attendre.

— Que faisons-nous ? demanda Tughril, le mamelouk que Saladin avait détaché de son service pour le prêter à Taqi.

— Laisse-moi, je réfléchis, répondit Taqi.

Il flatta l'encolure de Terrible, et lui parla doucement à l'oreille. En fait, c'était une sorte de prière, par laquelle Taqi recommandait son âme à Dieu et le priait de l'éclairer. Il se sentait anormalement nerveux. « Il y a du djinn là-dessous », se disait-il en observant al-Fûla, qui se dressait avec insolence dans la nuit naissante. Il se remémora les paroles du cheik des

Muhalliq, Nâyif ibn Adid, qui l'avait mis en garde peu avant son départ, à Hattin.

— Je n'aime pas ça du tout, dit-il à Terrible, comme si sa jument pouvait le comprendre.

Puis, lui faisant faire volte-face, il annonça à ses hommes :

— Retirons-nous, je n'ai pas confiance. Mon oncle (la paix soit sur lui) sera là dans quelques jours avec tous ses soldats. Al-Fûla lui tombera dans la main, tel un fruit mûr dans la main du sage.

— Maître, fit Tughril, regardez…

Le mamelouk montra du doigt un oiseau qui montait en chandelle dans le ciel, avant de redescendre en vol plané. Taqi ne pouvait détacher son regard du faucon, cherchant à déchiffrer dans les courbes de son vol un message codé.

— Cassiopée est ici !

Terrible broncha, courba la tête et tira sur ses rênes, comme pour l'inciter à se hâter.

— Allons-y ! ordonna Taqi.

À la tête de ses cavaliers, il obliqua vers al-Fûla.

*

— Parfait, se félicita Renaud de Châtillon.

À la fenêtre de la grande salle des chevaliers, le sinistre Brins Arnat, qui n'était toujours pas descendu de Sang-dragon, regardait approcher les faux Templiers.

— Hissez les herses ! commanda-t-il d'une voix ferme.

— Les deux ? demanda un adjoint.

— Les deux, ordonna Châtillon.

De l'autre côté de la salle, Yahyah observait, fasciné, un étrange coffret en or, de forme pyramidale, contenant la tête d'un homme – qui lui rendait son regard. De temps à autre, la tête ouvrait la bouche comme pour happer un peu d'air, puis la refermait dès qu'un Templier s'approchait un peu trop.

Ce petit jeu amusait beaucoup Yahyah. Il était apparemment le seul à l'avoir remarqué. Il se vautra sur la table, prétextant une soudaine fatigue, et murmura :

— Tu sais parler ?

Les globes oculaires se tournèrent dans sa direction, puis la tête cligna deux fois des yeux.

Yahyah, de plus en plus intrigué, se dit que cela devait signifier « oui ». Alors, il demanda tout bas :

— Qu'est-ce que tu veux ?

La bouche fit un effort considérable, les muscles du visage s'animèrent, les veines saillirent sous la peau, comme sur le point d'exploser, puis les lèvres peinturlurées de rouge s'écartèrent, et une voix d'une profondeur sépulcrale répondit :

— De l'aaaaide…

— Et comment puis-je t'aider ? chuchota Yahyah.

— J'ai besoooin d'un coooorps…, ajouta la tête.

On aurait dit qu'elle s'exprimait depuis l'au-delà des temps. Puis, brusquement, elle se figea. Un garde venait.

— C'est toi qui parles ainsi ? demanda-t-il à Yahyah.

— Ooooui ! fit Yahyah.

Avant d'ajouter, devant la moue dubitative du soldat :

— Je suis si faaaatigué…

Le garde haussa les épaules, et s'en alla voir un peu plus loin, du côté de Fémie et de Massada – qui étaient, eux aussi, en grande conversation.

Un différend les opposait. En échange de leur histoire, Renaud de Châtillon leur avait proposé de les prendre sous sa protection, ou de les laisser aller où bon leur semblerait.

« Vous feriez mieux de tout me dire, ou vous irez rejoindre votre ancien esclave dans les oubliettes… »

Renaud voulait savoir tout ce qu'avait fait Morgennes, pourquoi Saladin l'avait épargné, ce qu'il faisait ici, avec le *vexillum* de saint Pierre. Il se montrait également intrigué par Carabas, dont l'un des rares rescapés de la première garnison de La Fève lui avait assuré qu'il était « une véritable relique vivante ».

Massada chercha à négocier un accord un peu plus favorable avec Châtillon (ce qui déclencha chez ce dernier de grands éclats de rire), et Fémie opposa le refus le plus catégorique : elle ne voulait pas qu'on lui prenne Morgennes.

Comme Châtillon s'étonnait de l'intérêt qu'elle lui portait, Massada expliqua :

— C'est elle qui l'a acheté, messire. Vous comprenez, c'est un peu sa chose !

— Et à vous, demanda Châtillon, cet homme ne vous est rien ?

— Rien du tout, messire, je vous assure ! se récria Massada.

— Judas ! lança Fémie.

— Vous le flattez trop ! s'esclaffa Châtillon, avant de se tourner vers Massada : et ce Yahyah, c'est votre esclave ?

— Oui, messire, souffla Massada, à mi-voix.

— Pourquoi tant de gêne ? répliqua Châtillon. Il n'y a pas de mal à profiter des charmes d'un jeune homme… N'est-ce pas ce que vous vouliez faire d'Olivier ?

Massada ne répondit pas. Mais il était évident qu'il taisait un secret.

— Ils sont là, seigneur, annonça un Templier blanc.

— Bien, répondit Châtillon. Quand Ridefort et la Vraie Croix seront dans la cour du château, vous baisserez les herses.

*

Crucifère brillait.

Chaque fois qu'il y avait du danger, Crucifère brillait. Taqi ne se lassait pas de regarder cette épée, la plus belle, la plus équilibrée qu'il ait jamais eue en main. Non, il ne regrettait pas de l'avoir prise à Morgennes, d'autant moins que Sohrawardi la convoitait lui aussi. Jamais il n'aurait pu chevaucher en paix s'il avait su que le Maître des djinns étudiait l'épée, à la recherche de ses secrets. L'histoire était pleine de ces lames enchantées. Certaines avaient leur personnalité, ce qui était le cas de Crucifère.

Le château était maintenant à portée de voix. Levant la main, Taqi ordonna la halte. Les hommes du Yazak obéirent instantanément, adoptant l'exacte position des vrais Templiers à l'arrêt. Puis, ainsi qu'il l'avait déjà fait près de cinquante fois, Taqi se tourna vers Gérard de Ridefort et lança :

— À vous !

Ridefort fit faire quelques pas à sa monture. Quand il fut certain d'être en vue des murailles du château, malgré l'obscurité, il appela :

— Par Notre Dame toute-puissante ! Par le Christ ! Beaux doux frères, écoutez-moi !

— Annoncez-vous et dites à qui vous voulez parler ! fit une voix tombant du château.

— Je suis votre maître, Gérard de Ridefort, et je veux parler au commandeur de La Fève !

— Parlez, fit la voix, sur un ton neutre, nullement impressionnée par ses déclarations.

Ridefort se tourna vers Taqi ad-Din, qui avait remis la main sur le pommeau de Crucifère, cherchant à deviner ce que l'épée ressentait. Il demeurait intimement persuadé qu'un piège leur était tendu. Voyant que Ridefort attendait ses instructions pour continuer, Taqi lui fit un petit signe de la main, et l'ancien maître des Templiers déclara :

— Beaux seigneurs, au nom du Christ tout-puissant, au nom de Notre Sainte Dame, et en mon nom à moi, je vous commande de quitter ce château, immédiatement !

Il n'y eut pas de réponse.

Ridefort, voyant que ses paroles restaient sans effet, demanda à Taqi l'autorisation de brandir la Sainte Croix. En de rares occasions, ils avaient dû user de son autorité. À sa vue, le plus souvent, les Templiers se rendaient. Parfois, il fallait se battre. Mais c'étaient des combats faciles, contre des garnisons amoindries, démoralisées et sous-équipées. Chaque fois, cela avait été un massacre.

— Par la très sainte relique de la Vraie Croix, au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ, je vous ordonne de sortir et de vous joindre à nous ! C'est le Christ qui commande !

En son for intérieur, Ridefort se demandait pourquoi Taqi ne donnait pas l'ordre à ses troupes de pénétrer dans le château, puisque les herses étaient levées. Redoutait-il un traquenard ? Enfin, voyant que rien ne bougeait à l'intérieur de la forteresse, et quelque peu honteux, Ridefort dit à Taqi :

— Seigneur, ils ne m'écoutent pas… Je pense qu'il faut pénétrer dans la place…

— Les voici, répondit laconiquement Taqi.

En effet, une dizaine de chevaliers sortirent à pied d'al-Fûla, tenant leur cheval par la bride. Une vingtaine de frères sergents et autant d'auxiliaires suivaient.

Déjà, les hommes du Yazak se pressaient autour d'eux pour les désarmer. Celui qui était à leur tête s'approcha de Ridefort :

— Il n'y a plus personne, beau doux maître… De toute façon, ajouta-t-il, de la tristesse dans les yeux, nous n'aurions pu tenir longtemps…

— Je suis venu vous délivrer ! s'exclama Ridefort.

Le commandeur lui jeta un regard étrange, puis se dirigea vers ses hommes, plus bas sur la route, au pied d'al-Fûla. Il croisa en descendant les soldats du Yazak, qui montaient vers La Fève, où Ridefort, Tughril et Taqi venaient d'entrer.

Le gros des troupes du Yazak avait à peine franchi la barbacane que les herses s'abattirent avec un bruit d'enfer. Celle du château écrasa dans sa chute un cavalier et sa monture. L'homme et la bête embrochés se débattirent avec une telle énergie, poussèrent des cris si effrayants, qu'on leur souhaita de mourir rapidement. Leurs mouvements désordonnés ne faisaient qu'ajouter à leur supplice. Enfin, après un dernier spasme, ils cessèrent de bouger.

Dans la cour du château, Terrible se cabra et Taqi sortit Crucifère du fourreau. L'épée luisait d'une froide lumière bleue. Ridefort s'étant précipité vers les Templiers, la Sainte Croix était aux mains de l'ennemi. Tughril, lui, s'efforçait de relever la herse.

Les hommes du Yazak se trouvaient pris entre deux feux. Ceux qui étaient coincés entre la herse de la barbacane et celle du château étaient harcelés d'une telle pluie de flèches que le ciel en paraissait solide. Ils s'abritèrent sous leur bouclier, mais leurs montures s'effondrèrent – certains en profitant pour s'y mettre à couvert. D'autres rasèrent les murs, se déplaçant derrière leur écu, et se dirigèrent vers la herse du château afin de joindre leurs efforts à ceux – colossaux et désespérés – de Tughril.

À l'extérieur de la barbacane, la situation n'était pas meilleure.

Les chevaliers du Temple qui avaient remis leurs armes aux hommes du Yazak en avaient récupéré de nouvelles dans des caches aménagées depuis plusieurs jours au pied d'al-Fûla : lances, piques, épées, masses et arcs par dizaines, flèches par centaines, boucliers et gambesons de cuir, au cas où on leur aurait retiré leur armure. Ce que les Sarrasins n'avaient pas fait. Ainsi, la poignée d'hommes de Taqi qui n'avaient pu passer de l'autre côté de la barbacane se trouva prise à revers par une puissante charge de cavalerie et une grêle de flèches, qui en clouèrent plusieurs sur place. Ensuite, les fantassins vinrent finir le travail à la masse, à la pique, à l'épée, frappant d'autant plus vigoureusement que tous avaient perdu, qui un frère, qui un ami, au cours de la bataille de Hattin.

Cependant, les soldats du Yazak ne perdirent pas courage. Cette unité d'élite avait pour habitude de vivre isolée et d'agir sans la protection des troupes de Saladin. Aussi comptait-elle avant tout sur elle-même. Toujours armés et aux aguets, ses hommes s'en remettaient à leur courage et à leur force ; car leur force était une de leurs qualités majeures, et leur bravoure une seconde nature.

Ils cherchèrent à se regrouper autour de leur chef, dont ils apercevaient l'épée, derrière la grille du château. Il paraissait, en outre, que les efforts conjugués de Tughril et de quelques Sarrasins finiraient par payer, puisque la grille se souleva d'une hauteur de plusieurs mains, permettant à un premier soldat du Yazak de se glisser du côté de Taqi.

Cassiopée et Morgennes arrivèrent au moment même où Renaud de Châtillon, Wash el-Rafid et des Maraykhât sortaient de la salle principale pour en découdre avec les hommes du Yazak.

Alors que Kunar Sell faisait des ravages en abattant sa grande hache danoise, Wash el-Rafid ajusta Taqi et pressa la détente de son arbalète. Un sifflement déchira l'air, suivi d'un vol plané de lumière : atteint au bras, Taqi avait lâché Crucifère. L'épée, en s'envolant, avait perdu de son éclat, mais avait brillé suffisamment longtemps pour attirer le regard de Morgennes.

— Par ici ! cria-t-il à Cassiopée, en montrant Crucifère.

— Par là ! répondit-elle en indiquant Taqi, qui pâlissait anormalement vite.

— Le poison des Maraykhât ! s'exclama Morgennes. Il n'y a pas un instant à perdre !

Profitant de la mêlée, du fait que leur tenue les déguisait aux yeux des Templiers, ils se précipitèrent vers Taqi, qui s'affaissa sur sa selle et tomba lourdement à terre. Cassiopée se pencha sur son cousin :

— Il faut le mettre à l'abri ! cria-t-elle à Morgennes.

La mort dans l'âme, renonçant à récupérer Crucifère, Morgennes prit Taqi dans ses bras et l'emmena vers l'entrée des cachots. Quant à Cassiopée, elle regarda la jument blanche de Taqi, assaillie de toutes parts. Le grand cheval galopa en lançant des ruades, renversa les hommes et se cabra devant eux, avant de retomber, le ventre ouvert par un puissant coup de hache :

— Adieu, Terrible, dit Cassiopée. Que Dieu te protège, tu vas en avoir besoin !

Puis elle suivit Morgennes, referma la porte derrière eux et la barra avec son arme, prêtant l'oreille aux bruits du combat.

Sur la vingtaine de soldats du Yazak pris au piège de la barbacane, la moitié avait pu passer dans la cour du château. Ils se battaient avec sang-froid, certains tenant deux grands boucliers derrière lesquels un camarade armé d'un arc décochait une volée de flèches. Leur objectif était la salle principale. Ils s'y rendaient au pas de charge, s'efforçant de se mouvoir en un corps compact.

Pour s'encourager, ils se communiquaient le nombre d'adversaires qu'ils avaient abattus et la position de ceux qui les remplaçaient ; et c'étaient des essaims de chiffres, des « Trois ! », des « Quatre ! », suivis de « Gardez-vous à gauche ! », « Gardez-vous à droite ! », qui volaient dans l'air comme autant de traits. Ces paroles les galvanisaient, et Tughril abattait son épée à grands coups redoublés sur les heaumes des Templiers, fendant les crânes, crevant les bassinets, perçant les hauberts et faussant les écus.

Ils traversèrent la grande salle en y laissant bon nombré des leurs, et gagnèrent la barbacane. Une fois dans la pièce qui

commandait aux herses, ils s'aperçurent avec horreur que celles-ci étaient déjà ouvertes. Ils avaient voulu se ménager une issue : les Templiers avaient permis à leurs compagnons restés à l'extérieur d'entrer !

Regroupant leurs forces, sans perdre courage, les hommes de Taqi bloquèrent les chaînes des herses en position haute, et se taillèrent à l'aide de leurs armes un chemin de retour.

Peu d'entre eux survivraient, ils le savaient. Cela ne les empêchait pas de se battre héroïquement, car ils s'étaient préparés à mourir en martyrs, pour qui, ainsi que le disait le Prophète : « Le coup d'une arme est moins redoutable que la piqûre d'une fourmi ; et plus désirable que l'eau douce et fraîche par un brûlant jour d'été. »

C'est pourquoi, quand ils virent s'avancer vers eux le terrible Renaud de Châtillon, monté sur Sang-dragon, beaucoup se ruèrent au combat en pensant au démon. Sa présence était à la fois insolite et horrible. Tughril le premier se jeta sur lui, mais Renaud le tua d'un puissant coup d'épée, fendant à la fois son bouclier et son bras, avant de le trancher en deux.

— De la part de Sohrawardi ! lança-t-il, en passant à un autre adversaire.

Morgennes avait noué un morceau de keffieh autour du bras de Taqi, dont l'état s'était enfin stabilisé. Puis une vigoureuse paire de gifles assénée par Cassiopée aida son cousin à sortir du coma. Taqi les regarda, sans comprendre.

Ils lui expliquèrent alors ce qui s'était passé. Chacun brûlait de poser des questions aux deux autres, mais ils n'en avaient pas le temps. Les trois complices avaient décidé de sortir des cachots, et d'aller prêter main-forte à leurs camarades. Ensuite, ils interrogeraient Simon : « Qui étaient ces fameux Templiers blancs ? Pourquoi Wash el-Rafid combattait-il avec eux ? Et comment se faisait-il que Châtillon fût encore en vie ?… » Quand ils furent prêts, ils sortirent des oubliettes, sous le regard inquiet de Simon – qui craignait plus pour Cassiopée que pour sa propre vie.

La cour du château avait des allures de fin des temps.

Là, le cadavre d'un cheval rappelait à Morgennes le champ de bataille de Hattin. Ici, les corps de soldats du Yazak et de Templiers, à croix rouge et manteau blanc pour la plupart, étaient si étroitement mêlés qu'on ne pouvait les séparer. Sondant les ténèbres à la lumière de leur torche, Taqi, Morgennes et Cassiopée voulaient chacun quelque chose de différent.

Taqi était à la recherche de Terrible et de survivants du Yazak, tandis que Morgennes ne pensait qu'à Crucifère et à la Vraie Croix. Cassiopée, elle, était aux aguets. Elle scrutait le ciel en quête de son faucon, tout en fouillant les moindres recoins d'ombre afin de s'assurer qu'aucun ennemi ne s'y cachait.

Mais on ne voyait nulle trace de tout cela.

— Nous devrions aller jeter un coup d'œil dans la salle principale, proposa Cassiopée.

Les deux hommes l'approuvèrent. Alors qu'ils se dirigeaient vers l'escalier, ils entendirent un hennissement derrière eux.

— Terrible !

Taqi devint aussi pâle qu'un fantôme.

La malheureuse jument s'empêtrait les jambes dans ses entrailles. Elle avait, en se déplaçant, des sortes de maladresses qui faisaient peine à voir. Apercevant Taqi de là où elle s'était couchée pour mourir, elle s'était levée pour aller vers lui. Mais leurs retrouvailles furent de courte durée. Chacun des pas de la jument était une torture, qui, s'il hâtait son agonie, la faisait souffrir un peu plus.

— Terrible ! s'écria Taqi, des sanglots dans la voix.

Il s'approcha d'elle, mit la main sur son front et perdit ses doigts dans sa crinière. La bête avait l'œil humide, et semblait le supplier. En même temps, elle frottait sa tête contre la sienne, lui léchant le visage de sa langue ensanglantée et le couvrant de baisers de ses lèvres meurtries.

Sans cesser de caresser Terrible ni de lui parler à l'oreille, Taqi saisit de sa main libre un long poignard à lame courbe qu'il avait à la ceinture et, d'un geste uniforme, lui trancha la gorge. La jument s'effondra sur ses jambes de devant, puis sur celles de derrière, se releva d'un bond furieux ; et mourut.

Taqi ne bougeait plus. Il s'était agenouillé auprès du corps de Terrible et récitait une prière. Morgennes et Cassiopée l'écoutèrent sans mot dire.

Quand il eut terminé, ils se rendirent à la salle des chevaliers.

Dans un coin, Fémie pleurait à chaudes larmes, Babouche serrée sur sa poitrine. Flairant Morgennes, la chienne courut à sa rencontre pour lui faire la fête. Morgennes s'aperçut alors que la petite bête était couverte de sang, bien qu'elle ne fût pas blessée. Et pour cause, ce n'était pas son sang : c'était celui de Fémie, qui avait reçu un coup de dague à la poitrine.

— Que s'est-il passé ? lui demanda Morgennes, pendant que Cassiopée essayait de la soigner.

— Ils sont morts, ou partis, tous ! répondit Fémie en sanglotant.

— Et Massada ? Et Yahyah ?

— *Yallah !* fit Fémie avec un geste de la main.

— Où ? insista Morgennes.

Fémie désigna la chienne :

— Elle, elle saura. Elle te mènera à eux. Mais il faut faire vite…

— Sont-ils partis avec la Vraie Croix ?

— Non. La Vraie Croix, Renaud de Châtillon s'en est emparé… Morgennes ! Emmène-moi ! Ne me laisse pas seule !

— Je suis là, je suis là, lui dit-il en la serrant contre lui…

— Ont-ils emporté un coffre en forme de pyramide, avec une tête à l'intérieur ? demanda Cassiopée.

— Mon mari l'a prise, répondit Fémie. Et Crucifère aussi… Et Yahyah… Ils sont allés là où il va toujours, dans le désert, à l'est… Là où il paie ses remèdes à prix d'or…

— Où ça ?

— À l'oasis des Moniales. Babouche, vous trouverez grâce à Babouche. Elle suivra la piste de l'enfant, il la tenait toujours dans ses bras. Seulement dépêchez-vous, parce qu'il va le tuer !

Pendant un court instant, elle ferma les yeux. Morgennes la crut morte. Il se releva, mais Fémie l'agrippa :

— Morgennes, emmène-moi ! Je ne veux pas rester ici ! Tiens…

D’une main tremblante, elle ôta de ses doigts, de ses mains, de son cou, le bijou en forme de palmier et tous ceux que les Hospitaliers lui avaient donnés en dédommagement du rachat de Morgennes.

— Prends-les, dit-elle. Ne les perds pas… Surtout, dis à mes sœurs que je regrette de les avoir quittées…

Un hoquet la fit taire. Morgennes prit ses bijoux, la souleva et l’emmena dans la cour.

La nuit était tombée.

Taqi avait sorti des écuries une dizaine de chevaux, parmi lesquels se trouvait Isabeau.

Morgennes regarda Fémie. Elle était morte. Il attendit un peu, comme rechignant à la laisser s’en aller, puis la déposa à terre, et lui remit tous ses bijoux – à l’exception du petit palmier, le seul qu’elle avait déjà à Damas. Ensuite, il alla chercher Simon et l’obligea à creuser plusieurs tombes. Quand il eut fini d’enterrer Fémie, Tughril, Terrible et les autres, Morgennes prit le jeune Templier sous son aile ; Simon avait promis de se tenir tranquille, et de leur dire tout ce qu’ils voudraient.

Mais le renseignement le plus important, ce fut Taqi qui le fournit. Morgennes hésitait alors entre suivre la petite chienne, qui semblait vouloir aller à l’est, et traquer les Templiers, dont les traces inclinaient vers le sud – et Jérusalem.

Taqi le dissuada de poursuivre Châtillon.

— Pourquoi ? demanda Morgennes.

— Parce qu’il n’a pas la Vraie Croix.

LIVRE III

Memento finis.
(« Pense à ta mort » ; « Pense à ton but. »)

(Devise des Templiers.)

19.

« La Vérité est venue, l'erreur a disparu.
L'erreur doit disparaître ! »

(Le Coran, XVII, 81.)

Galopant sans trêve ni relâche, harassant leurs montures, ils couvrirent à la vitesse des djinns des distances extraordinaires. Ni vers l'orient ni vers le midi, ils s'en furent vers le nord, conformément aux indications de Taqi.

— Comprends-tu, dit-il à Morgennes, jamais mon oncle (la paix soit sur lui) n'aurait pris le risque de me confier ce que vous autres, dhimmis, appelez la Vraie Croix. Non qu'entre mes mains elle eût été plus en péril qu'entre celles d'un autre, mais il a pensé qu'il valait mieux la mettre à l'abri de *toutes* les mains, quelles qu'elles fussent.

Morgennes lui demanda alors où Saladin avait caché le Saint Bois.

— Je ne devrais pas te le dire, mais puisque tu m'as sauvé la vie, je vais te répondre : il n'a jamais bougé. D'ailleurs, mon oncle va bientôt revenir le chercher…

— Que veux-tu dire par là ?

— Rien d'autre que ce que je viens de dire : il n'a jamais bougé. Et, ainsi que je te l'ai promis, je vais te mener à ce que vous autres appelez la Vraie Croix.

Morgennes, que la manie de Taqi d'appeler les chrétiens « vous autres » agaçait, lâcha un peu brutalement :

— Quelle différence fais-tu entre « la Vraie Croix » et ce que « nous autres » appelons la Vraie Croix ?

— C'est pourtant évident, répondit Taqi. Vous autres, dhimmis, inventez des serrures à des maisons qui n'ont pas de portes et, quand on vient avec une fausse clé, vous vous étonnez de les voir s'ouvrir.

— Pourrais-tu, je te prie, être plus clair ?

— C'est simple. La croix tronquée que nous vous avons prise à Hattin était composée de deux parties : le reliquaire et la traverse sur laquelle Jésus a été crucifié. Je suis parti avec le reliquaire, la traverse est restée à Hattin. Il n'était pas difficile ensuite de mettre un bout de bois de sycomore à l'intérieur du reliquaire et d'abuser le peu de Templiers qui restaient, trop heureux d'avoir une bonne excuse pour se rendre. Ce fut un jeu d'enfants. Comme on dit chez nous : « Bien des ruses valent mieux qu'une tribu. » Mais tout cela n'a été rendu possible que parce que le Très Haut l'a voulu, comprends-tu, dhimmi ?

Morgennes comprenait. Oui, il comprenait parfaitement. Sans trop savoir pourquoi, il ralentit l'allure et dit à Taqi :

— Arrête de m'appeler dhimmi. Tu sais très bien que j'ai renié ma foi pour embrasser la tienne…

— Tu sais ce qu'on dit chez moi ? lança Taqi. « La main que tu ne peux pas mordre, embrasse-la. » J'ai beaucoup de respect pour toi, dhimmi, mais ne me demande pas de croire à ta conversion. Tu as peut-être réussi à tromper les miens, tu as peut-être réussi à tromper les tiens, et peut-être es-tu arrivé à te tromper toi-même, mais moi tu ne m'as pas trompé. Je n'ai pas oublié tes paroles, dhimmi : « Dieu ne se rend jamais. » C'est toi qui avais raison. Ton Dieu ne s'est pas rendu : il vous a abandonnés !

Sur ce, il s'éloigna en compagnie de Cassiopée, laissant Morgennes avec Simon, qui demanda :

— Qu'a-t-il voulu dire ?

Morgennes lui jeta un regard glacial :

— Seulement cela : la Vraie Croix n'a jamais quitté Hattin.

Simon réprima un frisson, comme s'il revoyait passer devant lui des journées entières consacrées à l'adoration d'un faux Dieu. Quant à Morgennes, il n'avait pas vraiment répondu à sa question. Aussi précisa-t-il :

— Beau doux sire, pardonnez-moi, mais votre conversion fut-elle sincère ?

— Je l'ai cru, dit Morgennes. Maintenant, je ne sais plus.

Simon n'insista pas. Bien lui en prit car Morgennes était d'humeur sombre. À vrai dire, sa conversion à la foi mahométane, quoique sincère – ou plutôt, « assumée »,

« consentie » – sur le moment, avait quelque chose d'artificiel. Morgennes le sentait bien. Mais comment faire autrement, s'il voulait servir Dieu et accomplir sa mission jusqu'au bout, quitte à se renier lui-même ? Il avait trahi, oui, il s'était damné, certes, mais c'était pour Dieu, pour Dieu uniquement. Dût-il en payer le prix.

Morgennes se sentait quelque peu perdu, et son trouble ne laissait pas Simon indifférent – pour lui, les hommes se partageaient en courageux ou en veules, mais Morgennes ne semblait appartenir à aucune de ces deux catégories.

Taqi, par ses paroles, avait remis Morgennes sur sa route. Fini les illusions, l'idée que tout pourrait être préservé, et son innocence, et sa mission, sa foi en Dieu, sa place au paradis. Oh, sa place au paradis. Il l'aurait échangée sur-le-champ contre la Vraie Croix s'il avait pu ! N'était-ce pas ce qu'il avait fait ? Alors, tant pis s'il agissait, raisonnait par orgueil, tant pis… pourvu qu'il retrouvât la Vraie Croix.

Il resterait mahométan aussi longtemps que Saladin ne l'aurait pas délié de son serment. Il continuerait à chercher la Vraie Croix, ainsi qu'il l'avait promis à Alexis de Beaujeu, ainsi, surtout, qu'il se l'était promis à lui-même, quand il avait vu passer la monture de Rufinus, sur le champ de bataille, à Hattin.

Décidément, il revenait toujours à ce funeste combat, où la mort l'avait fui à plusieurs reprises, où il avait été – à sa très grande honte – le dernier des soldats à se rendre, et où il avait renié sa foi. Que d'épreuves traversées depuis, que de chemin parcouru ! Morgennes avait l'impression de vivre un cauchemar.

— Que faisons-nous maintenant ? demanda Simon, qui s'impatientait déjà.

— Que veux-tu faire ? dit Morgennes.

Simon esquissa un geste en direction des deux silhouettes qui chevauchaient au loin. Certes, l'une était Cassiopée – mais depuis qu'ils avaient quitté La Fève, elle n'avait pas eu un mot pour lui, pas un regard, et paraissait uniquement préoccupée de son faucon :

— Ils sont loin, on peut partir, lâcha-t-il la mort dans l'âme en sachant que cela voulait dire abandonner Cassiopée.

— Et laisser la Vraie Croix ! s'indigna Morgennes.

— La Vraie Croix ! Je suis le premier à vouloir la retrouver, mais nous reviendrons plus tard, avec une armée.

— Laquelle ? Celle de Conrad de Montferrat, qui ne veut pas bouger de Tyr ? Celle des Hospitaliers, en pleine recomposition ? Ou celle du Temple, décimée… Je te rappelle qu'à Hattin ce sont le ban et l'arrière-ban des forces du royaume qui ont été massacrés.

— Il reste les Templiers blancs ! s'exclama Simon.

— Les Templiers blancs…, soupira Morgennes. Peux-tu me dire ce que tu espérais trouver chez eux ? Être un blanc-manteau ne te suffisait pas ? Il te fallait plus ? Et si l'on t'avait dit que les Templiers blancs étaient une société secrète bâtie sur le modèle de celle des Batinis ?

— Qu'en savez-vous ? lança Simon. Même moi je n'en sais rien !

— Ah non ? Et cet homme, avec son arbalète…

— L'envoyé du Très Saint Père ! s'emporta Simon. Comment osez-vous…

— Comment j'ose ? Tout simplement, en posant des questions, en me montrant curieux. Et ne crois pas que ce soit un péché. Ce n'en est un que pour ceux que ces questions dérangent. Au fond, je suppose que tu ne sais pas grand-chose des Templiers blancs. Du reste, tu ne dois pas en savoir très long sur le Temple non plus.

— J'en connais la règle !

— Bien sûr. Je suis certain que tu la sais par cœur. Mais connais-tu son histoire ? Ses principes, ses mœurs, ses torts, ses travers, ses zones d'ombre et de lumière ? Sais-tu ce que sont un Templier, un Hospitalier, ou même un Batini ?

— Les deux premiers sont des soldats du Christ. L'autre est un ismaïlien, c'est-à-dire un Mahométan qui ne se reconnaît pas dans le pouvoir en place à Bagdad.

— Et alors ? Des mots ! Des mots tout ça ! Des mots, toujours des mots, des mots, des mots et des prières, des mots, des chants, des répons, des oraisons, des que saisie encore ! Des

paroles et du vent ! Ce n'est pas difficile de parler. En ce qui me concerne, être un soldat du Christ, c'est obéir au Christ, répondre à son message, qui est avant tout d'amour, et le servir, Lui, plutôt que le Temple, l'Hôpital ou le pape !

— Vous blasphémez, protesta Simon. Je vous rappelle que le pape est le Vicaire du Christ, que nous sommes à ses ordres, et que saint Bernard nous a donné une règle, pas très éloignée de la vôtre, qui nous préserve du péché d'homicide et nous garde dans le droit chemin.

— Que tu viens de quitter en venant avec nous, fit remarquer Morgennes sur un ton las.

— Pas plus que vous en abjurant, rétorqua Simon.

Morgennes ne répondit pas. Depuis deux mois, il avait tout abandonné, son âme, sa foi, son honneur et les siens, pour une seule raison : retrouver la Vraie Croix. Il était las de se battre, las de devoir s'expliquer et se justifier auprès de gens qui n'y comprenaient rien. Pour finir, il dit à Simon :

— Fais ce que tu veux. Je n'ai pas envie de te considérer comme mon ennemi, ni comme mon prisonnier. Si tu veux être mon écuyer, je t'accepte à mon service. Si tu veux t'en aller, pars. Mais si tu veux me suivre, sache que pour l'heure je fais confiance à Taqi. Dussé-je y perdre un peu plus mon honneur, mon âme et ma vie.

Simon était perplexe. Il avait l'étrange impression d'être en faute. Pourtant, c'était lui qui était dans le vrai, non ? Cet homme, il ne savait comment dire… n'était décidément pas comme les autres.

Certes, ce n'était pas la première fois que Simon se sentait ainsi troublé. Avant Morgennes, ses frères, puis Wash el-Rafid et Renaud de Châtillon l'avaient également marqué. Mais Morgennes était de tous le plus insaisissable, le plus étonnant. D'une certaine façon, tous avaient des traits en commun. Parlant peu, agissant de façon rapide et déterminée, ils renvoyaient chacun l'image de personnalités fortes, incorruptibles. Mais il y avait une faille chez Morgennes. Et cette faille avait touché Simon.

En proie à un affreux pressentiment, sentant les larmes lui monter aux yeux, il dit simplement :

— J'accepte de vous suivre.

— J'en suis heureux, dit Morgennes.

Ils talonnèrent leur monture pour rattraper leur retard sur Cassiopée et Taqi, dont les chevaux n'étaient plus visibles, mais dont le passage se lisait encore par terre, dans des crottins et des traces de fers.

— Me direz-vous enfin comment est mort mon frère ? l'interrogea Simon.

— Il a demandé à Dieu de lui pardonner ses fautes et de l'accueillir en Sa maison, répondit Morgennes. Et je suis sûr qu'il y est actuellement. Mais, un peu avant, il a dit une phrase en latin : *Gloria, laus…*

— *… et honor Deo in excelsis !* Ce sont les dernières paroles que prononça notre père, quand il nous chargea d'une mission, nous, ses cinq fils, afin de déterminer celui d'entre nous qui serait le plus digne d'être son héritier.

— Une mise à l'épreuve ?

Simon répondit avec un sourire :

— Il nous a chargé de lui rapporter la Vraie Croix.

— Un fragment ne lui suffisait pas ?

— Il devra bien s'en accommoder…

— Espérons-le !

Cassiopée, profondément marquée par ses épreuves, restait à peu près silencieuse – comme obsédée par quelque mystère. Quant à Taqi, Terrible lui manquait ; la jument sur laquelle il chevauchait actuellement n'ayant en outre ni la puissance ni l'endurance de celle qui l'avait accompagné pendant tant d'années.

— Mais, disait-il à Cassiopée, s'il est un paradis pour les humains, il doit bien y en avoir un pour les chevaux comme Terrible. Elle valait mieux que nombre de personnes que j'ai connues…

Cassiopée n'écoutait pas son cousin. Certes, elle était heureuse de l'avoir retrouvé, de même qu'elle se réjouissait d'avoir été tirée des griffes des Templiers, mais elle se posait des questions sur Morgennes. Car c'était lui qu'elle recherchait. Elle en était maintenant certaine. Bientôt, elle le lui dirait. Il était

temps de rentrer en France, et, pour Morgennes, de quitter les ordres. Ce qui ne devrait pas être très difficile à obtenir : l'Hôpital lui ayant remis sa charte de départ. Cependant, Morgennes était tellement imprévisible… Bien malin qui pouvait dire ce qu'il ferait dans un an, dans un mois, voire le lendemain matin.

Cassiopée, elle, n'aurait même pas parié sur la prochaine heure. Non que Morgennes fût une girouette, mais sa destinée échappait aux hommes. Comme tout le monde, il recherchait quelque chose. Quoi, elle n'aurait su le dire ; mais elle était sûre qu'il le poursuivait avec autant d'avidité, d'ambition et de passion que ceux qui s'épuisaient à courir après la gloire, les femmes, le pouvoir ou l'argent. Si Morgennes semblait inconstant, c'est qu'on ne voyait pas la route sur laquelle il cheminait. En fait, il était clair qu'il y marchait seul, dramatiquement seul.

Les plaines, les maisons, les champs et les vergers abandonnés se succédaient, tous dévastés. Enfin, alors que les sommets du mont Thabor s'estompaient derrière eux, une grande plaine blonde s'étendit jusqu'à l'horizon. Leurs montures y levaient une fine poussière claire, plus pâle encore que le sable du désert. Elle s'envolait au gré d'un vent, qui commença à souffler, d'abord léger, puis de plus en plus fort En se soulevant, elle se plaquait sur le poitrail des chevaux, s'agglutinait à leurs flancs, se glissait entre les mailles et les plis des vêtements des quatre cavaliers. Quant à Babouche, elle avait pratiquement disparu dans un tourbillon de sable. Aussi Morgennes la souleva-t-il comme un chat par la peau du cou pour l'asseoir sur sa selle, contre lui. Cassiopée et Taqi avaient ralenti l'allure, invitant leurs compagnons à les imiter. Ils avançaient, leurs montures si étroitement collées les unes aux autres qu'un animal n'aurait pu s'immiscer entre elles. Il leur fallut, pour franchir ces vastes arpents de terre, chevaucher deux fois plus longtemps que pour les atteindre. Bientôt, la soif les brûla. Mais boire aurait été inutile, chaque gorgée risquant d'être suivie d'une bouffée de sable. Le mieux était de continuer, le visage à l'abri d'un keffieh.

Au besoin, ils s'arrêteraient.

Cet étrange voyage les amena non loin de Tibériade, le vent les déposant sur le rivage du lac. À l'ouest, les monts escarpés de la colline de Hattin s'étageaient vers le ciel, encadrant le petit monument bâti par Saladin pour célébrer sa victoire.

Ils déroulèrent leur keffieh et le secouèrent dans la brise de l'après-midi pour en chasser le sable, puis allèrent se désaltérer au lac où quelques mois plus tôt l'armée de Saladin avait campé. Ensuite, Taqi s'élança en direction des Cornes de Hattin, faisant de grands gestes du bras pour appeler Morgennes.

— Par ici, dhimmi, par ici !

Morgennes talonna Isabeau, tremblant à la fois d'excitation et de crainte. Il se demandait s'il était possible de se trouver enfin si près du but. Dieu n'allait-il pas l'abuser une fois de plus, comme il l'avait abusé tant de fois, ici même, en jouant avec sa soif et sa vie ?

— Il faut creuser là, signala Taqi.

Il indiqua une surface de terre meuble, non loin d'un buisson de lauriers-roses. Morgennes contempla cet endroit un court instant, et porta son regard vers le lieu de la bataille, où de nombreux monticules d'os blanchis formaient un curieux paysage. Il ne les avait pas vus d'en bas, mais de ces hauteurs, on aurait dit des cratères, un semis de taches et de croûtes. Ils donnaient à la plaine un aspect lunaire. De nombreux corps paraissaient intacts, d'autres s'étaient desséchés. Des mollets qui n'avaient plus de jambe sortaient de chausses en lambeaux ; des squelettes à la cage thoracique défoncée avaient été vidés par des vautours et des essaims de mouches grasses. Leurs os brisés brillaient au soleil, formant au milieu du sable de luisants hiéroglyphes. Quelque part, parmi eux, se trouvaient ses anciens compagnons, ainsi qu'Arnaud de Roquefeuille – que Simon chercha en l'appelant par son nom.

Se laissant tomber à genoux plus que s'agenouillant, Morgennes commença à gratter la terre, d'abord avec ses mains, puis à l'aide de son couteau d'arme. Simon, Cassiopée et Taqi l'aidèrent. Ils creusèrent avec un mélange d'impatience et de précautions sous les regards ébahis de Babouche, qui se

reposait, langue pendante, à l'ombre de la grande croix où Renaud de Châtillon avait été crucifié.

Enfin, Morgennes heurta de son couteau ce qui ressemblait à du bois, dégagea l'ensemble avec ses mains, et sortit de la terre une planche, longue d'un peu plus de quatre pieds pour dix pouces de largeur.

— La Vraie Croix !

Simon pleura, versant de chaudes larmes sur le Saint Bois, que Cassiopée regardait d'un œil indifférent. Morgennes se releva, et prit Taqi dans ses bras :

— En vérité, tu es la plus noble personne que je connaisse. Comment te remercier ?

— C'est moi, répondit Taqi, qui te remercie. Car tu nous rends un immense service, dhimmi. Mon oncle (la paix soit sur lui) avait vu juste : la Vraie Croix vous divise plus qu'elle ne vous unit. Maintenant, les Templiers et les Hospitaliers vont se battre jusqu'au dernier pour savoir qui l'a vraiment retrouvée…

— Comment, fit Morgennes, ne me dis pas que… ce n'est pas celle-ci ?

Taqi soupira. Puis il croisa les bras et s'appuya contre le chambranle de pierre du petit monument.

— Entre avec moi, veux-tu. Nous dormirons ici ce soir. La nuit porte conseil.

— Je ne dormirai pas. Je veux passer la nuit ici à prier, auprès de la Vraie Croix.

— Tu n'as plus la vraie foi ?

— Si, dit Morgennes. Mais ce n'est plus la tienne.

— Mon oncle ne t'a pas délié de ton serment. Renierais-tu ta parole ?

Morgennes ne répondit rien. Son regard se perdit dans la plaine de Hattin, passa de monticule en monticule, puis se porta sur la grande croix du monument de Saladin.

— Vous avez bien érigé cette croix-ci, reprit-il.

— Peut-être, convint Taqi. Mais nous ne l'adorons pas. C'était pour tuer l'un des tiens, et lui infliger un juste châtiment choisi par lui-même. Pour autant que je sache, les chrétiens n'ont pas le monopole de la croix.

— Quand verrai-je Saladin ?

— Peut-être ce soir, peut-être demain. Il vient de quitter Tyr, qu'il renonce à assiéger, pour une autre ville.

— Puis-je savoir laquelle ?

— Jérusalem.

Morgennes retomba dans le silence. Simon serra les poings, les yeux pleins de larmes de rage et d'inquiétude. D'impuissance surtout.

C'est le moment que choisit Taqi pour dire à Morgennes :

— Cette croix est bien la « Vraie Croix », telle que vous l'adorez. Mais ce n'est pas, de mon point de vue, *la Vraie Croix*.

— Que veux-tu dire ? demanda Morgennes. Comment cette croix peut-elle à la fois être et ne pas être la Vraie Croix ?

— Je veux dire que le Coran est très clair à ce sujet : « Dieu éleva Jésus vers Lui et fit tomber la ressemblance sur celui qui venait le chercher. Lequel eut beau dire qu'il n'était pas Jésus, il fut crucifié à sa place. » Cette croix est peut-être celle que vous promenez sur les champs de bataille depuis je ne sais combien d'années, celle que votre sainte Hélène a inventée, mais ce n'est pas la croix sur laquelle Jésus a été crucifié ; puisqu'il n'a pas été crucifié. Cette croix, que vous adorez, c'est celle de Judas.

Simon l'écoutait bouche bée, Cassiopée, avec un intérêt mêlé de détachement, un fin sourire aux lèvres – comme si elle avait entendu cette histoire, ces faits, cette polémique plus de mille fois – se préoccupait à présent plus de Morgennes que de la Vraie Croix, même si les reliques, de toutes sortes, étaient sa passion.

— Ce n'est pas vrai ! Tu mens ! s'emporta Simon. Cette croix est la Vraie Croix, celle du Christ ! Celle pour laquelle mon frère est mort ! Et je m'en vais le prouver !

Il se planta son couteau dans le ventre, passant par un défaut de sa cotte de mailles, si rapidement qu'aucun de ses compagnons n'eut le temps de l'en empêcher.

— Imbécile ! s'écria Morgennes. Pourquoi as-tu fait cela ?

— Allongez-moi sur elle, bredouilla Simon. Si cette croix est la Vraie Croix, Dieu ne permettra pas que je meure. Autrement, je ne souhaite pas vivre.

Morgennes étendit le jeune homme sur la croix tronquée, pendant que Cassiopée et Taqi s'affairaient à panser sa plaie.

— Tu es vraiment idiot, déclara Taqi. Une vache est plus intelligente que toi. Après tout, quelle différence, si ton père et les tiens croient que c'est la Vraie Croix ? D'ailleurs, admettons, si cela peut te faire plaisir : c'est la Vraie Croix. Je te demande pardon, j'ai trop parlé. Encore une fois, j'aurais mieux fait de retenir mon haleine. Celui qui parle trop ne vaut pas mieux que l'imbécile.

Simon le regarda, puis s'évanouit.

— Quelle mouche l'a piqué ? demanda Taqi à Morgennes.

— Je suppose que c'est à cause des pouvoirs qu'on attribue à la Vraie Croix, répondit Cassiopée. On dit que sainte Hélène, quand elle la trouva au sommet du Golgotha, y coucha un lépreux. La guérison de ce dernier fut la preuve qu'elle recherchait.

— Tu connais bien l'histoire de la Vraie Croix, dit Morgennes.

— Je connais bien toutes sortes d'histoires, répondit Cassiopée.

— Et toi, qu'en penses-tu ? demanda Taqi, dubitatif, à Morgennes.

— C'est elle, oui. Je la reconnais… Quant au lépreux, je n'y crois pas.

— Pourquoi ?

— Parce que sinon Baudouin IV n'aurait pas eu besoin de mes services, ni moi de partir en quête d'un moyen de soigner sa lèpre, et la mienne…

Au cours de la nuit, tandis qu'ils veillaient sur Simon en attendant Saladin, Morgennes leur raconta le peu de sa vie dont il se souvenait.

Morgennes avait été pendant longtemps l'agent en charge des opérations secrètes du père de Baudouin IV, Amaury Ier de Jérusalem. C'est à l'occasion des nombreuses expéditions de ce dernier en Égypte que Morgennes avait appris à connaître, et à aimer, ce beau pays dont il parlait la langue couramment. Plus tard, la maladie de Baudouin s'étant déclarée, et s'aggravant au fur et à mesure qu'il grandissait, il était devenu urgent de trouver un remède – d'autant que les efforts de Guillaume de

Tyr, précepteur et médecin du petit roi lépreux, s'avéraient vains.

En raison de sa bravoure et de sa connaissance de l'Orient, Morgennes fut choisi pour partir en quête d'une relique mahométane réputée guérir de la lèpre : les larmes d'Allah, dont nul ne savait à quoi elles ressemblaient.

Pour être bien certain que Morgennes accomplirait sa mission jusqu'au bout sans faillir, et s'assurer du pouvoir de la relique, on lui donna à boire un bol de sang mêlé de pus du petit roi lépreux. Quelques semaines plus tard, il contractait l'horrible maladie. Et quelques mois plus tard, au terme d'une aventure restée confidentielle, mais que de rares initiés cherchaient à reconstituer en s'en racontant des fragments, Morgennes parvenait enfin à retrouver la relique. Il la cacha dans le pommeau de Crucifère, l'épée qu'Amaury et lui avaient découverte dans un antique tombeau de la ville de Lydda.

Tandis que Cassiopée allait chercher quelques branchages, que Taqi embrasait à l'aide d'une pierre à feu, Morgennes regardait tour à tour ses nouveaux amis : Cassiopée, Taqi… et même Simon.

— On m'a beaucoup aidé, dit-il après avoir approché ses mains de la flambée. Autant qu'on m'a trahi, et ce n'est pas peu dire. Massada, ce marchand juif que Cassiopée connaît (la jeune femme opina du chef), me donna de précieux renseignements, mais chercha finalement à me voler. N'y étant pas parvenu, il préféra me dénoncer au Temple, qui – jaloux des pouvoirs que l'Hôpital obtiendrait si jamais j'arrivais à soigner Baudouin IV – me tendit une embuscade, dans laquelle je tombai. Gravement blessé, je délirai de nombreux jours, perdant la mémoire, oubliant jusqu'à mon propre nom… Jusqu'au nom même de Dieu…, poursuivit Morgennes en repensant aux dernières paroles de Raymond de Tripoli. J'avoue qu'aujourd'hui encore je n'ai pas totalement recouvré l'ensemble de mes souvenirs. Je vis dans une sorte de brouillard. Je ne sais pas d'où je viens, même si je sais que je suis français. Enfin, tout cela eut pour conséquence de me faire arriver en retard au chevet de Baudouin IV, qui était mort pendant ma convalescence. Je ne me suis jamais remis de cet échec, et ne m'en remettrai jamais.

À l'époque déjà, l'Hôpital m'avait sévèrement jugé, me condamnant à la perte de l'habit pour un an… Cette mission devait rester secrète, et c'est – je crois – pour me remercier de n'en avoir jamais parlé que quelques personnes haut placées intercédèrent en ma faveur pour me faire gagner le rang d'Apôtre de la Vraie Croix ; honneur que je n'avais jamais demandé, mais qui me donnait, du moins le croyais-je, une occasion de me racheter. Le plus curieux, je trouve, c'est ce qui est arrivé à Massada. En voulant me voler les larmes d'Allah, il empêcha la guérison de Baudouin IV, et précipita, au regard des événements actuels, le royaume vers sa perte. On ne peut pas dire qu'il en ait été récompensé, car j'ai pu constater à Damas qu'il avait lui aussi contracté la lèpre. Quand et comment cela est-il arrivé ? Pourquoi n'en est-il pas mort ? Je n'en sais rien, mais il s'agit probablement d'un de ces miracles dont l'Histoire est pleine.

Cassiopée et Taqi avaient écouté Morgennes avec une grande attention, laissant les crépitements du feu remplacer ses paroles quand il se taisait, à la recherche de ses souvenirs. Souvent, pendant son récit, ils s'étaient retenus d'intervenir, pour apporter une précision sur un sujet resté obscur pour Morgennes, ou lui demander de développer tel ou tel point ; ils se disaient : « Chaque chose en son temps. Notre heure de parler viendra. »

À la fin de son histoire, Taqi et Cassiopée ouvrirent la bouche, presque ensemble, pour dire à peu près ceci : « Il est un autre miracle que tu ne sais pas ! »

Ils se regardèrent, bouche bée, confus d'avoir parlé au même moment, gênés de s'être interrompus l'un l'autre. Finalement, Taqi fit un geste en direction de sa cousine pour l'inviter à s'exprimer. Cassiopée dit :

— Morgennes, je sais qui tu es. Je l'ai pressenti la première fois que je t'ai vu, à Hattin, car tu ressemblais à la description qui m'avait été faite de toi par certains de tes amis, restés en France et en Flandre, et notamment par l'un d'eux, un dénommé Chrétien de Troyes.

Morgennes la regarda, stupéfait.

— Ce nom te dit-il quelque chose ? demanda Cassiopée.

— Pas vraiment, répondit Morgennes, à la fois gêné et curieux.

— C'est pourtant ton meilleur ami. Ensemble, m'a-t-on dit, vous étiez plus redoutables qu'une bande de chanoines lâchés dans les rues de Paris…

(Ils ne virent pas, lorsque Cassiopée prononça le nom de Chrétien de Troyes, Simon ouvrir de grands yeux. Il l'écoutait parler, pétrifié, le regard fixe, buvant ses paroles comme un puissant philtre.)

— Chrétien a toujours écrit en pensant à toi. Tu as inspiré la plupart de ses œuvres, *d'Érec et Énide* à *Lancelot ou le Chevalier de la Charrette,* en passant par *Yvain ou le Chevalier au Lion*. Aujourd'hui, Chrétien se fait vieux. Le roman qu'il a commencé il y a cinq ans, en s'inspirant de tes aventures égyptiennes et de ta quête des larmes d'Allah, est resté inachevé à cause de ta disparition. Maintenant, je comprends ce qui s'est passé. Tu étais tombé dans cette embuscade tendue par les Templiers. Tu as souffert, et tu l'as oublié. Reviens, Morgennes, qu'il puisse finir son œuvre et que Philippe d'Alsace soit content…

Morgennes ne répondit rien. Pendant un court instant, le feu de branchages illumina son visage de reflets écarlates, donnant à ses cheveux clairsemés un aspect mordoré.

— Comment s'intitule ce roman ? demanda Morgennes.

— *Perceval ou le Conte du Graal*.

— Je m'appelle Perceval ?

— Non, tu t'appelles Morgennes. Mais tu es bien, si Chrétien dit vrai, « le Fils de la Veuve qui avait pour domaine la Gaste Forêt »…

— La Gaste Forêt… Cela ne me dit rien, ou si peu. Je me souviens d'un pont…

Cassiopée prit la main de Morgennes, et la serra étroitement. Elle semblait étonnamment émue.

— Ta quête est terminée, Perceval. Tu as trouvé ton graal. Il faut rentrer maintenant.

— Je n'en ai pas le droit. Pas maintenant. Je dois encore apporter la Vraie Croix à mon ordre, et retrouver Crucifère.

Sans elle, ma lèpre va se déclarer, ronger mon corps et me laisser comme ces os, là, dehors…

Taqi se leva, épousseta sa tunique de Templier, lissa sa moustache d'un geste élégant, et dit, quand il fut certain d'avoir conquis l'attention de son auditoire :

— Je sais où trouver Crucifère et le moyen de te guérir !

— Où ça ? demanda Morgennes.

— À l'oasis des Moniales.

— L'endroit dont Fémie a parlé ! Tu sais où c'est ?

— Oui, je crois. Mais je ne le connaissais pas sous ce nom. Pour nous, au Yazak, c'est le royaume de Zénobie, la reine des Amazones. Il s'agit d'un lieu enchanté, qu'on dit hanté par le démon. Même les djinns redoutent d'y aller. À l'instar de Sohrawardi, elles connaissent des remèdes à bien des maladies. Mais tout se monnaye… Je n'ose imaginer, Morgennes, ce qu'il faudrait payer pour te guérir de la lèpre…

— Je n'ose imaginer, ajouta Morgennes, ce que Massada a payé ; si ce sont elles qui ont empêché sa maladie de progresser…

— Accepteront-elles de nous aider ? s'inquiéta Cassiopée.

— Elles sont chrétiennes, après tout, avança Taqi. Peut-être qu'un fragment de la Vraie Croix pourrait les persuader…

Morgennes porta son regard vers le Saint Bois, que Simon veillait toujours, à demi évanoui, et s'absorba dans la contemplation de cette relique après laquelle il avait tant couru. Ainsi déshabillée, sans son habit d'or et de perles, elle lui sembla plus belle, plus humaine. Une voix, celle de Cassiopée, s'éleva :

— Morgennes, c'est aujourd'hui le jour de l'Exaltation de la Croix. Ne penses-tu pas qu'il faille y voir un signe ? Que Dieu t'accorde enfin d'être guéri ?

— Je l'espère, répondit Morgennes.

Sur ce, ils s'endormirent, sauf Morgennes, qui planta son épée dans le sol, non loin de la Vraie Croix, et passa la nuit à prier, comme jadis, quand il était gardien du Saint Bois. Le lendemain matin, pourtant, il s'agenouilla de nouveau à côté de Taqi pour la prière de l'aube.

Comme ils se relevaient, ils eurent la surprise de voir au loin la terre onduler. Le vent soufflait très fort, chassant dans leur direction de puissants tourbillons de sable, qui s'envolaient vers le ciel en longs étendards de couleur blonde, se déchiraient puis montaient encore, happés par le haut. Taqi, Cassiopée et Morgennes regardaient, fascinés, ce spectacle, incapables d'en détacher leur regard. Simon dit alors :

— La terre tremble…

Ils se tournèrent vers lui et s'aperçurent qu'au cours de la nuit sa blessure s'était un peu refermée. Il allait déjà mieux.

— Grâce à mes remèdes, dit Cassiopée.

— Grâce à la nuit, affirma Taqi.

— Grâce à la Vraie Croix, rétorqua Simon.

— Il n'est pas encore guéri, fit remarquer Morgennes.

— Mon oncle est arrivé ! s'exclama Taqi.

D'une main, il désigna une colonne de sable : celle-ci se déchira, s'ouvrit à la manière d'un portique et laissa passer, d'abord les fantassins, puis la cavalerie, et enfin toute l'avant-garde de l'armée de Saladin.

La terre tremblait sous leurs pas démultipliés. Des cris, des hennissements, des brames de chameaux, des cliquetis d'armures se répondaient, ajoutant à la discordance des battements de tambours et des sonneries de buccin qui scandaient la marche des soldats. En fin de matinée, l'armée de Saladin avait empli la plaine comme le Nil sa vallée.

20.

« Vermine et croûtes terreuses couvrent ma chair, ma peau gerce et suppure. »

(Job, VII, 5.)

— Voici ta tête, dit Saladin à Morgennes, qui venait d'entrer sous sa tente.

Morgennes regarda le crâne, dont l'orbite droite portait encore la trace d'un coup de cimeterre, et le sultan poursuivit :

— C'est la tête de l'homme que les troupes du cadi Ibn Abi Asroun ont décapité par erreur à Damas. Elle ne te ressemble guère, n'est-ce pas ? Je l'ai cependant conservée, car il m'amusait de l'avoir, en attendant de la remplacer par la vraie…

Le crâne reprit sa place dans la céphalotèque de Saladin, aux côtés d'autres têtes, inconnues de Morgennes – hormis celle de Raymond de Castiglione, qui le fixait de ses yeux vitreux.

— Sohrawardi m'aide à les entretenir. Il connaît l'art qui permet d'empêcher les chairs de se décomposer et les formules pour leur redonner vie. De temps à autre, je devise avec l'une ou l'autre. Veux-tu essayer ? Saluer ton ancien maître, peut-être ?

— Non merci, dit Morgennes, avant d'ajouter : Comment se fait-il que vous n'ayez pas celle de Châtillon ?

— La peste soit sur lui ! s'emporta Saladin. Ce fils de truie a réussi à s'échapper, je ne sais comment. Sans doute des traîtres gagnés à sa cause ont-ils attendu la nuit pour égorger mes gardes et s'emparer de lui. Le lendemain de son supplice, au petit matin, il y avait bien un corps sur sa croix, mais ce n'était pas le sien. De loin, pourtant, l'illusion était parfaite : les traces de coups, les morsures, les chaînes, tout y était. Je ne m'explique pas ce qui a pu se passer. Enfin, ibn Abi Asroun enquête là-dessus aussi.

— C'est peut-être lui qu'il faudrait interroger, fit remarquer Morgennes.

— J'y pense, dit Saladin. Mais chaque chose en son temps. Pour l'instant, l'heure est à la conquête, au jihad ! Dans quelques jours, tout sera fini. Il sera bien temps alors de s'occuper des traîtres et de les démasquer.

— Que sont devenus ceux qui m'avaient aidé à fuir ? Guillaume de Montferrat ? Onfroi de Toron ? Plebanus du Boutron ?

— Ces deux derniers sont morts dignement, tués par mes mamelouks. Quant au premier, le vieux marquis de Montferrat, je le garde pour le moment dans mon palais du Caire. Son fils, Conrad, maintenant prince de Tyr, aimerait que je le libère contre rançon. Nous discutons des modalités… Ah, mais voici nos amis…

En effet, entraient dans la tente Cassiopée et Taqi, que Saladin serra tous deux contre son cœur. Ils apprirent au sultan ce qui leur était arrivé ; racontant, pour Cassiopée, son enlèvement par une troupe de Maraykhât qui travaillait pour les Assassins, alors qu'elle se rendait à dos de chamelle à Bagdad ; pour Taqi, comment ses hommes et lui-même étaient tombés dans une embuscade, tendue par Châtillon, un mystérieux Sarrasin envoyé par le pape, et certainement avec l'aide – une fois encore – des Maraykhât.

— Les prédictions de Nâyif ibn Adid se sont en partie réalisées, dit Taqi. Même si, ayant vu le mal sous le masque du bien, je n'ai pu faire autrement que d'aller l'affronter…

En apprenant la mort de son fidèle Tughril, Saladin pleura beaucoup et ordonna que l'on remît au fils du noble mamelouk plusieurs coffrets d'or et de bijoux. Puis il se tourna vers Morgennes :

— Que puis-je faire pour te remercier d'avoir sauvé ma nièce et mon neveu ?

— À combien de faveurs ai-je droit, noble Saladin ? demanda Morgennes, amusé que le sultan veuille le remercier d'avoir sauvé deux êtres envers lesquels lui-même était en dette.

— À autant que tu veux.

— J'aimerais, pour commencer, que Maïmonide examine mon écuyer. Je sais qu'il n'est pas meilleur médecin sur terre depuis Avicenne, et qu'il saura vite le remettre sur pied.

— Ce sera fait. Je lui dirai aussi de t'examiner. Est-ce là tout ce que tu désires ?

— Non, Glaive de l'Islam. Mais je ne sais si je dois…

— Parle, je t'écoute.

— J'aimerais être délié de mon serment d'allégeance à la *vraie foi.*

— Hum. Tu me demandes presque de te punir.

— Je vous en supplie, Splendeur de l'Islam ; considérez plutôt que je ne mérite pas cet honneur. On ne fait pas un oiseau d'un poisson.

— La perte pour l'Islam d'un homme tel que toi serait énorme.

— Et ma propre perte, Éminence ?

— C'est bien d'elle qu'il s'agit…

Deux minces filets de larmes coulèrent des yeux de Saladin. Autour de lui, Taqi, Cassiopée, Morgennes, Abu Shama et al-Afdal regardaient, étonnés, sans comprendre.

— Pourquoi pleurez-vous, mon père ? s'inquiéta al-Afdal.

— Je pleure, parce que celui-ci, dit Saladin en montrant Morgennes, qu'on a traîné de force au paradis, demande à en sortir ! En vérité, je m'interroge : que faut-il faire pour amener les dhimmis à embrasser la Loi ? Sans parler des païens…

Tous considéraient Morgennes en silence. Lui-même était gêné, troublé de l'importance que revêtait sa conversion, *comme n'importe quelle conversion,* pour Saladin.

— Si je n'avais pas sauvé Cassiopée, dit-il enfin, Renaud de Châtillon vous l'aurait échangée contre la Vraie Croix, parce qu'il savait que l'or ne vous intéressait pas. Cela faisait partie de sa stratégie… Il savait que vous céderiez.

— Et il avait raison ; car ma nièce (la paix soit sur elle) vaut bien plus que deux cent mille besants d'or…, convint Saladin en faisant référence au marché que les Hospitaliers avaient voulu lui proposer. Même si Cassiopée t'a aidé, ton courage et ton abnégation ont été déterminants. Sans toi, qui sait, Taqi serait peut-être mort… Cela dit, je veux bien accéder à ta requête. Mais il s'agira d'un *don contraignant*. Je te délie de ton serment. En échange tu me devras une faveur. Laquelle, je ne le sais pas encore. Mais un jour je te demanderai de me

rembourser. J'espère alors que le Très Haut (loué soit Son nom) t'aura suffisamment comblé, car j'ai l'intention de beaucoup réclamer…

— J'aurai plaisir à vous satisfaire, dit Morgennes. Mais, encore une chose, ô Roi des rois : j'aimerais que vous me laissiez emporter cette relique, la Vraie Croix.

— Comment ! s'exclama Saladin. Mais c'est moi qui t'en supplie ! Bien sûr, prends-la. Et surtout ne la perds pas : apporte-la vite aux tiens. Qu'ils l'envoient à Rome, à votre pape, et que tous voient qu'il n'existe pas de Vraie Croix et qu'il n'est d'autre Dieu qu'Allah. Va !

— Puis-je me considérer comme délié de mon serment ?

— Tu le peux. En attendant le jour où Dieu t'ouvrira les yeux…

Avant de partir, Morgennes fut examiné par le médecin personnel de Saladin : Moïse Maïmonide. Celui-ci avait fui Cordoue, où les persécutions des Almohades à l'encontre des Juifs – dont il était l'un des plus éminents représentants – se faisaient de plus en plus violentes. Depuis, il était resté auprès du sultan.

Moïse venait de soigner Simon. Il avait appliqué sur sa blessure un électuaire qui, assurait-il, le remettrait complètement sur pied d'ici « le coucher du soleil ». « Quant aux énormes bosses qu'il a sur le front, elles finiront par se résorber d'elles-mêmes. » Il se lava les mains dans une bassine d'eau claire.

— Enfin, ajouta-t-il en se tournant vers Morgennes pour l'examiner, il est heureux que ce jeune homme sache aussi mal se servir d'un couteau. J'espère pour vous qu'il en fera meilleur usage contre ses ennemis. Quoique, tout bien considéré, je n'en vois pas l'avantage… Ses ennemis étant après tout mes amis…

Morgennes étudia le vieil homme, ne quittant pas des yeux ses mains tavelées qui couraient comme des gazelles sur son épiderme, le palpant çà et là, appuyant sur un côté, pressant un bout de chair entre le pouce et l'index, pinçant la peau afin de mesurer la façon dont elle marquait, l'examinant si bien qu'il

avait l'impression d'être un livre dont Maïmonide tournait les pages, à la recherche de son âme.

— Tout va bien ! fit le vieux Juif en donnant à Morgennes une tape sur la joue, comme s'il eût été un enfant. Hormis cette vilaine blessure à l'œil, mais qui a été très bien soignée, ces marques de brûlure au visage – qui ont d'ailleurs fort bien cicatrisé – et ces traces de coups – communes chez les soldats de votre âge –, vous êtes en excellente santé. Bien des jeunes ne peuvent en dire autant Vous vivez à reculons : on dirait que l'âge vous rajeunit. Profitez-en, c'est un don rare… Vous pouvez vous rhabiller.

Morgennes le regarda, stupéfait que le vieillard n'eût rien vu. Était-ce à cause de son âge ? Maïmonide n'avait, à vrai dire, qu'un peu plus de cinquante ans ; ce qui était âgé, certes, mais guère plus que Morgennes.

— Combien de temps me reste-t-il ? demanda celui-ci.

— Vous reste-t-il ? Mais je ne sais pas, moi, maugréa le vieil homme. Pour quoi faire d'abord ?

— Combien de temps, reprit Morgennes sur un ton qui se voulait impérieux, me reste-t-il avant que la lèpre ne se déclare, et n'envahisse mon corps…

— La lèpre ? Quelle drôle d'idée, grommela Maïmonide sans paraître avoir rien remarqué de la froide condescendance de Morgennes. Je vous assure que vous êtes en parfaite santé. J'ai bien vu en effet quelques taches brunes qui sont d'anciennes traces de la lèpre, mais vous êtes, fort heureusement, entièrement guéri. C'est même miraculeux ! Vous devriez remercier Dieu (loué soit-il)…

— Mon pouce, dit Morgennes. Regardez, j'ai perdu l'ongle du pouce de la main droite.

— Ce n'est rien, le rassura Maïmonide. Une blessure que vous vous serez faite en tirant l'épée du fourreau. Regardez : il se reforme déjà. Et puis, dit-il en lui prenant la main, voyez vos autres doigts : l'ongle est solide, brillant, avec une belle demi-lune à la jointure de la peau.

Le vieux médecin lui lâcha la main et – percevant l'inquiétude de Morgennes – l'interrogea :

— Vous n'avez pas de raison de l'avoir attrapée de nouveau ?

— Je l'ignore, dit Morgennes, qui n'osait parler de la perte de Crucifère.

— Allons, vous devriez le savoir… Avez-vous été mis en contact avec du sang, des humeurs ou du pus de personnes ayant elles-mêmes la lèpre ?

— Non.

— Avez-vous été récemment dans une mésèlerie ?

— Non plus.

— Pensez-vous avoir été empoisonné ? Avez-vous bu de l'eau d'un puits contaminé ?

— Je ne crois pas.

— Alors tout est bien, conclut Moïse Maïmonide. Vous l'avez eue, c'est certain. Mais vous ne l'avez plus. Et on n'a jamais vu de cas où le mal de lèpre revenait de lui-même après être parti… D'ailleurs, on a vu très peu de cas de guérison. Mais vous, je puis vous l'assurer, vous êtes guéri.

— Pourtant, je la sens encore en moi. Elle me ronge, elle est là…

— C'est parce qu'elle est dans votre crâne, mais pas dans votre corps ! tempêta Maïmonide. Et dans ce cas, malheureusement, ce n'est pas de mon ressort…

Morgennes se releva, revêtit son haubert, ceignit son baudrier, enfila ses chausses de mailles et se dirigea vers le rabat de la tente du vieux Juif, qui le regarda, les yeux luisants, en se frottant la barbichette.

— Merci pour tout, murmura Morgennes.

— Que Dieu vous garde, répondit Maïmonide. Et n'oubliez pas : « Dieu est le meilleur de ceux qui se servent de ruse pour arriver à leur but. »

Afin que la Vraie Croix fût bien gardée, Saladin avait autorisé Taqi à demeurer avec elle. Quant à Cassiopée, sa mission serait bientôt achevée : dès que Morgennes aurait retrouvé son épée et livré la Vraie Croix, elle pourrait repartir – avec lui.

La route qui menait à l'oasis des Moniales passait légèrement au sud-est de Damas. Ce n'était au fond qu'un modeste détour de quelques heures avant d'atteindre le krak des Chevaliers. D'un jour tout au plus.

Dès qu'ils eurent quitté le camp de Saladin, laissant à celui-ci le soin d'envoyer les Muhalliq châtier les Maraykhât, Taqi dit à Morgennes :

— Je me méfie de ce Simon. Crois-tu que nous puissions lui faire confiance ? Ne devrions-nous pas l'enchaîner ?

— Cette croix l'occupera plus sûrement qu'une chaîne, fit Morgennes en montrant Simon, qui portait la Vraie Croix, fier comme un paon.

— Tu as raison. Sais-tu à quoi je pense ?

Sans laisser à Morgennes le temps de répondre, il reprit :

— Les Romains appelaient le sentier qui menait à Massada « le chemin du serpent ». D'une certaine façon, c'est lui que nous suivons…

— Comment cela s'est-il terminé pour eux ? demanda Morgennes.

— Pour les Romains, ma foi, fort bien. Mais pour les zélotes qui s'étaient réfugiés à Massada, plutôt mal : tous se suicidèrent, préférant mourir de leur propre main plutôt que de celle des légionnaires. Hormis deux ou trois, qui se cachèrent pour ne pas périr.

— C'est affreux !

— Affreux, oui. Et malheureusement authentique. Enfin, si ce qu'en dit Flavius Josèphe est vrai…

Taqi sourit puis éperonna violemment sa monture, qui partit au galop. Il prit ainsi deux ou trois arpents d'avance sur ses compagnons. L'habitude de mener ses troupes et de chevaucher en éclaireur était aussi présente en lui que celle qu'avait Morgennes d'être aux aguets, la lance sur la cuisse, prêt à charger ; Simon celle de coller sa monture dans le sillage d'un aîné ; Cassiopée celle de faire de petits allers et retours d'un bout à l'autre de leur groupe afin d'en assurer la cohésion. Hormis Morgennes, qui montait Isabeau, tous avaient de nouveaux chevaux, plus légers et rapides que ceux des Templiers. Enfin, la jument de Taqi était couleur de la robe de Terrible, blanche.

Simon tenait délicatement la croix tronquée, comme si c'était un nouveau-né.

Morgennes la lui avait laissée bien volontiers : libre à lui de se fatiguer s'il le souhaitait. Libre à lui, également, d'avoir l'honneur d'être celui qui porterait le Saint Bois quand ils reviendraient chez les Hospitaliers. « Au moins, se dit Morgennes, cela lui vaudra-t-il l'estime, sinon la bienveillance, des chevaliers du krak… »

Morgennes se demanda comment les siens le jugeraient à son retour. Et ce qu'il ferait. Rentrerait-il en France avec Cassiopée, pour y finir ses jours dans les pages d'un livre, ou bien irait-il croupir dans un monastère, ainsi qu'il y avait été condamné ? Après tout, rien ne l'empêchait de laisser Simon aller seul au krak, et de s'en aller, lui, avec Cassiopée, à la rencontre de Chrétien de Troyes. Il retint un frisson. De quoi avait-il peur ?

— Pourquoi, demanda Simon – qui chevauchait juste derrière lui –, allons nous chez les Moniales, puisque nous avons la Vraie Croix ?

— Pour retrouver mon épée, répondit Morgennes.

— Mais qu'a-t-elle de spécial ?

Morgennes laissa passer un instant avant de répondre. Cette épée était presque aussi précieuse à ses yeux que la Sainte Croix. D'ailleurs, sans qu'il pût s'expliquer pourquoi, Crucifère et la Vraie Croix étaient, pour lui, indissociables.

— C'est une lame sainte, se contenta-t-il de dire. Elle a été forgée il y a plusieurs siècles, pour permettre aux chrétiens de se défendre contre les démons. Guillaume de Tyr prétendait que sa lame avait été trempée dans le sang d'un dragon, ce qui lui donnait intelligence, souplesse et solidité.

— Intelligence ?

— Oui, confirma Morgennes. Comme Durandal, Joyeuse ou Excalibur, cette épée a une personnalité. Amaury a passé des années à la rechercher, s'aidant des conseils de Guillaume de Tyr et m'envoyant en mission partout où l'on pensait la trouver.

— Où l'avez-vous découverte, finalement ?

— À Lydda, dans un ancien tombeau qu'un tremblement de terre avait mis au jour, en 1170.

— Sait-on de quel tombeau il s'agissait ?

— Nous n'en sommes pas certains, mais il y avait sur les murs de cette tombe des fresques laissant penser qu'elle pouvait être celle de saint Georges. On y voyait un soldat en armure combattre un puissant dragon.

— Ce serait donc l'épée d'un saint ?

— Oui, bien que l'idée d'un saint maniant l'épée m'ait toujours rebuté.

Simon s'abandonna alors à des réflexions qu'il préféra ne pas formuler. Pour lui, la sainteté ne pouvait se conquérir que les armes à la main, en s'exposant aux dangers les plus grands, et en vainquant les ennemis de la foi ou en périssant. Apparemment, il n'en allait pas de même pour Morgennes.

— Pourquoi, demanda Simon, avoir intégré l'Hôpital, si l'idée d'un guerrier saint vous est à ce point insupportable ?

— Ce n'est pas la sainteté qui me gêne, ni le fait de combattre, répondit Morgennes. C'est le fait de les associer. Vois-tu, je suis bien un guerrier, mais je n'ai rien d'un saint. Et c'est parfait comme ça. À l'origine, l'Église refusait d'honorer ceux qui mouraient les armes à la main, pour quelque raison que ce fût. Puis en 314, un an après l'édit de Milan autorisant le christianisme dans l'Empire romain, le concile d'Arles condamna à l'excommunication ceux qui rechignaient à porter les armes pour défendre ce même Empire – et donc la chrétienté. Ensuite, il y eut saint Augustin, la chute de Rome et les assauts des Sarrasins en Espagne, en Sicile, en Provence… et ce phénomène n'a cessé de s'amplifier. Jusqu'où cela ira-t-il ? Je suis entré dans l'Hôpital parce que c'est un ordre difficile, ayant pour vocation de soigner les malades, alors que le Temple est un ordre strictement militaire. Je n'ai d'ailleurs été pendant très longtemps pour les Hospitaliers qu'un mercenaire, un auxiliaire – une sorte de partie honteuse et qu'il faut cacher. Pour l'Hôpital, intégrer un soldat était plus un mal nécessaire qu'une bénédiction, du moins au début. Ma véritable réception dans l'ordre, en tant que chevalier, est beaucoup plus récente. Elle a moins d'une dizaine d'années.

— Depuis combien de temps êtes-vous ici ?

— Cela fera bientôt un quart de siècle. J'avais à peu près ton âge en arrivant. J'étais alors…

Il s'interrompit. Sa mémoire lui faisait défaut. Il allait dire : « J'étais alors un tout jeune chevalier », mais il se rendait compte que, chevalier, il ne l'était peut-être pas encore. En fait, il devait se l'avouer, s'il avait pensé cela, c'est parce que Simon avait lui-même été adoubé chevalier. En d'autres temps, en d'autres circonstances, Simon aurait dû attendre encore un an ou deux avant de pouvoir l'être. Mais la défaite de Hattin et un besoin pressant de sang neuf avaient précipité les choses.

Quant à Simon, il se faisait la réflexion en regardant Morgennes que celui-ci était en quelque sorte un moine ayant remplacé le silence de la méditation par le fracas des armes. Et qui avait accepté d'en payer le prix. Pour Morgennes, il n'y avait pas de paradis.

C'était exactement l'inverse de ce qu'on enseignait aux autres Hospitaliers, aux Templiers, aux Assassins, aux soldats du jihad, enfin, à tous ceux qui se battaient et avaient hâte de mourir, justement parce qu'ils étaient certains d'aller tout droit au paradis. Sinon, auraient-ils défendu leurs idées avec la même foi ?

Simon en doutait. Au fond, ceux-là n'étaient pas prêts à donner, ils ne voulaient que recevoir. Mouraient-ils en martyrs parce qu'ils mouraient persuadés d'agir pour la bonne cause et de gagner ainsi le paradis ? Bien sûr que non. Ces gens étaient incapables du moindre sacrifice ; tout ce qu'ils faisaient, c'était se venger, d'eux-mêmes et des autres, en étalant à la vue de tous leur peur, leur petitesse et leur lâcheté. Mais pas leur amour, et certainement pas leur amour de Dieu. Pour Dieu, ils n'avaient que mépris.

Simon sentit quelque chose se briser en lui.

Puis un mouvement dans le ciel attira son attention. Il leva la tête et suivit du regard le noble oiseau de Cassiopée. « C'est drôle, pensa-t-il. Nous, nous laissons des traces sur le sable ; elle c'est dans le ciel. »

Il observa attentivement Cassiopée, ses vêtements clairs, qui flottaient sur sa peau, cette manière d'être là tout en étant ailleurs, cet air indifférent, et pourtant concerné. « Drôle de femme, se dit Simon. Quel âge a-t-elle ? » Elle devait être à peine plus âgée que Berthe de Cantobre. Pourtant, quel

caractère ! En fait, Simon ne croyait plus à la pureté de Berthe ; de même qu'il commençait à douter de l'impureté de Cassiopée. Oui, elle avait été violée par les Maraykhât, puis chez les Batinis, par Rachideddin Sinan, et sans doute même par les fidâï chargés de la remettre aux Templiers blancs, à El Khef, en échange de l'or pris aux Hospitaliers. Il avait maintenant l'intime conviction que l'innocence n'était pas une chose acquise et qu'on pouvait perdre, mais, au contraire, une qualité qui devait se gagner, et ne pouvait plus se perdre ensuite, une fois acquise. À ses yeux, Cassiopée était une sainte. Oui, mille fois plus que la petite Berthe, certainement grosse à présent d'un quatrième marmot et vivant dans la crasse d'un château de Bourgogne.

En vérité, à ses yeux, Cassiopée valait mille fois plus que deux cent mille besants d'or. Elle était vraiment, comme disait Morgennes, une relique ! Ô comme il comprenait que Saladin eût reconnu – ce qu'il avait pris tout d'abord pour un aveu de faiblesse – qu'il l'eût échangée contre la Vraie Croix, même si la Sainte Croix était l'un des éléments clés de sa politique en Terre absolue.

Il poussa alors son cheval au galop vers Cassiopée, sentant battre contre sa poitrine l'oliphant qu'il avait pris aux Hospitaliers. Simon rougit, ralentit son allure. Il lui semblait distinguer dans les « Clang ! Clang ! » du cor tapant contre son bouclier les coups d'épée qu'il avait donnés à ce chevalier franc, qui ne s'était même pas défendu avant de mourir.

Cassiopée s'était retournée en entendant s'approcher un cheval au petit trot. Elle vit Simon et lui sourit. Ce sourire mit Simon mal à l'aise, mais il s'efforça de faire bonne figure.

— Nous sommes bientôt arrivés, dit-elle. Tu n'auras pas à supporter son poids bien longtemps…

Elle faisait allusion à la croix tronquée, que Simon tenait sans trop vouloir montrer son plaisir. Après tout, Dieu leur avait signifié à tous qu'il l'avait choisi, lui, pour la porter. Il l'avait guéri. Peu importait que ce fût au contact du Saint Bois, grâce aux soins de Cassiopée, à la nuit, ou à la venue de Moïse Maïmonide – dont les bandages lui enserraient le torse et

l'empêchaient de souffrir. Les voies du Seigneur étaient aussi infinies qu'impénétrables.

— Oh, dit Simon. Elle n'est pas si lourde, sans son reliquaire…

— Je vois. Quel honneur, tout de même, que de porter ce bois que le Christ lui-même n'a pas réussi à porter.

— Comment cela ?

— N'as-tu pas lu les Évangiles ?

— Si.

— Alors, tu sais que pour au moins trois d'entre eux, Jésus n'a pas porté sa croix. En tout cas pas tout seul.

— Non. Je l'ignorais.

— Sais-tu que les Sarrasins considèrent que ce n'est pas Jésus qui fut crucifié – Dieu l'aimant trop pour cela – mais Judas. Pour d'autres c'est Simon de Cyrène – celui qui porta la croix à la place de Jésus…

— Non, je ne le savais pas…

— Tu devrais pourtant te sentir concerné, petit Simon…

Il rougit, baissa les yeux tant la puissance du regard de Cassiopée le troublait, et demanda, pour changer de sujet :

— Comment se fait-il que Saladin ne nous ait adjoint qu'un seul homme, son neveu, pour nous escorter ?

— Parce que c'est un sage, et que le Prophète a dit : « Le meilleur nombre de compagnons est de quatre. »

Ils chevauchaient depuis plusieurs heures quand Taqi revint vers eux au grand galop, dans un nuage de poussière. Il les interrogea :

— Avez-vous bu suffisamment ?

— Oui, répondirent-ils en chœur.

— Alors, allons-y !

D'un geste, il leur désigna une vaste bande de sable brûlant, derrière laquelle brillait, telle une émeraude dans un nombril, une douce lueur verte.

— L'oasis des Moniales ! déclara-t-il pompeusement. On ne la voit qu'à certaines heures, peu avant le coucher du soleil. Ce soir, je ne prierai pas : nous n'avons pas le temps. Si nous perdons de vue cette lumière, nous sommes morts.

Il éperonna vigoureusement les flancs de son cheval et s'élança dans le désert. Il disparut bientôt derrière une dune, où les autres le suivirent.

Il fallait, pour avancer, fixer le joyau à l'autre bout du désert. Il s'inscrivait dans leur champ de vision comme le but ultime, celui que vise l'archer quand il décoche sa flèche. D'ailleurs, Morgennes se sentait à la fois trajectoire, arc, flèche et cible, tant il était tendu vers cet unique objectif : retrouver Crucifère, en finir avec ces aventures, pouvoir enfin se reposer.

Une joie immense s'éleva en lui. « Mon Dieu, pardonnez-moi d'avoir douté ! » Il lui semblait, en effet, que Dieu lui permettait de retrouver à la fois la Vraie Croix, la quiétude et Crucifère.

Alors que la soif commençait à les tenailler – mais ils n'osaient pas encore boire, pas avant d'être ou perdus ou arrivés –, les contours d'une oasis apparurent. Ils tremblaient dans l'air comme un mirage, menaçant à chaque instant de disparaître. Pourtant, ils restèrent là, stables et fiers, posés dans la lumière déclinante du soir tel un monument de fraîcheur, un endroit à part, hors du temps et de la vie.

Cette oasis des Moniales, ainsi que Fémie l'avait nommée, était d'après Taqi les restes de Gomorrhe ; d'autres disaient qu'elle n'était rien que l'oasis des Moniales, maintenant réduite à l'essentiel : une immense crevasse bordée de palmiers blancs. À moins qu'il ne s'agît de l'antique Ctésiphon, qu'avaient détruite, peu après la mort de Mahomet, des cavaliers chargés de répandre Sa parole. Elle aurait donc été jadis la capitale de l'ancien Empire parthe, anéantie parce que sa beauté faisait de l'ombre à Babylone. Les Parthes l'avaient fondée plus de sept cents ans auparavant. C'était l'une des plus belles, l'une des plus anciennes cités que l'Histoire eût connue. Tout cela n'était plus. La ville avait été pillée, abandonnée, puis était tombée à l'état de ruine, avant d'être oubliée.

Jusqu'au jour où Saladin avait appris qu'une reine y avait établi son royaume, et que ce royaume, chrétien, était celui de femmes. Il y avait envoyé une armada d'espions dont un seul était revenu, mais cela lui avait suffi pour apprendre qu'elles y menaient une vie de discipline, qui ressemblait beaucoup à celle des moines soldats du Temple ou de l'Hôpital ; et que les

hommes étaient bannis de leur royaume – sauf quand il s'agissait de remplacer l'une d'elles, morte au combat. Des raids étaient alors menés à l'extérieur, afin d'y capturer les plus « athlétiques » des mâles pour les donner en « pâture » aux plus belles d'entre elles.

Saladin s'était dit que ses espions n'auraient pas à se plaindre, au moins dans un premier temps, du sort qui leur serait réservé par Zénobie, la reine des Amazones. Ensuite, ce serait une autre paire de manches, puisqu'elles n'étaient pas réputées tendres : après avoir copulé, elles arrachaient avec leurs dents les testicules des mâles qui les avaient fécondées et les réduisaient en esclavage ou les envoyaient se perdre dans le désert.

Après avoir promu l'unique rescapé de ses espions au rang de chef des eunuques, Saladin envoya chez les Amazones le cadi ibn Abi Asroun à la tête d'une ambassade puissamment armée. Le cadi était porteur d'un message avertissant les Amazones que, si elles ne se comportaient pas en tous points comme les gens du Livre – en dhimmis –, et s'obstinaient à refuser d'acquitter l'impôt, le sultan se verrait dans l'obligation d'anéantir leur royaume.

Zénobie répondit avec une caravane de cinquante chameaux, chargés d'or et de pierres précieuses ; ainsi que la promesse de ne jamais interférer avec les affaires de l'émir, pourvu qu'on la laissât en paix.

Saladin l'assura de sa bienveillance, lui envoya en retour quelques présents ; et l'on n'en parla plus. Chaque année, des chameaux venaient à l'oasis chercher leur chargement d'or, et repartaient ensuite au Caire. Où ce trésor était ajouté à celui de Saladin, avant de s'en aller – diminué – vers Bagdad.

Morgennes était si concentré sur la tache verte à l'horizon qu'il fallut toute la force des aboiements de Babouche pour le sortir de sa torpeur. Mais il eut beau appeler, la petite chienne ne voulait rien entendre. Elle filait droit vers le sud, alors que l'oasis était à l'est. D'une pression du genou sur le flanc d'Isabeau, il se lança à sa poursuite et ne tarda pas à la

rattraper. Déjà, les contours de l'oasis commençaient à s'estomper.

— Babouche, ici !

Babouche ne l'écouta pas et, quand Morgennes approcha la main pour l'attraper par le cou, elle recula, grattant la terre de ses pattes de derrière en grognant.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Tu as flairé un danger ?

Babouche aboya, et s'éloigna un peu plus loin. Comme à regret, Morgennes jeta un dernier coup d'œil à l'oasis des Moniales : elle avait pratiquement disparu. Il ne voyait plus qu'une vague lueur, aussi épaisse que le blanc à la base de l'ongle. S'il ne se dépêchait pas, il n'aurait plus aucun espoir d'atteindre l'oasis, et serait condamné à mourir de soif.

— Je m'en vais.

Mais la chienne l'ignora, continuant à fouiller le sol et reculant chaque fois que Morgennes faisait mine d'approcher. S'il n'avait pas eu son armure sur le dos, il se serait lancé à sa poursuite, et se serait penché sur le côté pour l'attraper par la peau du cou. Malheureusement, son haubert pesait si lourd qu'il ne pouvait accomplir une telle manœuvre sans se mettre en danger. D'ailleurs, il aurait dû d'ailleurs l'accomplir de la main gauche, à cause de son œil aveugle – et ne s'en sentait pas la force.

— Adieu, Babouche !

D'ordinaire, lorsqu'elle se retrouvait seule, la petite chienne accourait ventre à terre. Mais elle ne bougea pas, se contentant de fixer Morgennes de ses yeux tristes. Morgennes fit mine de repartir en direction de l'oasis, et Babouche s'enfonça plus loin dans le désert. Bientôt, elle disparut derrière une dune et Morgennes ne l'entendit plus. Il n'y avait désormais que le bruit du vent ; le sourd fracas du sable dévalant les dunes que les bédouins appellent « chant du désert ».

Morgennes fit quelques pas avec Isabeau et la lança au petit trot, hésitant entre galoper pour profiter des derniers rayons du soleil, et revenir sur ses pas afin d'essayer de rattraper Babouche, dont le comportement l'intriguait. Il aurait aimé avoir un point de repère, pouvoir faire les deux. Mais c'était impossible. S'il n'optait pas, maintenant, pour l'une ou l'autre

solution, il se perdrait dans le désert. Morgennes arrêta Isabeau afin de se donner le temps de réfléchir, de boire et de prier. Il prit une outre dans son sac de selle et but une longue goulée de l'eau de Tibériade. Après s'être essuyé la bouche d'un revers de main, ayant remis l'outre en place, il demanda à Dieu de lui envoyer un signe.

Et en reçut deux.

D'une part, Babouche s'était mise à aboyer de toutes ses forces, ponctuant chacun de ses jappements d'un grognement sourd ; d'autre part un puissant cri d'oiseau vibra dans l'air : comme chaque soir, au crépuscule, Cassiopée envoyait son faucon pèlerin tournoyer dans le ciel.

« D'un autre côté, se dit Morgennes, elle le faisait aussi en cas de danger. »

Ni une, ni deux, il fit décrire une volte à Isabeau, et retourna au grand galop en direction des aboiements, certain d'avoir un repère stable grâce aux longs vols planés du faucon. Passant derrière une dune, tirant sur les rênes de sa monture pour l'empêcher de dévaler la pente au galop, Morgennes rejoignit Babouche. Qui tenait dans sa gueule un objet.

— Donne ! dit Morgennes en tendant la main.

La chienne s'approcha et déposa à terre une pantoufle décorée de motifs arabisants !

— Damedieu ! Mais c'est celle de Yahyah !

La chienne aboya à l'évocation du nom du jeune garçon, et gratta de nouveau le désert, soulevant un brouillard de poussière jaune. Morgennes sauta de selle et s'avança vers Babouche, qui fit quelques pas sur le côté et mordit dans un coin de tissu blanc qui dépassait du sable. Morgennes dégagea rapidement ce qui se révéla être un keffieh et trouva Yahyah inconscient, la face brûlée par le soleil.

— Isabeau !

La jument s'approcha et Morgennes prit sa gourde. Après avoir versé un peu d'eau dans le creux de sa main, il humidifia le visage du jeune homme, auquel Babouche donnait force coups de langue. Yahyah ouvrit les yeux, puis la bouche, mais ne put rien prononcer d'intelligible. Morgennes lui fit signe de se taire, le fit asseoir sur le sable et lui donna à boire le contenu de sa

gourde, par petites gorgées. Peu à peu, le garçon revint à lui. Il était en piètre état. Ses vêtements étaient tout déchirés et il était pieds nus.

— Comment te sens-tu ? demanda Morgennes quand le gamin parut s'être remis.

Pour toute réponse, Yahyah toussa, regarda Morgennes, les yeux humides de reconnaissance, et dit :

— Par Allah (loué soit-Il), tu m'as sauvé la vie !

Morgennes lui passa la main dans les cheveux, en chassant encore un peu de sable, et répondit :

— Remercie plutôt Babouche, c'est elle qui t'a sauvé. Sans elle, tu ne serais qu'une poignée de poussière en plus dans le désert.

Joignant le geste à la parole, Morgennes prit dans sa main un peu de sable, et le laissa filer dans le vent.

— Il faut y aller, reprit-il. Je vais te prendre en croupe, tu m'expliqueras ce qui t'est arrivé et où est Massada.

— Le serpent ! s'exclama Yahyah. Si je n'avais pas si peur de manquer d'eau, je cracherais par terre. Pouah, l'infect personnage ! Quand je pense à ce qu'il a fait de ses précédents esclaves !

Alors qu'ils cheminaient à la lueur des premières étoiles, Yahyah raconta à Morgennes comment Massada s'était enfui, laissant Renaud de Châtillon et Gérard de Ridefort partir avec la Vraie Croix. Fémie avait hurlé, implorant Massada de rester, disant qu'ils ne pouvaient pas abandonner Morgennes ; mais Massada avait répondu :

— Il n'a que ce qu'il mérite !

Il avait tout raconté à Châtillon et à Wash el-Rafid, leur avait expliqué le pacte passé avec les Hospitaliers du krak des Chevaliers, et comment ceux-ci s'en étaient remis à Morgennes et à sa connaissance intime de l'Orient pour retrouver la Vraie Croix.

Châtillon s'était juré d'avoir la peau de Morgennes, mais pas avant de lui avoir fait cracher tous ses secrets, et notamment ceux concernant ses fameuses expéditions en Égypte, à l'époque d'Amaury. Brins Arnat était persuadé que Morgennes connaissait l'emplacement de bien des trésors, de bien des

reliques ; et Massada ne l'avait pas détrompé. En outre, Wash el-Rafid avait entendu parler de Morgennes par l'évêque de Préneste, Paolo Scolari, qui était un grand ami d'Héraclius – patriarche de Jérusalem et farouche ennemi de Raymond III de Tripoli et des Hospitaliers.

Pour ceux-là, Morgennes était l'ennemi, le serpent qu'on écrase après lui avoir fait cracher son venin. Mais le serpent s'était échappé ; inconscient tout à la fois de sa nature de serpent, et d'être à ce point traqué. Jusqu'à présent, Morgennes n'avait jamais redouté que le jugement des siens. Il aurait dû savoir que le jugement de ses ennemis était le plus à craindre.

— Et Massada ? Où est-il ?

— Il m'a parlé de l'oasis, m'expliquant en ricanant que là-bas tout irait mieux pour lui. Il ne cessait de caresser Crucifère et le coffret pyramide où est enfermé Rufinus, disant qu'il en tirerait un bon prix…

— T'a-t-il dit pourquoi il avait besoin d'argent ?

— À cause d'un mal qui le ronge, fit Yahyah, énigmatique.

— L'imbécile. Il va leur vendre l'épée, alors que c'est justement d'elle dont il a besoin ! Hâtons-nous !

Il talonna de nouveau Isabeau, qui prit le grand galop. Il se guidait sur le faucon pèlerin, ombre sur les ombres du ciel. La vitesse de leur course à travers le désert ajoutée à la fraîcheur de la nuit avait glacé les membres de Yahyah, qui tremblait dans les bras de Morgennes.

— Là-bas ! cria soudain l'enfant alors que la chienne se mettait à grogner.

— Qu'y a-t-il ?

L'absence de son œil droit se faisait cruellement sentir quand la nuit lissait les formes, et il demanda à l'enfant de lui décrire ce qu'il voyait.

— Un œil immense, blanc, regardant vers le ciel…

— Quoi ?! s'exclama Morgennes, interloqué.

— Non ! Ce n'est pas ça… Ce sont, c'est… Des centaines de palmiers blancs !

Des palmiers blancs ! Morgennes n'en avait jamais vu. De loin, leurs frondaisons ondulaient comme des tentacules d'anémones de mer remués par le courant. À présent, il sentait

leur odeur huileuse et entendait le vent caresser leurs feuilles, joignant son haleine aux courbes de l'oiseau.

De hautes plantes vertes donnaient l'impression d'immenses fourreaux, d'où sortaient les palmiers.

— Ils sont si serrés qu'on ne peut pas passer ! s'exclama Yahyah.

— Il doit pourtant y avoir un moyen…

Babouche aboya. Dans un palmier, non loin de là, une oscillation agita les branches avec un bruit mystérieux : un couple de petits singes blancs, à tête plate auréolée d'une crinière soyeuse, l'avait escaladé et regardait dans leur direction en se grattant le menton, l'air songeur.

— Quelle douce chaleur ! dit Morgennes en souriant. As-tu remarqué comme il fait aussi de plus en plus humide ? Il doit y avoir une source d'origine volcanique, quelque part…

En effet, une mince colonne de fumée blanche montait au-dessus des palmiers, et se perdait, vaporeuse et légère, dans le soir.

— C'est l'oasis de la Main, dit Yahyah…

— Comment l'appelles-tu ? demanda Morgennes. Les autres l'appelaient l'oasis des Moniales…

— C'est l'oasis de la Main, l'oasis des Palmiers blancs… Massada l'appelait comme ça. Parce qu'elle ressemble à une main aux doigts tendus vers le ciel…

— Je ne vois pourtant que des palmiers environnés d'herbes…

— Justement, ce sont les doigts. La source, les habitations, se trouvent dans la paume, dans une sorte de creux.

— Comment y accède-t-on ?

— Massada a parlé d'une route. Il dit que l'oasis est parcourue par des sentiers, qui sont comme les lignes de la main…

— Lequel faut-il prendre ?

— Celui de la ligne de vie.

Morgennes étudia sa main, et observa, songeur, les sillons qui s'y entrecroisaient, se longeaient ou se divisaient.

— C'est très étrange, remarqua Yahyah. Ta ligne de vie s'arrête à un endroit, disparaît un instant, et repart sur une courte distance. N'est-ce pas curieux ?

Morgennes le regarda d'un air indifférent.

— Je n'entends rien à ces choses-là, répondit-il. Viens, faisons le tour de l'oasis. Tâchons de trouver ce qui tient lieu d'entrée.

Ils longèrent donc l'oasis, qui avait bien les contours d'une main. Au bout de quelque temps, ils s'arrêtèrent devant un mince raidillon qui paraissait plonger dans un abîme de verdure. Babouche jappa. Du haut des arbres, une dizaine de singes blancs les observaient, immobiles, les mains nouées sur le ventre comme de vieux sages, une sorte de sourire aux lèvres.

— Ils sont ici comme au spectacle ! s'esclaffa Yahyah.

Sur le qui-vive, Morgennes mena Isabeau le long de la pente qui descendait, souvent abruptement, entre les fûts étroits aux hautes palmes entremêlées. Çà et là, quelques lianes coupées témoignaient du récent passage de Taqi, Simon et Cassiopée. Ailleurs, un tronc enfoncé dans la boue, des traces jumelles de roues ponctuées de trous creusés par de petits sabots, figuraient les vestiges de la venue de Massada. L'air était plein de cris de perroquets, dont ils apercevaient parfois – l'espace d'un éclair – le trouble plumage blanc. De loin en loin, des singes leur répondaient d'une voix presque humaine. Il y en avait maintenant des dizaines, qui suivaient furtivement Isabeau, se faufilant derrière un tronc ou s'aplatissant dans la végétation dès que Morgennes ou Yahyah regardaient vers eux. On se serait cru en pleine jungle, et Morgennes se rappela effectivement avoir traversé des endroits similaires. Puis la moiteur s'intensifia jusqu'à devenir étouffante. Les palmiers cédèrent peu à peu la place à d'épais bosquets de fleurs exotiques, dans une luxuriance sans cesse renouvelée de blancs, de roses et de jaunes. Beaucoup servaient de perchoirs aux perroquets. Ils n'hésitaient pas à venir s'y poser, parfois à portée de main, en longues lignes de part et d'autre de Morgennes et Yahyah – qui eurent la curieuse impression de passer en revue un bataillon de l'armée des oiseaux.

— Morgennes…

Cette fois, Yahyah tremblait de peur. Alors Morgennes le serra contre lui, lorsque, tout à coup, Babouche aboya : ils étaient encerclés. Une vingtaine de guerrières en armure d'airain, armées d'arcs longs, d'épées courtes et de fins javelots, les menaçaient de leurs armes. Pareilles à des hamadryades, elles avaient surgi de tous les côtés de la jungle à la fois. Certaines étaient montées sur des gazelles ivoirines, et les regardaient avec animosité. Celles qui les visaient de leur arc avaient le calme des pierres et, si elles n'avaient pas bougé pour les ajuster tandis qu'ils avançaient, on aurait pu les prendre pour des statues.

— Suivez-nous, dit pourtant l'une d'elles sur un ton peu amène.

Morgennes talonna doucement Isabeau et, peu de temps après, ils arrivèrent à l'oasis proprement dite. C'était un endroit magnifique ! Dire que certains avaient parlé de Damas comme d'un paradis, alors qu'il était là ! L'oasis, c'était les jardins sans Babylone, l'Éden sans Adam, la pomme sans Lucifer. Figurez-vous une immense crevasse en forme de delta inversé. Des arches mousseuses en relient les hauteurs, où sont incrustées, telles des émeraudes, une myriade de grottes débordantes de verdure. Elles tiennent lieu de salles communes, de pièces à vivre, d'ateliers, d'entrepôts, d'observatoires et de chapelles… Des galeries à flanc de roche et des escaliers taillés dans la pierre permettent de circuler de salle en salle et de surveiller l'oasis. Çà et là, ainsi que des coulées de lave reverdies par le temps, des jardins suspendus étagés en terrasse prolongent les grottes jusqu'au fond de la crevasse, où cascade une rivière. Morgennes ne voyait pas l'amont de ce petit torrent, perdu dans le brouillard, mais son aval se jetait dans une anfractuosité de la terre, par où il s'échappait en chuintant dans une floraison de vapeurs.

En vérité, c'était la main de Dieu.

Les ayant fait descendre de cheval, les femmes casquées et en armure, le regard farouche, les emmenèrent sous un dais verdoyant. Quelques lianes y pendaient, ajoutant à la beauté des lieux ; une guerrière coupa l'une d'elles avec son sabre, et s'en servit pour leur attacher les mains.

— Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ? demanda-t-elle ensuite, d'une voix claire.

Elle avait les traits d'une adolescente. Mais on lisait sur son visage une réelle dureté ; dureté renforcée par les lignes acérées de son casque, surmonté d'une tête de hyène.

— Je m'appelle Morgennes, et voici Yahyah, répondit Morgennes. Nous sommes venus en paix reprendre un bien qui m'appartient et retrouver nos amis.

— De quoi, de qui parlez-vous ?

— D'une épée, de deux hommes et d'une jeune femme, qui ont dû arriver peu de temps avant nous.

— Ils sont nos prisonniers. Nous ne voulons avoir de contact avec personne. Donnez-nous une bonne raison de ne pas faire de vous nos esclaves…

Morgennes réfléchit. Il pensa parler de Massada, mais ignorant les termes dans lesquels celui-ci était avec les Moniales, il préféra s'abstenir. C'est alors qu'il remarqua sur la poitrine d'une des guerrières un médaillon en forme de palmier, identique à celui que Fémie lui avait remis, peu avant de mourir.

Fouillant sous sa cotte de mailles avec ses mains liées, il dit aux jeunes femmes :

— Attendez, regardez ceci.

Tant bien que mal, il extirpa le bijou de Fémie et le leur présenta. Il brillait doucement à la lumière des torches des Moniales.

— Où avez-vous eu ça ? demanda une autre guerrière.

— C'est une amie qui me l'a donné, répondit Morgennes.

— Son nom !

— Fémie.

Une rumeur passa de Moniale en Moniale. Elles parlaient une langue étrange, faite de sifflements et d'intonations variées.

— Suivez-moi ! dit la première guerrière.

Après les avoir libérés, la soldate conduisit Morgennes et Yahyah dans un dédale d'escaliers étroits qui serpentait de terrasses en grottes, et de grottes en terrasses, allant toujours plus haut, traversant des salles où s'affairaient des Moniales auprès de fours, de forges et de creusets, de métiers à tisser,

d'alambics, d'athanors ou de tours de potier. On aurait dit une ruche humaine, aux alvéoles aussi mystérieuses qu'insondables, toutes bourdonnantes d'activité.

— Entrez là ! ordonna la guerrière.

Morgennes et Yahyah pénétrèrent dans une salle au plafond bas, à l'entrée barrée par un rideau. Ils se trouvaient dans une petite grotte, aux murs blanchis à la chaux, avec par endroits des taches d'humidité et des peintures naïves figurant des chasseuses. Au bout d'un tapis de laine aux motifs représentant des scènes saphiques était assise une jeune guerrière, aux traits adolescents.

Morgennes s'agenouilla, pensant qu'il devait s'agir de Zénobie, la reine des Amazones.

— Relevez-vous, dit-elle. Je ne suis pas celle que vous croyez : vous la verrez demain. Je m'appelle Eugénie. Je suis la sœur de Fémie.

Morgennes tressaillit et porta la main à son cœur, comme pour dissimuler le médaillon qui pendait à son cou. C'est alors qu'un mouvement se fit derrière eux, et qu'une voix masculine, la voix d'un vieillard, déclara :

— Ah, le voici…

Morgennes se tourna vers celui qui venait d'entrer. Et manqua s'évanouir : Guillaume de Tyr était là, vivant, devant lui.

21.

« Notre fin était proche, nos jours accomplis ; oui notre fin était arrivée. »

(Lamentations, IV, 18.)

— Je vous croyais mort ! s'exclama Morgennes en mettant un genou en terre pour baiser la main du vieil archevêque.

— Ma foi, dit Guillaume en souriant, j'ai quelques douleurs aux articulations, mais je suis bien en vie…

Quelques instants plus tard, Guillaume les invitait à partager son souper.

— Nous dînons tard, ici, dit Guillaume pendant qu'on allait chercher Cassiopée et Taqi. Il y a tant à faire et les journées sont si courtes…

Le vieil homme n'avait pas pris une ride, ni perdu un seul de ses nombreux et longs cheveux blancs. Sa jovialité ne s'était en rien ternie depuis que Morgennes l'avait quitté, six ou sept ans auparavant, quand il était parti à la recherche des larmes d'Allah pour soigner Baudouin IV.

— Quelle joie ! dit Morgennes. À Jérusalem, tous vous disaient mort.

— Je suppose, répondit Guillaume, que la plupart s'en réjouissaient.

— Ceux du parti du roi Guy de Lusignan, de Gérard de Ridefort et d'Héraclius, oui. Certainement. Les autres vous pleurent encore. Ce sont les plus nombreux.

— Malheureusement pas les plus forts, dit Guillaume en souriant tristement.

Il prit la main de Morgennes et la serra affectueusement, la palpant, la regardant avec un très grand intérêt.

— Vous avez donc réussi, constata-t-il. Je l'avais dit à Baudouin : « Morgennes ne peut pas échouer. Il est le meilleur, le plus fort d'entre tous. » Je repense souvent au regard du petit

roi quand il me demandait de vos nouvelles, alors que ses forces diminuaient : un regard dont la vie se vidait, à la fois doux et résigné. Chaque jour, puis chaque heure, vers la fin, Baudouin m'interrogeait : « Morgennes est-il rentré ? » Je dois vous avouer qu'à un moment j'ai cru que vous aviez abandonné, vaincu, et que vous aviez fui, ou que vous étiez mort. Baudouin me rassurait alors : « Ne vous inquiétez pas, il va revenir… Vous l'avez dit vous-même : "Il ne peut pas échouer." » À ce moment-là, je me suis demandé si je n'allais pas…

La voix du vieil homme se perdit dans un murmure incompréhensible, une phrase qu'il regretta presque aussitôt d'avoir prononcée.

— Si vous n'alliez pas quoi ? insista Morgennes.

Guillaume releva la tête, et riva son regard sur celui de Morgennes, lui disant – gravement :

— Faire comme ce Massada, qui – je le sais maintenant – s'en venait chercher ici un remède stabilisant sa maladie. Mais à quel prix !

— Comment ça, à quel prix ? N'aviez-vous pas accès à la cassette du royaume ? Ce remède était-il si cher ?

— L'or n'était pas tout, précisa Guillaume en regardant Yahyah. Il fallait aussi apporter un enfant, dont les chairs broyées, mélangées à une thériaque, assuraient au malade quelques semaines, quelques mois tout au plus, de répit. Ni Baudouin ni moi n'étions prêts à payer ce prix-là.

— Ah ! fit Morgennes. C'est donc ainsi que Massada a survécu…

— Oui. Les Moniales les plus âgées savent des secrets qui sont parmi les mieux gardés du monde. Elles savent… Mais nous parlerons d'elles un peu plus tard. Allons rejoindre vos amis.

Ils s'en allèrent chez Guillaume, qui habitait une petite grotte non loin du sommet de l'oasis. Sur sa terrasse, un palmier courba la tête pour les accueillir, ses rameaux alourdis par de lourdes grappes de dattes blanches, qui pendaient tels des paquets d'œufs.

Guillaume leur fit servir un repas à la mode des Moniales. On les invita à se coucher sur un divan, puis on apporta devant

eux, sur une table basse, un plateau contenant de la viande de gazelle, dont les cornes décoraient le plat, servie avec du riz du royaume du prêtre Jean. Ils mangèrent à la lueur des étoiles, avec leurs doigts, puis se lavèrent les mains dans des bassines d'eau de rose avant d'attaquer le mets suivant : une purée de dattes blanches accompagnée de fromage frais. Les singes raffolaient de ce plat, et bien souvent, seuls ou à plusieurs, ils venaient en réclamer aux convives, les tirant par la manche ou par le bas des braies.

— Quel malheur que nous ayons été trahis, dit Morgennes à Guillaume. Moi par Massada, vous par on ne sait qui… Le sort du royaume de Jérusalem en eût été changé. Mais Dieu n'a pas voulu qu'il en soit ainsi. Probablement ne le méritions-nous pas…

— Laissez Dieu et le mérite en dehors de tout ça, fit Guillaume en donnant une datte à un singe. Nous n'avions, en Europe, ni le soutien des rois, ni celui de Rome. Des rois, parce qu'ils étaient trop occupés à se battre entre eux ; de Rome, parce que Baudouin IV était lépreux – et que c'était pour les papes le signe qu'il n'était pas aimé de Dieu. Vous savez sûrement que je suis moi-même allé plaider, en vain, la cause des lépreux en 1179, lors du troisième concile œcuménique du Latran. Je dis en vain, parce que les lépreux arrangent bien l'Église : nul ne bat mieux qu'eux le rappel des fidèles. Avec leur crécelle, ils poussent au confessionnal plus de gens que les cloches n'en attireront jamais. Quant à Baudouin, en vérité, s'il n'était pas aimé de Rome – je suis certain qu'il l'était de Dieu, sinon il ne l'aurait pas emporté à la bataille de Montgisard –, ce n'était pas à cause de sa lèpre, non, mais à cause de l'amour que lui portait son peuple ! Un peuple adorant son roi ! On n'avait jamais vu ça en Occident depuis le roi Arthur ! Il fallait le détrôner, et ramener Jérusalem dans le giron de Rome. De même, en Orient, le Temple et le patriarche de Jérusalem ne nous ont jamais pardonné, à Baudouin IV, Raymond de Tripoli et moi-même, d'avoir essayé de tisser des liens de confraternité avec les Mahométans – Taqi m'en est témoin. Pourtant, l'entente était possible. Du moins était-elle nécessaire. Pauvre Baudouin ! À sa mort, je suis parti plaider la cause d'une nouvelle expédition en

Terre sainte, mais je n'ai pu parvenir jusqu'à l'oreille des rois : j'avais été assassiné avant !

À ce mot, tous tressaillirent, trouvant subitement un goût amer au pâté de gazelle qu'ils venaient d'avaler.

— Oui, continua Guillaume. C'est là la triste vérité. Après mon assassinat, mon corps s'est retrouvé plongé dans une profonde léthargie. Si je vous parle aujourd'hui, c'est parce qu'une décoction d'herbes dont les Moniales ont le secret, ajoutée à chacun de mes repas, me permet de vivre – dans l'état où la mort m'a trouvé. Sans l'aide du moine qui m'accompagnait, et qui m'a ramené ici, j'étais bon pour les vers… Et, vu la dose de poison que j'avais dans le sang, je suppose qu'ils ne se seraient pas portés beaucoup mieux que moi ! Alors, ne parlons pas de mérite, ne parlons pas de Dieu. La paix était possible, je crois, si l'on avait voulu laisser Dieu tranquille…

Morgennes regarda Guillaume, qui toussota doucement et s'essuya les coins de la bouche à une serviette de drap blanc.

— Eh bien, conclut Guillaume, après cette conversation soutenue, je vous propose de prendre un petit alcool de dattes, dont c'est ici la spécialité, ou de ronger une racine de palmier, ce qui est des plus apaisants, croyez-moi…

Guillaume se leva, apporta aux hommes un peu de savon pour se nettoyer la moustache, et passa dans une petite salle attenante, où se trouvait de quoi faire à manger. Morgennes, qui l'y avait suivi, demanda :

— Vous vivez seul ?

— Seul ? fit Guillaume. Si l'on peut appeler « vivre seul » vivre au milieu de belles femmes, de moines et de Dieu, oui, alors je vis seul. Mais je n'ai pas à m'en plaindre.

— Comment vous êtes-vous retrouvé ici ?

— Je vous l'ai dit. Yemba, le moine qui m'accompagnait dans mon périple à Rome, m'a ramené ici. Cela faisait quelques années déjà que nous étions secrètement en contact avec une importante communauté de moines augustiniens, fondée en 1099 par un ancien gardien du Saint-Sépulcre. Ce gardien, dont l'Histoire n'a pas gardé le nom, avait avoué sous la torture où il avait caché la Vraie Croix, lors de la prise de Jérusalem par les

premiers croisés. Relâché, il marcha longtemps dans le désert pour expier sa faute, et finit – grâce à la Providence – par arriver là. Enfin, en 1169, quand Saladin fit exécuter tous ses esclaves noirs – à la suite de leur révolte –, quelques-uns vinrent également s'y réfugier. Ils purent y rester, en échange de la promesse de se faire moine et de ne plus jamais toucher à une arme. Promesse qu'ils ont tenue. Depuis, ils vivent en paix avec les Amazones, travaillant à cultiver les arbres, les plantes, ou à la mine.

— Les mines sont importantes ?

— Plus que vous ne le croyez, répondit Guillaume avec un léger sourire. Je vous dirai bientôt pourquoi. En attendant, réjouissons-nous d'être ensemble, et de pouvoir nous parler.

— Dire que pour moi vous étiez mort !

— D'une certaine façon, je le suis. Tout comme vous l'étiez pour moi.

Les deux hommes entrechoquèrent leur verre, burent à la santé l'un de l'autre et trinquèrent :

— À la vie !

Puis ils s'en retournèrent sur la terrasse, où Simon et Taqi discutaient, Cassiopée faisant office d'arbitre, Yahyah jouant avec Babouche.

Une jeune femme en robe longue arriva subitement, mit un genou à terre devant l'archevêque, et annonça :

— Sa Majesté vous réclame.

— Maintenant ? demanda Guillaume, quelque peu étonné.

— Immédiatement ! confirma l'envoyée de Zénobie, qui déjà se relevait et les invitait à la suivre.

Comme ils lui emboîtaient le pas, Guillaume demanda :

— Peut-on savoir pourquoi ?

— L'Emmurée a parlé, commença gravement la reine.

Elle s'était levée de son trône, d'or et d'ivoire, et s'était avancée vers eux, étonnement leste pour une femme qui semblait avoir passé depuis longtemps la centaine d'années.

Pourtant, Morgennes avait entendu dire que les Amazones gardaient, leur vie durant, l'apparence d'une jeune fille de seize printemps. Quant à leurs seins, dont on disait que, pour mieux

tirer à l'arc, elles se coupaient le droit sitôt qu'ils se mettaient à pousser, Morgennes remarqua une quasi-absence de poitrine plutôt qu'une poitrine déformée. Sans doute des bandelettes maintenaient-elles leurs seins étroitement comprimés.

Zénobie était entourée de sa garde personnelle, une douzaine de Moniales en armure d'airain, casque à tête de hyène et lance d'un genre nouveau – sertie d'un fer à chaque extrémité. Leurs yeux fardés de khôl regardaient fixement devant elles, sans ciller.

— Qu'a-t-elle dit, Majesté ? demanda humblement Guillaume.

— Que le jour où l'âne, le cheval, l'oiseau, le chien et le mort viendront, les éléphants suivront, et avec eux la fin de ce royaume. Il est sans doute déjà trop tard, mais j'exige que vos amis s'en aillent. Qu'ils partent ! Quant à nous, nous ne voulons plus avoir affaire à Massada, quoi qu'il puisse nous offrir en échange de nos remèdes. Qu'il reprenne son épée et sa tête parlante, et qu'il déguerpisse lui aussi. Sinon je vous fais tous exécuter !

La reine alla se rasseoir sur son trône, rabattant sur elle les pans de son épais manteau en plumes de perroquet.

— Majesté, poursuivit Guillaume, puis-je charger nos amis d'une mission ?

— Laquelle ?

— Mettre à l'abri les plus précieux de nos écrits. Vous savez combien ils sont anciens, et il serait dommage qu'ils soient détruits. Mes amis sont de valeureux guerriers, dont je réponds sur l'honneur…

— Faites. Mais qu'ils s'en aillent, dès ce soir.

— Majesté…

Il quitta la salle du trône à reculons, pour ne pas tourner le dos à la reine. Comme chacun des cinq compagnons s'apprêtait à faire de même, la reine lança soudain, en regardant Morgennes :

— Un instant !

Morgennes s'arrêta.

— Approche !

Morgennes fit un pas vers Zénobie, n'osant lever les yeux plus haut que la jambe de la reine. La peau de ses petits pieds, glissés dans des sandales, était étonnement lisse et brillante. « Combien d'enfants, pensa Morgennes en réprimant un frisson, a-t-il fallu pour obtenir ce résultat ? »

— Allons, ajouta la reine, trouvant qu'il n'allait pas assez vite.

— Pardonnez-moi, Majesté, je connais mal vos usages…

— Donne-moi le médaillon, ordonna-t-elle sur un ton brusque.

Morgennes eut un instant d'hésitation ; que la reine perçut et sembla – contrairement à ce à quoi il s'attendait – apprécier :

— Tu y tiens donc ?

— Il m'est plus précieux que…

Mais il ne trouva pas de comparaison permettant d'expliquer la valeur qu'avait ce bijou pour lui.

— C'est une longue histoire, Majesté. Je crains que nous n'ayons pas le temps.

— Raconte-la-moi. Je t'interromprai…

Morgennes lui raconta donc ses aventures, commençant par Hattin, puis expliquant comment Fémie lui avait sauvé la vie en donnant – malgré elle – ses bijoux pour le racheter, à Damas.

— « Dis à mes sœurs que je regrette de les avoir quittées » furent ses derniers mots, murmura Morgennes. Je n'avais pas compris alors à qui s'adressaient ces paroles. Maintenant, je sais…

— Fémie était la plus belle de nos sœurs, dit la reine. Elle a quitté notre demeure pour s'en aller à l'aventure, avec ce Massada – dont elle s'était inexplicablement éprise. Pourtant, elle l'avait mis en garde – et ce qu'elle redoutait plus que tout arriva : loin de cette oasis, sa beauté s'envola ; et avec elle l'amour de son mari. Au fur et à mesure que les années – que les herbes dont elle se nourrissait ici tenaient auparavant éloignées d'elle – la rattrapaient, Massada se déprenait de Fémie ; ce qui la plongea dans un plus grand malheur encore.

— Elle aurait pu revenir, dit Morgennes.

— Pour ajouter à sa souffrance ? Mais, bien sûr, tu ne peux pas savoir ce que c'est que d'avoir été la plus belle d'une communauté et d'y revenir la plus laide… Non, Fémie nous avait

quittées pour l'amour, et cet amour l'a perdue, comme il nous perd aujourd'hui…

— Je suis désolé, murmura Morgennes.

— Tu n'y es pour rien. Mais je tiens à ce que tu saches ce que représente ce médaillon. Il est la beauté fanée de Fémie, il est sa vie perdue, son amour impossible, sa malédiction. Notre perte.

Morgennes posa la main sur son médaillon :

— Le voulez-vous ?

— Oui.

Morgennes détacha délicatement le collier de son cou et le déposa pieusement dans la main de la reine ; une paume parfaite, lisse comme un œuf, douce comme une peau de bébé. D'une certaine façon, Fémie était rentrée chez elle.

— Porte-le à sa sœur, décréta Zénobie à l'une de ses gardes, qui s'inclina, prit le collier et partit aussitôt.

— Maintenant, reprit la reine, va rejoindre Guillaume. Il t'attend. Ce que tu vas voir, conserves-en pour l'instant le secret. Nous l'avons préservé pendant plus de cinq siècles. Un jour, tu voudras sans doute le transmettre. Choisis bien alors à qui tu le confieras. Que Dieu te garde ! conclut la reine.

— Que Dieu vous garde aussi, murmura Morgennes.

Puis il quitta la salle du palais semi-souterrain, dont les colonnes et le style évoquaient une époque plus ancienne encore que la Grèce antique.

La nuit était douce, tiède, riche d'odeurs délicieuses qui embaumaient l'air et donnaient à l'oasis des allures d'Olympe. La nature et la ville s'y mêlaient en une molle étreinte. Les arbres et les pierres s'enlaçaient étroitement ; la terre et l'eau faisaient de même – mariant leurs frontières en des piscines au fond desquelles se voyaient des peintures anciennes, de vieilles mosaïques. Souvent, l'entrée d'une grotte était cachée par un arbre, dont les racines servaient d'escalier. Ailleurs, des nénuphars dans une cuvette faisaient un bassin d'agrément, où folâtraient des flamants blancs auxquels de délicates poteries tenaient lieu d'abreuvoirs. Çà et là gambadaient quelques gazelles montées par des fillettes. Elles soulevaient avec leurs

sabots de fines étoiles d'eau, des comètes de sable. Une chatte, sous un palmier, toilettait ses petits.

— Quel endroit ! s'exclama Morgennes. On se croirait dans une fable ! Tout y est si merveilleux…

— C'est on ne peut plus vrai, dit Guillaume. La légende veut que la forme si particulière de cette oasis vienne du fait que c'était autrefois le jardin d'Éden. La main de Dieu, en déposant Adam sur terre, aurait marqué à jamais le désert… Des arbres auraient poussé sur ses contours, une source aurait jailli en son centre, tout cela en un instant… Le fruit de l'arbre de la Connaissance serait donc l'une de ces goûteuses dattes blanches, dont nous nous sommes régalés tout à l'heure…

Une torche dans une niche leur fournit le peu de lumière dont ils avaient besoin.

Chemin faisant, comme ils passaient entre des murs où couraient des plantes grimpantes, Morgennes demanda :

— Pourquoi restez-vous ? Vous pourriez rentrer à Tyr, qui est toujours entre des mains chrétiennes…

— Pour combien de temps ? objecta Guillaume. De toute façon, la question ne se pose pas, puisque j'ai besoin chaque jour d'absorber ces mélanges d'herbes que seules les Moniales savent concocter. Sans elles, je meurs. D'ailleurs, je préfère encore me considérer comme mort, tant il est vrai que depuis que je suis ici je n'ai pas vieilli d'un jour. Puis les vivants se sont faits à ma disparition. Même ceux qui m'aiment ne comprendraient pas mon retour. Même Josias…

— Il ne demanderait pas mieux, j'en suis certain, répondit Morgennes. Et Raymond de Tripoli…

— Raymond de Tripoli est vieux, lui aussi. Il ne survivra pas à la chute du royaume de Jérusalem, tant ce royaume était sa chair, tant il avait foi en lui. Quant à Josias, non. Je serais une gêne. Il est jeune. Qu'il fasse sa vie, et réussisse là où j'ai échoué.

— De quoi parlez-vous ? demanda Morgennes.

— De mon grand œuvre.

— Votre *Historia rerum in partibus transmarinis gestarum ?* Mais vous l'avez finie…

— Non, je parle d'amener les rois de France et d'Angleterre à se croiser.

Guillaume prit une profonde inspiration, et s'appuya sur Morgennes pour s'aider à avancer – comme si reparler de ces événements-là était pénible au point de l'affaiblir.

— En vérité, reprit-il, j'ignore si la fin est pour demain ou non, mais il me semble qu'elle doive chaque jour être considérée comme proche. Ce que clamait Pierre l'Ermite était vrai : « La fin est proche » ; mais, d'une certaine façon, nous le savons. Seulement il ne s'agit pas forcément de la fin du monde, mais de la nôtre, en particulier. Et, après tout, quelle différence pour celui qui meurt ?

— C'est une chose que de mourir, c'en est une autre que de mourir en sachant que personne ne nous survit…

— Personne ? Ce n'est pas *rien*. Enfin, laissons à d'autres le soin d'en débattre… Toujours est-il que je ne bougerai pas. Il me suffira de savoir que vous emportez à l'abri ce que je vais vous confier.

— À savoir ?

— Patience, Morgennes, patience…

Ils se dirigèrent vers un gigantesque bâtiment à colonnades qui avait tout d'un temple grec. Il s'élevait à l'autre extrémité de la crevasse, taillé dans la falaise, sous une frondaison de lianes. Une bruine légère l'enveloppait – émanation d'une cascade que deux énormes mains de pierre écartaient au-dessus de lui.

— Le cœur de l'oasis, annonça fièrement Guillaume, venez…

Ils gravirent un escalier menant à un propylée titanesque, ceint de plusieurs dômes sortant à demi de la falaise. En escaladant les hautes marches, Morgennes eut l'impression qu'elles avaient été bâties pour d'autres pieds que ceux des humains, tant l'ascension fut exténuante. Enfin, après une rangée de fins piliers de marbre blanc, ils parvinrent à une porte immense, dont Guillaume actionna vigoureusement le heurtoir. Un battement de cils plus tard, l'un des battants s'ouvrit avec un bruit de succion sur un profond tunnel en forme de nef.

Un Africain, qui faisait plus de six pieds de haut et semblait aussi costaud qu'un bœuf, ôta une racine de palmier de sa bouche et leur sourit chaleureusement :

— Yemba ! lança Guillaume. Justement, je voulais te voir. Voici Morgennes, le chevalier dont je t'ai tant parlé…

— Messire Morgennes ! s'exclama Yemba. C'est donc vous le chevalier, toujours pressé de se rendre là où il doit aller, jamais à l'endroit où il est, et ne se reposant guère ?

Morgennes eut un sourire gêné, ne sachant que répondre à cette étrange description.

— C'est moi, finit par acquiescer Morgennes. Qui a brossé de ma personne un tel portrait ? Guillaume ?

— Ah ah ah ! fit le moine en partant d'un rire étonnant. Non, pas du tout, c'est votre *ami* Rufinus. À vrai dire, il vous en veut énooormément !

— Rufinus ! Mais que fait-il ici ? s'étonna Morgennes.

— Comment, vous ne savez pas ? On ne vous a rien raconté ? Massada l'a rapporté. Ah, ça, j'avoue que c'est la plus belle des reliques – avec Crucifère – qu'il ait jamais offerte en paiement de ses soins… Au début, Rufinus ne me parlait pas beaucoup ; puis, quand il s'est aperçu que j'avais bien connu son père, Héraclius la crapule, là il s'est mis à l'ouvrir. Après, je ne pouvais plus l'arrêter. Il est maudit, vous savez ? À cause de vous, m'a-t-il dit…

— J'aimerais bien m'entretenir avec lui.

— Bieeentôt ! Très bientôt !

Il partit d'un nouvel éclat de rire, et invita d'un geste large Guillaume et Morgennes à entrer dans une profonde galerie aux allures de cathédrale. Des chandelles brûlaient à chaque pilier devant un miroir qui renvoyait leur lumière en la multipliant. C'était un lieu si fantastique que Morgennes se demanda quelle sorte de Dieu y était adoré.

— Où voulez-vous aller ? demanda Yemba.

— Dans un premier temps, répondit Guillaume, j'aimerais le conduire à l'arbre. Ensuite nous irons à la mine. Que ses amis nous y retrouvent, ils sortiront par le passage secret.

— Entendu, fit le moine… Je m'en vais prévenir les Moniales, afin qu'elles aillent chercher vos amis…

Sur ce, Yemba se remit à mâchonner sa racine, et disparut derrière un rideau ; ils entendirent son rire résonner pendant quelque temps encore.

Guillaume poursuivit sa route. Le tunnel semblait se prolonger bien au-delà des murs du temple tels qu'on les voyait

depuis l'extérieur, s'enfonçant sous la surface du désert. Ils croisèrent d'autres moines à la peau sombre, qui s'en allaient prier en marmonnant. Morgennes les trouvait effrayants. Dans leur tenue foncée, ils ressemblaient à des fétiches. L'un d'eux, qui portait une cruche et un pain, les frôla de si près que Morgennes crut voir un démon.

— Il lui apporte à manger, expliqua Guillaume…

— À qui ?

— À l'Emmurée…

— Qui est-ce ?

— C'est la plus vieille et la plus respectée des femmes de l'oasis. Sa peau est si fripée qu'elle refuse de sortir de sa chambre. D'ailleurs, elle a demandé à y être enfermée. On lui donne à manger par une ouverture pratiquée dans le mur monté devant sa porte et par laquelle on récupère le seau de ses humeurs. Parfois – de façon complètement imprévisible – un oracle lui échappe…

— Comme celui de l'âne, du cheval, de l'oiseau et du chien…

— Tout à fait, acquiesça Guillaume.

— Mais je ne comprends pas : si l'âne et le cheval sont Massada et Taqi, l'oiseau et le chien, Cassiopée et Yahyah, qui est le mort ?

— Vous, peut-être ? suggéra Guillaume.

— C'est bien ce qui me fait peur.

— Il peut également s'agir de Simon ou de Rufinus, allez savoir… Ce n'est jamais qu'un symbole. Le mort, de toute façon, c'est probablement le Christ, représenté par la Vraie Croix. Et vous n'êtes pas plus le Christ que Massada n'est un âne, Taqi un cheval, Cassiopée un oiseau ou Yahyah un chien…

Morgennes sourit. Ils étaient arrivés à une porte si haute qu'elle disparaissait dans la voussure du corridor.

— Nous y voici, annonça Guillaume.

D'une main, il poussa le battant droit, qui n'avait ni loquet ni poignée.

— Après vous.

C'était une salle immense, illuminée par des centaines de cierges brûlant sur de grands candélabres d'or. Elle était coiffée

d'un dôme percé d'une unique ouverture par où coulaient un rai de lune et un mince filet d'eau. Les murs étaient couverts de mosaïques à demi mangées par le lierre.

Le plus surprenant, c'était les trois longs câbles métalliques qui descendaient du plafond et retenaient par la base et chacune des extrémités de son *patibulum* une grande croix de bois. Elle pendait au-dessus d'eux, presque à l'horizontale, à la façon d'un homme se jetant dans le vide.

Morgennes en fut abasourdi.

Cette croix ressemblait en tous points à celle qu'ils avaient récupérée à Hattin, si ce n'est qu'elle était entière, *patibulum* et poteau compris.

Il en émanait une lumière étrange, semblable à celle des auréoles que les peintres mettent parfois au-dessus, ou autour, de la tête des saints dont ils font le portrait. Enfin, un calme extraordinaire régnait ici. Il n'y avait pas de doute, c'était la Vraie Croix.

Morgennes tomba à genoux et se mit à pleurer. Guillaume lui mit la main sur l'épaule :

— J'ai éprouvé la même chose la première fois que je l'ai vue…

— C'est bien elle ?

— À vrai dire, soupira Guillaume, je n'en sais rien. Mais j'aime à penser que oui… Regardez…

Avec sa torche, il se dirigea vers le mur à gauche de l'entrée, et éclaira une première mosaïque. On y voyait, présenté de façon primitive, le Christ portant sa croix, aidé de Simon de Cyrène. La scène suivante le montrait crucifié. Sur une autre, il était représenté sur la pierre de l'onction peu après sa déposition de croix, et ainsi de suite. Tout le long du mur, les scènes se succédaient, racontant l'histoire de la Vraie Croix, telle qu'elle était connue à l'époque où le Saint Bois avait été apporté là.

— Nous sommes ici au cœur de ce qui fut jadis la résidence privée de la reine Meyem, ou Marie, épouse de Chosroès, le puissant roi des Perses, et fervente chrétienne.

Morgennes admirait les détails des mosaïques, qui illustraient dans leur dernière partie la façon dont la reine

Marie avait convaincu Chosroès et son général en chef, Chahrbaraz, d'attaquer Jérusalem afin d'y prendre la Vraie Croix et les autres reliques.

On y voyait, chose étonnante, le militaire torturer un ecclésiastique – le patriarche Sophrone, certainement – pour lui faire dire où il avait caché la Vraie Croix et les Instruments de la Passion. Mais, le plus surprenant de tout, c'étaient les trois dernières mosaïques, qui racontaient en des teintes éclatantes comment Chahrbaraz, après avoir quitté le service de la reine Marie, avait été remplacé dans son cœur par ce même patriarche Sophrone, qui avait souffert le martyre. Celui-ci avait conseillé à la souveraine de faire fabriquer une réplique de la Vraie Croix dans le même bois que celui de l'arbre à partir duquel elle avait été taillée, à l'époque de la Crucifixion : « Afin que la Vraie Croix demeure à tout jamais cachée et que nul n'ait l'idée de partir à sa recherche. »

L'avant-dernière scène montrait donc le basileus Héraclius recevant une « fausse » Vraie Croix ; et la dernière, Sophrone et Marie coulant des jours heureux dans ce sanctuaire que la reine s'était fait aménager dans un endroit caché de tous, l'oasis de la Main, à l'abri des hommes.

— Zénobie est la descendante directe de la reine Marie, poursuivit Guillaume. Et j'ai longtemps pensé que l'Emmurée n'était autre que Marie elle-même ; cela dit, je n'en ai aucune certitude.

— Comment être sûr que c'est bien la Vraie Croix ?

— Je crains que l'on ne le puisse pas. D'ailleurs, c'est secondaire. Venez voir…

Morgennes se demandait ce que Guillaume allait bien pouvoir lui montrer d'autre, quels incroyables mystères allaient encore lui être révélés.

L'ancien archevêque de Tyr se dirigea vers une petite porte en bois située dans le quart supérieur gauche de la salle, entre deux mosaïques où, pour l'une, sainte Hélène découvrait la Vraie Croix au sommet du mont du Crâne, et, pour l'autre, Constantin donnait l'ordre d'y bâtir le Saint-Sépulcre.

La porte pivota sur des gonds vieux de plusieurs siècles dans un léger chuintement dû à l'humidité : le bois était gonflé. La

petite pièce dans laquelle ils s'apprêtèrent à pénétrer était baignée de vapeurs qui s'échappèrent avec un bruit aigu dans la première salle. La torche que tenait Guillaume grésilla, mais ne s'éteignit pas. Simplement, une brume épaisse étouffa sa lumière, lui conférant un aspect irréel.

Morgennes entra et fut aussitôt environné de moiteur. De fines gouttes d'eau ruisselèrent sur sa cotte de mailles, alourdissant ses parties de cuir et de coton piqué.

Une forme vague se détachait au milieu de la pièce, dont les murs et le plafond se perdaient dans un obscur brouillard. C'était un arbre, un sycomore, immense, épais, et comme douloureusement meurtri. Ses branches se cognaient aux murs et au plafond, y ouvrant par endroits des fissures, où leurs extrémités disparaissaient. Enfin, son âge, son poids, le faisaient se pencher vers le sol, recouvert de feuilles. Le sycomore avait quelque chose d'Atlas, le Titan condamné par Zeus à porter le ciel.

— L'arbre dont on a fait la Vraie Croix, déclara Guillaume.

Il passa la main sur les formes chenues du vieil arbre, montrant où celui-ci avait été taillé, et de quelle manière il avait cicatrisé. Le moule d'une croix apparaissait en creux dans le tronc et les branches, y formant une profonde blessure où un filet de sève suppurait. Avec le temps, la plaie s'était agrandie au lieu de s'obstruer, comme une main qui s'ouvre au lieu de se fermer.

— Connaissez-vous les « cagots » ? demanda Guillaume, la paume poisseuse du sang de l'arbre.

— Non, je ne crois pas…

— Ce sont les descendants des Juifs qui firent la Vraie Croix. Des menuisiers, comme Joseph. Mais celui-ci est béni de Dieu, alors qu'eux sont maudits…

— Pour avoir assemblé la Vraie Croix ?

— Oui. Et n'avoir utilisé cet arbre que pour une seule croix, sans qu'on sache trop pourquoi. Il aurait poussé à partir d'une des branches de l'arbre de la Connaissance. Le roi Salomon en aurait fait un pont, et la reine de Saba, frappée d'une vision de la Passion du Christ, serait venue l'adorer, plusieurs siècles avant sa naissance… À l'origine, la croix était destinée à Barabbas.

Certains disent que son écorce avait été traitée de façon spéciale, et que son bois aurait reçu la propriété de ramener à la vie ceux qui étaient couchés dessus… Peut-être les cagots étaient-ils de puissants magiciens, des partisans de Barabbas en lutte contre les Romains ? Ce stratagème aurait eu alors comme motif de sauver Barabbas de la crucifixion, mais Barabbas n'a pas été crucifié. Jésus le fut à sa place, et donc bénéficia des propriétés magiques de l'arbre… Si c'est bien lui qui a été crucifié. Car, aujourd'hui encore, beaucoup croient que le Christ ne l'a pas été non plus, mais que ce fut Judas, ou Simon de Cyrène, une apparence du Christ, ou Barabbas lui-même… Les elkésaïtes, par exemple, affirment que c'est un Christ terrestre qui fut mis en croix, mais que le véritable Christ, le Christ céleste, fut rappelé au Ciel par son Père. Les mérinthiens, au Ier siècle de notre ère, pensaient à peu près pareil. L'Histoire fourmille de mille autres interprétations.

— Et vous, que croyez-vous ?

— Je crois que tout cela n'a que peu d'importance. Que ce soit Simon de Cyrène, Barabbas, Judas, une apparence du Messie ou autre chose encore, permettrait d'expliquer de façon rationnelle la Résurrection. Mais, fondamentalement, cela ne change rien au message du Christ – quand bien même il n'aurait jamais existé. Cela ne lui ôte en rien de sa valeur. Pour ma part, j'ai trouvé ici des écrits parlant de faits tout aussi extraordinaires – je vous les montrerai tout à l'heure, quand nous irons à la mine. Enfin, la Vraie Croix, celle que vous cherchiez, est dans la pièce d'à côté ; l'arbre dont elle est issue est ici…

— Cet arbre aurait aujourd'hui plus de mille ans ? Comment peut-on croire une chose pareille ?

— Cet arbre est comme le Phénix, ou Prométhée. Il renaît de sa souche… Mais ce n'est pas le seul. Il y a, par exemple, à Athènes, un olivier dont l'origine remonte aux fondations de la ville, et qui paraît toujours jeune. Dans un autre domaine, certaines femmes, ici, ont plus d'une centaine d'années et en paraissent toujours seize. Zénobie a plus de deux cents ans, l'Emmurée a connu Mahomet. Le monde regorge de merveilles.

— Mais…, fit Morgennes, comment expliquer les miracles de la Vraie Croix, celle que nous avons toujours connue ? On a raconté tant de choses à son sujet…

— J'en fus moi-même témoin, confirma Guillaume. C'est vrai. Peut-être qu'à ce moment-là, parce que tous y croyaient, et priaient le Christ de toute leur âme, la Vraie Croix était effectivement au milieu d'eux… En fait, peu importe la relique, pourvu qu'on ait la foi.

Morgennes ne savait que penser.

Combien de « Vraies Croix » y avait-il ?

— Vous savez, poursuivit Guillaume, on ne compte plus le nombre de reliques appelées « Vraie Croix ». Dès le début, sainte Hélène en ôta quatre fragments pour les rapporter à Rome, en jetant un à la mer pour calmer la tempête où se trouvait pris son navire. Ensuite, il semble que les Vraies Croix se soient multipliées au fur et à mesure des besoins que les peuples en avaient. On dit que Charlemagne en détenait une, avec laquelle on l'enterra. L'empereur Othon III fit ouvrir le tombeau de Charlemagne pour la lui prendre. Récemment, les Templiers reçurent un fragment de Vraie Croix, en gage d'un prêt. Henri le Libéral en donna un morceau à la chapelle Saint-Laurent de Provins. Alors, que croire ? Si l'on assemblait tous les fragments de Vraie Croix qui se trouvent dans toutes les *Sancta Crux* du monde, il y aurait de quoi crucifier mille Christ. Mais ce sont ces derniers qui comptent. Et d'ailleurs, où les trouverait-on ?

Cette remarque laissa Morgennes songeur.

— Mais alors, je suis depuis le début à la recherche d'un objet qui n'existe pas ?

— Il existe, affirma Guillaume, parce que vous y avez cru. C'est tout ce qui compte. Le reste, bah, qui peut savoir ? Peut-être est-ce vous qui avez raison… Et moi tort. Peut-être sommes-nous tous les deux dans le vrai. Qui sait ?

— Où est la vérité ? J'ai besoin de savoir.

— Qui s'en soucie ?

— Moi. Je l'ai promis. Je me le suis promis, et je m'y suis engagé auprès de mon ordre.

— Mais vous avez réussi. Vous avez récupéré la Vraie Croix, non ? Celle que Rome demande…

— La Vraie Croix est ici.

— Peut-être. Mais de celle-là, Rome ne voudra pas.

— Il faudra les convaincre.

— Vous n'y arriverez pas.

— J'y arriverai.

— C'est impossible. Trop compliqué, trop incertain.

— Ah ! fit Morgennes. Pourquoi suis-je venu en cet endroit ?

— À cause de votre épée, non ?

— Oui, bien sûr, mais pourquoi ici ?

— Dieu l'a voulu !

À ce moment-là, quelqu'un tambourina si violemment sur la porte de l'arboretum qu'elle s'ouvrit à toute volée. Yemba, essoufflé, un sac sur l'épaule, un bâton à la main et le visage en sueur, annonça :

— Ils arrivent ! Ils arrivent !

— Qui ça ? demanda Guillaume.

— Les éléphants !

22.

> « Tels m'apparurent en vision les chevaux et leurs cavaliers : ceux-ci portent des cuirasses de feu, d'hyacinthe et de soufre ; quant aux chevaux, leur tête est comme celle du lion, et leur bouche crache feu fumée et soufre. »
>
> (L'Apocalypse, IX, 17.)

En soumettant ce qu'il prenait pour la Vraie Croix à l'examen attentif d'Héraclius et de son fils Bernard – l'évêque de Lydda –, Renaud de Châtillon ne s'attendait pas à pareil commentaire :

— Ce n'est pas elle, vous avez échoué ! vociféra Héraclius, le patriarche de Jérusalem.

Renaud, qui était assis dans une chaise roulante, entra dans une colère noire. Il demanda des explications, clama que « ce n'était pas possible », qu'il « le savait », qu'il « l'avait senti » ! Enfin, que c'était bien elle, puisqu'il l'avait prise !

— Désolé, siffla Héraclius, mais mon fils et moi sommes certains de ce que nous avançons. Le bois de cette croix est trop beau, trop neuf, trop propre. On dirait une planche de cercueil. Autrement dit, il ne nous est d'aucune utilité !

D'un geste brusque, le patriarche de Jérusalem saisit le bois desserti de sa gaine d'or et de perles, et le jeta au feu. Puis il quitta d'une démarche pesante la chambre d'alchimie qu'il occupait en haut de la tour de David, où flottait un drapeau noir orné d'une tête de mort. Bernard de Lydda lui emboîta le pas, après avoir jeté un regard contrit à Renaud.

Resté seul avec Wash el-Rafid et Gérard de Ridefort, le Loup de Kérak leur dit qu'il s'occuperait personnellement de ceux qui lui avaient joué ce tour pendable.

— Ils se sont ri de moi ! Je rirai moi aussi en les regardant hurler sur le bûcher ! Quant à Morgennes, j'aurais dû m'occuper

de lui moi-même, plutôt que de confier son sort à ce jeune imbécile de Simon !

— Peu importe la relique, dit Wash el-Rafid en sortant du feu le bout de bois qui commençait à se consumer, pourvu que Sa Sainteté y croie.

Il jeta le contenu d'un hanap de vin sur le morceau de bois à demi calciné pour éteindre les braises.

— Le sang du Christ ! s'exclama-t-il au moment où la croix se parait de fumée. Maintenant, replaçons-la dans son habit d'or et de perles.

— Pour quoi faire ? demanda Ridefort.

— Parce que c'est la Vraie Croix.

Châtillon et Ridefort le regardèrent, surpris, interloqués. Puis Châtillon explosa de rire :

— C'est elle, en effet !

Prenant des mains de Wash el-Rafid la planche carbonisée, il l'inséra dans le reliquaire. Elle paraissait plus vraie que nature.

— Alléluia ! s'extasia Châtillon.

— Je croyais, couina Ridefort, que nous avions besoin de cette gaine d'or pour payer les Maraykhât.

— Le Vieux de la Montagne saura bien les motiver, dit Wash el-Rafid, les yeux dans le vague.

Châtillon fit rouler sa chaise jusqu'à Ridefort :

— Que tes hommes envoient cette croix à Rome. Elle n'a de la Vraie Croix que l'apparence, mais je mets Urbain III au défi de reconnaître ce qu'il n'a jamais vu !

Il fit de nouveau pivoter sa chaise, et s'approcha de Wash el-Rafid, qui déclara :

— Si Morgennes et Taqi ad-Din sont encore en vie, je les ramènerai ici pieds et poings liés. Quant à la Vraie Croix, je n'ai pas dit mon dernier mot…

S'asseyant sur la table d'alchimie, à côté d'un alambic bouillonnant, Wash el-Rafid ajouta :

— Il faut retrouver Massada. Ce cloporte saura sûrement ce qu'il est advenu de Morgennes et de la Vraie Croix.

— En vérité, fulmina Châtillon, jamais nous n'aurions dû laisser partir ce cloporte…

— Comment faire pour savoir où il est ? demanda Ridefort.

— Je peux toujours demander à mon informateur, chez les Hospitaliers, proposa Châtillon.

Mais Wash el-Rafid connaissait des moyens bien plus sûrs de savoir si Morgennes, Taqi ad-Din et Cassiopée étaient encore en vie, et d'apprendre où Massada se terrait :

— Il suffit d'interroger les djinns !

D'ordinaire, Wash el-Rafid n'aimait pas impliquer Sohrawardi, car c'était s'exposer à de grands dangers et mettre en péril la vie des mages chiites du Caire. En outre, Châtillon, qui devait aux thériaques du nécromancien d'avoir survécu à son crucifiement, rechignait à faire appel à ses pouvoirs, craignant d'augmenter sa dette envers lui. Mais, cette fois-ci, l'enjeu était trop important :

— Dis-lui de se mettre à l'ouvrage, il n'y a pas un instant à perdre ! rugit Châtillon.

Grâce à des hommes infiltrés dans les rangs de l'armée de Saladin – et notamment grâce aux deux mamelouks chargés de garder le sorcier –, Wash el-Rafid obtint très vite les renseignements désirés.

Sohrawardi avala de l'hypericum, du séséli et du venin de crotale ; il se trancha les veines du poignet, fit couler son sang dans une bassine en cuivre où flottaient dans son placenta les entrailles d'un fœtus, et consulta les djinns.

D'habitude, les djinns, furieux d'avoir été invoqués par les hommes, s'amusaient à leur fournir des réponses alambiquées. Qu'il fallait interpréter, avec les risques d'erreurs que cela comportait. Mais pour une fois, la réponse fut étonnement limpide :

— À l'oasis des Moniales !

*

Rawdân ibn Sultân exultait. Le cheik des Maraykhât et ses hommes écumaient la région depuis plusieurs lunes, en quête de villages et de réfugiés à piller, quand ils apprirent que Rachideddin Sinan voulait les remercier.

À Masyaf, dans sa puissante forteresse du djebel Ansariya, le chef des Assassins de Syrie remit à Rawdân ibn Sultân dix

éléphants, ainsi qu'un éléphanteau qui avait suivi sa mère depuis la vallée du Panjab et dont les Batinis n'arrivaient pas à se débarrasser.

— Cassiopée les valait largement, dit Sinan à Rawdân ibn Sultân, avant d'ajouter, regrettant presque d'avoir dû la livrer aux Templiers blancs : j'espère que tu prendras autant soin d'eux que j'ai pris soin d'elle…

Le cheik des Maraykhât, qui avait rejoint les rangs des Assassins peu après la bataille de Hattin, sourit à Sinan de toutes ses dents ébréchées. Il assura son « maître » de sa profonde gratitude et de son absolu dévouement.

— Je m'occuperai de vos dix éléphants mieux que vous ne vous occupez de vos femmes, promit Rawdân à Sinan en se déhanchant, comme si cela pouvait ajouter à son zèle.

Un éclair de surprise et de mécontentement passa dans le regard de Sinan, mais le cheik des Maraykhât, tout à ses projets de pillages, ne le vit pas. Sinan se rembrunit, caressa d'une main songeuse la poignée d'un de ses deux longs sabres, et congédia vivement Rawdân ibn Sultân. Décidément, ces bédouins avaient encore plus de graisse dans la tête que sur le corps, et ce n'était pas peu dire. Ils n'étaient bons à rien d'autre qu'à exécuter ses basses œuvres, et à sucer des noyaux de dattes.

Rawdân parti, Sinan appela l'un de ses fidâï et lui ordonna d'aller lui chercher une fille. Ces derniers temps, il en faisait une consommation démesurée. Plus d'une douzaine passaient chaque jour dans son lit. Ce faisant, il ne pouvait s'empêcher de repenser à Cassiopée. Les Templiers la lui avaient rachetée 200 000 besants d'or – la rançon d'un roi. Ces satanés Templiers, auxquels il payait chaque année un tribut de 3 000 besants d'or, s'étaient enfin tournés vers lui. Dieu sait pourtant qu'ils étaient pires que du vomi de hyène, et plus redoutables que l'Hydre : il ne servait à rien de les menacer, on pouvait toujours tuer leur chef, un autre, tout aussi redoutable, le remplaçait aussitôt. En outre, leur fanatisme n'avait rien à envier à celui de ses Assassins. Il aurait dû exiger dix fois plus ! Cassiopée n'avait pas de prix.

Cela étant, Sinan avait eu besoin de Rawdân ibn Sultân pour s'emparer de la nièce de Saladin ; les Maraykhât étant habitués

à parcourir rapidement de grandes distances dans le désert. Ils l'avaient piégée alors qu'elle se rendait à Bagdad, avaient massacré son escorte, s'étaient emparés d'elle, puis l'avaient livrée au Vieux de la Montagne.

Mais les Maraykhât n'avaient pas ramené qu'elle : ils avaient également rapporté la tête de l'ancien évêque d'Acre, Rufinus. Sinan les avait remis tous les deux aux Templiers blancs, en signe d'obédience. « De cette façon, avait-il pensé, cela endormira leur vigilance et me conciliera leurs bonnes grâces, pour aussi longtemps que j'aurai besoin d'eux. »

Mais, avant, Sinan s'était amusé avec Cassiopée et avait tenté de modeler son esprit, afin d'en faire, à son insu, un instrument de sa politique. Combien de temps avait-il eu avant que les Templiers ne viennent la lui reprendre ? Deux ou trois semaines. Pas plus d'un mois.

C'était court, mais presque assez pour en faire une fidèle, qu'il avait convertie à son culte (du moins le pensait-il). Elle – et l'évêque d'Acre, ce Rufinus, qui intriguait beaucoup Sinan.

Sitôt après avoir quitté Masyaf, Rawdân ibn Sultân rejoignit ses hommes, stationnés dans la plaine. Il les chargea d'une première mission : trouver le fourrage nécessaire aux éléphants, afin qu'ils passent l'automne en sécurité.

Ensuite, on verrait. (Au pire, on mangerait leur viande, et leurs défenses feraient de jolis objets.)

Rawdân frotta l'une contre l'autre ses mains rougies par la gale. Il se délectait à l'avance des nombreux supplices qu'il allait pouvoir faire subir à ses ennemis, les Zakrad, les Muhalliq et les autres tribus, qui toutes se gaussaient de son manque de noblesse et de ses façons paysannes. Il allait leur montrer ce dont les véritables fils du désert, les serpents, les scorpions, étaient capables. Il ne supportait plus le caractère hautain et les regards dédaigneux que lui jetaient les Zakrad et les Muhalliq, alors qu'aucun de leurs soldats ne se battait aussi bien que les siens. Peu après Hattin, furieux de la façon dont les mamelouks avaient traité ses nobles guerriers à la suite de l'incursion d'un intrus dans son camp, Rawdân ibn Sultân avait quitté l'armée du sultan. Il avait renoncé au jihad puisque cela impliquait de

livrer bataille au côté d'un tel porc. Il s'était ensuite rendu dans le djebel Ansariya, à Masyaf, et avait promis à Rachideddin Sinan de l'aider à rétablir la Vraie Foi – celle des Batinis – en Égypte, en Syrie, en Perse… Enfin, partout où cela lui siérait. Sinan lui avait alors enjoint de s'allier à certains Templiers, appelés « Templiers blancs », qui voulaient eux aussi restaurer la Vraie Foi – *leur* Vraie Foi. Ces hommes étaient, à leur façon, comme les Assassins, des purs : ils voulaient amener le royaume de Jérusalem à se constituer en État religieux, et même en État de la papauté.

Si leurs objectifs divergeaient, à moyen comme à long terme, en revanche, ils avaient un puissant ennemi commun : Saladin. Tant que celui-ci vivrait, lui qui avait défait le pouvoir chiite des Fatimides, en Égypte, pour y installer le sien, et s'était déjà attaqué deux fois à Masyaf, en vain (Dieu en soit remercié), leur combat serait sans répit.

Leur détermination, absolue.

Quelque temps après avoir répondu à l'invitation de Sinan, Rawdân avait promu l'un de ses hommes, un manchot nommé Yaqoub, au rang de muqaddam. Parce qu'il avait glorieusement combattu à Damas au côté des Templiers blancs, contre ce démon chrétien qui leur avait causé tant de tort, à Hattin. Parce qu'il était bien vu des Assassins, que son bras droit mutilé impressionnait. Et parce qu'il avait montré au combat une rage et un acharnement que Rawdân voulait donner en exemple à tous les Maraykhât, surtout aux plus jeunes – qui étaient comme de petits scorpions auxquels il fallait apprendre dès l'enfance à se servir de leur dard.

Enfin, un soir, alors qu'il se détendait comme d'habitude en compagnie de jeunes danseuses à peine nubiles, Rawdân ibn Sultân reçut dans sa tente la visite d'un homme entièrement vêtu de noir : l'envoyé du pape, Wash el-Rafid, un ismaïlien soi-disant converti au christianisme. En fait, Rawdân était l'un des rares à voir clair dans son jeu : ce chien galeux ne faisait que se fier aux recommandations de la *taqiyya* ; principe de la dissimulation qui autorisait dans certaines conditions (notamment de faiblesse ou d'infériorité) les Mahométans à

abandonner pour un temps les devoirs de leur culte et à simuler une foi qui n'était pas la leur, afin d'abuser leurs ennemis. Parfois ce temps pouvait durer toute une vie ; les légendes chiites étaient pleines de ces héros qui se sacrifiaient en endossant les us et coutumes de leurs pires adversaires pour mieux les frapper le moment venu, une fois leur méfiance endormie.

— C'est un beau cadeau que t'a fait notre maître (la paix soit sur lui), dit Wash el-Rafid en référence aux éléphants de Sinan entravés dehors.

— Sur lui soit la paix, répondit Rawdân ibn Sultân. Je n'en ai jamais reçu d'aussi beau.

— Tu n'en as jamais fait non plus…, ironisa le Batini.

Rawdân le regarda avec défiance, se demandant ce que cachait cette phrase – cette injure, en vérité. Après tout, ces éléphants, il les avait mérités : ses hommes et lui avaient couru de gros risques pour capturer Cassiopée.

— Qu'attendez-vous de moi ? demanda Rawdân, méfiant.

— Sinan a décidé de t'offrir un nouveau présent en t'autorisant à le remercier.

— C'est trop de grâce, siffla Rawdân ibn Sultân, de plus en plus sur ses gardes. Tu diras à ton maître qu'il m'accable de sa bonté. Je ne sais si j'en suis digne.

— Tu l'es, l'assura el-Rafid. Tu vas d'ailleurs pouvoir le lui prouver. Si tu sais te montrer à la hauteur de ses bienfaits, dix autres éléphants, chargés d'or et de pierres précieuses, te seront envoyés. Sinon, ils le seront à tes ennemis, aux Zakrad ou aux Muhalliq…

— Et pourquoi le seraient-ils ?

— Pour te motiver, répondit el-Rafid en commençant à peler une orange avec son couteau.

Rawdân pesta intérieurement. Sinan ne lui faisait pas confiance ! Il agissait avec lui comme avec les autres : il cherchait à le contraindre tel un vil mercenaire (ce qu'il était, au fond) ; le menaçant de le faire exterminer par ses ennemis s'il ne lui obéissait pas. Alors qu'une simple demande de la part de Sinan eût été pour Rawdân une telle marque d'honneur qu'il eût volontiers donné sa vie pour lui. Ou en tout cas, la vie des siens.

— Tu sais que je ferais l'impossible pour Sinan, susurra Rawdân sur un ton mielleux. Dis-moi ce qui ferait plaisir à mon maître, que j'aie l'indicible honneur de le satisfaire.

— Cassiopée s'est enfuie. Sinan (la paix soit sur lui) aimerait que tu la récupères. Cette fois, tu n'auras pas le droit d'y toucher et tu devras me la remettre aussi vite que possible, intacte. Sinon, je te noierai personnellement dans les excréments de tes éléphants. Enfin, nous avons eu l'infortune d'apprendre que nous avons été dupés par ces mécréants de Taqi ad-Din et de Saladin (que leurs cadavres alimentent les feux de l'enfer). La croix dont nous nous sommes emparés n'était pas la vraie. Pour cela, ils paieront. Je veux que tu les massacres ! Je veux que tes éléphants aplatissent leurs corps, qu'ils les réduisent à l'état de draps où je me glisserai le soir pour dormir.

Il jeta ses pelures dans une coupelle dorée, et mordit son orange à belles dents.

Rawdân trouvait le projet audacieux ; il fut séduit.

Finalement, bien que rebuté par les méthodes quelque peu expéditives de Sinan, il accepta de bon cœur. Il se disait qu'il y aurait là matière à se divertir et à s'enrichir. Le maître apprendrait à l'estimer, ou alors… il apprendrait lui aussi, à ses dépens, ce que signifiait la colère d'un Maraykhât.

Quand Wash el-Rafid lui dit où il devait se rendre, Rawdân éclata de rire et fonça hors de sa tente pour donner l'ordre à ses troupes de se mettre en route : il n'y avait pas un instant à perdre ! Ils attaquaient l'oasis des Amazones ! Oh, comme il allait leur faire payer, à ces chiennes, les hommes qu'elles lui avaient pris avant de les relâcher, châtrés, dans le désert, où les siens les retrouvaient. Parfois. À moitié déshydratés et complètement fous.

*

Deux jours plus tard, les Maraykhât attaquèrent l'oasis.

Les Moniales, prévenues par l'Emmurée, les attendaient de pied ferme. Elles avaient revêtu une cuirasse en peau de serpent bouillie, particulièrement légère et qui n'entravait pas les mouvements, rabattu sur leur visage une tête de hyène évidée

(en guise de casque), et s'étaient équipées d'un petit bouclier en cuir d'hippopotame. Cet accoutrement leur conférait l'aspect terrifiant de créatures fantastiques.

La première ligne de défense des Moniales s'était postée à la bordure de l'oasis, sous le commandement d'Eugénie – la sœur de Fémie. Elle ne cessait de scruter le ciel, observant les mouvements du faucon de Cassiopée. Soudain, l'oiseau partit d'un trait se cacher dans la lumière du soleil : l'ennemi approchait.

Eugénie, perchée sur une plateforme dissimulée dans les palmiers, encocha une longue flèche à barbillons, de ces flèches qui perçaient les armures et qu'on ne pouvait retirer sans arracher les chairs.

Puis le désert se mit à trembler, gonfla, ourlé de rides opaques. Bientôt, de ces tourbillons surgirent des cavaliers qui paraissaient ne pas toucher terre, comme portés par les djinns. Ils fouettaient l'air de leurs sabres à lame courbe, hurlaient des imprécations audacieuses aussitôt dispersées par le vent. Derrière eux, une dizaine d'éléphants chargeaient en barrissant, leur trompe levée vers le ciel, éclaboussant l'horizon d'ombre poussiéreuse.

Lorsqu'ils furent à portée de tir, les Moniales lâchèrent une première salve de flèches. Fauchés dans leur course, plusieurs cavaliers roulèrent dans le sable avec leur cheval. Mais d'autres, que la chute de leurs frères sembla revigorer, les remplacèrent.

Quand cette seconde vague fondit sur les Moniales, Eugénie ordonna le repli : la lutte était par trop inégale. Les Maraykhât étaient cinq fois plus nombreux. Ils donnaient des coups de sabre au hasard, frappant les arbres, tranchant les lianes, éventrant même les singes – qui s'enfuyaient en glapissant dans les palmiers où ils semaient de grandes traînées rouges.

Très vite, les Maraykhât atteignirent le fond de l'oasis, où ils se heurtèrent au gros des forces moniales – qui parvint tant bien que mal à les contenir.

Tout en continuant d'exhorter ses guerrières à tenir bon, Zénobie, montée sur une gazelle, regarda vers l'entrée de son petit royaume : si Eugénie parvenait à empêcher les éléphants de passer, peut-être auraient-elles une chance de l'emporter.

Mais les pachydermes, que les Maraykhât avaient drogués pour qu'ils ne ressentent ni peur ni douleur, arrachèrent les palmiers avec leur trompe, firent tomber les Moniales qui s'y trouvaient, et les piétinèrent.

Un éléphant avait pris Eugénie en chasse et la poursuivait au milieu des broussailles. Blessée, elle se dirigea en boitant vers un fossé creusé la veille, espérant y prendre au piège l'animal. Quand elle ne fut plus qu'à quelques pas de la fosse dissimulée par des palmes, elle banda ses forces pour un dernier saut, et parvint à passer de l'autre côté. L'éléphant s'engouffra dans le trou serti d'épieux acérés, ne laissant dépasser que ses servants, qui beuglaient sur son dos, cherchant maladroitement à ajuster Eugénie pour lui envoyer un javelot. C'est alors qu'un second éléphant se dirigea vers eux, les aplatissant au passage. Sans avoir pu reprendre son souffle, Eugénie ferma les yeux et ramassa les bras sur sa poitrine avant d'être écrasée.

Sans attendre Simon, Taqi ad-Din et Cassiopée rejoignirent les Moniales. Zénobie avait crié un ordre. Les femmes resserrèrent les rangs pour ne pas se laisser déborder, opposèrent aux charges des cavaliers la double lame de leur lance, qu'elles s'efforcèrent de ficher dans les naseaux des chevaux. L'un d'eux s'effondra, touché au cerveau, écrasant son cavalier sous son poids.

Les Amazones reprenaient espoir. Leurs lignes résistaient : les Maraykhât ne parvenaient pas à les enfoncer, et grâce à leurs sœurs perchées dans les grottes et au sommet des arches, elles commandaient encore la ville. Lorsqu'une cacophonie de barrissements et de grelots retentit non loin d'elles : les éléphants !

La végétation se teignit de rouge au passage de ces monstres, qui renversèrent les palmiers et brisèrent les troncs, fauchant les Moniales sans même s'arrêter. De la forêt entière des milliers d'oiseaux s'envolèrent, gagnant à tire-d'aile le refuge du ciel. Le poitrail des éléphants était comme un éperon de navire, qui trace sa route dans une mer agitée sans se soucier de la tempête – puisqu'il est la tempête. Leurs pattes étaient des maillets de Titan, qui maculaient leur peau grise de motifs

horribles quand elles écrasaient les Moniales, dont le sang jaillissait en une écume bouillonnante. Leurs défenses étaient deux formidables sabres, et beaucoup devaient secouer la tête pour se débarrasser des soldates qui s'y trouvaient empalées. Enfin, ils avançaient, impavides, et derrière eux marchait le reste des Maraykhât, l'odieuse infanterie armée de piques barbelées qu'on avait mises à tremper trois nuits durant dans les excréments, pour les empoisonner.

S'éloignant aussi vite que possible de ce tumulte, Yahyah parcourut les grottes à la recherche de Morgennes. Il fallait le prévenir ! Où était-il passé ? Brusquement, alors que le combat faisait rage, il tomba nez à nez avec Massada, encadré par deux Moniales. Elles ne le quittaient pas d'une semelle, bien qu'il fût enchaîné.

— Vous ! s'exclama Yahyah.

— Toi ! fit Massada.

Babouche (qui avait suivi Yahyah) grogna, gronda, tourna avec passion autour de Massada, et lui mordilla les chevilles.

— Yahyah ! implora Massada. Il faut me comprendre, je n'avais pas le choix, je…

Yahyah lui cracha à la figure :

— Je ne veux plus vous voir ! Je ne veux même plus entendre parler de vous, vous n'existez plus !

Puis il prit Babouche dans ses bras, et se laissa couler au bas d'une échelle de cordes.

— Attends ! hurla Massada. Ne me laisse pas avec elles ! Tu ne sais pas ce dont elles sont capables ! Je les connais !

Mais Yahyah ne l'entendait déjà plus. Pourtant, Massada continuait :

— Je suis faible ! Je suis lâche, c'est vrai ! J'ai eu peur, je le reconnais, mais je ne veux pas mourir !!!

D'un violent coup de lance entre les jambes, l'une des Moniales le fit tomber par terre, et lui lança :

— Silence !

Massada se redressa péniblement sur ses rotules endolories, et regarda ses mains. La peau avait bruni, les ongles étaient

tombés. Reconnaissant les premiers symptômes de sa maladie, il se mit à pleurer.

Morgennes suivit Yemba et Guillaume dans les profondeurs du temple, là où les galeries s'enfonçaient dans la roche, comme les racines d'un arbre gigantesque.

— On arrive bientôt à la mine ? demanda Morgennes.

— Chaque chose en son temps ! répondit Guillaume.

— Comme il est dit dans Matthieu, poursuivit Yemba : « Qui ne prend pas sa croix à ma suite n'est pas digne de moi. »

Puis, pour ajouter du poids à cette réplique, il lui flanqua une claque sur l'épaule, à l'endroit non seulement de son ancienne blessure, mais aussi là où Morgennes avait appuyé la lourde croix de bois, la *Vraie Croix,* qu'ils venaient de détacher.

Un mécanisme dissimulé dans un détail de la dernière mosaïque – derrière les mains jointes de Sophrone et de Marie – permettait par un ingénieux système d'engrenages, de poulies et de cordes, de la faire descendre. Morgennes l'avait récupérée. Elle pesait fort lourd, comme si le poids des ans s'était ajouté à sa masse.

Mais ce n'était pas l'unique préoccupation de Morgennes.

— Mon épée ! disait-il. Je ne peux pas partir sans elle !

— Vous l'aurez, le rassura Guillaume.

— Je veux vous montrer…, poursuivit Morgennes. J'ai réussi, je veux que vous voyiez les larmes d'Allah…

— Mais je vous crois. Autrement, vous ne seriez pas guéri… De toute façon, j'ai foi en vous.

— Nous y sommes ! s'exclama Yemba.

Morgennes regarda autour de lui : ils se trouvaient dans une immense bibliothèque. Son plafond disparaissait à des hauteurs insondables, accessibles uniquement par des échelles le long desquelles des augustiniens suspendus à des câbles se laissaient glisser.

— Quoi ! fit Morgennes. C'est ici ? La mine ?

— Oui, dit Guillaume. Pourquoi, cela n'en a pas l'allure ?

Morgennes ne répondit rien. Il se contenta de poser la croix contre un immense panneau de bois, creusé de milliers d'ouvertures, recelant chacune un parchemin. Une étiquette

attachée par une ficelle permettait d'identifier d'un coup d'œil la nature du rouleau, son origine, son contenu. Ailleurs, des jarres étaient emplies non pas de vin, mais d'autres parchemins. Plus loin, dans des wagonnets posés sur des rails, des livres aux pages grises s'entassaient, entremêlant leurs sombres couvertures de cuir.

— C'est magnifique ! dit Morgennes. Mais alors, les mines d'or et d'argent, tout ça, ce n'est qu'une légende ?

— Non, répondit Guillaume. C'est un point de vue… L'or et l'argent des Moniales proviennent bien de cet endroit. Du savoir contenu dans ces écrits. Ici, vous avez des recettes de potions aphrodisiaques, là, de préparations pour soigner les brûlures d'estomac ; ailleurs, de remèdes pour les maux de tête, les cors aux pieds, les verrues, la mauvaise haleine, la goutte au nez, les rhumatismes, les panaris, la pourriture pourpre du pénis, la fièvre des marais, les écrouelles… Sans compter les formules permettant de fabriquer crèmes et onguents pour se prémunir contre le vieillissement ou différents péchés, tels l'avarice, l'orgueil, la luxure, l'envie, la colère, la paresse… Pour la gourmandise, malheureusement, il n'y a rien à faire… Peut-être qu'un jour…

— C'est incroyable, dit Morgennes.

Puis Yemba les mena vers d'autres galeries, à la voûte basse, et où les torches étaient interdites – on ne s'y déplaçait qu'avec des lanternes à capuchon fermé. Ce que Morgennes venait de voir n'était que la première partie d'une longue série de tunnels, qui tous semblaient se prolonger à l'infini.

Taqi donna de violents coups de sabre à droite, et couvrit son flanc gauche avec son bouclier. Rawdân ibn Sultân le talonnait, le harcelant mieux qu'une bête enragée : le cheik des Maraykhât était, comme Taqi, un cavalier hors pair. Il était sur le point de frapper le neveu de Saladin avec son glaive empoisonné, lorsqu'un javelot d'or lui traversa la bouche, le faisant tomber de selle. Zénobie, montée sur une gazelle caparaçonnée d'or, en avait débarrassé Taqi, qui la remercia de la main. La reine courba la tête, puis lui lança, avant de repartir vers d'autres adversaires :

— Vous ne devez pas rester ici ! Ils en ont après vous, partez ! Fuyez ! C'est un ordre !

Mais Taqi ne pouvait se résoudre à battre en retraite. Déjà, il recommençait à se battre avec acharnement, faisant voler de tous côtés son sabre serti de pierres précieuses, parant les coups avec son petit bouclier en forme de cœur.

Cassiopée, dont la monture avait reçu au poitrail un violent coup de lance, avait sauté de selle et gagné le refuge d'une guérite en hauteur, d'où elle tirait à l'arbalète sur les Maraykhât. À côté d'elle, quelques Moniales envoyaient des billes de fronde d'un genre particulier : elles explosaient en répandant un nuage de poudre vomitive ou soporifique, forçant les Maraykhât à rompre le combat ou à s'effondrer, perclus de fatigue. (Les Amazones, elles, étaient immunisées.) Soudain, elle aperçut Simon : il courait, tel un fou furieux, la Vraie Croix dans les mains.

Dès le début du combat, Simon s'était précipité vers la chambre où les Moniales avaient remisé la Vraie Croix – du moins, celle qu'il appelait ainsi (en fait la croix de Hattin). C'était l'occasion ou jamais de l'essayer au combat ; et, puisque les Moniales étaient chrétiennes, il avait pensé que la vue du Saint Bois les inspirerait. Il en était sûr, grâce à elle, ils vaincraient ces barbares, ces odieux sbires de Lucifer. Car les Maraykhât étaient des lâches. Ils se battaient non pas courageusement, mais avec une sorte de folie qui les tenait loin de la mort et de la crainte qu'elle inspire. Sitôt qu'elle apparaîtrait sur le champ de bataille, les Maraykhât s'enfuiraient. Il s'était dit aussi que sa tenue de Templier blanc les impressionnerait peut-être – enfin, qu'elle les déstabiliserait.

Le fracas du combat redoublant d'intensité, il était ressorti, muni pour seule arme de la croix tronquée, qu'il tenait à deux mains comme une épée de chevalier. Passant non loin de Cassiopée, il hurla :

— Dieu le veut !

Simon débordait d'une force prodigieuse. Dès qu'il fut au contact de l'ennemi, un formidable tumulte de sons et d'odeurs l'assaillit. Aux plaintes des mourants s'ajoutaient la vociférération des vainqueurs, le chant des cordes d'arcs, le vrombissement

des billes de fronde, la plainte des impacts, le tonnerre des cavalcades et, partout, une odeur de sueur et de sang, mélangée à la peur, une odeur de foudre chargée de violence, dont il s'enivra.

Loin de terroriser les Maraykhât, la vue de la Vraie Croix les fit se jeter sur Simon, qui, plein de folie téméraire, la leva en criant :

— Montjoie ! Montjoie !

Puis il courut sus à ceux qui le chargeaient et asséna un tel coup dans la poitrine d'un cavalier, qu'il le vida de ses étriers.

— *Gloria, laus et honor Deo in excelsis* ! hurla Simon plein de joie.

Il s'était éloigné de Cassiopée, qui, voyant cavaler un éléphant vers lui, s'exclama :

— Quel idiot ! Il va se faire tuer !

Simon, tout à sa victoire, n'entendit pas l'éléphant qui venait sur son flanc. Curieusement, il n'avait pu s'empêcher de regarder la croix au-dessus de lui. Isolé du reste du monde, il ne pensait plus qu'au Christ. Il n'y avait plus aucun bruit, plus aucune odeur : il n'y avait que Dieu, Jésus et une plume de perroquet.

Une plume de perroquet ?

Simon reprit ses esprits et vit s'envoler, dans un formidable bruissement d'ailes, les derniers perroquets de l'oasis, dont l'un avait perdu une plume. La suivant des yeux, Simon aperçut à deux lances de lui un rectangle gris, surmonté d'une sorte de panier en paille tressée, d'où trois archers tiraient des flèches. L'une d'elles se ficha dans le bois de la Vraie Croix, qui vibra dans ses mains. L'éléphant n'était plus qu'à quelques pas. Enfin, il leva sa trompe pour barrir, et l'abattit puissamment sur Simon, qui s'écroula, sonné. Puis la croix lui retomba sur la tête, lui faisant une troisième bosse au milieu du front. Il tendit la main pour la récupérer, lorsque l'éléphant enroula sa trompe autour et la souleva pour lui en fendre le crâne.

— Le diable ! s'écria Simon en roulant sur le côté. C'est le diable !

Il se releva avec l'énergie du désespoir et, bien que désarmé, se jeta sur l'éléphant. Il voulait l'escalader afin de récupérer la

Vraie Croix – qu'il croyait entre les mains de Lucifer. Sur le dos de l'éléphant, debout dans le howdah, trois Maraykhât l'attendaient, le menaçant de leur kandjar. Ils avaient un étrange tatouage sur les mains : une toile d'araignée blanche, représentant en filigrane la main de l'Imam qui, par-delà la mort, guide ses enfants vers la gloire et le trépas.

C'est alors que Simon sentit qu'on le tirait en arrière. Il s'accrocha fermement aux courroies qui maintenaient la nacelle sur l'éléphant, refusant de céder avant d'avoir atteint le sommet de ce démon et de lui avoir repris la Vraie Croix.

— Imbécile ! C'est moi ! fit une voix dans son dos.

C'était Taqi ad-Din.

Simon lâcha prise et se laissa tomber en arrière. Taqi le saisit par la cotte de mailles, et, dans un élan du bras qui dénotait une force proprement incroyable, le hissa sur sa selle et partit au galop.

— La Vraie Croix ! gémit Simon, alors que l'éléphant se servait du *patibulum* pour frapper de droite et de gauche les Moniales qui l'attaquaient.

— Plus tard ! cria Taqi.

Il talonna son cheval de plus belle, laissant l'éléphant loin derrière, tandis que Cassiopée couvrait leur retraite en tirant à l'arbalète, privilégiant les archers debout dans le howdah plutôt que l'éléphant lui-même.

Guillaume fouilla dans un coffret empli de fioles de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, et en tendit une verte à Morgennes :

— Buvez-la quand vous combattrez les Maraykhât. Cela empêchera votre sang de couler…

Puis, lui donnant une autre potion, jaune cette fois-ci, il ajouta :

— Celle-ci guérit du poison. C'est un breuvage proche de celui qui me maintient en vie, sauf qu'il n'a pas besoin d'être pris quotidiennement s'il est ingurgité dans le moment qui suit l'empoisonnement.

Guillaume abaissait le couvercle du petit coffre à potions, quand il eut un instant d'hésitation et le releva brusquement :

— Vous pourriez également avoir besoin de celle-ci…

De couleur bleue, elle cicatrisait les blessures et redonnait des forces. Guillaume allait une nouvelle fois rabattre, puis rouvrir le couvercle du coffre, quand il le claqua d'un coup sec :

— Oh, et puis prenez tout ! Je n'ai pas le temps de vous expliquer à quoi les autres potions servent, mais vous trouverez à l'intérieur un parchemin avec tous les renseignements les concernant. Prenez-en soin, elles sont précieuses !

Il tendit le coffret à Morgennes. Qui, encombré de sa croix, ne pouvait s'en saisir.

— Laissez, je vais le porter pour vous, dit Yemba avec un grand sourire. Ainsi, j'aurai une excuse pour partir…

Morgennes les remercia chaleureusement, et demanda à Yemba :

— Vous quittez l'oasis ?

— Pourquoi pas ?

— Hâtons-nous, mes amis, hâtons-nous ! coupa Guillaume. Nous n'avons pas fini !

Ils se précipitèrent vers un autre corridor, fermé par une lourde porte de bronze. Fouillant dans son aumônière, Guillaume sortit un grand trousseau de clés, et en introduisit une dans la serrure. La porte s'ouvrit avec un bruit de respiration sur une petite grotte sombre, où se trouvait une charrette à bras chargée de jarres en terre.

— Nous y voici, dit Guillaume. Ces jarres sont scellées hermétiquement. Elles devraient pouvoir traverser le temps. Promettez-moi de les mettre en sécurité…

— Où ça ? s'enquit Morgennes.

— Dans un réseau de cavernes, situé au nord de la mer Morte. Ces textes sont extrêmement importants pour l'histoire de la chrétienté. Mais dangereux, aussi. Il faut les tenir à l'abri de Rome, qui les ferait certainement brûler si elle mettait la main dessus. Dans certains de ces documents, il est question d'un Maître de Justice, qui serait antérieur à Notre Seigneur Jésus-Christ. Or…

Morgennes était tout ouïe.

— Or, poursuivit Yemba, les paroles prononcées par ce Maître de Justice semblent avoir été reprises par Jésus. Le Christ a-t-il eu connaissance de ces écrits ! S'en est-il inspiré ?

Toujours est-il qu'ils remettent en cause l'originalité de son message.

— Mais pas sa valeur, reprit Guillaume. Nous n'avons malheureusement pas achevé l'étude de ces textes, par ailleurs en très mauvais état. Beaucoup sont à l'état de fragments, impossibles à assembler entre eux. D'autres me paraissent trop dangereux pour pouvoir être étudiés maintenant sans réveiller d'anciennes forces maléfiques. Un jour, peut-être, les hommes pourront se pencher sur ces mystères. Mais ils ne le pourront que si ces jarres leurs parviennent…

Ils se rendirent ensuite dans une galerie plus large et fort humide, taillée dans la roche. Ils y voyaient à peine, à la lueur de la lanterne tenue par Guillaume. Enfin, ils parvinrent à un terre-plein qui dominait une falaise, au pied de laquelle coulait une rivière. Isabeau se trouvait là, avec la carriole de Massada et les autres chevaux.

— Quel est cet endroit ? demanda Morgennes, émerveillé.

— C'est là que le fleuve al-Assi, celui qui coule à l'envers, entame son dernier voyage, répondit Guillaume. Sa partie souterraine, qui l'emmène Dieu sait où. Aucun de nous, personne en fait, n'a jamais remonté son cours jusqu'à sa source. En le suivant dans le sens contraire vous parviendrez dans le désert, non loin d'ici. Je vous ai fait remettre des torches et des provisions pour plusieurs jours, expliqua-t-il en s'approchant de la carriole de Massada. Ainsi que ceci, fit-il en soulevant une bâche sous laquelle était Crucifère…

— Comment vous remercier ? demanda Morgennes.

— Protégez les jarres, répondit Guillaume.

— C'est promis.

Les deux amis s'étreignirent longuement, sachant qu'ils ne se reverraient jamais. Puis deux Moniales arrivèrent, l'une tenant Isabeau et Carabas par la bride, l'autre Massada, au bout d'une chaîne. Le petit homme ne cessait de sangloter, se lamentant sur son sort, pleurant sur Jérusalem, dont il n'arrêtait pas de répéter le nom, inlassablement :

— Jérusalem ! Jérusalem ! Jérusalem !

Quand il aperçut Morgennes, Massada tomba à genoux, lui baisa les pieds, lui demanda pardon, l'implora d'avoir pour lui la clémence de Dieu.

— Demande pardon à Dieu, dit Morgennes. Pas à moi.

Massada leva vers lui son visage baigné de larmes. On aurait dit que la lèpre y avait creusé de nouveaux sillons, plus profonds, qui n'épargnaient pas un pouce de sa peau. Le Juif était quasi méconnaissable.

— Pardon ! Pardon, pardon, pardon !

— Si Dieu veut que tu sois guéri, tu le seras ! lâcha froidement Morgennes. Mais pour l'instant je n'ai pour toi que du mépris…

Puis il se détourna pour vérifier son équipement et s'entretenir une dernière fois avec Guillaume, lorsqu'un aboiement résonna dans la caverne : Babouche ! Elle était suivie de Yahyah, qui portait Rufinus dans ses bras.

— Morgennes ! s'exclama l'enfant. J'ai cru qu'on ne vous retrouverait jamais !

— Et Cassiopée ? demanda Morgennes.

— Elle est avec Simon et Taqi…

Morgennes regarda l'enfant, puis les Moniales.

— Notre reine leur a dit de partir, expliqua l'une d'elles. Mais ils n'en font qu'à leur tête et ne veulent pas quitter le champ de bataille.

— Allons les chercher, dit Morgennes.

Comme la lèpre ou les sarcoptes (ces insectes fouisseurs), les Maraykhât envahirent les galeries et les grottes des Moniales, semant le trouble et la mort dans chaque salle, dans chaque corridor. Les voyant approcher du terre-plein où se tenaient Cassiopée et les Moniales armées de leurs frondes, Simon sauta de selle, laissant à Taqi le soin d'entraîner au loin l'éléphant – ce qu'il fit d'autant mieux que son cheval avait moins à porter.

— Par ici ! cria Simon en faisant de grands gestes. Avec moi !

Cassiopée l'aperçut et sauta à terre, mais des Maraykhât se dirigèrent dans sa direction. Il fallait se hâter ! Avisant une gazelle qui courait sans cavalière, Simon la saisit par la bride,

l'enfourcha et la mena vers son amie – que plusieurs Maraykhât pourchassaient, sans chercher cependant à la tuer.

La jeune femme sauta sur la croupe de la gazelle, que Simon talonna de plus belle.

— Vite ! souffla-t-elle. Allons rejoindre Taqi !

Autour d'eux, des flèches sifflèrent sans les toucher. Simon se courba en avant, cherchant à se faire le plus léger possible, tandis que Cassiopée s'accrochait à lui, s'écriant :

— C'est la gazelle de Zénobie ! La reine des Amazones est morte !

Elle avait, en effet, reconnu la selle frangée d'or.

— Raison de plus pour filer !

Mais aux efforts des Maraykhât, qui les poursuivaient à cheval, se joignirent ceux d'un gigantesque éléphant blanc, probablement le mâle dominant. Ce monstre tenait dans sa trompe le corps dégingandé d'une Amazone, dont il se servait pour frapper sur tout ce qui passait à sa portée, la réduisant en une abominable bouillie d'os, de chair et de sang. Enfin, dans son howdah, protégé par des boucliers, Cassiopée vit avec horreur l'homme dont elle avait lacéré le visage à Hattin. Ce même homme qui l'avait violée à plusieurs reprises avec ses camarades.

— Je les tuerai ! s'écria-t-elle.

Malheureusement, son carquois était vide.

Les Maraykhât avaient décoré leur éléphant en l'honneur de l'Islam, et notamment des Batinis. Des amulettes et des grelots étaient piqués dans ses flancs, une grande main était peinte sur son poitrail, et des draps de soie rouge cousus à ses pattes lui faisaient comme des chausses de géant. Les Maraykhât poussèrent de violents éclats de rire, leurs yeux roulant dans leurs orbites. Ils battirent des mains, tapèrent sur la tête de leur éléphant avec un bâton crocheté pour le faire avancer plus vite, l'injurièrent, lui meurtrirent le crâne jusqu'à le lui fendre. Du sang coula sur sa trompe. L'un des Maraykhât enfin, plus fou que ses deux comparses, s'amusa à secouer le howdah en tous sens, menaçant de les faire basculer.

« Leur manière de faire est celle des Assassins », pensa Cassiopée.

Elle retint un frisson. L'image fugitive de Sinan lui avait traversé l'esprit. Elle exécrait cet homme. Non content d'abuser d'elle, il avait essayé de manipuler son esprit. Par chance, elle pensait ne pas avoir été affectée. Mais elle n'avait dû son salut qu'à sa force de caractère et au peu de temps qu'elle était restée en son pouvoir – les Templiers blancs étant venus la chercher plus tôt que prévu. En outre, le Vieux de la Montagne avait reporté ses efforts sur le pauvre Rufinus, qu'elle avait entendu hurler dans les laboratoires d'El Khef à de nombreuses reprises.

— Plus vite ! cria-t-elle à Simon.

— Je fais ce que je peux ! répliqua-t-il en jetant un coup d'œil par-dessus son épaule. Par saint Georges ! Regarde le curieux accoutrement de celui-ci !

Tournant la tête, elle se rendit compte que la chemise que portait le manchot n'était autre que celle que Taqi lui avait prêtée avant son départ pour Bagdad : couverte de pentacles et de signes cabalistiques.

— Ils vont me le payer ! lança-t-elle.

C'est alors qu'un cri dans le ciel attira son attention. Elle leva les yeux et vit son faucon. Il volait au-dessus d'eux, indifférent aux flèches que les Maraykhât tiraient parfois sur lui. Il se dirigeait en direction du temple où Morgennes était allé.

— Par ici ! dit-elle en montrant la bâtisse dont les dômes sortaient à demi de la brume.

— Mais Taqi ! répliqua Simon. Et la Vraie Croix ! On ne peut pas les laisser !

— Je m'en occupe, dit Cassiopée. Toi, va voir Morgennes ! Vite !

Simon eut un bref instant d'hésitation, puis déclara :

— Non. Je reste avec toi !

— Taqi ! Taqi ! hurla alors Cassiopée.

Simon s'y mit lui aussi, hurlant à s'en briser la voix :

— Taqi !

Mais seul leur répondaient le fracas des armes, les corps brisés, les clameurs de la bataille. Çà et là, des taches brillantes dissipaient un instant le brouillard du combat, semant comme des éclairs au milieu de la nuit. Cassiopée et Simon se

dirigeaient vers ces flaques de lumière, mais bien souvent ce n'était que les feux métalliques d'un harnachement.

L'énorme éléphant avait encore gagné du terrain, et ils sentaient dans leur dos la chaleur de son haleine, pleine de miasmes fétides. Simon tenta d'accélérer. Malheureusement, à deux sur une gazelle, ils n'allaient pas assez vite. Comme l'éléphant blanc menaçait de les rattraper, Simon eut une idée : il porta son cor à sa bouche, et souffla… Le mugissement déchira la brume et attira sur eux toutes sortes de formes, tels des insectes attirés par une flamme. D'abord des Moniales sur des gazelles, qui semblaient fuir un ennemi – mais en fait tentaient de se regrouper –, puis un emmêlement d'Amazones et de Maraykhât, qui les dépassa tel un essaim de guêpes furieuses, trop occupés à se battre pour se soucier d'eux.

Cassiopée et Simon furent soudain engloutis par une ombre démesurée, quand une voix venue d'en haut leur cria :

— Montez !

C'était Taqi ! Il avait réussi à s'emparer d'un éléphant, qu'il faisait courir à côté d'eux. Menant la gazelle – qui commençait à s'essouffler – auprès du pachyderme, Simon ordonna à Cassiopée :

— Accroche-toi à son harnais !

Cassiopée se hissa en souplesse du dos de la gazelle à celui de l'éléphant, et dit à Simon :

— À ton tour !

Mais Simon glissa, se raccrocha de justesse aux courroies du howdah et fut traîné quelque temps sur le sol, ses chausses de mailles frôlant la terre. Cassiopée se pencha vers lui, lui tendit la main et l'aida à monter, n'hésitant pas à le prendre sous les aisselles, puis à l'agripper par les fesses pour le faire basculer tête la première dans le howdah.

L'éléphant blanc, qui ne s'était arrêté qu'un instant pour piétiner la gazelle, était maintenant juste derrière eux. Il aurait pu, s'il l'avait voulu, attraper la queue de leur éléphant.

Mais loin de s'en soucier, Taqi eut un sourire et montra à ses amis la croix de Hattin, qu'il avait réussi à récupérer en même temps qu'il s'était emparé de ce pachyderme – au prix d'exploits qu'il leur promit de leur narrer plus tard.

— Allons rejoindre Morgennes ! conclut-il avec un clin d'œil.

Parvenu au pied de l'escalier du temple, leur éléphant défonça les marches déjà abîmées par le temps, ébranla les colonnes, se rua vers la lourde porte, l'enfonça d'un puissant coup de tête, et pénétra sous la voûte de lumière dorée. Un barrissement tonitruant les alerta : l'éléphant blanc, furieux, suivait juste derrière.

Morgennes et Guillaume, qui surgissaient au même instant dans le tunnel, furent un instant déroutés, puis reconnurent leurs amis.

— Taqi ! s'écria Morgennes.

Il se précipita vers lui et le serra chaleureusement dans ses bras. Il fit de même avec Cassiopée, puis, après un court instant d'hésitation de part et d'autre, avec Simon.

— Tu peux la laisser maintenant, dit Morgennes à Simon en lui indiquant la croix qu'il portait dans ses bras. J'ai trouvé la vraie !

— Mais c'est la vraie ! s'indigna Simon.

— Ne perdez pas de temps ! intervint Guillaume. Pressez-vous ! Pressez-vous ! Allons, allons !

Il avait à peine fini sa phrase que le gigantesque éléphant blanc fonça sur un pilier, l'ébranlant. Le petit groupe se hâta vers la galerie qui menait au fleuve souterrain. Quelques flèches furent tirées dans leur direction, et Guillaume cria :

— Fuyez !

Puis il lança une flasque de verre au milieu du tunnel, où elle explosa dans un nuage de poussière destiné à couvrir leur fuite. Déjà, le second éléphant pressait le premier d'avancer, tandis que dans le howdah, Yaqoub et ses acolytes hurlaient qu'ils allaient détruire cet endroit impie, et faisaient mine de descendre pour étriper leurs adversaires au corps à corps.

— Par là-bas ! continua Guillaume.

Morgennes allait le questionner, mais le vieil homme poussa Morgennes et ses amis vers une galerie plus éloignée, et referma la lourde porte de bronze à double tour derrière eux. Les éléphants étaient toujours là, se gênant mutuellement dans leur progression, faisant trembler le sol et les murs de leur pas de Légion. Alors, Guillaume jeta une fiole rouge dans le corridor.

Elle éclata avec un bruit assourdissant. Les éléphants barrirent de plus belle, s'arc-boutèrent sur les colonnes, et menacèrent de les briser. Apercevant les Maraykhât, qui étaient descendus de leur howdah et s'approchaient de lui en chancelant, Guillaume alla se planter droit devant eux et jeta une dernière fiole. Elle explosa dans un bruit de tonnerre. Un monceau de gravats dégringola avec fracas de la voûte, écrasant Maraykhât et éléphants.

Morgennes et ses amis venaient d'atteindre les profondeurs de la mine. À l'exception de Massada, tous murmurèrent une prière pour le repos du vieil homme, qui s'était sacrifié.

En fait, Guillaume avait eu le temps de courir vers la petite salle où se trouvait l'arbre de la Vraie Croix. Tandis que le temple s'effondrait, il s'était réfugié dans le creux laissé par la croix, s'y était blotti, et avait fermé les yeux, attendant que le monde finisse de s'écrouler.

Puis il s'était endormi, un sourire aux lèvres.

C'était la fin.

Ainsi que l'avait prédit l'Emmurée, les éléphants avaient causé la mort des Amazones. La crevasse referma sa bouche de géant, et l'oasis disparut sous terre. Elle avait replié ses pétales, comme une fleur à la tombée du soir.

Au bout d'une petite heure de marche dans l'obscurité, Morgennes et les siens trouvèrent une galerie qui remontait vers la surface. Ils la suivirent, laissant le fleuve al-Assi derrière eux, et réapparurent à l'air libre alors que le soleil pointait à l'horizon.

Un jeune éléphanteau les regardait. Il leva sa trompe et s'approcha paisiblement en barrissant.

23.

« Au mois de rajab, ils assiégèrent Jérusalem. »
(Ibn al-Athir, *Histoire parfaite.)*

Alexis de Beaujeu posa solennellement la main sur la Vraie Croix.

— Merci, Morgennes, dit-il, les yeux embués de larmes. De tous les frères partis à sa recherche, tu es le seul à être revenu. Je sais que Dieu est plus clément avec toi que les hommes. Dis-moi ce que je puis faire pour aider à atténuer la souffrance que ceux-ci t'ont causée.

Morgennes resta songeur un long moment, ne trouvant rien à dire. Puis il déclara :

— Je ne sais plus qui je suis. Cassiopée m'a parlé d'un certain Chrétien de Troyes, dont je me souviens à peine. Taqi est un Mahométan, ce n'en est pas moins un ami fidèle. J'ai longtemps cru que Guillaume de Tyr était mort, alors qu'il était en vie. Un passé oublié, un infidèle, un mort qui est toujours vivant… Quel étrange cortège ! Est-il à mon image ? Aujourd'hui, je n'ai plus de certitudes sur rien – si j'en ai jamais eu. Je sais que vous devez juger Massada, mais il n'appartient pas au tribunal de pénitence des Hospitaliers de le faire. J'aimerais que vous le laissiez partir. Il mérite des soins…

— Mais les larmes d'Allah ?

— Un éléphant les a dévorées.

Alexis de Beaujeu regarda longuement Morgennes.

— Explique-moi.

Morgennes raconta donc à Beaujeu comment, étant sortie de l'oasis des Moniales, la petite troupe composée de Massada, Yahyah, Yemba, Taqi, Cassiopée, Simon, lui-même, de plusieurs reliques (dont une tête parlante) et d'un bon nombre d'animaux (chien, cheval, âne, éléphant, faucon) décida de prendre vers le couchant, afin de rejoindre au plus vite le krak des Chevaliers,

d'où ils comptaient repartir vers le sud pour tenir la promesse faite aux Moniales et à Guillaume de mettre à l'abri leurs précieux parchemins.

— Tout le long du trajet, reprit Morgennes, Massada ne cessa de prier, de geindre, de pleurer, de se lamenter sur son sort et sur celui de Jérusalem, la Ville sainte, sa chérie, celle que nous – les chrétiens – lui avions interdit d'habiter.

— Évidemment, nota Alexis. Chaque fois que la ville était menacée, les Juifs en donnaient les clés à ses ennemis !

— Bref, continua Morgennes, il en fit tant que je fus pris de pitié pour lui. Je ne parvenais pas à oublier ce qu'il nous avait fait, à nous, les Hospitaliers, au petit roi Baudouin, à sa femme, à ses jeunes esclaves, ce qu'il avait voulu faire à Yahyah… Mais ce fut plus fort que moi. Je ne voulais pas être celui qui le condamnerait à mort, ayant moi-même échappé à cette même condamnation de la façon que tu sais… J'ai donc ouvert le pommeau de Crucifère pour en extraire les larmes d'Allah. Cela faisait bien des années que je ne les avais pas vues, et je peux t'assurer qu'elles étaient exactement telles qu'au jour où je les ai découvertes.

Morgennes avait tendu la relique à Massada, qui s'était mis à trembler de joie en la voyant. Il n'avait osé la prendre tout de suite. Puis, s'étant enfin décidé, au moment même où il s'en saisissait, une longue trompe grise s'était avancée et la lui avait arrachée ! Aussitôt prise, la relique avait disparu dans la gueule de l'éléphanteau, qui la mâcha avec une moue de contentement indéniable – de ces rassasiements que seule apporte la contemplation, ou l'appropriation, des choses saintes.

— Comment ! s'indigna le commandeur du krak. Vous l'avez laissé faire !

— Qu'y pouvions-nous ? se récria Morgennes. Je ne suis pas plus fort qu'un éléphant, même jeune. Quant à le tuer pour les récupérer… il les avait déjà broyées.

— Il les a mangées !… Enfin, soupira Beaujeu, ce qui est fait est fait. Il faut croire que tu es plus clément que Dieu, qui ne pardonne pas à qui tu as pardonné.

— Je ne lui ai pas pardonné, rectifia Morgennes. Mais il est vrai que j'ai eu pitié de lui.

— Il est encore plus mal en point maintenant…

Les deux hommes se regardèrent gravement, un certain temps.

Puis ils laissèrent échapper un léger rire, et se resservirent de ce vin de Damas, dont les Hospitaliers venaient d'intercepter une cargaison sur la route d'Homs.

— Dieu t'a visiblement en Sa sainte garde, nota Beaujeu. Je n'aimerais pas t'avoir pour ennemi, et je voudrais que nous trouvions un stratagème – je sais que je pèche en disant cela – pour te permettre, beau doux frère, d'échapper à ton châtiment…

— On ne reviendra pas là-dessus, dit Morgennes.

— Non, mais on peut y revenir en partie… Ce n'est pas toi qui mérites de nous perdre, Morgennes, c'est nous qui sommes indignes de te garder.

Le commandeur du krak se leva, réfléchit un instant, et lâcha :

— Et si tu n'avais pas livré la Vraie Croix ?

Morgennes tressaillit de tout son corps :

— Que dis-tu là ?

— Pardonne-moi, beau doux frère, je me suis mal fait comprendre. Laisse-moi t'expliquer : tu avais droit à quarante jours pour nous la rapporter, il ne t'en a pas fallu dix. Tu as accompli un exploit digne des plus grands héros de l'Antiquité. À vrai dire, je ne connais pas d'homme plus méritant que toi en Terre sainte…

Morgennes n'entendit pas ce qu'Alexis dit ensuite. Les paroles du commandeur du krak se perdaient dans un épais brouillard. Il n'écoutait pas. Il était tout à ses réflexions, penché sur son passé. Il ne lui avait pas paru, avant de s'entretenir avec Cassiopée, qu'un homme devait avoir un passé. Ou bien, il avait oublié. Mais en la voyant – comme il la voyait maintenant, marchant le long des chemins de ronde du krak en compagnie de Simon – il se demanda ce qui l'avait éloigné de ce passé, justement. Et sa mère, la Veuve de la Gaste Forêt ? Aucun visage ne se dessinait dans sa mémoire, aucun trait, pas un son, pas une odeur, pas un fait. Elle était un fantôme perdu dans les

limbes de sa vie. Réapparaîtrait-elle un jour ? Le souhaitait-il ? Il n'en savait rien.

S'absorbant dans la contemplation des traits de Cassiopée, il se morigéna d'avoir souhaité, à Hattin, l'empêcher d'accomplir sa mission. Et ce jeune homme, ce Simon. Lui ressemblait-il quand il était plus jeune ? Plein de fougue et de détermination, certain d'avoir Dieu pour lui et d'être dans le droit chemin ?

Morgennes se remémorait quelques paroles, récentes, de Guillaume : « Il importe assez peu, Morgennes, que tu sois juste, pourvu que tu t'efforces de l'être. Que tu sois préoccupé de justice suffit à te distinguer de la masse des hommes. Il en est de même pour la vérité. Cherche-la. Tu ne la trouveras jamais, parce qu'elle n'est pas de ce monde. Mais du moins t'en approcheras-tu. Car s'il est difficile de l'atteindre, en revanche, il est facile de s'en éloigner. Et celui qui s'en tient à l'écart le sait… »

Un autre visage se superposa à celui de Guillaume ; le visage, plus jeune, d'Alexis de Beaujeu, dont les traits émaciés et le regard soucieux disaient quelles graves pensées le hantaient, quelles responsabilités pesaient sur ses épaules.

Morgennes revint à lui, juste à temps pour entendre les dernières paroles du discours d'Alexis :

— Ce qui commence à Jérusalem finit à Jérusalem.

— Pardon ? dit Morgennes.

Beaujeu fit quelques pas dans la pièce, allant d'une fenêtre à l'autre, jetant de rapides coups d'œil au-dehors, puis se tourna vers son ami :

— Tu n'écoutais pas, n'est-ce pas ?

— Je dois avouer que non.

— Hum…

Le commandeur avait l'habitude des absences de Morgennes. À quoi étaient-elles dues ? Il les mettait sur le compte de son séjour en prison, puis de sa fuite, peu après avoir récupéré les larmes d'Allah, bien des années auparavant. Depuis, Morgennes avait changé.

Alexis s'étonnait de son manque apparent de sensibilité. Pourtant, Dieu sait si Morgennes avait du cœur. Mais il vivait comme en retrait de ses sentiments, ne les retrouvant qu'en de

rares instants. Pour le reste, c'était une forteresse. Morgennes était comme le krak des Chevaliers, perché en haut de sa montagne.

— Voici quel est mon plan, annonça Beaujeu. J'aimerais que tu apportes la Vraie Croix à Jérusalem.

— Mais… et Rome ?

Alexis eut un geste de la main :

— Rome, Rome… Rome n'aura pas à se plaindre, elle aussi aura sa Vraie Croix.

Le commandeur du krak se pencha vers le Saint Bois que Morgennes avait rapporté de l'oasis des Moniales :

— Est-il possible que pendant toutes ces années la Vraie Croix ait été cachée là-bas, à l'insu de tous ? Nous n'aurions alors fait qu'adorer un faux Dieu, une idole…

— Non, dit Morgennes.

— Comment ça ?

— Dieu s'incarne où Il Lui plaît. La Sainte Croix que nous avons adorée jusque-là était aussi vraie que celle de l'oasis. D'une certaine façon, c'est l'adoration qui fait la Croix, pas le bois.

— Je vois. Mais alors, combien de Vraies Croix peut-il y avoir ?

— Une infinité. Autant que de croyants en tout cas…

Beaujeu se pencha pensivement par la fenêtre aux lourds rideaux de laine blanche et contempla la montagne.

— Quelle beauté !

Morgennes regarda avec lui les encaissements et les monts escarpés du djebel Ansariya, qui s'égrenaient jusqu'à l'horizon, au-delà duquel on devinait la mer, ou du moins son reflet.

— Pourtant, il y a dans ces montagnes tant de choses différentes. Des forteresses aux mains des Assassins, des places fortes templières, nous-mêmes, des bergers…

Beaujeu revint au milieu de la pièce – sa chambre, qui se situait par tradition au sommet de la plus faible des treize tours du krak :

— Ta mission n'est pas terminée, non. Tu rapporteras la croix tronquée à Jérusalem, qui en a plus besoin que Rome. Rome, elle, aura ceci…

Il toucha du doigt la Vraie Croix, celle des Moniales.

— S'il plaît à Dieu que Rome reconnaisse en elle celle sur laquelle le Christ a été crucifié, eh bien, ainsi soit-il. Sinon…

Morgennes termina sa phrase pour lui :

— Le Temple aura gagné.

Beaujeu serra le poing et l'abattit sur la table, faisant sauter les hanaps :

— Cela n'arrivera pas, foi jurée !

Son regard enfiévré ne quittait pas Morgennes…

Quelques instants plus tard, Morgennes et Beaujeau descendirent dans la salle principale afin d'y prendre leur repas en compagnie des autres chevaliers de la maison. Une trentaine de pauvres, venus des contrées environnantes, partageaient le déjeuner des Hospitaliers, conformément à l'usage qui voulait que, lors de la mort d'un frère, on nourrisse un pauvre en son nom pendant un nombre de jours dépendant de son rang.

Tous mangeaient dans un silence rythmé par la lecture des Évangiles. Chacun s'appliquait à finir son brouet, piquant un bout de viande de la pointe de son couteau, portant à sa bouche le jaune d'un œuf cuit dans sa coquille, se léchant les doigts – pendant qu'un corneur d'eau remplissait les timbales. Partageant le pain du frère commandeur, Morgennes remarqua plusieurs regards, discrètement tournés dans leur direction. La plupart des frères attablés à côté d'eux étaient des inconnus pour Morgennes, qui les trouvait tous très jeunes. Ils avaient – comme Simon – le teint pâle des nouveaux arrivants.

— Ces oies blanches ne tarderont pas à brunir, murmura Beaujeu, qui avait deviné ses pensées.

— Si leurs ailes ne brûlent pas avant, répondit tout bas Morgennes.

En fait, deux visages, burinés par le temps et les émotions, avaient retenu son attention. Le premier était celui d'un homme d'une quarantaine d'années, qui devait être italien, et fort riche à en juger par ses vêtements. L'autre n'était point un inconnu. Morgennes l'avait croisé, jadis, en compagnie de Balian II d'Ibelin – dont il était le courageux écuyer : Ernoul. On racontait qu'il avait déjà, à deux reprises, refusé d'être adoubé

chevalier : « Je n'ai d'autre ambition que de rester l'écuyer de Balian, et de le servir de mon mieux », disait-il.

À la fin du repas, comme les frères quittaient la salle pour laisser la place à un second service, Alexis de Beaujeu invita Morgennes à venir inspecter les remparts avec lui.

— Nous avons monté de nouvelles catapultes, capables de lancer des pierres d'une centaine de livres, jusqu'à six arpents. Avec elles, nous écraserons les armées de Saladin si jamais elles osent s'approcher de nos murs.

D'autres convives se joignirent à eux, parmi lesquels Ernoul et le mystérieux Italien que Morgennes avait repéré. Alexis le lui présenta :

— Morgennes, voici Tommaso Chefalitione, un Vénitien qui nous a rendu bien des services. C'est lui qui a emmené Josias de Tyr à Palerme puis à Ferrare…

Morgennes, qui avait beaucoup entendu parler de Josias par Guillaume, en profita pour demander de ses nouvelles :

— Ma foi, d'après ce que je sais, dit Chefalitione, il doit être en route pour la cour du roi de France. Philippe Auguste s'apprêterait à le recevoir, et je gage qu'il l'écoutera avec attention. Malgré sa jeunesse, ce Josias est très talentueux. Je ne doute pas qu'il réussira là où tant d'autres avant lui ont échoué. S'il parvient à convaincre, d'ici au début de l'année prochaine trois puissantes armées, sans compter celle du roi de Sicile, viendront renforcer les défenses de Jérusalem. La ville sera sauvée.

— Je crains qu'elles ne doivent la reprendre, si elles n'arrivent pas très vite, précisa Ernoul.

Ils se tournèrent vers lui. Son visage inquiet était le plus éloquent des discours. Il entrelaça ses mains aux longs doigts, et ajouta, d'une voix étonnamment fluette pour sa corpulence :

— Saladin a quitté Tyr. Son armée campera bientôt sous les murs de Jérusalem. Nous avons besoin de troupes. Et c'est maintenant qu'il nous les faut, pas dans six mois, ni dans six semaines.

Il s'était exprimé avec une grande douceur, mais aussi beaucoup de fermeté. Morgennes observa Ernoul : il avait sous les yeux de profonds cernes noirs, qui donnaient du poids à son

regard et à ses paroles ; ses cheveux se rehaussaient d'épis – qui ne voulaient pas se coucher et signalaient un caractère anxieux, pressé d'atteindre son but. C'est qu'Ernoul n'avait cessé, depuis le début du mois de septembre, de courir la Terre sainte, cherchant désespérément de l'aide. Mais les Templiers n'étaient pas prêts, et les Hospitaliers se regroupaient, se préparant à partir pour Tyr. Où le marquis de Montferrat tenait vaillamment tête à Saladin – en attendant d'improbables secours.

— En arrivant à Jérusalem, reprit Ernoul, le comte et moi-même fûmes grandement surpris par le désordre qui régnait dans la ville. Celle-ci était sens dessus dessous, les gens se pressant autant pour s'y réfugier que pour la quitter. Privée de son roi, dépossédée de sa principale relique, Jérusalem était, comme tant de fois dans l'Histoire, à l'agonie. Les Hiérosolymitains virent en Balian le miracle que tous attendaient : un chef envoyé par Dieu, et qui allait les sauver.

Mais Balian était tenu par la promesse qu'il avait faite à Saladin de ne rester qu'une seule nuit dans la ville. Il devait quitter Jérusalem le lendemain de son arrivée, avec sa femme et ses enfants – qu'Héraclius avait cachés dans les souterrains de la tour de David, en ordonnant aux Templiers blancs d'en interdire l'accès à Balian.

« Je te délie de ton serment, avait dit Héraclius.

— J'ai promis », avait répondu Balian.

Apparemment, les deux hommes n'étaient pas faits pour s'entendre. Héraclius faisait fi de la parole donnée ; Balian restait fidèle à ses engagements. Déjà, des rumeurs circulaient : on le traitait de lâche. On disait de lui : « Il est vendu aux infidèles. »

Ces ragots firent si bien que Balian envoya Ernoul expliquer la situation à Saladin et le supplier de bien vouloir lui permettre de rester dans la ville, pour la défendre. Ému par les mots qu'Ernoul avait su trouver, Saladin écrivit à Balian : « Restez tant que vous pourrez si tel est votre souhait. » Il donna même à Ernoul une escorte de mamelouks, pour qu'ils accompagnent ensuite la femme de Balian, ses filles et son neveu, à Tyr. Où ils seraient en sécurité.

— Je reconnais bien là le sens de l'honneur de Saladin, commenta Morgennes.

— Vous le connaissez donc ? s'enquit Ernoul.

— Je connais sa clémence.

— Et sa cruauté, ajouta Beaujeu.

Les quatre hommes se laissaient bercer par le vent sur les hauts remparts du krak. L'air était chargé de bruits divers, cris et claquements d'armes des soldats à l'exercice, brouhaha des maçons en train de renforcer les fortifications ou des charpentiers assemblant des engins de guerre.

— Nous allons former trois groupes, dit Beaujeu. Afin de libérer Morgennes de ses obligations vis-à-vis des Moniales, une patrouille d'Hospitaliers escortera Yemba jusqu'aux rives de la mer Morte, où il pourra mettre à l'abri ses précieuses jarres. Le capitaine Chefalitione rejoindra *La Stella di Dio* à Tortose ; quant à toi, Morgennes, tu accompagneras Ernoul jusqu'à Jérusalem, avec tes compagnons. Ta mission se terminera juste après. Jérusalem sauvée, vous reviendrez ici avec la Vraie Croix.

Peu après, Ernoul les quittait pour aller présenter ses hommages à Raymond de Tripoli, dont l'état ne cessait de s'aggraver.

Morgennes et Beaujeu restèrent seuls avec Chefalitione, qui leur rapporta ce qu'il avait vu en Europe, où la noblesse s'était empressée d'oublier le sort de ses cousins établis en Terre sainte. Comme si reprendre le Saint-Sépulcre était plus important que le garder ; l'exploit, plus important que la durée.

Mais Tommaso disait cela sans animosité. Avec une pointe de tristesse, et sans jamais cesser de sourire. En fait, les mœurs de ses contemporains l'amusaient autant qu'elles l'agaçaient.

Depuis son voyage en Occident, le capitaine vénitien avait l'air heureux des gens que la vie a comblés. Ses traits avaient gagné en douceur, comme polis par la main d'un ange – ce qui était le cas puisque, depuis qu'ils s'étaient rencontrés, en juillet, Fenicia et lui ne se quittaient plus.

— Partie pour la Provence alors que j'étais pour elle un étranger, elle est revenue ici avec moi – malgré les risques que cela représente. On ne peut plus se séparer. Étrangement, alors que nous ne nous connaissons que depuis quelques mois, c'est

comme si nous avions passé toute notre vie ensemble. Certaines femmes peuvent modifier votre avenir. Celle-ci a changé mon passé. Elle m'a ouvert à moi-même.

Morgennes et Alexis sourirent, touchés par la naïveté et la beauté de ces paroles, surpris de les entendre dans la bouche d'un tel personnage.

— Qu'êtes-vous venu faire ici ? demanda Morgennes.

Tommaso regarda Alexis de Beaujeu, qui le rassura :

— Parlez sans crainte, nous n'avons rien à cacher à Morgennes. C'est à lui que nous devons la joie et l'honneur d'avoir retrouvé la Vraie Croix.

Chefalitione s'empara alors de la main de Morgennes, l'embrassa et la pressa sur son cœur.

— *Santa Madonna !* s'écria-t-il. C'est à vous que nous devons d'avoir retrouvé Dieu ? Comment vous remercier ? Tout l'or du monde n'y suffirait pas !

— Demandez-vous plutôt si je ne nous ai pas éternellement privés de Dieu, soupira Morgennes. En vérité, en vérité… Je ne sais trop si ce que j'ai fait est un bien ou un mal. Enfin, la véritable Vraie Croix – que nul ne savait perdue – a été retrouvée, et la croix de Hattin également. On pourrait croire que tout est pour le mieux, non ?

Tommaso ne le quittait pas des yeux. Pour le Vénitien, converti à l'amour en même temps qu'à la religion, Morgennes était une vivante icône. Un objet d'adoration.

— Il faudrait écrire votre histoire, dit-il.

— Un de mes amis s'en occupe, dit Morgennes. Enfin, je crois…

— Bravo ! Je lirai son livre avec intérêt. J'en commanderai des copies.

Beaujeu interrompit leur échange :

— Nul à part nous ne doit savoir que la Vraie Croix, l'authentique, doit partir pour Rome dans les cales de *La Stella di Dio*. Je vous invite à réfléchir à un moyen de la faire parvenir à son bord. Un moyen discret. Nous avons jusqu'à ce soir. Je n'ai pas envie de garder trop longtemps cette croix ici : je n'aime pas la savoir dans une place forte militaire ; et puis, je

n'aimerais pas être celui à qui elle serait volée, si vol il devait y avoir…

Morgennes et Tommaso opinèrent du chef. Ils comprenaient parfaitement ce que Beaujeu voulait dire. Si l'honneur était grand de la retrouver, le déshonneur de la perdre à nouveau serait infini.

Les trois hommes descendaient les marches menant vers la cour de la chapelle, quand soudain les cloches se mirent à sonner l'alerte. Morgennes et Beaujeu partirent aux nouvelles au pas de course.

*

— Ce qui commence à Jérusalem finit à Jérusalem, répondit Saladin au plus jeune de ses fils, al-Afdal, qui lui demandait quand sa guerre de reconquête cesserait.

— Alors, demanda al-Afdal, c'est pour bientôt ?

Saladin posa la main sur la tête de son fils et lui caressa les cheveux. Ils avaient la douceur de la soie, et rappelaient au sultan le poil de ses panthères, sagement couchées dans un coin de la tente, la tête posée sur les pattes de devant.

— Bientôt, oui. Si Dieu le veut ! ajouta Saladin.

— Mais alors, père, pourquoi ne partent-ils pas ? Préfèrent-ils mourir ? Sont-ils comme ces chevaliers impies, que nous avons capturés à Hattin, et qui ont préféré périr plutôt que d'embrasser la Loi ?

— Qui sait ? Peut-être préféreront-ils se rendre. En tout cas, on peut toujours les y inciter. Ce n'est qu'une question de temps…

En vérité, il bouillonnait d'impatience et aurait donné sa vie, et celle de ses quatre fils, pour reprendre la ville le soir même. Mais il s'efforçait de réfréner ses sentiments, tenant au loin les voix qui le pressaient d'agir. La guerre était pour lui un long travail de patience. Tout comme dans le feu de l'action il agissait sans prendre le temps de réfléchir, il ne voulait pas faire l'économie d'une minute de précieuse réflexion avant de donner l'ordre d'attaquer. Pourtant, il avait hâte d'en finir. Comme le

disait le Prophète : « La temporisation est excellente, sauf quand l'occasion se présente. »

Mais où porter le premier assaut ? À quel moment ? Avec quelles troupes ? Quels préparatifs ? Quels objectifs ? Pendant combien de temps ?

Autant de questions auxquelles le sultan devait trouver une réponse, en compagnie de son état-major, de son aide de camp, Ibn Wâsil, et du cadi Ibn Abi Asroun. Ensemble, ils étudieraient toutes les données. Quantité, type, qualité et moral des forces civiles et militaires de la ville, quantité et type de nourriture disponible, factions que l'on pouvait inciter à se rendre ou pousser à la sédition, otages, chantages et manipulations possibles, emplacement des entrepôts de vivres et de munitions, points faibles des fortifications, travaux de sapes envisageables, prévisions météorologiques et astrologiques…, tout était passé en revue dans le moindre détail. Saladin répétait à qui voulait l'entendre ce vieux proverbe : « Souvent, un stratagème est plus efficace que le courage. » C'est ainsi que, quelques jours avant de quitter Tyr, il avait libéré Guy de Lusignan, à Naplouse – le sortant de prison mais lui interdisant de regagner son trône. En revanche, il avait autorisé la reine Sibylle, sa femme, à le rejoindre avec armes et bagages. Jérusalem se retrouvait donc sans reine ni roi, n'ayant pour la défendre que Balian d'Ibelin, et son patriarche, Héraclius. Avec un peu de chance, ces deux-là ne tarderaient pas à se détester. Il se pourrait même que, lassés l'un de l'autre, ils commettent des impairs, Balian préférant au joug d'un chrétien odieux la tutelle d'un sultan réputé pour sa tolérance et sa bonté. Ce système avait parfaitement fonctionné quand Saladin avait mis à profit ses liens d'amitié avec Raymond de Tripoli pour miner la communauté chrétienne de Terre sainte.

Mais Saladin devait agir rapidement. Ses hommes commençaient à trouver le temps long. Beaucoup voulaient rentrer chez eux, d'autant qu'il leur avait interdit de piller. Déjà, ces chacals de Maraykhât avaient trahi. Saladin avait donné l'ordre de mieux surveiller les bédouins – il avait besoin d'eux, Bagdad n'ayant pas envoyé les renforts espérés.

Il avait établi son camp au nord de la ville, non loin de la porte de Damas – que les Franjis appellaient porte Saint-Étienne. De l'autre côté, les toits orange de l'église Sainte-Marie-Madeleine le narguaient. Saladin se promit d'en faire une mosquée, une fois Jérusalem en son pouvoir.

Quelques jours plus tôt, pressentant que Saladin allait attaquer, des bourgeois avaient demandé à le rencontrer. Il se trouvait alors à Ascalon. Habiles négociateurs, ils avaient obtenu du sultan des conditions qui leur paraissaient favorables, mais une éclipse de soleil avait eu lieu à l'instant où ils allaient lui remettre les clés de la ville. Poussant les hauts cris, prenant peur de ce qu'ils interprétaient comme un signe de colère divine, les bourgeois avaient imploré Saladin d'oublier leur démarche et de ne pas en tenir compte. Une fois encore, le sultan avait eu un geste, disant qu'il comprenait, et leur avait donné une escorte pour qu'ils puissent rejoindre Jérusalem en toute sécurité et chargés de cadeaux. La manœuvre était aussi habile que sincère sa générosité : les voyant revenir, couverts d'or et de robes d'apparat, bien des Hiérosolymitains avaient trouvé Saladin plus charitable que le destin, et demandé qu'on l'accueillît à bras ouverts.

Châtillon avait fait capturer et périr sous la torture quelques-uns de ceux qui murmuraient de telles paroles, afin que dans la ville on n'entendît plus que la phrase : « Résister ou mourir. »

Pour les curieux accoudés aux créneaux des murailles, où des monceaux de pierres et des tonneaux d'huile étaient montés jour et nuit par la population, ce fut comme si le crépuscule se prolongeait indéfiniment. En effet, alors que le soleil venait de se coucher, ses feux restaient accrochés au fer des lances mahométanes, si nombreuses qu'elles gardaient la nuit au loin – ce qui se confirma quand tous les braseros du camp sarrasinois s'allumèrent, faisant pâlir la plaine d'étoiles qui inondait le ciel. Les bannières claquaient par centaines au vent nocturne, invisibles dans leurs habits noirs, remarquables à la façon dont elles masquaient les feux – dans des palpitations de lumière.

Les habitants de Jérusalem observaient ce spectacle en tremblant, à la fois excités et inquiets, se demandant quand Saladin donnerait l'assaut.

— C'est beau, quand même ! lâcha malgré lui un bourgeois.

Mais des voix s'élevèrent aussitôt :

— Ne chômez pas ! Au travail ! Au travail !

Il s'agissait des Templiers blancs, qu'Héraclius et Balian avaient chargés d'encadrer les troupes. Faute de soldats en nombre suffisant, il avait fallu recruter parmi les civils, mobiliser les bourgeois, adouber les jeunes nobles, donner à des écuyers le commandement de pelotons, former au maniement des armes ceux dont le bras était assez vigoureux. Quand les armes manquaient, on donnait aux hommes des fourches, des pelles, des pioches ou des marteaux et, aux femmes, des balais, des ciseaux, de longues épingles ou des poêles à frire. On faisait rougir des tisons dans des braseros placés aux coins des rues. Algabaler et Daltelar, les deux derniers chevaliers de Jérusalem, vieillards dont l'aigreur et la fainéantise le disputaient au vice et à la peur, s'enfermèrent chez eux. On dut, pour les déloger, menacer de raser leur logis et de les pendre aux créneaux afin de montrer aux Sarrasins le sort qui attendait les paresseux. Les deux chevaliers furent chargés des travaux de défense. On pensa, avec justesse, que personne mieux qu'eux ne prendrait les précautions qui s'imposaient pour empêcher les Sarrasins d'entrer. Ils firent monter devant les portes de Jérusalem d'épais murs de briques, dont ils trouvèrent les matériaux en abattant les maisons mitoyennes. À ceux qui protestèrent parce qu'on détruisait leur logis, on proposa de rester pour servir de mortier.

Des fouets claquaient sur les têtes de la foule pour la rappeler à l'ordre et la motiver. Les hommes transportaient des pierres, les femmes des seaux pleins d'eau ou de sable, les enfants les rations qui nourrissaient ces nouveaux maçons, et les vieillards donnaient des conseils, qui exaspéraient tout le monde. Ils ne cessaient de répéter : « On vous l'avait bien dit… »

Ce n'était plus des murs, c'était des amoncellements ; et tous d'imaginer ce qu'on pouvait y ajouter. Charrettes aux roues

cassées, vieux lits, buffets, vêtements usés, carcasses d'animaux, ordures ménagères, parois d'un tombeau… tout ce qui pouvait peser et obstruer. Les remparts de Jérusalem étaient comme un manteau doublé en prévision de l'hiver. Certains y cachèrent des animaux domestiques, prétextant que la famine et le noir les rendraient fous, et qu'ainsi ils se jetteraient à la figure des assaillants si ceux-ci parvenaient à entrer.

— Et si le siège se prolonge et que la famine arrive, que mangera-t-on ? protestèrent quelques âmes sensibles en allant récupérer – quand c'était encore possible – qui son chat, qui son chien.

Héraclius et Balian s'étaient réparti les tâches de façon à se fréquenter le moins possible. À Héraclius, le sud de la ville, avec ses quartiers arménien et germanique, à Balian, le nord, avec ses quartiers français, hospitalier et autrefois juif. L'un et l'autre se réjouissaient de ce choix, qui plaçait le patriarche à l'abri, et Balian au combat. Car, depuis que la ville existait, on ne connaissait pas d'exemple d'assaut venu du midi – où se trouvaient encore les vestiges de l'ancienne enceinte romaine. L'esplanade du Temple, elle, était défendue par les Templiers blancs et quelques braves munis de faux.

Héraclius et Balian s'étaient également partagé les puissantes armes de siège ; Balian, faisant valoir l'extrême vulnérabilité de ses positions, avait gardé pour lui les deux catapultes possédées par la ville – les deux onagres et les quatre scorpions ayant été équitablement répartis. Alors qu'Héraclius avait groupé l'ensemble de ses défenses au sommet de la tour de David afin de protéger la citadelle et le palais du roi de Jérusalem, Balian avait disséminé les siennes le long de ses positions, plaçant ici une catapulte, là un onagre – s'efforçant chaque fois que c'était possible d'en faire se croiser les tirs. De même, alors qu'Héraclius avait rassemblé les vivres dans les caves de son palais, Balian avait créé des dispensaires, où était entreposé de quoi nourrir tout un quartier pendant deux ou trois mois – durée estimée du siège, avant l'arrivée des secours espérés.

À la Saint-Eustache, Saladin lança un premier assaut contre la porte de Damas.

— Quel dommage, fit un bourgeois placé non loin de Balian sur les créneaux. Je commençais à m'habituer au siège…

*

Au krak des Chevaliers, où les cloches sonnaient à toute volée, des cris fusaient dans toutes les directions :

— Raymond de Tripoli est mort !

— On l'a assassiné !

— J'ai la coupable ! lança un Hospitalier en faisant avancer Cassiopée devant lui, sous la menace de son épée.

Elle marchait en silence, le dos rond, maintenue par deux solides frères sergents, escortée de quatre turcopoles et d'un frère chevalier. Morgennes se précipita vers Cassiopée. Elle lui jeta un regard qu'il ne reconnut pas.

— Où est Simon ? Que s'est-il passé ? demanda-t-il.

Cassiopée ne répondit pas. Elle fut conduite dans le cul-de-basse-fosse du krak des Chevaliers, où Alexis de Beaujeu alla aussitôt la trouver. Morgennes avait l'impression d'être emporté par un tourbillon. Les cloches de la petite chapelle avaient changé de rythme, et sonnaient maintenant le glas.

Il fallait retrouver Simon ! Peu avant le repas, il était sur les remparts avec Cassiopée. Et maintenant ? Morgennes courut vers l'escalier qui menait à la tour des invités et croisa deux femmes qui en descendaient. Toutes deux avaient un port de reine et la peau brunie des habitants de la région, mais l'une avait les cheveux noirs, tandis que l'autre était blonde.

Échive de Tripoli ! Morgennes s'approcha de la femme aux cheveux blonds mêlés de blanc et la pressa contre lui – la laissant pleurer quelques instants sur son épaule.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-il.

Échive secouait la tête, incapable de répondre. La femme qui l'accompagnait, et que Morgennes ne connaissait pas, dit :

— Pardonnez-moi, chevalier, mais la comtesse est encore sous le choc. Je crains qu'elle ne puisse vous répondre pour le moment…

Un homme surgit alors des appartements du comte Raymond de Tripoli. Il s'agissait d'Ernoul. Il s'approcha du petit groupe et lança :

— Quelle tragédie !

Morgennes le prit par le bras, et le serra à lui faire mal :

— Ernoul, il faut me dire ce qui s'est passé ! On accuse Cassiopée d'avoir tué Raymond, c'est absurde !

— Je suis d'accord avec vous, Morgennes, convint Ernoul. Mais elle est la dernière à avoir vu le comte vivant… En outre, elle ne veut pas parler.

— Et alors ? fit Morgennes. Cela signifie-t-il qu'elle l'a tué ?

— Non, mais de lourds soupçons pèsent sur elle. Je sais, c'est difficile à croire, mais c'est ainsi.

Morgennes avait l'air égaré de ceux sur qui le ciel vient de tomber.

— Cassiopée, murmurait-il, Cassiopée… Il faut que je la voie, il faut que je lui parle !

Comme il tournait les talons, la femme qui accompagnait Échive l'interpella :

— Pardon, messire, mais j'ai entendu ce brave Ernoul vous appeler Morgennes. Seriez-vous le chevalier qui a retrouvé la Vraie Croix ?

— C'est moi.

— Alors j'ai confiance en vous. Si vous affirmez que la jeune femme n'est pas coupable, c'est qu'elle est innocente. Vous trouverez le ou la coupable, j'en suis certaine.

— Vous êtes la mère de Josias, la compagne de Tommaso Chefalitione ?

— Oui.

— Le capitaine est un brave homme et je suis heureux pour vous deux. Je regrette seulement de vous rencontrer dans ces pénibles circonstances. J'espère qu'un jour nous aurons l'occasion de faire plus ample connaissance.

— Je le souhaite aussi, dit Fenicia.

Sur un signe de tête, elle s'éloigna avec la comtesse de Tripoli.

Morgennes se retrouva seul avec Ernoul. Qui demanda :

— Que voulez-vous faire ?

— Voyez-vous à quoi ressemblent mes amis ? Taqi ad-Din, le neveu de Saladin ? Simon de Roquefeuille, un jeune chevalier ? Yemba, un moine à la peau noire ?

— Oui, je crois, acquiesça Ernoul.

— Trouvez-les ! Dites-leur de me rejoindre chez Raymond de Tripoli. Et vite !

— Ce sera fait, dit Ernoul.

Morgennes remercia le brave écuyer, et décida de se rendre dans les appartements de Raymond de Tripoli avant qu'ils ne lui fussent interdits.

Cassiopée ne bougeait pas. Elle était allongée dans sa cellule, sur une botte de paille.

Beaujeu était avec elle et s'efforçait de la faire parler. Mais la jeune femme restait silencieuse. Elle se contentait de le regarder d'un air triste, des larmes coulant sur ses joues, les lèvres mystérieusement scellées.

— Écoutez-moi, commença Beaujeu. Je vais être franc avec vous. Je ne crois pas que ce soit vous qui ayez tué le comte. D'ailleurs, pourquoi l'auriez-vous fait ? Vous n'y aviez aucun intérêt…

Il alla chercher un tabouret et vint s'asseoir à côté d'elle.

— Je vais vous poser des questions, continua-t-il. J'ignore la raison qui vous fait garder bouche close, mais peut-être pouvez-vous faire oui ou non de la tête ?

Cassiopée se redressa, une lueur dans le regard. Lentement, péniblement, elle hocha la tête.

— Bon, c'est déjà un début… Vous n'aurez qu'à répondre de cette manière. D'accord ?

Cassiopée acquiesça.

— Avez-vous quelque chose à voir avec la mort de Raymond de Tripoli ?

Cassiopée trembla de tous ses membres, paraissant au comble du désespoir, puis opina du chef. Beaujeu ne laissa rien transparaître de ses sentiments et continua son interrogatoire.

— Avez-vous tué Raymond de Tripoli ?

Cette fois-ci, Cassiopée répondit plus vite, avec un signe de dénégation.

— Savez-vous qui l'a tué ?

De nouveau, elle fit signe que non.

— Vous ne pouvez toujours rien me dire ?

Elle regarda, surprise, Beaujeu dans les yeux. Avait-il compris ce qui lui arrivait ?

— Si vous le pouviez, parleriez-vous ?

Elle acquiesça.

Beaujeu se releva, et se frotta pensivement la barbe.

— Qui vous en empêche ?

Mais Cassiopée ne pouvait ou ne voulait répondre à cette question. Elle se contenta de hausser les épaules d'un air évasif, puis se toucha la gorge.

— Pardon, reprit Beaujeu. Avez-vous une idée de ce qui vous en empêche ?

Cassiopée hocha la tête.

— Et savez-vous qui a attenté à la vie de Raymond de Tripoli ?

Encore une fois, la réponse fut positive.

— Les Templiers ?

— Les Assassins ! lâcha Cassiopée, comme malgré elle.

La réponse avait spontanément jailli de sa bouche, mais déjà ses lèvres se refermaient. Une grande douleur se lisait sur son visage, comme si sa tête était le lieu d'un combat où s'affrontaient des pensées contradictoires.

La porte de la cellule s'ouvrit derrière Beaujeu, et Morgennes entra, accompagné de Yemba, Simon et Taqi.

— Beau doux frère, commença Morgennes, tu peux la libérer : elle n'est pas coupable.

— Qui alors ? demanda Beaujeu.

— Lui, fit Morgennes en montrant au commandeur la tête de Rufinus. Il vient de tout avouer.

Quelques instants plus tard, ils se tenaient dans la réserve de la sacristie du krak.

— Pouuuvez-vous m'essuuuyer les yeux s'il vous plaaaaît ? implora Rufinus. Je n'ai pas de braaas, et ces laaarmes me gêêêênent…

Morgennes épongea le visage de Rufinus à l'aide d'un chiffon trouvé à côté du coffret pyramidal.

Taqi examina la pièce, un réduit particulièrement sombre, sans fenêtre, taillé dans la roche, plein de coffres et d'objets divers, parmi lesquels on remarquait plusieurs centaines de bougies, décorées de motifs étranges.

— C'est ici que nous entreposons les vêtements sacerdotaux, les barriques de vin de messe, les ornements et les vases sacrés, expliqua Beaujeu.

— Je vois que vous disposez d'un nombre de cierges considérable, nota Yemba, amusé. Je remarque aussi que, curieusement, les motifs inscrits sur les cierges n'ont rien de latin…

— Effectivement, agréa Beaujeu. Mais je ne crois pas qu'ils signifient quoi que ce soit. Ce ne sont que des ornements décoratifs.

— Inexact, dit Taqi en prenant l'un des cierges. Ils sont rédigés dans une langue très ancienne, venue de Perse, aux premiers temps du Prophète (la grâce soit sur Lui). Il est écrit sur celui-ci : « Mort aux chrétiens ! »

Tous frissonnèrent, comme si la température de la pièce venait subitement de descendre de plusieurs degrés. Taqi remit le cierge à sa place.

— Vous en avez une sacrée quantité, observa Simon… Tous ces cierges ! Que font-ils ici ?

— Je ne savais pas que nous en avions autant, avoua Beaujeu.

— Laissssez-moi vous expliqueeeer, reprit Rufinus de sa voix caverneuse. Tout est si… cooompliquéé !

La tête se mit à parler et, comme d'habitude, elle était intarissable. Elle discourut pendant plus d'une heure, leur racontant par le détail comment Cassiopée et lui-même avaient été séquestrés par les Assassins, au djebel Ansariya, puis conditionnés par Rachideddin Sinan. Fort mal, heureusement.

— Nous ne saaaaviooons mêêême pas ce que nous auriooons à fairrre !

En fait, dès leur arrivée au krak, Rufinus avait été confié au frère infirmier pour qu'il l'examinât, tâchât de comprendre les prodiges qui permettaient de l'animer et décidât s'il était l'œuvre du diable ou de Dieu. C'était indiscutablement celle du

diable, et alors que Rufinus et le frère infirmier devisaient âprement, un flot de paroles hypnotiques avait soudain jailli de la bouche de Rufinus. Il avait enjoint au frère infirmier de se rendre sans tarder à la sacristie, de prendre un des nombreux cierges qui s'y trouvaient, et de l'apporter dans la chambre de Raymond de Tripoli : ce qu'un supplément d'enquête confirma plus tard, Échive de Tripoli se rappelant effectivement avoir vu le frère infirmier leur apporter un cierge – « Pour vos soirées d'hiver », lui avait-il dit avant de repartir. Mais l'hiver de Raymond de Tripoli, déjà très malade, devait arriver prématurément : par la main d'une jeune femme. Quand elle avait vu la bougie dans la chambre de Raymond de Tripoli, et reconnu les dessins, Cassiopée n'avait pu s'empêcher de l'allumer. Puis elle s'était assise, silencieuse, immobile, et avait regardé, incapable de parler parce que la fumée montant de la bougie commençait à agir, lui paralysant les cordes vocales.

— Qu'y avait-il à regarder ? demanda Beaujeu.

— Un serpeeeeeent ! répondit Rufinus.

— C'est-à-dire ? insista Beaujeu.

— Ceci ! fit Morgennes.

Dégainant Crucifère, il coupa un, puis deux, puis trois, puis toute une série de cierges. Chacun recélait un aspic, enroulé sur lui-même.

— Sacrilège ! s'écria Beaujeu. Mais qu'est-ce que c'est ?

Taqi ramassa quelques morceaux de cierges coupés en deux, les observa et les montra à Beaujeu.

— Regardez ! Les serpents sont coulés dans la cire, où ils s'endorment. La chaleur de la flamme les réveille. Ils sortent alors des bougies et vont mordre le premier venu. C'est un miracle que Cassiopée leur ait échappé ! Le krak est plein de ces serpents. Heureusement que nous les avons retrouvés, dit-il en écrasant sous son talon ceux qui étaient tombés sur les dalles de la réserve, encore engourdis.

Rufinus pleurait à chaudes larmes. Il demanda à Morgennes de lui « moucheeer le neeez ». Après avoir soufflé de toute la force de ses poumons inexistants dans le chiffon, il reprit :

— C'est Siiiinaaaan ! Il a des alliiiiiiés iciiii ! Puiiiiisssaaants !

— Je m'en doute, dit Beaujeu. Déjà, comment se fait-il que ces cierges…

Il était tellement en colère qu'il ne put finir sa phrase. Il ouvrit rageusement la porte de la sacristie et appela les gardes :

— Qu'on aille me chercher le frère chapelain !

Le premier garde était parti quand Beaujeu rouvrit la porte et ajouta :

— Et le frère infirmier !

Interrogés, les deux hommes révélèrent – pour le frère chapelain – que les cierges étaient des dons faits par des pauvres, en remerciement pour les repas offerts. Apparemment, ceux-ci les fabriquaient eux-mêmes.

— Terminé, les repas pour les pauvres ! Terminé, les pauvres au krak des Chevaliers !

Et d'ajouter, parce qu'il rechignait à se montrer aussi dur :

— On leur jettera à manger du haut des remparts !

Le frère chapelain se promit de jeûner pendant quarante années de suite, autant dire, jusqu'à la fin de ses jours. Quant au frère infirmier, il avoua :

— Que vous dire : c'est cette face diabolique, elle m'a ensorcelé avec ses belles paroles ! J'en ai encore la tête comme un chaudron, mes oreilles tintent encore et mes pieds, ah, mes pieds !

Le pauvre homme se prenait le front dans les mains, et tapait du pied par terre. Rufinus le regardait en faisant de grands « Ooooh ! », comme s'il trouvait qu'il exagérait.

— Mais enfin, Rufinus, demanda Beaujeu, que vous a promis Sinan pour que vous fissiez cela ?

— Un coooorps ! sanglota Rufinus.

Et de se moucher à nouveau, dans le chiffon de Morgennes.

Le soir même, l'affaire était réglée.

On arrêta tous les pauvres qui se trouvaient au krak, afin de les fouiller. Certains avaient sur eux des cierges dissimulant des aspics, et furent exécutés sur-le-champ. Beaucoup plaidèrent vainement leur cause, affirmant : « On nous a demandé de vous les donner, ce n'est pas notre faute ! » Mais il était impossible de savoir s'ils disaient vrai et l'on préféra ne pas prendre de

risques. On les tua comme les autres. Cassiopée, dont l'envoûtement se dissipait peu à peu, donna elle aussi sa version des faits : « Les inscriptions tracées le long des cierges étaient des incantations magiques dont la puissance redoublait avec l'odeur dégagée par la cire en brûlant. Le premier ordre reçu était d'allumer la bougie. Ensuite, on ne pouvait plus ni bouger ni parler. »

Cassiopée, paralysée, avait donc vu avec horreur l'aspic se dégager de son fourreau de cire tel un oisillon sortant de sa coquille, et se diriger lentement vers elle. Mais, curieusement, elle n'avait pas été mordue. (À ce passage, Taqi eut un léger sourire, et regarda les nombreux tatouages de sa cousine. Certains avaient la réputation d'éloigner les serpents. L'explication devait certainement se trouver là.) Ensuite, le reptile s'était dirigé vers le comte de Tripoli, qui était endormi, et l'avait mordu.

En examinant le corps de Tripoli, on trouva la trace de la morsure. En fouillant sa chambre, on trouva l'aspic.

— Les événements se précipitent, fit observer Morgennes. Autrement, Sinan aurait attendu la Noël pour vous tuer tous, dans la chapelle, quand vous auriez utilisé les cierges pour les fêtes.

— Mais quel intérêt a-t-il à nous frapper ? demanda Beaujeu.

— Ce n'est pas seulement vous qu'il atteint, répondit Morgennes. Contre l'Hôpital, il ne peut pas grand-chose. Mais le krak est la seule forteresse de la région qui lui résiste encore, les Templiers ayant déjà partie liée avec lui. Le comte de Tripoli mort, ce sont ses terres qui sont désorganisées. En ces périodes de troubles, s'occuper de la succession du comte ne sera pas si simple. Il a porté un rude coup à l'Hôpital, qui de toutes les factions de Terre sainte est celle qui lui est la plus opposée, et la moins désorganisée.

Parce qu'ils avaient fait courir d'énormes risques à la maison, le frère chapelain et le frère infirmier furent condamnés à passer devant le tribunal de pénitence à la fin de la semaine. Le frère chapelain préféra la damnation au déshonneur, et se jeta – alors qu'on le conduisait sous bonne escorte à sa chambre – par une fenêtre donnant sur un précipice. Le frère

infirmier, lui, bénéficia de la clémence du tribunal. Après tout, le krak avait besoin de lui. Il était le seul médecin. En outre, le frère chapelain s'étant suicidé, tous les soupçons se reportèrent sur lui.

On aurait pourtant dû l'épargner, car s'il était dur – de cœur, d'esprit –, sa dureté l'empêchait justement de trahir ceux dont il désapprouvait les mœurs. Nul ne vit le frère infirmier se réjouir à la messe dite, au krak des Chevaliers, en l'honneur de Raymond de Tripoli. Nul ne le vit se frotter les mains de plaisir, et nul ne l'entendit murmurer tout bas, les yeux dans le vide, des paroles de haine.

Le lendemain matin, à l'aube, les trois groupes constitués par Alexis de Beaujeu se mirent en route, Morgennes emmenant Rufinus – maintenant bâillonné. Simon ne quittait pas des yeux Cassiopée, se montrant en tout d'une prévenance exemplaire.

Quant au cercueil de Tripoli, il partit avec Tommaso Chefalitione, Fenicia, la comtesse de Tripoli et leurs enfants, le comte ayant demandé à se faire enterrer en Provence.

La ruse était subtile. Au beau milieu de la nuit, Morgennes, Chefalitione et Beaujeu avaient sorti Raymond de Tripoli de son cercueil pour le remplacer par la Vraie Croix. Son corps avait ensuite été enterré sous une dalle anonyme, dans le petit cimetière situé derrière la chapelle ; et la Vraie Croix avait été séparée en deux, le *patibulum* et le poteau couchés côte à côte dans la bière.

Morgennes s'étonna de les voir y entrer tous les deux, lui qui s'était dit : « Le poteau n'y tiendra jamais. » En fait, ils se retrouvèrent avec de la sciure de bois sur leurs gants de cuir. La Vraie Croix commençait à se désagréger.

24.

« Puis il dit à l'homme : "La crainte du Seigneur, voilà la sagesse ; fuir le mal, voilà l'intelligence." »
(Job, XXVIII, 28.)

Quelque temps après être entrés dans ce qui composait encore, moins de trois mois auparavant, le royaume franc de Jérusalem, Yemba et Morgennes se séparèrent. Le premier alla vers l'orient et le second à l'ouest, de l'autre côté du Jourdain. Peu avant de le quitter, serrant son ami contre lui pour un au revoir qu'il savait un adieu, Yemba lui demanda – touchant son haubert avec un reliquat de racine blanche :

— T'a-t-il beaucoup servi ?

— À peine, répondit Morgennes.

— Ah bon ?! s'étonna Yemba.

— Apparemment, Dieu me préserve des combats. Depuis Hattin, je n'ai essuyé qu'une seule volée de flèches. En outre, je ne crois pas avoir versé le sang…

— Hum, fit Yemba, étonné. C'est bien étrange. Tu dois être l'un des rares en ce pays à qui cela soit arrivé.

— Pendant longtemps je n'ai pas eu d'armes. Puis j'ai récupéré une grosse paire de tenailles. Mais je ne l'ai pas utilisée… Les occasions n'ont pas manqué, mais les choses se sont trouvées ainsi. Maintenant, j'ai Crucifère, dit-il en caressant la croix de bronze sertie sur la poignée de son épée. Cela dit, elle n'a quitté mon fourreau que pour couper des bougies !

Yemba sourit et fit un dernier signe de la main à son ami, criant :

— Dieu te garde !

— Toi aussi ! dit Morgennes.

— Non, ajouta Yemba. Ce n'était pas un souhait, mais une constatation !

Puis il mordilla sa racine, et s'éloigna en riant.

Ernoul s'approcha de Morgennes :

— Drôle de personnage, toujours en train de rigoler…, dit-il. On dirait que la destruction de l'oasis des Moniales ne l'a pas affecté…

— Ce n'est pas le cas, expliqua Morgennes alors que Yemba et son escorte d'Hospitaliers disparaissaient derrière une colline. Mais il n'en montre rien. Yemba ne montre de la vie que ce qu'il aimerait y voir : de la joie.

Comme pour les saluer, alors qu'il passait à son tour de l'autre côté de la colline, l'éléphanteau leva la trompe et barrit une dernière fois. Enfin, Morgennes et les siens gagnèrent le bac, manœuvré par des soldats de Saladin. Grâce à Taqi, ils purent traverser sans encombre.

L'étrange équipage continua sa route vers le couchant, avant d'obliquer légèrement vers le midi. Ernoul marchait au côté de Morgennes, avec Taqi. Yahyah, monté sur un poulain, suivait avec Babouche. Puis venaient Cassiopée et Simon – qui portait la croix tronquée, dont il avait glissé un fragment dans son aumônière. Quant à Massada, qui pleurait le départ de Carabas – parti avec Yemba en direction de la mer Morte –, il empestait la charogne. La lèpre avait encore gagné du terrain. Bientôt il devrait se résigner à prendre une crécelle et à s'envelopper de bandelettes. Pareils à une terre privée d'eau, ses bras, ses jambes, son torse s'étaient couverts de craquelures. Ses membres avaient gonflé ; ses articulations étaient constellées de plaques cuivrées ; ses doigts disparaissaient dans des concrétions grisâtres, préfigurations de notre lot à tous : la poussière. Massada mourait par petits bouts, s'abîmant dans de profonds monologues avec Rufinus, qui, étant bâillonné, l'écoutait mais ne pouvait lui répondre autrement qu'en clignant des yeux. À moins que ce ne fût à cause du sable.

Massada parlait souvent de sa femme, qui lui manquait cruellement.

— Depuis qu'elle est partie, je m'en vais également. C'est plus fort que moi.

Morte, elle se parait à ses yeux de toutes les qualités, redevenait celle dont il était tombé amoureux, autrefois. Celle

qu'il avait épousée. Ces derniers temps, elle n'avait plus été pour lui qu'un vieux vêtement, une cape un peu lourde, au tissu épais, et qu'on a trop portée. Ce qui l'avait conduit à changer d'attitude, surtout, c'était la venue de Cassiopée. Massada s'ennuyait dans son échoppe, quand il avait vu dans le ciel un faucon. Il avait fait quelques pas dans la rue pour mieux voir cet oiseau, qui décrivait des cercles comme à la recherche d'une proie.

L'oiseau s'était posé sur l'auvent de sa boutique.

— Sans doute attiré par ses coloris rouge et jaune, expliqua Massada à Rufinus. Des curieux levaient le nez pour admirer ce magnifique oiseau, qui venait de choisir mon échoppe pour perchoir. M'emparant d'un long bâton, que je vendais comme étant celui à l'aide duquel Moïse avait ouvert la mer Rouge, je m'apprêtais à l'en chasser, quand une voix me dit :

« N'y touchez pas ! »

Je regardai alentour, et vis une superbe jeune femme. Malgré ma petite taille, elle n'était pas beaucoup plus grande que moi. Châtain, les yeux bleus, il émanait de sa personne une force incroyable, un charme fantastique. D'une certaine façon, elle seule avait fini d'être créée. Sa beauté était secondaire – aurait-elle été laide, la plus laide d'entre toutes, que tout aurait été pareil. Elle était extraordinaire. Ses mouvements étaient coulés, d'une souplesse animale. Certaines personnes suivent la route, d'autres, plus rares, donnent l'impression de la tracer. Elle est la route. Celle que l'on aimerait suivre, jusqu'au bout. Je la regardais, fasciné, plus ému que si l'oiseau m'avait parlé. Elle me dit, désignant le faucon du regard :

« Elle pourrait vous blesser. »

L'oiseau sauta de l'auvent sur son poing, et la jeune femme ajouta :

« On dit que vous êtes le meilleur marchand de reliques de toute la Terre sainte. Est-ce vrai ?

« — Oui, certainement, répondisse.

« — Alors, conseillez-moi. »

Je fis de mon mieux, proposant à cette femme trop étonnante pour être vraie les plus beaux articles de mon magasin. Elle m'acheta énormément de reliques, toutes fausses.

Elle préférait les plus petites, pour les emporter avec elle. « Une par personne que j'ai tuée pour arriver jusqu'ici », me dit-elle sans que je sache si c'était la vérité. Mais qui étais-je pour la questionner à ce sujet ? Alors, je lui vendis quelques pépins de la pomme donnée par Ève à Adam, le coutelas d'Abraham, un denier de Judas, des plumes du coq qu'entendit chanter Pierre, les signes que Jésus avait tracés avec son doigt sur le sable avant d'être arrêté, et bien d'autres merveilles… Elle les mit dans des sachets, à sa ceinture, dans ses cheveux, en broche, autour de ses bras, de ses mollets, dans son nombril même…

« Peu de personnes, lui dis-je, en achètent autant. Généralement, une suffit.

« — Je crains, soupira-t-elle, que toutes les reliques de la terre ne puissent me rendre l'innocence perdue dans ma quête.

« — Que cherchez-vous ?

« — Un homme.

« — Vous n'êtes pas mariée ? Je puis divorcer, si vous le voulez…

« — Ce n'est pas pour me marier, mais pour le faire figurer dans un livre, en tant que personnage.

« — Je suis un fabuleux personnage.

« — Je n'en doute pas, mais j'ai besoin d'un chevalier…

« — Il est vrai, poursuivis-je, que je ferai plutôt office de valet…

« — Je vous promets de parler de vous à Chrétien de Troyes. »

La jeune femme partie, je vis par l'entrebâillement de la porte le regard de Fémie. Elle aussi avait jadis abandonné les siens pour venir vers moi… Ce fut à ce moment que je trouvai insupportable de la regarder. Tout ce qu'elle avait sacrifié pour moi… Je n'ai pas su m'en montrer digne…

Rufinus regardait Massada incapable de répondre, faisant entendre de temps à autre de petits « Hum hum » pour indiquer qu'il écoutait. Et Massada continuait à parler, aussi intarissable qu'un Rufinus débâillonné.

Un jour, le faucon pèlerin se posa sur le poing de Simon. C'était la première fois. Simon avait appelé l'oiseau et tendu sa

main gantée de cuir vers le ciel, ainsi que Cassiopée le lui avait appris. Tournoyant dans les airs, puis soudain descendant en piqué, le rapace s'était, d'un battement d'ailes, rétabli à l'horizontale, pour délicatement enserrer le poing du jeune chevalier. Cassiopée applaudit des deux mains, embarrassée par la traverse de la croix qu'elle tenait pour lui.

— Bravo ! dit-elle. Tu as réussi !

Simon n'était pas peu fier, et galopa vers l'avant pour montrer son exploit à Morgennes.

— Mes félicitations, dit Morgennes. Et maintenant, comment vas-tu t'y prendre pour qu'il s'envole ?

— C'est la deuxième leçon, répondit Simon. Je ne sais pas encore très bien comment on fait. Mais je vais essayer.

Il leva le bras, tendit la main vers le ciel, espérant que l'oiseau prendrait son essor. Mais le faucon pèlerin resta cramponné à son gant et n'en bougea pas. Il dardait deux petits yeux jaunes sur Simon, se demandant pourquoi il s'agitait ainsi. Que pouvait-il bien vouloir ?

La troupe rit beaucoup des mésaventures de Simon, qui n'arrivait plus à se débarrasser du faucon de Cassiopée. Mais celle-ci, d'un claquement de langue, le rappela à elle. Le rapace vint souplement se poser sur son poing, lançant de temps à autre un regard offusqué à Simon, vexé d'avoir été confié à un aussi mauvais élève. Morgennes secoua la tête, amusé.

— Je vous remercie de nous accompagner, lui dit Ernoul. J'espère qu'il n'est pas trop tard et que nous aurons le temps d'apporter la Vraie Croix aux Hiérosolymitains…

Leurs regards se portèrent vers Taqi, qui leur dit :

— Ne vous inquiétez pas, mon oncle a donné sa parole. Et si la Vraie Croix peut atténuer les souffrances des vôtres, il la laissera probablement entrer. Cela dépendra de la façon dont la bataille sera engagée.

— C'est-à-dire ? demanda Morgennes.

— Eh bien, dit Taqi, s'il a du mal à prendre la ville, il ne voudra sans doute pas l'y laisser pénétrer, pour ne pas offusquer Allah. Si les choses vont bien, il ne pourra qu'accepter, Dieu étant le Clément. Nul ne voudrait offenser Dieu, fût-ce à travers ses reliques.

*

Héraclius fulminait. « Je ne comprends pas, disait-il, pourquoi Saladin n'attaque pas de ce côté-ci ! » Contre toute attente, il voulait parler du sien. Ses gens le regardèrent, étonnés de l'entendre proférer de telles paroles. Ce qui les suscitait, c'étaient les succès de Balian, qui avait déjà réussi à faire reculer une première fois l'armée du sultan.

Cela ne pouvait s'expliquer, pensait Héraclius, que par l'aide de Dieu. Aide dont il aurait aimé s'enorgueillir lui aussi.

Pourtant, résister n'avait pas été facile et ce premier succès tenait tout autant au talent de Balian, à la chance et à ses dons de chef qu'à l'aide du Ciel.

Au petit jour du 20 septembre, il y avait de cela plus d'une semaine, près de six mille hommes, fantassins, archers, piquiers et soldats du génie, avaient marché sur la ville. Les étendards jaune et noir du sultan flottaient au vent comme des voiles de houris ; les minces lames des sabres et des lances du Yémen jetaient des éclairs accompagnés de grondements de tonnerre causés par la chute de très gros rochers envoyés contre les murailles de Jérusalem par les machines de guerre de Saladin. Mais la ville tenait bon. Quelques défenseurs avaient été précipités dans le vide par l'effondrement d'un rempart ; mais derrière, un autre tout aussi solide s'élevait, récemment construit par les gens d'Algabaler et de Daltelar. On s'encourageait en chantant des psaumes, notamment celui de l'Oultremer : *Que le Saint-Sépulcre soit notre sauvegarde !* On louait le Seigneur et on buvait de grandes rasades de vin, à même les tonneaux hissés au sommet des enceintes. On insultait les Sarrasins : « Chacals ! Pourceaux ! Vermine ! » Mais les Mahométans n'entendaient pas les injures. Portés par le son des tambours et des flûtes, ils montaient à l'assaut des murailles en rangs serrés.

À genoux entre deux créneaux, des Hiérosolymitains priaient, bien décidés à rester de marbre sous la pluie de flèches ennemies. Malheureusement, leurs corps étaient criblés de traits épais, qui les transperçaient de part en part, et les

faisaient tomber à la renverse. Aussitôt, d'autres hommes venaient les remplacer – même si beaucoup trouvaient plus prudent de boucher les créneaux par des boucliers ornés d'une croix.

In hoc signo vinces ! répétait à l'envi Balian II d'Ibelin, en encourageant son armée improvisée à porter ce symbole sur le champ de bataille. Et tous l'arboraient, qui au cou, qui brodé sur un vêtement, qui peint sur son bouclier.

— N'oubliez pas pour qui vous vous battez ! criait-il à ses hommes. Ils ne passeront pas !

Il ordonna aux catapultes de concentrer leurs tirs sur les plus lentes des troupes ennemies.

— Ce ne sont pas les cavaliers qui vont nous faire du tort, mais ceux-ci, armés de lourdes piques, portant des échelles assez hautes pour nous atteindre, ou poussant de longues galeries !

Galeries en treillages de bois que les assiégés voyaient avancer vers eux, pareilles à des toits glissant sur des roues.

Saladin avait envoyé quelques sapeurs à l'assaut des murailles, et c'est eux que Balian voulait empêcher d'approcher. Si les cavaliers restés en retrait ressemblaient, dans leur armure étincelante, aux pics enneigés de l'Hermon, les fantassins étaient des collines en marche, qu'il fallait aplanir sous les rocs.

Balian agita un lourd drapeau rouge, donnant le signal à ses hommes de libérer la tension qui maintenait au sol les lourdes caisses chargées de pierres. Brusquement, avec un bruit énorme, elles s'envolèrent vers le ciel, montèrent au firmament et éclatèrent en plusieurs fragments, qui retombèrent en pluie d'étoiles filantes sur les Sarrasins.

Une dizaine de pierres creusèrent autant de trous profonds dans les faubourgs de Jérusalem, y enterrant à tout jamais quelques soldats, fracassant même l'une des galeries que des hommes poussaient vers les remparts.

Puis ce fut au tour de deux longues lances de prendre leur essor. L'une d'elles traversa un cavalier et sa monture, qu'elle cloua définitivement à terre – comme un insecte sur une planche de bois ; l'autre se perdit dans l'azur.

L'onagre avait été placé au beau milieu du marché, vidé de ses étalages. Pour faire bonne mesure, les servants avaient ajouté aux rochers leurs ordures – car c'était, désormais, la seule façon de les sortir de la ville.

Des tombereaux d'immondices s'élancèrent donc à l'assaut du ciel, avant de retomber en une giboulée pestilentielle sur la tête des Sarrasins.

Les efforts de ces derniers durèrent toute la journée. Aux cris de *Allah Akbar* des milliers de fantassins coururent à l'assaut des murailles et s'y fracassèrent, pressés par les rangs suivants. À l'abri de leur bouclier, ils cherchaient à gagner les remparts, profitant du plus petit angle mort – ou moins bien défendu. Certains parvenaient à y poser leurs échelles ou à en approcher de lourdes tours de bois – contre lesquelles les défenseurs tiraient des flèches enflammées. Mais les tours avaient été protégées par des peaux de bêtes et des cordages aspergés de vinaigre, et le feu prenait mal. L'une d'elles, cependant, qui avait reçu à son sommet la pierre d'une catapulte, bascula vers l'arrière et s'effondra. Terrorisés par le fracas de bois brisés, les Sarrasins qui la servaient se jetèrent dans le vide et s'empalèrent sur les piques de leurs camarades. Par centaines, des archers à cheval faisaient pleuvoir une nuée de flèches sur les murailles de Jérusalem ; mais celles-ci n'étaient pas, comme les hommes, capables de reculer. Elles restaient immobiles ; et, si leurs protecteurs venaient à mourir – de minuscules ailes noires plantées dans la poitrine –, d'autres prenaient aussitôt leur place, poussant de grands cris, crachant des injures, bavant comme des bêtes, faisant des gestes obscènes, jetant des pierres, des sacs, des chaises, des bancs, enfin, tout ce qui leur tombait sous la main – y compris leurs vêtements, chemise, bottes, chapeau, ceinturon. Parfois, pris de folie, c'était un camarade, hurlant s'il n'était que blessé, silencieux s'il était mort, qu'on propulsait par-dessus les remparts. Ceux qui ne jetaient rien tiraient à l'arc ou à l'arbalète, et ceux qui n'avaient rien à lancer, pour ne pas être en reste, crachaient par-dessus les créneaux ou y grimpaient pour montrer leurs fesses aux Sarrasins.

À la tombée du soir, les troupes de Saladin reculèrent, sans avoir réussi à passer la porte de Damas. Quelques vaillants

guerriers étaient bien parvenus à poser le pied sur les remparts, mais les Hiérosolymitains avaient, avec de longues perches, renversé leurs échelles. Ces braves avaient péri en martyrs, tâchant d'emporter dans leur mort le plus de chrétiens possible, laissant un cercle de cadavres autour d'eux.

Balian lui-même, malgré ses blessures, avait tranché d'un violent coup d'épée la gorge d'un de ces audacieux.

— Combien de guerres, combien de combats, devrai-je encore voir avant de mourir ? se lamentait-il.

Il était las de ces combats.

Les hommes pour lesquels il se battait le rebutaient un peu. Beaucoup étaient gras et ne défendaient pas, comme lui, la cité de Dieu mais plutôt leur commerce, leur maison, leur famille. « Et après tout, pourquoi pas ? » se disait Balian, qui pensait cependant : « Un commerce, une maison, une famille, cela se déplace. Le Saint-Sépulcre, non. »

Il n'acceptait pas qu'on puisse avoir pour sa boutique le même amour que celui qu'il avait pour le lieu où le Christ avait tant souffert.

Voyant reculer les troupes de Saladin, il donna l'ordre d'arrêter le combat. Et, quand le soleil se coucha, il comprit un fait d'extrême importance, et qui expliquait – en partie – l'échec des Mahométans : ils s'étaient battus, la journée durant, le soleil dans les yeux. Leurs adversaires n'avaient été pour eux que des taches sombres sur un panneau lumineux. Les cibles avaient été plus dures à ajuster, les hommes plus difficiles à viser, les distances pénibles à estimer. Surtout, on clignait des yeux au mauvais moment, alors qu'il eût mieux valu regarder devant soi. Pour éviter un projectile ou un coup d'épée.

« Saladin a commis une erreur ; il ne la commettra pas deux fois. »

Dans sa tente, Saladin ruminait. Alexandre, dont il avait lu les écrits, l'avait pourtant bien dit : « Si tu te trouves en guerre, arrange-toi pour que le soleil et le vent soient avec toi et non contre toi. » Trop impatient, quasi certain que Dieu était de son côté et que la ville demanderait à se rendre dès que ses troupes l'attaqueraient, Saladin avait voulu faire une entrée triomphale

par la porte de Damas. Mais Dieu en avait décidé autrement, et avait opposé à l'assaut de ses troupes la résistance d'un cœur vaillant.

« Pourquoi Dieu m'éprouve-t-Il ainsi ? Suis-je donc pour Lui comme ce pauvre Job ? Ne sait-Il donc pas ma piété, l'amour que je Lui voue ? Ne mesure-t-Il pas à quel point je fais tout cela pour Sa gloire ? Quelle faute ai-je commise, pour qu'il me retire ainsi Son soutien ? »

Puis il comprit. Il avait voulu, en attaquant de manière aussi maladroite, aussi précipitée, aussi orgueilleuse, forcer la main de Dieu. L'obliger à l'aider. Il aurait mieux fait d'écouter les paroles du Prophète (la paix soit sur Lui) : « Celui qui sous-estime l'ennemi s'illusionne sur ses propres forces, et c'est déjà une faiblesse. »

Lentement, avec d'infinies précautions, Saladin déroula son tapis de prière et demanda à Allah de lui pardonner. Promettant que le prochain assaut serait le bon, et que, cette fois-là, il livrerait une bataille digne de chacun des quatre-vingt-dix-neuf noms de Dieu.

La prière terminée, Saladin se sentit l'âme en paix. Il ne servait à rien de se précipiter. Dieu avait tout prévu. Il caressa d'une main distraite le pelage de Majnoun, sa panthère, et se resservit une tasse de thé pour s'aider à réfléchir. Aspirant une gorgée du liquide brûlant, il se demanda que faire. S'il recommençait demain, au même endroit, les troupes de Balian seraient toujours aussi bien organisées qu'aujourd'hui. Non, Dieu voulait autre chose. Un projet inédit. Il lui fallait trouver un nouveau secteur par où attaquer. Le midi le plaçait trop en contrebas, ce qui n'était pas une position confortable pour un siège. L'ouest était fortement défendu par la tour de David et la citadelle des rois de Jérusalem ; quant à l'est, il y avait certes le mont des Oliviers qui le plaçait en hauteur par rapport à la ville, mais un profond ravin le séparait des murailles.

Songeur, il convoqua son état-major et débattit la nuit durant de la tactique à adopter. Il fallait changer de position, mais pour aller où ?

De son côté, Balian n'était point mécontent de ses succès. Des gens d'Héraclius, venus lui prêter main-forte (en fait l'espionner), avaient même salué son courage et son ingéniosité. À ceux qui lui demandaient quel était son secret, Balian répondait : « S'élancer tête baissée au combat réconforte le cœur. » Et tous de trouver cela fort sage. Ils ne savaient pas que Balian se contentait de citer le Prophète et de suivre ses recommandations. Car, tout autant qu'un formidable meneur d'hommes et un grand chef d'État, le Prophète avait été, d'abord, un soldat. Un conquérant dont les pensées avaient été consignées dans plusieurs ouvrages, auxquels les Mahométans se référaient toujours. Balian avait jugé essentiel de les connaître, et se les était fait traduire en deux exemplaires par Guillaume de Tyr, un pour lui, l'autre pour son ami Guillaume de Montferrat.

Le lendemain se passa sans nouvel assaut des forces de Saladin, le sultan attendant un signe du Très Haut. Seules les armes de siège pilonnèrent la ville à intervalles réguliers, ponctués de périodes de calme au moment des prières. Les Sarrasins n'hésitaient pas à envoyer, en même temps que des pierres et des tonneaux de poix, des cadavres de chrétiens récupérés au bas des murailles – qui s'en allaient rebondir sur les toits – ou les excréments de leurs troupes – recueillis dans des vases que l'on vidait dans des tonneaux, chargés ensuite au bras des catapultes.

Jérusalem souffrait. Les morts se comptaient par milliers. On eut à déplorer plusieurs incendies, ainsi que l'aplatissement d'un jeune couple par un rocher ayant traversé le plafond de leur chambre alors qu'ils faisaient l'amour. Ce couple n'étant pas encore marié, cela terrorisa ceux qui – la mort approchant – avaient souhaité connaître les plaisirs de la chair sans s'unir d'abord devant Dieu.

D'ailleurs, les chanoines pressaient les Hiérosolymitains de cesser toute activité sexuelle, Dieu n'aimant pas que l'on fornique dans l'adversité.

Le lendemain du second soir, le 22 septembre donc, la journée écoulée ressemblant assez à la précédente, Balian fut

convié à dîner à la tour de David. Il s'y rendit avec Algabaler et Daltelar, desquels on avait finalement su tirer le meilleur.

Le repas qui fut servi était somptueux, et, n'était le fracas des pierres dans les quartiers nord, on se serait cru en temps de paix. Héraclius interrogea Balian sur les raisons de son succès.

— En matière de siège, expliqua Balian, il n'est de véritable réussite que lorsque votre adversaire se retire, ce qui est loin d'être le cas. Néanmoins, il est vrai qu'on aurait pu s'attendre à pire, étant donné le peu de forces dont nous disposons. Mais j'ai pu juger par moi-même de la ferveur des chrétiens qui montent aux créneaux. Ils disent des Pater, chantent des Ave Maria, qui valent bien les flèches ennemies, et réjouissent davantage les cœurs que celles-ci n'y font de dégâts.

— Mais Dieu dans tout ça ? demanda Héraclius, une once de perversité dans le regard.

— Dieu ? Il est de notre côté, puisque nous sommes encore là. Sans Son soutien, il est évident que la ville serait tombée. Sera-t-il suffisant pour nous permettre de l'emporter ? Je ne sais pas. À moins que les renforts n'arrivent rapidement, je vous avoue que je ne vois pas d'issue favorable à la situation où nous nous trouvons actuellement.

— De quoi avons-nous besoin ? demanda Héraclius.

— D'un miracle, répondit Balian.

— Et qu'est-ce qui fait les miracles, intervint brusquement Châtillon, sinon les reliques… Les hommes que nous avons envoyés à la recherche de la Vraie Croix – des Sarrasins, il est vrai – ne sont toujours pas revenus. Je crains qu'ils n'aient été vaincus par les Amazones. J'ai une solution à vous proposer, dit-il en regardant Héraclius, qui vaut bien celle que nous comptions mettre en œuvre, autrefois…

— À quoi pensez-vous ? demanda Balian.

— Sortir, faire une charge de cavalerie avec les troupes qui nous restent, tant que nous en avons les moyens. Ravager autant que possible les rangs de ces démons à la peau couleur de sable, et mourir l'épée à la main !

— C'est excessivement risqué, fit remarquer Balian. Vous envoyez à une mort certaine nombre de braves, qui auraient

peut-être la vie sauve si l'on voulait attendre les secours ou s'entendre avec Saladin.

— Mais il n'est pas question de s'entendre avec lui ! tonna Châtillon. Cet homme est un démon, c'est le diable incarné ! Asmodée !

Il tenta de se lever, mais retomba lourdement sur sa chaise : ses jambes lui faisaient toujours défaut. Alors, Kunar Sell s'approcha de lui, et l'aida à se mettre debout. C'était un très curieux spectacle que celui de cet homme qui aurait dû mourir plus d'une centaine de fois, et qui passait – soutenu par un Templier au front tatoué d'une croix – entre les chaises des invités d'Héraclius, pour les inciter à embrasser une mort qu'ils avaient toujours fui – le destin après lequel il avait, lui, sans cesse couru, et qui sans cesse s'était dérobé.

— Il faut provoquer Dieu ! s'écria Châtillon. L'obliger à choisir Son camp ! S'il ne veut pas nous défendre, alors que nous nous battons pour Sa cause, eh bien, qu'il meure en même temps que nous !

— Je ne crois pas qu'on puisse obliger Dieu à quoi que ce soit, observa Balian en s'essuyant la bouche avec un coin de la nappe. J'appelle cela de la folie, et rien d'autre.

Un grand silence s'abattit autour de la table, chacun des convives s'absorbant dans la contemplation des mets posés sur son pain.

— Je trouve au contraire l'idée excellente, continua Ridefort. Si nous ne le faisons pas, alors nous ne sommes pas dignes d'être des hommes – et encore moins des chevaliers.

— C'est justement le contraire, objecta Balian. Ce que vous nous proposez-là n'est rien d'autre qu'un suicide. Non seulement ce projet est fou, mais en plus il est stupide et prétentieux.

Guidé par Kunar Sell, Châtillon se jeta sur Balian et le gifla de toutes ses forces. La tête du vieil homme partit en arrière, et il fut projeté à bas de sa chaise. Il se releva, péniblement, passant sa main sur sa joue endolorie. Autour de Balian, quelques invités avaient sorti leur épée du fourreau pour prendre sa défense et corriger Châtillon, mais Balian arrêta leur geste :

— Inutile de faire couler plus de sang chrétien que les Mahométans n'en verseront quand ils entreront dans la ville… Pour ma part, je n'ai plus rien à faire ici.

Sur ce, il quitta la salle, suivi d'Algabaler et de Daltelar – qui laissaient à regret une table chargée de victuailles qu'eux-mêmes avaient dû rationner.

Le repas terminé, Héraclius se figea dans la contemplation de la fine croix d'or sertie de pierreries qui pendait à son cou, et questionna Châtillon :

— Votre projet est séduisant, mais n'est-il pas un peu prématuré ?

Le patriarche était passé dans la journée regarder les trésors du Saint-Sépulcre, et s'était demandé s'il n'y avait pas moyen de les sauver. Qu'avait-il à gagner à résister ? Rien.

Pourrait-il sauver Jérusalem ? Non. Son âme ? Trop tard. Son trésor ? Oui, peut-être…

Il partirait avec Pâques de Rivari, sa compagne, et gagnerait Tyr, ou l'Italie. Il pourrait même être pape, s'il savait manœuvrer. Après tout, il avait bien réussi à se faire élire patriarche de Jérusalem – alors qu'il ignorait le latin – à la place de Guillaume de Tyr. Manipuler les cœurs, parler à la foule, courtiser les dames, gagner leur amour et le garder. Ça, il savait le faire. Tout comme il savait empoisonner ; les dalles du cimetière étaient là pour en témoigner.

Ce qu'il avait voulu, ce dont il rêvait, c'était aller un soir – à l'heure où les briques des toits se mettent à rougir, où le soleil embrase de mille feux la flèche des églises – se promener sur les remparts de la ville, la Sainte Croix à la main. Oh, comme il aurait parlé à tous ! Comme il aurait su les conduire au combat, et comme – il en était certain – il aurait su charmer même les anges !

Son nom aurait alors résonné pour l'éternité, auréolé d'une gloire auprès de laquelle celle de Baudouin n'était rien !

N'avait-il pas entendu parler de ce miracle qui avait émaillé la première expédition des croisés en Terre sainte ? Un dénommé Pierre Barthélémy avait eu une vision, dans laquelle saint André lui disait où creuser pour trouver la Sainte Lance.

Fouillant le sol d'une ancienne cathédrale selon ses indications, Barthélémy avait découvert un vieux fer rouillé, promptement baptisé « fer de la Sainte Lance ». Les croisés – malgré quelques sceptiques, que l'on avait convaincus en les menaçant du gibet – avaient retrouvé le moral et s'étaient lancés à l'assaut d'Antioche, puis des Turcs massés à Kourboqa.

À chaque fois, la victoire avait été de leur côté.

En vérité, Héraclius ne savait que penser de cette histoire. Il avait lui-même donné, en échange de beaucoup d'argent, trop de certificats à de fausses reliques pour croire tous ces racontars. Mais qu'importe : l'effet sur les foules était indéniable. Il lui fallait la relique de la Vraie Croix, non pour ouvrir la porte des Enfers, comme le souhaitait Châtillon, mais pour gagner la foule à sa cause – et s'introniser chef de la résistance !

Un héros.

— Châtillon, commença-t-il d'une voix qui se voulait autoritaire, qu'avez-vous fait du reliquaire de la Sainte Croix que j'ai laissé dans mon laboratoire la dernière fois que nous nous y sommes entretenus ? Je n'arrive pas à mettre la main dessus… Un ange l'aurait-il emporté au ciel ?

— Monseigneur, répondit Châtillon – qui hésitait entre avouer et mentir –, je ne sais si je dois vous l'apprendre.

— Vous ne le savez peut-être pas, mais moi je vais vous le dire : faites-le, et vite !

Châtillon fut saisi d'un doute, qui l'empêcha de parler pendant quelques instants. Wash el-Rafid le tira fort heureusement de cette indécision en interpellant Héraclius :

— Pourquoi en avez-vous besoin ? Vous savez que tout ce qui touche à ce domaine est du ressort de Rome, dont je suis ici l'éminent représentant.

— Pour galvaniser les foules, répondit Héraclius.

— Mais ce n'est pas la Vraie Croix, fit Wash el-Rafid sur un ton doucereux.

— Nul n'a besoin de le savoir. Les gens sont habitués depuis près d'un siècle à son habit d'or et de perles. Il me suffit de le montrer, garni d'un bois quelconque. Cela nous permettra de

gagner du temps, en attendant les secours. Qui sait, peut-être même l'emporterons-nous avant qu'ils n'arrivent…

Châtillon, Ridefort et Wash el-Rafid échangèrent un regard. Châtillon déclara :

— Nous ne voulons pas devoir notre salut à cette menterie.

— Mieux vaut mentir que mourir, rétorqua hargneusement Héraclius.

Châtillon regarda Kunar Sell et lui dit :

— Soulève-moi. Mène-moi à Sang-dragon, je n'en puis plus de rester ici.

— Où allons-nous ? questionna celui qui était désormais son écuyer.

— Au Temple.

Par là, Châtillon signifiait à Héraclius qu'il l'abandonnait à son sort et s'en allait rejoindre ses compagnons – les Templiers blancs – à l'esplanade du Temple, à l'est de la ville.

— Attendez ! protesta Héraclius. Vous ne pouvez pas partir comme ça !

Le vieux patriarche était obligé de trouver un accommodement avec Châtillon. Sans lui, il n'avait pas d'hommes ayant l'expérience de la guerre.

— Que me proposez-vous ? demanda Renaud.

— Que souhaitez-vous ?

— Les reliques noires.

— Elles sont à vous.

Châtillon se tourna vers Kunar Sell :

— Conduis-moi à mon lit, je reste.

Kunar Sell le saisit sous les bras, et entreprit de le mener à sa chambre. En passant devant Wash el-Rafid, qui se tenait impassible, l'arbalète à la main – et comme attendant un ordre –, Châtillon lui souffla :

— Mets notre plan à exécution. Je crois que c'est encore ce que nous avons de mieux à faire.

Wash el-Rafid le gratifia d'une révérence outrancière, et parut voler – plus qu'il ne courut – vers la porte de la salle à manger. Longtemps, ses pas résonnèrent dans l'escalier, qu'il dévala pour gagner la rue et disparaître.

Les reliques noires n'étaient pas la Vraie Croix, mais aux yeux de Châtillon elles la valaient bien. Aux yeux de Ridefort aussi ; de même qu'à ceux de Wash el-Rafid, pour qui elles étaient sans prix.

Ces reliques étaient les instruments qui avaient servi à supplicier Jésus le jour de la Crucifixion. Le Fouet et les Roseaux avec lesquels Jésus avait été flagellé, la Couronne d'épines et la Sainte Lance en faisaient partie. D'une certaine façon, la Sainte Croix était la principale – mais celles que Châtillon avait réclamées à Héraclius étaient les deux premières : le Saint Fouet et les Saints Roseaux.

Ces reliques lui conféreraient un pouvoir incroyable : celui de procéder à leur humiliation. Renaud de Châtillon tremblait d'excitation à l'idée d'interpeller Dieu à travers elles, et de lui dire :

— Laisseras-Tu Tes pires ennemis T'infliger un mal que je puis T'épargner ? T'obstineras-Tu longtemps à ne pas Te montrer ? Veux-Tu qu'un Dieu impie Te dicte sa loi ? Que Tes églises soient converties en mosquées ? Tes prêtres décapités ? Tes nonnes violées ?

Peu après le milieu de la nuit, alors que matines venaient de sonner, Héraclius et Bernard de Lydda entrèrent dans le Saint-Sépulcre, portant sur des coussins de soie rouge les reliques noires.

Un peu plus de deux cents personnes, toutes vêtues de noir, se tenaient dans la nef comme à un enterrement. Des prêtres défroqués, mais aussi de vieilles nonnes folles, des bigotes séniles, des Templiers blancs, quelques soldats, des marchands avides ou ruinés, des curieux, des pervers, des indécis, des qui s'étaient perdus, des prostituées accompagnées de leurs clients, des voleurs d'enfants, des écorcheurs, et tous les mendiants de la ville, les chauves, les tortes, les bègues, les aveugles, et bien entendu les lépreux – tout ce que Jérusalem comptait de fripouilles, de tordus et de malheureux s'était donné rendez-vous au Saint-Sépulcre, répondant à l'invitation d'Héraclius à venir humilier les reliques.

« C'est trop beau pour être vrai ! » disaient certains, auxquels on n'avait pas imposé le silence, mais au contraire recommandé de parler tout haut. « Je vais enfin pouvoir régler mes comptes », disait en ricanant une vieille, qui soulevait ses jupes pour montrer une absence de jambes, remplacées par des béquilles.

On assista alors aux cris de : « Apparais ! Sauve-nous ! », au plus affreux des spectacles. Renaud de Châtillon ouvrit la sombre cérémonie. S'avançant à cheval vers l'Omphalos, il s'approcha de l'autel où les reliques étaient posées et, d'un violent coup d'épée, les fit tomber sur les dalles. Puis il les piétina sous les sabots de Sang-dragon et laissa couler sur elles le sang qui gouttait de ses plaies encore à vif, et que Sohrawardi s'obstinait, comme par un fait exprès, à mal soigner. Un chien leva la patte sur les Roseaux et mordilla le Fouet – qu'on dut lui ôter de la gueule afin qu'il en laissât pour les autres. Ensuite ce furent les prostituées, qui se disaient filles de Marie Madeleine et réclamaient comme compensation d'être logées et nourries par la ville. Elles se fourraient les Roseaux et le Fouet dans le con, branlaient le cul de leurs clients avec, et s'en allaient après communier ; Héraclius leur donna l'absolution, sous la forme d'une hostie trempée dans du vin où son fils et Pâques de Rivari avaient craché.

Enfin, quand le flot de furieux parut se calmer et que les reliques furent en lambeaux, le patriarche meugla :

— Je vous demande de vous arrêter !

On protesta. Alors, les Templiers blancs dégainèrent leur épée, Ridefort allant même jusqu'à plonger la sienne dans le ventre d'une fillette que sa mère avait tenu à amener pour l'édifier.

Le silence se fit.

— Écoutez-moi ! continua Héraclius en venant, avec son fils, ramasser ce qui restait des reliques pour les remettre sur leurs petits coussins de soie rouge. Seigneur ! dit-il en fixant des yeux le tombeau de Jésus, situé juste en face de lui, de l'autre côté du chœur, laisseras-Tu faire ces mécréants, qui campent là-dehors, sous nos murs ? Les laisseras-Tu dire : « Allah est le plus grand ! » ?

Il faisait mille caresses aux reliques, les couvrait de baisers, les cajolait et leur parlait comme s'il se fût agi de nourrissons.

— Les laisseras-Tu faire ?

— Nooooon ! répondait la foule en vagissant.

— Ou bien, au contraire, est-ce cela que Tu désires entendre : « Allah est le plus grand ! » ?

— Allah est le plus grand ! reprenaient les fidèles, qui en rigolant, qui sérieusement.

— Allah est le plus grand ! disait Héraclius en déambulant sous la nef, les coussins levés au-dessus de lui.

— *Allah Akbar !* hurla alors Gérard de Ridefort.

— *Allah Akbar !* reprirent les ouailles.

Héraclius renversa la tête de manière extatique. De ses yeux, on ne voyait que le blanc ; des commissures de ses lèvres suintait un flot de bile noire.

Et la foule de brailler de plus belle :

— *Allah Akbar !*

Renaud de Châtillon avait réussi au-delà de ses espérances. La foule invitée à communier dans la détestation de Dieu avait répondu à son appel, et se laissait aller maintenant à des déchaînements de haine qui certainement ne laisseraient pas Dieu insensible, et Le feraient réagir.

Il ne pouvait en être autrement ! On n'avait jamais vu un tel déferlement de délire et de rage. Ah, si seulement ils avaient eu la Vraie Croix ! C'est sûr, Jésus serait sorti de Son tombeau pour les exterminer !

— Mes amis ! poursuivit Héraclius en dardant sur la foule ses yeux exorbités. Que pouvons-nous faire d'autre ? Dieu ne veut pas nous répondre ! Nous qui L'aimons tant ! Que pouvons-nous faire pour Lui prouver notre amour et L'inciter à nous entendre ?

— Jetons-les en enfer ! hurla Châtillon, du haut de sa monture.

— En enfer ! cria la foule. En enfer !

Héraclius trouva tout à coup que l'atmosphère changeait. À quelqu'un qui lui demandait s'il se sentait bien, il répondit benoîtement :

— Il fait chaud !

À la fois excité et effrayé par la tournure que prenaient les événements, Héraclius eut un doute : n'y avait-il pas un risque à menacer Dieu de l'enfer ?

Mais où était l'enfer ? À cela, la tradition hiérosolymitaine offrait une réponse : non loin des souterrains de l'ancien Temple bâti par le roi Salomon, et dont les Templiers avaient fait leurs écuries – capables d'accueillir plus de deux mille chevaux. On y accédait par des galeries organisées en un réseau si complexe qu'il était difficile de ne pas s'y perdre. La légende voulait que les Templiers y aient caché leur trésor, dans une salle sans portes tant ils étaient sûrs que personne jamais ne s'y aventurerait. En outre, en suivant certains chemins dont la construction remontait à des temps immémoriaux – et ne semblaient pas être le fait des fils d'Adam –, on arrivait dans une grande grotte, au milieu de laquelle se trouvait l'une des neuf portes menant aux Enfers. En fait, très exactement sous le rocher du fameux dôme du Rocher, où l'on disait que séjournaient les âmes de ceux qui n'avaient pu gagner le paradis, mais ne méritaient pas d'être damnées.

En effet, neuf portes permettaient d'aller de la terre aux Enfers, et l'une d'entre elles se trouvait à Jérusalem.

C'est donc vers celle-ci (dont, au fond, la plupart ignoraient la localisation exacte) que la foule se précipita, sous les regards quelque peu stupéfaits d'Héraclius et de Bernard de Lydda. Héraclius était en train de vivre son rêve – pas tout à fait celui qu'il avait caressé, certes, mais quand même – et se demandait quand il allait se réveiller. Et surtout, si cela n'allait pas tourner au cauchemar.

Car aux cris de « Jetons-les en enfer », la foule avait substitué – à l'instigation de Châtillon, qui l'avait crié le premier : « Jetons *Dieu* en enfer ! »

On avait joué à détester Dieu, et mimant la détestation, on le haïssait pour de vrai.

Héraclius frissonna, et trembla de plus belle quand il vit que son fils et sa compagne, Pâques de Rivari, suivaient eux aussi le cortège, saisis de convulsions. Mais où étaient passés les coussins de soie rouge ? Héraclius regarda de tous côtés, alors que la foule se déversait dans la rue, et les vit entre les mains de

Kunar Sell et de Gérard de Ridefort, qui menaient la sarabande tel le joueur de flûte de Hamelin.

Héraclius ne voulut pas les abandonner. Avec eux, c'était son rêve qui partait. Il retroussa sa robe et les suivit en courant, d'abord dans la rue de David, puis dans celle du Temple – terminée par les hautes murailles de l'esplanade et le mur des Lamentations.

Héraclius haletait. Sa graisse l'étouffait. Les clameurs de la foule faisaient trembler les maisons, dont les volets s'ouvraient çà et là sur une silhouette endormie – qui bien vite se retirait dans le noir. C'était une vision d'horreur que cette masse de gens en route pour l'esplanade du Temple, passant au milieu des gravats et des morts.

Un incident se produisit au croisement de la rue des Germains. Une procession de moines et de moniales de l'église Sainte-Marie-des-Allemands, qui s'en revenaient à genoux d'un chemin de croix effectué pour demander grâce à Dieu, tomba sur la foule en furie. Celle-ci, afin que tout fût accompli, viola les femmes, humilia les hommes, avant de les dépecer et de dévorer leurs membres. Ce fut une apothéose. Il devait y en avoir une seconde, mais à laquelle la foule n'assisterait pas – Châtillon ayant d'autres projets pour elle.

Voyant les moines se faire déchiqueter, Héraclius n'eut plus de doute : c'était l'Apocalypse !

Pensant à l'or qu'il avait caché et aux trésors de l'Église, il s'écria en levant un poing tremblant :

— Puisque vous aimez tant l'enfer, allez voir si j'y suis !

Abandonnant son fils à son propre destin, il attrapa sa compagne par le bras, et détala aussi vite que ses courtes jambes le lui permettaient en direction de la tour de David. Où il emballerait ses richesses et ferait préparer sa carriole.

Comme ils approchaient du pont qui menait à la porte Splendide de l'esplanade du Temple, Renaud de Châtillon dit à ses lieutenants :

— Ne nous encombrons pas de gueux !

— On pourrait les faire sortir ! suggéra Kunar Sell.

— Par la porte Saint-Étienne, précisa Ridefort.

— Excellent ! s'enthousiasma Châtillon en éperonnant sa monture.

Et de penser : « Ce sera toujours ça de moins à nourrir quand je serai maître de la ville ! »

Au moment où la foule passait par la porte Saint-Étienne, dont elle avait massacré les gardes, Balian s'inquiéta :

— Quel est ce raffut ?

— Des gens menés par Ridefort et Châtillon, qui s'en vont combattre les Sarrasins ! répondit Algabaler.

— Des soldats ? demanda Balian.

— Ils ne sont pas armés, expliqua Daltelar. Mais ils ont du sang plein les mains, et certains plein la bouche.

— Des tafurs, avança Balian.

Et Daltelar d'ajouter :

— Doux Jésus !

Les tafurs étaient les rescapés des premiers croisés, des paysans pour la plupart, qui à Constantinople s'étaient joints aux chefs militaires, et se battaient armés au mieux d'un bâton. Ils se jetaient ensuite sur les cadavres de leurs victimes pour se repaître de leur chair. Beaucoup étaient hirsutes et à demi fous. Les chefs des croisés les envoyaient à l'avant-garde, où ils servaient à faire fuir l'ennemi quand ils ne se faisaient pas tout bonnement massacrer par lui.

— Mon cheval et un drapeau blanc, lança Balian en s'habillant. Je sors !

On s'empressa d'obéir à ses ordres. On sella sa monture, on lui remit un drapeau blanc, qui tenait plus du mouchoir sale, et Balian quitta, seul, Jérusalem par la poterne Sainte-Marie-Madeleine. À sa gauche, les pénitents, comme s'éveillant d'un long cauchemar, fuyaient devant les cavaliers mahométans, qui les sabraient sans pitié. L'un d'eux attrapa une prostituée par les cheveux, la décapita et porta sa tête à ses lèvres, pour y déposer un baiser. Quelques jeunes qui en avaient encore la force – et la présence d'esprit – se précipitèrent vers la lourde porte Saint-Étienne, mais on l'avait refermée. Ils tambourinèrent tant et si bien dessus qu'ils y firent des creux, encore visibles aujourd'hui. Puis les Sarrasins les écrasèrent avec un bélier, les figeant en d'affreux bas-reliefs.

Balian détourna le regard, écœuré, et agita son chiffon blanc, alors qu'une patrouille de mamelouks s'avançait vers lui.

Il avait pensé qu'on le mènerait au nord des faubourgs de Jérusalem, mais la patrouille le conduisit au mont des Oliviers, où Saladin avait établi son camp.

Le sultan était d'excellente humeur, ayant reçu de Dieu le signe qu'il attendait. Sous la forme de son neveu Taqi.

— Taqi, Taqi, disait-il en caressant les joues de son neveu. Les océans eux-mêmes n'auraient pas plus d'eau que mes yeux n'en verseraient si je devais pleurer de joie, tant je suis heureux de te revoir !

Taqi, Morgennes et la Vraie Croix étaient arrivés en début de matinée. La première décision qu'avait prise Taqi, en voyant le campement de Saladin, avait été d'en faire changer la position.

— Vous devriez, mon oncle, aller vous installer au sommet du mont des Oliviers. De là vous dominerez la ville. Pensez en outre au plaisir que vous ferez à Dieu en reprenant en premier les deux bâtiments les plus chers à Son cœur : la mosquée al-Aqsa et Qoubbat al-Sakhra, le dôme du Rocher.

— Tu as mille fois raison, répondit Saladin. En vérité, Dieu t'a envoyé pour m'ouvrir les yeux. Je ne veux plus que tu t'éloignes. Tu es pour moi comme un fils !

Quand le cheik des Muhalliq, Nâyif ibn Adid, lui avait rapporté comment l'oasis des Moniales avait été détruite, disparaissant dans un nuage de sable, engloutissant l'armée des Maraykhât, Saladin avait cru que Taqi était mort ; et Cassiopée avec lui.

En les voyant arriver dans l'après-midi, son cœur avait retrouvé la joie, sa bouche le sourire. Morgennes et Simon, eux, ne pouvaient en dire autant. Auprès de son oncle, Taqi les oubliait un peu. En outre, l'accès de la ville leur était interdit. Morgennes avait dû cacher Crucifère et, quant à la Vraie Croix : « Chaque chose en son temps », avait dit Saladin, tout au bonheur de retrouver sa nièce et son neveu. En bon tacticien, Taqi avait indiqué à son oncle l'emplacement idéal pour les catapultes : dans les jardins de Gethsémani.

En l'apprenant, Simon pleura à chaudes larmes et questionna Morgennes :

— Pensez-vous que nous avons fait tout cela en vain ? Quel espoir avons-nous de sauver Jérusalem et de porter à ses habitants la Vraie Croix ?

— Que me dis-tu là ? s'étonna Morgennes. Tu sais fort bien que la Vraie Croix n'est pas celle que tu tiens.

— Vous m'avez ordonné de n'en rien dire.

— En effet, mais avec moi, ce n'est pas pareil. Regarde les forces de Saladin : crois-tu que la ville sera capable de tenir ?

— Non. Pas sans l'aide de Dieu.

— Et penses-tu qu'il la lui apportera ?

— Je ne sais pas, soupira Simon.

Morgennes le regarda, baissant la tête pour cacher son sourire. Simon avait enfin appris le doute, la modestie. Tout n'était pas perdu !

— Je vais voir ce que je peux faire, annonça Morgennes en s'éloignant.

— Où allez-vous ?

— Chez Saladin.

Morgennes trouva Saladin en compagnie d'Ernoul, de Taqi, de Balian, du cadi Ibn Abi Asroun – qui frémit en le voyant entrer – et d'Abu Shama, qui prenait en notes à l'aide d'un calame tout ce que Saladin disait.

Balian était venu négocier la reddition de la ville.

— Sultan, je t'en conjure, épargne-nous, suppliait-il. Cela te coûtera si peu et te rapportera tellement.

— Non ! répliqua Saladin. Je me suis promis, par souci d'équité et afin qu'on ne puisse pas dire que seuls les chrétiens sont des fous, que je reprendrai la ville de la même façon qu'eux : en tuant tous ses habitants, en y faisant un tel bain de sang que mes soldats en auront jusqu'aux genoux.

En effet, les chroniqueurs chrétiens – tel Raymond d'Agiles – avaient apporté ce que tous avaient encore en mémoire, la façon dont les premiers croisés s'étaient emparés de Jérusalem : « On vit des choses admirables… On voyait dans les rues et sur les places de la ville des monceaux de têtes, de mains, de pieds. Les hommes et les chevaliers marchaient de tous côtés à travers les cadavres… Dans le Temple et dans le

Portique on marchait à cheval dans le sang jusqu'aux genoux du cavalier et jusqu'à la bride du cheval…

Juste et admirable jugement de Dieu qui voulut que ce lieu reçût le sang même de ceux dont les blasphèmes l'avaient si longtemps souillé. »

Saladin avait promis à Abu Shama qu'il pourrait écrire un jour la même chose, du point de vue des Mahométans.

— Si je comprends ta colère, Glaive de l'Islam, permets-moi cependant, continua Balian, de te rappeler deux choses : la première est ta grandeur. Elle est sans égale. Ne la laisse pas s'égarer, ne laisse pas dire de toi ce que même nous, tes ennemis, ne dirons jamais ni ne laisserons jamais dire. La seconde est la ténacité des habitants de Jérusalem. Ne crois pas qu'ils soient si différents des Francs, qui la prirent autrefois. Si tu veux nous faire la guerre, nous ferons comme les Juifs à Massada : nous tuerons nos femmes et nos enfants, puis nous nous égorgerons les uns les autres. Mais ne crois pas que nous commencerons par cela. D'abord, nous abattrons chaque pierre des mosquées de la ville, celle d'al-Aqsa, le dôme du Rocher, et nous jetterons – sous vos yeux – du haut de nos remparts tous nos prisonniers : les Mahométans qui résidaient à Jérusalem, et dont certains sont fort pieux. Épargne-nous, nous les épargnerons.

Balian avait si bien discouru que Saladin se frotta la barbe et répondit :

— Balian II d'Ibelin, tu as parlé et je t'ai écouté. Je te demande un jour de réflexion. Demain soir, à l'heure du Maghreb, je te ferai connaître ma décision. Pour le moment, rentre chez toi en paix.

Balian se leva, salua le sultan et se dirigea vers la sortie de la tente. C'est alors que Morgennes interpella Saladin :

— Un instant, Glaive de l'Islam.

— Oui ?

— Puisse vous demander une faveur ?

— Tu oublies que c'est toi qui m'en dois une, rétorqua Saladin.

— Je ne l'oublie certes pas, et en temps et en heure je m'acquitterai de ma dette. Mais j'aimerais entrer dans la ville

avec Balian d'Ibelin, accompagné d'Ernoul, de Simon et de la Vraie Croix.

— Non, Morgennes, non, répondit Saladin en riant de bon cœur. Je suis peut-être généreux, mais ma bourse n'est pas grande à ce point. Il est hors de question qu'un guerrier comme toi entre dans la ville… En revanche, c'est avec un immense plaisir que je laisserai entrer la Vraie Croix – afin que tous voient que votre Dieu vous a abandonnés, et qu'il n'est d'autre Dieu qu'Allah !

C'est ainsi que le plan de Morgennes réussit à moitié, Balian repartant pour Jérusalem avec Ernoul et la Vraie Croix.

— Merci, dit Balian en recevant la Vraie Croix des mains de Morgennes. Elle vaut mieux que toutes les armées des rois de France et d'Angleterre. Et si Dieu nous aime encore, peut-être nous fera-t-Il la grâce de nous accorder quelques miracles…

— Je l'espère, dit Morgennes en étreignant les mains de Balian. Sincèrement.

Il les regarda partir vers la poterne Sainte-Marie-Madeleine, Ernoul portant la croix tronquée dans ses bras. De les voir ainsi chevaucher, tous les deux, dans la nuit, vers Jérusalem, Morgennes se dit qu'il devait bien y avoir une parcelle de vérité dans cette croix. Puis il s'en retourna à son tour vers la tente de Saladin, où le sultan allait donner un dîner en l'honneur de Taqi.

Le campement bruissait d'une rumeur qui disait que ce soir, comme après la victoire de Hattin, Cassiopée danserait.

Quand il voulut pénétrer dans la tente du sultan, des mamelouks l'empêchèrent d'entrer.

— Que se passe-t-il ? s'étonna Morgennes.

Mais les mamelouks ne lui répondirent pas, ce qui réveilla de pénibles souvenirs.

Il rejoignit Simon, qui devisait sagement avec Massada et Rufinus, sous les regards curieux des servants des mangonneaux de Saladin.

Morgennes s'assit sous un olivier et contempla le ciel. C'est alors qu'une dizaine de pigeons gagnèrent l'horizon, disparaissant dans le couchant – que de gros nuages assombrissaient. Cette nuit lui rappelait celle de sa fuite, trois

mois plus tôt. Une colline, une pente, la lune, les étoiles. Le décor était à peu près le même, sauf qu'il n'avait plus rien à fuir. Sa mission était terminée. Rome allait recevoir la Vraie Croix ; Jérusalem aussi aurait la sienne, le temps pour les secours d'arriver.

Seule restait sa dette envers Saladin.

Ensuite, seulement, il lui faudrait choisir son destin : repartir en France avec Cassiopée et renouer les fils de son passé, ou s'isoler dans un monastère – conformément à l'arrêt du tribunal de pénitence des Hospitaliers. « À moins qu'Alexis de Beaujeu ne me sorte de là », pensa Morgennes.

Soudain, un homme vêtu de noir s'approcha :

— Saladin te demande.

L'homme, dans sa tenue si noire que la lumière des premières étoiles se perdait dans ses plis, n'était autre que Taqi. Il avait changé de vêtements.

— Te voilà bien habillé, Taqi. Puis-je savoir en quel honneur ?

— Je repars au combat.

— Je croyais que Saladin n'attaquait pas.

— La situation est différente. Et puis, qui a dit que mon oncle mènerait l'assaut ?

— S'il ne conduit pas l'attaque, qui le fait ?

— Toi, répondit Taqi.

Morgennes le regarda, surpris.

— Suis-moi, reprit Taqi en se dirigeant vers la tente du sultan. L'heure est enfin venue de payer ta dette.

25.

« Qui veut en effet sauver sa vie la perdra, mais qui perdra sa vie à cause de moi la trouvera. »
(Matthieu, XVI, 25.)

— Vous ne me demandez rien d'autre que de vous donner la ville, dit Morgennes.

— Non, répondit Saladin, je te demande seulement de me ramener mon fils ; et je t'offre aussi une chance de sauver les tiens. Retrouve mon fils et j'épargnerai les Hiérosolymitains. Sinon, je les massacre tous.

Morgennes considéra gravement le sultan. Celui-ci était assis en tailleur sur un tapis de soie persan et le dévisageait, le regard clair, presque immobile. Sans les deux minces filets de larmes qui irisaient ses joues, Saladin aurait pu être de pierre. Il avait le teint gris, les membres figés, et ne parlait que du bout des lèvres.

Il avait pris vingt ans.

En fait, jusqu'à maintenant, c'était le cadi Ibn Abi Asroun qui avait parlé pour lui, ou parfois Abu Shama, son conseiller.

Saladin, lui, n'avait pu dire un mot. Sur son visage jouait la lumière des bougies, qui se consumaient en silence et diffusaient une douce lueur mordorée. L'air s'emplissait de vapeurs odorantes, s'élevant d'encensoirs en or.

— Pourriez-vous, je vous prie, me répéter les faits – et me les détailler ?

Le cadi Ibn Abi Asroun étudia Morgennes – à la recherche certainement de ce qui avait permis à cet homme de survivre à une telle succession de coups du sort. Il scruta le plissement de ses paupières quand il réfléchissait, les rides de son front, la façon dont ses lèvres s'écartaient pour parler ou dont ses joues accompagnaient le sourire, l'affliction.

— Alors que nous nous apprêtions à festoyer, commença Ibn Abi Asroun, le sultan (la paix soit sur lui) s'inquiéta de l'absence de son fils (la paix sur lui aussi). On ne l'avait plus vu depuis la fin du jour, juste après la prière du couchant. Une escorte envoyée à sa tente revint sans l'avoir trouvé, signalant seulement la présence de deux galettes de froment posées sur son oreiller, et d'un mot – que voici.

Le cadi se pencha, tendit à Morgennes un fin rouleau de parchemin. Morgennes le déroula, et lut : « Que ton armée se retire de Jérusalem avant la prière d'As Soubh, ou al-Afdal mourra. Que tes hommes ne fassent de mal à aucun des mille mages, ou al-Afdal mourra. » Le message était clair, et se passait de commentaires. La prière d'As Soubh avait lieu à l'aube. Il restait donc peu de temps pour retrouver al-Afdal. Quelques heures tout au plus.

— Ce n'est pas signé ? demanda Morgennes.

— Les galettes de froment, posées juste à côté, sont le sceau de celui qui nous l'a envoyé. Mais, avec des revendications pareilles, il aurait pu s'en passer.

Morgennes regarda Saladin, intrigué.

— Sohrawardi. Les Assassins… Ils ne peuvent plus s'en prendre à moi, alors ils s'en prennent à mon fils…, soupira Saladin, songeur. Je devrais me réjouir pourtant, reprit-il en s'efforçant de sourire. D'ici peu, al-Afdal rejoindra le paradis. Que peut-il espérer de meilleur ?

— Vous ne lèverez pas le siège ? demanda Morgennes.

— Dussé-je y perdre mes trois autres fils, je prendrai Jérusalem. C'est pourquoi ton action n'y changera rien… Tu peux y aller le cœur en paix. La ville tombera, c'est écrit. Même moi je n'y puis rien changer. Quant aux mille mages du Caire, ils seront morts dans la journée.

La sentence était tombée sur un ton des plus calmes.

— Mais je préférerais, poursuivit Saladin, m'en emparer et ne pas perdre al-Afdal. Aussi vais-je me plier à ce qui est écrit dans ce message. Je vais donner l'ordre à mes troupes de battre en retraite. Pendant ce temps, tu iras dans la ville, discrètement, à la recherche de mon fils. Tu es un chrétien. Personne ne se méfiera de toi…

— Quel intérêt les Assassins ont-ils à vous empêcher de prendre Jérusalem ?

— Me nuire, voilà tout. Reprendre la ville aux chrétiens pour la rendre à Dieu a été le projet de ma vie. Sinan ne veut pas qu'on puisse dire : « Il a réussi là où les Batinis ont échoué. » En outre, j'imagine qu'il a d'autres projets… Si c'est bien lui le responsable…

Morgennes dévisagea le sultan, se demandant s'il mesurait la difficulté de la tâche. Et d'ailleurs, de quelle manière s'assurer qu'al-Afdal était bien à Jérusalem, et non pas ailleurs ?

Le cadi Ibn Abi Asroun parla d'une voix lente, détachant chacune de ses paroles afin de bien se faire comprendre :

— Vous vous posez sûrement la question de savoir comment il se fait que nous soyons au courant qu'al-Afdal se trouve à Jérusalem. En fait, ce n'est qu'une supposition. Mais, après sa disparition, mes hommes et ceux du Yazak ont mené leur enquête. Nous nous sommes aperçus que Sohrawardi manquait à l'appel, ainsi que quelques mamelouks – dont ceux qui le gardaient, parmi lesquels le propre fils de Tughril. Il est d'ailleurs lassant de voir que les mamelouks continuent de se révolter. Ils devraient comprendre que c'est sans issue… Enfin, leurs traces…

Taqi lui coupa la parole :

— … se dirigeaient tout droit vers la muraille, à l'orient de la ville… Nous n'eûmes aucun mal à les suivre : nous sommes des pisteurs, habitués à traquer les pires prédateurs sur les terrains les plus difficiles. Les retrouver fut un jeu d'enfant ; d'autant qu'ils ne cherchaient guère à se cacher, et que Sohrawardi semait derrière lui des effluves, comment dire…

— Impossibles à dissimuler, susurra Morgennes.

— En effet. D'ailleurs, après son départ, le camp s'en porta mieux. Je n'ose imaginer ce qu'il en est à présent de ces pauvres Hiérosolymitains.

— Il s'agit peut-être d'une fausse piste, observa Morgennes.

— Si tel est le cas, alors mon fils est mort, lâcha Saladin.

Morgennes se leva, massa ses genoux endoloris, porta la main sur son cœur et s'inclina pour déclarer :

— Je retrouverai votre fils.

— Je viens avec toi, proposa Taqi.

— Non, dit Morgennes. Tu risquerais de nous faire remarquer. En revanche, je veux bien y aller avec Simon.

— Et Cassiopée ? s'enquit Taqi.

— Elle reste avec toi. Surtout, qu'elle ne fasse rien…

— Autant demander au khamsin de ne pas souffler.

— Je vais l'en convaincre moi-même. Je tiens à la saluer, ainsi que Massada, avant de m'en aller. Allez chercher Simon et conduisez-nous aux portes de la ville. Je sais une poterne, non loin du tombeau de la Vierge…

— Inutile, coupa Taqi. C'est nous qui te ferons entrer, par un chemin connu de nous seuls et sur lequel nous sommes tombés par hasard, en sapant les murailles. C'est là que nous attendrons ton retour. Et, si demain matin tu n'es pas revenu…

— Vous donnerez l'assaut, j'ai compris.

En fait, ce n'était pas tout à fait exact, puisque l'accord passé avec Balian d'Ibelin stipulait que la ville acceptait de se rendre si Saladin renonçait à la piller. Le sultan avait demandé à Balian un jour de réflexion, mais à la vérité sa décision était déjà prise : si son fils lui était rendu vivant, il accepterait les conditions des chrétiens. Il épargnerait ainsi bien des vies, d'infidèles et de Mahométans. Il ne restait plus à Balian qu'à convaincre Héraclius et les bourgeois d'accepter les revendications de Saladin : on parlait d'une rançon de dix dinars pour chaque homme, de cinq pour chaque femme et d'un seul par enfant.

*

— Avance, et tais-toi !

Un violent coup de pied projeta al-Afdal par terre, où il s'écorcha les mains.

Il se releva sans un cri, une fois de plus, en maugréant intérieurement. Il n'avait pas prononcé un mot depuis qu'il avait été enlevé ; et s'était promis de ne rien dire à ses ravisseurs. Jamais.

Prétextant de le conduire chez son père, Malek (le propre fils de Tughril) était venu le chercher avec un autre mamelouk de sa compagnie. Puis, sournoisement, les deux hommes l'avaient

assommé et transporté, dans une caisse servant aux munitions, vers l'arrière du camp. Là, on l'avait ligoté, bâillonné et revêtu du hijab, pour le déguiser en femme. Il avait marché il ne savait combien de temps, dans une odeur fétide reconnaissable entre mille : celle de Sohrawardi.

Le vieil aveugle s'exprimait en grinçant des dents, ce qui exaspérait al-Afdal. Le discours du mage était pareil aux stridulations des insectes : à vous soulever le cœur.

À ce propos, al-Afdal espérait que les hyènes auraient grand-faim quand on les jetterait dans les rangs des magiciens retenus en otages au Caire. À l'heure qu'il était, des pigeons avaient dû partir pour la capitale, portant sous leur ventre l'ordre de les massacrer. Sohrawardi était complètement fou.

Après avoir longtemps marché dans la nuit, al-Afdal sentit le terrain changer sous ses pas. Et, de meuble, se faire de plus en plus dur. Ils étaient dans des souterrains. Les sons résonnaient différemment, l'air n'avait plus la même texture, l'espace vibrait autour d'eux, renvoyant des échos mystérieux. Parfois, il entendait un bruit étrange, venu d'un lieu situé plus bas dans les entrailles de la terre : comme le son d'une flûte de Pan, ou d'un autre instrument. Il eut la sensation qu'il devait être très ancien, et se demanda si les autres l'avaient perçu. Où l'emmenaient-ils ? Cherchant à y voir par les mailles du grillage qui lui couvrait le visage, al-Afdal aperçut sur les murs des faciès monstrueux. Beaucoup exprimaient la souffrance, le remords. Ils n'avaient d'humain que les yeux – le reste était difforme, tourmenté. À l'agonie.

Aux bruits de pas et de conversations, al-Afdal estima le nombre de soldats à trois ou quatre, pas plus. Comme d'habitude, les mamelouks qui se révoltaient étaient trop peu nombreux pour pouvoir réussir un véritable coup d'État. Un jour, peut-être… Pour l'instant, deux d'entre eux devaient guider Sohrawardi. L'autre, ou les autres, étaient chargés de le garder. Ce n'était pas beaucoup, et al-Afdal se demanda s'il fallait s'en réjouir ou au contraire s'en offusquer.

« Si j'arrive à leur fausser compagnie, pensa-t-il, j'ai une chance de m'en sortir… »

Le problème était cette robe – qui l'empêchait de courir – et ses liens, qui entravaient ses mains. Arrivés à un carrefour, les mamelouks s'arrêtèrent. Ils semblaient perdus.

— Alors ? couina Sohrawardi. Il n'y a personne ?

— Non, Votre Seigneurie, répondit Malek. Personne encore. Faut-il attendre ?

— Vous deux, allez voir par là-bas si Châtillon est arrivé…

Al-Afdal entendit deux hommes s'éloigner, leurs pas se perdant dans un dédale de galeries. N'écoutant que son courage, il se rua du mieux qu'il put sur le garde qui restait, de façon à le renverser. Surpris, le mamelouk bascula en arrière et lâcha sa torche, dont la lueur rougeoyante vacilla, les plongeant dans le noir.

Sohrawardi poussa un grognement, et le mamelouk se releva. Il chercha à saisir al-Afdal, mais celui-ci avait déguerpi. L'enfant avait filé dans une galerie repérée peu auparavant, remettant son sort entre les mains d'Allah. Courant aussi vite que possible, il suivait de l'épaule une paroi, qui l'amena plusieurs fois à tourner, le conduisant loin de ses poursuivants – dont les pas s'estompaient derrière lui. Épuisé, apeuré, al-Afdal s'arrêta un moment pour souffler, puis repartit à l'aveuglette dans une autre direction. C'est alors que le sol se déroba sous ses pieds et qu'il glissa dans une nuit plus noire que la précédente.

*

Morgennes et Taqi se quittèrent à l'entrée des mines creusées par les sapeurs sous les murailles à l'est de Jérusalem. Au-dessus d'eux s'élevaient les hautes formes blondes de la porte Dorée, qui donnait à l'intérieur sur l'esplanade du Temple, que Taqi appelait le Haram al-Sharif. C'est par là qu'entrerait, un jour, le Messie attendu par les Juifs – ce qui semblait absurde étant donné que le Christ était déjà venu. En tout cas, la porte restait habituellement fermée, puisqu'elle ne donnait sur rien d'autre qu'un ravin – que les sapeurs de Saladin s'étaient appliqués dans la journée à agrandir encore, de façon à y faire s'effondrer les murailles.

Un mot de Taqi, et ils mettraient le feu aux nombreux tonneaux de soufre et de salpêtre placés à des points stratégiques sous les fondations. Le stratagème, s'il réussissait, permettrait d'ouvrir la ville à l'est, et d'en offrir l'accès aux troupes de Saladin – qui passeraient sur les débris des murailles, venus combler le gouffre au-dessous d'elles.

— Attends notre retour avant de tout faire sauter, suggéra Morgennes.

Taqi rit de bon cœur :

— La paix soit sur toi, mon frère ! Puisses-tu réussir dans ton expédition !

— Merci, mon frère.

Les deux amis s'étreignirent une dernière fois, puis Morgennes et Simon pénétrèrent sous la ville. À l'entrée de la mine, deux gardes tués pendant leur patrouille témoignaient du récent passage des mamelouks de Sohrawardi. Taqi et les siens les avaient alignés contre les parois des galeries creusées dans le sous-sol de Jérusalem, qui serait leur tombeau.

Simon tenait entre ses mains la tête de Rufinus qui, apprenant leurs projets, avait tenu à les accompagner : « Je saaaais oùùùù mènent les souterraaains qu'ils ont trouuuvés ! »

En effet, alors qu'ils creusaient de profondes tranchées et les étayaient de contreforts auxquels ils mettraient le feu le moment venu, les faisant s'effondrer, les sapeurs avaient mis au jour de très anciens boyaux, aux parois décorées de dessins antiques. Beaucoup semblaient bien antérieurs à la venue du Christ, et illustraient des scènes dont les héros étaient d'anciens dieux : hippopotames à mains humaines portant des torches, nains à crinière en guise de cheveux, femmes dotées de bras en forme de serpents, chevaux sans tête debout sur deux jambes, chèvres dont les pis étaient remplacés par des mains, androsphinx ricanants… À leur vue, les sapeurs s'étaient empressés de baiser la main de Fatima qu'ils portaient en médaillon à leur cou, et étaient repartis, le plus révérencieusement possible – c'est-à-dire à toute allure.

— Les souterraiiiins de la Mooooriah n'ont pas de secreeeets pour mooooi ! ajouta Rufinus.

La Moriah. Ainsi s'appelait la colline sur laquelle avaient été bâtis le dôme du Rocher et, il y a fort longtemps, le Temple du roi Salomon – où vivaient maintenant les Templiers. La légende disait qu'ils y avaient découvert les plus sacrés des trésors de l'humanité, dont l'Arche d'Alliance, et les Tables de la Loi. On racontait aussi qu'elle était si truffée de puits et de galeries s'entrecroisant à différents niveaux qu'il fallait sept jours pour la traverser de part en part, et qu'une vie entière était à peine suffisante si l'on voulait en percer les mystères.

— C'est le meiiilleur moyeeen d'entrer dans la viiille, ouiiii, baragouina Rufinus. Maiiis c'est aussiii le plus dangereuuux, ça c'est sûûûr… Il y a plein de pièèèges. Des puiiits sans fooooond, des pieeeeux empoissoooonnés, des maaaléfiiiiices, touuutes sooortes de choooses mauvaaaaises…

Alors qu'ils s'en allaient, Massada s'approcha en boitillant de Morgennes. Il avait un cadeau à lui remettre :

— C'est une touffe de poils de Carabas que j'avais gardée avec moi… J'espère qu'elle te portera chance, dit-il d'une voix empreinte de tristesse.

Simon salua Massada de loin, tandis que Morgennes prenait la touffe de poils et la mettait dans son aumônière.

— Merci, Massada.

Contre toute attente, il serra le petit homme sur son cœur :

— Tu m'as trahi, tu as fait bien des choses ignobles, mais aujourd'hui tu as payé… Va en paix, si tu peux…

Puis il partit. Massada le regarda s'éloigner, les yeux pleins de larmes. Il eut alors un geste irrépressible, dont il ne se rendit pas compte sur le moment : il avait fait un signe de croix.

*

— Je ne comprends pas, dit Ridefort, ce qui est passé par la tête d'Héraclius…

— Ses rêves de gloire, répondit Châtillon. Mais comme toujours avec lui, sa lâcheté a fini par gagner. Enfin, nous avons maintenant la Vraie Croix, c'est l'essentiel. Vous me ferez penser à remercier Morgennes.

En effet, à ses côtés, Kunar Sell tenait dans ses bras la Vraie Croix – du moins celle que Morgennes avait remise à Balian d'Ibelin.

Peu après être rentré en ville, et malgré l'heure tardive, Balian avait immédiatement convoqué les principaux notables de Jérusalem, dont Héraclius et Châtillon. En voyant le Saint Bois dans les bras d'Ernoul, Héraclius avait pâli de jalousie : l'objet qu'il avait tant convoité, qu'il avait tant cherché, entre les mains d'un autre ! Et, qui plus est, d'un homme qui n'avait jamais rêvé mieux que d'être un écuyer, sa vie durant !

Le patriarche avait si bien fait que Balian avait accepté de lui remettre la Vraie Croix afin qu'il la restituât à son foyer d'origine : le Saint-Sépulcre.

— C'est sa maison ! La seule, la vraie ! avait glapi Héraclius d'une voix suraiguë.

Ainsi, tous les Hiérosolymitains pourraient la contempler et savoir que Dieu ne les avait pas complètement abandonnés.

— Je me charge de l'y convoyer, avait proposé Châtillon. Mes hommes sont tout désignés pour ça, vous pouvez nous faire confiance !

N'osant protester, Héraclius avait laissé Châtillon s'emparer du Saint Bois, puis, las, sentant que de toute façon Dieu s'était détourné de lui, il s'en était retourné à ses préoccupations premières : organiser sa fuite, maintenant qu'on savait que Saladin les laisserait selon toute vraisemblance quitter en vie la ville. Ce n'était plus qu'une question d'heures, et d'argent.

« Au moins, pensait Héraclius, je serai loin quand ce fou de Châtillon ira réveiller les Enfers ! »

Ce en quoi il se trompait. « Le fou » allait mettre son plan à exécution sur-le-champ.

Un sourire narquois naquit sur les lèvres de Châtillon, qui s'enfonçait dans les entrailles de la Moriah à l'aide d'un monte-charge actionné par une roue immense, où tournaient quatre de ses hommes. Il était accompagné de Gérard de Ridefort, de Bernard de Lydda, de Wash el-Rafid, de deux arbalétriers et de six Templiers blancs, dont Kunar Sell. Ils étaient donc douze à faire le voyage jusqu'au plus profond des souterrains de la

colline, d'où ils remonteraient, en compagnie d'al-Afdal, vers le dôme du Rocher. Là, sur la pierre où Dieu avait arrêté le bras d'Abraham avant qu'il ne lui sacrifiât son fils, il égorgerait ce que le Glaive de l'Islam avait de plus précieux. Et, si Dieu n'appréciait pas, il ferait pire, un peu plus bas, dans d'autres souterrains.

Châtillon les avait parcourus plusieurs fois, en compagnie d'Héraclius, de ses fils et de Gérard de Ridefort. Bernard de Lydda profita de cette occasion pour expliquer :

— Les églises, les mosquées construites à la surface de l'esplanade ne sont que les résurgences de temples plus anciens encore, où l'on priait des dieux aujourd'hui oubliés. Il est étonnant de voir à quel point nos édifices religieux communiquent entre eux par des passages secrets, dont on sait qu'ils les ont précédés – et non suivis, contrairement à ce qu'on croit. Par exemple, un boyau permet d'aller des sous-sols du dôme du Rocher à ceux du Temple du roi Salomon, où sont les Templiers. Un autre relie, dit-on, le Saint-Sépulcre à la mosquée d'Omar… Enfin, quoi de plus amusant que de penser que, dans le Saint-Sépulcre, un rocher porte l'empreinte du Fils de Dieu, alors que, sous le dôme du Rocher, un autre a en creux l'empreinte du pied de l'envoyé d'Allah ! D'une certaine façon, Notre Seigneur Jésus-Christ et le Prophète sont les deux piliers sur lesquels s'appuie Dieu…

Wash el-Rafid sourit et dit en caressant les leviers de son arbalète, toujours chargée :

— Il a peut-être deux jambes, mais il n'y a qu'un seul Dieu. Nous le voyons avec nos pauvres yeux d'humains. Alors, forcément, nous en avons une vision multipliée. Mais Dieu est le seul, l'unique…

— Tu parles comme un Mahométan, l'interrompit Châtillon.

El-Rafid ne répondit rien, se contentant de fixer Châtillon, qui le défiait lui aussi du regard. Aucun de ces deux hommes n'avait jamais baissé les yeux devant personne. Et ce n'était pas aujourd'hui qu'ils commenceraient.

Les pierres à feu avaient rempli leur office et permis d'allumer trois torches, qui jetaient sur les parois du puits de courtes lumières, trop froides pour le réchauffer. Leur descente

dans les profondeurs de la Moriah s'effectua dans un silence relatif, bercé par les râles des hommes et les bruits des cordes et des poulies, qui travaillaient à les faire, lentement, progresser dans un tombeau de plus en plus noir – où s'éteignirent peu à peu tous les sons, à l'exception d'une sourde pulsation qui continua de faire entendre sa plainte. Elle battait à leur ouïe, comme venue d'eux-mêmes.

*

De retour au campement de Saladin, Taqi entreprit de chercher Cassiopée. Il scruta le ciel dans l'espoir d'y apercevoir son faucon – mais seuls de gros nuages s'accumulaient dans l'obscurité, rendant l'air humide et lourd, chargé de colère. Les orages de la fin de rajab approchaient. Avec une poignée d'hommes du Yazak, Taqi alla de feu de camp en feu de camp, demandant aux soldats s'ils n'avaient pas vu une jeune femme accompagnée d'un faucon. Mais les seules femmes dont on leur parlait étaient les catins qui suivaient les armées en campagne – comptant sur les guerres pour gagner un peu d'argent. Il n'y avait aucune trace de Cassiopée.

Avisant Yahyah, qui discutait avec Dahrân ibn Uwâd, le jeune cheik des Kharsa auquel il contait ses aventures avec emphase, Taqi lui demanda :

— Pardon d'interrompre un aussi fantastique récit, mais saurais-tu par hasard où se trouve Cassiopée ?

Pour toute réponse, Yahyah écarta les bras, une moue embarrassée sur le visage. Taqi montra alors du doigt la petite chienne jaune, qui rongeait une côtelette de mouton :

— Babouche saurait-elle la retrouver ?

— Pour sûr, dit Yahyah. Si elle n'est pas trop loin, et si on a un vêtement à lui faire renifler.

Taqi conduisit Babouche et Yahyah vers le campement des Zakrad. De leur côté, les Kharsa, inquiets de la disparition de Cassiopée, fouillèrent le camp et ses environs. Chez les Zakrad, Matlaq ibn Fayhân, le Maître des oiseaux en personne, accueillit avec ferveur le neveu de Saladin, et le guida lui-même vers la tente qu'occupait Cassiopée quand elle lui faisait l'honneur de

les visiter. À leur arrivée, le paon s'enfuit en gloussant d'indignation. Ils choisirent dans une collection de bliauts, de robes et de chausses, une chemise de soie grise que Cassiopée affectionnait tout particulièrement.

Babouche flaira le linge en remuant la queue – ne comprenant pas ce qu'on lui demandait : « Cherche ! Cherche Cassiopée ! Cherche ! »

La pauvre petite bête n'avait pas été entraînée pour cela, et tournait en rond dans la tente, l'air inquiet, les oreilles basses, la queue entre les jambes, ignorant ce qu'on attendait d'elle avec autant d'impatience.

Redoutant un problème, Taqi regardait autour de lui, quand il avisa le paravent derrière lequel Cassiopée s'habillait. Passant de l'autre côté, il trouva les vêtements qu'elle avait portés dans la journée. En revanche, le mannequin sur lequel elle posait d'ordinaire son armure était vide : elle s'était donc changée, et pour partir en guerre !

— Incorrigible ! maugréa Taqi.

Il sortit précipitamment de la tente, et contempla de nouveau le ciel de Jérusalem – plus précisément celui du Haram al-Sharif, l'esplanade du Temple. Il lui sembla alors distinguer une minuscule tache d'ombre qui oscillait au-dessus de Qoubbat al-Sakhra et semblait y tirer un épais suaire de nuages orageux.

— La peste soit de ma cousine ! s'exclama Taqi. Incapable de rester en place, toujours à bouger !

Il se précipita vers sa jument et demanda à ses hommes de le suivre :

— En route pour Jérusalem ! Et tant pis si des Hiérosolymitains nous trouvent, nous les tuerons avant qu'ils n'aient le temps de donner l'alerte !

Poussant un cri, il éperonna les flancs de sa monture, et galopa en direction des murailles. Taqi fulminait. Il se disait : « Elle a dû surprendre notre conversation quand nous parlions dans la tente de mon oncle… Elle n'a pas pu s'empêcher d'agir ! »

Il laissait le tombeau de la Vierge sur sa droite, lorsqu'il entendit :

— Taqi ! Taqi !

Cette voix ! C'était celle de Massada ! Mais elle n'avait plus rien de triste, plus rien de rauque ni de mort. Elle paraissait au contraire enjouée, jeune et vive. Taqi se retourna sur sa selle, et vit le vieux marchand juif venir vers lui en claudiquant, aussi vite que ses deux petites jambes le lui permettaient. Que lui prenait-il ?

— Taqi ! Taqi !

Taqi tira la bride de son cheval, lui faisant faire volte-face afin de rejoindre Massada rapidement.

— Qu'y a-t-il ? Parle vite, je suis pressé !

— Je suis guéri ! Je suis guéri !

Massada dansait et tournait sur lui-même, levant les bras pour que Taqi vît ses doigts.

Taqi appela l'un de ses hommes, qui portait une torche :

— Toi là-bas, viens par ici ! Éclaire-moi cet individu !

Le soldat du Yazak abaissa son flambeau vers Massada, montrant à tous quel hideux visage il avait. Mais ce qui intéressait Taqi, ce n'était pas qu'il fût malade : c'était qu'il le fût moins. Déjà, ses doigts avaient rosi, et sur son visage ses plaies semblaient se refermer, ses lèvres retrouver leur chair.

— La barbe du Prophète ! s'exclama Taqi. Comment est-ce possible ?

— C'est Morgennes, dit Massada. C'est Morgennes. Il m'a touché ! Il m'a pris dans ses bras et il m'a guéri !

Taqi s'éveilla comme d'un long songe et dit à ses hommes :

— En avant ! Nous n'avons pas un instant à perdre !

Les hommes du Yazak se perdirent dans la nuit des murailles de Jérusalem. Massada s'éloigna, divaguant, regardant les nuages s'assembler dans le ciel.

Le Juif ne le savait pas encore, mais il s'était converti.

*

— Touuuurnez à droooite, vociféra Rufinus alors qu'ils arrivaient à une bifurcation, la neuvième depuis qu'ils erraient dans les profondeurs de la ville, à la recherche d'un escalier leur permettant d'en regagner la surface.

Simon sentait le céphalotaphe vibrer dans ses mains à chacune des paroles de Rufinus ; ce qu'il trouvait fort désagréable. En outre, il était las et désorienté. Il lui semblait qu'ils tournaient en rond :

— Ne sommes-nous pas déjà passés par ici ? demanda-t-il, inquiet.

— Noooon, c'est la premièèère fois…

Pourtant, ces visages, ces gravures, ces bas-reliefs, il lui semblait les avoir déjà vus. C'était partout les mêmes processions de corps immondes, prêtres humains d'un autre temps auxquels on avait joint, là une tête de taureau, ici une tête de faucon, de chat ou d'ibis. Ils avaient les yeux étonnement luisants, et toujours ces expressions dont on ne savait ce qu'elles étaient le plus : terrifiantes ou terrifiées.

— Rufinus, dit Morgennes, cela fait plusieurs heures que nous tournons en rond. Es-tu bien sûr de savoir où tu vas ?

— Certaaaain, fit Rufinus. Si c'est looong, c'est que…

Mais il n'eut pas le temps de terminer sa phrase. Morgennes avait aperçu, au sommet d'une pyramide de squelettes, une forme qui se détachait, immobile et sombre.

C'était une femme, entièrement vêtue de noir. Morgennes marcha vers elle, écartant les ossements avec son épée. Crucifère brillait dans l'obscurité, faisant reculer les ombres. Morgennes escalada la funeste colline en s'aidant de sa lame comme d'un bâton, la fichant ici dans un crâne, là dans une cage thoracique.

Les squelettes étaient des plus inquiétants. Des reliquats de vêtements étaient accrochés à leurs membres, et une mousse étrange – végétation des profondeurs – tapissait leurs parties concaves. Des filaments de couleur brune recouvraient en partie leurs os, s'agitant sous les pas de Morgennes comme sous une brise d'automne, dispersant un fin voile de particules au fur et à mesure de sa progression. Arrivé au sommet, il posa la main sur l'épaule de la jeune femme, et un râle sortit du hijab.

Une Mahométane ? Que faisait-elle ici ?

— Vous allez bien ?

Morgennes se demandait par quel sortilège elle était arrivée là. Un gémissement lui répondit, lui apportant deux

informations de grande importance : cette femme était en vie ; et ce n'était pas une femme.

— Al-Afdal ?

Nouveaux râles, plus forts cette fois-ci, suivis d'un tremblement du corps. Enfin, la chance était avec eux ! Impossible autrement. La chance, et Dieu. En quête de leur route pour regagner la ville, ils venaient de tomber sur celui qu'ils cherchaient. Les habitants de Jérusalem seraient donc épargnés.

Morgennes pourrait rentrer chez lui ! Tout était pour le mieux.

Il se tourna vers Simon, resté en contrebas de la montagne de morts.

— Simon ! Par ici !

Simon posa Rufinus à ses pieds, et entreprit l'escalade de la macabre pyramide.

Rufinus, resté seul, regarda autour de lui. Les morts étaient partout. Il connaissait cette salle. On lui donnait le nom de « grande chambre mortuaire », bien que les souterrains en eussent plusieurs, dont certaines cent fois plus vastes. De nombreuses galeries permettaient aux prêtres qui officiaient ici autrefois de se rendre à des cérémonies funèbres consacrées à des dieux sans nom : « Ils sacrifiaient à des démons qui ne sont pas Dieu, à des dieux qu'ils ne connaissaient pas. » Ces prêtres étaient probablement des Juifs, ayant vécu peu avant Abraham, ou peu après. Des renégats, de toute façon.

Simon grimpait, courbé en deux, trébuchant à chaque pas dans une intrication de membres épars, faisant rouler des crânes, crevant des poitrines d'où s'évaporaient de minuscules nuages de poussière brune. À la lueur tremblotante de sa torche, il les voyait s'embraser et disparaître aussi vite qu'ils étaient apparus, pareils à des lucioles. Il s'efforçait de ne pas frissonner, ne quittant pas des yeux Morgennes, qui commençait à redescendre vers lui, une jeune femme dans les bras. Simon distingua alors une ouverture en forme de puits dans le plafond – puis la vit d'autant mieux qu'on venait d'y laisser choir une torche.

La torche chut avec un bruit mat au sommet des corps, où elle continua de brûler en crachotant, semant des étincelles autour d'elle, enflammant quelques lambeaux de vêtements, dont l'aube éphémère mourut aussitôt.

Morgennes se tourna vers la torche, et aperçut à son tour le puits au plafond, si proche qu'il aurait presque pu le toucher de la pointe d'une lance. Des échos de voix leur parvenaient. Elles s'exprimaient en *lingua franca*. Morgennes porta un doigt à sa bouche, intimant l'ordre à Simon de se taire, et tenta d'empêcher al-Afdal de parler – ce qui était difficile : le pauvre délirait.

— J'ai cru voir de la lumière, dit une voix venue d'en haut.

Morgennes ne bougeait pas. Leur seule source de lumière était la torche de Simon, puisqu'il avait remis Crucifère au fourreau pour prendre al-Afdal dans ses bras.

— Mais non, dit une seconde voix. C'est le reflet de ta propre torche…

— Pour qui me prends-tu ? reprit la première voix. Je ne suis pas fou, quand même ! Si j'ai jeté ma torche dans ce puits, c'était pour regarder : j'ai entendu des voix. Et si c'était le gamin que nous recherchons ?

— Mais oui ! Bien sûr…

— J'ai vu des lumières, je te dis !

— De mieux en mieux ! continua la seconde voix, sur un ton ironique.

Simon eut alors la très mauvaise idée de vouloir éteindre sa torche, en l'écrasant dans un thorax. Ce geste déclencha une avalanche de squelettes, qui dévalèrent avec fracas le monticule de morts. Rufinus se trouva alors environné d'ossements.

— Booonjouuur…, dit-il à un crâne tombé juste en face de lui.

C'était aussi une façon de masquer sa peur, tant il était envahi par ses semblables – frères d'os auxquels ne manquait que la parole.

Le vacarme avait été tel que Simon se dit : « Nous sommes perdus ! »

Morgennes le regarda sans bouger, puis, dans un chuintement, la torche s'éteignit. Ils furent plongés dans une

obscurité qui ressemblait au néant. Ils attendirent, patiemment, qu'un bruit venu d'en haut leur indiquât le départ de l'ennemi. Mais rien ne se produisait. Les hommes envoyés à la poursuite d'al-Afdal s'étaient-ils évaporés ?

Combien de temps attendirent-ils ?

Simon n'aurait su le dire. Quant à Morgennes, il porta al-Afdal sans broncher, tâchant d'oublier la douleur qui se répandait dans ses bras, tant l'enfant semblait s'alourdir au fur et à mesure que le temps passait. Morgennes se demandait s'il n'allait pas sortir Crucifère et son couteau d'arme, et se battre, ou parlementer. Après tout, les hommes qu'ils avaient entendus n'étaient peut-être pas des Templiers blancs.

Mais à peine eut-il posé l'enfant que trois formes suspendues à des cordes descendirent dans le puits. L'une tenait une torche, les deux autres une arbalète, qu'elles pointaient devant elles.

Apercevant Morgennes, une voix s'écria :

— Le voici !

Alors Morgennes et Simon dégainèrent leur épée et se ruèrent au combat.

Deux carreaux partirent en sifflant. Le premier se ficha dans l'armure de Morgennes, mais ne put la traverser ; le second toucha Simon à la hauteur de l'estomac. Il s'effondra, se tenant le ventre à deux mains, du sang filtrant entre ses doigts.

Morgennes leva son épée pour l'abattre sur l'un des assaillants, mais un quatrième homme se laissa couler dans la salle et cria :

— Rends-toi !

C'était Wash el-Rafid.

Morgennes le regarda, et répondit :

— Jamais !

Le Perse braqua sa lourde arbalète à deux plateaux vers Simon, et articula :

— Lâche ton arme, ou il est mort !

Morgennes regarda Simon, puis Wash el-Rafid, tâchant de deviner s'il bluffait ou non.

— Morgennes, non ! s'écria Simon.

Trop tard. Morgennes avait lâché Crucifère.

*

Au terme de plusieurs heures de marche, Wash el-Rafid les conduisit dans une grande salle circulaire. Sa majeure partie était occupée par un puits immense, béant au ras du sol, qu'aucune lumière ne parvenait à pénétrer. Pourtant, une centaine de cierges similaires à ceux observés par Morgennes au krak des Chevaliers illuminaient l'endroit. Leur éclat rejaillissait sur des dizaines de croix métalliques, incrustées dans les murs, retenant de lourdes tentures blanches. Au-dessus du puits voletaient une myriade d'étincelles, qui s'ajoutaient aux feux des cierges et les vêtaient de flou.

Enfin, huit colonnes de basalte soutenaient une effrayante voûte convexe : on aurait dit huit gros doigts de pierre tendus vers un sein géant, à la peau brune et serti de protubérances. Morgennes sut immédiatement de quoi il s'agissait : de l'envers du fameux rocher sur lequel Abraham avait accepté de sacrifier son fils. Rocher d'où Mahomet avait accompli son « voyage nocturne », et qu'on disait touché par Gabriel. Morgennes avait jadis pu admirer l'autre côté du rocher : un trou en forme de sabot, témoin de la puissance avec laquelle al-Bourak, la jument de Mahomet, s'était élancée vers le ciel, à la rencontre de Moïse, d'Abraham et de Jésus.

C'était en 620, et jusqu'en 630 – date de la prise de La Mecque par Mahomet –, le rocher avait été pour les Mahométans le centre du monde, vers lequel ils se tournaient à l'heure de la prière. À cette époque, le dôme du Rocher, que les chrétiens appelleraient plus tard *Templum Domini,* le temple du Seigneur, n'existait pas encore. Il ne devait être bâti qu'après la mort de Mahomet. Son architecte, Abd el-Malik, était un Roum à moitié fou, qui s'était converti à l'Islam pour satisfaire aux exigences du calife Omar ibn al-Khattab, deuxième successeur du Prophète – qui lui avait passé commande des travaux. Abd el-Malik avait reçu l'ordre d'imaginer un bâtiment dont la splendeur éclipserait celle de l'autre lieu saint de Jérusalem : le Saint-Sépulcre. Il avait donc multiplié à l'infini les complications des ornements et décorations du Dôme. Pour complaire aux Mahométans – férus de géométrie – et agacer les

chrétiens – qui aimaient, à cette époque, la simplicité –, il s'était attaché à rendre, par une architecture hautement symbolique, dérivant des rotondes funéraires byzantines, l'idée qu'on se trouvait dans l'antichambre de la mort, à l'entrée du paradis. Avec ses entrelacs de motifs arabisants, cette bâtisse en forme de *martyrium,* parée de nombreuses mosaïques à fond d'or et de colonnes à chapiteau, respirait le divin, la fin de l'humanité.

Un escalier permettait de descendre dans une grotte sous la roche, appelée le puits des Âmes. Mais ce que Morgennes ignorait, c'est que trois autres escaliers partaient de cette grotte vers les souterrains de la Moriah, reliant entre eux les trois plus importants bâtiments sacrés de Jérusalem : l'église Sainte-Marie-Madeleine, l'église du Saint-Sépulcre et la mosquée al-Aqsa.

Morgennes observa attentivement la pierre qui servait de plancher au dôme du Rocher et de toit au puits des Âmes, et vit une marque en forme de main s'étaler à sa surface : de même qu'au-dessus se trouvait l'empreinte d'al-Bourak, au-dessous se trouvait celle de Gabriel. « Alors, se dit Morgennes, les étincelles qui scintillent au-dessus du puits sont les âmes des morts en sursis, que Gabriel empêche d'atteindre le paradis avant que Dieu n'ait rendu son jugement. »

Il poussa un profond soupir : tout cela n'augurait rien de bon. Puis il regarda Simon, qui suivait en boitant, une main sur le ventre. S'il avait eu sa besace, Morgennes aurait pu le soigner ; mais l'un des Templiers blancs la lui avait prise.

L'œil attiré par un reflet, Morgennes examina le puits. « Il n'a pas l'air d'être vide… » En effet, de temps à autre, des sortes d'éclats irisés brillaient à la surface, recouverte d'huile opaque.

« De la poix ? » s'interrogea Morgennes. Mais cela paraissait bien trop fluide. En fait, on aurait dit un gigantesque œil noir, liquide et légèrement bombé. Parfois, le rocher s'y réfléchissait, lui conférant l'aspect d'une petite lune noire.

« Serait-ce la porte des Enfers ? »

— Où sommes-nous ? demanda Morgennes.

— Dans la matrice de toutes les Églises, répondit Châtillon.

Il venait d'entrer dans la grotte, par l'escalier diamétralement opposé. Rehaussée par l'éclat des dizaines de

cierges, Sang-dragon paraissait écarlate. Plusieurs hommes, à pied, suivaient – dont les Templiers blancs. L'un d'eux, Kunar Sell, tenait la croix tronquée que Morgennes avait remise à Balian d'Ibelin. Soudain, la jument renâcla, et tapa du sabot sur les dalles. Châtillon la calma d'une caresse, murmurant :

— Patience, ma belle, patience !

Puis il se tourna vers Morgennes et reprit :

— Tu penses que cet endroit appartient aux Mahométans ? Allons, il n'appartient même pas aux chrétiens ! Mais c'est ici que venaient se cacher les premiers prêtres quand ils voulaient échapper aux persécutions des Romains, des Juifs ou des païens… Dès sa naissance, la chrétienté a dû se réfugier dans les catacombes. Ici plus qu'ailleurs on les laissait tranquilles : aux portes de l'enfer de toutes les religions !

— Alors, tout est comme au premier jour, dit Morgennes. Vous avez l'émissaire du pape, des Templiers au cœur pur et même la Vraie Croix…

— Et je t'en remercie ! Nous avons aussi l'agneau sacrificiel, ajouta Châtillon avec un geste en direction d'al-Afdal. Car, dans ma grande bonté, j'ai décidé d'accorder une dernière chance à Dieu : en lui offrant ce à quoi son pire ennemi tient le plus, je lui donne l'occasion de se racheter. En venant nous sauver !

— Dieu ne viendra pas, dit Morgennes.

— Alors, nous jetterons la Vraie Croix en enfer !

— Et ce sera l'Apocalypse, c'est ça ?

— La fin des temps ! La venue de la Jérusalem céleste, enfin ! *Adveniat regnum Tuum* ! Que Ton règne arrive ! *Fiat voluntas Tua sicut* ! Que Ta volonté soit faite ! Et que tous les démons des Enfers attaquent la terre. Alors, on verra bien qui sont les preux, qui sont les couards. On verra bien qui est aimé de Dieu, qui ne l'est pas.

— Laisse partir l'enfant ! l'apostropha soudain Simon en s'approchant dangereusement de Châtillon. Vos vies seront épargnées !

— Mais nous sommes déjà morts, petit Simon. Toi, moi, Morgennes, l'enfant, son père… Cela fait si longtemps que nous ne devrions plus être là… Tu ne vois pas ? Nous sommes dans un autre monde…

— Alors, pourquoi ne pas commencer par la fin, par l'Apocalypse, justement ? le défia Morgennes. Si tu tiens tant que ça à être jugé, si la mort ne te fait pas peur, prouve-le, meurs ! Ou jette la Vraie Croix en enfer ! Et, si rien ne se passe, abandonne.

Châtillon fit faire quelques pas à sa monture, et s'approcha de Kunar Sell.

— C'est cela que tu veux, Morgennes ? Que je jette la Vraie Croix en enfer ? Toi non plus, l'Apocalypse ne t'effraie pas ?

— Je n'ai pas peur du jugement divin.

— Entendu, fit Châtillon. S'il ne se passe rien, je renoncerai à mes projets.

Il prit la croix tronquée des mains de Kunar Sell, et s'avança vers le puits de noirceur, qu'il appelait la porte des Enfers. Un silence étonnant régnait dans la caverne, où tous avaient cessé de respirer. Wash el-Rafid avait lâché al-Afdal, qui s'était écroulé, inconscient.

Alors que Châtillon scrutait l'onde à la recherche d'un signe, d'une ride qui en aurait signalé l'appétit, Simon – que deux Templiers blancs tenaient par les bras –, n'en pouvant plus, s'écria :

— Ce n'est pas la Vraie Croix !

Morgennes le regarda, furieux. Était-il devenu fou ? Simon baissa les yeux, n'osant affronter son regard.

— Que dis-tu là ? hoqueta Châtillon, étonné.

— Ce n'est pas la Vraie Croix ! Vous ne réveillerez rien du tout ! ajouta Simon. La Vraie Croix est partie pour Rome, vous avez échoué !

— Qu'est-ce qui me prouve que tu dis la vérité ?

Simon regarda fixement Châtillon dans les yeux, serra les poings et poursuivit :

— C'est la croix de Hattin ! Morgennes a voulu vous duper !

*

Taqi se releva, et repartit vers sa jument. D'après les traces à terre, Morgennes et Simon étaient allés dans cette salle

immense, qu'il apercevait au bord extrême des torches tenues par ses hommes.

— Par ici ! s'exclama Taqi.

Ils avançaient en tenant leur monture par la bride, tant le terrain était inégal. De nombreuses galeries s'étaient effondrées, et ils avaient déjà dû faire plusieurs fois demi-tour, contraints de prendre des voies que Morgennes et Simon n'avaient pas empruntées – ceux-ci ayant dû ramper, ou le plafond s'étant écroulé après eux. « Seigneur, faites que je les retrouve ! » priait Taqi en son for intérieur. Mais il avait la conviction qu'il allait les revoir. Morgennes et lui ne pouvaient se séparer ainsi.

Menant sa poignée d'hommes vers la grande salle qu'ils avaient aperçue devant eux, Taqi fut stupéfait de voir la pyramide de squelettes qui se dressait au centre. Quelques-uns de ses guerriers échangèrent à mi-voix des paroles, où il était question d'ogres mages et d'éfrits. Beaucoup portaient à leurs lèvres la main de Fatima pour la baiser ; mais aucun n'eut seulement l'idée de fuir. Ils restaient avec leur chef.

Un éclaireur entré peu avant dans la grande chambre mortuaire revint auprès de Taqi.

— Ils sont passés par là, seigneur, cela ne fait aucun doute. Ces os ont été dérangés récemment, et… à moins qu'ils n'aient bougé tout seuls, je ne vois pas d'autre solution que…

Soudain, un crâne pivota sur lui-même, dardant ses orbites vides sur le soldat du Yazak. Celui-ci eut un geste de recul en même temps que Taqi, qui avoua :

— J'ai eu peur, j'ai cru que…

Mais une voix déjà montait de derrière le crâne. Elle disait :

— Maître Taqiiii ! Je suiiiis siii content de vouuus revoiiir !

Les hommes du Yazak tressaillirent, dégainèrent leur cimeterre et s'avancèrent dans la crypte précédés par Taqi.

— Je connais cette voix, affirma ce dernier.

Celle-ci reprit de plus belle :

— Paaaar iciiii !

Taqi donna un violent coup de pied dans une cage thoracique, l'envoyant promener. Elle cachait Rufinus, qui s'exclama en le voyant :

— Enfiiin quelqu'uuuun à qui paaaarleeer !

*

D'un troisième escalier, Sohrawardi surgit avec ses hommes et siffla :

— Ne le croyez pas ! Ce garçon ment ! Je le sens à sa voix. Il ment, il ment ! Il s'agit bien de la Vraie Croix !

Mais Châtillon refusa d'écouter le sorcier.

— Je connais ce garçon, expliqua-t-il. Il est incapable de mentir. Trahir, nous abandonner, nous, ses frères, oui. Mais mentir, non. Quand bien même le voudrait-il, il ne le pourrait pas… Il a trop peur de finir en enfer !

Simon restait tête basse. Il ne savait que faire. Il avait menti, oui. Et non. En tout cas, ce n'était pas ce qu'ils croyaient. Pour lui, cela ne faisait aucun doute : ce n'était pas seulement la foi qui faisait l'authenticité de l'objet, comme le disait Morgennes. C'était Morgennes lui-même. Quand il s'était allongé, blessé, sur la croix que tenait à présent Châtillon, et qu'il avait été guéri, ce n'était pas uniquement à cause de la foi, ou de la Vraie Croix. C'était aussi à cause de Morgennes, qui avait tout donné pour sauver cette croix, y compris son honneur et son âme. Simon lui devait plus que la vie. Il lui devait de lui avoir ouvert les yeux. Il lui devait la vraie foi. Cette croix était vraie parce qu'elle était celle de Morgennes et que lui, Simon, l'avait aidé à la porter ; comme jadis Simon de Cyrène avait aidé le Christ à porter la sienne. L'histoire se répétait, voilà tout.

Si Châtillon la jetait dans le puits, ce serait l'Apocalypse.

« Ce n'est pas le moment de défaillir, pas le moment d'avoir peur », pensa Simon, s'efforçant de ne pas quitter Châtillon des yeux, de rendre son regard aussi droit qu'une lance, aussi dur que l'acier qui en composait le fer. Et cela parut réussir, puisque Châtillon se troubla, marmonnant :

— Pas la Vraie Croix ? Vous nous auriez menti depuis le début ? Vous avez même menti aux habitants de Jérusalem ?

Sohrawardi s'approcha alors de la croix tronquée et tendit la main pour la palper, mais Kunar Sell l'en empêcha :

— N'y touchez pas !

Wash el-Rafid, désignant la croix de son arbalète à deux plateaux, demanda :

— Êtes-vous devenus fous ? Qu'avons-nous à redouter ? Ou c'est elle, et tout est pour le mieux, ou ce n'est pas elle, et ça ne fera qu'un bout de bois de perdu. Jetez-la dans le puits !

— Donnez-la moi ! siffla Sohrawardi, en s'approchant à pas lents, toujours soutenu par ses deux mamelouks.

Séduit par le raisonnement du Perse, Châtillon fit tournoyer la croix tronquée au-dessus de sa tête, tandis que Simon hurlait :

— Noooon !

Mais Châtillon lâcha la croix, dans la direction de la porte des Enfers.

C'est alors qu'un trait l'atteignit en plein vol, et la fit dévier. La croix tronquée rebondit sur les dalles, non loin de Morgennes. Tous regardèrent, stupéfaits, du côté des marches de l'escalier qui menait à l'étage supérieur du dôme du Rocher, d'où Cassiopée les défiait de son arbalète :

— Si j'étais vous, je l'oublierais…

À cet instant, Wash el-Rafid ordonna à ses hommes :

— Attrapez-la !

Mais, trop tard : Cassiopée avait déjà disparu.

— Non ! hurla Châtillon. Abattez-la !

Wash el-Rafid regarda le Loup de Kérak, une lueur mauvaise dans les yeux.

— Prenez-la vivante ! siffla-t-il.

— Tuez-la ! répliqua Châtillon.

Les blancs manteaux se regardèrent, ne sachant à qui obéir. Puis Wash el-Rafid tira ses deux carreaux métalliques sur Châtillon. Ceux-ci l'atteignirent en pleine poitrine, où s'épanouirent deux gerbes rouges. Mais le Loup de Kérak ne vacilla pas. Il dégaina sa puissante épée, vociférant :

— Démon ! Ce n'est pas toi qui me tueras !

Et il se jeta sur Wash el-Rafid.

Kunar Sell avait sorti sa lourde hache danoise, et engageait les Templiers blancs, pervertis par Wash el-Rafid, tandis que Bernard de Lydda et Gérard de Ridefort se réfugiaient dans l'obscurité des souterrains de la Moriah.

Profitant de la confusion, Morgennes envoya un vigoureux coup de coude au garde qui le tenait et se rua vers la croix tronquée. Il pensait s'en servir comme d'une arme, ainsi que Simon l'avait fait à l'oasis des Moniales. Bien lui en prit, car un autre soldat avait voulu la récupérer avant lui ; mais Morgennes l'atteignit le premier. S'en saisissant, il se débarrassa d'un puissant coup de croix du Templier et se tourna vers Simon.

Wash el-Rafid et Châtillon étaient en train de s'entretuer. Le Perse se battait avec Crucifère, qu'il avait prise à Morgennes. Il reculait, esquivait, feintait, se baissait, sentant cent fois le souffle de la mort lui passer sur le visage, cent fois l'épée bâtarde de Châtillon le frôler. Crucifère brillait d'une lumière étrange, comme si la proximité de la porte des Enfers l'excitait.

— Je la vois, c'est elle ! caqueta Sohrawardi. L'épée de saint Georges ! Sa lumière resplendit !

Son corps exsuda aussitôt une odeur de bouc si violente que de nombreux Templiers blancs reculèrent, frappés de nausée. Mais Châtillon n'y parut pas sensible, comme si sa résurrection, ou la colère, l'avait privé d'odorat. Il luttait avec d'autant plus de rage qu'il venait d'être trahi, assenant des coups si puissants que son épée arrachait à Crucifère des étincelles, qui s'ajoutaient à celles des âmes des morts.

Ayant assommé un deuxième garde d'un coup de croix tronquée, Morgennes récupéra sa besace, en extirpa une fiole de liquide bleu foncé, et la tendit à Simon :

— Avale, cela devrait te soigner !

Simon prit la potion, et la but. Une chaleur bienfaisante l'enveloppa, et il se sentit ragaillardi. Il s'empara du bouclier et de l'épée du garde tombé à ses pieds, et se jeta dans la mêlée.

Wash el-Rafid avait acculé Châtillon, dont la monture ne pouvait plus reculer sans tomber dans le puits des Âmes. Le Loup de Kérak essayait bien de contre-attaquer, mais le Perse évitait tous les coups. Derrière eux, Sohrawardi murmurait des incantations, et tous se demandaient ce qu'il préparait.

Invoquait-il les djinns ?

Son sortilège lancé, des dalles fléchirent sous les pieds de Sang-dragon, qui se mit à glisser vers la porte des Enfers.

L'Assassin tenait Crucifère à deux mains, parant chacun des coups que lui portait le Loup de Kérak sans chercher à le frapper lui-même, quand Sang-dragon tomba dans le puits des Âmes, ses jambes arrière y disparaissant complètement. Elle eut un soubresaut, chercha à se soulever, mais une partie d'elle, déjà, n'existait plus. Son regard était fou de terreur.

Peu avant que le puits ne l'avale, le Loup de Kérak se jeta de sa selle, et rampa sur le sol comme un forcené. Mais el-Rafid l'empêchait d'approcher, le repoussant du pied ou du plat de l'épée chaque fois qu'il parvenait à s'éloigner du gouffre. Malgré ses efforts, Châtillon était trop faible pour résister à la magie qui l'attirait vers l'enfer, dont on eût dit, à l'incandescence de son regard, qu'il brûlait déjà dans ses yeux.

— Soyez maudits ! glapit-il.

On ne voyait plus que son torse et ses bras, jetés comme des amarres sur une terre qui s'éloignait de lui. Puis ses mains glissèrent elles aussi dans le néant, et de Châtillon ne resta qu'une bouche, qui hurla :

— Je reviendrai !

Elle disparut à son tour dans le noir, imperturbable et silencieux. Pas une ride n'avait troublé la surface de l'œil des ténèbres. Wash el-Rafid salua le Loup de Kérak avec son épée, et alla prêter main-forte aux autres combattants – auxquels Cassiopée, Kunar Sell, Morgennes et Simon offraient une farouche résistance.

Les hommes lancés à la poursuite de Cassiopée n'étaient toujours pas redescendus ; et, calé contre un pilier, Kunar Sell se battait contre trois Templiers qu'il tenait à distance avec sa grande hache – comme doté de vie, le tatouage en forme de croix qu'il avait au front s'agitait à la manière d'un serpent, fascinant ses adversaires.

Quant à Morgennes et Simon, ils s'étaient mis dos à dos, et se défendaient rageusement.

— Sohrawardi ! hurla soudain Simon.

Morgennes jeta un rapide coup d'œil dans la direction du mage, et le vit qui récitait d'autres incantations.

— Que prépare-t-il encore ? demanda Simon.

— Replions-nous vers l'escalier ! suggéra Morgennes.

Les deux hommes essayèrent de se frayer un chemin à travers le chaos d'armes qui les encerclait, mais ils passaient leur temps à parer les coups, sans pouvoir répliquer. Leurs ennemis étaient trop nombreux ; en outre, el-Rafid se battait incroyablement bien, obligeant Morgennes à se servir de la croix tronquée comme d'un bouclier.

— Par ici ! cria une voix.

C'était Cassiopée ! Elle venait, en tuant l'un des soldats, d'ouvrir une brèche parmi leurs assaillants. Simon s'y faufila.

— Morgennes ! hurla-t-il. Dépêche-toi !

Pour la première fois de sa vie, il venait de tutoyer Morgennes, et ne s'en était même pas rendu compte. Morgennes ne répondit rien, trop occupé à se défendre.

Pendant ce temps, Sohrawardi s'était embrasé. Était-ce parce qu'au cours de la mêlée des flambeaux étaient tombés, ou bien parce que tel avait été son souhait ? En tout cas, sa robe avait pris feu, le transformant en un vivant brasier. Le mage avait paru bondir contre les draps qui ornaient la salle, et les avait enflammés à leur tour. L'air, peu à peu, était devenu irrespirable. Il faisait chaud comme dans un four, et les hommes commençaient à rompre le combat, reculant vers la fraîcheur des escaliers.

La température était telle que les cierges fondirent et que de leur gangue de cire sortirent des serpents, semblables à ceux du krak. Sifflant, rampant, ils mordirent tous ceux qui passaient à leur portée, ajoutant encore à la confusion. Cela étant, Morgennes avait moins d'adversaires à combattre – quand un brandon tombé d'un mur s'accrocha à sa croix et commença à la dévorer !

— Morgennes ! cria Cassiopée. Laisse tomber ta croix !

Morgennes avait-il entendu ? Il ne répondit pas.

Cassiopée se précipita dans la salle. Elle repoussa les gardes qui voulaient l'empêcher d'approcher, et se dirigea vers Morgennes – aux prises avec un Templier. Cherchant du regard Wash el-Rafid, elle le vit ajuster Morgennes de son arbalète.

— Morgennes ! hurla-t-elle. Garde-toi à gauche !

Trop tard ! Wash el-Rafid avait tiré sur la croix tronquée, la clouant sur Morgennes.

— Morgennes ! s'époumona Simon.

Morgennes chercha à retirer la croix de son armure, mais n'y parvint pas. Titubant, il s'approcha dangereusement de l'œil noir au milieu de la salle, et l'incroyable se produisit : tandis que le feu gagnait l'ensemble de la caverne, et que le combat se disloquait dans un désordre indescriptible, une main noire jaillit du puits des Âmes, et l'agrippa !

— Apocalypse ! cria une voix d'outre-tombe. Apocalypse !

Renaud de Châtillon ! Le Loup de Kérak avait tenu sa promesse. Revenu du fin fond des Enfers, il cherchait à y traîner Morgennes. Folle de rage, Cassiopée se jeta sur Wash el-Rafid et l'obligea à reculer en direction du puits des Âmes, frappant et frappant sans relâche, avec une froide détermination. Simon joignit ses efforts aux siens, et à eux deux ils firent si bien que Wash el-Rafid se retrouva acculé au bord du puits, où l'un de ses pieds glissa, puis l'autre. Mais le Perse résista et parvint à se dégager.

Lorsqu'une seconde main jaillit des ténèbres, et se referma sur sa cheville.

— Apocalypse ! cria de nouveau Châtillon.

Sa poigne était une ancre, une lourde chaîne de métal qui tirait Morgennes et Wash el-Rafid, inexorablement, vers le puits des Âmes.

— Simon ! hurla Cassiopée, il faut sauver Morgennes !

Ils tentèrent de lui arracher la croix, mais elle semblait greffée à sa cuirasse.

— Vous n'y arriverez pas, dit Morgennes.

— Non, non, s'exclama Simon. Ce n'est pas possible !

La croix était en feu et leur brûlait les doigts. Quelques flammèches couraient sur leurs vêtements ; déjà, la barbe de Morgennes roussissait, s'enflammant à son tour.

— Sauvez-vous ! dit Morgennes.

— Jamais ! répliqua Cassiopée.

— Partez, je ne suis pas seul…, dit Morgennes, comme soulagé.

— Jamais ! fit Simon.

— Simon, tu avais raison… Cette croix est bien la Vraie Croix.

Simon éclata en sanglots, et tenta désespérément de le sauver. Mais Châtillon était le plus puissant. Morgennes avait beau faire, il était traîné vers le puits des Âmes, où les étincelles crépitaient de plus belle, avides de l'accueillir.

— Partez vite ! insista Morgennes, des flammes dans la bouche.

Alors que la salle menaçait de s'effondrer, des blocs de pierre tombant du plafond et les colonnes vacillant, une voix ordonna :

— Faites ce qu'il vous dit !

— Taqi !

Taqi et ses hommes pénétrèrent à cheval dans la caverne des Âmes, surgissant de tous les côtés à la fois. L'apercevant sur son cheval blanc, Bernard de Lydda s'écria, apeuré :

— Par saint Georges !

— Qui diable es-tu donc ? lui demanda Taqi.

— C'eeest moooon frèèèère ! répondit Rufinus.

Taqi se tourna vers Bernard de Lydda, le menaçant de son cimeterre.

— Ne me touchez pas ! Je suis un ecclésiastique ! vociféra l'évêque, levant les bras en signe de reddition.

— Justement ! Il y a longtemps que tu aurais dû mourir ! répliqua Taqi en lui passant son cimeterre en travers du cœur.

— Sooon cooorps ! mugit Rufinus en voyant son frère tomber à terre. Sooon cooorps !

Mais personne ne l'écoutait : tous étaient occupés à évacuer al-Afdal et à tuer les Templiers qui n'avaient pas encore fui. Des langues de feu parcouraient la salle, pareils à des serpents ignés. Une vie paraissait les mener, une intelligence les habiter. Les Sarrasins étaient persuadés qu'il s'agissait de Sohrawardi, réincarné en flammes.

Ce brasier avait un avantage : il s'attaquait également aux aspics, qui mouraient rapidement. Cependant, la chaleur devenait suffocante, et des nuages de fumée âcre envahissaient la caverne.

— Crucifère ! hurla Morgennes, le visage en feu.

C'était fini. Ils ne le sauveraient pas. Alors, après un dernier regard, ils reculèrent, abandonnant celui qu'ils avaient appris à connaître et à aimer au cours de ces derniers jours, et coururent

vers Crucifère, que Wash el-Rafid avait lâchée quand Châtillon s'était saisi de lui.

À peine Cassiopée eut-elle récupéré l'épée sainte, que le Perse disparaissait en enfer, les yeux écarquillés de terreur.

— Je l'ai ! s'exclama Cassiopée en brandissant Crucifère.

— Amen ! dit Morgennes d'une voix méconnaissable.

Et il ferma l'œil.

Les deux mains de Châtillon s'étant refermées sur ses chevilles, Morgennes avait à moitié disparu dans le puits des Âmes. À son contact, la croix embrasa la surface, qui brûla d'un feu étrange. Une fumée acide, noire, épaisse, sourdit de ce soleil noir, à l'intérieur duquel Morgennes se débattait en vain.

— Tiens bon, dhimmi ! hurla Taqi.

Passant devant Simon et Cassiopée, auxquels il lança un violent « Déguerpissez ! », il se précipita vers Morgennes, et disparut dans la fumée.

Cassiopée toussa, hésita, lorsque Simon la prit par le bras, l'obligeant à reculer.

— Viens, dit-il. Il n'y a plus rien à faire…

Les colonnes cédèrent. Dans un craquement formidable, elles se brisèrent, entraînant dans leur chute le rocher d'Abraham, qui obstrua le puits des Âmes ; mais des milliers de petites étincelles en avaient profité pour s'envoler dans la nuit.

Des âmes avaient-elles été sauvées ?

« Peu importe », pensa Simon.

Il regarda autour de lui. Tout lui paraissait vide. Les hommes de Taqi ne bougeaient plus, Kunar Sell avait laissé tomber sa hache, il y avait beaucoup de prisonniers et encore plus de morts. Quant à Cassiopée, il était difficile d'être plus pâle. Elle avait lâché Crucifère et s'était tournée vers la caverne, quelque chose de Morgennes dans les yeux.

Épilogue

> « Ne dites pas de ceux qui sont tués dans le chemin de Dieu : ils sont morts. Non ! Ils sont toujours vivants, mais nous n'en avons pas conscience. »
>
> (Le Coran, II, 154.)

À bout de forces, Cassiopée et Simon ramenèrent al-Afdal au camp de Saladin, où les Sarrasins jetèrent Kunar Sell en prison et les fêtèrent comme les véritables libérateurs de la ville – ce dont ils ne surent s'ils devaient se réjouir ou pleurer. Peu après, les habitants de Jérusalem commencèrent à se rendre. Saladin les épargna, ainsi qu'il l'avait promis. Sous une pluie diluvienne, d'interminables colonnes de gens sortirent par la porte de David, s'en allant vers le couchant dans l'espoir d'y prendre un bateau, qui les emmènerait en Provence ou en Italie – enfin, dans un de ces pays dont la plupart étaient originaires, mais qu'ils n'avaient bien souvent jamais vu. Beaucoup de ces malheureux n'avaient pas de quoi payer leur rançon, aussi Balian donna-t-il tout ce qu'il possédait pour en racheter le plus grand nombre possible. Quant à Héraclius, il partit avec les trésors du Saint-Sépulcre, refusant de les dilapider pour libérer des indigents – qui, de toute façon, disait-il, « ne méritent pas, que dis-je ! *ne souhaitent pas* qu'on donne aux Mahométans ces précieux trésors qui font notre gloire ! ».

— Par ce sacrifice, expliquait-il, ils prouvent qu'ils sont dignes d'entrer au paradis. Puissent les Mahométans se montrer cléments envers eux…

Sa charrette fut couverte d'immondices, de boue et de crachats, par l'armée du sultan comme par les Hiérosolymitains. Les insultes, les cris de rage et de colère pleuvaient. Saladin dut intervenir en personne pour qu'on n'étripe pas le patriarche sénile, qui, tout à ses préoccupations,

ne voyait ni n'entendait rien. Il pressait sur son cœur un encensoir en or, qu'il caressait en marmonnant, l'appelant « mon petit », « mon chéri ». Pâques de Rivari, sa compagne, conduisait l'attelage, qui n'était pas bâché. Trempée jusqu'aux os, elle fixait la route d'un œil éteint, n'osant détourner le regard, ne bougeant pas un cil, sous les pierres et les quolibets.

Ce jour-là, Saladin pleura beaucoup, de tristesse et de joie.

De joie, parce qu'al-Afdal était sauvé. De joie, parce qu'en ce 27 de rajab, anniversaire du jour où le Prophète avait visité la ville en songe pour y être emporté dans le ciel, Jérusalem était enfin rendue aux Mahométans.

De tristesse, parce que Morgennes et Taqi étaient morts, même s'il éprouvait un certain soulagement à les imaginer ensemble. Deux hommes d'une telle valeur ne resteraient pas longtemps en enfer. Ils trouveraient bien un moyen de s'en échapper.

— Allah n'accepterait pas que nous ne fassions rien. Nous devons les aider.

Un ouléma proposa de prier pour eux, mais Saladin répliqua :

— Que dix valeureux se présentent. À eux de parcourir le monde et de faire sortir des Enfers ceux qui y sont tombés par erreur !

Plus d'une centaine d'hommes se proposèrent, parmi lesquels Yahyah fut choisi parce qu'il portait bonheur.

— Vous réussirez, dit Simon à Yahyah en posant la main sur sa tête et en lui caressant doucement les cheveux.

— Et toi ? demanda-t-il. Où vas-tu ?

— En France, avec Cassiopée.

— Tu reviendras ?

— Évidemment !

Babouche aboya, et Yahyah s'exclama en riant :

— Vivement ce jour-là ! Si je peux, je viendrai avec vous !

Cassiopée baisa la main de Fatima accrochée à son cou, et dit :

— *Khamsa !*

— *Khamsa* ! répéta Yahyah.

En hommage à Morgennes, Saladin permit à dix Hospitaliers de rester à Jérusalem pour y soigner les lépreux. Massada fut autorisé à travailler avec eux : la lèpre ne lui faisait plus peur. Il rayonnait d'un feu intérieur, une lumière l'habitait. Quand on le questionnait sur sa bonne humeur, lorsque aucun événement particulier ne semblait la justifier, il expliquait :

— Après tout ce que j'ai connu, plus rien de mal ne peut m'arriver. Je suis condamné au bonheur, et c'est tant mieux !

On aurait dit Yemba. Son enthousiasme, sa gaieté, l'avaient métamorphosé. Chacun recherchait sa compagnie, lui demandait son avis sur différents sujets, aimait à flâner ou travailler avec lui. Surtout, on considérait comme un honneur d'être autorisé à nourrir Carabas, ramené par Yemba, et d'assister au repas de cet âne, vieux de… Enfin, si vieux ! À cinquante ans passés, Massada était né.

Algabaler et Daltelar, qui avaient tant aidé à défendre la ville, se trouvaient trop âgés pour partir. Ils auraient préféré mourir. Ils furent logés à grands frais par Saladin, qui mit à leur disposition l'une des plus belles maisons de Jérusalem afin qu'ils y finissent leurs jours en paix. Les deux vieillards exultaient. Peu leur importait, au fond, que cette ville fût dirigée par des chrétiens ou des Mahométans, pourvu qu'on ne s'y souciât pas de leur âme.

Enfin, alors qu'ils se rendaient au dôme du Rocher, dont on avait éteint l'incendie et purifié les salles à grands seaux d'eau de rose, le cadi Ibn Abi Asroun dit à Saladin :

— Tu vois, Excellence, la prophétie de Sohrawardi ne s'est pas accomplie. Tu es entré dans Jérusalem et tu n'as pas perdu d'œil.

— Tu te trompes, répondit Saladin. Car j'ai perdu le plus précieux.

— C'est-à-dire ? demanda le cadi.

— Taqi ad-Din.

Surpris par cette réponse, le cadi se tourna vers le sultan, qui pleurait abondamment.

Le lendemain matin, aux aurores, Cassiopée et Simon quittèrent la ville, se faufilant comme des voleurs par la poterne

Sainte-Marie-Madeleine sans dire au revoir à personne, Rufinus, la bouche close par un épais bâillon, fourré dans un sac de selle. Ils avaient le cœur gros, mais ne voulaient pas montrer leur peine. Munis d'un laissez-passer et de deux bourses données par Saladin (l'une pleine d'or, l'autre de diamants), ils se dirigèrent vers le nord, afin d'y prendre le premier navire traversant la Méditerranée. Ni Cassiopée ni Simon n'avaient envie de s'attarder en Terre sainte. Cependant, ils décidèrent de passer au krak des Chevaliers, pour y saluer Alexis de Beaujeu. Il leur fallut trois jours de chevauchée sous des pluies diluviennes pour atteindre le djebel Ansariya.

Une fois en présence d'Alexis de Beaujeu, dont les soldats s'évertuaient à protéger les populations du comté de Tripoli et ne pouvaient se porter en nombre suffisant à Tyr pour aider Conrad de Montferrat, ils contèrent la fin de Morgennes. Beaujeu, le visage ruisselant de larmes, dit qu'il nourrirait un pauvre en son nom pendant toute une année, ce qui est le plus bel hommage que l'on puisse rendre à un Hospitalier décédé.

Puis ils rallièrent Tripoli, d'où ils effectuèrent une traversée, ponctuée de terribles tempêtes, à bord – ironie du sort – de l'un des dix navires ayant servi à débarquer les troupes du fameux Chevalier Vert, chef des renforts envoyés en Terre sainte par le roi de Sicile, Guillaume II.

Arrivés en Italie peu avant la fin du mois d'octobre, ils demandèrent audience au pape ; on leur répondit qu'il n'y en avait plus, le dernier successeur de Pierre ayant rejoint son ultime demeure : le ciel.

— Que faire alors ? s'enquit Simon auprès de l'archevêque qui les recevait.

— Attendre…

Cela avait été dit avec un calme déconcertant, la vie étant ainsi faite à Rome : les papes mouraient, les choses se tassaient un peu, puis un nouveau pape était élu et tout reprenait son cours. Pour le moment, les évêques attendaient, en se tournant les pouces ou en priant – quand ils ne complotaient pas. À en juger par sa mine et la vitesse à laquelle ses pouces gantés de rouge tournaient à l'abri de ses mains croisées, leur interlocuteur devait faire partie de ceux qui complotaient,

inquiets de ce que l'avenir leur réservait. Camérier de Sa Sainteté ? Protonotaire apostolique ? Nonce ? Vice-légat ? Légat peut-être…

Comme Simon s'étonnait de la contiguïté du décès d'Urbain III avec la chute de Jérusalem, et demandait s'il n'y avait pas là quelque lien de cause à effet, l'archevêque leur répondit, sur un ton placide, qu'en effet, à peine Sa Sainteté avait-elle été mise au courant de ce drame que Dieu l'avait rappelée à Lui.

Urbain III était mort de chagrin.

Peu avant de mourir, il avait eu le temps de dicter une bulle qui mettait fin à l'ordre des Templiers et distribuait ses biens, pour moitié à l'Église, pour l'autre à l'Hôpital.

— L'Hôpital a donc gagné ! s'exclama Simon.

— Non, il a perdu, au contraire, répondit Montferrat, qui leur apprenait la nouvelle.

Ils avaient retrouvé par hasard le marquis Conrad de Montferrat dans une confortable auberge des environs de Rome. C'était une bâtisse à un étage, au toit de chaume, et qui déjà se couvrait de neige – l'hiver étant particulièrement précoce en ce milieu d'année. Le marquis parcourait l'Europe à la recherche d'appuis, et promenait dans toutes les cours une peinture représentant le Saint-Sépulcre foulé par un cavalier sarrasin au cheval cabré.

— On croirait voir Taqi, fit remarquer Cassiopée.

— Ce n'est qu'un simple cavalier, répondit le marquis. Je n'ai demandé le portrait de personne en particulier.

Pourtant, tous les détails rappelaient Terrible et Taqi : la robe blanche du cheval, le bliaut de brocart bleu du guerrier, son cimeterre serti de diamants, son regard d'azur, son maintien noble et fier.

— Sans doute le peintre à qui j'ai passé commande de ce tableau l'avait-il déjà vu, dit Montferrat. Si vous voulez, je lui poserai la question.

— Comment s'appelle-t-il ? demanda Simon.

— Hassan Basras. C'est un artiste de la cour du cheik des Muhalliq. Son nom vous est familier ?

Ils répondirent que non.

— Moooi je le connnnais, haleta Rufinus, auquel ils venaient d'ôter son bâillon et qui les contemplait, depuis l'autre bout de la chambre.

Quand Montferrat avait aperçu ce prodige pour la première fois, peu avant le souper, il avait tenu à éprouver, du bout du doigt, la texture de la peau de Rufinus, ne voulant croire à pareil phénomène. Mais en voyant Rufinus plisser les yeux, craignant que Montferrat ne le blesse, Cassiopée préféra lui ôter son bâillon et le laisser s'expliquer lui-même. Cela leur avait valu quelques heures de caquetage, d'insultes et de récriminations sur la façon dont il avait été traité au cours du voyage.

— C'est l'uuuun des pluuuus talentuuuueux artiiiistes de Terrrrre saiiiinte. Un véritaaable géniiiie…

— Fort bien. Alors, nous irons le voir à notre retour, déclara Cassiopée.

— Le Temple ayant gagné, comment se fait-il que ce soit l'Hôpital qu'on récompense ? demanda Simon à Montferrat.

— Par son échec, l'Hôpital a démontré qu'il était le moins à craindre des deux ordres. Rome se méfiait de plus en plus des moines chevaliers. L'un des deux ordres devait disparaître : autant que ce soit le plus puissant. Autrement dit, celui des Templiers.

— Alors on honore les perdants et les vainqueurs sont punis ! Pourtant c'est l'Hôpital qui a retrouvé la Vraie Croix !

— Justement ! confirma Montferrat. D'ailleurs, je ne vois pas pourquoi vous vous plaignez.

Puis, regardant par-dessus son épaule d'un air de conspirateur, il poursuivit à voix basse :

— Écoutez, il ne faut surtout pas parler de ça ! À personne ! Un homme a été jeté en prison, sur ordre du pape…

— Qui ? demanda Cassiopée.

— Peut-être avez-vous entendu parler de Tommaso Chefalitione ?

— Nous l'avons rencontré, précisa Simon. Il devait convoyer à Rome la Vraie Croix, sous le sceau du secret…

— En effet, il a bien apporté un cercueil au pape, à Rome, en prétendant qu'il contenait la Vraie Croix…

Simon et Cassiopée retenaient leur respiration. Qu'allait leur apprendre Montferrat ?

— En fait, le cercueil était plein de sciure. C'est tout juste si l'on distinguait çà et là quelques éclats de bois, de très grosses échardes, à peine de la taille d'un doigt.

Pour s'être moqué du Christ et de la religion, Chefalitione avait été fouetté plus de cent fois avant d'être enfermé dans une cellule, au plus profond des caves du Vatican.

— L'Église recherche sa compagne, continua Montferrat. Mais Fenicia a trouvé refuge auprès d'Échive de Tripoli. On dit qu'elles sont parties en Provence, dans les terres des Ibelin.

Montferrat toussa, prit une gorgée de vin, et ajouta :

— Les relations entre Venise et Rome s'enveniment. On craint même une guerre. Les Templiers sont furieux. Ils avaient prévenu le pape que, s'il ne revenait pas sur sa décision, la mort s'abattrait sur lui. Ce qui arriva peu après.

Simon considéra longuement Montferrat, interloqué, stupéfait. Puis il glissa une main dans sa poche et la referma sur son fragment de la croix de Morgennes.

À l'aube, les cloches du faubourg où ils résidaient sonnèrent à toute volée. Un nouveau pape avait été élu ! Son nom : Alberto di Morra. Celui sous lequel il prenait ses fonctions : Grégoire VIII.

Ce pape était un sage, et ils lui écrivirent afin d'être reçus par lui au plus vite, avec Montferrat.

La réponse arriva : positive. Sa Sainteté leur accorderait une audience peu avant la Noël. Pour l'instant, elle rédigeait une encyclique à l'intention des souverains européens, visant à les encourager à écouter Josias de Tyr et à prendre la croix. Grégoire VIII caressait, dit-on, le projet de l'un de ses prédécesseurs, Grégoire VII : prendre lui-même la tête de cette nouvelle expédition si les rois ne voulaient pas le faire. Ce serait alors démontrer à tous la lâcheté des souverains européens, et le peu de cas qu'ils faisaient du tombeau du Christ.

Ils flânèrent dans Rome, la Ville éternelle qui ne supportait de rivale ni dans le monde, ni dans l'Histoire. Simon en profita pour faire la cour à Cassiopée, et elle pour parfaire son

apprentissage de la fauconnerie. Et c'est ainsi qu'à la mi-décembre, Simon réussit à se faire obéir de l'oiselle.

— Il faudrait songer à lui donner un nom, dit un jour Simon.

— Pas maintenant, dit Cassiopée.

— Pourquoi ?

— Parce que, après tout, elle en avait peut-être déjà un… Chaque chose en son temps.

Simon avait l'impression d'entendre Morgennes.

Quelque temps plus tard, les événements se précipitèrent. À la Saint-Thomas, Grégoire VIII décéda lui aussi. Les gardes du palais leur apprirent qu'un serpent l'avait mordu. Nul ne savait d'où il avait surgi, mais tous y voyaient l'intervention du diable. Deux jours plus tard, l'évêque de Préneste, Paolo Scolari, fut élu pape à son tour. Sous le nom de Clément III.

Il commença par rédiger une première bulle, par laquelle il mettait fin au projet de Grégoire de prendre la croix ; puis une autre par laquelle l'Église rendait au Temple tous ses biens.

« L'Église a deux glaives, l'un temporel, l'autre spirituel. Mais chacun de ces glaives a deux tranchants. Ceux du glaive temporel ont pour noms : l'Hôpital et le Temple. Et nous ne souhaitons nous priver ni de l'un, ni de l'autre. »

Ainsi Clément III justifiait-il sa décision de ne rien changer ; et sans doute fallait-il y voir le maintien d'un statu quo que beaucoup trouvaient salutaire – quand d'autres le condamnaient avec vigueur : « Si Rome ne se dote pas d'un bras armé suffisamment puissant, jamais la Terre sainte ne sera reprise, jamais Jérusalem ne redeviendra chrétienne », clamaient les détracteurs de ce projet.

En tout cas, il était évident que ce pape-là ne les recevrait pas. Profitant de l'invitation de Montferrat à le suivre dans sa tournée des cours européennes, Simon et Cassiopée rejoignirent la France en passant tout d'abord par le Nord, où Cassiopée avait à faire.

Le comté de Flandre, où Philippe d'Alsace résidait alors, dépendait à la fois du roi de France et de l'empereur du Saint Empire romain germanique. Ils eurent l'occasion d'y voir des villes magnifiques, telles que Bruges, Arras ou Douai, qui

devaient leur richesse au commerce du drap. L'époque des grandes foires d'automne étant passée, la plupart des rues étaient vides, les habitants préférant la fumée des auberges aux brumes hivernales.

Philippe d'Alsace, qui avait chargé Cassiopée de se rendre Oultremer à la recherche de Morgennes, et à qui elle raconta la fin de ce dernier, s'affligea de sa disparition et commanda deux stèles de granit, destinées à être placées à l'entrée du fief de l'Hospitalier. L'inauguration de ce monument devait avoir lieu au printemps, mais Simon demanda :

— Pourquoi deux stèles ? Le domaine de Morgennes a-t-il donc deux entrées ?

Philippe d'Alsace leur proposa de les y mener. Il leur sembla pourtant ce matin-là que c'était le faucon qui les guidait en volant au-dessus d'eux, à la fois protecteur et complice. Le brouillard était tel qu'ils n'y voyaient rien, aussi fallut-il se repérer aux cris de l'oiselle. Enfin, lorsque les sabots des chevaux sonnèrent sur des planches de bois, et que de toute part leur parvint le grondement des eaux d'un fleuve, Philippe d'Alsace déclara :

— C'est ici…

Mettant pied à terre, ils examinèrent l'endroit. Il y avait, franchissant un fleuve presque entièrement gelé, un pont de bois à piles de pierre, long d'un peu moins d'un arpent, et suffisamment large pour que deux charrettes puissent s'y croiser. Bien qu'on eût pu aisément, en temps ordinaire, passer à gué – les chevaux n'ayant de l'eau qu'à la hauteur des sangles –, le fleuve connaissait parfois d'étranges débordements quand il pleuvait, devenait torrent à la fonte des neiges, et se trouvait presque à sec en été. Enfin, son fond n'était que sable et gravier et comme il n'avait pas été entretenu depuis longtemps, il était innavigable.

— Le domaine de Morgennes, soupira Cassiopée… J'ai l'impression de connaître cet endroit.

— Il a construit le pont lui-même, dit Philippe d'Alsace. Avec ses propres mains… C'est de la belle ouvrage, vous ne trouvez pas ?

Ils regardèrent le pont. Il paraissait avoir toujours été là. Ils imaginaient Morgennes plongé dans l'eau glacée et travaillant à bâtir son pont, pour unir les deux rives… Bien sûr, cette image était un tantinet ridicule, dans la mesure où il n'avait certainement pas œuvré l'hiver. C'était pourtant ainsi qu'ils se le représentaient.

À la douleur et à la peine de Philippe d'Alsace répondirent une autre douleur, une autre peine, ô combien plus vives. Celles de Chrétien de Troyes. L'artiste, alors âgé de plus d'une cinquantaine d'années, était dans ces périodes de la vie où la solitude grandit jusqu'à se faire totale. Quand il apprit la mort de Morgennes, Chrétien de Troyes tomba gravement malade. Une forte grippe, crut-on tout d'abord, mais le mal dégénéra, et le *litterato* mourut à la Noël.

Il n'avait pas achevé son roman. La dernière parole qu'il prononça avant de fermer les yeux fut :

— Perceval !

Dans son esprit enfiévré, il avait confondu Morgennes et le héros de son livre, comme si ce dernier était le mort : un personnage de fiction, et non une personne faite de chair et d'os. Ce qui le rattachait à la vie s'était éteint de lui-même. Perceval parti, il était temps de mourir.

Philippe d'Alsace, lui, n'était pas de cet avis. Une histoire devait vivre, indépendamment de ceux qui l'avaient inspirée, comme de ceux qui avaient commencé à l'écrire. Il convoqua Cassiopée, et lui dit gravement :

— Si vous n'avez pas sauvé l'homme, sauvez au moins l'œuvre. Et, puisque vous en êtes pour l'instant la principale dépositaire, c'est vous qui finirez l'histoire.

— Une femme, auteur d'un roman ?

— Ce peut être une suite anonyme.

Et c'est ainsi que Cassiopée entreprit la rédaction d'une *Continuation et fin de Perceval,* que Chrétien de Troyes n'avait pu faire lui-même et qu'elle ne devait terminer que bien des années plus tard. Ils apprirent également que d'autres s'étaient attelés à la tâche, parmi lesquels Wauchier de Denain, Manessier et Gerbert de Montreuil. Par respect pour leur

travail, et par discrétion, Cassiopée décida de ne pas signer sa version.

Alors qu'elle cherchait comment continuer l'histoire de Perceval, une femme leur apporta un début de solution : la mère de Cassiopée, Guyane de Saint-Pierre. Alors qu'ils étaient sur le point de quitter le comté de Flandre pour la Bourgogne, leur chemin croisa celui d'un étrange messager, qui s'avança vers eux le visage masqué. Il dit à Cassiopée :

— Je sais qui vous êtes. Votre mère m'a confié cette lettre, il y a bien longtemps, me demandant de vous la remettre à votre retour. J'ai cru ne jamais vous trouver. Heureusement, Philippe d'Alsace m'a appris que vous partiez aujourd'hui pour la Bourgogne…

Puis il repartit, aussi mystérieusement qu'il était arrivé.

Que disait le message ? Deux choses. Tout d'abord que, lasse d'attendre le retour de sa fille, souhaitant la revoir une dernière fois avant d'entrer au couvent, Guyane de Saint-Pierre était allée la chercher en Terre sainte – où elle avait déjà perdu un mari : le propre père de Cassiopée. Ensuite, et surtout, qu'une information de la plus haute importance n'avait pas été livrée à Cassiopée quand elle s'était mise en quête de Perceval. Et pour cause, ni Chrétien de Troyes ni Philippe d'Alsace n'en savaient rien, mais Perceval, le mari de Guyane de Saint-Pierre et le père de Cassiopée étaient une seule et même personne : Morgennes.

En l'apprenant, Cassiopée sombra dans une profonde léthargie, d'où les paroles de Simon eurent le plus grand mal à la sortir. Pendant quelque temps, elle cessa totalement de s'alimenter, ne parlant plus que pour murmurer des prières. Que demandait-elle ? Que Dieu protège sa mère, et offre un espoir à son père, une issue. Elle s'était promis de retrouver Morgennes, dût-elle y laisser la vie. À présent leur retour en Terre sainte devenait plus qu'un projet, une certitude. C'était désormais une affaire de semaines. Montferrat leur avait proposé de repartir avec lui, et leur avait donné rendez-vous à Marseille, avec Josias de Tyr. Mais ils devaient d'abord se rendre au chevet du père de Simon.

Simon ne savait pas, en approchant du château, si son père était encore en vie ; mais la présence de Cassiopée à ses côtés le réconfortait, tout comme les cris du faucon, qui donnaient aux terres des Roquefeuille un peu de vie – tant les animaux semblaient l'avoir désertées.

Le domaine était à l'abandon. L'allée qui menait au château, d'ordinaire bien entretenue, était envahie de broussailles que l'on n'avait pas taillées depuis des mois.

Entendant des bruits sur leur dextre, ils avisèrent au beau milieu d'un lac gelé deux serfs en train de braconner. Ils avaient découpé la glace, et mis à tremper quelques lignes. En les apercevant, les paysans prirent peur, mais Simon les rassura. Aucun mal ne leur serait fait, il n'en parlerait à personne.

— Je ne veux que des renseignements, expliqua-t-il.

L'un des serfs, le plus âgé, s'approcha de Simon et le dévisagea longuement. Le reconnaissait-il ? Probablement pas. Son visage avait beaucoup changé depuis son départ, en outre, une courte barbe lui donnait un air adulte qu'il n'avait pas autrefois. De toute façon, Simon était lui-même incapable de dire s'il avait jadis connu ce gueux.

— Qui est le seigneur de ces lieux ? questionna Simon.

— Le comte Étienne de Roquefeuille, messire, répondit le paysan.

Des nuages de fumée blanche s'exhalaient de leur bouche alors qu'ils parlaient, tant il faisait froid. Le serf grelottait.

— Et ses enfants ? s'enhardit Simon.

— Morts en Terre sainte, soupira-t-il en se signant.

Ils lui donnèrent un reste de viande en remerciement pour ses informations, et se dirigèrent vers l'entrée du château. Ses murailles tombaient en ruine, et la toiture était couverte de neige. Des glaçons pendaient aux fenêtres comme des stalactites, donnant à la bâtisse un aspect sépulcral. Alors qu'ils avançaient vers l'entrée, un serviteur vêtu d'un épais manteau, et que Simon ne reconnut pas, vint à leur rencontre. Simon lui expliqua qui il était, mais le valet ne voulut pas le croire :

— Le comte Étienne de Roquefeuille est formel. Ses cinq fils sont morts. Il dit que c'est un grand malheur, s'accuse de les

avoir tués et passe ses journées à pleurer. J'avoue que j'ignore tout de cette affaire, mais…

L'interrompant, Simon ordonna :

— Allez lui dire que son dernier-né est là, et qu'il est rentré d'Oultremer.

Le serviteur s'éloigna par une porte de côté, qui menait à la salle principale du château, et revint peu après :

— Le comte va vous recevoir.

Ils entrèrent dans une grande salle voûtée, où de sombres rideaux avaient été tirés, la privant de toute lumière – à l'exception de celle d'un feu de bois. Un vieil homme avachi dans un fauteuil se tenait au coin de l'âtre, si près qu'on eût dit que sa barbe était habillée de flammes et que lui-même sortait du foyer. Les bûches craquaient, ponctuant l'épais silence de paroles réconfortantes.

Ce vieillard était le père de Simon. Il avait le teint blafard, et sa barbe hirsute lui tombait sur la poitrine, recouvrant sa chemise. Il n'eut pas un geste quand ils approchèrent, continuant à fixer le brasier sans en détacher le regard. C'est alors qu'ils aperçurent ses yeux : deux globes complètement blancs, sans pupille ; deux absences d'yeux. L'âge, ou la douleur, l'avait rendu aveugle. Simon lui prit la main et la posa contre sa joue. Étrangement, les doigts du vieillard étaient glacés, et sans savoir pourquoi Simon les embrassa, désespérément, pour les réchauffer.

— Père, c'est moi, murmura-t-il à son oreille.

— Simon ? demanda le vieil homme d'une voix tremblotante.

— Oui, dit Simon. Simon, le peu, le petit… Simon, votre plus jeune fils…

La main du père se referma sur celle de Simon, se réchauffant peu à peu à son contact et sous ses baisers. De sa main libre le comte caressa la figure de son fils, cherchant peut-être à déchiffrer ses traits.

— Simon, comme tu as changé… Tu ressembles enfin à tes frères…

— Oui, dit Simon. Et à vous quand vous étiez jeune…

— Ah, mon enfant, laisse-moi te serrer sur mon cœur, et dit à la jeune fille qui t'accompagne de venir plus près…

Cassiopée s'approcha du vieux Roquefeuille, qui lui caressa doucement le visage, sans dire un mot, un fin sourire aux lèvres. Enfin, après avoir laissé quelque temps sa main se perdre dans les cheveux de Cassiopée, comme étonné, il déclara :

— Je suis heureux…

— Père, demanda Simon, ne voulez-vous pas savoir…

Le vieil homme tendit les mains vers l'âtre, les avançant presque au milieu des flammes, si bien qu'elles parurent s'embraser.

— Savoir si tu as réussi ? Mais tu as réussi mon enfant, je le sais. Quant à moi, j'ai eu cinq ans de solitude, sans mes fils, pour savoir que je m'étais trompé. Vous m'avez manqué.

— Nous sommes partis pour vous, mon père. Encore aujourd'hui, même s'ils sont morts, mes frères et moi sommes unis, et continuons de vous aimer.

— Et moi ? Puis-je mourir en paix ?

En guise de réponse, Simon fouilla dans sa poche, à la recherche du fragment de croix tronquée. L'ayant trouvé, il le mit dans la main de son père, dont il referma le poing dessus.

— Aaah, fit le vieillard. Est-ce la croix du Christ ?

Simon eut un instant d'hésitation avant de répondre. Il regardait Cassiopée, dont les cheveux et les yeux reflétaient la morsure du feu. Puis elle hocha la tête, l'invitant à dire la vérité.

— Maintenant, c'est la vôtre, dit Simon. Mais avant, c'était la mienne, et celle d'un homme appelé Morgennes.

— Mais enfin, me vaudra-t-elle le paradis ?

— Assurément.

— Eh bien ! Pourquoi ?

— Ah ! fit Simon. C'est une longue histoire, longue et difficile à raconter.

— J'ai tout mon temps.

— Fort bien. Alors voici l'histoire de cette croix et de l'homme parti à sa recherche…

Une bûche craqua dans l'âtre. Simon s'interrompit et parut se perdre dans ses pensées, absorbé par une profonde tristesse. Après quelques instants, son père brisa le silence :

— Cet homme, Simon, que lui est-il arrivé ?

— On l’a cloué sur une croix, et il est mort. Prenant une profonde inspiration, tenant la main de son père et serrant étroitement celle de Cassiopée, Simon commença son récit :

— Dieu avait un fils et ce fils est mort…

FIN

Remerciements

Je remercie tout particulièrement Dorothée Camus, Catherine Camus, Robert Gallimard, Dominique Haas, Emma et Louis Chedid, Jean-Marie Laclavetine, Patrick Parison, Stéphanie et Xavier Richomme, et Benjamin Sarfati, qui, les premiers, m'ont accompagné dans l'écriture de ce livre.

Je remercie également les livres et les auteurs consultés pour ma documentation historique, et notamment les auteurs des ouvrages suivants (que je vous invite vivement à aller consulter) : Pierre Aubé (*Baudouin IV de Jérusalem,* Perrin), Georges Bordonove *(La vie quotidienne des Templiers au XIIIe siècle,* Hachette), Franco Cardini (*Europe et Islam, histoire d'un malentendu,* Points Histoire), Albert Champdor (*Saladin le plus pur héros de l'Islam,* Albin Michel), Gérard Chaliand *(Anthologie mondiale de la stratégie,* Bouquins), Benoît Clerc, Thibaut Bhégin et Arnaud Bailly *(Miles Christi,* SPSR), Georges Duby *(L'An Mil,* Folio ; *Guillaume le Maréchal,* Folio ; *La Chevalerie,* Perrin ; *Dames du XIIe siècle,* Folio), Anne-Marie Eddé et Françoise Micheau *(L'Orient au temps des croisades,* GF Flammarion), Marc Ferro *(Histoire de France,* Odile Jacob), Jean Flori *(Guerre sainte, jihad, croisade,* Points Histoire), Claude Gauvard, Alain de Libéra et Michel Zink *(Dictionnaire du Moyen Âge,* PUF), René Grousset *(Histoire des croisades,* Perrin), Gianni Guadalupi et Alberto Manguel *(Guide de nulle part et d'ailleurs,* Éditions du Fanal), Bernard Lewis *(Les Assassins,* Éditions Complexe), Amin Maalouf *(Les croisades vues par les Arabes,* J'ai Lu), Jean de Mandeville *(Le Livre* de Messire Jean de Mandeville, in Croisades et pèlerinages, Bouquins), Régine Pernoud (Les Templiers, chevaliers du Christ, Découvertes Gallimard), Steve Runciman (Histoire des croisades, Dagorno), Georges Tate (L'Orient des croisades, Découvertes Gallimard), Chrétien de Troyes (Perceval ou le

Conte du Graal, Bibliothèque de la Pléiade), Guillaume de Tyr (Historia rerum in partibus transmarinis gestarum, in Croisades et pèlerinages, Bouquins).

Ainsi que les ouvrages collectifs suivants : *La Médecine au temps des califes* (Les éditions IMA/SDZ), *L'Orient de Saladin* (Les éditions IMA/Gallimard) et *Les Croisades* (sous la direction de Robert Delort, Points Histoire).